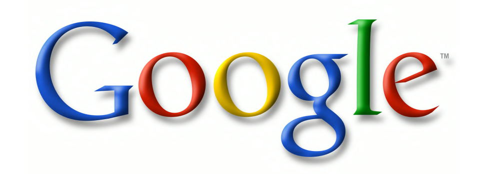
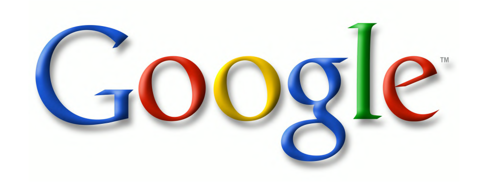
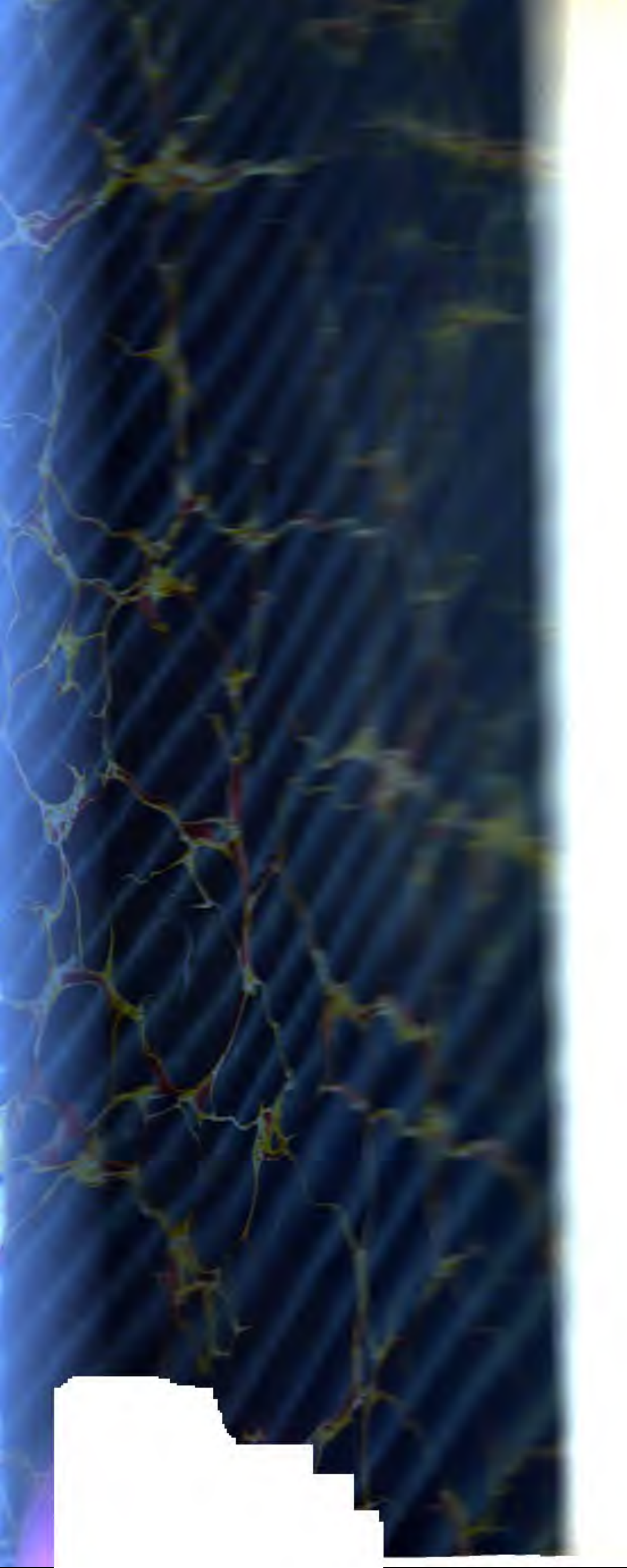



Google

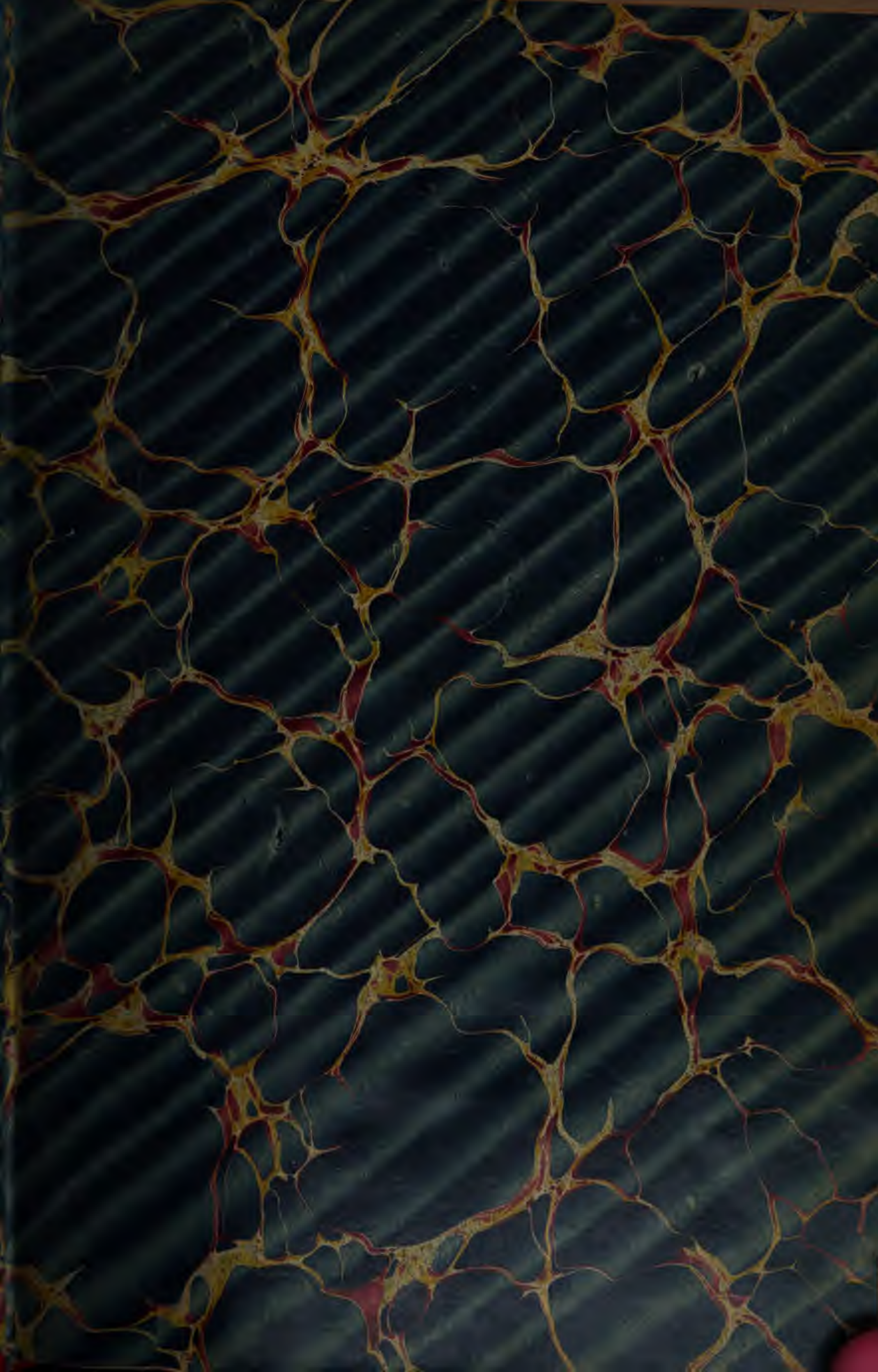


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

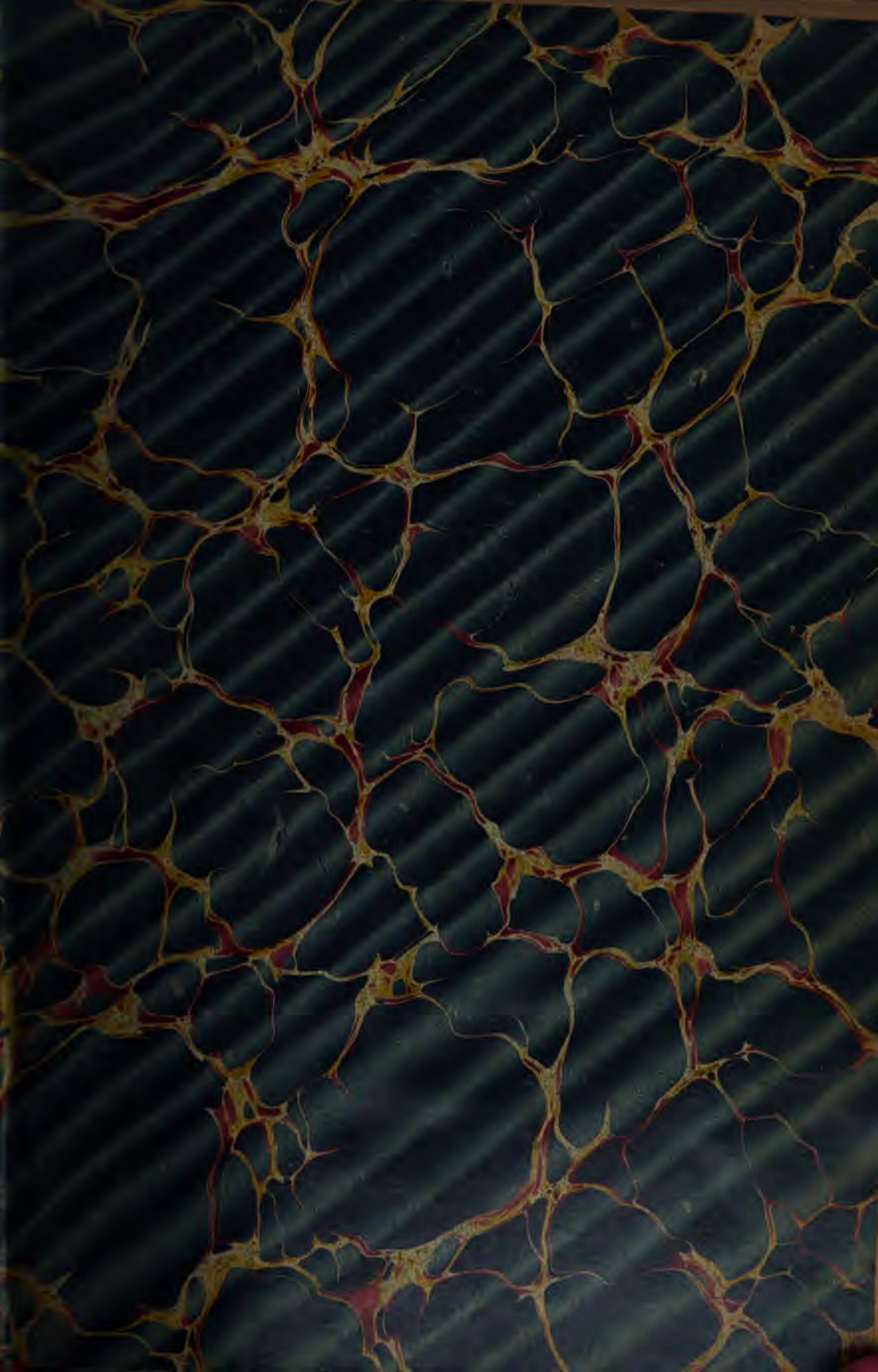




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE RICHELIEU, 67

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

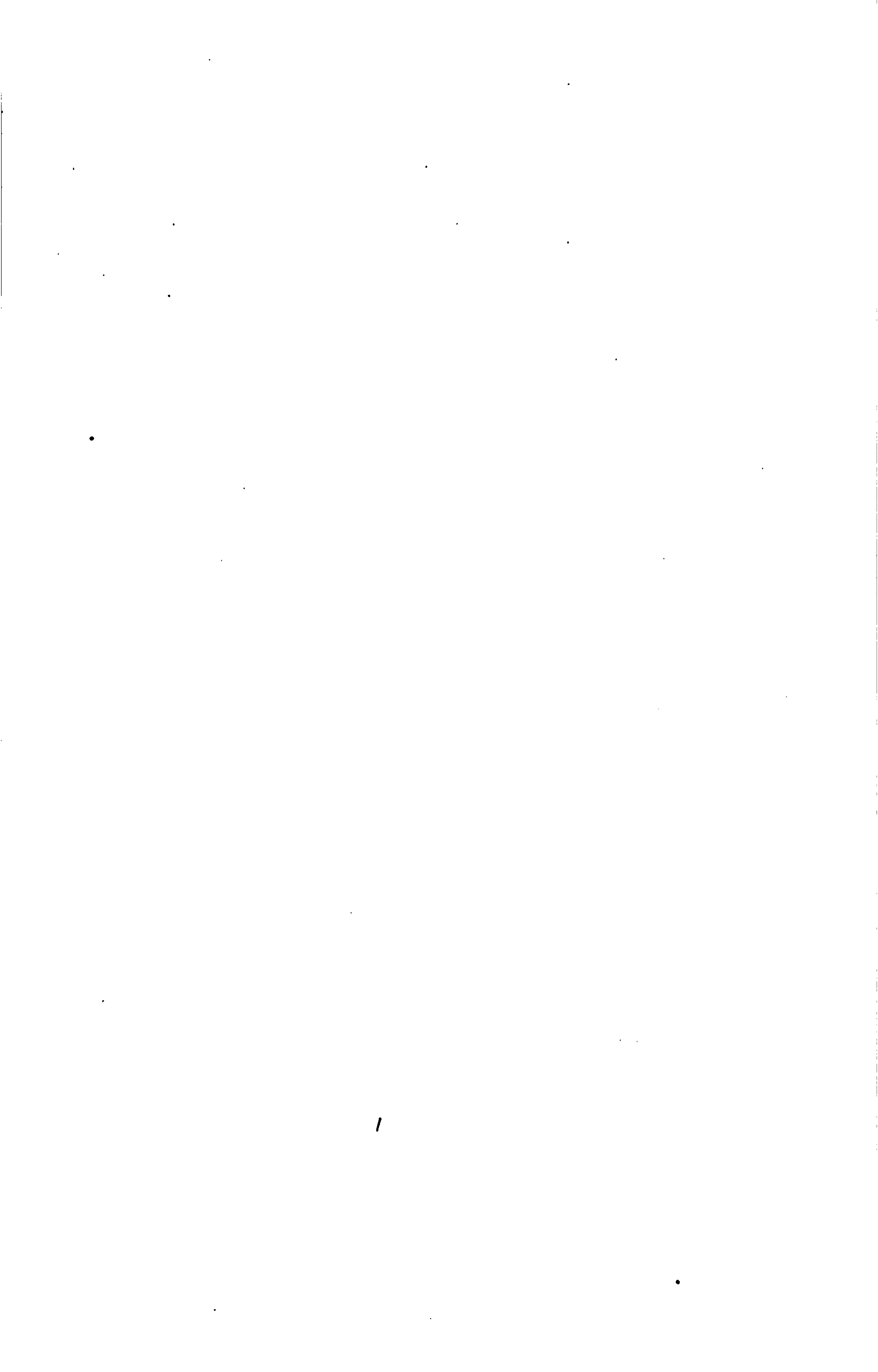
TOME QUATRIÈME



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXXI



LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er NOVEMBRE 1881.

LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Ascoli.
Bibesco (Le prince).
Bonnardot.
Bréal.
Delaire.
Derenbourg (Hartwig).
Egger.
Fleury.
Gonnet (L'abbé).
Goullet.
Havet (Louis).
Jackson.
Joret.
Laborde (Le marquis de).
Leger.
Melon.

MM. Menagios (De).
Meyer (Paul).
Oltramare (Paul).
Paris (Gaston).
Pedro II (S. M. dom).
Ploix.
Rhys.
Rolland.
Rosapelly.
Sayce.
Storm.
Tegner.
Vogüé (Le marquis de).
Wilbois.
Wimmer.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abbadie (Antoine d'), membre de l'Institut, 120, rue du Bac, Paris.
Acollas (Émile), inspecteur général des établissements pénitentiaires, 22, rue Soufflot, Paris.
Arbois de Jubainville (H. d'), correspondant de l'Institut, 84, boulevard du Mont-Parnasse, Paris.
Ascoli (G. I.), professeur à l'Institut royal, Milan (Italie), *membre perpétuel.*

Bailly, professeur au lycée, Orléans (Loiret).
Baize, professeur au lycée Fontanes, 19, rue de Vienne, Paris.
Barth (A.), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris.
Baudat (Émile), professeur à l'Académie, 1, route de Morges, Vert-Site, Lausanne (Suisse).
Baudry (F.), membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque Mazarine, 23, quai Conti, Paris.
Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris.
Baunack (Le docteur J.), 9, Ross-strasse, Leipzig (Saxe).
Beljame (Alexandre), professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'École des sciences politiques, 29, rue de Condé, Paris.

Benloew.
Benoist (Eugène), professeur à la Faculté des lettres, 17, rue Bréa, Paris.
Bergaigne (Abel), maître de conférences à la Faculté des lettres et à l'École pratique des hautes études, 12, rue d'Erlanger, Paris.
Berger (Philippe), sous-bibliothécaire de l'Institut, 1, rue de Seine, Paris.
Brzsonov, bibliothécaire de l'Université, Moscou (Russie).
Bibesco (Le prince Al.), 73, boulevard Saint-Michel, Paris, *membre perpétuel.*
Blanc, Massale, par Ganges (Hérault).
Boissier (Gaston), de l'Académie française, professeur au Collège de France, 79, rue des Feuillantines, Paris.
Boldakov, 192, boulevard Haussmann, Paris.
Bonnardot, archiviste paléographe, 5, rue Périer, parc de Montrouge, Paris. *membre perpétuel.*
Boucherie, professeur à la Faculté des lettres, villa Savine, Montpellier (Hérault).
Bousslaiev (Th.), professeur à l'Université, Moscou (Russie).
Bovier-Lapierre, 8, rue Garancière, Paris, membre perpétuel.
Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 63, boulevard Saint-Michel, Paris, *membre perpétuel.*
Bugge (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège).
Burnouf (Emile), ancien directeur de l'École d'Athènes.

Calloiano, 3, avenue de l'Observatoire, Paris.
Carrière, secrétaire de l'École des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris.
Chabaneau, professeur à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault).
Chaignet, professeur à la Faculté des lettres, Poitiers (Vienne).
Charencey (Le comte H. de), membre du Conseil général de l'Orne, 3, rue Saint-Dominique, Paris.
Chasles (Émile), inspecteur général de l'Université, 2 *ter*, rue Paul-Louis-Courier, Paris.
Chassang (A.), inspecteur général de l'Université, 9, rue de l'Odéon, Paris.
Chodzko (A.), chargé de cours au Collège de France, 77, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.
Clément, agrégé de l'Université.
Collard, professeur à l'Université, Louvain (Belgique).
Cornu, professeur à l'Université, 13, Thorgasse, Prague (Autriche).
Coubronne (Louis), professeur au Lycée, Nantes (Loire-Inférieure).
Cust (Robert), 64, Saint-George square, Londres (Angleterre).

Darmesteter (Arsène), maître de conférences à la Faculté des lettres et à l'École pratique des hautes études, 7, place de Vaugirard, Paris.
Darmesteter (James), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 7, place de Vaugirard, Paris.
Delaire, 53, rue de Rennes, Paris, *membre perpétuel.*
Delaplane (A.), 101, rue de Grenelle, Paris.
Delondre (G.), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris.
Derenbourg (Hartwig), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 39, boulevard Saint-Michel, Paris, *membre perpétuel.*
Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, 27, rue de Dunkerque, Paris.
Des Michels (Abel), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 24, boulevard des Batignolles, Paris.
Devic (Marcel), 3, rue de la Cavalerie, Montpellier (Hérault).
Didion, inspecteur général des ponts et chaussées, 9, rue Boissy-d'Anglas, Paris.
Dobranich, 103, rue Saint-Lazare, Paris.
Donner (O.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande).

DRÈME (H.), président de la Cour, Agen (Lot-et-Garonne).
DUCHINSKI.
DUFRICHE-DESGENETTES.
DUSSOUCHET (J.), professeur au lycée Henri IV, 46, rue de Madame, Paris.
DUTENS (Alfred), 50, rue François-Premier, Paris.

ÉDON, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris.
EGGER (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 68, rue Madame, Paris, *membre perpétuel.*
EICHTHAL (Gustave D'), 44, rue Vignon, Paris.
ERNAULT (Émile), professeur à l'école Saint-Charles, Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
ESTLANDER (C.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande).

FAVRE (Jules), professeur au collège Stanislas, 5, rue Vavin, Paris.
FÉCAMP (Albert), bibliothécaire de la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault).
FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale, 33, rue des Officiers, Saint-Pétersbourg (Russie), *membre perpétuel.*
FOURNIER (Le docteur Eugène), 10, rue Daunou, Paris.
FRÉDAULT (Le docteur), 35, rue Bellechasse, Paris.

GAIDOZ (Henri), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, 22, rue Servandoni, Paris.
GEORGIAN, 23, strada Sierban-Voda, Bukarest (Roumanie).
GILLIÉRON, professeur à l'école Monge, 16, rue des Moines, Paris.
GODEFROY (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris.
GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur à l'Université, Strasbourg (Alsace).
GONNET (L'abbé), Lyon (Rhône), *membre perpétuel.*
GOULLET, 14, place de la Chapelle, Paris, *membre perpétuel.*
GRAUX (Charles), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres, 26, rue Monge, Paris.
GUIMET, place de la Miséricorde, Lyon (Rhône).
GUYARD (Stanislas), maître de conférences à l'École pratique des hautes études, 45, rue Saint-Placide, Paris.

HALÉVY (Joseph), 26, rue Aumaire, Paris.
HARLEZ (DE), professeur à l'Université, Louvain (Belgique).
HATZFELD, professeur au lycée Louis-le-Grand, 7, rue de l'Odéon, Paris.
HAUVETTE-BESNAULT, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 51, rue Monsieur-le-Prince, Paris.
HAVET (Louis), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres, 102, rue de Turenne, Paris, *membre perpétuel.*
HEINRICH (G. A.), doyen de la Faculté des lettres, 29, avenue de Noailles, Lyon (Rhône).
HENRY, bibliothécaire de la ville, Lille (Nord).
HINGRE, chanoine de la cathédrale, Saint-Dié (Vosges).
HOVELACQUE (Abel), 39, rue de l'Université, Paris.

JACKSON (James), bibliothécaire de la Société de géographie, 13, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris, *membre perpétuel.*
JORET (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône), *membre perpétuel.*

KERN, professeur à l'Université, Leyde (Pays-Bas).
KIRPITCHNIKOV (Alex.), professeur à l'Université, Kharkov (Russie).

Laborde (Le marquis Joseph de), 5, rue de l'Oratoire-du-Roule, Paris, *membre perpétuel*.
Lambrior, professeur à l'Université, Jassy (Roumanie).
Lefèvre (Florent), député, 29, rue du Vieux-Colombier, Paris.
Leger (Louis), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 5, rue de Laval, Paris, *membre perpétuel*.
Lenormant (François), membre de l'Institut, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, 4, rue de Sèvres, Paris.
Lesage, 1, rue d'Angivilliers, Versailles (Seine-et-Oise).
Létalenet, 8, rue de la Chaise, Paris.
Lévy, inspecteur général de l'Université, 59, rue Madame, Paris.
Liétard (Le docteur), Plombières (Vosges).
Loth, professeur au collège Stanislas, 5, place Sorbonne, Paris.
Luchaire, maître de conférences à la Faculté des lettres, Bordeaux (Gironde).

Malvoisin, professeur au collège Stanislas, 42, rue Daguerre, Paris.
Maspero (Gaston), directeur de l'École archéologique française du Caire, conservateur du musée de Boulaq et directeur des fouilles en Égypte, au Caire (Égypte).
Massieu de Clerval, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise).
Maury (Alfred), membre de l'Institut, directeur des Archives nationales, aux Archives, rue des Francs-Bourgeois, Paris.
Melon (Paul), 59 *bis*, rue Jouffroy, Paris, *membre perpétuel*.
Menagios (Démétrios de), *membre perpétuel*.
Metzger (Moïse), rabbin, Belfort (Haut-Rhin).
Meyer, professeur au Lycée, Bordeaux (Gironde).
Meyer (Paul), professeur au Collège de France, 39, rue Raynouard, Passy-Paris, *membre perpétuel*.
Michel, 18, rue de la Cathédrale, Carcassonne (Aude).
Michel (Charles), chargé de cours à l'Université, 38, rue de la Paix, Liège (Belgique).
Moisy, Lisieux (Calvados).
Montagu, professeur au Collège, Amherst, Massachusets (États-Unis).
Morteveille (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris.
Mowat (Robert), 10, rue des Feuillantines, Paris.
Muir (J.), correspondant de l'Institut de France, 10, Merchiston Avenue, Édimbourg (Écosse).

Naville (Louis), 15, cour des Bastions, Genève (Suisse).
Nersès (Boyadjian), 94, boulevard de Port-Royal, Paris.
Nicole, professeur à l'Académie, Genève (Suisse).
Nicoles (O.), professeur au Lycée, 35, rue du Jeudi, Alençon (Orne).
Nommès, 21, rue Berthollet, Paris.

Oltramare (Paul), professeur au Gymnase, 14, chemin Darcet, Genève (Suisse), *membre perpétuel*.
Oppert (J.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 19, rue Mazarine, Paris.

Paplonski, directeur de l'Institut des sourds et muets, place Saint-Alexandre, Varsovie (Pologne).
Paris (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 7, rue du Regard, Paris, *membre perpétuel*.
Paysant, professeur au lycée Henri IV, 5, rue Bréa, Paris.
Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, Rio-de-Janeiro (Brésil), *membre perpétuel*.

Pelletan (Camille), député, 33, rue du Cherche-Midi, Paris.
Pierret, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris.
Ploix (Ch.), ingénieur hydrographe, 47, rue de Verneuil, Paris, *membre perpétuel.*
Ponton d'Amécourt (Le vicomte), 18, rue de l'Université, Paris.

Reinach (Salomon), 31, rue de Berlin.
Renan (Ernest), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 4, rue de Tournon, Paris.
Renier (Léon), membre de l'Institut, à la Sorbonne, Paris.
Rhys (John), ancien fellow de Merton College (Oxford), Rhyl, North Wales (Grande-Bretagne), *membre perpétuel.*
Riant (Le comte Paul), membre de l'Institut, 248, rue Saint-Honoré, Paris.
Rieutord, 65, rue des Moines, Batignolles, Paris.
Robiou (Félix), professeur à la Faculté des lettres, 15, quai Châteaubriand, Rennes (Ille-et-Vilaine).
Rochas d'Aiglun (A. de), chef de bataillon du génie, 5, rue de la Liberté, Grenoble (Isère).
Rochemonteix (Le marquis de), au Caire (Égypte).
Rolland (Eugène), château de Grantmon, Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), *membre perpétuel.*
Romanelli (Rocco).
Ronel (Charles), chef d'escadron de dragons, 3, rue Amélie, Paris.
Rosapelly (Le docteur), 10, rue de Buci, Paris, *membre perpétuel.*
Rudy (Ch.), 7, rue Royale, Paris.

Saussure (Ferdinand de), 3, rue de l'Odéon, Paris.
Sauvayre, professeur de linguistique, Buenos-Ayres (République Argentine).
Sayce (H.-A.), professeur à l'Université, Oxford (Angleterre), *membre perpétuel.*
Schœbel (Ch.), 19, rue Campagne-Première, Paris.
Secher (J.-M.), docteur en philologie, 56, Vesterbro-gade, Copenhague (Danemark).
Sénart (Émile), 34, rue Barbet-de-Jouy, Paris.
Sepet (Marius), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 25, rue de Penthièvre, Paris.
Sevrette, professeur au lycée Louis-le-Grand, 35, rue du Sommerard, Paris.
Specht (Édouard), 66, rue de Monceau, Paris.
Speijer (Dr J.-S.), 72, Stadhulderskade, Amsterdam (Pays-Bas).
Stokes (Whitley), correspondant de l'Institut, member of the Governor's Council, Calcutta (Inde).
Storm (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège), *membre perpétuel.*
Sturm (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg).
Şturzinger.
Svrljuga (J.-Krst.), professeur au gymnase royal supérieur, Varaždin, Croatie (Autriche-Hongrie).

Tegner, professeur à l'Université, Lund (Suède), *membre perpétuel.*
Thomsen (V.), professeur à l'Université, 16, Lykkesholms Allee, Copenhague (Danemark).
Thurot (Charles), membre de l'Institut, 5, rue Gay-Lussac, Paris.
Tournier, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 16, rue de Tournon, Paris.
Tourtoulon (Le baron C. de), Château-Randon, près Montpellier (Hérault).

VAÏSSE, directeur honoraire de l'École des sourds et muets, 49, rue Gay-Lussac, Paris.

VOGÜÉ (Le marquis DE), membre de l'Institut, 2, rue Fabert, Paris, *membre perpétuel.*

WALL (Charles-H.), professeur à Halbrake School, New Wandsworth, S. W., Londres (Angleterre).

WATEL, professeur au lycée Fontanes, 7, rue Bapst, Asnières (Seine).

WILBOIS, commandant de gendarmerie, Orléans (Loiret), *membre perpétuel.*

WIMMER (L.), 9, Falledvej, Copenhague (Danemark), *membre perpétuel.*

AVIS.

Nos confrères sont instamment priés de vérifier les indications qui les concernent, et d'adresser les rectifications ou additions à M. L. Havet, secrétaire adjoint.

LA POSITION DE L'ARTICLE DÉFINI[1]

L'article défini a souvent provoqué l'étonnement par sa position variable. Tandis qu'il manque complétement dans beaucoup de langues, celles qui le possèdent ne sont pas d'accord sur la place qu'il faut lui donner, avant le substantif ou après. Dans la même famille de langues nous le trouvons employé tantôt comme préfixe, tantôt comme postfixe. De même que l'adjectif ou le pronom possessif, l'article détermine le nom auquel il est lié, et par là il a en somme la même fonction, celle de compléter le nom : nous nous attendrions donc à lui voir suivre la même marche que l'adjectif, précédant le nom quand l'adjectif le précède, et le suivant, quand il est placé après lui. Mais tel n'est pas le cas. En français, par exemple, l'article défini précède le nom, alors que la place habituelle de l'adjectif est après lui. Il est vrai qu'en anglais et en allemand, tous les deux, article et adjectif, ont la même position, devant le nom ; mais en hébreu, en arabe, en vieil égyptien, l'article au contraire précède le nom, tandis que l'adjectif le suit régulièrement. Celles des langues indo-européennes qui possèdent un article, en font un préfixe, à l'exception des dialectes scandinaves, du roumain, du bulgare et de l'albanais qui en font un postfixe ; dans la famille des langues sémitiques, l'article est préfixe en hébreu et en arabe, postfixe en araméen. Le lien étroit qui unit les groupes de langues scandinave et germanique, rend des plus frappantes leur divergence dans la position donnée à l'article.

La première raison et la plus concluante qui puisse être assignée à cette variabilité, c'est le développement tardif de l'article. Il n'existait ni dans la période d'unité des langues indo-européennes, ni dans celle des langues sémitiques. Il a été tiré du pronom démonstratif à une époque où tout souvenir du plan

1. Traduction de M. L. Baudat.

primitif des langues était perdu, et où l'on employait des moyens autres que la simple position pour indiquer ce qui se rapporte au nom. En comparant ceux des dialectes congénères dans lesquels l'article est absent, à ceux qui en possèdent un, on peut juger quelle place il faut assigner à cette période dans l'histoire du langage. Ainsi parmi les langues sémitiques, il n'y a pas d'article en Éthiopien [1], ni en Assyrien, excepté dans la toute dernière période de cette dernière langue; parmi les dialectes indo-européens, le russe et les autres langues slaves, excepté le bulgare, n'ont pas d'article, car l'article grec est fort inexactement représenté par le pronom relatif *ije* en ancien slave : quoiqu'on puisse aussi dire du sanscrit qu'il n'a pas d'article, cependant le démonstratif *sa* peut prendre sa place (*sa purusha* comme en latin *ille vir*). Ni les langues finnoises ni les langues Turco-Tatares n'ont d'article, l'Osmanli seul ayant à l'occasion recours au procédé du persan pour l'exprimer par un *kezra* ou *hemza*, comme dans *nawale-y-ushk* « les plaintes de l'amour. » Le hongrois cependant a été influencé par les dialectes allemands voisins au point de faire du démonstratif *az* ou *a* un article proprement dit, comme dans *az atya* « le père », *a leány* « la fille. » D'autre part, un cas objectif ou *casus definitus* comme Böhtlingk le nomme, se trouve très-répandu dans la famille des langues uralo-altaïques; ce cas objectif répond souvent exactement à l'usage de l'article avec un nom, et en réalité, il vient d'un désir analogue de donner de l'exactitude et de la précision à l'expression [2]. Il paraît formé d'un affixe démonstratif en Turco-Tatar et en Mongol, et d'après Castren, un affixe *et* ou *t*, qu'il croit être le pronom de la troisième personne, est parfois attaché à l'accusatif en langue ostiaque [3]. Le tibétain a aussi un cas objectif, formé en apparence à l'aide d'un démonstratif, et on peut voir le caractère attributif du cas par le chinois où le même « mot vide » *tche*, qui d'après le D[r] Edkins, était d'abord *ti*, est l'affixe des deux cas, objectif et possessif. En hindoustani, comme il n'y a pas d'article défini, sa place est prise devant l'accusatif par un datif avec le suffixe *ko*, et en persan par le suffixe *ra*, que Schott considère comme puisé à une source tatare ou mongole. Passant dans le Nouveau-Monde, nous trouvons que les Algonkins, seuls parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, ont un article

1. Dillmann remarque que « l'Ethiopien n'a pas formé d'article, pas plus que les autres langues abyssiniennes, excepté le Saho. » (Grammatik der æthiopischen Sprache. p. 333).
2. Voir Böhtlingk : *Ueber die Sprache der Jakuten.* (1851) p. 219-224.
3. *Versuch einer ostjakischen Sprachlehre*, p. 28 (1849).

défini préfixe *mo* ou *m'*, forme contractée du démonstratif *monko* « cela [1] », tandis que l'othomi, langue monosyllabique, emploie *na* ou *ya* dans le même sens. Dans les dialectes polynésiens, l'article joue un grand rôle. Ainsi le hawaïen possède les articles définis *ka* ou *ke* (*te*) devant les noms au singulier, et *na* devant les noms au pluriel; c'est ce qu'on appelle l'*o emphatique*, qui sert à marquer le sujet. Il est employé surtout devant des noms propres et des pronoms ; et devant les autres noms, seulement au cas où ils sont déjà définis par l'article, par un adjectif ou par un génitif, et si en même temps ils commencent une phrase [2].

La date récente à laquelle l'article défini a fait son apparition nous oblige à le traiter en connexion avec les particularités grammaticales des divers dialectes dans lesquels on le trouve ; il faut examiner la construction syntactique qui les distingue, avant que nous puissions assigner une raison à la position prise par l'article dans un dialecte particulier. M. Bergaigne [3] a montré que dans la proposition primitive aryenne, le mot qualificatif, adjectif, génitif ou adverbe, vient se placer devant le sujet, le mot dominant; il a en outre montré comment cet ordre primitif des mots fut troublé durant le cours du développement auquel fut soumise la proposition dans les différentes branches de la famille indo-européenne. D'autre part, j'ai établi [4] que l'ordre des mots dans la proposition primitive sémitique était exactement le contraire de celui de la proposition primitive indo-européenne, l'adjectif et le génitif venant se placer après le sujet ou mot dominant. Si donc l'ordre primitif des mots était resté inaltéré dans les familles indo-européenne et sémitique, nous nous attendrions à ce que l'article, quand il s'y trouve, fût toujours placé *devant* dans la première famille, et *après* dans la seconde. Toutefois les changements subis par la syntaxe des différentes branches ou langues dérivées des deux familles, devaient naturellement affecter la position de l'article défini ; et, en conséquence, partout où nous trouvons la position de l'article contraire à celle qu'exigerait l'ordre primitif des mots dans la proposition — venant après le nom par exemple dans une langue indo-européenne ou le précédant dans une langue sémitique — nous avons à considérer le caractère géné-

1. Du Ponceau. *Langues de l'Amérique*. 1838, pages 148-150.
2. Alexander. *Hawaiian grammar*. 1871, p. 10.
3. Dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, III, 1, 2, 3. (*De la construction grammaticale*).
4. *Lectures upon the Assyrian language*. 1877, p. 132.

ral de la syntaxe de cette langue pour trouver l'explication du fait.

En second lieu, nous devons rappeler qu'une langue peut être fortement influencée par une autre, surtout si sa grammaire a subi des changements intérieurs considérables, et si ceux qui la parlent ont été mis en contact intime avec d'autres parlant une langue voisine. C'est ainsi que l'on[1] a avancé, que le fait qu'en bulgare l'article défini est postfixe, est dû à l'influence du roumain et de l'albanais. Cela est rendu probable par le fait que les autres langues slaves n'ont pas d'article; en même temps, les Bulgares, qui sont d'origine ougrienne, offrent l'exemple d'une race qui a adopté la langue d'un autre peuple. En plaçant comme postfixe l'article, qui représente le démonstratif latin *ille*, le roumain est conduit par l'analogie de l'adjectif qui, comme dans les autres langues romanes, est aussi placé après; et une autre cause à mentionner plus loin, a aidé probablement l'analogie. Il est cependant possible que M. Benlœw ait raison en prétendant que les deux langues, le roumain et le bulgare, ont été influencées par l'albanais en ce qui concerne la position qu'elles assignent à l'article[2]. En ce cas, la cause première de la dislocation de la proposition primitive indo-européenne, par suite de laquelle l'article, quand il fit son apparition, suivit le substantif, devra être cherchée dans l'albanais seul, et l'on peut remarquer qu'en albanais, comme en roumain, l'adjectif vient après le substantif. La position de l'article dans celles des langues romanes qui en font un préfixe, peut aussi être due à une influence étrangère. En tous cas, c'est à l'époque où les langues germaniques se trouvèrent exercer une influence sur les langues romanes que l'article roman prit son origine.

La troisième raison à donner pour les variations dans la position de l'article, se trouve dans les particularités syntactiques et grammaticales des langues où l'article ne tient pas sa place normale. Ces particularités peuvent être dues soit aux changements survenus dans l'expression des idées, soit à l'altération des désinences de la flexion. Dans le premier cas, l'ordre syntactique des mots sera rompu; dans le second, les terminaisons exprimant une relation grammaticale seront plus ou moins oblitérées. S'il est vrai que la position de l'article en roumain et en bulgare a été influencée par l'albanais, il ne reste que

1. M. Max Müller dans la *Philosophie de l'Histoire universelle* de Bunsen, I, p. 265.
2. *La Grèce avant les Grecs.* (1877), p. 45.

deux langues indo-européennes qui ne possèdent pas l'ordre normal, d'après lequel l'article est préfixe : ce sont l'albanais et les dialectes scandinaves. Les autres langues indo-européennes qui possèdent un article — grec, celtique, germanique, etc. — le placent toutes devant le mot qu'il définit. Nous devons en conséquence examiner si les particularités syntactiques de l'albanais et des dialectes scandinaves peuvent expliquer la position anormale que ces langues donnent à l'article.

Il a déjà été observé que l'albanais a abandonné l'ordre normal de la proposition indo-européenne, et qu'il a l'habitude de placer l'adjectif après le substantif; il y avait là une analogie que l'article suivit facilement, quand il prit naissance; en outre l'altération des terminaisons casuelles vint naturellement en aide à ce changement. Aussi longtemps que les terminaisons casuelles résonnent d'une façon pleine, l'article ne peut se souder au substantif précédent, et jouera plutôt le rôle d'un préfixe que d'un postfixe. Ce fut l'altération des terminaisons casuelles en roumain qui sans aucun doute contribua beaucoup dans cette langue à donner à l'article la place de postfixe. Là où le substantif et le démonstratif gardent tous deux les terminaisons casuelles, le démonstratif, s'il devient un article, ne peut s'unir au nom et prendra place de préférence devant lui.

Dans les dialectes scandinaves aussi, la position inverse de l'article peut être attribuée à la désorganisation de leur syntaxe. Tandis que le gothique observait l'ancienne règle qui place en premier lieu le mot dépendant et déterminant, nous trouvons au contraire déjà dans le Snorra Edda d'Islande le génitif sans préposition non pas avant seulement, mais aussi après le substantif dont il dépend. Il est possible que la culture d'une poésie plus ou moins artificielle ait causé par son influence cette perturbation de l'instinct syntactique de la langue.

Dans le groupe des langues sémitiques, tandis que l'hébreu et l'arabe font de l'article un préfixe, l'article araméen ou *aleph emphatique* est postfixe. Sur ce point donc l'araméen seul est fidèle à l'ordre normal de la proposition sémitique. Or, une comparaison des grammaires des trois langues sémitiques du Nord — assyrien, araméen, hebréo-phénicien — semble montrer que l'araméen fut le premier à se séparer du groupe et à entrer dans une voie indépendante; l'altération phonique est tellement caractéristique en araméen, que nous pouvons facilement admettre qu'il a perdu les désinences casuelles du substantif dans une période ancienne. L'arabe et l'hébreu, d'autre part, ont conservé ces désinences longtemps après l'apparition

de l'article défini, et par conséquent l'article a continué a être détaché du substantif, à être prononcé séparément et distinctement. En même temps les inversions rhétoriques et le génitif périphrastique formé par le pronom démonstratif ont troublé l'ancien ordre de la proposition dans ces deux langues, et ouvert la voie à la préfixation de l'article. L'assyrien nous fait comprendre comment ce fait s'est produit. Pendant la période persane nous voyons apparaître en assyrien une sorte d'article (*'aga*) qui, s'il est placé après le substantif, prend le sens de « ce-ci, ce-là ». A l'occasion, pourtant, nous le trouvons combiné avec un autre démonstratif devant le substantif, construction qui peut facilement s'expliquer, si nous regardons le démonstratif et le substantif comme ayant été en opposition, et comme ayant été ensuite unis si étroitement que le démonstratif devint un article. En arabe aussi le démonstratif peut être préfixé à un substantif qui est déjà pourvu de l'article ; le pronom et le substantif sont alors regardés comme en opposition l'un avec l'autre. Le cas est le même en hébreu, où nous trouvons parfois une construction comme *zeh hâ'âm*, « ce peuple » littéralement : « ce le peuple » aussi bien que *zeh Mosheh* « ce Moïse »[1]. Le dernier exemple nous montre qu'un nom propre était considéré comme assez défini pour être mis en opposition avec le pronom, bien que sans article, et nous pouvons nous risquer à supposer qu'un usage qui avait commencé par s'appliquer aux noms propres devait avec le temps s'étendre à tous les noms qui étaient considérés comme définis. De même l'adjectif *rabbim* « maints » se trouve précédant le nom (*Jer.* 16, 16. *Ps.* 32, 10, 89, 51). L'ancien égyptien s'accorde avec l'hébreu et l'arabe dans la règle générale qui place le mot déterminant après le mot qu'il détermine ; il est aussi d'accord avec eux en préfixant l'article. Mais ceci encore peut s'expliquer par le fait que l'article doit son origine au démonstratif primitivement mis en opposition avec le substantif, tandis que d'un autre côté, l'usage du démonstratif *uă* « un » comme article indéfini facilitait ce changement. On peut remarquer on outre que *suten* dans le sens de *royal*, et *nuter* dans le sens de *divin* sont toujours devant leur substantif, et que d'après Brugsch, l'emploi de l'article a de tout temps été limité, surtout dans la langue hiéroglyphique, en tant qu'opposée aux textes hiératiques[2].

Il y a encore une quatrième raison à laquelle on peut attribuer

1. *Exod.* 32, I. *Jos.* 9. 12. *Es.* 23, 13.
2. *Hieroglyphische Grammatik* (1872), pages 31, 8.

en partie la position anormale de l'article défini dans certaines langues. Quand une fois le démonstratif fut devenu un article, il se produisit une tendance naturelle à différencier l'article et le démonstratif ; un changement de position était le moyen le plus facile d'opérer cette différenciation. Aussi en arabe, où le démonstratif suit le substantif (à moins que l'article ne lui soit attaché), a-t-on, en préfixant l'article, évité toute confusion entre son emploi et celui du pronom dont il était tiré.

La position variable de l'article défini dans le même groupe de langues reçoit donc une explication suffisante. La plupart des langues indo-européennes qui possèdent un article le mettent devant son substantif, à la place occupée primitivement par tous les mots déterminants, et l'une des trois langues sémitiques qui le possèdent, le met après le substantif, à la place occupée par le mot déterminant dans cette famille. Dans celles des langues indo-européennes qui postfixent l'article, l'anomalie peut s'expliquer en partie par des inversions rhétoriques qui ont désorganisé la proposition et causé un changement dans la position du mot déterminant, en partie par l'altération des désinences casuelles qui a permis à l'article postfixé de s'unir intimement au nom précédent, et en partie par le désir de distinguer le démonstratif employé comme tel du démonstratif employé comme article. D'autres cas s'expliquent par l'influence d'une langue avoisinante. A ma connaissance, toutes les autres langues du monde qui ont développé un article, lui donnent la même position que le démonstratif et l'adjectif ; ainsi en basque, l'article défini *a*, *ac* que M. van Eys a ramené à un démonstratif [1], suit son substantif, tandis que l'algonkin *mo* le précède. C'est seulement dans les deux grandes familles de langues littéraires que la nécessité de la rhétorique et le style littéraire ou poétique ont désorganisé la construction primitive de la proposition et amené un emploi anormal de l'article défini.

A. H. SAYCE.

1. *Revue de linguistique*, VI, 2, Oct. 1873.

FORMES IRRÉGULIÈRES DANS LE BHAGAVATA-PURANA

Le Bhāgavata-Purāna emploie quelquefois pour le verbe *kar*, une forme d'aoriste tout à fait insolite.

Le premier exemple que j'ai sous la main, se trouve I, 6, 5 : *akārasham*. Burnouf ne l'a pas admis dans son édition ; il a adopté en place une leçon moins irrégulière, *akārisham*. Mais akārasham se lit dans deux éditions indigènes, l'une publiée sans indication de lieu, mais probablement à Poonah, en 1852, par Gokuladāsa et qui donne le texte seul très-correctement lithographié, l'autre une très-belle édition de Bombay également lithographiée et qui est accompagnée d'une *tīkā* par Vijayadhvajatīrtha. De plus cette leçon a pour elle l'autorité de Çrīdharasvāmin qui la mentionne expressément dans son commentaire.

Un autre exemple de la même formation se lit un peu plus loin, I, 10, 1 : *akārashīt*. Celui-ci, Çrīdharasvāmin ne l'admet pas : dans le manuscrit devanāgarī de la Bibliothèque nationale, le texte et le commentaire ont tous deux la forme régulière *akārshīt*, qui est aussi la leçon du texte de Vijayadhvaja. Par contre la forme *akārashīt* que donne l'édition de Gokuladāsa, est adoptée pour ce passage par le dictionnaire de Saint-Pétersbourg: elle est d'ailleurs garantie par le mètre qui exige un triple iambe à la fin du vers, akārashīt tatah, et Burnouf, cette fois, n'a pas hésité à lui donner place dans son texte.

Outre ces deux exemples, il y en a d'autres encore dans le Bhāgavata-Purāna de ce même aoriste du verbe *kar*, dont malheureusement je n'ai pas gardé note, et je crois bien me souvenir d'en avoir rencontré un sur le même modèle du verbe *bhar*.

Quoi qu'il en soit, le Bhāgavata-Purāna connaît un aoriste *akārasham, akārashīs, akārashīt*, dont les formes régulières sont *akārsham, akārshīs, akārshīt*.

Des deux formes citées, Çrīdharasvāmin explique ainsi la première, la seule qu'il reconnaisse (Vijayadhvaja qui l'admet aussi,

la laisse passer sans observation) :« *akārasham* est pour *akārṣham ;* il y a eu disjonction de l'*r* et de l'*s* pour satisfaire au mètre ». Cette explication paraît juste, mais elle exige quelques observations.

Elle est juste en ce sens que, dans *akārashām*, nous avons en effet *akārsham* avec vocalisation de l'*r*, et qu'il ne faut pas y chercher le résultat d'une fausse lecture de *akārisham*, autre forme régulière d'aoriste et admissible au besoin, dans le Bhāgavata-Purāna, pour le verbe *kar*. Cette dernière explication, en effet, ne rendrait pas compte de *akārashīt* qui, lui, ne peut être que pour *akārshīt*, puisqu'il n'existe pas de forme correspondante *akārishīt*, et que *akārisham* ferait à la 3e personne *akārīt*. L'*r* a donc été simplement vocalisée dans ces formes et, comme le dit Çrīdharasvāmin, cette vocalisation aura été amenée par le mètre. Le changement de l'*s* dentale en la sifflante linguale *sh* se sera maintenu dans les nouvelles formes où il n'est plus organique, en souvenir des formes correctes dont elles dérivent.

Mais, d'autre part, cette explication de Çrīdharasvāmin a besoin elle-même d'être expliquée.

De quelque façon qu'on envisage ces formes, elles dépassent la limite des libertés permises de la versification classique. Elles sont positivement incorrectes et leur incorrection porte sur un élément formatif, c'est-à-dire sur la partie du langage dont la grammaire a le mieux fixé les moindres apparences phonétiques. Il ne s'agit pas ici d'une de ces variations admises dans l'orthographe et dans la prononciation d'un mot, comme quand *svarna* alterne avec *suvarna*, ou que le Bhāgavata-Purāna écrit toujours *pakhanda* au lieu de *pāshanda*. En vocalisant l'*r* de *akārshām, akārshīt*, l'auteur du Bhāgavata-Purāna créait simplement un nouveau thème d'aoriste que la grammaire n'autorise pas.

Nous sommes donc amenés à nous poser la question suivante : Comment se fait-il qu'en présence d'une grammaire aussi arrêtée que la grammaire sanscrite, et dans un ouvrage aussi hautement littéraire et qui atteste chez son auteur une connaissance aussi parfaite de la langue que le Bhāgavata-Purāna, on trouve par ci par là des formes aussi contraires à l'usage classique et à la doctrine formelle des grammairiens ?

La langue du Bhāgavata-Purāna est, en effet, une langue correcte. Elle n'est pas, il est vrai, rigoureusement conforme à Pāṇini ; celle d'aucun ouvrage sanscrit peut-être ne l'est d'une façon absolue. Mais les divergences sont la plupart légères et

FORMES IRRÉGULIÈRES DANS LE BHAGAVATA-PURANA

Le Bhāgavata-Purāṇa emploie quelquefois pour le verbe *kar*, une forme d'aoriste tout à fait insolite.

Le premier exemple que j'ai sous la main, se trouve I, 6, 5 : *akārasham*. Burnouf ne l'a pas admis dans son édition ; il a adopté en place une leçon moins irrégulière, *akārisham*. Mais akārasham se lit dans deux éditions indigènes, l'une publiée sans indication de lieu, mais probablement à Poonah, en 1852, par Gokuladāsa et qui donne le texte seul très-correctement lithographié, l'autre une très-belle édition de Bombay également lithographiée et qui est accompagnée d'une *ṭīkā* par Vijayadhvajatīrtha. De plus cette leçon a pour elle l'autorité de Çrīdharasvāmin qui la mentionne expressément dans son commentaire.

Un autre exemple de la même formation se lit un peu plus loin, I, 10, 1 : *akārashīt*. Celui-ci, Çrīdharasvāmin ne l'admet pas : dans le manuscrit devanāgarī de la Bibliothèque nationale, le texte et le commentaire ont tous deux la forme régulière *akārshīt*, qui est aussi la leçon du texte de Vijayadhvaja. Par contre la forme *akārashīt* que donne l'édition de Gokuladāsa, est adoptée pour ce passage par le dictionnaire de Saint-Pétersbourg: elle est d'ailleurs garantie par le mètre qui exige un triple iambe à la fin du vers, akārashīt tatah, et Burnouf, cette fois, n'a pas hésité à lui donner place dans son texte.

Outre ces deux exemples, il y en a d'autres encore dans le Bhāgavata-Purāṇa de ce même aoriste du verbe *kar*, dont malheureusement je n'ai pas gardé note, et je crois bien me souvenir d'en avoir rencontré un sur le même modèle du verbe *bhar*.

Quoi qu'il en soit, le Bhāgavata-Purāṇa connaît un aoriste *akārasham, akārashīs, akārashīt*, dont les formes régulières sont *akārsham, akārshīs, akārshīt*.

Des deux formes citées, Çrīdharasvāmin explique ainsi la première, la seule qu'il reconnaisse (Vijayadhvaja qui l'admet aussi,

la laisse passer sans observation) :« *akārasham* est pour *akārṣham ;* il y a eu disjonction de l'*r* et de l'*s* pour satisfaire au mètre ». Cette explication paraît juste, mais elle exige quelques observations.

Elle est juste en ce sens que, dans *akārashám,* nous avons en effet *akārsham* avec vocalisation de l'*r*, et qu'il ne faut pas y chercher le résultat d'une fausse lecture de *akārisham*, autre forme régulière d'aoriste et admissible au besoin, dans le Bhāgavata-Purāna, pour le verbe *kar*. Cette dernière explication, en effet, ne rendrait pas compte de *akārashīt* qui, lui, ne peut être que pour *akārshīt*, puisqu'il n'existe pas de forme correspondante *akārishīt*, et que *akārisham* ferait à la 3e personne *akārīt*. L'*r* a donc été simplement vocalisée dans ces formes et, comme le dit Çrīdharasvāmin, cette vocalisation aura été amenée par le mètre. Le changement de l'*s* dentale en la sifflante linguale *sh* se sera maintenu dans les nouvelles formes où il n'est plus organique, en souvenir des formes correctes dont elles dérivent.

Mais, d'autre part, cette explication de Çrīdharasvāmin a besoin elle-même d'être expliquée.

De quelque façon qu'on envisage ces formes, elles dépassent la limite des libertés permises de la versification classique. Elles sont positivement incorrectes et leur incorrection porte sur un élément formatif, c'est-à-dire sur la partie du langage dont la grammaire a le mieux fixé les moindres apparences phonétiques. Il ne s'agit pas ici d'une de ces variations admises dans l'orthographe et dans la prononciation d'un mot, comme quand *svarna* alterne avec *suvarna*, ou que le Bhāgavata-Purāna écrit toujours *pakhanda* au lieu de *pāshanda*. En vocalisant l'*r* de *akārshām, akārshīt,* l'auteur du Bhāgavata-Purāna créait simplement un nouveau thème d'aoriste que la grammaire n'autorise pas.

Nous sommes donc amenés à nous poser la question suivante : Comment se fait-il qu'en présence d'une grammaire aussi arrêtée que la grammaire sanscrite, et dans un ouvrage aussi hautement littéraire et qui atteste chez son auteur une connaissance aussi parfaite de la langue que le Bhāgavata-Purāna, on trouve par ci par là des formes aussi contraires à l'usage classique et à la doctrine formelle des grammairiens ?

La langue du Bhāgavata-Purāna est, en effet, une langue correcte. Elle n'est pas, il est vrai, rigoureusement conforme à Pāṇini ; celle d'aucun ouvrage sanscrit peut-être ne l'est d'une façon absolue. Mais les divergences sont la plupart légères et

facilement explicables. Si j'ose me fier à une impression déjà ancienne, je crois qu'elles peuvent se ramener aux trois groupes suivants :

1° Un nombre assez considérable d'archaïsmes ou plutôt de formes védiques. Par exemple, dans le chapitre même qui nous a fourni *akārashīt*, trois vers plus loin, le nom pluriel féminin *ūdhasvatīs* pour *ūdhasvatyas* (I, 10, 4). Y aurait-il des précédents semblables pour *akārasham, akārashīt?* Je ne le pense pas, ou, pour préciser davantage, je ne pense pas qu'il y ait des formes semblables dans nos textes reçus des Vedas. Quant à savoir s'il n'y a pas quelque part dans le Veda un aoriste de la forme de *akārsham* que l'analyse métrique nous obligerait de lire en quatre syllabes, c'est une autre question à laquelle je ne prétends pas répondre. Mais le cas se présenterait, que nous serions parfaitement en droit de l'écarter ici comme non avenu. A l'époque de la rédaction du Bhāgavata-Purāna, on ne songeait guère à remonter plus haut que le texte reçu. D'autre part, on trouve bien dans le Veda des formes où la caractéristique de l'aoriste, *s*, s'ajoute à des thèmes en *a ;* par exemple, *arca-se*, 1re pers. sing. moy. Mais l'analogie n'est qu'apparente. Ces thèmes ne sont qu'accidentellement en *a :* ce sont, non des thèmes d'aoriste, mais des thèmes de présent, comme on le voit par les formes analogues *gṛṇī-she, taru-shante ;* les désinences sont presque toujours primaires, et les formes elles-mêmes, si elles ont eu jamais la valeur d'aoristes, l'ont depuis longtemps perdue et n'ont plus que celle de présents. Aussi, M. Grassmann qui avait commencé par les enregistrer dans son Dictionnaire comme des aoristes, s'est-il décidé, au cours de l'ouvrage, à les classer à part sous la rubrique de *Doppel-stämme.* Dans *akārasham, akārashīt*, nous avons, au contraire, de véritables aoristes et pour la signification, et pour la désinence, et pour le thème.

2° Un deuxième groupe d'irrégularités sera formé par ces licences vénielles dont on trouve des traces à peu près partout, bien qu'elles apparaissent plus fréquentes aux basses époques. Tels sont l'emploi du gérondif en *tvā* pour des verbes composés avec des prépositions. Dans le passage même qui nous occupe, nous trouvons par exemple *samrohayitvā* et *niveçayitvā.* Autant que je me souviens, cet emploi est restreint aux formes causatives. Dans le même groupe rentreront les noms qui changent exceptionnellement de genre ou de déclinaison, ainsi que les verbes qui suivent une conjugaison, une voie, ou qui admettent certaines particularités de flexion autres que celles

qui leur sont assignées dans les listes systématiques des racines verbales ou Dhātupāṭhas. A cet égard les grammairiens ne sont jamais parvenus à cataloguer tous les faits de la langue, ni même à se mettre toujours d'accord entre eux.

3° Reste enfin, comme résidu, un troisième groupe peu nombreux d'exceptions décidément vicieuses, telles que nos deux formes *akārashaṁ*, *akārashīt* et, pour leur donner de suite au moins un compagnon de leur espèce, l'impératif à double redoublement *pipīpṛhi*, garanti aussi par le mètre, qui se lit IV, 19, 38. C'est pour ces formes que nous sommes amenés à nous demander : comment ont-elles pu s'introduire dans une œuvre d'une élégance soutenue et raffinée et dont de longs morceaux passent pour des modèles achevés du style poétique ?

Je crois qu'à cette question il n'y a qu'une réponse à faire : c'est d'admettre que le sanscrit n'est pas, n'a jamais été à strictement parler une langue morte. De ce que trois ou quatre couches de langues plus jeunes se sont superposées à lui, on se hâte peut-être trop de conclure que le vieux fonds a depuis longtemps perdu toute productivité. Si, par langue vivante, on entend une langue populaire, sans doute le sanscrit depuis bien des siècles n'est plus vivant et, à ce titre, c'est même une question de savoir s'il l'a jamais été. Mais une langue peut sortir de l'usage commun et être réduite à l'existence d'idiome savant, sans être pour cela une langue morte. Notre confrère M. Kern de l'université de Leyde, qui a longtemps séjourné dans l'Inde, a connu plusieurs Pandits pour qui le sanscrit était la langue usuelle, qui le parlaient en famille, avec leurs enfants. A plus forte raison en aura-t-il été ainsi autrefois, dans la société polie des cours indiennes, où le métier d'homme disert, de poète, conduisait à la fortune et où il y avait des auditoires pour quelques-uns du moins des drames qui nous sont parvenus. Comment célébrer dignement cette terre, dit en parlant de sa patrie un poète Cashmirien du onzième siècle, « où dans chaque demeure les femmes mêmes, outre leur langue maternelle, s'expriment avec grâce en sanscrit et en prâcrit ? » (Vikramāṅkadevacarita XVIII, 6). Il ne serait pas non plus tout à fait juste de comparer cet usage savant du sanscrit à celui du latin chez nos humanistes de la Renaissance. Ici c'était vraiment une langue longtemps oubliée qui revenait au jour. Le rapprochement serait plus exact avec le latin d'église du moyen âge, avec cette différence toutefois que, si dans ce cas il n'y a pas eu d'interruption dans l'usage de la langue, c'est la tradition savante cette fois qui s'en était perdue. Rien de semblable ne paraît être

arrivé dans l'Inde. Nous avons, il est vrai, du sanscrit de cuisine en regard du latin de cuisine. Des séries entières d'inscriptions ne contiennent guère autre chose et le jargon dans lequel sont écrites les *Gāthās* bouddhiques a été rapproché du latin du *Malade imaginaire*. Mais à aucune époque la tradition grammaticale ne paraît avoir été rompue.

Je pense donc qu'on peut admettre que, depuis les temps anciens, la langue sanscrite n'a jamais cessé en quelque sorte de vivre et, par conséquent, de se transformer, de subir les influences inévitables du temps et des milieux. Ces influences, elle les a subies en une large mesure dans son lexique, dans ses habitudes de style et de composition : de là, en partie du moins, les différentes *rītis* ou manières d'écrire relevées dans la rhétorique indigène. Dans sa grammaire, elle les aura sans nul doute subies en une mesure moindre, de beaucoup moindre, aussi petite qu'on voudra ; mais enfin, là aussi, elle les aura subies. Les dialectes locaux auront réagi sur les cadres, quelque rigides qu'ils fussent, de la vieille grammaire et la langue savante aura eu ainsi ses négligences autorisées et, si j'ose dire, ses formes vulgaires, formes qui n'ont pas réussi à se faire admettre dans les traités techniques, mais dont quelques-unes du moins auront pu occasionnellement, les exigences du mètre par exemple y aidant, se frayer une voie jusque dans les compositions les plus châtiées.

Si les observations qui précèdent sont fondées, si ces formes irrégulières reflètent réellement des habitudes locales, il suit d'abord qu'il est à regretter qu'elles ne nous soient pas parvenues plus nombreuses, et ensuite que, à l'inverse des commentateurs indigènes qui ont fait leur possible pour les extirper, nous devons les conserver là où elles ont survécu et les recueillir avec soin. D'une part la grammaire historique des langues aryennes de l'Inde, encore à peine ébauchée, pourra y trouver des indications parfois précieuses, et d'autre part une étude patiente y découvrira peut-être un jour un moyen de déterminer le milieu dans lequel certaines œuvres ont été composées. Ainsi pour prendre un exemple qui nous ramène à nos deux formes d'aoriste, dans *akārashām*, *akārashīt*, il y a résolution d'un groupe de consonnes. Or la tendance à éviter les groupes consonnantiques, qui est commune au pâli et à la plupart des prâcrits (Minayef, trad. Guyard, § 21 ; Vararuci, III, 59 et suiv.), est notée en sanscrit comme un des traits caractéristiques du style méridional ou vaidarbha. Dans ce style on recherche, d'après le *Kāvyādarça* I, 43, cette fluidité, cette parfaite liaison (*çlesha*) du

discours qui résulte d'une suite de sons émis sans effort. Les sons qui s'émettent ainsi sont, d'après le commentaire de Premacandra (dans l'édition de la *Bibliotheca Indica*), les voyelles, les semi-voyelles et les lettres de rang impair des cinq groupes, c'est-à-dire le restant des consonnes moins les aspirées et les sifflantes. Ce que le commentaire ne dit pas expressément, mais ce qui ressort de toute la règle et des exemples fournis, c'est que ces lettres doivent être simples et que les accouplements de consonnes hétérogènes sont soigneusement évités. Une observation rigoureuse de cette règle ramènerait le sanscrit au caractère phonétique des langues dravidiennes (Cf. Caldwell, *Comp. Gram.*, 2e édit., p. 79 et s.), et M. Burnell a même essayé de l'expliquer par une influence du voisinage de ces langues particulièrement musicales et abondantes en voyelles. Quoi qu'il en soit, nos deux formes d'aoriste pourraient au besoin être acceptées comme des locutions méridionales, des vaidarbhismes. Je dis au besoin, pour qu'il demeure bien entendu que ce n'est là qu'un exemple dont il n'y a absolument rien à tirer pour le moment. Notre intelligence des préceptes de la rhétorique hindoue serait plus pénétrante, — et c'est un fait assez significatif que personne encore n'a osé en faire l'application et, en l'absence d'une autorité indigène, dire d'une œuvre qu'elle est écrite en tel ou tel style, — notre connaissance de l'histoire des langues indiennes serait moins imparfaite qu'elle ne l'est jusqu'ici, encore faudrait-il, pour qu'une conclusion du genre de celle-ci fût valable, qu'elle fût assise sur une base bien autrement large. Mais il est évident aussi que si les faits notés devenaient plus nombreux et surtout s'ils étaient à la fois divers et concordants, nous serions autorisés à y voir un argument de plus soit pour, soit contre la tradition qui place l'origine du Bhāgavata-Purāṇa dans le Dekhan et en attribue la composition au célèbre grammairien Vopadeva. Vopadeva florissait au XIIIe siècle à la cour des rois Yādavas de Devagiri, en plein pays Mahratte.

A. BARTH.

HÉRACLÈS

ET LA GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

L'étude des termes géographiques mêlés aux diverses rédactions de la légende d'Héraclès [1] peut nous aider à connaître la géographie politique des régions occidentales de l'Europe à la date de chacune de ces rédactions.

Homère parle plusieurs fois du voyage d'Héraclès dans l'Aïdès [2] où Hermès et Athênê lui servirent de guides [3]. Héraclès pénétra dans l'Aïdès par une porte, πύλη, dont il est souvent question chez Homère [4]. C'est la porte de la maison ou des maisons d'Aïdès, et cette maison est située au-delà de l'Océan [5] dans le voisinage des Cimmériens [6], là où le soleil se couche[7]. C'est donc près du pays des Cimmériens que dans la mythologie homérique eut lieu le combat d'Héraclès, dieu du jour et de la vie, contre Aïdès, dieu de la nuit et de la mort et qu'Aïdès, blessé d'une flèche lancée par Héraclès [8], dut laisser son chien aux mains du vainqueur[9]. Les Cimmériens sont donc chez Homère le peuple de l'extrême ouest. Mais la conquête scythique empêcha leur nom de pénétrer dans la géographie des mythographes postérieurs [10].

Hésiode ne donne pas comme Homère Aïdès pour adversaire à Héraclès. Il remplace Aïdès par Arès le tueur d'homme, ἀνδρόφονος [11], le fléau des mortels, βροτολοιγός [12], et par Cucnos, fils d'Arès [13]. La flèche, ὀϊστός, qui chez Homère [14] blessa Aïdès, est

1. Sur cette légende, voir Bréal, *Hercule et Cacus*, dans ses *Mélanges de Mythologie*, p. 2 et suivantes.
2. *Iliade*, V. 395, VIII, 367; *Odyssée*, XI, 623.
3. Hermès, *Odyssée* XI, 626; Athênê, *Iliade*, V, 356-359; *Odyssée*, XI, 626.
4. *Iliade*, V, 397; VIII, 367; XIII, 415; XXIII, 72; *Odyssée*, XI, 571.
5. *Odyssée*, VIII, 508, 512.
6. *Odyssée*, XI, 14.
7. *Odyssée*, XI, 12.
8. *Iliade*, V, 395;
9. *Iliade*, VIII, 368; *Odyssée*, XI, 623, 625.
10. *Hérodote*, l. IV, c. I, 11, 12.
11. *Iliade*, IV, 441; *Bouclier d'Hercule*, 98.
12. *Iliade*, V, 31, 455, XXI, 421; *Bouclier d'Hercule*. 333, 425.
13. *Bouclier d'Hercule*, V, 57-69.
14. *Iliade*, V, 395.

chez Hésiode remplacée par une lance qui perce la cuisse d'Arès [1] et qui, atteignant Cucnos au cou, le tue [2]. Ici comme chez Homère, Athênê intervient pour protéger Héraclés ; quand Arès veut venger Cucnos et dirige sa lance contre le bouclier d'Héraclès, Athênê détourne le coup [3] : Ainsi Héraclès, dans son voyage au domaine d'Aïdès, aurait, dit Homère, péri dans les eaux du Styx, si Athênê ne lui fût venue en aide [4]. La légende hésiodique et la légende homérique sont deux formes du même thème et ne diffèrent que par des variantes secondaires.

Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule*, donne la Grèce pour théâtre à la lutte mythique d Héraclès contre Arès et Cucnos; en effet, Cucnos reçut de *Kêux*, roi de Trachis, les honneurs de la sépulture [5]; or Trachis est une ville de Thessalie. Cucnos était gendre de *Kêux*, et c'est en se rendant à Trachis [6] qu'Hêraclès tua Cucnos. Le bois sacré (τέμενος, ἄλσος) d'Apollon, théâtre du combat [7], aurait donc été voisin de Trachis. Toutefois cette localisation du mythe ne peut être considérée que comme un phénomène relativement récent. Qu'allait faire Héraclès à Trachis? Hésiode ne nous le dit pas, mais nous l'apprenons de Sophocle chez qui nous voyons Héraclès passer par Trachis pour aller gagner une montagne voisine, l'Oïta, où il périt sur un bûcher [8]. La mort d'Héraclés sur le bucher de l'Oïta est une peinture poétique du coucher du soleil : le feu qui brûle Héraclès est le feu allumé par Hermès dans un hymne d'Homère pour faire cuire les vaches d'Apollon [9], ce sont les derniers rayons qui empourprent le ciel au moment où le soleil va disparaître; et le combat contre Cucnos est le prélude de ce phénomène météorologique. Or, tandis qu'Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule*, donne pour théâtre à cet événement légendaire une contrée de la Grèce, ailleurs la poésie grecque, Hésiode lui-même, nous fournissent des indications qui nous autorisent à le placer à l'extrême occident. Le bois sacré d'Apollon où Héraclès tue Cucnos, ce bois qui pendant le combat brillait aux yeux comme du feu [10], est identique au vieux jardin de *Phoïbos*, et, dit Sophocle, ce jardin est situé au delà de toute mer, à l'extrême

1. *Bouclier d'Hercule*, 360-363, 462.
2. *Bouclier d'Hercule*, 416, 423.
3. *Bouclier d'Hercule*, 453-456.
4. *Iliade*, VIII, 365-369.
5. *Bouclier d'Hercule*, 472, cf. 353-354.
6. *Bouclier d'Hercule*, 353-356.
7. *Bouclier d'Hercule*, 58, 70.
8. Sophocle, *Trachiniennes*, à la fin.
9. Homère, *Hymne à Hermès*, 135-138.
01. *Bouclier d'Hercule*, 70-73.

limite de la terre, aux sources de la nuit, à la naissance du ciel [1]. Cucnos, fils d'Arès, Cucnos, gendre du roi de Trachis, est identique à Cucnos, roi des Ligures, parent de Phaéton, à ce Cucnos dont la fin est un épisode de la légende des Heliades. Le mythe des Héliades est une peinture du coucher du soleil, aux lieux où se récolte l'ambre, sur les côtes de la mer du Nord; là Cucnos, au lieu d'être tué par la lance d'Héraclès ou du soleil couchant, pleure la mort de Phaéton, autre nom du soleil couchant, et se trouve changé en cygne. Ce mythe a été connu d'Hésiode [2], il a été chanté aussi par Ovide et Virgile; et tous trois s'accordent pour faire de Cucnos un roi des Ligures [3], des Ligures qui, dit Pausanias, habitaient sur les bords de l'Eridan, au-delà de la terre Celtique [4]. Dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle, Promêtheus, une des personnifications du crépuscule, montre du Caucase à Héraclès, c'est-à-dire au soleil levant, le chemin qui le conduira aux Hespérides, c'est-à-dire au terme de sa course diurne; il lui annonce qu'avant d'arriver à ce but il faudra qu'il livre bataille aux Ligures; Zeus fera tomber du ciel une grêle de pierre qui facilitera la défaite de ces ennemis [5]. Si nous avions le texte complet du *Prométhée delivré* d'Eschyle, nous verrions que dans cette bataille Cucnos commandait les Ligures. En effet Apollodore raconte qu'Héraclès allant à la recherche des Hespérides, combattit Cucnos fils d'Arès et de *Purênê* [6]. Cet élément du mythe des Hespérides est aussi indiqué par Euripide [7]. Suivant les mythographes grecs, toujours préoccupés du désir de placer en Grèce le théâtre des événements légendaires qu'ils racontent, Cucnos et Héraclès se seraient rencontrés sur les bords de l'Echédôros en Macédoine, — c'est le récit d'Apollodore, — ou près d'Amphanaia en Thessalie, — c'est ce que dit Euripide; — mais le nom de Purênê mère de Cucnos nous conduit en Gaule près de la ville de Pyréné, non loin du territoire des Sordes, c'est-à-dire du Roussillon moderne.

In sordiceni cæspitis confinio
Quondam Pyrene civitas ditis laris
Stetisse teitur [8].

Cette ville, suivant Hérodote, II, 33, était voisine des Celtes.

1. Eschyle de Didot, fragment 326.
2. Hésiode, édition Didot, 58, fragment CIV; cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 58.
3. Ovide, *Métamorphoses*, II, 366-380; Virgile, *Enéide*, VIII, 185-192.
4. Πέραν γῆς τῆς Κελτικῆς, Pausanias, l. I, c. 30, § 3.
5. Eschyle de Didot, fragment 76.
6. Apollodore, l. II, c. 5, § 11. *Fragm. hist. Græc.*, I, 141.
7. Euripide, *Hercule furieux*, v. 391-393; cf. *Alceste*, v. 502-503.
8. *Ora maritima*, 558-560; Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, I, 181.

Mais il faut arriver à des textes de date beaucoup plus récente pour voir le nom de ce peuple pénétrer dans la légende d'Hêraclès. Dès le deuxième siècle avant notre ère, les Celtes prennent place à côté des Ligures dans la légende des Argonautes, telle que la racontent Apollonius et Apollodore[1]. Or Apollodore, un des deux mythographes du second siècle qui fait passer les Argonautes dans le pays des Celtes, met, non en Celtique, mais en Ligurie, le combat d'Hêraclès contre Alébion et Dercunos[2]. Ce combat appartient, suivant Apollodore, au mythe de Géryon, tandis que suivant Méla, il constitue un des éléments du mythe des Hespérides et se confond avec la bataille qu'Hêraclès livre aux Ligures dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle[3]. Mais ce dissentiment est sans importance, puisque le mythe des Hespérides et celui de Géryon ne sont que des variantes d'un thème identique. Méla appelle Albion et Bergios les deux adversaires d'Hercule qui, suivant Apollodore, se seraient nommés Alébion et Dercunos. Il y a là un essai excessivement ancien de remplacer par des termes géographiques le Cucnos, roi des Ligures, de la poésie hésiodique. L'Alébion d'Apollodore, l'Albion de Méla, sont la Grande-Bretagne, que les géographes grecs de l'école hésiodique plaçaient en Ligurie, puisque les Ligures, suivant eux, occupaient entre les Éthiopiens et les Scythes toute l'Europe du nord-ouest[4]. Cette doctrine subsista jusqu'à Ephore, dont la géographie bientôt confirmée par les découvertes de Pythéas, substitue les Celtes aux Ligures hésiodiques dans la région nord-ouest du monde[5], et place chez les Celtes la colonne septentrionale du ciel[6]. Ephore écrivait dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère, Pythéas dans la seconde moitié du même siècle. Pythéas apprit aux Grecs le nom moderne d'Albion, le nom de Bretagne[7]. Cela n'a pas empêché Apollodore, au deuxième siècle avant notre ère, de mettre, comme l'exigeait la géographie hésiodique, Alébion en Ligurie, et Méla de le répéter au premier siècle de notre ère. Méla était un peu en retard.

C'est au premier siècle avant J.-C. qu'on a rectifié la légende

1. Apollodore, l. I, c. 9, § 24, 5 ; *Fragm. hist. graec.*, t. I, p. 123 ; Apollonius, *Argonautiques*, IV, 611, 635. 646.
2. Apollodore, l. II, c. 5. § 10, 9, *Fragm. hist. graec.*, t. I, p. 140.
3. Méla, lib. II, ch. 5. Méla et Eschyle ont en commun la grêle de pierres.
4. Hésiode, édition Didot, fragment CXXXII, p. 62.
5. Ephore, fragment 38, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 243-244.
6. Scymnus, v. 183-92. *Geographi graeci minores*, t. I, p. 202-203.
7. Βρεττανική, Strabon, éd. Didot, l. I, c. 4, § 2, p. 52 ; l. II c. 4, § 1, 2, p. 85, 86; cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 95, 233, 322, 375.

d'Hêraclès pour la mettre d'accord avec la géographie celtique, telle qu'elle est constituée depuis Ephore. Au retour de l'expédition contre Géryon, disait Apollodore, Hêraclès vint en Ligurie : Alébion et Dercunos voulurent lui voler ses vaches, il les tua tous deux [1]. Parthénius, vers l'an 60 avant J.-C., arrangea cette légende d'une façon plus conforme à la géographie de son époque, et en même temps lui donna un caractère moins funèbre, afin de la faire entrer dans son traité *des passions amoureuses*.

Hêraclès, dit-il, emmenant d'Erythie les vaches de Géryon, traversa la Celtique et arriva chez Bretannos qui avait une fille appelée Celtine. Celle-ci, devenue amoureuse d'Hêraclès, lui cacha ses vaches et ne voulut les lui rendre qu'à la condition de l'épouser. Elle eut de lui un fils appelé Keltos, de là le nom des Celtes [2]. Ainsi, chez Parthénius, Bretannos (l'île Brettanique de Pythéas), prend la place d'Alébion et, comme chez Ephore, le pays des Celtes est substitué à la Ligurie.

Une autre variante se trouve chez Timagène, contemporain de Parthénius [3] ; et Ammien Marcellin la reproduit en ces termes : Hercule, fils d'Amphitryon, alla exterminer Géryon et *Tauriscus*, tyrans cruels dont le premier dévastait les Espagnes et le second les Gaules ; vainqueur de tous deux, il s'unit à des femmes généreuses ; il eut d'elles plusieurs fils et il donna le nom de ces fils aux contrées sur lesquelles ils régnèrent [4]. Quelques années après Timagène, Denys d'Halicarnasse nous apprend le nom de deux de ces fils d'Hêraclès : l'un, dit-il, s'appela *Ibêros*, l'autre *Keltos*, leur mère était Astérope fille d'Atlas [5]. Un autre nom avait été indiqué quelques années plus tôt par Diodore de Sicile : Hêraclès dans la guerre contre Géryon, raconte Diodore, traversa la Celtique et y bâtit Alêsia. La fille du roi de la Celtique l'épousa ; elle eut de lui *Galatès* qui, succédant à son grand-père, imposa à ses sujets le nom de Galates d'où vient au pays le nom de Galatie [6]. Ainsi Hêraclès, dans son expédition contre Géryon et Tauriscus, aurait eu de deux

1. Apollodore, l. II, c. 5, § 10, 9, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 140 Dercunos peut-être la ville celtique Drilônios de Théopompe, comme le Bergios de Méla est chez Pline, Bergios île de l'Océan Atlantique.
2. Parthénius, c. 30. Cette légende est imitée d'Hérodote, IV, 8-10.
3. Timagène venu à Rome vers l'an 55 av. J.-C. y vivait encore au temps de la toute-puissance d'Auguste.
4. Timagène, fr. 7, chez Ammien Marcellin. XV, 9 ; *Fragm. hist. graec.* III, 323.
5. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 1 ; édit. Kiessling, t. IV, p. 199 ; cf. Apollodore, l. III, c. 10, § 1, 1. (*Fr. hist. graec.*) I, 165, où la fille d'Atlas s'appelle Stérope et devient mère de Lucos, habitant des îles Fortunées.
6. Diodore, V, 24, édition Didot, t. I, p. 268-269.

femmes Ibêros, Keltos et Galatès [1]. Timagène est le seul auteur qui associe Taurisque à Géryon. Taurisque est la personnification d'un peuple celtique [2] établi à une date fort ancienne sur les deux pentes des Alpes. Caton l'ancien, écrivant dans la première moitié du second siècle avant notre ère, considère comme une fraction des Taurisques les Salasses et les *Lepontii* [3] qui habitaient, les uns dans la vallée d'Aoste en Italie, les autres dans la région supérieure de la vallée du Tessin en Suisse. C'est des Salasses et des *Lepontii* que semble parler Polybe, quand, au moment de raconter la prise de Rome par les Gaulois, il nous montre des Taurisques installés en Italie au sud des Alpes [4]. Les Taurisques avaient un autre établissement au nord-est des Alpes : c'est là que les Cimbres vinrent les attaquer vers la fin du second siècle avant Jésus-Christ [5]. Là était située leur ville de Noréia [6], aujourd'hui Neumarkt en Styrie, où le consul Papirius Carbo fut défait par les Cimbres l'an 113 avant notre ère [7]; et de cette ville vient le nom de *Norici* sous lequel les Taurisques du nord furent exclusivement connus après les grandes défaites que leur infligea Boerebistas, ce roi des Gétes [8], contre lequel Jules César prépara une expédition [9].

La forme de la légende d'Hercule remaniée par Timagène quelque temps après les grandes conquêtes de César, nous montre Taurisque infestant les Gaules; elle peut être rapprochée du passage de la vie de Camille où Plutarque, avant de raconter l'invasion des Gaulois en Italie, résume leurs anciennes migrations, et nous raconte qu'étant trop nombreux, ils sortirent en troupes considérables de leur ancienne patrie alors trop étroite, et allèrent s'établir les uns sur les bords de l'Océan, les autres entre les Alpes et les Pyrénées [10]. Ainsi les savants grecs

1. Cette généalogie a pour pendant celle où Polyphème rend Galatie mère de Keltos, d'*Illurios* et de Gala, d'où les Celtes, les Illyriens et les Galates. Appien, *Illyrica*, 2, édition Didot, p. 271 ; cf. Timée, fragment 37, *Fragm. hist. graec.*, I, 200.

2. Strabon, l. VII, c. 2, § 2, c. 3, § 2 ; édition Didot, p. 244, 246.

3 Pline, III 134. Suivant Strabon, l. IV, c. 6, § 8, p. 171, les *Lepontii* sont des Rètes, terme exact géographiquement, et non ethnographiquement. Le nom gaulois de la ville d'*Eporedia* et un passage de Julius Obsequens, 21, établissent formellement d'accord avec Caton, l'origine celtique des Salasses (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, p. 750-751)

4. Polybe, II, 15, 8 ; édition Didot, t. I, p 78 L'établissement des Taurisques à Aquilée (Polybe XXXIV, 10, 10 ; édition Didot, t. I, p. 146) paraît beaucoup plus récent, Tite-Live, livre XXXIX, c. 22 ; av. J.-C. 186.

5. Posidonius fragment 76 ; *Fragm. hist. Graec.*, t. III, p. 285.

6. Pline, III, 131.

7. Strabon, l. V, c. 1, § 8, édition Didot, p. 178 ; cf. T.-Live, *Epitome*, l. 63.

8. Strabon, l. III, c. 3, § 11, édition Didot, p. 252 ; cf. l. VII, c. 5, § 2, p. 260.

9. Strabon, l. VII, c. 3, § 5, édition Didot, p. 247.

10. Camille, 15 ; *Vies*, édition Didot, t. I. p. 162.

de l'époque classique avaient conservé le souvenir de la conquête par laquelle l'empire celtique s'était substitué dans l'Europe du nord-ouest à la vaste domination de Ligures de la géographie hésiodique.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

NOTES DE PHONÉTIQUE.

I. LES SYLLABES μακραὶ θέσει.

Sur le désir exprimé par quelques-uns de nos confrères, je résume très-sommairement plusieurs observations et communications que j'ai été amené à faire dans les séances de la société. La plupart des points signalés ici ne sont point nouveaux, mais nulle part que je sache on ne trouve groupées ces considérations diverses.

1° Les grammairiens grecs distinguent deux sortes de syllabes longues, les μακραὶ φύσει comme celles des mots ψυχή, ψυχάς, ψυχῶν, ἥρως, πλήσσεις, et les μακραὶ θέσει comme les initiales de πολλόν, ἔνθεν, τάξις, et comme devant une consonne les finales de ces mêmes mots. Μακραὶ φύσει signifie *longues par nature*, c'est-à-dire longues grâce à la présence soit d'une voyelle sur laquelle la voix traîne, η, ω, ᾱ, soit d'une diphthongue, ει, αι, ου. Μακραὶ θέσει signifie *longues par attribution* : ce terme indique que les syllabes auxquelles on l'applique ont, à la vérité, une voyelle simple et non prolongée, ε, ο, ᾰ, mais que néanmoins les lois de la versification leur attribuent une valeur métrique équivalente à celle des syllabes à voyelle prolongée ou double.

2° Les grammairiens latins traduisent fidèlement φύσει par *natura*. Leur traduction de θέσει par *positione* a le désavantage d'être moins claire, mais elle n'est point inexacte : *positio* doit être entendu dans le sens de convention, définition, attribution.

3° Les Grecs et les Latins n'emploient les locutions μακραὶ θέσει, *longae positione* qu'en parlant des syllabes : jamais ils ne qualifient ainsi les voyelles elles-mêmes.

4° Le mot *position,* dans les langues modernes, est une traduction détestable pour θέσις et *positio*. Il a induit les modernes à s'imaginer que les longues par attribution étaient longues grâce à la « position » de leur voyelle devant deux consonnes. De là une autre erreur, qui est de croire que l'expression *longue*

par position peut s'appliquer à la voyelle elle-même et non à la syllabe. On doit absolument s'interdire de parler d'une voyelle μακρὰ θέσει, *longa positione* ou *longue par position* : ο reste un *o* bref dans πολλόν et ε reste un *e* bref dans ἔνθεν, et les syllabes seules, les syllabes πολ et ἐν, peuvent ici être qualifiées de longues. En latin *factus* et *actus* commencent également par une syllabe longue, mais la voyelle *a* est brève dans *făctus* et longue dans *āctus*.

5° La θέσις, *positio* ou *attribution* qui fait longues certaines syllabes à voyelle brève est plus ou moins rigoureuse. Quand par exemple une voyelle est suivie dans le même mot de λλ, νθ, ξ, κτ, ζ, σδ, l'attribution de la longueur à la syllabe est forcée. Quand la voyelle est suivie dans le même mot de τρ, κλ, ou, chez certains poètes, de κν, l'attribution de la longueur à la syllabe est facultative; de même en latin. L'attribution de longueur est forcée quand la première consonne appartient à un mot et l'autre au mot suivant : ἐκ Ῥώμης — — —, *nĕc rus* — —. Elle est plus ou moins facultative quand les deux consonnes commencent le second mot, le premier finissant par la voyelle brève : ἴσχε σκίπαρνον — ◡ ◡ — —, Ἀΐδι προϊάψεν ◡ ◡ — ◡ ◡ — —, *Drymoquĕ Xanthoque* — — — — — ◡, *saepĕ stylum* — ◡ ◡ —, *Propontidă trucem* ◡ — ◡ — ◡ —.

6° Le terme de *facultative* est ce qui caractérise le mieux l'attribution de longueur faite par les poètes dans ces circonstances. Le terme de *positio debilis* appartient au pire jargon grammatical : on ne dit pas une règle faible, une loi faible, une clause faible, une prescription faible ; on ne peut dire non plus une attribution faible.

7° Θέσις et *positio*, par opposition à φύσις et *natura*, désignent quelque chose de conventionnel, mais non quelque chose d'arbitraire. Θέσις diffère de φύσις comme la loi diffère de l'équité : la loi peut être fondée sur l'équité et de même une θέσις peut être fondée sur une φύσις, un principe de métrique sur un fait de prononciation. La règle de compter πολλόν comme un équivalent métrique de πῶλον est une règle, mais c'est aussi une tendance naturelle. La durée de la syllabe πολ était bien réellement la même que la durée de la syllabe πω. Au commencement du mot πατρός on prononçait réellement tantôt une syllabe d'un temps, tantôt une syllabe de deux temps ; le rhythme de ce mot était réellement tantôt celui de πάρος et tantôt celui de παῦρος. Les deux prononciations de πατρός étaient sans aucun doute légitimes en grec, car, si elles eussent été le résultat d'une convention artificielle, on n'eût eu aucune raison de ne pas

étendre cette convention à tous les groupes de consonnes, et de ne pas admettre τάξις ◡ —, πολλόν ◡ —, etc.

8° En latin l'attribution facultative n'existe pas dans la versification de Plaute, de Térence et des anciens poètes dramatiques en général : *patrem* vaut toujours ◡ — et non — —, *patribus* vaut toujours ◡ ◡ — et non — ◡ —. Ce n'est que dans la versification dactylique imitée d'Homère qu'on voit apparaître pour la première fois l'allongement par attribution facultative. Cela montre qu'à la différence de ce qui avait lieu en grec l'attribution facultative reposait en latin sur une convention artificielle : elle n'existait point dans le latin tel qu'il se parlait couramment. L'origine de cette convention était grecque : cela est prouvé par ce fait, que les groupes de consonnes auxquels on a appliqué la convention sont ceux que le latin et le grec ont en commun, *tr*, *cr*, etc. Le groupe de consonnes QV, spécial au latin, y a échappé ; *ĕquus* compte constamment pour ◡ —, *lŏqueris* pour ◡ ◡ —.

9° En indien nous voyons exactement le contraire de l'état de choses que présente le latin de Plaute. Tandis que le latin de Plaute n'admet pas l'attribution de longueur sous l'influence des groupes tels que *tr*, la versification sanskrite classique rend cette attribution de longueur obligatoire, soit à l'intérieur d'un mot soit entre deux mots : *atra* — ◡, *sa trātā* — — —. Les trois langues présentent donc à cet égard une gradation, qui correspond à celle de leur caractère plus ou moins archaïque. La plus archaïque, la langue sanskrite, rend devant les groupes tels que *tr* l'attribution de longueur obligatoire. Le grec homérique la rend facultative à l'intérieur des mots et entre deux mots (Αϊδι προΐαψεν ◡ ◡ — ◡ ◡ — —), et le grec classique la restreint en général aux groupes intérieurs. Le latin pur, plus jeune que le sanskrit et le grec, l'interdit aussi bien dans *pătrem* ◡ — que dans *hocnĕ crus* — ◡ — : le latin falsifié des poètes hellénisants admet seul les prononciations factices *pătrem* — —, *Propontidă trucem* ◡ — ◡ — ◡ —. Mais le sanskrit, le grec de toute date et le latin pur ou hellénisé sont d'accord pour maintenir la longueur par attribution dans un cas spécial, celui où le groupe est formé de deux consonnes qui appartiennent à deux mots distincts (*tăd rāmas* — — —, ἐκ Ῥώμης — — —, *nĕc rus* — —) ou à deux eléments d'un composé (*tăd-rāja* — — ◡ ; ἐκ-λείπω — — — cf. ἔ-κλεπτον ◡ — — ; *ăb-rado* — — — cf. *re-creo* ◡ ◡ —).

10° Cette dernière circonstance nous fait voir à quelle particularité du langage parlé correspond dans la métrique la lon-

gueur par attribution. Une syllabe est μακρὰ θέσει quand dans la prononciation elle se termine par une consonne : *hoc nĕc rus* — — —, cf. *hocnĕ crus* —◡—. Ce ne sont pas les deux consonnes qui allongent la syllabe, c'est le fait que de ces deux consonnes il y en a une que la prononciation joint à la voyelle précédente. La syllabe *nĕc* a deux temps dans *nec rus*, parce qu'à la durée de l'*ĕ*, qui vaut un temps, s'ajoute un autre temps pour la durée de l'intervalle de silence entre les deux consonnes [1]. L'attribution est facultative en grec dans πατρός, et en latin hellénisé dans *patris*, parce qu'on peut à volonté ou bien couper πα-τρός et *pă-tris* comme ἔ-κλεπτον, *nĕ crus*, ou bien couper πατ-ρός et *păt-ris* comme ἐκ λείπω, *nĕc rus*.

11° Si le sanskrit, le grec homérique et le latin hellénisé admettent la longueur par attribution dans *să trātā*, Ἄϊδι προΐαψεν, *Propontidă trucem*, c'est que naturellement pour le sanskrit et le grec archaïque, artificiellement pour le latin, la voix coupait *săt-rā-tā*, *A-i-dĭp-ro-i-ap-sen*, *Pro-pon-ti-dăt-ru-cem*. Inversement si dans les trois langues on n'avait pas de longueur par attribution dans *tăd asti*, τόδ' ἔπος, *ĭs erat*, c'est que la voix coupait *tă-das-ti*, *tŏ-de-pos*, *ĭ-se-rat*. Lorsque le sens empêchait de joindre la consonne finale du premier mot à la voyelle initiale du second, la première syllabe restait terminée dans la prononciation par une consonne, et par conséquent elle était longue par attribution : *uenerata uirŭm*, *hunc sedula curet* ◡ ◡ — ◡ ◡ —. — — ◡ ◡ — — ; *pingue, supĕr, oleum infundens* — ◡ ◡ —. ◡ ◡ — — —. La coupe *ui-rumhunc*, la coupe *supe-roleum* eussent donné un sens différent.

12° La longueur par attribution consistant dans l'adjonction d'une consonne à la syllabe phonétique qui précède et non à la syllabe phonétique qui suit, et étant étrangère au latin pur non hellénisé des poètes dramatiques, il résulte de là que le parler latin coupait toujours *pa-trem*, *la-bra*, *ca-pra*, et jamais *pat-rem*, *lab-ra*, *cap-ra*. Ceci est confirmé par les langues ro-

1. Ce n'est pas le *c* qui dure un temps, c'est le silence entre *c* et *r*. La durée des consonnes elles-mêmes est sinon nulle absolument, du moins négligeable. Dans τέφρα, prononcé *te-phra*, dans le *praemiă scribae* d'Horace, il y a trois phonèmes consonantiques consécutifs, *p*, *h*, *r*, ou *s*, *c*, *r*, qui à eux trois ne font rien à la quantité de la syllabe précédente. Horace, au lieu de *scribae*, eût pu mettre *sphragis* : les quatre consonnes *s*, *p*, *h*, *r* n'eussent pas allongé la finale de *praemia*. En métrique, les seuls éléments à considérer (au point de vue de la théorie) sont les voyelles et les silences, comme en musique les notes et les silences. Les consonnes ne comptent pas plus dans la métrique théorique que ne compte dans la musique le bruit d'un coup donné sur une touche, d'un grincement d'archet, d'une bouffée d'air aspirée par un chanteur. Dans la métrique empirique on peut raisonner sur les consonnes, parce que les consonnes déterminent les silences.

manes. **Pat-rem* eût donné en français **patre* comme *quat-tuor* donne *quatre ; pa-trem*, seule coupe latine authentique, a donné *père*, c'est-à-dire changé l'*a*, final de syllabe, en *e* comme dans *ma-re mer*, et perdu le *t*, initial de syllabe, comme dans *vi-ta vie*. **Lab-ra* eût donné **labre : la-bra* a donné *lèvre*. **Cap-ra* eût donné **capre*, *ca-pra* a donné *chieure*, aujourd'hui *chèvre*.

13° Nous avons vu (9°) que dans les trois langues sanskrite, grecque et latine la fréquence de la longueur par attribution va en diminuant avec l'archaïsme. Cela revient à dire qu'avec le temps les langues tendent de plus en plus à resserrer les groupes de consonnes et à les prononcer dans une seule syllabe avec la voyelle qui les suit. Le sanskrit coupe normalement *ăt-ra*, et même *săt-rā-tā* pour *să trātā*, le grec homérique peut encore couper Αιδιπ·ροταψεν et le grec classique πατ-ρός, le latin non falsifié par l'hellénisation coupe toujours *hocnĕ-crus* et même toujours aussi *pă-trem*, *că-pra*.

14° Les trois langues possèdent des groupes de consonnes qui dès la période ario-européenne étaient étroitement unis et ne pouvaient être coupés entre deux syllabes. Tels sont les groupes *p*+*h*, *t*+*h*, *d*+*h*, etc., les « consonnes adspirées[1] ». *Adhas*, ἔθεν, *Cethegus*, se prononçaient toujours avec la coupe *ă-dhas* ◡ —, *hŏ-then* ◡ —, *Ce-the-gus* ◡ — —, jamais **ăd-has* — —, **hŏt-hen* — —, **Cĕt-hegus* — — —. Les « consonnes adspirées » étaient les seuls groupes de cette espèce en grec et en sanskrit : de là l'idée commune aux grammairiens grecs et hindous de les noter par des caractères simples. Le latin avait en outre les groupes QV, GV, SV (*ĕ-qui* ◡ —, *lin-gua*, *suetus*), et antérieurement DV (*duonus* devenu *bonus*, *duis* devenu *bis*) ; cette autre catégorie de groupes non partagés, où le second élément doit avoir le son du *w* anglais, avait existé sans doute en arique et en grec, mais l'arique (indien et iranien) avait réduit par exemple *kw* à *c*, et le grec avait réduit *kw* à π.

15° Dans la langue ario-européenne il y avait à côté du *kw* non partagé, qui laissait brève la syllabe précédente, un *kw* partagé, dont le *k* se joignait à la voyelle précédente pour faire une syllabe longue : ces deux groupes, qui ne différaient que par la coupe (*kẇ* et *k-w*), sont restés distincts en grec et en sanskrit. Le *k-w* contenu dans le nom du cheval est devenu ππ

1. Les Latins disaient *adspiratae*, et en français on fera bien d'écrire *adspirées*. Il n'y a rien de commun entre l'idée d'*aspirer* l'air, c'est-à-dire de le faire entrer dans la poitrine, et l'idée d'*adspirer* une consonne, c'est-à-dire d'y associer un souffle.

dans ἵππος — — et *çv* dans le sanskrit *açvas* — —, tandis que le *kw* non partagé contenu dans le verbe qui veut dire *suivre* a donné un seul π dans ἕπεται ◡ ◡ — et une consonne simple *c* dans le sanskrit *sacatē* ◡ ◡ —. Le latin a rapproché les deux parties de *k-w* : il dit *ĕ-qui* ◡ — tout comme *sĕ-qui* ◡ —. Cela tient à la même raison qui avait éliminé du latin dès le temps de Plaute les coupes *pat-rem*, *cap-ra*, etc. — Pour les groupes comme le *th* de ἴθων, le *dh* de *adhas*, le QV de *sequi*, ou de *ne quos*, le *tr* de *pa-tris*, je proposerais le nom de *groupes conjoints* ou *consonnes conjointes ;* et pour les groupes partagés du sanskrit *at-ra*, du grec πατ-ρός, du latin *nec uos*, je proposerais le nom de *groupes disjoints* ou *consonnes disjointes.*

16° Les groupes conjoints, qui dans la métrique équivalent à des consonnes simples, ont une tendance marquée à être remplacés par des consonnes simples. Ainsi le grec change *kw* conjoint en π, et les langues ariques le réduisent à *k*, qui ensuite devient *c*. Le *kw* se change en *p* dans le passage de l'ario-européen au breton, à l'ombrien et à l osque, dans le passage du latin au roumain. Les adspirées conjointes perdent leur *h* en zend, en slave, en germanique, en celtique, et se trouvent ainsi réduites à leur premier élément; en grec et dans les langues italiques elles se transforment en des spirantes simples. Les groupes conjoints sonores *gw*, *dw* se réduisent en latin à *w* entre deux voyelles au milieu des mots : *breuis* pour **bre-gwis*, *leuis* pour **le-gwis*, *suauis* pour **swa-dwis*. Au commencement des mots ils se réduisent à *b : bos* pour **gwous*, *bis*, *bonus* pour **dwis*, **dwonus* [1]. Dans les langues romanes *ly* et *ny* conjoints aboutissent aux consonnes simples *l mouillée* et *n mouillée*. La réduction d'un groupe conjoint à une consonne simple ne donne naturellement point lieu à un allongement compensatif: ἕπεται et non **ἤπεται*, *săcatē* et non **săcatē*, de l'ario-européen **sa-kwatai*, *brĕuis* et non **brēuis* de **brĕ-gwis*. Au contraire la réduction d'un groupe disjoint peut entraîner un allongement compensatif: *pēdo* pour **pĕr-do* = πέρδω, *dīligo* pour **dĭs-lego*, *quā'us* pour **quăs-lus*, *rēmus* pour *rĕs-mus*, **rĕtmus*, *nīdus* pour **nĭz-dos* (et en sanskrit *nīḍa* pour **nĭz-da*). Ceci avait déjà lieu en ario-européen: la racine *sad* (s'asseoir), redoublée, avait donné naissance à un radical **sĭsad*, **sĭs'd*, **sĭz-d*, *sīd*, d'où le sanskrit *sīdāmi* et le latin *sīdo*.

Les vues qui viennent d'être présentées brièvement auraient

1. Les groupes conjoints sourds subsistent : SV*auis*, *e*QV*i*. De même GV après une consonne: *lin*GV*a*.

besoin d'être développées, et elles pourraient donner lieu à un exposé fort étendu. Le présent travail n'est qu'une ébauche, destinée seulement à fixer les idées ; les lecteurs voudront bien suppléer à ce qui y manque en fait d'indications de détail et de démonstrations rigoureuses.

II. L'ORDRE DE L'ALPHABET *dēvanāgarī*.

L'alphabet *dēvanāgarī* comprend trois classes de consonnes. La première classe est celle des consonnes formées *avec occlusion* de la bouche, comme *k*, *ch*, *d*, *dh*, *m* ; la seconde classe est celle des consonnes formées *avec occlusion imparfaite* de la bouche, *y*, *l*, *r*, *v* ; la troisième classe est celle des consonnes formées *sans occlusion* de la bouche, *ç*, *ṣ*, *s*, *h*. — Les voyelles sont aussi formées *sans occlusion* de la bouche : la logique voudrait donc qu'elles vinssent à côté de la troisième classe des consonnes, c'est-à-dire à la fin de l'alphabet. Or, tout au contraire, elles sont placées en tête. Il y a là une bizarrerie qu'on ne peut songer à expliquer par l'ignorance ou la négligence des auteurs de l'alphabet, et à laquelle il faut trouver un motif raisonnable [1].

Voici, si je ne me trompe, quel a été ce motif. Les inventeurs de l'alphabet *dēvanāgarī* ont été partagés entre deux sentiments contradictoires sur la nature des consonnes aspirées *kh*, *gh*, *ch*, etc. ; ils les ont considérées à la fois comme des phonèmes simples, analogues à *k*, *g*, *c*, et comme des groupes, analogues à *kr*, *gl*, *cy*. Chacune de ces deux manières de voir était d'ailleurs appuyée sur une raison plausible. D'une part en effet une série de phonèmes telle que *akha* forme un pyrrhique comme *a-ka* et non un trochée comme *ak-ra*, c'est-à-dire que la coupe des syllabes phonétiques est *a-kha* et non *ak-ha* : le groupe *kh* n'est donc pas divisible de la même façon que le groupe *kr*, et métriquement ne diffère pas d'un phonème simple ; — d'autre part des phonétistes aussi subtils que les Hindous ne pouvaient méconnaître que *kh* contient un *k* et un *h* comme *kr* contient un *k* et un *r*, et que c'est bel et bien un phonème complexe.

1. La lettre *a* représentant la classe des voyelles, et les lettres *k*, *l*, *s* les trois classes des consonnes, la logique admettait soit l'ordre *klsa*, soit l'ordre exactement inverse *aslk*. L'ordre adopté est *akls*.

Si les auteurs de l'alphabet s'étaient franchement décidés pour la simplicité des adspirées, il leur eût été facile d'être rigoureusement conséquents dans leur classification des phonèmes : ils eussent mis les voyelles tout en queue, et établi l'ordre alphabétique suivant :

kt kr kş ka (kh).

Si au contraire ils s'étaient franchement décidés pour la complexité des adspirées, et s'ils avaient vu dans *kh* une simple juxtaposition de *k* et *h*, ils auraient pu, toujours en plaçant les voyelles en queue, obtenir encore, bien que d'une autre manière, une conséquence parfaite : l'ordre alphabétique eût été :

kt kr kş kh *ka.*

Chacune des deux combinaisons eût satisfait des esprits nettement décidés; aucune des deux ne pouvait satisfaire des esprits partagés. Si l'on ne refusait pas absolument au souffle des adspirées le caractère d'une consonne distincte, on ne pouvait admettre la première combinaison, qui plaçait *ka* entre *kş* et *kh*, c'est-à-dire *a* entre *ş* et *h*, une voyelle entre deux consonnes. Si l'on s'obstinait à voir dans *kh* un élément irréductible, on devait rejeter la seconde combinaison, qui plaçait *kh* entre *kş* et *ka*, c'est-à-dire (*kh*) entre *k* et *k*.

Les auteurs de l'alphabet se sont donc ingéniés à fixer un ordre alphabétique qui ne préjugeât rien sur le problème des adspirées : ils y ont réussi en plaçant les voyelles en tête.

L'ordre adopté est celui-ci :

ka kt kr kş kh.

Cet ordre est indépendant de tout parti pris sur la nature de *kh*. Si *kh* se résout en *k* et *h*, il se place naturellement après *ka kt kr kş*, puisque *h* vient après *a t r ş*. Si au contraire (*kh*) est irréductible, il se place naturellement après *k*, et par conséquent après les composés de *k*, tels que *ka kt kr kş*. De toute façon le résultat est le même. La question théorique n'est pas tranchée, et chacun peut à son gré envisager les signes des adspirées, soit comme des lettres à part, douées d'indépendance, soit comme de simples ligatures graphiques de convention, analogues à la ligature de *kş* ou à celle de *jn*.

Si la langue sanskrite avait eu d'autres groupes de consonnes non divisibles entre deux syllabes phonétiques, comme en latin

les groupes de *loQVor*, *linGVa*, *SVetus*; si la versification indienne avait admis le pyrrhique *a-tra* comme la versification latine admet le pyrrhique *pa-tre* à côté du trochée *pat-re*, il est probable que les grammairiens hindous eussent été éclairés par ces groupes sur la nature vraie des adspirées, qu'ils eussent vu dans ces éléments linguistiques des phonèmes doubles, irréductibles seulement au point de vue de la métrique, mais physiologiquement analogues à tous les autres couples de consonnes; et l'on peut conjecturer qu'ils eussent traité le groupe *ḍ* + *h* exactement comme son équivalent védique *ḷ* + *h*, c'est-à-dire comme une suite de deux lettres. Débarrassés de leur indécision, dispensés de chercher une classification équivoque, ils eussent rangé les voyelles à la suite des consonnes, et fait disparaître de l'alphabet *dēvanāgarī* un des rares défauts qui en altèrent la perfection.

L. Havet.

UNE PARTICULARITÉ DE L'ACCENTUATION FRANÇAISE

Encore aujourd'hui, les mots *accent* et *accentuation* sont compris de façon diverse par les linguistes. Il est donc indispensable, avant d'entrer en matière, de bien définir le sens que j'attache à ces termes ; et l'on m'excusera, je l'espère, si je rappelle ici quelques-uns des principes que j'ai formulés à cet égard dans l'introduction de ma *Théorie nouvelle de la métrique arabe, précédée de considérations générales sur le rhythme naturel du langage*[1].

Quatre éléments sont à distinguer dans la composition d'un mot :

1° L'*articulation*, c'est-à-dire l'émission d'une consonne suivie d'une voyelle ou d'une résonnance. Par exemple, le mot *pacte* se décompose en trois articulations *pa-c'-t'*.

2° L'*ictus* ou *coup de voix*, c'est-à-dire l'intensité relative avec laquelle on prononce l'une des articulations du mot. Dans le mot *pacte*, c'est *pa* qui reçoit l'ictus. En conséquence, cette articulation est dite *forte*, tandis que les articulations suivantes *c'* et *t'* sont *faibles* par comparaison.

3° Le *ton*, c'est-à-dire un son musical indépendant, plus ou moins aigu, qui accompagne l'une des voyelles du mot. Dans *pacte*, c'est la voyelle sonore *a* qui prend le ton aigu. La voix s'abaisse sur les deux dernières articulations, qui sont ainsi modulées sur un ton grave. Toute articulation est donc pourvue d'un ton plus ou moins élevé, d'un *accent tonique ;* mais on réserve ce terme dans l'usage au ton le plus aigu du mot. Le plus souvent, le ton aigu coïncide avec l'ictus sur la même syllabe.

4° La *quantité*, c'est-à-dire la longueur et la brièveté relatives des voyelles d'un mot. Dans le mot *pacte*, l'*a* est long; les deux articulations qui suivent (*c'*, *t'*) sont brèves. La quantité est créée par l'*ictus*. En effet, il existe une relation phy-

1. Paris, E. Leroux. 1877.
2. Voyez sur ce sujet *Métrique arabe, introduction*, p. 5-14.

sique entre l'effort que l'on fait pour appuyer sur une voyelle et la durée de cette voyelle. De là vient que si l'on déplace l'ictus d'un mot, la voyelle qui en était primitivement frappée s'abrège, tandis que celle qui vient à le recevoir s'allonge. Ainsi dans *mène,* la voyelle *è*, est longue. Dans *mené*, cette même voyelle s'abrége et s'obscurcit parce que l'ictus a été transféré à la voyelle suivante, et, par contre, l'*é* de *né* devient long, comparé à l'*e* de la première syllabe.

Cette influence souveraine de l'ictus, on l'a jusqu'ici attribuée à l'accent tonique : c'est là une erreur qu'il faut abandonner. Le rôle de l'accent tonique est bien différent de celui de l'ictus. L'accent tonique exprime le mode où l'on prend un mot. Pour s'en convaincre, il suffit de prononcer le même mot énonciativement, interrogativement, dubitativement, ironiquement, etc., etc. A chaque fois, l'accent tonique variera : il deviendra plus ou moins aigu et souvent même changera de place [1]. L'ictus, au contraire, ou intensité, persistera dans tous ces cas sur la même voyelle. Enfin, pour en revenir à l'ictus, par là même que c'est lui qui, s'il vient à se déplacer, opère une modification dans la quantité, il se comporte comme le temps fort d'une phrase musicale rhythmique. Car, si dans une phrase musicale rhythmique, on déplace le temps fort, le rhythme primitif est aussitôt modifié. J'en ai conclu et j'ai démontré que tout mot est une phrase rhythmique dans laquelle les ictus jouent le rôle de temps forts, en d'autres termes, que l'unité d'un mot en est simplement le rhythme, ou rapport de quantité établi entre les diverses articulations par une série régulière de temps forts et de temps faibles. Aussi, tout mot peut-il être rigoureusement exprimé en notation musicale et sur une portée. Le ton plus ou moins aigu qui accompagne les voyelles constitue la *mélodie* du mot ; la quantité en est traduite par les notes de durée inégale ; les ictus, enfin, correspondent aux temps forts de la mesure.

Cette méthode est naturellement applicable à la notation des vers français. Car si, à la vérité, la versification française repose sur le nombre des syllabes, elle n'en est pas moins soumise à certaines lois rhythmiques. Il est constant que lorsque nous récitons un vers, nous ne le coupons nullement par syllabes. Nous ne disons pas :

Pour | lui | Phœ | bus | est | sourd | et | Pé | ga | se est | ré | tif,

1. Voyez *Métrique arabe, introduction,* p. 16.

ni même :

Pour lui | Phœbus | est sourd | et Pé | gase est | rétif.

Bien au contraire, nous abandonnant à notre instinct, nous récitons ainsi :

Pour lui | Phœbus est sourd | et Pégase | est rétif.

Or, en récitant de la sorte, il est visible que nous passons rapidement sur certaines syllabes et que nous appuyons sur d'autres [1]. Ces syllabes d'appui sont précisément celles qui reçoivent l'ictus [2], et ce sont elles qui constituent les temps forts du rhythme. Mais il est non moins visible que nous dépouillons de l'ictus certains mots qui devraient en être frappés, comme le mot *Phœbus*. Dans un mémoire en préparation je recherche les lois de la chute et de la conservation des ictus en français, et j'espère montrer que ces lois sont bien différentes de celles qu'on a jusqu'à présent admises pour rendre compte de ce qu'on appelle vulgairement l'harmonie du vers.

Je ferai encore, à propos des vers français, une observation qui aura son utilité pour le point spécial d'accentuation dont je veux m'occuper. On lit dans tous nos traités de prosodie que le vers français se règle sur le nombre des syllabes. Et l'on distingue quatre sortes de syllabes : 1° les syllabes ouvertes formées d'une consonne et d'une voyelle, comme *pa* ; 2° les syllabes ouvertes formées d'une consonne, d'une demi-consonne et d'une voyelle, comme *lui*, *plu ;* 3° les syllabes fermées commençant par une voyelle et finissant par une consonne, comme *ar* ; 4° les syllabes fermées commençant et finissant par une consonne, comme *par*. Or, nous avons vu plus haut que les éléments simples d'un mot sont les *articulations*, dont la formule est : consonne + voyelle [3]. Des syllabes comme *ar*, *lui*, *plu*, *par* sont donc formées en réalité de deux articulations *a-r'* [4] *l'-ui*, *p'-lu*, *pa-r' ;* tandis que des syllabes telles que *pa* n'ont qu'une articulation : effectivement, il faut deux mouvements d'articulation pour prononcer *ar*, *lui*, *plu*, *par* [5] *;* il n'en

1. Dans l'exemple cité, ces syllabes sont suivies d'une barre.
2. Dans son traité *Des vers français et de leur prosodie*, M. de Gramont, confondant comme tant d'autres l'ictus avec l'accent tonique, donne à ces syllabes d'appui le nom de *toniques*.
3. Ou consonne + résonnance, ou consonne + silence.
4. Le signe ' exprime la légère consonne que les Grecs rendaient par l'esprit doux.
5. Par convention, l'*e* dit muet compte pour une syllabe sonore, en poésie, sauf à la fin des vers féminins. En prose, cette voyelle est considérée comme sourde.

faut qu'un pour prononcer *pa*. Il suit de là que deux vers français ayant le nombre de syllabes comptent rarement le même nombre d'articulations.

Par exemple le vers :

Si son astre en naissant ne l'a formé poète,

est composé de seize articulations. Par contre, le vers ;

S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,

en a dix-neuf. Comment se fait-il donc qu'en comptant ces deux vers par syllabes on en trouve douze, de part et d'autre? c'est que les groupes arbitraires qui portent le nom de syllabes ont ceci de commun qu'ils ne contiennent jamais qu'*une seule voyelle sonore*. Voilà la base du vers français : il se règle sur le nombre des voyelles sonores qu'il contient; et tout ce qui n'est pas voyelle sonore est théoriquement éliminé. Pour s'en assurer, d'ailleurs, il suffit de supprimer toutes les consonnes d'un vers: on obtient ainsi un schema exclusivement formé de voyelles sonores, schema qui, néanmoins, reproduit le mouvement de l'original. Ainsi :

en | e e a e e | a ein | e a au eu |

reproduit exactement la mesure de :

Pen|se de l'art des vers | attein|dre la hauteur|.

Ce principe, en vertu duquel les voyelles sonores entrent seules en ligne de compte dans la mesure [1], ce principe, dis-je, est rigoureusement observé dans le langage parlé. J'arrive à la particularité d'accentuation sur laquelle je voulais appeler l'attention.

J'ai établi que c'est l'accent d'intensité ou ictus qui crée la quantité des mots. L'essence du rhythme est, on le sait, que le temps indéfini soit partagé en une série de temps de même durée alternativement forts et faibles. Dans le rhythme naturel du langage, toute articulation frappée de l'ictus remplit à elle seule un temps fort. Au contraire, il faut généralement plusieurs articulations faibles pour remplir un temps faible, parce que ces articulations, par leur faiblesse même, ont une tendance

1. Il ne faudrait pas se méprendre sur la portée de cette assertion. Physiquement parlant, toutes les consonnes et toutes les voyelles très-sourdes qui les accompagnent jouent leur rôle dans la mesure. Je veux simplement dire qu'en français les voyelles sonores seules servent de point de repère à la mesure. Ceci sera expliqué tout au long dans le mémoire que je prépare.

à être brèves, à durer chacune moins que ne durent les articulations fortes, c'est-à-dire moins d'un temps. D'après ce principe, si nous voulons noter le rhythme d'une phrase, nous commencerons par faire de toute articulation forte un temps fort ; puis nous répartirons également dans les temps faibles intermédiaires toutes les articulations faibles qui précèderont ou suivront les temps forts. Par exemple, dans la phrase :

j'ai parlé | *à la rei*|*ne*

les articulations *lé* et *rei* sont frappées de l'ictus : en conséquence chacune de ces articulations a pour durée un temps entier, ce qui nous donne deux temps forts. En vertu de la loi naturelle du rhythme, ces deux temps forts devront, pour rester forts, être précédés et suivis de temps faibles dont la durée totale respective sera égale à la durée des temps forts. Or le temps faible qui existe entre *lé* et *rei* est rempli par deux articulations faibles *à la* : donc *à* et *la* doivent se partager la durée du temps faible, c'est-à-dire durer chacune un demi-temps. De même, le temps fort *lé* est précédé de trois articulations faibles *j'ai pa-r'* : ces trois articulations se partageront la durée d'un temps faible et dureront, par conséquent, chacune un tiers de temps. Mais nous pouvons théoriquement négliger les consonnes et ne tenir compte que des voyelles sonores de *j'ai pa-r'* ; dans ce cas, nous dirons que les voyelles *ai*, *a* durent chacune un demi-temps. Enfin, l'articulation forte *rei* est suivie d'une seule articulation faible *ne* : cette articulation durera un demi-temps, et le temps faible sera complété par le silence qui se produit dès qu'on a cessé de parler. La notation quantitative de cette phrase est donc, par articulation :

$^1/_3\ ^1/_3\ ^1/_3 \mid 1\ ^1/_2\ ^1/_2 \mid 1\ ^1/_2\ ^0/_2 \mid 0$ [1]

et, en négligeant les consonnes :

$^1/_2\ ^1/_2 \mid 1\ ^1/_2\ ^1/_2 \mid 1\ ^1/_2\ ^0/_2 \mid 0.$

Supposons, à présent, que dans une phrase, deux articulations fortes ne soient séparées l'une de l'autre que par une seule articulation faible de la durée d'un demi-temps : il manquera un demi-temps pour compléter la durée totale du temps faible, et si la loi rhythmique que je formule est vraie, nous devrons

1. Les barres perpendiculaires précèdent et indiquent les temps forts, dont la notation est 1. La fraction $^0/_2$ indique le silence égal à $^1/_2$ temps. Le zéro marque le silence indéfini.

recourir à quelque artifice pour compléter ce temps. C'est bien, en effet, ce que nous allons constater. Qu'on s'efforce, par exemple, — on verra bientôt pourquoi je dis Qu'on s'efforce — de prononcer la phrase : « J'ai parlé au roi » en appuyant comme on doit logiquement le faire sur les articulations *lé* de *parlé* et *oi* de *roi*. Il ne nous restera qu'une seule articulation faible et brève, *au*, pour occuper le temps faible intermédiaire. Instinctivement on fera sentir un silence complémentaire, égal à un demi-temps, entre *parlé* [1] et *au*:

j'ai parlé | — *au roi* |.

Mais un tel arrêt, si court qu'il soit, répugne à nos habitudes de prononciation. Aussi ne recourons-nous à cet artifice que lorsque nous y sommes contraints par la ponctuation. Dans la majorité des cas, nous nous y prenons d'une autre manière pour remplir le temps faible. Lorsque deux temps forts ne sont séparés l'un de l'autre que par une seule brève, nous déplaçons le premier ictus et le reportons sur la voyelle sonore qui précède immédiatement : de la sorte, la voyelle que nous dépouillons de l'ictus passe dans le temps faible et nous obtenons deux voyelles pour remplir ce temps. Ainsi, dans : « J'ai parlé au roi », ce n'est plus de *lé* de *parlé* que nous accentuons fortement, c'est la syllabe *par*. Nous disons :

J'ai *par*|lé au roi |

comme s'il y avait :

parle | et au roi |

Dans la phrase : « J'ai parlé à la reine », au contraire, c'est bien *lé* que nous accentuons fortement, parce qu'il y a deux voyelles sonores pour remplir le temps faible.

Semblablement, dans des phrases comme : « j'ai pensé à vous », « quelle heure est-il ? », au lieu d'accentuer fortement *sé* de *pensé* et *heure*, nous accentuons la syllabe *pen* et le mot *quelle*.

Lorsque la voyelle qui devrait recevoir l'ictus ainsi déplacé est un *e* muet, l'ictus disparaît complétement. Par exemple, dans : « je parle au roi », l'ictus de *parle*, ne pouvant affecter la voyelle sourde de *je*, est supprimé et celui de *roi* subsiste seul. Enfin, dans une phrase comme : « Pour lui Phœbus est sourd », l'ictus de la syllabe *bus* de *Phœbus* devrait être trans-

1. Ou bien on prolongera l'*é*, comme s'il y avait *parlée*.

féré sur la syllabe *Phœ*; mais comme cette syllabe est elle-même précédée d'une voyelle fortement accentuée (l'*i* de *lui*), et comme deux ictus consécutifs ne peuvent coexister, le mot *Phœbus* perd complétement son ictus et l'on prononce :

Pour *lui* | Phœbus est sourd |
$^1/_2$ | 1 $^1/_3$ $^1/_3$ $^1/_3$ | 1 0 |

Tels sont les faits principaux que je m'étais proposé de passer en revue. Il y aurait beaucoup d'autres cas particuliers à examiner ; mais cette étude exigerait des développements qui seront mieux à leur place dans un plus long mémoire.

En terminant, je me permettrai d'adresser une recommandation à ceux qui voudraient répéter ces expériences.

Comme on l'a vu, dans les phénomènes qui ont été décrits, l'ictus seul joue un rôle et nullement l'accent tonique. L'accent tonique, ou ton aigu du mot, coïncide presque toujours avec l'ictus ; mais lorsque l'ictus se déplace, il arrive souvent que l'accent tonique persiste sur la voyelle primitivement forte. Il faudra donc bien se garder, dans ce cas, de confondre l'accent tonique avec l'ictus et de s'imaginer, parce que l'accent tonique n'a pas varié, que l'ictus lui aussi a persisté sur la même voyelle. Il existe un moyen très-simple d'éviter cette erreur : c'est de remplacer chaque syllabe de la phrase sur laquelle on expérimente par une articulation conventionnelle, *ta* si l'on veut. Par exemple, dans « j'ai parlé au roi », phrase composée de cinq syllabes, si l'on substitue à chaque syllabe un *ta*, on obtient un schema *ta ta tà ta ta* dans lequel l'oreille la moins exercée distinguera facilement les temps forts, pourvu que l'on ait soin d'imiter de point en point le mouvement de la phrase originale, toutes les fois que l'on débitera le schema qui la représente.

STANISLAS GUYARD.

ÉTUDES BRETONNES

DU VERBE AVOIR EN BRETON.

Deux savants celtisants se sont occupés particulièrement de ce verbe : MM. d'Arbois de Jubainville et Stokes. M. d'Arbois de Jubainville a renoncé lui-même à sa théorie. Elle consistait à distinguer entre les deux infinitifs *kaout* et *kavout* et à faire sortir de ce dernier les formes les plus variées du verbe : *cus*, *dévézo*, *divije* ; *kaout* identique d'après M. d'Arbois de Jubainville au verbe grec κτάομαι ne donnerait que l'infinitif. Quant à *kavout* il faudrait le rattacher à la même racine que le latin *habere* et le germanique *haban*. L'erreur de M. d'Arbois de Jubainville, c'est qu'il s'est cru obligé de tirer toutes les formes d'*avoir* du thème de l'infinitif *kavout*, qui en réalité appartient à un autre verbe.

M. Stokes a publié une étude sur les verbes irréguliers bretons. Ses exemples sont de ce qu'il appelle le moyen breton. Sa théorie sur le verbe *avoir* paraît se rattacher *en principe* à celle de Zeuss. Je les mets toutes deux en regard. Voici celle de Zeuss (2me édition)[1]. Le verbe *avoir* en breton est formé, *au présent*, de certaines formes du verbe substantif (racines *i* et *as*), aux autres temps de la racine *bu* ; la construction est impersonnelle ; à ces formes sont joints les pronoms personnels infixes. Aux pronoms personnels infixes de la 3me personne s'ajoute la syllabe *tev* — *dev* — ce qui donne les formes cornouaillaises *ngev* masculin, *stev* féminin : armoricain en *dev* — masculin, *hedev* — féminin singulier, = *hodev* — pluriel. Enfin en cornouaillais, rarement en breton armoricain, on ajoute *b* devant les formes verbales des racines *i* et *as*, surtout après *m* 1re personne du singulier et *s* 2me personne du pluriel. — Cette

1. Nous devons faire remarquer que le mémoire de M. Whitley Stokes est de 1866, et par conséquent antérieur à la 2e édition de Zeuss. Dans la 1re édition la question dont il s'agit n'a pas été traitée. — *Note de la Rédaction.*

théorie est loin d'être claire. M. Stokes l'a compliquée encore davantage. On en jugera par son explication du présent *en deveus* (il a). *En* est le pronom personnel ; *deveus* se compose de la préposition *de* réduite à *d*, plus d'un pronom à un cas oblique *iv* identique au latin *ibi*, enfin d'une racine *eus*, identique au sanscrit *āstē*, et au grec *ἧσται*. De même pour le futur *en dévézo*, etc. C'est à peu près tout ce que M. Stokes a ajouté à la théorie de Zeuss. Il semble même oublier, ce que Zeuss avait compris et ce qu'il a eu le tort de ne pas avoir fait suffisamment ressortir, qu'il n'y a pas en gallois et en breton de verbe *avoir* proprement dit, et que le verbe *en deveus*, *en dévézo* n'est autre chose que le verbe substantif avec certaines combinaisons.

Pour toute réfutation, j'expose la théorie que je voudrais défendre.

Le verbe « avoir » (*en dévézout*) en breton n'est autre chose que le verbe substantif de la racine *bez* ou *be* (*bu*) forme impersonnelle, joint au pronom personnel à un cas oblique. (Je n'examine pas si *bez* contient deux racines *bu* et *dha* ou *as*, et si, par exemple, on peut identifier le futur *bezo* au latin *fuero*.) De plus, particulièrement aux deux troisièmes personnes, les formes de la racine *bez* sont précédées d'une préposition *de* marquant l'attribution. Ainsi, selon moi, les formes d'avoir en breton, s'expliqueraient de la façon suivante : sera à moi, sera à toi, est à moi, est à toi. Ainsi s'expliqueraient deux faits étranges : 1° c'est que seul de tous les verbes bretons, le verbe « avoir » n'a que la forme impersonnelle ; 2° qu'il n'est pas précédé du pronom sujet, mais bien des pronoms à forme oblique : ainsi le pronom sujet pour la 1re personne du pluriel est *ni* : « nous mangerons du pain » : *ni a zébro bara* ou *bara ni a zebro*. « Nous aurons du pain » : *bara om bezo*. *Om* est le pronom complément : mot à mot : pain à nous sera. Cette théorie, qui a le mérite de tout expliquer, a d'ailleurs pour elle un fait capital : le parallélisme parfait des formes du verbe substantif de la racine *bu* et de celles du verbe signifiant « avoir » dans tous les dialectes bretons. Ce parallélisme est d'autant plus évident qu'à certaines personnes même la préposition *de* disparaît laissant à nu les formes du verbe être.

Je commence l'étude parallèle des deux verbes par l'infinitif.

Infinitif.

M. Stokes semble croire qu'il n'y a d'autre infinitif pour exprimer l'idée d'avoir que la forme *cafout*, aujourd'hui *kaout*

(Vannes, *cavouèt*, *cavouit*). C'est la forme la plus usitée et elle me semble identique au *kavout*, *kaout* d'aujourd'hui, infinitif régulier d'un verbe qui signifie « trouver ».

Il y en a une autre parfaitement régulière: en Léon *en dévézout*, en Vannes *en dévout*, *endout*, *embout*. (*En* est le pronom de la 3[me] personne.)

Léon.

Être.	Avoir.
béza, *bézout*	*en de-vézout*

Pour M. Stokes *beza* est un présent, *bezout* un futur: pourquoi? Rien ne le prouve dans les exemples qu'il donne.

Vannes.

Être	Avoir.
bout	*en de-vout, en dout*
	em-bout

De-vezout, *devout* répondent exactement à *bezout*, *bout*, si on retranche la préposition *de*. Le changement du *b* en *v* est de règle devant cette proposition: exemple « pour être sage : » *da véza fur*, *devout fur*. Quant à la forme, *en dout*, qui ne voit qu'elle est le résultat de la disparition du *v* si fréquente dans le dialecte vannetais ? Ce qui le prouve d'ailleurs, c'est que dans le bas-vannetais (Guémené-sur-Srorff) on a, à côté de *bout* (être), en construction *hout*, avec chute même de la légère aspiration qui remplace le *v* ; « pour être sage » : *de* (*h*) *out fur*. De même *ével* « comme » devient en Vannes *hel* et *el*. Enfin la forme *em-bout* se passe de commentaire. Elle est d'un usage fréquent en Vannes. Je la trouve dans le *Bégul fur* (le berger sage). *Eun emès a em bout goal brut*: « J'ai peur d'avoir mauvaise réputation. » Voici un exemple du dialecte de Léon où il n'y a pas la plus légère différence entre être et avoir: je le tire d'un livre de piété, *euz ar feiz* (abrégé de la foi): Ne c'hellomp ket fonta hon esperans var ar mad e c'halfemp *da veza great*. « Nous ne pouvons pas fonder notre espérance sur le bien que nous pourrions *avoir fait.* »

Présent.

Léon.

Être.		Avoir.
eus en deus	1[re] pers.	*am eus*
	2[e] —	*a teus*
	3[e] —	*en deus, en deveus*

1re	— pl.	*om beus, honneus*
2e	—	*hoc'heus, ho peus*
3e	—	*ho de veus*

VANNES.

Être.		*Avoir.*
hes, hès en dés des		*emes*
		a tes
		en des, en nes
	1re pl.	*om bes, humbes, hunnes*
	2e	*ho pes*
	3e	*ho des*

Des formes données par M. Stokes deux seulement sont modifiées aujourd'hui: *azeus*, *ezeus* (2me pers. singulier) et *hozeus ozeus* (2me pers. pluriel).

Ce temps est le seul qui présente quelques difficultés. J'ai été tenté d'abord de supposer qu'au moins à certaines personnes du verbe substantif le présent est simplement formé d'une racine *as* (latin *es*, grec ἐσ). Cette racine *as* se serait jointe à tous les autres temps et même de bonne heure à certaines formes du présent, à la racine *bu*. J'ai renoncé à cette opinion, après avoir comparé les formes du verbe signifiant être et celles du verbe ayant ce sens d'avoir: *En deus* ou *en des* est pour *en deveus* (il est). *En deveus* est la forme usitée là surtout où à l'infinitif la forme est *en devezout*, le futur *en dévézo*, tandis que partout où la forme *en dout* ou *en deout* domine, c'est *deus*, *des*, ou *dès*. On ne trouve pas *bez* ou *vez* seul au présent; cette forme est jointe à la préposition *de*; mais on trouve au passif une forme qui la suppose: j'en trouve un exemple dans l'abrégé *eus ar feiz : pa vezer tentet* « lorsqu'on est tenté. » C'est une forme d'ailleurs usuelle. En Vannes on dirait *pe vér tentet.*

Les formes d'avoir sont toutes explicables avec *bez*. *Ameus* est évidemment le résultat de l'assimilation du *b* à l'*m* : d'ailleurs on trouve dans le cornouaillais insulaire la forme *am bus* (j'ai). Zeuss et M. Stokes supposent ici gratuitement l'insertion d'un *b*. Si le *b* est euphonique (?) dans *am bus* et *om bus*, pourquoi ne le serait-il pas aussi au futur *om bezo*, *am bezo?* Personne cependant n'a osé le supposer.

Et dans *ho pes* (vous avez), le *p* sera sans doute aussi inséré ? On ne peut cependant pas ici arguer de l'influence de l'*m*.

A teus est pour *deus*, *de vez*.

La première personne du pluriel montre avec la dernière évi-

dence la forme *beus bez* : *om beus*. *Honneus* est pour *hondeus*, *hondeveus*, par suite de l'assimilation si fréquente du *d* à l'*n*. Ex. : *Guerzenneu eid ol er blai* 1864, Galles, à Vannes. (Cantiques pour toute l'année.) *Sellet men neu zorn, sellet men neu zroèd* : « Voyez mes deux mains, voyez mes deux pieds. » *Men neu* pour *men deu*. Cette assimilation n'est pas forcée. Ex. : « les portes » *annoriou* ou *an dorojou*.

Hoc'heus est sans doute venu de *hozeus* (*buhe santes Nonn*). Le pronom *hoz* (en Léon *hoc'h*, Vannes *ho ç*.. *hou ç*, *ho* et même *hok* en bas-vannetais, *hok-enan* « vous seul »), avait provoqué l'assimilation du *d* de *deus* à son *z*. Le *z* s'étant aspiré, on a eu *hoc'heus*. Dans le dialecte de Vannes d'ailleurs, c'est toujours *hopes*, qui ne s'explique que par *bez*.

Le *p* pour *b* est très-facile à expliquer. Le pronom *ho* (2ᵉ personne du pluriel) provoque toujours le changement de la douce en forte : « vos mains » *ho taouarn*; « leurs mains » *ho daouarn*. Le pronom de la 3ᵉ personne du pluriel n'exerçant aucune influence sur la douce a laissé subsister le *d* : *ho deveus*.

Zeuss donne pour le gallois comme forme du présent tiré de la racine *as*, une forme *oes*, qui ne peut s'expliquer que par *vez*; de même pour le cornouaillais une forme *vs*.

Prétérit.

Le prétérit et ce que M. Stokes appelle secondary présent, sont un seul et même temps. Je les mets en regard en les prenant dans M. Stokes.

	Prétérit.		*Présent secondaire.*
Sg.	1. *amoae amboe.*	1re per.	*amoa, emoa, emboa.*
	2. *azoae.*	2e —	
	3. *en devoe, en deffoe.*	3e —	*en devoa, he devoa.*
Pl.	1. *hon noe.*	1re —	*onnoa, omboa.*
	2. *oz oae.*	2e —	*azoa hoz poa.*
	3. *ho devoe.*	3e —	*ho devoa.*

En Léon et en Cornouailles, on se sert plus volontiers de la forme en *a* ; en Vannes, pour le bas-vannetais, c'est toujours *è* (souvent écrit *ai*) et dans certains endroits *i*.

Formes parallèles pour le prétérit.

LÉON.

Être.		*Avoir.*
Voa, oa.	1re pers.	*amboa amoa.*
	—	*en devoa endoa.*

	1re pers. pl.	*omboa honnoa.*
	2e —	*ho poa.*
	3e —	*ho devoa ho doa.*

VANNES.

Vouè, oè.	1re pers.	*em boè emo è.*
Voui oui (*wi*).	3e —	*en devouè, en doè, en noè.*
	1re pers. pl.	*homboè, humboé, hunnoè.*
	2e —	*ho poè.*
	3e —	*ho dévoè, ho déouè, ho doè.*

(A côté des formes en *è*, formes en *i*.)

La forme avec *de* est toujours celle de la 3e personne du singulier et du pluriel. Je l'explique comme toujours, celle du pluriel par la propriété du pronom *ho* de ne produire aucune altération de la douce ; celle du singulier par l'influence de l'*n*. Ce qui le prouve avec la dernière évidence, c'est qu'on se servit de *devoa* à toutes les personnes de la façon suivante :

Singulier :	*me en devoa.*	Pluriel :	*ni en devoa.*
	te en devoa.		*choui en devoa.*
	hen en devoa.		*hé* ou *int en devoa.*

Ce qui revient à : moi qui avais, toi qui avais, etc.

Am (pronom de la 1re personne du singulier), *om* (pronom de la 1re du pluriel), étant à des cas obliques, on comprend facilement qu'aux deux premières personnes la langue se soit passée d'une préposition qui phonétiquement était gênante. La forme *honnoa* prouve cependant que *om* a été aussi suivi de la préposition *de* : *hon noa* est *hon doa*, *hon devoa*, comme la 3e personne *en noè* dans le bas-vannetais est pour *en doe*, *en devoa* seules formes usitées ailleurs.

Futur.

Toutes les formes données par M. Stokes existent encore. Je n'ai pas vu la 2e personne *az vezo*. Pour *oz vezo*, 2e personne du pluriel, on dirait aujourd'hui *hopezo*.

LÉON.

Être.		*Avoir.*
bezo (en construction).	1re pers.	*ambezo.*
vezo.	2e —	*az vezo.*
	3e —	*hen de-vezo.*

	1re pers. pl.	*om bezo.*
	2e —	*ho pezo.*
	3e —	*ho de-vezo.*

VANNES.

Haut-vannetais.

bo et *vo.*	1re pers.	*embo emmo.*
	2e —	*en devo hi devo.*
	1re pers. pl.	*humbo.*
	2e —	*ho po.*
	3e —	*ho de vo.*

Bas-vannetais.

(*ho*)	1re pers.	*em(m)-o.*
	2e —	*en d-o.*
	3e —	*enn-o.*
	1re pers. pl.	*om-bo.*
	2e —	*ho-po.*
	3e —	*ho d-o.*

Le parallélisme est frappant. Même application pour le conditionnel :

LÉON.

Être.		Avoir.	
befé	*vefé*	*am befé*	*am (m) efè*

VANNES.

béhè	*vehè*	*em behè*	*em (m) ehè*

Impératif.

Je prends les formes citées par M. Stokes, en ajoutant des formes dialectales.

LÉON.

Être.	Avoir.
	ham bez et
2e *bez*	*haz vez et*
3e *bez et*	
1er *bez omp*	*hon bez et*
2e *bez et*	*hoz vez et*
3e *bez ent*	

VANNES.

2e *bé*	Je ne connais que la
3e *bé et*	forme de la 2e personne
1er pl. *bé am*	du pluriel pour avoir :
2e *b et*	*ho pet* « *ayez* »

Donc parallélisme parfait entre les formes d'être de la racine *bu* (ordinairement jointe à une autre racine), et celles du verbe avoir. La préposition *de* disparaît devant certains pronoms pour des raisons phonétiques et surtout sans doute parce que le cas oblique du pronom marquait suffisamment l'attribution. La préposition apparaît précisément à la troisième personne du singulier où elle est quelquefois soutenue par la dentale *n*, et à la troisième personne du pluriel. Or, ces deux personnes ne disposent en breton moderne que d'une seule forme. La langue a eu besoin de conserver la préposition à ces deux personnes pour exprimer l'attribution.

Si l'on réfléchit maintenant que les pronoms à forme oblique sont précisément ceux qui forment le verbe synthétique en breton, à la première personne du singulier, à la deuxième du singulier, à la première du pluriel et quelquefois à la deuxième du pluriel, on arrive à des conséquences assez curieuses : *carom* ou *caram*, par exemple (nous aimons) devrait s'expliquer par « aimer » ou « amour à nous ».

En celtique, la conjugaison étant devenue de bonne heure analytique et synthétique en même temps, on a mieux conservé le souvenir des pronoms qui forment le verbe. Les prépositions avec lesquelles ils forment corps y ont aussi beaucoup contribué. Je mets le pronom personnel joint à la préposition *gan*, *gant* « avec », en regard du verbe synthétique *cara* (aimer).

1er *ganin* (avec moi)	*caran*
2e *ganes*	*cares*
3e *ganta*	*cara*
1er *ganom*	*carom*
2e *ganoc'h*	*caroc'h* (aujourd'hui *caret*)
3e *ganint*	*caront*
	ou *carant*

A la troisième personne du pluriel apparaît un pronom qu'on détache du verbe pour en faire le sujet du verbe analytique. *Carant* = *int a gar*.

J. Loth.

ESSAI

SUR

LE PATOIS NORMAND DU BESSIN

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE (SUITE).

D. *Crignache*, s. f. : chevelure longue et mêlée.

Crignère, s. f. : crinière.

CRINDE, v. a. : craindre. R. *tremere*.

CRIEŪ, CRIOŪ, s. m. : crieur. R. *quiritare*.

CRION, s. m. : crayon. R. *creta*.

CRIQUE, s. f. : point du jour. *S' lëvé dèe la crique* (*du jouo*). R. (?) a. s. *crecca*.

1. CRO, s. f. : pierre tendre qui se trouve à la surface d'une carrière. (Pluquet.) R. c. *crag*.

2. CRO, s. m. : croc. R. n. *krōk*.

D. *Croqué*, s. m. : crochet.

Croqu(*i*)*é*, v. a. : accrocher, attraper. V. *acroqu*(*i*)*é*.

Croque-pēsée, s. f. : mélange de plantes : vesce, pois.

CROCQU(I)É, s. m. : marchand d'œufs. R. pour *coquetier* de *coccus*.

´CROI, a. : revêche. *Pie croï* : pie grièche appelée aussi pie cruelle. R. * *crudius*.

CROPI, v. n. : croupir. R. n. *kryppa*.

D. *Croupéte*, s. f. : courbette, révérence.

Croupōn, *croup'tōn* (a), loc. ad. : accroupi.

CRŌTE, CROUŌTE, s. f. : croûte. R. *crusta*.

D. *Crōton*, *crouōton*, s. m. : petite croûte.

CROUÉ, CROUOUÉ, s. f. : croix. R. *crucem*.

CROUÉE, CROUOUÉE, s. f. : courroie. R. *corrigia*.

1. CROU(Ō)LÉ, v. n. : roucouler. R. (?) *corotulare*.

D. *Croūleū*, s. m. : éleveur de pigeons.

2. CROUŌLÉ, CRŌLÉ, v. n.: crouler. R. *corotulare.*
D. *Crou(ō)lée*, s. f. : grande quantité.
CUJÉLIÉ, s. m. : alouette des bois ou farlouse (*Alauda arborea.*)
CULIĚRE, s. f. : courroie qui attache la selle à la croupière. R. *culus.*
CUNBLLÉ, s. m. : culbute, cabriole. R.* *cumba.*
D. *Cunblloté*, v. n. : faire des cabrioles.
CURO, s. m.: emplâtre, vésicatoire. R. *corium.*
*CUSTŌ, s. m. : sacristain. R. *custos.*

D

DADIN,[1], s. m.: niais, faiseur de riens. R. (?) ang. *dandle;* cf. a. *tandeln.*
1. DALE, s. f.: pierre d'évier. R. b. br. *dar.*
2. DALE, s. f. : rigole. R. ar. *dalulah* (?).
D. *Dalo*, s. m.: ruisseau (d'une rue).
Dalée, s. f. : quantité d'eau suffisante pour remplir une *dale.*
DAMĀJE, m. : dommage. R. **damnaticum.*
DĀN, prép. : dans, sur. *Il ĕe monté dān l'ābre.* — *Dān par ou :* imparfait, en suspens. *L'sié tou dān par ou.* R. *de intus.*
DAN, s. m. : dent. R. *dentem.*
D. *Danté*, v. a.: mordre.
Dantu, a. : qui a de fortes dents.
DANCHIÉ, v. n. : danser. R. a. h. a. *dansōn.*
D. *Danche*, s. f. : danse ; volée de coups.
DANJIÉ, s. m.: danger. R. **dominiarium.*
DAR, s. m. : vaudoise commune (*Squalius leuciscus.*) R. ag. s. *daradh.*
DARE, s. f. : bedaine, panse. R. c. *tar, dorr* (ventre.)
D. *Darée*, s. f. : plein la panse, — de quoi la remplir.
DATE, s. m.: urine.
D. *Daté*, v. n. : uriner.
DĀZÉE, s. f. : bouse (de vache).

1. Ce mot semble avoir été modifié sous l'influence de *dadais* avec lequel il est devenu presque synonyme.

DÉ, s. m. : doigt. *Grō dé* : pouce. *Chīn dée* : astérie ou étoile de mer. Cf. *fifote*. R. *digitus*.

D. *Dée*, s. m. : dé à coudre.

D. *Déyo*, s. m. : doigtier.

DÉBALTAFRISÉ, v. a.: attraper, déranger. R. *dé*, ?, *friser*.

DÉBĚNE, s. f.: ruine. *Ěte dān la débène* : être mal dans ses affaires. R. *dé*, w. *biner*.

DÉBĚRJIÉ, v. n. : donner la pâtée à ses petits, en parlant des pigeons. R. *dé*, *běrje*.

DÉBĚRNĚQU(I)É, v. a.: dépêtrer. R. *dis*, c. *bernea* (jambe).

DÉBŌCHIÉ (s'), v. r.: se désespérer, se désoler. *In'n'ée tou débōchi*. R. *dé*, *bauche*.

DÉBOUŌLÉ, v. n. : s'ébouler. R. *dé*, *bouōle*.

DÉBOUŌRÉ, v. a. : débourrer. R. *dé*, *bouōre*.

DÉBOUORSÉ, v. a. : débourser. R. *dé*, *bouorse*.

D. *Débouōr*, s. m. : débours.

DÉBRAGUÉ (s'), v. r. : 1° ôter son pantalon (ses *bragues*); 2° se séparer de biens d'avec sa femme. *Il èe débragui* : il est divorcé. R. *dé*, *brague*.

DÉBREŪLÉ, v. a. : enlever le *breu* d'une charrette. R. *dé*, *breu*.

DÉBŪQU(I)É, *DÉBŪCHIÉ, v. n. : décharger une voiture au haut d'une côte ou après un passage difficile, afin d'aller chercher à vide d'autres matériaux, etc., auxquels on ajoutera ensuite les premiers pour faire une charge complète. R. *dé*, *būque*.

DÉCABOCHÉ, a. : dont les *caboches* (clous à deux têtes) ont été arrachées. R. *dé*, *caboche* (*capoceus*).

DÉCALOTÉ, v. a. : enlever le dessus d'une chose. R. *dé*, *calotte*.

DÉCALOFRÉ, v. a. : débarrasser de son enveloppe. R. *dé*, *écalofré*.

DÉCARÉMÉ, v. a.: faire oublier le carême par un bon repas. R. *dé*, *carême*.

DÉCASÉ, v. a. : faire sortir, faire marcher, donner de l'activité. — *S'décasé* : se presser. R. *de*, *capsa*.

DÉCLLANQU(I)É, v. a. : soulever la *cllanque* d'une porte, l'ouvrir. R. *dé*, *cllanque*.

DÉCLLAYÉ, v. a.: décharger un tombereau en le faisant basculer. R. *de*, *clavis*.

DÉCŌCHIÉ, v. a. : déchausser. R. *dé*, *cōchié*.

DÉCORSE, s. f.: diarrhée. R. *de*, (?) *excorticea*.

Découōd(r)e, v. a.: découdre. R. *dé*, *couōd(r)e*.

D'dān, ad.: dedans. *No l'a mi d'dān* : on l'a mis en prison. R. *de*, *de intus*.

Dédomajié, v. a.: dédommager. R. *dé*, *damāje*.

Défachon (d'), loc. ad.: de prompte *défaite*, facile à vendre. R. *dis*, *factionem*.

Défilée, s. f.: longueur. R. *dis*, *filum*.

Défiloqu(i)é, v. a.: effilocher. R. *dis*, **filoccare*.

Défiqu(i)é, v. a.: détacher une vache, etc. attachée au *quěr*. R. *dis*, **figicare*.

Défūn(te), a.: feu. *Défūn sa měre, sa défūnte měre*. R. *defunctus*.

Dégajié, v. a.: dégager. R. *dis*, **vadiare*.

Dégané, v. a.: contrefaire. R. *dis*, a. h. a. *geinōn* (ouvrir la bouche).

Dégāyé (s'), v. r.: se rouler, prendre ses ébats, en parlant d'un cheval, etc. R. *de* et un radical qu'on retrouve dans *s'égailler* probablement *æquare*, Cf. pr. *degalha(r)* : laisser perdre, prodiguer, et *eigaier*. Hon.: éparpilleur, *eiga(z)*, arranger.

Děgne, a.: digne. R. *dignus*.

Dégoté, v. a.: déniaiser, rendre soigneux. R. *dis*, (?) *gutta*.

D. *Dégoté*, a.: alerte, fin, rusé, vigilant.

Dégou, s. m.: action de dégoutter. *Yo d' dégou*: eau de pluie tombée du toit. R. *dis*, *gutta*.

Dégouāyé, v. n.: dégoiser. R. *dis*, ? *gula*.

Dégoulé, v. n.: vomir. R. *dis*, *gula*.

Dégouō, s. m.: dégoût. R. *dis*, *gustus*.

D. *Dégouōté*, v. a.: dégoûter.

Dégouordi, v. a.: dégourdir, faire tiédir. R. *dis*, *gurdus*.

Dégōziyé, v. n.: vomir, crier de toute sa force. *Qu'te qu'il a à dégōziyé come cha?* R. *dé*, *gosier*.

Dégrabolisé, v. a.: dégrader, déprécier, perdre de réputation.

Dégraviné, v. a.: raviner. R. *dis*, *gravis*.

D. *Dégravine*, s. f.: crue d'eau (Trévières.)

Dégrěsié, v. a.: dégraisser, amaigrir une terre. R. *dis* *crassus*.

D. *Dégrěse*, s. f.: action de dégraisser, ce qui enlève l'engrais d'une terre.

DÉGRIYÉ, v. n. : glisser le long d'un talus. R. *dis*, *craticulum*.

DÉGROŪLÉ, v. n. : dégringoler. R. *dis*, *corotulare*.

DÉG'NASÉ, v.a. : faire partir, mettre en train. R. *dé*, *gnase*; v. ce mot.

DÉG'NIYI, a. : déguenillé. R. *dé*, *guenille*.

DÉHANQUI, a. : déhanché. R. *dé*, *hanque*.

DÉJUNÉ, D'JEUNÉ, v. n. ; déjeuner. R. *dis*, *jejunare*.

DÉJUQU(I)É, v. a. : faire descendre les poules, etc., du *juc*, les faire lever. *S' déjuqu(i)é* : se lever. R. *dé*, *juc*; v. ce mot.

DÉLĀBRE, s. v. : garnement, enfant qui brise tout. Cf. mil. *dislabrare*. R. *dis*, *labrum*.

DÉLACHIÉ, v. a. : délacer, R. *dis*, *laqueus*.

DÉLAIDE, s. f. : Adélaïde.

DÉLĀSIÉ, v. a. : délasser. R. *dis*, *lassus*.

DÉLE, s. f. : portion de terre labourable. R. a. s. *dēl* (partie).

* DÉLIBÉRÉ, v. a. : débarrasser, rendre libre. R. *de*, *liberare*.

DÉLIÉ, v. a. : délayer. R. *dilatare*.

* DÉLIJANSE, s. f. : diligence. R. *diligentia*.

DÉLIQU(I)É (s'), v. r. : se lécher. *I s'an délique lé barbe*. R. *dé*, *liqu(i)é* (a. *lecken*).

DÉMACHONÉ, v. a. : démaçonner. R. *dé*, *machoné*.

DÉMANJIÉ, D'MANJIÉ, v. n. : démanger. R. *dis*, *manducare*.

D'MANTÉ, DÉMANTÉ (s'), v. r. : s'occuper, s'inquiéter. *In'n sĕ démante dĕ riin*. R. * *dementare*.

DÉMARCHIÉ (s'), v. r. : marcher avec affectation. R. *dé*, *marchié* ; v. ce mot.

DÉMARÉ, 1° v. n. : s'en aller, partir en parlant d'une voiture embourbée ; 2° v. a. : faire avancer. R. *dis*, nl. *marren* (attacher).

D'MĔLÉ, v. a. : déméler. R. *dis*, **misculare*.

D. *Démêleū*, *d'mêleū*, *démêloū*, *d'mêloū*, s. m. : démêloir.

D'MEURÉ, a. : impotent, incapable de se servir. *Il te d'meuré d'un brā*. R. * *demorāre*.

DÉMIN (a), loc. ad. : hors de portée, incommode. R. *de*, *manus*. Cf. *amin*.

+ DÉMION, s. m. : mesure d'une demi-pinte ou d'un quart de litre [1]. R. *dimidius*, ?

1. *Marie Pinton qu'ĕme mū sa pinte quĕ son démion.*

DÉMIÕNE, s. f. : demi-aune, mesure dont se servaient autrefois les tailleurs, les couturières, etc. R. *dimidius*, got. *aleina*.

D'MOUÉZÉLE, s. f. : 1° hie de paveur ; 2° libellule ; 3° grèbe huppé ; 4° réunion de trois ou quatre javelles placées debout les têtes liées ensemble ; 5° mesure d'eau-de-vie de la contenance d'un demi-décilitre. R. * *dominicella*.

D'MOUIN, ad. demain. R. *de*, *mane*.

DÉMUCHIÉ, v. a. : trouver, prendre, ce qui était caché. *Il a démuchi l' nic*. — *S'démuchié* : se montrer, sortir de sa cachette. R. *dis*, * *mutiare* ; cf. m. h. a. *muzen*.

DÉNIQU(I)É, * DÉNICHIÉ, v. a. : dénicher. R. *dis*, *nidificare*.

D'NONCHIÉ, v. a. : dénoncer. R. *denuntiare*.

DÉPANDE, v. a. : dépendre. R. *de*, *pendere*.

D. *Dépãndanté*, v. a. : dépendre (une porte, etc.), démantibuler.

DÉPATROŨYÉ (s'), v. r. : se tirer d'affaire. R. *dé*, *patroule* (patrouille.)

DÉPÃYÉ, v. a. : dépailler. *Sté quêre là ête toute dépãyie*. R. *dis*, *palea*.

DÉPÉTRASÉ (s'), v. r. : se dépêtrer. R. *dis*, *pastorium*.

DÉPÉTRÃYI, a. : qui a les vêtements en désordre, la poitrine découverte. R. *dis*, * *pectoralia*.

DÉPIÉ, s. m. : dépit. R. *despectus*.

D. *Dépiêté*, v. a. : dépiter, désespérer.

D'PIEŨ, ad. : depuis. R. *dis*, * *posk* pour *post*.

DÉPIÕSÉ, v. a. : enlever la peau, écorcher. R. *dis*, *pellis*.

DÉPLLẼZI, s. m. : déplaisir, R. *dis*, * *placire*.

DÉQUẼNÉ, v. a. : déchaîner. R. *dis*, *catena*.

DÉQUẼRÉ, v. a. : détacher une vache, etc., attachée au *quẽr*. R. *dé*, *quẽr* ; v. ce mot.

DÉQU(I)ẼDI, v. a. : faire tiédir. R. *dé*, *tiédir*.

DÉRACHINÉ, v. a. : déraciner. R. *dé*, *rachîne*.

DÉRADÉ, v. n. a. : sortir de l'ornière en parlant d'une voiture. R. *dé*, *rade*, (n. *reida*.)

DÉRANJIÉ, v. a. : déranger. R. *dé*, *ranjiê*.

DÉRAVẼNE, s. f. : crue subite des eaux. R. *dis*, *rapina*. Cf. *dégravine*.

DÉRẼNÉ, 1° v. a. : déboucler la sangle qui attache le collier à la selle ; 2° v. n. : discontinuer. *Parlé sãn dérẽné*. R. *dis*, *retina*.

D'IRN, a. : dernier. R. *de*, * *retranus*.

DĔRLĪN, s. m. : bruit métallique d'une chose qui tombe. R. Onomatopée.

D. *Dĕrlingu(i)é*, v.n. : rouler, rebondir avec bruit. *I l'a anvié dĕrlingu(i)é conte l'mur.*

DÉROBÉ (s'), v. r. : se cacher pour pondre en parlant d'une poule, etc., R. *dis*, a. a. *rauba.*

DÉROMP(R)E, v. n. : discontinuer, s'arrêter. *I l'a fé sān dérompe.* R. *dis*, *rumpere.*

DĔRTE, s. f. : 1° dartre ; 2° espèce de pholade. R. c. *darwden.*

+ DÉRUNÉ, v. a. : défaire, déranger. R. *dis*, a. h. a. *rūmen.*

DÉSABIYÉ, 1° v. a. : déshabiller. — 2° s. m. : corps de jupe et corsage. R. *dis*, *habitus.*

DÉSANDE, v. n. : descendre. R. *descendere.*

DÉSARJANTÉ, a. : pauvre[1]. R. *dis*, *argentum.*

DÉSÉQU(I)É, v. a. : dessécher. R. *dis*, *siccare.*

DÉSĔSIÉ, v. n. : cesser. R. *dis*, *cessare.*

DÉSESPÉ, s. m. : désespoir. *An désespé d'li* : ne comptant plus sur lui. R. *dis*, *esperem.*

D'SOUŌ, ad. : dessous. R. *de*, *subtus.*

D'SU, ad. : dessus. R. *de*, *sursum.*

DÉTAMÉ, v. a. : faire perdre l'étamage. R. *de*, *stagnum.*

DÉTAQU(I)É, v. a. : détacher, (délier, enlever les taches.) R. *dé*, *taque* ; v. ce mot.

• DÉTAYÉ, v. a. : détailler. R. *dé*, * *taleare.*

D. *Détal*, s. m. : détail.

DÉTCHIRÉ, v. a. : déchirer. R. *dis*, a. a. *skirran.*

DÉTCHULOTÉ, v. a. : déculotter. —p. p. *détchuloté* : séparé de biens d'avec sa femme. Cf. *débragué.* R. *dé*, *tchulote* ; v. ce mot.

DÉTESTĀBE, a. : détestable. R. *detestabilis.*

DÉTEURDE, v. a. : détordre. R. *dis*, *torquere.*

D. *Déteur*, s. m. : entorse. *S'doné un déteur.*

DÉTOUORBÉ, v. a. : déranger. R. *disturbare.*

D. *Détouorbié*, s. m. : brouillon, qui dérange les autres.

DÉTOUORNÉ, v. a. : détourner. R. *dis*, *tornare.*

D. *Détouor*, s. m. : détour.

DÉTRANPE, s. f. : mélange de farine et de lait avec lequel on fait la *galette.* R. *dis*, *temperare.*

1. *Il ĕe come le bon Gueu d'Aras, il ĕe bien désarjanté.*

DEU, 1° p. p. : dû ; — 2° s. m. : ce qui est dû. V. *d'vé.*

DEUL, s. m. : deuil, douleur, crêpe. R. *dolēre.*

DEUMÉ, s. m. : duvet. R. *dumetum.*

DEUMÉ, v. n. : muer. R. * *dumare* de* *duma* (n. *dūn.*)

D. *Deume*, s. f. : mue des oiseaux.

D'VALÉ, v. n. : descendre. R. *de, vallis.*

D'VĀN, ad. : devant. *D'vān quë* : avant que. R. *de, abante.*

D. *D'vanté*, s. m. : tablier.

D'vant'lée, s. f. : plein un tablier.

D'vantélitre, s. f. : espèce de jupon, ouvert et boutonné sur le côté, que prennent les femmes pour monter à cheval.

D'VÉ, v. a. : devoir. R. *debēre.* Cf. *deu.*

* D'VINADE, s. f. : énigme, charade. R. *divinare.*

DÉVIZAJIÉ, v. a. : regarder avec persistance ou effrontément quelqu'un. R. *de*, * *visaticum.*

D'VIZE, s. f. : borne qui sert de limite aux champs. R. *divisare.*

DÉVRĀQU(I)É (s'), v. r. : s'en aller en bouillie en parlant d'un mets. R. *dé, vrac* ; v. ce mot.

D. *Dévrāque*, s. f. : chose confuse, désordre, débâcle. *S'an alé à la dévrāque.*

Dévrāquie, s. f. : mets trop cuit.

DÉZANNUÉ, v. a. : désennuyer. R. *dis, in, odio.*

DÉZANPĀNDANTÉ, v. a. : détacher d'une *anpāndantée.* R. *dés, anpāndanté*; v. ce mot.

DÉZANQUĔRÉ (s'), v. r. : se détacher, en parlant d'une bête *fichée.* R. *dés, anquĕré.* Cf. *déquĕré.*

DÉZORIYÉ, v. n. : couper les oreilles. R. *dis, auricula.*

DICHIN, ad. : d'ici. R. *de, ecce hic.*

DIÉE, DIS, a. : dix. *Diée sou. I yān a dis.* R. *decem.*

DIĔMANCHE, DINMANCHE, s. m. : dimanche. R. *die(m) dominica(m).*

DIGU(I)É, v. a. : piquer. R. ag. s. *dicjan.* Cf. fr. *dague.*

D. *Digué*, s. m. : aiguillon.

Digoū, s. m. : ce qui sert à piquer, à *diguié.*

Digoné, v. a. : piquer sans discontinuer.

Digar, s. m. : épinoche (*Gasterosteus aculeatus.*)

Digue, s. f. : vieille femme acariâtre.

DIJÉSION, s. f. : digestion. R. *digestionem.*

DĪNĀN, a. v. : dinatoire. *Déjeuné dīnān.*

DĪNDĀN, s. m. : son des cloches. R. Onomatopée.

DĪNDĀND'RIE, s. f. : dinanderie. R. *Dinant*, n. pr.

DIRE, 1° v. a. : dire. 2° v. n. : aller, marcher (en parlant d'un instrument de musique), tourner (en parlant d'un sabot). *Come i di biin! Fêre dire* : jouer (d'un instrument), faire aller (un sabot). *I n'sé pā l'fêre dire.* R. *dicere.*

DIRIJIÉ, v. a. : diriger, conduire. R. * *dirigare.*

DISCONTÉ, v. a. : escompter. R. *dis*, *computare.*

D. *Disconte*, s. f. : escompte.

DJA, ad. : dia. R. *di, va*, Cf. br. *dia.*

DO, prép. : avec. R. *de*, *apud.* V. *o.*

DOBICHE, s. f. : vieille femme avare. Cf. ang. *daub.*

DOLEURE, s. f. : copeau de bois enlevé avec la doloire ou avec la varlope. R. *dolare.*

DŌNE, s. f. : femme ridicule, sorcière. *Vieule dōne.*

DOQUE, * DOCHE, s. f. : patience (*Rumex crispus* et *obtusifolius.*) R. ag. s. *docke.*

DORMI, v. n. : dormir. R. *dormire.*

D. *Dormāyé*, v. n. : dormir mal, *dormailler.*

Dormeūze, s. f. : coiffure de femme sans *ailes.*

DOUBE, DOUOBLE, s. m. : double. R. *duplum.*

D. *Doubélié*, *doublié*, s. m. : nappe.

DOU, a. m. : doux. *Douche*, f. : douce. R. *dulcis.*

D. *Douch'man*, ad. : doucement.

Douchamîre, s. f. : nom du *solanum dulcamara.*

DOUÉ, s. m. : lavoir, ruisseau. R. *ductus.*

DOULEU, s. f. : douleur. R. *dolorem.*

D. *Douleureū*, a. : douloureux.

DOUNÉ, DONÉ, v. a. : donner. R. *donare.*

DOUŌZE, a. : douze. R. *duodecim.*

D. *Douozêne*, s. f. : douzaine.

Douozième, a. : douzième.

Dou(o)zévêque : nom d'une espèce de pomme à cidre bonne à manger. *Pome d' dou(o)zévêque.*

DOUTÉ, v. n. : douter. R. *dubitare.*

D. *Doutanche*, *doutanse*, s. f. : soupçon.

DOUVE, s. f. : 1° fossé plein d'eau ; 2° renoncule (espèce de). *Grande douve* : nom de la *ranunculus lingua.*—*P'tite douve* : nom de la *ranunculus flammula.* R. *doga* (δοχή).

DOUYAN, a. v. : douloureux, en parlant d'une plaie. R. *dolēre.*

DOUŌYI, a. : sensible à la douleur. R. *ductilis* [1].

DRAJIE, DRANJÉE, s. f. : dragée. R. pr. *dragea*.

DRANÉ, s. m. : filet qu'on traîne à la marée basse. R. *Alé o drané*. R. ag. s. *dragan*. Cf. ang. *dragnet*.

DRAPÉ, s. m. : lange d'enfant. R. * *drappellum*.

DRÉ, a. : droit. R. *directus*.

D. *Dréchié*, v. a. : dresser. (* *Directiare*).

Dréneu, drénou, s. m. : nœud droit. *A drénou*. (*Directus nodus*.)

DRĚNÉ, DRÈNÉ, v. n. : parler lentement. R. ag. s. *dragan*.

DRIĚRE, adv. et s. m. : derrière, arrière. R. *de*, *retro*.

DRIGUE, s. m. f. : drille. *Bouon drigue* : bon garçon. *Vieule drigue* : femme peu honorable. R. a. h. a. *drigil*.

D. *Drigan*, s. m. : petit sabot.

Drigase, s. f. : femme perdue.

DROUE, 1° s. f. : nom du *bromus mollis*; 2° s. m. : sources d'eau douce dans les falaises de Port en Bessin [2].

DRUJIÉ, v. n. : s'amuser, mener une vie de dissipation [3]. R. c. *drud*.

* DUIRE, v. a. : dresser, maîtriser. *Ch' tĕ duiré* : j'aurai raison de toi. R. *ducere*.

DUR, a. : rude, qui a perdu ses éléments alcooliques, en parlant du cidre. R. *durus*.

D. *Durchi*, v. a. n. : durcir, devenir *dur*, en parlant du cidre. R. * *durcire*.

Durcheur, s. f. : partie enflée et dure.

E

ÉBĚLUÉ, v. a. : éblouir. R. *ex*, *bis*, *lucem*.

D. *Ébĕlue*, s. f. : éblouissement.

Ébĕlué, a. : étourdi.

ÉBÉQU'TÉ, v. a. : enlever le bout, le *bec*. R. *ex*, *beccus*.

D. *Ébéquĕte*, s. f. pl. : pinces à dents pointues.

ÉBĚRE, v. a. : boire, absorber l'humidité. — *S'ébĕre*, v. r.:

1. Malgré leur origine différente on voit que le patois normand a fini par considérer *douyān* et *douōyi* (ou *douōyé*) respectivement comme le participe présent et le participe passé d'un même verbe *douyé* pour *doulé* (*douloir*).
2. Pluquet leur donne le nom de *vrou*.
3. *I fō fĕre vie qui dure é non vie qui druje*.

tremper, s'imbiber d'eau, par exemple en parlant du linge mis dans la cuve ; s'assécher, s'évaporer en parlant de l'eau. *Eune fée qu' cha s' s'ra ébeu* : une fois que l'eau aura été absorbée. R. *ex, bibere.*

Éblleté, v. a. : 1° écraser les mottes de terre ; — 2° jeter des mottes de terre à quelqu'un. R. *é*, * *bllète.*

D. *Éblletoū*, s. m. : morceau de bois en forme de rouleau avec lequel on écrase les *bllètes.*

Ébouāyé, v. a. : faire sortir ou enlever les boyaux du ventre. R. *é*, *bouāle.*

Éboudiné, v. a. : écraser, faire sortir les *boudins* du corps. R. *ex*, * *boldinus* pour * *bod(e)linus.*

Ébouōlé, v. n. : s'ébouler. R. *ex*, *bulla.*

D. *Ébouōl'man*, s. m. : éboulement.

Ébouqu'té, v. a. : émousser, rompre le bout. R. *ex.* a. h. a. *bōzen.*

Ébranqu(i)é, v. a. : ébrancher. R. *é* et *branque.*

Ébréqu(i)é, v. a. : ébrécher. R. *é* et *bréque.*

Ébrère (s'), v. r. : pousser un cri fort et subit. R. *ex*, * *ragire.*

D. *Ébré*, s. m. : cri subit. *Il a fé un ébré.*

Ébrité, v. a. : ébruiter. R. *ex*, *rugitus.*

Écabochié, v. a. : écorner. R. *ex*, *capoceus.*

Écache, s. f. : échasse. R. h. *schaats.*

Écale, s. f. : écaille, huître. R. got. *scalja.*

D. *Écalé*, v. a. : 1° écaler ; 2° écailler ; 3° déchirer. — *Pée écalé* : petits pois. *Il a écalé sa tchulote.*

Écaleur, écaloū, s. m. : écailler.

Écaleure, s. f. : déchirure ; gousses des pois *écalés*. *Lé-z écaleure d'pée.*

Écalō, s. m. pl. : siliques du colza battu.

Écalofre, s. f. : gousses des petits pois, des fèves, des haricots, etc.

Écalofré, v. a. : écaler des petits pois, etc.

Écalié, s. m. : barrière fixe en forme d'échelle par-dessus laquelle on passe. R. * *scalarius.*

Écaloué, v. a. : 1° poursuivre à coups de cailloux ; 2° enlever les pierres d'un champ. R. *é*, *caillou.*

Écamé, s. m. : 1° pierre plate placée verticalement à l'entrée d'un cimetière, d'un herbage, etc. ; 2° côtés mobiles d'une charrette à gerbes (Caumont). R. *scamellum.*

ÉCAPÉ, v. n.: échapper. R. *ex*, *cappa*.

D. * *Écapade*, s. f. : échappade, échappée.

ÉCAPLLÉ, v. a. : donner à un madrier sa forme. R. *ex*, **capulare*.

ÉCARÉ, v. a. : impatienter, mettre hors de soi. R.(?) *écar(t)*.

ÉCĀRÉE, ÉCĀREURE, s. f.: largeur des épaules, d'une porte, etc. R. *ex, quadrare*.

ÉCASTILE, s. f. pl.: morceaux de bois aplatis sur une de leurs faces et réunis à leur extrémité, entre lesquels on fait passer les tiges du chanvre pour en enlever les graines. R. *é*, *castille*.

D. *Écastiyé*, v. a.: égréner le chanvre.

ÉCEUME, s. f.: écume. R. a. h. a. *scum*.

D. *Éceumoũ*, s. m. : écumoire.

1. ÉCHANJIÉ, v. a.: échanger. R. *ex*, *cambiare*.

2. ÉCHANJIÉ, v. a.: essanger, laver une première fois le linge avant de le lessiver. *Échanjié la lessive*. R. **exsaniare* confondu avec * *excambiare*.

ÉCHIGNÉ, v. a.: éreinter, *échiner*. R. a. h. a. *skina*.

D. *Échineũ*, s. m.: espèce de grand couteau.

ÉCLLINCHIÉ, v. a.: éclabousser, faire sauter de l'eau, etc., sur quelqu'un. R. *ex*, a. h. a. *chlinkan*.

D. *Écllinchie*, s. f.: éclaboussure.

ÉCLLÉTE, (EQU'LÉTE), s. f. pl.: barres transversales que l'on met sur le bât d'un cheval, etc., pour transporter des gerbes de blé. V. *équéle*.

+ ÉCLLIQUÉTE, s. f. : batte de masque. R. *é* et *clique*, onomatopée.

ÉCNÉ, (ÉQU'NÉ), a. : mince, maigre. *Come il ĕe-t écné*. R. (?) *skina*.

ÉCOCHIÉ, v. a. : écraser, écaler. R. *ex*, (?) fl. *schosse*.

D. *Écochéte*, s. f. pl.: casse-noisettes.

ÉCOCTÉ, (ÉCOQU'TÉ), v. a.: briser les épis sur la tige. *S'bllé la ĕe tout écocté*. R. *ex*, (?) *concha*.

ÉCŌDÉ, v. a.: échauder. R. * *excaldare*.

D. *Écōdé*, *Écōdi*, p. p.-a.: mûri avant son entier développement.

ÉCŌFÉ, v. a.: échauffer. R. *ex*, * *calefare*.

D. *Écōfĕzon*, s. f.: échauffaison, échauffement.

Écōfeure, s. f.: échauffure.

ÉCORCHE, s. f.: écorce. R. * *excorticea*.

D. *Écorchié*, v. a.: écorcer, écorcher.

Écorchoū, s. m.: écorcheur, équarrisseur.

ECORÉ, v. a.: appuyer, étayer. R. n. *skora*, (ang. *shore*.)

ÉCOREŪ, s. m.: vendeur de poisson à la criée. R. ag. s. *scor*, (ang. *score*).

ÉCOUÉ, a.: dont la queue a été coupée. R. *ex*, *caudatus*.

ÉCOUÉSIN, s. m.: botte faite des herbes et de la paille de rebut, après que le *glui* a été fait. V. *escoué*.

ÉCOUITE, s. f.: derrière d'une voiture.

ÉCOUORTÉ, v. a: écourter. R. *ex*, *curtus*.

ÉCOUTÉ, v. a: attendre, prêter l'oreille. R. *a(u)scultare*.

D. *Écoute*, s. f. v.: 1° attente. *Ète o-z écoute*; 2° pl.: (amas de) neige qui persiste après le dégel.

Écouteū, *Ecoutoū*, s. m.: écouteur.

ÉCRABOŪYÉ, v. a.: écraser, *écarbouiller*. R. *ex*, **carboculare*.

ÉCRAMÉ, v. a.: écrémer. R. *ex*, *crema*.

D. *Écramichōn*, s. m. pl.: mélange de crème et de lait, qui reste sur les pots à lait, après qu'on a enlevé la partie épaisse de la crème.

ÉCRĀZ(I)É, v. a.: écraser. D. *ex*, n. *krasa*.

D. *Écrā*, s. m.: grande quantité. *Yéra un écrā d'pome st'anée*.

ÉCRÉLE, s. f.: 1° petite crevette des ruisseaux et des puits (*Gammarus* ou *niphargus putaneus*). 2° enfant décharné. *Mouigre come eune écréle*. R. n. *schrael*.

ÉCREŪLÉ, a.: à moitié cuit. *Ch'n'te qu'écreūlé*. R. *ex*, *crudus*.

ÉCRI, s. m.: cri subit. R. subst. v. de *s'écrier*.

ÉCRIEU, s. m.: écrou, vis de pressoir. R. *scrobis*.

ÉCROUŌLÉ, v. n.: écrouler. R. *ex*, *corotulare*.

ÉD'GOUTÉ (s'), v. r.: s'égoutter. R. *ex*, *de*, *gutta*.

ÉFABI, a.: pâle, défait, tremblant.

ÉFAN, s. m.: enfant. R. *infantem*.

ÉFARFĀYÉ, v. a.: disperser en effrayant. R. *ex*, suéd. *farfall* (papillon). Cf. it. *farfalla*, pr. *esfarfalha*.

ÉFARVATE, s. f.: petite rousserolle (*Sylvia arundinacea*.)

ÉFLLANCHI, v. a: échancrer (une chemise). R. *ex*, *flaccus*.

ÉFORCHIÉ (s'), v. r.: s'efforcer. R. *ex*, *fortia*.

ÉFOUCHIÉ, [1] v. a.: faire peur, mettre en fuite. R. *ex*, ag. s. *folc* (troupeau).

1. La forme *effouquié* est donnée par M. Moisy, mais je ne l'ai pas entendue.

D. *Éfouchi*, p. p. : effarouché, peureux, timide. *Qu'il te-t éfouchi !*

ÉFOUDRÃYÉ, v. a.: faire fuir, disperser en faisant peur. R. *ex*, *fulgur*.

ÉFOURACHIÉ, v. a.: effaroucher. R. *é*, *farouche* transformé en *fourache*, peut-être sous l'influence des formes *éfouchié*, *éfoudrãyé*.

ÉFRÉYÃBE, a.: effroyable. R. *ex*, * *frigidabilis*.

ÉGACHIÉ, v. a.: agacer les dents, en parlant d'une chose acide, d'un bruit, etc.. V. *agachié*.

ÉGALI, v. a.: faire éprouver ce mélange d'engourdissement et de douleur qu'on ressent dans les mains, quand on ne serre pas assez un objet qui reçoit une commotion. R. *é*, *gali*.

ÉGOĔNE, s f.: scie à main.

D. *Égoïné*, v. a.: égorger.

ÉGRE, 1° a.: aigre, acide; 2° s. m.: vinaigre. R. *acrum*.

ÉGRIYOŨ, s. m.: déversoir, écluse. R. *ex*, *craticulum*.

ÉGROUÉ, v. a.: égréner. R. *ex*, ag. s. *grut*.

D. *Égrouĩn*, s. m. pl.: grains, épis qui tombent quand on charrie le blé trop mûr ; rebut du battage.

ÉG'NOTÉ, 1° v. n. : manger difficilement. — 2° v. r. : *S'ég'noté* : tuer ses puces, en parlant d'un chien. *Qu'te qui viin s'ég'noté la ?* R. *é* et *g'note*.

ÉGU, a. : aigu. R. *acutus*.

D. *Éguchié*, v. a. : aiguiser.

ÉGUÉRÉ, v. a. : égarer. R. *ex*, a. h. a. *warōn*.

ÉGULE, s. f. : aiguille. R. * *acucula*.

D. *Égulie*, s. f. : aiguillée. *Eune égulie d'fi*.

ÉLÉTÉ, v. a. : élaguer, ébrancher un arbre. R. *ex*, a. *latte*.

ÉL'VEURE, s. f. : petite ampoule qui vient sur la peau. R. *ex*, *levare*.

ÉLĔZIÉ, v. a. : élargir. R. *ex*, *latus*.

D. *Éltze*, s. f. : largeur. *Doné d'l'éltze*.

ÉLIÉ, v. a.: séparer le cidre qui a bouilli de la lie. R. *é*, fr. *lie*.

D. *Élieũ*, s. m. : tonneau où l'on met le cidre à fermenter, afin de l'*élié* ensuite.

ÉLINGUE, s. f. : 1° fronde ; 2° espèce de *gode* (*Gadus molva*.) R. a. h. a. *slinga*.

D. *Élingu(i)é*, v. a. : lancer avec une fronde.

ÉLOQU'TÉ, v. a. : 1° déchirer, mettre en loques ; 2° épandre le fumier resté en tas dans un champ. R. *ex*, n. *lǫkr*.

ÉLUJIÉ, v. a. : ennuyer, troubler, agacer par son bavardage, par un bruit continu. R. *ex*, * *ludicare*.

D. *Élūj'man*, s. m. : bruit continu, tracas, ennui.

ÉMAGU(I)É, v. a. : écraser. R. a. h. a. *smāhjan* (amoindrir). Cf. it. *smaccare*.

ÊMÉ, v. a. : aimer. *J'éme*. R. *amare*.

D. *Émābe*, a. : aimable.

ÉMÉ, * ÉMOUÉ, s. m. : plancher du pressoir posé sur la *brebis* entre les quatre jumelles, et qui sert à recevoir le marc. R. *ex*, a. h. a. *magan*.

+ ÉM'RA, ÉMÉRIYONÉ, a. : gai, joyeux, éveillé comme un *émérillon*. R. *s* prosthétique et *merula*.

ÉMEULÉ, a. : brisé de fatigue, *moulu*. R. *ex*, * *molare*.

ÉMICTÉ, a. : déchiqueté, effilé, en lambeaux. R. *ex*, *mic*...

ÉMIÉ, v. a. : écraser, presser. Cf. *rémié*. R. *ex*, *mica*.

+ ÉMOLANTÉ, v. a. : abîmer, fatiguer. R. *ex*, (?) *molere*.

ÉMOULÉTE, s. f. : petite meule à aiguiser avec son montage. R. *ex*, *molere*.

ÉM(OU)ŌQU(I)É, v. a. : 1° chasser les mouches; 2° ranimer le feu en remuant les charbons ; écarter la mèche d'une chandelle, etc., pour rendre la lumière plus vive; remuer, retourner légèrement. R. *ex*, *musca*.

ÉPÂLE, s. f. : épaule. R. *spatula*.

ÉPANDE, v. a. : épandre, étendre. *Épand' l' fouin*. R. *expandere*.

+ ÉPAPLOURDI, a. : étonné, effaré. R. *ex*, *papa(re)?*, *luridus*.

ÉPATÉ, v. a. : enlever un drageon, une bouture. R. *é*, *patte*.

ÉPEC, s. m. : pivert (*Picus major*.) — *Langue d'épec* : nom vulgaire du *carex glauca*. R. a. h. a. *spek*.

ÉPÊNE, s. f. : épine. R. *spina*.

D. *Épêne blanche* : aubépine, (*Cratægus oxyacantha*.)

Épêne nère : prunier sauvage (*Prunus spinosa*.).

ÉPIÉRÉ, v. a. : poursuivre à coups de pierres. R. *ex*, *petra*.

ÉPIÉTÉ, v. a. : endolorir, écorcher les pieds, comme la pluie le fait, par exemple, après une longue route, aux bœufs qui n'ont pas encore été ferrés. p. p. *épiété* : qui ne peut plus marcher. R. *ex*, *pedem*.

ÉPIGNOCHE, s. f. : fausset. R. **spiniocia*.

ÉPINGUE, s. f. : épingle. R. *spinula*.

Épiōsé, épiōté, v. a. : écorcher, enlever la peau. R. *é*, *pio* (peau) de *pellis*.

Éplleūré, v. a. : enlever l'écorce, la *pelure*. R. *é*, *plleure* (pelure) de *pellis*.

Éplluqu(i)é, v. a. : éplucher. R. *ex*, **pilucca* de *pilum*.

D. *Éplluqueure*, s. f. : épluchure.

Éplluquéte, s. f. : petit morceau de bois, etc., qu'on ramasse ou épluche.

Époné, a. : épuisé par la ponte, en parlant des poules. R. *ex*, **ponare*.

Époufé, a. : essoufflé. R. *é* et *poufé*.

Éprognère, s. f. : derrière et devant d'une charrette à gerbes. R. a. h. a. *sporon*.

Épuré, v, a. : laisser ou faire dégoutter l'eau d'un objet mouillé. R. *ex*, *purare*.

D. *Épurīn*, s. m. pl. : dernières gouttes d'un liquide.

Équèle, s. f. : échelle. R. *scala*.

D. *Équ'léte*, v. *éclléte*.

Équèrboté, v. a. : éparpiller les charbons. R. *ex*, *carbonem*.

Équibo, s. m. : bout de fer, de bois, etc. R. * *stipottum* de *stipa*. Cf. *étibo* et *étigo*.

D. *Équiboqu(i)é*, v. n. : asticoter, trouver à redire à tout.

Équile, s. f. : nom de l'*ammodytes tobianus*, petit poisson qui se cache dans le sable à mer basse. R. *squilla*.

Érachié, v. a. : arracher. R. *ex*, **radicare*.

Éragnie, s. f. : araignée, toile d'araignée. V. *aragnie*.

Érāje, s. m. : air, ressemblance. R. **aeraticum*.

Érajié, v. n. : enrager. R. *in*, **rabiare*.

D. *Éraji*, p. p. : enragé, emporté, infatigable. *Il te-t éraji*.

Èrbe, s. f. : herbe, pâturage. *Méte a l'èrbe :* mettre dans un herbage ou dans un pré un cheval, une vache, etc., qui étaient à l'écurie ou à l'étable. *Èrbe a Robèr :* espèce de géranium (*Geranium robertianum*). — *Èrbe sīn jan* : armoise commune (*Artemisia vulgaris*.) V. *pico*, *sure*. R. *herba*.

D. *Èrbé*, v. a. : remplir d'herbe, faire pousser l'herbe. *S'èrbé* : se garnir d'herbe.

Èrbé, p. p. plein d'herbe, dont l'herbe est épaisse et touffue.

Èrbāje, s. f. : herbage, pâturage dont on ne fauche pas l'herbe.

Ërbajié, v. n.: mettre des bestiaux dans un herbage pour les engraisser ; engraisser le bétail.

Ërbajié, s. m. : engraisseur de bétail.

Ërbié. s. m.: plate-bande. *Un ërbié d'pée.*

ÈRE, s. f. : aire. R. *area.*

D. *Érée*, s. f. : quantité, ce qui est sur l'aire.

Érie, ériée, s. f. : accès. *Eune ériée d' touo* : un accès de toux.

Éreure, s. f. : (premier) labour donné à un champ.

ÉRIÈRE, ad. : arrière. *An érière d' li.* R. *ad, retro.*

ÈRJUÉ, v. n. : endèver. On dit aussi *arjué.*

ÈRNÉ, a. : éreinté, qu'on ne peut faire avancer. *Quéle bète ërnée.* R. *ex, renem.* Cf. v. fr. *éreiner.*

ÉRONCHE, s. f. pl. : ronces, broussailles. R. *é* augmentatif, et *ronche (ramicem).*

ÉSAVÉ, v. a. : déterminer un érythème de la peau, comme le fait par exemple le frottement d'une étoffe neuve et rude, le séjour trop prolongé des malades, etc. au lit, le contact de linges mouillés. *S'ésavé:* s'écorcher, en parlant d'un enfant, etc. R. * *essavare* (*ex*, *aqua*).

D. *Ésaveure*, s. f. : érythème de l'épiderme.

ESCOUDÉ, s. m. : secousse brusque imprimée avec le coude ou l'épaule. *D'un cou d'escoudé i l'a fé tunbé.* R. *ex, cubitus.*

ESCOUÉ, v. a. : secouer. R. * *excutare.*

D. *Escouse*. s. f. : secousse.

ÉSÈMÉ, v. n.: essaimer. R. *examen.*

ÉSEU, s. m. : essieu. R. **axiculus.*

D. *És'lé*, s. m. : essieu de charrue.

ÉSÉ, ÉSIN (Formigny), s. m. : petite écluse. *Ésiā* pl. : barrage qui sert à maintenir le niveau du bief d'un moulin. R. **axicellus.*

* ESPADRON, s. m. : espadon. R. it. *spadone.*

D. *Espadroné* (s'), v. r. : se défendre, se débattre.

ESPAR, s. m. : pièce de bois. R. a. *sparren.* Cf. gaël. *spār.*

ESPÉRÉ, v. a. : attendre quelqu'un. *Espère mé diée minute.* R. *sperare.*

ESPÉSIŌTÉ, s. f. : chose remarquable. *Par espésiōté :* par rareté du fait. R. *specialitatem.*

ESPITÉ, v. n. : viser au but avec une bille. Cf. *bité.*

ESPŌZIÉ, v. a. : exposer. R. *ex, pausare.*

D. *Espōzision*, s. f. : exposition, danger. *Ya pā d'espōzision* : cela n'est pas à craindre.

Espōzouèr, s. m. : ostensoir, reposoir.

ESPRÈE, ad. : exprès. *Par esprèe* : à dessein, avec intention. R. *expressus*.

Esquéléte, s. m. : squelette. *Il ṫe come un esquéléte*. R. σκελετός.

ESQUINTÉ, v. a. : épuiser, harasser, mettre sur les dents. R. *ex*, *quintus*. Cf. pr. *esquintar*.

ESTATUE, s. f. : statue. R. *statua*.

ESTOMAC, s. m. : sein, poitrine. *O* (*é*) *l'a mi dān s'n estomac*. R. *stomachus*.

ÉSUYÉ, v. a. : essuyer. R. *exsucare*, (it. *asciugare*).

D. *Ésui*, *ési*, s. m. : essuie-mains.

ÉTA, s. m. : étal. R. a. h. a. *stal*.

ÉTABLIE, s. m. : établi. R. *stabilire*.

ÉTĀNCHON, s. m. : étançon. R. v. fr. *ester*.

D. *Étanchoné*, v. a. : étançonner.

Etanpèrque, s. f. : perche qui sert à appuyer, à soutenir. R. *estant* et *perque*.

ÉTANDE, v. a. : étendre. R. *extendere*.

D. *Étante*, s. f. v. : 1° l'action d'étendre ; 2° le lieu où l'on étend le linge pour le sécher ; 3° profit que fait quelque chose, par exemple un mets. *Fīre d' l'étante*.

† ÉTANPI, v. a. : appuyer. R. *estant*, ?

ÉTANQU(I)É, v. a. : étancher. Cf. esp. et pr. *estancar* de (?) *stagnum*.

*ÉTCHÉLE, s. f. : échelle. V. *équéle*.

ÉTCHURÉ, v. a. : écurer. R. *ex*, *curare*.

ÉTCHŪRIE, s. f. : écurie. R. a. h. a. *skura*.

ÈTE, v. : être. R. **essere*.

† ÉTÉLE, s. f. : étoile. R. *stella*.

D. *Ét'lé* (*s'*), v. r. : s'étoiler. *L'tan ée biin ét'lé s'sèr*.

Ét'lé, s. m. : hirondelle de mer. *Grān-t ét'lé* : *sterna hirundo*. — *P'ti-t ét'lé* : *sterna minuta*.

ÉTÈRS'LÉ, s. m. : tiercelet (*Falco nisus*). *Vif come un étèrs'lé*. R. *é* et *tiercelet* (*tertiolus.)

ÉTÈRLINQU(I)É, v. a. : pousser, lancer avec violence. *I l'a étèrlingué conte l' mur*. R. a. s. *sterling* ou a. h. a. *sturilinc*.

ÉTÈROŪ, s. m. : espèce de crible à larges trous qui sert à

enlever les pierres, la plus grosse paille du grain. R. *ex, terra.*

ÉTEURD(R)E, v. a. : tordre. R. *extorquere.*

ÉTIBO, s. m. : petit morceau de bois, etc., dont on se sert pour agacer. R. **stipottum* de *stipa.*

D. *Étiboqu(i)é*, v. a. : agacer. Cf. *équiboqu(i)é.*

ÉTIGO (Formigny), s. m. : brindille, petite souche qui sort de terre. R. Corruption vraisemblable de *étibo.*

ÉTIQU'NAR, s. m. : canard sauvage à longue queue (*Anas acuta.*)

ÉTO, s. m. : partie du chaume coupé restée en terre ; champ dont la récolte est faite. *Un éto d' bllé. La fère o-z'éto* [1]. R. a. h. a. *stupfila*, (a. m. *stoppel*).

ÉTOQU(I)É, v. a. : 1° briser les mottes de terre ; 2° enlever l'*éto* d'un champ ; 3° séparer la paille du grain. R. 1, 3, *ex, toqu(i)é.* 2, *éto.*

Étocoū, s. m. : 1° rouleau de bois fixé au bout d'un manche et avec lequel on *étoque*. Cf. *éblètoū* ; 2° crible à larges trous. Cf. *étèrou.*

ÉTORÉ, v. a. : pourvoir quelqu'un de quelque chose, la lui fournir. *S'étoré* : s'acheter quelque chose. R. *instaurare.*

D. *Étore*, s. m. : achat, emplette. *Fère sé-z étore.*

†ÉTORÉ, s. m. : coqueluche.

ÉTOUPÉ, v. a. : boucher un four, en calfeutrer la porte avec de la boue. R. **stuppare.*

D. *Étoupā*, s. m. : morceau de bois qui sert à boucher le four.

ÉTOUORDI, v. a. : étourdir. R. *ex, turdus.*

D. *Étouordison*, s. m. : tournis des moutons [2].

ÉTOUORNÉ, s. m. : 1° étourneau (*Sturnus vulgaris*) ; 2° étourdi. R. **sturnellus.*

ÉTRA, s. m.: piste. *Sieure à l'étra.* R. *stratum.*

D. *Étraqu(i)é*, v. a.: suivre à la piste.

ÉTRANJIÉ, s. m.: étranger. R. **stranearius.*

ÉTRANJIÉ, v. a.: étrangler. R. *strangulare.*

ÉTRÉ, a.: étroit. R. *strictus.*

ÉTRILE, s. f.: 1° étrille ; 2° espèce de crabe appelé aussi *cllacar* (*Portunus puber*) R. *strigilis.*

D. *Étriyé*, v. a.: étriller, battre.

1. Foire qui se tient à Bayeux le 3 septembre.
2. Mémoires de la *Société vétérinaire des départements du Calvados et de la Manche.* Bayeux, 1834.

Étriyie, s. f.: volée de coups.

ÉTRIN, s. m.: paille. R. *stramen*.

ÉTRIPÉ, v. a.: presser de manière à faire sortir les tripes, déchirer. *Il a étripé sé bā*. R. *é*, *tripe*.

ÉTRIVÉ, v. n.; endêver. *Fēre étrivé*: taquiner. R. a. h. a. *streban*.

ÉTUNBÉ (s'), v. r.: tomber, arriver. *Cha s'étunbe ma*. R. *ex*, n. *tunban*.

EUNE, a. f.: une. R. *una*. V. *yeune*.

EUYIE, s. f.: œillade. R. **oculare*.

ÉVARÉ, v. a.: effarer, effrayer. R. *ex*, (?) *warōn*.

D. *Évar*, s. m.: cri soudain de surprise, etc. *Pousé un évar*.

ÉVĒRTIN, s. m.: caprice subit. R. *ex*, *vertere*.

ÉVÉYÉ, v. a.: éveiller. R. *evigilare*.

D. *Évéyi*, a.: alerte, gai.

*EXANPE, s. m.: exemple. *Par exanpe*: allons donc. R. *exemplum*.

*EXIJIÉ, v. a.: exiger. R. **exigare*.

D. **Exijībe*, a.: exigible.

ĒZE, s. m.: 1° fortune, aisance. *Il ēe-t a s'n ēze*; 2° pl. besoins naturels. *Fēre sé-z ēze*. R. * *asia* de *ansa*. Rom. v, 349.

D. *Éz' mān*, s. m. pl.: besoins naturels.

Ézi, a.: qui est dans l'aisance.

F

FĀ, s. f.: faux. R. *falcem*.

FĀBE, s. f.: fable. R. *fabula*.

FACHE, s. f.: face. *An fache dé li*. R. *facies*.

FĀCHIÉ, v. a.: fâcher. R. prov. *fastigar*.

FACHON, s. f.: façon, chose façonnée. *Eune fachon d'bieure*. R. *factionem*.

D. *Fachoné*, v. a.: façonner.

FĀGNÉ, s. m.: 1° choses jetées en désordre. *Quél fāgné*! 2° lieu où on les jette. R. **fœnarius*.

FALE, s. f.: gorge, jabot d'un oiseau. R. n. *fiall*, a. h. a. *fël*, ag. s. *fell* (peau).

D. *Falée*, s. f.: plein la *fale*.

Falu, a.: qui a une grosse *fale*. *Pijon falu*.

Falue, s. f.: galette, espèce de gâteau plat cuit au four.

FALMĚQUE, s. f.: flammèche, étincelle. R. **falmisca* pour **flammisca*.

FAMĚNE, s. f.: famine. R. **famīna*.

FANDE, v. a.: fendre. R. *findere*.

FANÉTE, s. f.: lenticule d'eau qui couvre les mares. (*Lemna minor*, *major* et *polyrhiza*.) R. **fœnetta*.

FANGUE, s. f.: fange, boue. R. **fanica*, g. *fani*, a. h. a. *fenni*. Cf. pr. *fango*.

FANIE, n. pr.: Stéphanie.

FARĚNE, s. f.: farine. R. *farīna*.

*FARMAS'RIE, s. f.: pharmacie. R. *φαρμακεία*.

*FASILISÉ, v. a.: faciliter. R. *facilis*.

FAVĀ, s. m.: chaume desséché de la fève. V. *feuve*.

FAYI, a.: faible. R. *fallire*, sans doute par suite de l'expression : *le cœur lui a failli*.

1. FÉ, s. f.: foi. *Ma fê oui* : certainement. R. *fides*.

2. FÉ, s. m.: fer. R. *ferrum*.

D. *Férāle*, s. f.: ferraille. (**Ferracula*.)

Férāyé, v. a.: faire entendre un bruit de ferraille, remuer de la ferraille.

FÉBÉ, s. m.: espèce de jeu de barres qu'on joue le soir. R. *Phœbe*.

1. FÉE, s. m.: faîte, haut. *O fée d' l'ābre*. R. *fastigium*.

D. *Fêté*, v. a.: mettre un faîte.

Fêteure, s. f.: faîtage, faîtière.

2. FÉE, s. f.: fois. *Eune fée n'ĕe pā couteume*. R. *vicem*.

FÉGNAN, s. m.: fainéant. R. *facit*, **necentem*.

D. *Fégnanté*, v. m.: fainéanter.

Fégnāntize, s. f.: fainéantise.

FEL, a.: courageux, vigoureux, prompt à s'emporter. R. a. h. a. *fillo*, ag. s. *fell*.

F'NÉ, v. a. n.: faner. R. **fœnare*.

D. *F'neū*, *f'noū*, s. m.: faneur. — *F'neūze*, f. : faneuse.

F'nĕzon, s. f.: fanaison.

F'nāle, s. f. pl.: herbes sèches. Cf. *fouāle*.

F'NĔTE, s. f.: fenêtre. R. *fenestra*.

F'NOŪ, s. m.: fenouil (*Fœniculum officinale*). R. **fœnuculum*.

FĔRE, s. f. : foire. R. *fēria*.

Fère, v. a. : faire. *Fère a deū, fère d'ansanbe* : s'associer pour le jeu, etc. R. *facere.*

Fèrman, s. m.: meuble, tout ce qui se ferme à clef. R. *firmare.*

Fésābe, a.: faisable. R. *facibilis.*

Fésié, v. a.: fesser. R. a. *fitse* (latte) ou *fissa.*

D. *Fése-lāron*, s. m.: petit houx (*Ruscus aculeatus.*)

Fètre, s. m.: panaris. Cf. ang. *fester.*

Feumé, v. n.: fumer. R. *fumare.*

D. *Feumie*, s. f.: fumée.

F(e)umoū, s. m.: morceau de charbon non entièrement consumé et qui fume quand on l'allume.

Feūpe, s. f.: vêtement, objet de rebut. R. *fibra.* Cf. it. *felpa*, a. *felbel* et *peūfe.*

D. *Feūpié*, s. m.: fripier.

Feūp'rie, s. f.: objets sans valeur.

Feuve, s. f.: fève. R. *faba.*

Feūyon, fieūyon, s. m.: frêlon. Cf. *fieule.*

Feūyu, 1° a.: feuillu. V. *fieūyu.*

1. Fi, s. m.: fil. *Fil an cat(r)e*, s. m.: eau-de-vie. R. *filum.*

D. *Filache*, s. f. : filasse. *Pome d'filache* : espèce de pomme à cidre filandreuse.

Filachié, s. m. : tisserand.

2. Fi, s. m. : fils. R. *filius.*

D. *Fieu*, s. m. : garçon. (*Filium.*)

Fisé, s. m. : garçon, petit fils (terme de tendresse).

Fia, int. : fi.

Fiāb(l)e, a. : digne de confiance. R. **fidabilis.*

Fianche, s. f. : confiance. R. *fidentia.*

Fié, s. m. : fiel. R. *fel.*

Fiée, s. f. : grande quantité. R. *viata* de *via.*

Fièb(l)e, a. : faible. R. *flebilis.*

Fièr, a. : fier, dédaigneux. R. *ferus.*

D. *Fièr'man*, ad. : beaucoup.

Fiéro, a. : un peu fier.

Fiéte, s. f. : confiance. V. *fé* 1.

Fieule, s. f. : feuille. R. **folia.*

D. *Fieūyāje*, s. m. : feuillage.

Fieūyu, a. : feuillu, touffu. V. *feūyu.*

Fieūyo, s. m. : feuillet (d'un livre). Pl. *f(i)eūyō* : troisième estomac des ruminants, *feuillet.*

Fieũyotć, v. a. : feuilleter.

FIĔVE, s. f. : fièvre. R. *febris*.

FIFOTE, s. f. : 1° astérie ou étoile de mer ; 2° frai de poisson rejeté par la mer. R. ag. s. *fife*, *fōt*. Cf. *chin dẽe*.

FIGNON (trou), a. : podex. R. *finis*.

FIGU(I)É, *FIJIÉ, v. n. : figer. R. **figare*.

FILBĔR, s. m. : Philibert. *Noué d' filbĕr* : espèce de noisette, entourée en entier d'une enveloppe charnue. Cf. ang. *filbert*, a. *lambertnuss*.

FILE, s. f. : fille. R. *filia*.

FIL'TÉ, v. n. : chasser au filet. R. * *filettum*, dér. de *filum*.

D. *Filqu(i)é*, s. m. : chasseur au filet.

FIN, s. m. : foin. R. *fœnum*.

FINÉ, v. n.-a. : ruser, trouver. R. *finitus*.

D. *Finachié*, v. n. : finasser.

Finaré, s. m. : homme rusé, habile. (*Finitus naris*.)

Fino, s. m. : madré, rusé.

Finoté, v. n. : avoir recours à des ruses.

1. FIND(R)E, v. a. : feindre. R. *fingere*.

2. FIND(R)E, v. n. : céder, fléchir. R. *frangere* ; v. fr. *fraindre*. Cf. *fouind(r)e* et *flindre*.

FINGUE, FUNGUE, interj. affirmative. *Ma fungue oui*. R. (?) *fica*.

FINI, v. a. n. : finir. R. *finire*.

FIQU(I)É, v. a. : ficher, attacher une vache, etc., par une corde à un pieu au milieu d'un champ. *I fō poutte o qu' no-z ẽe fiqui*. R. **figicare*.

+ FIRLI, s. m. : fretin. V. *virli*.

FIRLIC, s. m. : limaçon de mer, appelé aussi *calin* et *gojin*.

FIROU, nom propre usité dans la locution : *Ch'ẽe la noblése à Martin Firou* ; *va t' couchié, tu soup'rā d'mouin*.

FISQU(I)É, v. a. : regarder fixement. R. **fiscare*.

FIYÉTE, s. f. : fillette, javelles réunies ensemble et placées debout. R. **filietta*.

FIYEU, FIYO, s. m. : filleul. R. **filiolus*.

FĪZÉ, s. m. : fuseau. R. **fusellus*.

FĪZÉE, s. f. : volige placée sur les solives. R. * *fusata*.

FLLĀ, int. : bruit d'un corps qui tombe. R. Onomatopée.

FLLAFLLA, s. m. : embarras. *Fĕre du fllaflla*. R. *fla* par onomatopée.

FLLANBE, s. f. : flamme. R. *flammula*.

D. *Fllanbé*, v. n. : brûler avec flamme. *Il ée fllanbé* : il est perdu.

Fllanbée, s. f. : feu clair.

FLLANÉ, v. n. : 1° paresser ; 2° bavarder. R. n. *flana*.

D. *Fllagné*, s. m. : paresseux, bavard. *Vieule fllagnère*.

FLLANQUIN, s. m. : morceau de viande entre l'épaule et la tranche grasse, *flanchet*. R. *flaccus*.

FLLAQUIN, a. : mollasse, maigre. R. *flaccidus*.

FLLĚE, s. m. : fléau. R. *flagellum*.

FLLĚLÉ, v. n. : être agité par le vent en parlant d'une fenêtre, d'une porte. R. (?) *flagellare*.

FLLÉME, s. f. : paresse. *Il a la fléme*. R. *flegma*.

FLLEU, s. f. : farine. R. *florem*. Cf. ang. *flour*, n. *flūr*.

D. *Flleuréte*, s. f. : 1° moisissure qui se forme sur les *baissières* du cidre ; 2° première (couche de) crème qui vient sur le lait.

FLLEURI, v. n. : fleurir. *Jon flleuri* : nom du *butomus umbellatus*. R. **florire*.

FLLEUME, s. f. pl. : pituite. *Rande dé flleume*. V. *flléme*.

FLLIE, s. f. : patelle vulgaire (*Patella vulgata*.) Cf. *tériné*.

FLLION, s. m. : espèce de telline (*Donax anatinum*.)

+ FLLIND(R)E, v. n. : céder, fléchir en parlant d'un membre malade. Cf. *find(r)e* 2.

FLLIP, s. m. : 1° Philippe, nom propre ; 2° breuvage composé d'un mélange de cidre, d'eau-de-vie et de sucre. Cf. ang. *flip*.

+ FLLIPSOSÉ, v. n. : avaler avidement. R. Pour *fripesaucé*.

FLLON, s. m. : tumeur, gros bouton. R. a. h. a. *flado*.

FLLONDE, s. f. : carrelet (*Pleuronectes flesus*.) R. n. *flydhri*, (ang. *flounder*).

FLLOQU(I)É, v. n. : pendiller, aller de ça et de là. *Flloqu(i)é o manche* : être sur le point d'être disgrâcié, d'échouer. R. *floccus*.

*FLLUCSIA, s. m. : fuchsia.

FOCHE, FOUACHE, s. f. : petit pain au beurre. R. *focacia*.

D. *Fochéte*, s. f. : 1° + nom vulgaire du *lotus corniculatus* ; — 2° nom d'une espèce de pomme à cidre sucrée et bonne à manger.

FOLE, s. f.: filet flottant dont on se sert en haute mer, en particulier pour pêcher la raie. R. *follis*.

FONDE, v. n. : fondre. R. *fundere*.

FŌN, s. m. : fond et fonds. R. *fundus*.

D. *Fōnsé*, v. n. : 1° enfoncer, creuser plus avant ; — 2° se jeter, s'élancer sur; — 3° mettre bas en parlant des lapins, etc.

Fōnsée, s. f. : portée.

+ *Fōnsu*, a. : creux, profond. Cf. *anfōn*.

FŌQU(I)É, v. a.-n. : faucher. R. * *falcare*.

D. *Fōque*, s. f. v. : ce qui est fauché dans un temps déterminé, l'action de faucher.

Fōqueū, *fōcoū*, s. m. : 1° faucheur; 2° insecte de la famille des araignées (*Phalangium opilio.*)

Fōcar, s. m. : serpe recourbée en crochet à son extrémité.

Fōqué, s. m. : 1° + espèce de serpe; — 2° croc-en-jambe. Cf. *ganbé*.

FORANGUE, s. m. : inflammation eczémateuse du pourtour de la bouche sous l'influence de la fièvre, du rhume, etc. R. *foris*, ?

FORBEU, a. : fourbu. R. *foris, bibere*.

D. *Forbéteure*, s. f. : fourbure.

FORCHE, s. f. : force. R. *fortia*.

D. *Forchié*, 1° v. a. : forcer, faire violence ; — 2° v. n., prendre de la force.

Forchie, s. f. : portée (de lapins, etc.)

Forchi, v. n. : grandir, prendre de la force.

FORJE, s. f. pl. : cisailles pour tondre les haies, *forces*. R. *forfices*.

FORJIÉ, 1° v. a. : forger ; — 2° v. n. : se frapper les fers en marchant, comme le font certains chevaux. R. *fabricare*.

FORMĀJE, s. m. : fromage. R. *formaticum*.

* FORSÉ, v. a. : faire violence à une fille, etc. V. *forchié*.

D. * *Forsée*, s. f. : portée d'une chienne, etc. V. *forchie*.

FORTEUNE, s. f. : fortune, richesse. R. *fortuna*.

FŌSÉYEUR, s. m. : fossoyeur. R. * *fossatorem*.

* FŌSILE, s. f. : faucille. R. * *falcilla*.

D. *Fōsiyon*, s. m. : faucille non dentée, espèce de serpe.

FŌTÉ, v. n. : faire une faute. R. *faute* (**fallita* de *fallere*.)

FOUA, int. : pouah !

FOUĀGNÉ, s. m. : objets en désordre. R. * *fœnarium*.

D. *Fouăgnère*, s. f. : lieu de débarras, endroit où tout est sens dessus dessous.

FOUĂLE, s. f. pl. : feuilles, branches sèches, etc., qu'on ramasse pour mettre au feu. R. **focalia*.

FOUĂYÉ, v. n. : fouailler. R. *fouet* de *fagus*.

D. *Fouăyie*, s. f. : bruit des coups de fouet, volée de coups de fouet, troupe de gamins.

FOUÉE, s. f. : feu clair. R. * *focata*.

1. FOUÊNE, s. f. : fouine, martre des hêtres. R. *fagina*.

2. FOUÊNE, s. f. : fouine, espèce de trident. R. *fuscĭna*.

D. *Fouêné*, *fouèné*, v. n. : pêcher à la fouine.

FOUI, v. a.-n. : fouir. R. **fodire*.

FOUIND(R)E, v. n. : céder. V. *find(r)e* 2.

FOUO, s. m. : four. R. *furnus*.

D. *Fouōné*, s. m. : fourneau, four à chaux. (**Furnellus*).

Fouōnée, s. f. : fournée.

Fouōni, s. m. : fournil.

Fouōniyé, v. n. : tourner et retourner, mettre sens dessus dessous en cherchant quelque chose.

Fouōniyar, s. m. : qui furète partout.

FOUŌR, s. m. : endroit où un objet se bifurque. *L'fouōr du tchu, l'fouōr d'sa tchulote*. R. **furcus*.

FOUORQUE, s. f. : fourche. *Fouorque à guerbe* : fourche en fer à deux dents. *Fouorque à māle* : fourche en fer à trois dents qui sert à remuer ou à charger le fumier. R. *furca*.

D. *Fouorquie*, *fouorqu'rée*, s. f. : quantité de fumier, etc., qu'on peut enlever avec la fourche.

Fouorcu, a. : fourchu.

Fouorqué, s. m. : 1° branche fourchue ; — 2° entre-deux des jambes. Cf. *fouōr*.

Fouorquéte, s. f. : fourchette.

FOUŌRE, FOURE, s. f. : foire. R. *foria*.

D. *Fouéré*, v. n. : foirer.

Fouérā, *fouéreū*, *fouéroū*, a. : foireux.

Fouéroū, s. m. : derrière. *Pran garde quë l'morvoū n'anporte l'fouéroū* : prends garde de faire la culbute.

FOUORMI, FROMI, s. m. : fourmi. R. * *formicus*.

D. *Fouormiyé*, *fromiyé*, v. n. : fourmiller.

Fouormiyêre, *fromiyêre*, s. f. : fourmilière.

FOUORNI, v. a. : fournir. R. a. h. a. *frumjan*.

FOUŌRÉ, s. m. : fourreau. R. * *fodrellus* du g. *fōdr*. Cf. a. h. a. *fuotar*, ang. *food*.

D. *Fouōré*, v. a.: fourrer. — *S'fouōré :* se faufiler.

Fouōrāje, s. m. : fourrage.

Fouōreure, s. f. : fourrure.

FOUŌYÉ, v. a. : fouiller. R. **fodiculare*.

D. *Fouōyasé*, v. a.-n. : chercher à fouiller.

Fouōyi, s. m. : fouillis.

FOURÉ (s'), v. r. : blettir, en parlant des fruits. *Père fourée*: poire blette. Cf. *fouōré*.

FOUTE, v. a. : jeter, donner, perdre. — *I ya foutu pa la tête* : il le lui a jeté à la tête. — *Vā tu m'foute l'can :* Vas-tu t'en aller.—*J'sieū foutu :* je suis perdu.— *Jān fout(r)e* : homme sans bonne foi. R. *futuere*.

D. *Foubā*, s. m. : gros cidre, qui jette à *bas*.

D. *Foutinasé*, v. n.: faire des riens, perdre son temps. *Qu'ée qu'i foutinase la ?*

Foutinas'rie, s. f.: chose futile ; tromperie.

Foutinéte, s. f.: plaisanterie, espèce de grog.

FRĀN, a. : franc, bon, vigoureux. *Frān d'colié*: qui tire bien, en parlant d'un cheval ; droit en affaires, en parlant d'un homme. — *Frān bllé* : blé barbu (*Triticum aristatum.*) — R. a. h. a. *franko*.

Frān, s. m. : pommier, poirier sauvage ou venu de graine que l'on élève. *Gréfé su frān*.

FRASIE, s. f. : Euphrasie.

FRÉ, a. s. m. : froid. R. *frigidus*.

FRËMÉ, v. a. : fermer. R. *firmare*.

D. *Frëmāyé*, v. a. : fermer fréquemment une porte, chercher à la fermer.

FRËNĀYÉ, v. n. : faire du bruit en agitant, remuer. R. (?) *frenum*.

FRËMI, v. n. : frémir, trembler. R. * *fremire*.

D. *Frëmeur*, s. f. : frayeur, frisson.

FRËMAN, adv. : fortement, rudement, vite. R. *firma* ou *forti*, *mente*.

FREŪLÉ, v. a. : frôler, battre. R. * *frictulare*.

D. *Freūlée*, s. f. : volée de coups.

Freūlié, freūyié, s. m. : vagabond, rôdeur.

FRICACHIẸ, v. a. : fricasser, dépenser, perdre. R. g. *friks* ou l. * *friscaciare* de *frixus*.

D. *Fricachie*, s. f. : fricassée.

FRICHON, s. m.: frisson. R. *frictionem.*

FRILOŪ, a. : frileux. R. * *frigidulosus.*

FRINVALE, s. f.: fringale. R. *fames*, br. *gwall* (mauvais).

D. *Frinvalié*, s. m.: grand mangeur, insatiable.

FRIOLÉ, v. n. : avoir grande envie. R. * *frigiolare.*

FRIPE, s. f. : chose éclatante, mais sans valeur ou de mauvaise qualité. *Émé la fripe* : aimer le luxe. R. subst. verbal de *friper* dérivé de *fibra*. Cf. *Rom.* III, 143.

D. *Fripoule*, *fripouye*, s. f.: gens de rien. *Ch'ée d'la fripoule.*

FRĪZIÉ, 1° v. a.: friser, effleurer ; 2° v. n.: être frisé. R. fr. *fris-le* (boucle).

D. *Frīzon*, s. m.: enfant dont les cheveux sont naturellement frisés.

FROŪE, FROE, s. f. : sciure de bois. R. subs. verbal de *froer* Coig. (frotter), dér. de *fricare.*

FRŌLÉ, v. a. : émietter. R. * *frictulare.* Cf. *freūlé.*

D. *Frōlée*, s. f. : pain émietté dans du lait.

FROMI, s. m. : fourmi. V. *fouormi.*

D. *Fromiyé*, v. n. : fourmiller.

Fromil'man, s. m. : fourmillement.

Fromiyon, s. m. : 1° fourmi-lion ; 2° pl. picotement, démangeaison. R. 1° * *formicoleon* Isid.; 2° * *formiculionem.*

* FRUITĀJE, s. m. c. : fruits (à couteau). R. *fructus.*

FRUSQUIN (sīn), s. m. : épargne.

FUMÉLE, s. f. : femelle ; — femme de mauvaise vie. R. * *femella.*

D. *Fumélié*, s. m. : coureur de femmes.

FUNJÈRE, s. f. : fougère. R. * *filicaria.*

FURÉ, v. a.; rendre furieux. — *S'furé*; se mettre en colère. R. * *furare.*

D. *Furé*, p. p. : furieux.

FŪ(T), s, m. : fût. R. *fustis.*

D. *Fūtāle*, s. f. : futaille.

Fūtée, s. f. : futaie.

Fūté, v. a. : rassasier, dégoûter. *Cha m'an a fūté.* — *S'fūté*, v. r. : se fatiguer, se dégoûter de quelque chose. *No s'ān fūte vite.* R. * *fustare.* Cf. v. fr. *fuster* (battre).

Fūtān, a. v. : qui dégoûte, fatigue, ennuie.

Fūté, a.-p. p. : rusé, fin. *Qu'il ée fūté.*

Futin, s. m. : nom de chat.

G

GĂ, s. m. : gars, garçon. R. (?) *carduus*.

+ GABÉRIIN, s. m. : trompeur de femmes. R. n. *gabba*.

GĀB(L)E, s. m. : pan de mur, pignon. R. n. gafl (b. l. *gabulum*). Cf. ang. *gable*, g. *gibla*.

GADOLIÉ, s. m. : garnement, vagabond. R. br. *gadal*.

GADOU, s. m. : vidangeur.

GAFÉ, v. a. : mordre, saisir avec les dents. R. c. *gaf*.

D. *Gafée*, s. f. : morsure.

GAJIÉ, v. a.-n. : gager, parier. R. * *vadiare*.

GALAPIAN, s. m. : vagabond. R. a. h. a. *gahlaufan*.

GALATINE, s. f. : usité dans la locution *ête an galatine* : garder la chambre, être malade.

GALĔGNIE, s. f. : plein les deux mains.

GALÉ, s. m. : galet. R. br. *gal*, kym. *calen*.

D. GAL'TÉ, v. n. : se choquer en parlant des fenêtres, des portes agitées par le vent; claquer en parlant des dents et par extension trembler. *Lé dān yān gal'tĕe d'fré.*

Galéte, s. f. : 1° gâteau plat; 2° crêpe faite avec de la farine de sarrasin.

Gal'té, v. n. : faire de la *galéte*.

Galichon, s. m. : petite *galéte* faite avec le reste de la *détranpe*.

GALI, v. n. : éprouver une espèce d'engourdissement dans les mains, en serrant trop peu un objet sur lequel on frappe. *Lé mīn m'ān galise*. R. (?) *callus*.

GALIMĀFRÉ, v. n. : manger gloutonnement. R. *cali* et fl. *maflelen* ; cf. a. ang. *gallimawfrey*.

D. *Galimāfrée*, s. f. : mets grossier et abondant.

GALOCHE, s. f. : 1° mauvaise chaussure, savate; 2° bouchon de liége ou morceau de bois cylindrique qu'on place debout, en le chargeant de pièces de monnaie, et qu'on cherche ensuite à abattre avec des palets, etc. ; jeu de bouchon. *Joué à la galoche*. R. *calopedia*.

D. *Galochié* : 1° v. a. : déformer ses chaussures; 2° v. n. : marcher de travers.

GALVADĔRE, s. m. : vagabond. R. *cal* et ?.

GALVŌDÉ, v. a. : mettre en désordre, gâter, manger malproprement. *Galvōdé la soupe*. R. *cal,* et ?.

D. *Galvōdée*, s. f. : mets préparé grossièrement et sans soin.

Galvōgu(i)é, s. m. : mauvais ouvrier, qui brouille tout.

GAMACHE, s. f. pl. : guêtres. R. esp. *guadamaci*.

GAMÉ, v. n., a. : recevoir dans la gueule, dans le bec, etc., ce qui est jeté. *I game biin*. — *Game lé*. R. ag. s. *gamen*.

GANBE, s. f. : jambe. R. *gamba*. Cf. c. *cam*...

D. *Ganbe*, s. m. : croc-en-jambe. Cf. *fōqué*.

Ganbéte, s. f. : petit couteau à manche recourbé.

Ganbié, s. m. : crochet en bois auquel les bouchers suspendent leur viande.

Ganbière, s. f. : morceau de cuir ou d'étoffe qui sert à protéger les jambes.

GANBÉRJIÉ (s'), v. r. : se redresser, prendre des airs. R. Peut-être pour *se goberger*.

GANDIYÉ (s'), v. r. : se balancer sur une chaise, etc. R. got. (?) *vandjan* ; cf. *gandolé (s')*.

GANDOLÉ (s'), v. r. : id. Cf. fr. *se gondoler*.

GANGNÉ, v. a, n. : gagner. R. a. h. a. *weidanjan*.

D. *Gangneū, gangnoū*, s. m. : qui gagne.

Ga(n)gne péteū, s. m. : rémouleur [1].

GAR, s. m. : oie mâle, *jars*. R. nor. *gassi*.

GARDIN, s. m. : jardin. R. a. h. a. *garto*.

D. *Gardiné*, s. m. : jardinet.

Gardiné, v. n. : jardiner.

Gardigné, s. m. : jardinier.

GARNI, v. a. : garnir. R. s. *warnian*.

GAQU(I)É, s. m. : mot usité dans la locution : *Couēfé come un gaqu(i)é* (un faiseur de jattes). R. *gate*.

* GAROU, s. m. : garnement. R. suéd. *varulf;* v. *varou*.

GARSE, s. f. : fille, femme légère. V. *gā*.

D. *Garsognère*, s. f. : fille qui fraie avec les garçons.

GATE, s. f. : jatte. R. *gabata*.

D. *Gatée*, s. f. : plein une jatte.

GĀTÉ, s. m. : gâteau, enfant gâté. R. a. h. a. *wastel*.

GĀTÉ, v. a. : détruire, perdre, répandre. *Gāté d' l'yo* : uriner. R. *vastare*.

+ GAVĀ, a. : brutal, grossier. R. *gave* (? *cavea*.)

1. *Gangne-péteū, gangne la vie, si tu peū.*

D. *Gavãyé*, v. n. : gaspiller, manger salement.
GAVÉLE, s. f. : javelle. R. **capella.*
D. *Gav'lé*, v. n., a. : mettre en javelle.
Gav'leŭ, s. m. : faiseur de javelles.
GLLACHE, s. f. : glace. R. *glacies.*
D. *Gllachon*, s. m. : glaçon.
GLLANÉ, v. a., n. : glaner. R. **glenare.*
D. *Gllane*, s. f. : glane.
Gllaneŭ, *gllanoŭ*, s. m. : glaneur.
GLLICHIÉ, v. n. : glisser. R. n. *glitsen.*
GLLIZE, s. f. : glaise. R. *glitea.*
1. GLLEU, s. f. : glu. R. *glus.*
D. *Gllué*, v. n. : être gluant.
2. GLLEU, GLLU, s. m. : glui. R. c. *cloig.*
D. *Gllué*, v. a. : faire du glui.
*Gllué*e, s. f. : paille propre à faire du glui.
+ GLLEUMÉ, v. a. : avaler.
GLLO, s. m. : ver blanc de la viande gâtée. R. *glutus.*
*GLLORIEUZ'TÉ, s. f. : vantardise. R. **gloriositatem.*
GLLOTE, a. : visqueux, gluant. R. a. h. a. *kletto.*
D. GLLOTOGNÉ, s. m. : glouteron (*Lappa tomentosa.*)
GNAF, s. m. : savetier. R. ?
GNAFÉ, v. a. : mordre à la dérobée. R. ag. s. *gnafan.* Cf. *gnaqu(i)é.*
D. *Gnafe, gnafée*, s. f. : morsure.
GNAGNAN, s. m. : mets sucré, bonbon. R. Onomatopée.
GNAQU(I)É, v. a. : mordre, saisir avec les dents. R. n. *gnaga.*
D. *Gnaquée*, s. f. : morsure.
1. GNÉ, v. a. : nier. R. *negare.*
2. GNÉ, v. a. : noyer. R. *necare.*
GNÉCHE, s. f. : nièce. R. **neptia.*
GNÉLE, s. f. : nielle (*Agrostemma githago.*) R. *nigella.*
GNÉE, s. m. : 1° niais ; 2° œuf ou objet en forme d'œuf laissé dans un nid pour empêcher les poules d'aller pondre ailleurs. R. **nidacem.*
GNEU, s. f. : nuit. R. *noctem.*
GNEULE, s. f. : *nuile*, nielle (*Uredo carbo.*) R. **nucula* p. *nebula.*
D. *Gneulé*, a. : *nuilé*, atteint de la nielle.
GNEŪRE, v. a. : nuire. R. *nocĕre.*
D. *Gneŭsībe*, a. : nuisible.

GNOGNOTE, s. f. : chose insignifiante, terme de tendresse.

D. *Gnognoté*, v. a. : dorloter.

GNOL, a. : indolent, paresseux. R. (?) *gnée*.

D. *Gnolé*, v. n. : faire le paresseux.

G'NOLE, s. f. : jambe. *Tire tė g'nole d' la.*

G'NOTE, s. f. : dent. R. nor. *kenna* (mâchoire).

1. + Go, s. m. : bois. R. a. *wald*.

2. + Go, s. m. : coq (Pluquet). R. *gallus*.

D. *Gōpleumé*, a. : mal peigné, les cheveux en désordre ou mal coupés, semblable à un coq auquel on a arraché les plumes.

GOBIN, s. m. : morceau (de pain). *Il an a avalė un grō gobin*. R. *gobbe*, c. *gob* (bouche).

D. *Gobiyon*, s. m. : petit morceau.

GŌCHIÉ, a. : gaucher. R. a. h. a. *welk* (faible).

GODAYÉ, v. n. : godailler. R. v. fr. *godale* (*good ale*.)

D. *Godāl'rie*, s. f. : ribote.

GODE, s. f. : gade (*Gadus barbatus*.) R. γάδος.

GODICHE, a. : grotesque, ridicule. R. *claudius*.

D. *Godichon*, a. : gauche.

GODRON, s. m. : goudron. R. **alquitranum* de l'ar. *al qaṭran*.

D. *Godroné*, v. a. : goudronner.

GOFICHE, s. f. : nom de diverses espèces de *pecten* et en particulier du *pecten maximus*. R. ag. s. *gōd* ou *co* pour *ca* et *fish*.

GOGALE, s. m. : niais, sot. *Grān gogāle*. R. c. *gog*(*an*).

GOJE (Port), GOJIN (canton de Trévières), s. m. : limaçon de mer (*Turbo littoreus*.) R. *gurges*; *goje* et *gojin* sont pour *gorje* et *gorjin* [1]. Cf. *calin*.

GORIN, s. m. : pourceau. R. a. *gurren*.

GORJIÈRE, s. f. : ruban qui passe sous la gorge et sert à fixer la coiffure. R. *gurges*.

GORŌ, GOUORŌ, s. m. pl. : écrouelles. R. br. *gōr*.

GOSE, s. f. : mensonge. R. Cf. ang. *gossip*.

D. *Gosé*, v. n. : mentir.

GOTON, s. f. : diminutif de Marguerite.

GOUĀPÉ, v. n. : jaser, plaisanter. R. br. *goap*.

D. *Gouāpeū*, s. m. : mauvais plaisant.

GOUĀYÉ, v. n. : injurier, crier. R. (?) *gula*.

1. Sur certaines parties du littoral normand on leur donne le nom de *gorjeu*.

GOUBLIN, s. m. : revenant, esprit follet. R. **gobelinus* de κόβαλος.

D. *Goubliné*, v. n.: hanter, faire le revenant.

GOULE, s. f.: gueule, bouche. R. *gula*.

D. *Goulée*, s. f.: bouchée.

Gouléte, s. f.: petite bouche.

Goulé, s. m.: verveux; filet en forme de poche qui sert à prendre les lapins; passage étroit. *Rue du Goulet*: nom d'une ancienne rue de Bayeux.

Goulafre, *goulu*, a.: gourmand.

Gouliban, s. m.: gourmand.

Goulūman, ad.: avidement, avec gourmandise.

Goular, s. m.: bavard.

Goulitre, *gouyitre*, s. m.: ouvrier qui retire la chaux (en se tenant à la *goule*) du four.

GOUOR(D), a.: gourd, engourdi. R. *gurdus*.

GOUORMĀ, s. m.: 1° gourmand; 2° goëland (*Larus fuscus*). R. irl. *gior* (se gorger).

GOURĀ, s. m.: gourmand. R. c. *gōr*.

GOURÉ, v. a.: tromper. R. nl. *gorre* (avare).

GOUŌ(T), s. m.: goût. R. *gustus*.

D. *Gouōté*, v. n.: goûter.

Gouōtu, a.: savoureux.

GOUROUFE, s. m.: blatte (*Blatta orientalis*).

+ GOUSPIYÉ, v. a.: houspiller.

GRADE, GRADÉLE, s. f. pl.: petites groseilles. R. n. *gaddr*, ag. s. *gād* (aiguillon) avec épenthèse de *r*. Cf. *gadelle* Lit. et a. *stachelbeere*.

D. *Gradélié*, s. m.: groseillier (*Ribes rubrum*.)

GRAFINÉ, v. n.: chercher à prendre. R. a. h. a. *grifan*.

GRĀN, 1° a.: grand; 2° s. m.: grand-père. *Mān grān*, *ma grānde*.

D. *Grānman*, ad.: grandement.

GRANCHE, s. f.: grange. R. *granea*.

GRAPE, s. f.: crabe. *Grape érajie*: nom du *cancer mœnas*. — *Grape franche*: nom du *cancer pagurus*. R. v. fr. *grappe* (crochet), a. h. a. *krapfo*. Cf. *crāpe*, ag. s. *crabba*.

GRAPÉ, v. a: prendre, saisir. *S'grapé*: se cramponner, s'accrocher à. R. a. h. a. *krapfo*.

D. *Grapiyé*, v. n. : chercher à prendre, lésiner, *grappiller*. *I grapile su tou*.

Grapiyāje, s. m. : grappillage.

GRĀ (s), a. : gras, couvert de graisse. *Grāse poulète* : anserine blanche (*Chenopodium album.*) R. *crassus.*

D. *Grāsiyé*, v. n.: grassayer.

GRAVÉ, a.: marqué. *Gravé d'pětite vérole.* R. nl. *graven*, a. *graben.*

GRĀYO, s. m.: graillon, miette. R. *craticulum.*

GRÉDINÉ, v. n.: lésiner. R. got. *grēdus* (avidité.)

GRÉNE, s. f.: graine. R. **grana.*

D. *Grégné*, *guěrgné*, s. m.: grenier.

Gréné, *gréni*, *guěrni*, v. n.: monter en graine.

Grénu, *guěrnu*, a.: grenu, chargé de grain.

GRĚSE, s. f.: graisse, fumier. R. *crassa.*

D. *Grěsié*, v. a. n.: graisser, engraisser un animal, fumer une terre. *I grěse biin.*

Grěsoū, s. m.: qui engraisse.

GRÉSI, s. m.: grésil. R. Dim. de *grêle.* (m. h. a. *griezel*).

D. *Grésiyé*, 1° v. n.: grésiller. 2° v. a. couvrir. *Ch'an ěe grésiyi.*

GRĚVE, s. f.: grive (*Turdus musicus.*)

GRI, GRĚE, s. m.: gril. R. *craticulum.*

D. *Griyé*, v. a.: griller (rôtir), dessécher. *L'solé a tout griyi.*

GRILE, s. f.: grille. R. *craticula.*

D. *Griyé*, v. a.: griller (fermer avec une grille); glisser. V. *dégriyé.*

GRIBICHE, s. f.: femme acariâtre et méchante. *Vieule gribiche.* R. ag. s. *gripān.*

GRICHIÉ, v. n. : être de mauvaise humeur. Cf. it. *grinza* et *grinchié.*

D. *Griche*, s. f. : grimace, mauvaise humeur. *Fěre la griche* : faire la mine.

Grichu, a. : grognon. *Vieule grichue.*

GRIGNÉ, GRĚGNÉ, v. n. : pleurnicher.— + *Grigné dé dān* : grincer des dents. R. ag. s. *grennjan.*

GRIGNE, GRĚGNE, s. f. : croûte de pain. R. *granum.*

Grignoche, s. f. : morceau de croûte.

Grignochié, v. n. : grignoter.

GRĪJE, s. f. : 1° peigne qui sert à *teiller* le chanvre ; — 2° drague qui sert à la pêche aux huîtres. R. (?) fl. *gruysen*

D. *Grijié*, v. a. : 1° plisser ; — 2° égrener le blé sans le battre avec le fléau, mais en le frappant contre un mur, une table.

Grijé, s. m.: pli fait à une étoffe.

Grijoū, s. m. : espèce de rateau à longues dents qui sert à faire le glui.

GRĪMACHE, s. f.: grimace. R. ag. s. *grīma*.

D. *Grīmachié*, 1° v. n. : grimacer; — 2° s. m. : grimacier.

GRĪMÉ, v. a. : griffer. R. m. h. a. *grimmem*.

GRIN, [1] s. m. : grain. R. *granum*.

GRINCHIÉ, v. a. : grincer. *Grinchié lé dān*. R. a. h. a. *gremizōn*.

GRINDE, v. a. : grincer. R. **grinnere* pour *grunnire*. Cf. v. fr. *grondre* ou m. h. a. *grinnen*.

D. + *Grindo*, s. m. : tourne-pierre (*Strepsilus interpres*).

GRINPLÉ, s. m. : grimpereau. V. *gripé* et *gripe-an-hā*.

GRIPÉ, v. n. : grimper. R. n. *grīpa*.

D. *Gripe-an-hā*, s. m. : grimpereau (*Certhia familiaris.*)

GRI, a. : gris. — s. m. : cheval gris. R. a. h. a. *grīs*.

D. *Grizi*, v. n. : devenir gris.

Grizé, s. m. : petite pomme à cidre de couleur grise. *Pome d'grizé*.

GRO, s. m. : eau fétide et fangeuse. R. n. *gorm*, ang. *gore* (limon).

GRŌ, 1° a. : gros, fort, riche. *Fêre l'grō* : faire le riche, l'homme d'importance. *Ch'ée-t un dé grō d'l'andré.*—*Grō cid(r)e*: cidre fort, sans eau. — 2° s. m.: cidre pur. *Bêre du grō*. R. **grossus*.

D. *Grosé*, s. m. : morceau extérieur du fagot plus gros que les branches du milieu, rôndin. Cf. *par'man*.

Grosié, a. : gros, fort, brutal.

GRONÉE, s. f. : plein un tablier. *Eune gronée d'bran*. R. a. h. a. *gēre*. Cf. pic. *gron* : tablier.

GRONSÉ, v. n : murmurer entre haut et bas, gronder entre ses dents. R. a. *grunzen*.

GROUÉ, v. a. : émietter, égrener. R. ag. s. *grout*.

GROUIN, s. m. : groin. R. *grunnire*.

GROUĔZÉLE, s. f. : groseille. R. a. *kräusel* (*beere*).

D. *Grouĕzélié*, s. m. : groseillier à maquereaux (*Ribes grossularia.*)

+ GROUSÉ, v. n. : remuer légèrement (Pluquet.)

GRUJIÉ, v. a. : 1° dépouiller quelqu'un, manger son bien ; — 2° égrener le blé. Cf. *grijié*. R. b. a. *grusen*.

1. *Grain* s'est atténué en *grin*, au lieu de se développer en *grouin*, comme *pain* en *pouin*, évidemment à cause du mot *grouin* (groin).

GRUM'LO, s. m. : petit grumeau qui se forme dans le lait, etc. R. * *grumellottus*.

D. *Grum'loté*, v. n. : se cailler d'une manière incomplète ; se former en grumeaux.

GUÉ, 1° a. gai, un peu ivre ; — 2° s. m. geai (*Corvus glandarius*.) R. a. h. a. *gāhi*.

GUÉDÉ, s. m. : espèce de grondin (*Trigla hirundo*.) Cf. *guédi*.

GUÉDI, a. : rempli, couvert. *Ch'ée guédi d'taque*. R. a. h. a. *weidōn*.

1. GUĚRBE, s. f. : gerbe. R. a. h. a. *garba*.

D. *Guěrbé*, v. n. : gerber.

Guěrbé, s. m. : petite gerbe.

Guěrbière, s. f. : fenêtre de la grange par laquelle on entre les gerbes ; bouche démesurément grande.

2. GUĚRBE, s. m. : plongeur (*Colymbus glacialis*.)

GUÉRÉ, s. m. : jarret. R. br. *gār*.

D. *Guěrqu(i)é*, s. m., *guěrqu(i)ěre*, s. f. : jarretière.

GUĚRGNÉ, s. m. : grenier. V. *grégné*.

GUEŪ, s. m. : misérable, homme sans probité.

D. *Gueūzar*, s. m. : coquin, misérable.

Gueūze, s. f. : femme de mauvaise vie. *Couri la gueūze*.

Guëzéte, s. f. : fille légère, impertinente.

GUÉZI, a. : couvert, criblé. Cf. *guédi*.

GU(I)A, int. : dia. V. *dja*.

GU(I)ĀBE, s. m. : diable. *Gu(i)ābe* (de mer) : baudroie (*Cattus scorpius*.) R. *diabolus*.

GU(I)EU, s. m. : Dieu. R. *Deus*.

+ GUIBOLE, s. f. : jambe. V. *Quibole*.

GUICHON, s. m. : tasse en bois de la contenance d'un tiers de litre. R. dériv. de *guiche*.

D. *Guichonée*, s. f. : plein un *guichon*.

GUIDON, s. m. : bride simple et à un seul mors. R. g. *vitan*.

GUIGNÉ, v. n. : se cacher à la cligne-musette. *Gui(g)ne* : cache-toi. R. a. h. a. *kīnan*.

D. *Gui(g)ne*, s. f. : lieu où se place celui qui *guine*.

GUILMUCHÉTE, s. f. : cligne-musette. R. *gui(g)ne* et *muchéte*.

GUINCHIÉ, v. n. : regarder de travers en baissant les oreilles, comme le font les chevaux qui mordent. R. a. h. a. *winkjan*.

D. *Guinchar*, s. m. : cheval qui *guinche*.

Guincheū, a. : qui guinche.

GUĔNE, *GUINE, s. f.: 1° espèce de cerise, *guigne* ; — 2° pl. branchies de poisson ; — 3° boursoufflures qui se forment à la surface des pains qu'on met au four. *Pousé dé guine*. R. a. h. a. *wihsela*.

GUIŌME, s. f. : Guillaume. R. a. *Wilhelm*.

GVA, s. m. : cheval. R. *caballus*. Cf. *j'va*.

GVĔCHE, s. f. : chouette. R. **capitia*.

GVEU, s. m. : cheveu. R. *capillus*.

GVILE, s. f. : cheville. R. **capicla* pour *capitula*.

C. JORET.

VARIÉTÉS

1. NOMS POSTVERBAUX EN LATIN.

J'appelle ainsi des noms qui ont été formés après les verbes dont ils ont l'air d'être les primitifs. Dans la plupart des exemples qui vont suivre, la postériorité du nom se reconnaît aisément à la signification, laquelle est empruntée à une acception détournée du verbe. On peut prendre pour type le mot :

Pugna de *pugnare*, qui lui-même est tiré de *pugnus* « le poing. » La succession historique des formations est donc : *Pugnare* « combattre à coups de poing », puis « combattre en général ». Le verbe avait déjà ce dernier sens quand on en a dérivé *pugna* « le combat ».

Voici d'autres exemples :

Arma de *armare*, qui signifiait à l'origine se couvrir les épaules (*armos*) d'une cuirasse ou d'un bouclier. Le substantif, par un souvenir de cette origine, désigne les armes défensives, par opposition à *tela* les armes offensives.

Libum « gâteau sacré » de *libare* « arroser ». L'antériorité du verbe est assurée par le grec λιίβειν « arroser », λιβρός « humide », λιβάς « goutte », ainsi que par le latin *delibutus*.

Lucus « une éclaircie dans le bois » de *lucare*, verbe conservé dans *collucare*, *sublucare*. On sait que dans les bois sacrés l'opération consistant à émonder les arbres ou à éclaircir les taillis, était accompagnée de cérémonies religieuses, qui revenaient à intervalles fixes. Le mot *lucus* « éclaircie » a pris par extension le sens de « bois sacré ». Ainsi se trouve réhabilitée l'ancienne étymologie condamnée par Quintilien.

Adulter de *adulterare*, verbe venant de *alterare* « fausser, corrompre. » On disait *adulterare colorem*, *gemmas*, *nummos*. On a dit ensuite *adulterare matronas*. C'est dans ce dernier sens que le verbe a produit l'adjectif *adulter*.

Abundus, *abunde*, de *abundare* « déborder ».

Truncus « mutilé » de *truncare*, qui vient lui-même de *truncus* « un tronc d'arbre ». Le verbe *truncare* signifie couper un tronc d'arbre, grâce à une ellipse dont toutes les langues offrent de nombreux exemples. C'est ainsi que *plumer* en français signifie arracher les plumes et que *köpfen* en allemand veut dire couper la tête. En latin, *jugulare*, de *jugulum* « cou », signifie « trancher le cou. »

Les noms de divinités comme *Aius*, *Domiducus*, *Subigus*, *Postvorta*, *Antevorta*, *Deverra*, *Flora*, *Panda*, *Lua*, *Cuba*, *Prema*, *Pertunda*, *Perfica*, *Vica*, *Pota*.

C'est le même procédé de dérivation que M. Egger a étudié en français. Je ne doute pas qu'en portant l'attention de ce côté, on n'arrive à constater en latin la présence d'un nombre assez considérable de substantifs formés de cette façon.

2. Castrum.

Dans un récent travail sur la formation de *st* et *ss* en latin, je vois que Fröhde sépare *castrum* « camp » et *castrare* « couper[1] ». Le primitif de ce dernier correspondrait au sanscrit *çastram* « instrument tranchant, couteau » (comp. *çasati* « il tue »), tandis que *castrum* « camp » serait tiré d'une racine *cad* = sanscrit *chad* « couvrir, cacher », d'où *chattra* « parasol ». Je crois qu'ici comme en beaucoup d'autres cas, une étude plus attentive de la filiation des sens aurait permis de reconnaître la parenté des deux mots. *Castrum* est un espace coupé dans un plus grand, une place mise à part au moyen d'un fossé ou de quelque autre séparation. Il n'a pas nécessairement le sens militaire, comme on le voit par les expressions *castra tabellariorum*, *victimariorum*, qui désignent certains quartiers de Rome. Cf. en ombrien *castruof* « les champs ». C'est ainsi que *claustra* a passé du sens de « barrière » à celui de « lieu fermé ». Il a donc même origine que le primitif *castrum* « instrument pour couper » supposé par *castrare*. Le français *tranchée*, *retranchement* montre bien l'affinité des deux significations.

Le verbe est *cædere* qui ferait attendre une forme *cæstrum*. Nous avons la permutation contraire dans le nom propre grec Ἀσκληπιός devenu *Æsculapius*.

[1] Bezzenberger. *Journal*, I, 80.

3. UTI, VELUTI, SICUTI.

Comme un ī long final peut bien s'abréger en latin, mais non tomber, ainsi qu'on le voit par *nisi*, *quasi*, *heri*, *domi*, *ibi*, nous ne saurions accepter l'explication de Bopp et de Corssen, qui divisent *u-tei, u-ti*, et en font venir *ut*. Nous avons ici la même enclitique *ei* qui se trouve si souvent en ombrien et en osque. Elle est venue s'ajouter à une conjonction *ut*, déjà apocopée sans doute, mais existant sous cette forme depuis longtemps (cf. *et*, *aut*, *tot*, *quot*, *at*). Nous avons donc un mot de plus à ajouter à ceux que cite (p. II, 235) M. Louis Havet : *quī* (pour *quo-i*), *hī-c* (pour *ho-ei-c*).

4. *Ninctu*, *nepitu* EN OMBRIEN.

Ces deux mots allittérants sont probablement de même origine. L'alternance de *c* et de *p* doit faire supposer en latin *qu*. Je crois que nous avons ici le verbe *linquere* fléchi une fois avec l'insertion d'un *n*, l'autre fois sans la nasale. Il reste en latin une trace de cette double conjugaison dans *lĭnquo* et *releiqui, releictus*. Le *n* initial permute avec *l* comme dans *nerf* = *lares*, *naraklum* = *lararium*, νύμφη = *lympha*. On sait qu'en ombrien il n'y a pas de mots commençant par *l*. Sur une permutation analogue de ν et de λ en grec, voyez Curtius, *Studien*, IV, p. 335. On prie donc la Divinité invoquée d'abandonner, de délaisser les Lares et les Pénates des contrées rivales.

MICHEL BRÉAL.

Ψύλλα, PULEX.

Ψύλλα, ψύλλος sont probablement des métathèses de *πυσλα, *πυσλος (le redoublement du λ est une sorte d'allongement compensatif, qui maintient le rhythme du mot malgré le déplacement du son *s*). Ceci explique l'*u* long de *pūlex*, qui est pour **pŭslex*. — Le lithuanien *blusà* et le slavon *blŭχa* présentent une métathèse autre que celle de ψύλλα. Je laisse aux germanistes le soin d'expliquer le vha. *flôh*.

CAESIUS, CAELUM.

Nigidius Figulus (Gell. 2, 26, 19) avait reconnu la parenté de *caelum*, l'espace bleu, avec l'adjectif *caesius*, bleu verdâtre. Il est curieux que des étymologistes modernes méprisent ce rapprochement. — *Caesius* ayant une *s* entre voyelles, doit venir d'une forme où l'*s* était double (cf. *hausi* pour **haussi*, *ūsus* pour **oessus*, *mīsi* pour **mīssi*, etc.); une *s* primitivement simple se serait changée en *r*. Il faut donc supposer un ancien adjectif **caissios*, bleu; ceci nous indique que *caelum* est pour **caissolom*, **caislom*. — *Caeruleus* est, comme on l'admet assez généralement, pour **caeluleus* : cf. *Parilia* pour *Palilia*.

PALA.

Il existe dans les langues slaves une racine *pas* qui a le sens de *labourer*: en slavon *paχati*, 1e p. *paša̜*.

A cette racine, M. Fick a rapporté, non sans vraisemblance, *pas-tinum*, nom de la houe en latin. Il faut sans doute tirer de la même origine, et en tout cas rapprocher de *pastinum*, le mot *pāla* pour **pasla*, bêche, pelle.

MALO.

Mālo, archaïque *māvolo*, remonte comme chacun sait à *măgis volo*. Il faut supposer une forme intermédiaire **măsvolo*; la chûte de l'*s* a amené l'allongement de l'*a*. Cf. *dīvello* pour *dĭs vello*, *āvello* pour *ăbs vello*, *ēvello* pour *ĕx vello*, *sēviri* pour *sĕx viri*.

PASCO.

Le verbe *paître* a pour racine en latin, non *pa* ou *pā*, mais *pāsc*[1]. Le supin *pastum* a l'*a* long (PAASTORES C. I. L. 1, 551) et est pour **pāsctum*. Le parfait *pāvi* vient de **pāsvi*. Le dérivé *pābulum* vient de **pāsbulum* (cf. pour l'altération phonétique *nōbis* de **nosbis*, *vōbis* de **vosbis*[2]) : il est au supin *pastum* ce que *săbulum* est à *sătum*, *fābula* à *fātum*, *latĭbulum* à *latĭtum*, *sūbula* à *sūtum*, *fī(g)bula* à *fīxum* (où l'*i* long est attesté par l'orthographe FIXVS dans les inscriptions).

PANIS.

Pānis, qu'on rattache un peu légèrement qui à *pĕnus*, qui à *pasco*, est évidemment congénère de *pasta*, *pastillus* et *pastillum*. Il est donc pour **pasnis* comme *pēnis* est pour **pesnis*.

VERBENA.

Verbēna, baguette, est pour **verbĕsna* et se rattache à *verbera*, coups, étrivières.

TERRENUS.

Terrēnus est pour **terrĕs-nos* et vient du même primitif que *terres-tris*.

CATENA, CATERVA.

Peut-être y a-t-il quelque parenté entre *catena*, chaîne, et *caterva*, troupe, bande. Il faudrait restituer des formes **cates-na*, *cates-ua*[3].

EGENUS, HABENAE.

Egēnus est pour **egĕsnus*, et, comme *egestas*, dérive du participe *egens*. L'analogie conduirait à supposer de même que *habēnae* est pour **habesnai*, dérivé du participe *habens*.

[1] Le rapprochement avec les verbes composés *compescere*, *dispescere*, qui font au parfait *-pescui*, est absolument insoutenable. Le sens de fantaisie que Festus attribue à ces deux verbes ôte toute valeur à ce qu'il dit de *impescere*. On n'a donc aucune raison de douter que l'*a* de *pasco* soit long.

[2] On a le choix de tirer ces formes soit des nom.-acc. *nōs*, *vōs* (cf. *duōbus* de l'ancien nom.-acc. duel **duō* qui a dû précéder *duŏ*), soit des accusatifs perdus **nŏs*, **vŏs* (indien *nas*, *vas*) qui ont donné les dérivés *noster* et *voster*. Dans ces derniers l'*o* était bref, comme le prouve son traitement dans les langues romanes ; c'est ce qu'atteste d'ailleurs l'alternance de *voster* et *vester*.

[3] Cf. *furvus* pour **fus-uos* de la même origine que *fus-cus*.

FANUM.

Il est arbitraire de rattacher directement, comme on l'a fait depuis Festus jusqu'à M. Vaniček, *fānum* au verbe *fari*.

Fanum est pour **fās-num* et vient de *fās*; il a pour congénères immédiats *fas-tus* et *ne-fār-ius*.

MOENIA, MURUS.

On a depuis longtems reconnu la parenté de *moenia* avec *mūrus*, archaïque *moerus*. On décompose traditionnellement ces mots en *moe-nia, moe-rus*. La racine étant inconnue, il peut être utile de remarquer qu'on les décomposerait non moins légitimement en **mois-nia, *mois-os*.

VESTIGIUM, VENARI, VENA.

On a donné diverses étymologies de *vēnari*, chasser, et de *vestīgium*, piste, trace. Je ne sais si personne a songé à rapprocher ces deux mots, dont la parenté est fort probable. *Vēnari* doit signifier proprement *suivre à la piste*. *Vēna*, filet d'eau, filon de métal, signifiait sans doute à l'origine une traînée, une trace, une piste, et est le primitif de *vēnari*. On peut supposer des formes primitives **vesna, *vesnari* (cf. *venum*, indien *vasnam*), qui auraient en commun avec *vestigium* une syllabe *ves*. Outre cette syllabe, *vestigium* et *vestīgare* contiennent deux suffixes, l'un commençant par un *t*, l'autre parent des suffixes de *fatīgare, castīgare, fastīgium, claudīgo, lentīgo, mellīgo, orīgo*.

VANUS, VASCUS.

A la même origine que *vastus*, désert, il faut rattacher *vas-cus*, que les glossaires traduisent par *inanis*, et *vānus* pour **vas-nos*, vain, vide.

QUI ET QUIS.

Le *quī* de *quidam* a le même sens que le *quĭs* de *quisquam, quispiam*. *Quīdam* est donc pour *quĭs+dam* : cf. *īdem, dīduco, nīdus* pour *ĭs+dem, dĭs+duco, *nizdus*.

Quīnam peut être formé de *quī* et *quisnam* de *quĭs*. Mais il est plus probable que *quisnam* est une formation récente, et que *quīnam* est sorti d'un ancien **quĭs-nam* comme *bīni* de **bĭsni*.

L'*s* ne tombe jamais devant une sourde : *quīcumque* n'est donc pas formé du même simple que *quisque*. Aussi la syntaxe de ces deux mots est-elle différente, bien que leur sens présente quelque analogie.

Quīlĭbet pourrait, au point de vue phonétique, s'expliquer par un ancien **quĭslĭbet*. Mais syntactiquement une phrase comme *qui-lĭbet amat* a une telle ressemblance avec une phrase comme *quicumque est amat*, qu'il n'y a pas lieu de chercher un autre simple que *qui*. La même observation s'applique à *quīvis*. — Les nominatifs *quīvis* et *quīlĭbet* sont d'ailleurs de formation postérieure à celle de leurs cas obliques. On a pu dire dès l'origine *hoc est cujus vis* ou *tibi libet* (*esse*), *hoc dabitur cui vis* ou *tibi libet* (*dari*), *credo esse hunc quem vis* ou *tibi libet* (*esse*), mais il eût fallu dire *amat ille quem vis* ou *ille quem tibi libet* (*amare*), non pas *amat qui vis* ou *qui tibi libet*. *Quivis* et *quilibet* ont été créés par analogie pour compléter les autres cas, et alors qu'on n'avait plus une conscience claire de l'étymologie de ces derniers.

CREDERE.

Les muettes dentales, en latin comme en grec, sont sujettes à se changer en des sifflantes à la fin d'une syllabe phonétique. Le grec a, par exemple, ἴσμεν pour ἴδμεν. Le latin a *manifestus* pour **-fedtus* de *fendere*, *rostrum* de *rodere*, *fistula* de *findere*, *est* de *edo*, *potestas* et *egestas* pour **-enttas*. Devant *r* l'*s* issue de *t* se change en *b* comme l'*s* primitive : *salubris* pour **salusris*, **salut-ris* [1]. Devant une autre sonore l'*s* issue de *t* tombe comme l'*s* primitive en allongeant par compensation la voyelle précédente : *rĕsmos* puis *rēmus* = ἐρετμός ; *ducēni* pour **ducesni*, **ducentni*.

Cette dernière remarque explique la forme *crēdo*, qui est l'équivalent de l'indien *çrad dadhāmi*. *Crēdo* est pour **crĕs do* ou **crĕz do*, qui est pour **crĕd do*. Le substantif *cred* est, comme l'a reconnu M. J. Darmesteter, un doublet de *cor*(*d*).

1. A l'époque de l'assibilation la coupe des syllabes était **salut-ris*, non **salu-tris*. Le *t* initial de syllabe ne s'assibile pas.

LOUIS HAVET.

961. — Abbeville. — Typ et stér. Gustave Retaux.

20ᵉ fascicule : Quintilien, Institution oratoire, collation d'un manuscrit du xᵉ siècle, par Émile Châtelain et Jules le Coultre, licenciés ès-lettres. 3 fr.
21ᵉ fascicule : Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Grébaut, avocat à la Cour d'appel de Paris. 22 fr.
22ᵉ fascicule : Pleurs de Philippe le Solitaire, poème en vers politiques, publié dans le texte pour la première fois, d'après six mss. de la Bibliothèque nationale, par l'abbé Emmanuel Auvray. 5 fr. 75
23ᵉ fascicule : Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par J. Darmesteter. 4 fr.
24ᵉ fascicule : Précis de la Déclinaison latine, par F. Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. 8 fr.
25ᵉ fascicule : Anîs-el-'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref-eddîn Râmi, traduit du persan et annoté par Cl. Huart. 5 fr. 50
26ᵉ fascicule : Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par M. Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, accompagné d'un album de 13 planches photogravées. 30 fr.
27ᵉ fascicule : Questions homériques, par F. Robiou, avec 3 cartes. 6 fr.
28ᵉ fascicule : Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 1ʳᵉ partie. 4 fr.
29ᵉ fascicule : Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par J. Darmesteter. 12 fr.
30ᵉ fascicule : Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, traduit par W. Berend, avec des additions de l'auteur et accompagné de 2 planches. 12 fr.
31ᵉ fascicule : Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au xivᵉ siècle, par A. Giry. 20 fr.
32ᵉ fascicule : Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.
33ᵉ fascicule : Étude sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiiiᵉ et au xivᵉ siècle, par G. Fagniez. 12 fr.
34ᵉ fascicule : Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 2ᵉ partie. 10 fr.
35ᵉ fascicule : Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'École des Hautes Études, avec 10 planches gravées. 15 fr.
36ᵉ fascicule : La Religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par A. Bergaigne, maître de conférences à la Faculté des Lettres. Tome Iᵉʳ. 12 fr.
37ᵉ fascicule : Histoire des règnes de Childerich et de Chlodovech, par Junghans. Traduit par G. Monod, avec notes et additions du traducteur. 6 fr.

CHABANEAU (C.) Histoire et théorie de la conjugaison française. In-8°. 3 fr.

COLLECTION PHILOLOGIQUE. Recueil de travaux originaux ou traduits, relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire.
1ᵉʳ fascicule : La théorie de Darwin ; de l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme, par A. Schleicher. In-8°. 2 fr.
2ᵉ fascicule : Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française, par A. Brachet. In-8°. 2 fr. 50
3ᵉ fascicule : De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes, par H. Weil. In-8°. 3 fr. 50
4ᵉ fascicule : Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française, par A. Brachet. Supplément. 50 c.
5ᵉ fascicule : Les Noms de famille, par Eug. Ritter, profes. à l'Université de Genève. 3 fr. 50
6ᵉ fascicule : Études philologiques d'onomatologie normande. Noms de famille normands étudiés dans leurs rapports avec la vieille langue, et spécialement avec le dialecte normand ancien et moderne, par H. Moisy. 1 vol. in-8°. 8 fr.
7ᵉ fascicule : Essai sur la langue basque, par F. Ribary, professeur à l'Université de Pesth. Traduit du hongrois, avec des notes complémentaires et suivi d'une notice bibliographique, par J. Vinson. In-8°. 5 fr.
8ᵉ fascicule : De conjugatione verbi « dare », a James Darmesteter. In-8°. 1 fr. 50
9ᵉ fascicule : De Fioravante vetustiore gallico poemate, et de Merovingo cyclo scripsit et adjecit nunc primum edita Olavianam Flores Sagæ versionem et excerpta e parisiensi codice « il libro de Fioravante ». A. Darmesteter. In-8°. 5 fr.

CONSTANS. Marie de Compiègne d'après l'Évangile aux femmes, texte publié pour la première fois dans son intégrité d'après les quatre manuscrits connus des xiiiᵉ, xivᵉ et xvᵉ siècles. Grand in-8°. 3 fr.

DARMESTETER (A.). De la création actuelle des mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

DIEZ (F.). Grammaire des langues romanes. 3ᵉ édition refondue et augmentée. T. Iᵉʳ, traduit par A. Brachet et G. Paris. Tomes IIᵉ et IIIᵉ, traduits par A. Morel-Fatio et G. Paris. Grand in-8°. 30 fr.

FLAMENCA (le roman de), publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne, avec introduction, sommaire, notes et glossaire, par P. Meyer. Grand in-8°. 13 fr.

GUESSARD (F.). Grammaires provençales de Hugues Faidit et Raymond Vidal de Besaudun (XIIIe siècle). 2e édition, in-8°. 5 fr.

HUMBOLDT (G. de). De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées, traduit par A. Tonnellé. In-8°. 2 fr.

HUSSON (H.). La Chaîne traditionnelle. Contes et Légendes au point de vue mythique. 1 vol. petit in-8°. 4 fr.

JOLY. Benoît de Sainte-More et le roman de Troie, ou les métamorphoses d'Homère et de l'Épopée gréco-latine au moyen âge. 2 vol. in-4°. 100 fr.

JOLY. La Fosse du Soucy. Étude philologique. In-8°. 75 c.

JORET (C.). La littérature allemande au XVIIIe siècle dans ses rapports avec la littérature française et avec la littérature anglaise. Grand in-8°. 1 fr. 50

JORET (C.). De Rhotacismo in indoeuropaeis ac potissimum in germanicis linguis, commentatio philologica. Grand in-8°. 3 fr.

MEYER (P.). Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France conservés dans les Bibliothèques de la Grande-Bretagne. Première partie. Londres (Musée britannique). Durham, Edimbourg, Glasgow, Oxford (Bodléienne). 1 vol. in-8°. [illegible] fr.

MEYER (P.). Manière (la) de langage qui enseigne à parler et à écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIVe siècle, et publiés d'après le manuscrit du Musée britannique Harl. 3988. Grand in-8°. 5 fr.

NISARD (C.). Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue, précédée d'un coup d'œil sur le commerce de la France au moyen âge, les chemins qu'il suivait et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

PARIS (G.). Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. In-8°. 4 fr.
— Histoire poétique de Charlemagne. Grand in-8°. 10 fr.
— Dissertation critique sur le poëme latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.
— Le petit Poucet et la Grande-Ourse. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
— Les Contes orientaux dans la littérature française du moyen âge. In-8°. 1 fr.
— Grammaire historique de la langue française. Cours professé à la Sorbonne en 1868. Leçon d'ouverture. 1 fr.

PUYMAIGRE (Comte de). La Cour littéraire de Don Juan II, roi de Castille. 2 vol. petit in-8°. 7 fr.

QUICHERAT (J.). De la formation française des anciens noms de lieu, traité pratique suivi de remarques sur des noms de lieu fournis par divers documents. Petit in-8°. 4 fr.

RECUEIL d'anciens textes bas-latins, provençaux et français, accompagnés de deux glossaires et publiés par P. Meyer. 1re partie : bas-latin, provençal. Grand in-8°. 6 fr.

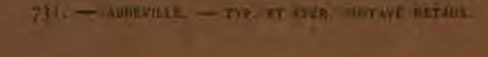
RECUEIL. 2e partie : vieux français. Grand in-8°. 6 fr.

ROLLAND (E.). Devinettes et Énigmes populaires de la France, suivies de la réimpression d'un Recueil de 77 indovinelli publié à Trévise en 1628. Petit in-8°. 4 fr.

REVUE CELTIQUE, publiée avec le concours des principaux savants français et étrangers, par M. H. Gaidoz. 4 livraisons d'environ 130 pages chacune. — Prix d'abonnement : Paris, 20 fr. ; départements, 22 fr. ; édition sur papier de Hollande : Paris, 40 fr. ; départements, 44 fr.
Le quatrième volume est en cours de publication.

ROMANIA, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par MM. Paul Meyer et Gaston Paris. Chaque numéro se compose de 160 pages qui forment à la fin de l'année 1 volume gr. in-8° de 640 pages. — Prix d'abonnement : Paris, 20 fr. ; départements et pays d'Europe faisant partie de l'union postale, 22 fr. ; édition sur papier de Hollande : Paris, 40 fr. ; départements et pays d'Europe faisant partie de l'union postale, 44 fr.
La huitième année est en cours de publication.

Aucune livraison de ces deux recueils n'est vendue séparément.



731. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME IV

FASCICULE II



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1880

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND FASCICULE

CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

TOME I.

CABIRES, BENÊ ELOHÎM ET DIOSCURES.

ESSAI SUR LES TRADUCTIONS MYTHIQUES.

I

La mythologie comparée ne date pas d'hier : elle est née, à tout le moins dans le monde sémito-hellénique d'où sort la civilisation moderne, du jour où deux religions se sont rencontrées : seulement, au lieu d'être une science historique, elle a été tout d'abord un des éléments mêmes de la religion et un principe actif de mythologie. On a supposé instinctivement l'identité des dieux en présence; la matière du divin étant une et partout la même, les formes différentes qu'elle se trouvait avoir revêtues ici ou là devaient cacher un seul et même être.

Il est inutile de rappeler comment Hérodote, César, Tacite ont retrouvé tour à tour les dieux de la Grèce ou de Rome en Égypte, en Gaule, en Germanie, et comment les dieux de Rome se sont tous reconnus dans ceux de la Grèce. De là, çà et là, quelques assimilations qui ont été ratifiées par la mythologie comparée des temps modernes (Zeus et Jupiter), mais le plus souvent erronées, même quand il s'agit de religions issues de la même souche (Athéné et Minerve; Héra et Junon, etc.) : mais ces assimilations ne restent jamais à l'état de constatations théoriques; elles amènent des assimilations pratiques, la science refait la religion, elle fond les cultes et les symboles; de là le Syncrétisme, qui, après s'être exercé sur tels individus divins, finit par fondre en un seul tous les dieux, tous les cultes et toutes les croyances.

Ces assimilations reposent tantôt sur une ressemblance de fonction ou d'attribut, tantôt sur une ressemblance de nom.

Empruntons quelques exemples au syncrétisme phénico-hellénique, celui où les faits sont le plus sûrs et le plus précis, puisque les équations nous sont fournies, écrites en toutes lettres, dans les bilingues votives et dans les Commentaires de Philon.

Assimilation de El, אל «Dieu», le dieu suprême de la cosmogonie phénicienne (et de toute cosmogonie sémitique), avec Κρό-

L'*s* ne tombe jamais devant une sourde : *quīcumque* n'est donc pas formé du même simple que *quisque*. Aussi la syntaxe de ces deux mots est-elle différente, bien que leur sens présente quelque analogie.

Quīlĭbet pourrait, au point de vue phonétique, s'expliquer par un ancien **quĭslĭbet*. Mais syntactiquement une phrase comme *qui-lĭbet amat* a une telle ressemblance avec une phrase comme *quicumque est amat*, qu'il n'y a pas lieu de chercher un autre simple que *qui*. La même observation s'applique à *quīvis*. — Les nominatifs *quīvis* et *quīlĭbet* sont d'ailleurs de formation postérieure à celle de leurs cas obliques. On a pu dire dès l'origine *hoc est cujus vis* ou *tibi libet* (*esse*), *hoc dabitur cui vis* ou *tibi libet* (*dari*), *credo esse hunc quem vis* ou *tibi libet* (*esse*), mais il eût fallu dire *amat ille quem vis* ou *ille quem tibi libet* (*amare*), non pas *amat qui vis* ou *qui tibi libet*. *Quivis* et *quilibet* ont été créés par analogie pour compléter les autres cas, et alors qu'on n'avait plus une conscience claire de l'étymologie de ces derniers.

CREDERE.

Les muettes dentales, en latin comme en grec, sont sujettes à se changer en des sifflantes à la fin d'une syllabe phonétique. Le grec a, par exemple, ἴσμεν pour ἴδμεν. Le latin a *manifestus* pour **-fedtus* de *fendere*, *rostrum* de *rodere*, *fistula* de *findere*, *est* de *edo*, *potestas* et *egestas* pour **-enttas*. Devant *r* l'*s* issue de *t* se change en *b* comme l'*s* primitive : *salubris* pour **salusris*, **salut-ris* [1]. Devant une autre sonore l'*s* issue de *t* tombe comme l'*s* primitive en allongeant par compensation la voyelle précédente : *rĕsmos* puis *rēmus* = ἐρετμός ; *ducēni* pour **ducesni*, **ducentni*.

Cette dernière remarque explique la forme *crēdo*, qui est l'équivalent de l'indien *çrad dadhāmi*. *Crēdo* est pour **crēs do* ou **crēz do*, qui est pour **crĕd do*. Le substantif *cred* est, comme l'a reconnu M. J. Darmesteter, un doublet de *cor*(*d*).

1. A l'époque de l'assibilation la coupe des syllabes était **salut-ris*, non **salu-tris*. Le *t* initial de syllabe ne s'assibile pas.

LOUIS HAVET.

961. — Abbeville. — Typ et stér. Gustave Retaux.

20° fascicule : Quintilien, institution oratoire, collation d'un manuscrit du XII° siècle, par Emile Châtelain et Jules le Coultre, licenciés ès-lettres. 3 fr.
21° fascicule : Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Grébaut, avocat à la Cour d'appel de Paris. 22 fr.
22° fascicule : Pleurs de Philippe le Solitaire, poème en vers politiques, publié dans le texte pour la première fois, d'après six mss. de la Bibliothèque nationale, par l'abbé Emmanuel Auvray. 3 fr. 75
23° fascicule : Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par J. Darmesteter. 4 fr.
24° fascicule : Précis de la Déclinaison latine, par F. Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. 8 fr.
25° fascicule : Anîs-el-'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref-eddîn Râmi, traduit du persan et annoté par Cl. Huart. 5 fr. 50
26° fascicule : Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par M. Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Accompagné d'un album de 13 planches photogravées. 30 fr.
27° fascicule : Questions homériques, par F. Robiou, avec 3 cartes. 6 fr.
28° fascicule : Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 1re partie. 9 fr.
29° fascicule : Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par J. Darmesteter. 12 fr.
30° fascicule : Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, traduit par W. Berend, avec des additions de l'auteur et accompagné de 2 planches. 12 fr.
31° fascicule : Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV° siècle, par A. Giry. 20 fr.
32° fascicule : Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.
33° fascicule : Etude sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au XIII° et au XIV° siècle, par G. Fagniez. 12 fr.
34° fascicule : Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 2° partie. 10 fr.
35° fascicule : Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes Etudes, avec 10 planches gravées. 15 fr.
36° fascicule : La Religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par A. Bergaigne, maître de conférences à la Faculté des Lettres. Tome Ier. 12 fr.
37° fascicule : Histoire des règnes de Childerich et de Chlodovech, par Junghans. Traduit par G. Monod, avec notes et additions du traducteur. 6 fr.

CHABANEAU (C.) Histoire et théorie de la conjugaison française. In-8°. 5 fr.

COLLECTION PHILOLOGIQUE. Recueil de travaux originaux ou traduits, relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire.
1er fascicule : La théorie de Darwin ; de l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme, par A. Schleicher. In-8°. 2 fr.
2° fascicule : Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française, par A. Brachet. In-8°. 2 fr. 50
3° fascicule : De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes, par H. Weil. In-8°. 3 fr. 50
4° fascicule : Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française, par A. Brachet. Supplément. 50 c.
5° fascicule : Les Noms de famille, par Eug. Ritter, profes. à l'Université de Genève. 3 fr. 50
6° fascicule : Etudes philologiques d'onomatologie normande. Noms de famille normands étudiés dans leurs rapports avec la vieille langue, et spécialement avec le dialecte normand ancien et moderne, par H. Moisy. 1 vol. in-8°. 8 fr.
7° fascicule : Essai sur la langue basque, par F. Ribary, professeur à l'Université de Pesth. Traduit du hongrois, avec des notes complémentaires et suivi d'une notice bibliographique, par J. Vinson. In-8°. 5 fr.
8° fascicule : De conjugatione verbi « dare », a James Darmesteter. In-8°. 1 fr. 50
9° fascicule : De Floovante vetustiore gallico poemate, et de Merovingo cyclo scripsit et adjecit nunc primum edita Olavianam Flovents Sagæ versionem et excerpta e parisiensi codice « il libro de Fioravante », A. Darmesteter. In-8°. 5 fr.

CONSTANS. Marie de Compiègne d'après l'Evangile aux femmes, texte publié pour la première fois dans son intégrité d'après les quatre manuscrits connus des XIII°, XIV° et XV° siècles. Grand in-8°. 3 fr.

DARMESTETER (A.). De la création actuelle des mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

DIEZ (F.), Grammaire des langues romanes. 3° édition refondue et augmentée. T. Ier, traduit par A. Brachet et G. Paris. Tomes II° et III°, traduits par A. Morel-Fatio et G. Paris. Grand in-8°. 36 fr.

FLAMENCA (le roman de), publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne, avec introduction, sommaire, notes et glossaire, par P. Meyer. Grand in-8°. 12 fr.

GUESSARD (F.). Grammaires provençales de Hugues Faidit et de Raimond Vidal de Besaudun (XIIIe siècle), 2e édition, in-8° [illegible]

HUMBOLDT (G. de). De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées, traduit par A. Tonnellé, in-8° [illegible]

[illegible] (L.). La [illegible] [illegible] petit in-8° [illegible]

[illegible] [illegible] in-8° [illegible]

[illegible] in-8° [illegible]

[illegible] (K.). La littérature allemande au XVIIIe siècle dans ses rapports avec la littérature française et avec la littérature anglaise, grand in-8° [illegible]

[illegible] (F.). [illegible] grand in-8° [illegible]

MEYER (P.). Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne. Première partie. Londres (Musée britannique), Oxford, Cambridge, Édimbourg, Glasgow, Oxford (Bodléienne), 1 vol. in-8° [illegible]

MEYER (P.). Manières (?) de langage qui enseignent à parler et à écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIVe siècle, [illegible] [illegible] du Musée britannique [illegible], grand in-8° [illegible]

[illegible] (C.). Essai sur la langue poétique [illegible] [illegible] [illegible] qu'il a été [illegible] 1 vol. in-8° [illegible]

PARIS (G.). Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française, in-8° [illegible]
— Histoire poétique de Charlemagne, grand in-8° [illegible]
— [illegible] in-8° [illegible]
— Le petit Poucet et la Grande-Ourse, 1 vol. [illegible] [illegible]
— Les Contes orientaux dans la littérature française au moyen âge, in-8° [illegible]
— Grammaire historique de la langue française [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] petit in-8° [illegible]

QUICHERAT (J.). De la formation française des anciens noms de lieu, traité pratique suivi de remarques sur des noms de lieu fournis par divers documents, petit in-8° [illegible]

RECUEIL d'anciens textes bas-latins, provençaux et français, accompagnés de deux glossaires, publiés par P. Meyer. 1re partie : Bas-latin, provençal, grand in-8° [illegible]

RECUEIL, 2e partie : Ancien français, grand in-8° [illegible]

ROLLAND (E.). Devinettes et énigmes populaires de la France, suivies de la réimpression d'un recueil de 77 indovinelli publié à Trévise en 1628, petit in-8° [illegible]

REVUE CELTIQUE, publiée avec le concours des principaux savants français et étrangers, par H. Gaidoz, [illegible] [illegible] Prix d'abonnement : Paris, [illegible] départements, [illegible]; édition sur papier de Hollande : Paris, [illegible]; départements, [illegible]
Le quatrième volume est en cours de publication.

ROMANIA, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par MM. Paul Meyer et Gaston Paris. Chaque numéro [illegible] de 160 pages [illegible] forme à la fin de l'année 1 volume gr. in-8° de 640 pages. — Prix d'abonnement : Paris, [illegible]; départements et pays d'Europe faisant partie de l'union postale, [illegible]; édition sur papier de Hollande : Paris, [illegible]; départements et pays d'Europe faisant partie de l'union postale, [illegible]
La troisième année est en cours de publication.
[illegible]

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME IV

FASCICULE II



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1880

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND FASCICULE

CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

TOME I.

1er fascicule. Table des matières du premier volume : Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. — *Egger*, de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. — *Meunier*, de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronoms latins. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le verbe auxiliaire breton *Kaout* « *avoir* ». — *Bréal*, les progrès de la grammaire comparée. — *G. Paris*, *Vapidus* « *fade* ». — *Mowat*, les noms propres latins en *atius*.

2e fascicule. *Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — *Thurot*, observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — *Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — *Meyer*, phonétique provençale o. — *Bréal*, les doublets latins. — *Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — *G. Paris*, *Gens*, *Giens*.

3e fascicule. *Bréal*, le thème pronominal *da*. — *Ploix*, étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine *Div*. — *Thurot*, observations sur la place de la négation *non* en latin. — *Meyer*, phonétique française *an* et *en* toniques. — *Robiou*, recherches sur l'étymologie du mot *Thalassio*. — *Bréal*, *Necessum*, Ἀνάγκη. — *G. Paris*, étymologies françaises. *Bouvreuil*; *Cahier*; *Caserne*; *à l'envi*; *Lormier*; *Moise*.

4e fascicule. *Mowat*, les noms familiers chez les Romains, — *Baudry*, sur le mot Προμηθεύς — *Bailly*, de la diphtongue ει substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα, (συν)εἴλοχα, εἴληχα, εἴρηκα, εἵμαρμαι. *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le thème *vêcha* dans la langue franque de l'époque mérovingienne. — *Brachet*, Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. — *G. Paris*, le petit Poucet. — *Bréal*, l'adverbe *ani* en sanscrit. — Du même, *Claudo*. — *Meunier*, Καβάλλης et ses descendants, *Paras*, Πέρπερος *Perperus*. *Pejor*. *Pessimus*. *Reciprocus*. *Recuperare*. *Proximus*. — *Baudry*. *Singultus*. — *Goldschmidt*, *Chromu*, *srâma*, *Yuvâku*. — *D'Arbois de Jubainville*, *au* = *a* en latin. — L'*i* consonne et le *j* français. — *Brachet*, dans quelles conditions les voyelles latines *e*, *i* deviennent-elles *a* dans les langues romanes ? — *Fournier*, sur l'étymologie du mot *orange*.

CABIRES, BENÊ ELOHÎM ET DIOSCURES.

ESSAI SUR LES TRADUCTIONS MYTHIQUES.

I

La mythologie comparée ne date pas d'hier : elle est née, à tout le moins dans le monde sémito-hellénique d'où sort la civilisation moderne, du jour où deux religions se sont rencontrées : seulement, au lieu d'être une science historique, elle a été tout d'abord un des éléments mêmes de la religion et un principe actif de mythologie. On a supposé instinctivement l'identité des dieux en présence; la matière du divin étant une et partout la même, les formes différentes qu'elle se trouvait avoir revêtues ici ou là devaient cacher un seul et même être.

Il est inutile de rappeler comment Hérodote, César, Tacite ont retrouvé tour à tour les dieux de la Grèce ou de Rome en Égypte, en Gaule, en Germanie, et comment les dieux de Rome se sont tous reconnus dans ceux de la Grèce. De là, çà et là, quelques assimilations qui ont été ratifiées par la mythologie comparée des temps modernes (Zeus et Jupiter), mais le plus souvent erronées, même quand il s'agit de religions issues de la même souche (Athéné et Minerve; Héra et Junon, etc.) : mais ces assimilations ne restent jamais à l'état de constatations théoriques; elles amènent des assimilations pratiques, la science refait la religion, elle fond les cultes et les symboles; de là le Syncrétisme, qui, après s'être exercé sur tels individus divins, finit par fondre en un seul tous les dieux, tous les cultes et toutes les croyances.

Ces assimilations reposent tantôt sur une ressemblance de fonction ou d'attribut, tantôt sur une ressemblance de nom.

Empruntons quelques exemples au syncrétisme phénico-hellénique, celui où les faits sont le plus sûrs et le plus précis, puisque les équations nous sont fournies, écrites en toutes lettres, dans les bilingues votives et dans les Commentaires de Philon.

Assimilation de El, אל « Dieu », le dieu suprême de la cosmogonie phénicienne (et de toute cosmogonie sémitique), avec Κρό-

[illegible] (E.). [illegible] — [illegible] édition, [illegible]

[illegible] (L. de). [illegible] — traduit par [illegible]

[illegible] (H.). La [illegible] petit in-8 [illegible]

[illegible] et le roman de [illegible] au moyen âge. [illegible]

[illegible] La [illegible]

[illegible] La littérature [illegible] avec la littérature [illegible]. Grand in-8 [illegible]

JORET (C.). [illegible] Grand in-8 [illegible]

MEYER (P.). Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France [illegible] bibliothèques de la Grande-Bretagne. Première partie. Londres [illegible] Edimbourg, Glasgow, [illegible] in-8 [illegible]

MEYER (G.). [illegible] en Allemagne à la fin du [illegible] siècle [illegible] Grand in-8 [illegible]

[illegible] (C.). Étude sur le langage populaire ou patois de [illegible] au moyen âge [illegible] qu'il a été [illegible] par le langage. [illegible]

PARIS (G.). Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. In-8 [illegible]
— Histoire poétique de Charlemagne. [illegible] In-8 [illegible]
— [illegible]
— [illegible]
— [illegible] dans la littérature française du moyen âge. [illegible]
— Grammaire historique de la langue française. [illegible] l'ouverture. [illegible]

[illegible] La [illegible]

[illegible] sur la [illegible] remarques sur [illegible] Petit in-8 [illegible]

[illegible] publié par P. Meyer. [illegible] partie. [illegible] provençal. Grand in-8 [illegible]

[illegible] partie. [illegible] français. Grand in-8 [illegible]

ROLLAND (E.). [illegible] populaires de la France [illegible]

[illegible] publiée avec le concours des principaux savants français et étrangers, par [illegible] — Prix d'abonnement [illegible] de Hollande [illegible]
Le [illegible] volume est en cours de publication.

ROMANIA, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par MM. Paul Meyer et Gaston Paris. [illegible] à la fin de l'année, [illegible] — Prix d'abonnement [illegible]
La [illegible] année est en cours de publication.
[illegible]

[illegible]

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME IV

FASCICULE II



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1880

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND FASCICULE

CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

TOME I.

1er fascicule. Table des matières du premier volume : Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. — *Egger*, de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. — *Meunier*, de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronoms latins. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le verbe auxiliaire breton *Kaout* « avoir ». — *Bréal*, les progrès de la grammaire comparée. — *G. Paris*, *Vapidus* « *fade* ». — *Mowat*, les noms propres latins en *atius*.

2e fascicule. *Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — *Thurot*, observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — *Gaussin*, un mot sur le rhotacisme dans la langue latine. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — *Meyer*, phonétique provençale o. — *Bréal*, les doublets latins. — *Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — *G. Paris*, *Gens*, *Giens*.

3e fascicule. *Bréal*, le thème pronominal *da*. — *Ploix*, étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine *Div*. — *Thurot*, observations sur la place de la négation *non* en latin. — *Meyer*, phonétique française *an* et *en* toniques. — *Robiou*, recherches sur l'étymologie du mot *Thalassio*. — *Bréal*, *Necessum*, Ἀνάγκη. — *G. Paris*, étymologies françaises. *Bouvreuil*; *Cahier*; *Caserne*; *à l'envi*; *Lormier*; *Moïse*.

4e fascicule. *Mowat*, les noms familiers chez les Romains. — *Baudry*, sur le mot Προμηθεύς — *Bailly*, de la diphtongue ει substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα, (συν)είλοχα, εἴληχα, εἴρηκα, εἵμαρμαι. *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le thème *vêcha* dans la langue franque de l'époque mérovingienne. — *Brachet*, Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. — *G. Paris*, le petit Poucet. — *Bréal*, l'adverbe *ani* en sanscrit. — Du même, *Claudo*. — *Meunier*, Καβάλλης et ses descendants, *Paras*, Πέρπερος *Perperus*. *Pejor*. *Pessimus*. *Reciprocus*. *Recuperare*. *Proximus*. — *Baudry*. *Singultus*. — *Goldschmidt*. *Chromu*. *srâma*, *Yuvâku*. — *D'Arbois de Jubainville*, *au* = *a* en latin. — L'*i* consonne et le *j* français. — *Brachet*, dans quelles conditions les voyelles latines *e*, *i* deviennent-elles *a* dans les langues romanes ? — *Fournier*, sur l'étymologie du mot *orange*.

CABIRES, BENÊ ELOHÎM ET DIOSCURES.

ESSAI SUR LES TRADUCTIONS MYTHIQUES.

I

La mythologie comparée ne date pas d'hier : elle est née, à tout le moins dans le monde sémito-hellénique d'où sort la civilisation moderne, du jour où deux religions se sont rencontrées : seulement, au lieu d'être une science historique, elle a été tout d'abord un des éléments mêmes de la religion et un principe actif de mythologie. On a supposé instinctivement l'identité des dieux en présence; la matière du divin étant une et partout la même, les formes différentes qu'elle se trouvait avoir revêtues ici ou là devaient cacher un seul et même être.

Il est inutile de rappeler comment Hérodote, César, Tacite ont retrouvé tour à tour les dieux de la Grèce ou de Rome en Égypte, en Gaule, en Germanie, et comment les dieux de Rome se sont tous reconnus dans ceux de la Grèce. De là, çà et là, quelques assimilations qui ont été ratifiées par la mythologie comparée des temps modernes (Zeus et Jupiter), mais le plus souvent erronées, même quand il s'agit de religions issues de la même souche (Athéné et Minerve; Héra et Junon, etc.) : mais ces assimilations ne restent jamais à l'état de constatations théoriques; elles amènent des assimilations pratiques, la science refait la religion, elle fond les cultes et les symboles; de là le Syncrétisme, qui, après s'être exercé sur tels individus divins, finit par fondre en un seul tous les dieux, tous les cultes et toutes les croyances.

Ces assimilations reposent tantôt sur une ressemblance de fonction ou d'attribut, tantôt sur une ressemblance de nom.

Empruntons quelques exemples au syncrétisme phénico-hellénique, celui où les faits sont le plus sûrs et le plus précis, puisque les équations nous sont fournies, écrites en toutes lettres, dans les bilingues votives et dans les Commentaires de Philon.

Assimilation de El, אל «Dieu», le dieu suprême de la cosmogonie phénicienne (et de toute cosmogonie sémitique), avec Κρό-

νος[1]; raison probable : tous deux sont dieux pères et sont remplacés par leur fils.

Assimilation d'Eshmun et d'Ἀσκληπιός[2] : tous deux dieux guérisseurs.

Assimilation de Tanath (תנת) et d'Ἀρτεμίς[3] : toutes deux déesses lunaires et portant le croissant.

Assimilation d'Astarté et d'Ἀφροδίτη : toutes deux déesses de la volupté[4].

Assimilation d'Anath «force de vie» et d'Ἀθήνη[5] : peut-être assonance des noms[6]; plus probablement caractère guerrier et victorieux, commun aux deux déesses[7].

Il peut se présenter des cas où les dieux seront assimilés en vertu des significations pareilles de leurs noms. Il y aura équivalence par traduction. Je crois trouver un exemple de ce cas dans l'assimilation des Cabires aux Dioscures.

II

Les Cabires, dans la mythologie grecque, sont les divinités mystérieuses de Lemnos et de Samothrace. Leur nombre varie : de quatre, selon les uns, ou de trois, ou de deux[8]; selon Phérécyde et Akousilaos, ils sont au nombre de trois et ont trois sœurs, les Nymphes Cabirides[9].

[1] Κρόνος, ὅν οἱ Φοίνικες Ἦλ προσαγορεύουσιν (*Phil. Byb.* § 4, éd. Didot); Ὁ Ἦλος, τοῦτ' ἔστιν ὁ Κρόνος (*ibid.* § 22); Οἱ δὲ σύμμαχοι Ἤλου τοῦ Κρόνου Ἐλοεὶμ ἐπεκλήθησαν (*ibid.* § 18).

[2] Ἀσκληπίῳ Μήῤῥη (Æscolapio Merre) : לאדן לאשמן מארח. Trilingue de Sardaigne (vers l'an 180 avant notre ère [Ritschl, *Rhein. Mus.* 1864, sqq.]); cf. Damascius, *Isidori Vita*, § 302 : Ὁ Ἔσμουνος, ὃν Ἀσκληπίον ἑρμηνεύουσιν, et *Phil. Byb.* § 11.

[3] לעבדתנת : ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣ, Atheniensis, 1.

[4] עבדעשתרת : ΑΦΡΟΔΙΣΙΟΣ, Atheniensis, 6.

[5] לענת עז חים : ΑΘΗΝΑΙ ΣΩΤΕΙΡΑ, bilingue de Larnax Lapithou.

[6] Voir Clermont-Ganneau, Coupe de Palestrina, *Journal asiatique*, 1878, I, 514.

[7] Anath est la forme sémitique de Νίκη, qui est invoquée avec elle dans l'inscription; elle est parèdre de Reshef Khetz, dieu de l'éclair et de la victoire (de Vogüé, *Mélanges d'épigraphie sémitique*) : de là suit l'identité de Reshef avec l'*Anammélek* des Separvaïtes (*Rois*, II, 17, 31), le parèdre théorique d'Anath.

[8] Les quatre Cabires sont Ἀξίερος qui est Δημήτηρ, Ἀξιοκέρσα qui est Περσεφόνη, Ἀξιόκερσος qui est Ἅιδης; le quatrième est Κάσμιλος qui est Ἑρμῆς (*Schol. ad Apollon.* I, 917). — M. Bréal rapproche ingénieusement de l'énigmatique -κερσος, le nom divin *Çerfius* (*Tables Eugub.* 1 *b*, 4, VI *a*, 45), latin *Cerrus*, dieu (d'où *cerritus*, possédé), lesquels se concilient en un primitif *Cers-us* = -κερσ-ος; au même type se ramènerait le nom de *Ceres* (communication faite à la séance du 7 juillet 1879; cf. Bréal, *Tables Eugub.* 159). Pour les trois Cabires, voir la note suivante. Les deux Cabires sont, le plus ancien Ζεύς, le plus jeune Διόνυσος.

[9] Ἀκουσίλαος δ' ὁ Ἀργεῖος ἐκ Καβειροῦς καὶ Ἡφαίστου Κάμιλλον λέγει, τοῦ δὲ

Dans la mythologie phénicienne, ils sont au nombre de sept; ce sont les sept fils de Sydyk : «Sydyk, dit Sanchoniathon, eut sept fils, ceux qu'on appelle les *Cabires* ou *Dioscures*; puis il eut d'une Titanide un huitième fils, Asklepios ou Esmun[1].»

Comment les *deux* Dioscures ont-ils été assimilés aux *sept* Cabires[2]?

Sydyk (Sadîq) signifie «le Juste[3]», épithète fréquente du Dieu suprême dans la Bible, et il est lui-même identique au dieu suprême de la cosmogonie phénicienne, El : en effet, la même légende, en termes différents, mais synonymes, est racontée d'El-Kronos :

«Kronos eut d'Astarté sept filles, les Titanides ou Artémides, et il eut de Rhéa, sœur d'Astarté, sept fils, dont le plus jeune fut divinisé dès sa naissance[4].»

Ainsi, d'une part, sept fils, dont le plus jeune divinisé, c'est-à-dire, étant données les habitudes du langage mythique, sept fils dont le plus jeune est un dieu suprême et le doublet de son père; d'autre part, sept fils, puis un autre qui fait bande à part et qui se trouve être Eshmun, c'est-à-dire une des formes phéniciennes du Dieu suprême, un Adon[5]; il est aisé de reconnaître des deux parts la formule d'un seul et même fait, la conciliation de l'existence de sept dieux avec la nécessité d'un dieu suprême : ces sept dieux, probablement sortis du culte planétaire[6], sont ramenés à l'unité, soit par l'élévation au rang suprême de l'un d'entre eux qui, au point de vue naturaliste, est le soleil, soit par la création d'un huitième dieu[7]. De la synonymie des deux for-

τρεῖς Καβείρους, οἷς Νύμφας Καβειρίδας· Φερεκύδης δ' ἐξ Ἀπόλλωνος καὶ Ῥητίας Κύρβαντας ἐννέα· οἰκῆσαι δ' αὐτοὺς ἐν Σαμοθράκῃ· ἐκ δὲ Καβείρους τῆς Πρωτέως καὶ Ἡφαίστου Καβείρους τρεῖς καὶ Νύμφας τρεῖς Καβειρίδας (Strab. x, 21, éd. Didot).

[1] *Ἐκ δὲ τοῦ Συδὺκ Διόσκουροι ἢ Καβειροὶ ἢ Κορύβαντες ἢ Σαμοθρᾷκες..... Συδύκῳ δὲ, τῷ λεγομένῳ δικαίῳ, μία τῶν Τιτανίδων συνελθοῦσα γεννᾷ τὸν Ἀσκληπίον* (*Phil. Byb.* § 11). — *Σαδύκῳ γὰρ ἐγένοντο παῖδες, οὓς Διοσκούρους ἑρμηνεύουσι καὶ Καβείρους. Ὄγδοος δὲ ἐγένετο ἐπὶ τούτοις ὁ Ἔσμουνος, ὃν Ἀσκληπίον ἑρμηνεύουσιν* (Damasc. *Isid. Vita*, § 302).

[2] Cf. Eckhel, *Doctrina vet. numm.* III, 374 seq.

[3] צדיק : *Συδὺκ, τουτέστι... δικαῖον.* (*Phil. Byb.* § 21). Cf. note 1.

[4] *Κρόνῳ δὲ ἐγένοντο ἀπὸ Ἀστάρτης θυγατέρες ἑπτὰ Τιτανίδες ἢ Ἀρτέμιδες. Καὶ πάλιν τῷ αὐτῷ γίνονται ἀπὸ Ῥέας παῖδες ἑπτὰ, ὧν ὁ νεώτατος ἅμα τῇ γενέσει ἀφιερώθη.* (*Phil.* § 20).

[5] לארן לאשמן. Voir plus haut, p. 90, n. 2. Cf. Citienses, 40 et 41 (*Journ. asiat.* 1867, II, 119); cf. le nom propre אשמנאדן «Ashmun est Adon» (Idalion V).

[6] Dédoublement du Cabire unique, du Dieu Un, de *El Cabir* (אל כביר, *Job*, xxxvi, 5); fixés à sept, soit par le nombre des planètes (cf. la note suivante), soit par la vertu sacrée du nombre sept, quelles que soient l'origine et la signification de cette vertu.

[7] Dans une conception plus abstraite, le huitième dieu est l'ordre des sept autres : tel est le système du platonicien Xénocrate de Chalcédoine, lequel semble

mules suit l'équivalence de Sydyk avec El et celle des fils de l'un avec les fils de l'autre.

Autre preuve que les huit fils d'El sont bien identiques aux sept fils de Sydyk et, par suite, sont les Cabires :

Dans la mythologie sémitique, tout dieu a sa déesse : les Cabires supposent des Cabirides; en fait, ils en ont en Grèce; aux trois Cabires d'Akousilaos et de Phérécyde répondent les trois Nymphes Cabirides[1].

Or El, outre ses sept fils, eut sept filles, les *Titanides* ou Artémides. On les nomme Artémides parce qu'elles sont des dédoublements de la déesse une, dont un nom grec est Ἀρτεμίς : d'où vient leur autre nom de Titanides? Selon M. Clermont-Ganneau, d'une assonance avec le nom de Tanit (Tanath), la déesse de Carthage, et une des formes d'Astarté[2]; je crains que ce ne soit abuser de l'assonance : *Titanide* est simplement le féminin de *Titan;* si les sept filles de El sont nommées *Titanides*, c'est apparemment que leurs sept frères, les sept fils innommés de El, se seront appelés *Titans.* Or les sept fils de Sydyk, les Cabires, ont, en effet, été assimilés aux Titans : *Κάβειροι· Τιτᾶνες*, dit le Lexique de Photius. Les Cabires ont été tout naturellement assimilés aux Titans, parce que leur nom signifie «les Forts, les Grands[3]», Kabîrûn, كبير, כביר, et les Cabires sont identiques aux Titans par voie de traduction mythique. Or les sept filles de El étant des Titanides, c'est-à-dire des Cabirides, les sept fils de El doivent être des Titans, c'est-à-dire des Cabires.

Nous pouvons à présent aborder la question principale : Comment les sept Cabires phéniciens ont pu être assimilés aux deux Dioscures de la Grèce. Ils sont devenus des Dioscures pour la même raison qu'ils sont devenus des Titans et que les Cabirides sont devenues des Titanides. *Τιτᾶνες* est la traduction de leur nom; *Διόσκουροι* = *Διὸς-κοῦροι* «fils de Zeus», est la traduction d'un autre nom; ou mieux, *Τιτᾶνες* est la traduction de leur épithète,

bien d'origine orientale : *ἕπτα μὲν θεοὺς εἶναι τοὺς πλανήτας, ὄγδοον δὲ τὸν ἐκ αὐτῶν συνεστῶτα κόσμον* (Clément d'Alex. *Protrept.* V, 66); cf. Ciceron, *De Natura deorum,* I, 13 : (Xenocrates) «Deos octo esse dicit : quinque eos qui in stellis vagis nominantur : unum qui ex omnibus sideribus, quæ infima cœlo sunt, ex dispersis quasi membris simplex sit putandus Deus : septimum, Solem adjunxit : octavumque, Lunam.» Cf. Movers, *Les Phéniciens*, I, 528.

Comparer pour le procédé les formules de l'Avesta qui montrent les sept Amshaspands créés par Ormazd, bien qu'Ormazd soit, en réalité, l'un des sept Amshaspands, et, dans les Védas, le huitième fils d'Aditi, Mârttaṇḍa qui renaît et remeurt, tandis que ses sept frères, les sept Adityas, restent invisibles chez la race des dieux. (Voir J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, §§ 41, 57.)

[1] Vide supra, p. 90, note 9.

[2] Coupe de Palestrina, *Journal asiat.* 1878, I, 500.

[3] Au propre et au figuré; primitivement au propre : كبير «grand de corps» [titanesque].

Διόσκουροι de leur nom. On les a appelés «fils de Zeus, c'est-à-dire fils du dieu suprême», parce qu'ils étaient et s'appelaient les fils du dieu suprême, les «fils d'El», בני אל [1].

III

Si les sept Cabires ont été assimilés aux deux Dioscures par la vertu de leur nom, si les Cabires s'appelaient et étaient «les fils de Dieu», il s'en suivra une conséquence inattendue, c'est que la mythologie biblique connaît les Cabires et peut nous apprendre sur leur compte des détails inédits que l'on chercherait en vain chez Sanchoniathon et chez les Grecs : ce sont les בני אלהים de la Genèse :

«vi, 1. Et il arriva que l'homme commença à se multiplier sur la face de la terre et des filles lui naquirent.

«2. Et les Fils de Dieu virent que les filles de l'homme étaient belles et ils prirent pour femmes parmi elles toutes celles qui leur plurent.

«3. Et Jehovah dit : «Mon esprit n'ira pas se fixer à jamais «dans l'homme, car lui n'est que chair, et ses jours seront cent «vingt années.»

«4. Et furent sur la terre les Nefilîm au temps que les Fils de Dieu se furent approchés des filles de l'homme et qu'elles eurent enfanté d'eux; et ils continuèrent après; ce sont les Gibborîm (héros, géants) du vieux temps, la race fameuse.

«5. Et Dieu vit que la perversité de l'homme était grande sur la terre et que toutes les pensées de son cœur n'étaient jamais que le mal, etc.»

Suit le récit du déluge.

Au lieu de «les Fils de Dieu virent que les filles de l'homme» nous traduirons, si les inductions précédentes sont justes : «Les Cabires virent que les filles de l'homme étaient belles et ils prirent pour femmes parmi elles toutes celles qui leur plurent.» La Bible ici complète Sanchoniathon.

L'on ne voit pas clairement dans la Bible si les Nefilîm et les Gibborîm sont la race née des fils de Dieu avec les filles de l'homme et si la colère de Dieu (Yehovah, non Élohim) est amenée, directement ou indirectement, par cette union, si le déluge est un

[1] L'on aurait directement ce nom de Benê El donné aux Cabires si l'on attribue aux Cabires le nom des monnaies de Cossura, qui serait אי בנם «l'île des fils» [selon Movers (*Phéniciens*, II, II, 162), «des fils de Sadîq»; il serait plus simple de sous-entendre «de El», El étant un nom général, plus facilement sous-entendu; cf. les Benoth adorées à Babylone, probablement des Benoth Élohîm (*Rois*, II, XVII, 30)]; mais la lecture est douteuse; il faut lire probablement אירנם (de Saulcy, *Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, XV, II, 181), et rien ne prouve qu'il y ait allusion aux Cabires.

incident du même drame ou si ce sont là des fragments de mythes différents et sans lien de dépendance les uns entre les autres. Nous ne retiendrons qu'un seul fait : l'union des Benê-Élohîm, c'est-à-dire des Cabires, avec les filles des hommes, et, à défaut de renseignement biblique sur le dénouement du drame, adressons-nous à d'autres sources. Allons à l'île sainte des Cabires, à Lemnos.

IV

Les Cabires, dit Photius, furent chassés de Lemnos par le crime des Lemniades[1]. Les femmes de Lemnos, délaissées par leurs maris pour leurs prisonnières thraces, les avaient égorgés.

Ces Cabires, qui disparaissent par la mort des Lemniens, n'ont-ils point l'air d'être les victimes mêmes? De sorte que le mythe biblique, ou plus correctement le mythe sémitique, porté à Lemnos par les colons ou les marchands[2] phéniciens, se restituerait, grâce aux récits grecs, de la façon suivante : « Les Fils de Dieu (les Cabires, les בני אלהים) virent que les filles de l'homme étaient belles et délaissèrent pour eux les Filles de Dieu (les בנות אלהים, les Cabirides); les Filles de Dieu les égorgèrent. »

Réduisons le mythe au singulier : un dieu tué par la jalousie d'une déesse. Mais la mort du dieu dans la mythologie sémitique est toujours une mort-renaissance; car c'est la mort de l'année qui recommence, du soleil qui revient, d'Adonis qui ressuscite, d'Hercule-Melkart qui ressort vivant de son bûcher. Or, les fêtes expiatoires célébrées annuellement à Lemnos, en souvenir du crime des Lemniennes, nous reportent précisément à un mythe de cet ordre. Chaque année, sans nul doute à l'anniversaire fictif du meurtre, époque où les femmes se séparaient de leurs maris[3], tous les feux de l'île devaient s'éteindre, et, après neuf jours de rites expiatoires en l'honneur des dieux infernaux, une théorie rapportait un feu pur du foyer sacré de Délos, tous les foyers se rallumaient, et l'on disait que *c'était le commencement d'une vie nouvelle*[4]. Le mythe du meurtre des Lemniens, interprété à la lumière du culte[5], se ramène donc au vieux mythe sémitique de la mort annuelle, suivie de renaissance annuelle, le destin de la flamme, de la lumière, du feu du monde qui chaque année s'éteint et se rallume. La mort des Lemniens est une variante de la mort

[1] Κάβειροι δαίμονες ἐκ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναικῶν μετενεχθέντες.

[2] L'on en peut dire, comme du cratère d'Achille, venu de Sidon à Lemnos :

Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον,
Σ7ῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.
(*Il.* XXIII, 744.)

[3] *Schol. ad Apollon.* I, 615.

[4] Καινοῦ τοὐνθεῦτεν βίου φασὶν ἄρχεσθαι. (Philost. *Heroica*, XX, 24, éd. Didot.)

[5] Cf. *Ormazd et Ahriman*, p. 147, note 3.

d'Adonis. Dans le mythe vulgaire, Adonis est tué par la jalousie du dieu : nous avons dans le mythe de Lemnos, réduit à ses éléments essentiels, un mythe d'Adonis frappé par la jalousie, non plus d'un rival, mais de son amante divine; le Cabire est frappé par la Cabiride jalouse; mais il meurt pour renaître, une vie nouvelle recommence et le feu de Lemnos se rallume.

Ce mythe d'un Cabire mourant et renaissant, et mourant par l'amour d'une déesse, dont nous n'avons jusqu'ici qu'induit l'existence du récit biblique, nous en avons l'existence attestée pour le Cabire par excellence, pour Eshmun Asklepios, et cela dans le centre phénicien du culte des Cabires, Béryte[1]. Il se présente, il est vrai, sous forme secondaire et avec des traits empruntés au mythe d'Attys : «Esmun[2], raconte Damascius, était très beau jeune homme. La mère des dieux, Astronoé, l'ayant rencontré à la chasse, voulut son amour : il s'enfuit, se mutila et mourut; la déesse le réveilla de la mort par la chaleur qui donne la vie et pour cela le nomma Esmun et lui donna place parmi les dieux.»

Comme l'Adonis sémitique meurt tué, et non mutilé, il est possible que l'intrusion du mythe d'Attys soit simplement dû au fait que, dans le mythe primitif, le dénouement aurait été motivé autrement que dans la version vulgaire, c'est-à-dire par le dédain du dieu, comme dans Attys, ce qui aurait amené l'assimilation dans le reste. Quoi qu'il en soit, l'induction que l'union des Benê Élohîm avec les filles des hommes se terminait par la vengeance des Benoth Élohîm, suivie plus tard de la renaissance des victimes, cette induction gagne un certain degré de vraisemblance par l'existence d'un mythe analogue portant sur l'un d'entre eux.

Nous résumerons comme il suit nos conclusions :

1° Les Cabires ont été assimilés aux Dioscures parce qu'ils s'appelaient les «Fils de Dieu»;

2° La Bible connaît les Cabires; ce sont les בני אלהים;

3° Le conte grec du massacre de Lemnos est une forme secondaire d'un mythe phénicien, appartenant au cycle d'Adonis, et dont les premiers mots sont restés dans le chapitre vi, verset 2, de la Genèse.

James Darmesteter.

[1] (Κρόνος δίδωσι) βηρυτὸν Ποσειδῶνι καὶ Καβείροις (*Phil. Byb.* 25); cf. Damasc. *Isid. Vita*, 312.

[2] *Οὗτος κάλλιστος ὢν θέαν καὶ νεανίας ἰδεῖν ἀξιάγαστος, ἐρώμενος γέγονεν, ὥς φησιν ὁ μῦθος, Ἀστρονόης θεοῦ Φοινίσσης, μητρὸς θεῶν. Εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάπαις, ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν καὶ φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν καὶ ἤδη καταληψομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὐτοῦ παιδοσπόρον φύσιν. Ἡ δὲ τῷ πάθει περιαλγήσασα καὶ Παιῶνα καλέσασα τὸν νεανίσκον τῇ τε ζωογόνῳ θέρμῃ ἀναζωπυρήσασα θεὸν ἐποίησεν* (Damasc. 302).

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

LES FIGURES DE RHÉTORIQUE

DANS LE ṚIG-VEDA.

Cet article n'aura qu'un rapport indirect avec les travaux ordinaires de la Société de linguistique. Mais je n'y entreprends pas pourtant, comme le titre pourrait le donner à entendre, une étude purement littéraire qu'on s'étonnerait à bon droit de trouver dans nos Mémoires. Les faits sur lesquels je veux attirer l'attention intéressent la philologie, et en particulier la lexicographie védique.

La rhétorique védique est en effet une rhétorique bizarre qui paraît avoir effarouché jusqu'à ce jour les interprètes les plus autorisés du *Ṛig-Veda*. Plutôt que d'y conformer leurs traductions, ils ont, pour éviter l'étrangeté des figures et surtout la cacophonie des métaphores discordantes, recouru un peu à tous les moyens. Quand l'effacement des images ou même la substitution pure et simple des termes propres aux termes figurés ne leur a pas suffi, ils n'ont pas reculé toujours devant des violences plus graves à faire au lexique.

Toutefois, je reconnaîtrai volontiers que les deux savants qui ont donné récemment des traductions complètes du *Ṛig-Veda* n'ont pas cédé dans une égale mesure à la répugnance que la rhétorique en question doit en effet inspirer à notre goût moderne. Dans bien des cas où M. Grassmann a reculé devant la hardiesse ou l'incohérence des figures védiques, M. Ludwig[1] a tenu bon. Cependant le courage lui a manqué, à lui aussi, plus

[1] La traduction de M. Ludwig est en général une œuvre fort estimable, très supérieure pour l'exactitude à celle de M. Grassmann, mais qui ne deviendra parfaitement intelligible qu'à l'aide du commentaire dont elle doit être suivie. Quant à M. Grassmann, il avait assurément, par la publication de son dictionnaire, rendu un service signalé aux philologues védistes. Mais il a aggravé dans sa traduction des défauts d'interprétation déjà sensibles dans ce premier travail.

d'une fois. J'en ai montré déjà davantage [1]. Mes traductions ont paru assez rébarbatives à un critique sérieux [2] pour lui arracher cette boutade : « En somme, j'avoue que j'aime mieux me tromper avec Roth et Grassmann que de comprendre le *Veda* avec M. Bergaigne. » Je serai plus hardi encore aujourd'hui. Non content d'avoir tenu tête au monstre toutes les fois qu'il s'est présenté à moi au détour d'un vers, je vais lui donner la chasse à travers le recueil entier. J'espère montrer que cette « extrême dureté d'expression [3] » à laquelle aboutissent souvent mes interprétations, n'est pas seulement tolérée, mais qu'elle est recommandée par la rhétorique védique, en d'autres termes, que les auteurs des hymnes ne sont jamais plus satisfaits d'eux-mêmes que lorsqu'ils ont assemblé des expressions qui « hurlent d'effroi de se voir accouplées ».

HARDIESSE DES COMPARAISONS.

La hardiesse des comparaisons védiques est bien connue. Aucun des procédés d'interprétation que je veux critiquer ici n'a pu voiler entièrement ce trait caractéristique de la poésie des *Ṛishis*. La traduction la plus effacée, l'interprétation la plus volontairement incolore, celle de M. Grassmann par exemple, fourmille encore d'images bizarres. Un petit nombre d'exemples suffira.

En voici un dont l'étrangeté a du moins une certaine saveur poétique. Les chevaux d'Indra sont comparés aux ailes qui portent un aigle [4], VIII, xxxiv, 9. L'attelage des Açvins étant souvent composé d'oiseaux, ce sont, par une figure peut-être plus singulière encore, ces oiseaux qui deviennent leurs ailes, quand ils sont eux-mêmes comparés à des aigles, V, lxxiv, 9. Pourquoi donc M. Grassmann, qui avait rendu assez fidèlement ces formules, efface-t-il la même figure au vers VI, xlvii, 31, dans une traduction plus conforme à notre propre goût qu'au texte qu'il interprète? Ce texte, en effet, ne dit pas simplement que les guerriers « volent sur leurs chevaux », mais qu'ils prennent leurs « chevaux » pour « ailes ».

Au vers X, clxxx, 2, Indra est comparé à un animal terrible. En même temps se présente au poète l'image du char à la roue acérée qui broie les ennemis, et la roue acérée du héros devient la mâchoire de l'animal : « Comme l'animal terrible, habitant de la montagne, qui se glisse lentement, tu es venu de la région la

[1] *La Religion védique d'après les hymnes du Ṛig-Veda*, t. I.
[2] M. Pischel, *Göttingische Anzeigen*, 1879, p. 170.
[3] *Ibid.*
[4] Les Maruts, sur leur char traîné par des chevaux, sont aussi comparés à des aigles, VIII, xx, 10.

plus éloignée; aiguisant comme une mâchoire[1] la jante acérée de ta roue, o Indra, broie les ennemis, chasse les malfaiteurs.»

Les comparaisons suivantes sont plus bizarres encore. Le poète, avec son hymne, tourne Indra (pour le faire rouler vers lui) comme le charpentier tourne une roue, VII, xxxii, 20. Les chantres posent leur désir sur Indra comme un pied dans un char (pour qu'il les mène au but), VII, xxxii, 2. La prière est comparée à une sangle qui serre Indra et Soma comme deux chevaux, VII, civ, 6. On remplit Indra de chants, comme une étable de vaches, VIII, xxiv, 6. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur l'assimilation des chants à des vaches. Tout le monde sait d'ailleurs quel rôle important joue la vache dans la phraséologie védique. Le dieu bienfaisant par excellence, Indra, est comparé à une vache qui se laisse traire, VIII, lxxxii, 3; Vâl. iv, 4. Celui qui réunit les principaux attributs de la Providence, et qui en particulier observe les fautes les plus secrètes, Varuna, *garde* les pensées des hommes comme des *vaches*, VIII, xli, 1.

Je pourrais continuer longtemps ainsi. Les sucs du Soma, quand ils ont été ingurgités, se battent dans le cœur comme des hommes ivres, VIII, ii, 12[2]. Lorsque Indra s'en abreuve, l'auteur de l'hymne X, xliii, les compare, non seulement à des rivières qui remplissent un étang (vers 7), mais à des oiseaux qui vont percher dans un arbre épais (vers 4). Les simples qui guérissent un malade sont comparés à des cavales victorieuses qui font franchir la maladie, X, xcvii, 3.

Mais ce qui est quelquefois plus curieux que l'étrangeté du texte lui-même, c'est l'expédient auquel les interprètes ont recours pour y échapper. Indra «porte sa *puissance* comme un *crochet*», X, cxxxiv, 6, sans doute pour tirer à lui la branche de l'arbre céleste, *ibid.* Qui pouvait s'attendre à voir MM. Ludwig et Grassmann recourir à un mot *çakti* «lance» dont il n'y a pas trace dans les textes védiques[3], pour aboutir à l'idée, d'ailleurs non moins bizarre, d'un dieu portant sa *lance* comme un *crochet?*

COMPARAISONS RETOURNÉES.

Il y a plus d'une comparaison dont les termes occupent la place inverse de celle qui nous semblerait leur appartenir naturellement. Ainsi, la comparaison des rivières à des chevaux qui courent ne nous étonnerait pas. La comparaison des chevaux à des ri-

[1] *sṛiká.* Ce sens me paraît justifié par l'analogie de *sṛikva*, *sṛikvan* «coin de la bouche» (dans la langue classique), et par la comparaison du second emploi de *sṛiká*, au vers I, xxxii, 12, avec celui du mot *hánu*, au vers IV, xviii, 9.

[2] La seconde comparaison contenue dans le même vers est plus obscure.

[3] Au vers II, xxxix, 7, M. Ludwig donne l'interprétation vraie.

vières, VI, xlvi, 14, nous paraît plus étrange. La chose s'explique pourtant. Les rivières, comme les eaux en général, jouent un si grand rôle dans la phraséologie védique!

Le bruit de la pierre du pressoir est souvent comparé au chant du prêtre. Inversement, nous lisons au vers V, xxxvi, 4, que le «chantre» élève la voix «comme la pierre».

La comparaison des prières à des attelages est extrêmement fréquente. Les prières deviennent ainsi, en quelque sorte, le type des attelages, et un poète compare les attelages des dieux aux prières : «Quand attelleras-tu tes attelages comme des prières?» VI, xxxv, 3. La place de la particule comparative *ná* ne permet pas d'autre interprétation. Cela n'empêche pas M. Grassmann de traduire : «Quand attelleras-tu les prières comme des chevaux?»

La parole sacrée est toute-puissante sur le ciel. On comprendrait donc que son pouvoir fût comparé à celui des dieux. Il n'appartenait qu'aux poètes védiques de dire d'un dieu, d'Indra, qu'il est «puissant comme la parole», VIII, xlvi, 14. Mais ce n'était pas une raison pour leurs traducteurs de défigurer une formule parfaitement claire, par des interprétations aussi éloignées l'une de l'autre que du texte qu'elles prétendent expliquer [1].

Au vers I, cxxiv, 4, nous lisons que l'Aurore «a fait apparaître tout ce que les hommes désirent, comme Nodhas». Ce passage a mis tous les interprètes à la torture, ou plutôt c'est le nom, pourtant bien inoffensif, de *nodhás*, qu'ils ont eux-mêmes torturé pour lui arracher un prétendu secret. Que le lecteur se rassure d'ailleurs! Je ne lui citerai que les conjectures des trois principaux interprètes. Le mot signifierait, selon M. Roth [2], «marchand», et selon M. Grassmann, «jeune fille». M. Ludwig, enfin, y voit deux mots différents [3], dont il tire un sens aussi étrange qu'aucun de ceux que je pourrai proposer [4]. Il était beaucoup plus simple de garder le mot pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour le nom, connu par d'autres passages, d'un ancien sacrificateur. Les prêtres procurent tous les biens à ceux qui les emploient. Ils pourraient donc être comparés à l'Aurore qui apporte aux mortels le trésor de la lumière. Le poète n'a fait ici que renverser la comparaison.

[1] Grassmann : «im wahren Sinne des Wortes kräftigen». Ludwig : «wie (meine) Rede (es vermag)». M. Ludwig, plus exact cette fois que M. Grassmann, n'interprète-t-il pas lui-même une formule analogue du vers X, l, 4, en ce sens qu'Indra est «la prière par excellence»?

[2] *Siebenzig Lieder des Rig-Veda, übersetzt von Geldner und Kaegi*, p. 35 et 37, note 2.

[3] *ná* et *údhar*.

[4] «Nicht wie ein Euter liesz sie (doch) Liebes sehen.»



COMPARAISONS DOUBLES.

Quelquefois aussi, les poètes védiques, dans leurs comparaisons, font, comme nous dirions, d'une pierre deux coups. Deux idées, souvent comparées à une troisième, sont comparées l'une à l'autre par l'intermédiaire d'une métaphore remplaçant les deux premières comparaisons. Celles-ci ont ainsi servi en quelque sorte de prémisses à une conclusion qui est la comparaison nouvelle.

Les exemples rendront la chose plus claire. Il en est deux que j'ai rapprochés déjà ailleurs [1]. Les prières des différents hommes sont les branches d'un même arbre. Les faveurs que le dieu partage entre eux sont aussi des rameaux d'un même tronc. De là cette troisième comparaison qui résume les deux premières : « Les faveurs d'Indra se ramifient comme les prières, » VI, XLIV, 6. D'autre part, les prières sont des attelages qui amènent les dieux au sacrifice, ou qui portent l'homme au but qu'il poursuit. Mais les richesses qu'on s'approprie sont aussi des attelages qu'on dirige à son gré. Telle est l'origine de la formule : J'attelle les richesses des hommes comme mes prières, » VIII, XIX, 33. Dans ces deux passages, M. Grassmann a, sans aucune raison, abandonné le vrai sens du mot *víp* « prière ». M. Ludwig paraît avoir compris l'une et l'autre formule ; il a seulement le tort d'effacer la métaphore dans la seconde, et de rendre ainsi la comparaison peu intelligible.

Voici un nouvel exemple du même genre. La diffusion de la lumière est souvent comparée à l'épanchement d'un liquide. La composition de l'hymne est assimilée à la clarification du breuvage sacré. Les deux comparaisons sont réunies en une seule dans cette formule qui semble au premier abord dénuée de sens : « Agni, dont les flammes se clarifient comme les sons », X, III, 5. Je renvoie à la traduction de M. Ludwig, et surtout à celle de M. Grassmann, le lecteur curieux de voir à combien d'hypothèses invraisemblables sur le sens des mots les plus clairs, les étrangetés de la rhétorique védique ont pu conduire les interprètes les plus compétents.

Une double comparaison semble encore impliquée par la métaphore bizarre qui fait du *beurre* la *langue* des dieux [2], IV, LVIII, 1. La langue des dieux, ordinairement, est Agni, parce que c'est au

[1] *Religion védique*, I, p. VI et VII, en note, et précédemment *Revue critique*, 1875, II, p. 373, note 3.

[2] M. Grassmann traduit exactement, sans donner d'explication. M. Ludwig semble vouloir éviter, par une construction forcée, d'appliquer cette formule au beurre.



moyen du feu du sacrifice que les dieux dévorent l'offrande. Or le beurre peut être comparé au feu en ce sens que toutes les offrandes doivent être précédées et suivies d'une offrande de beurre qui semble envelopper l'offrande principale, et qui devient ainsi un nouvel intermédiaire entre cette offrande et le dieu auquel elle est destinée.

HARDIESSE DES MÉTAPHORES.

Nous avons constaté la hardiesse des comparaisons védiques. Quand ces comparaisons deviennent implicites et se réduisent à de simples métaphores, l'étrangeté peut plus aisément engendrer l'obscurité.

Les rayons du soleil sont assimilés à des chevaux. Il faut avoir cette idée présente à l'esprit pour comprendre la formule : «Les rayons du soleil le traînent,» I, L, 1. Les Maruts en secouant le ciel en font tomber des figues brillantes, V, LIV, 12. C'est que le ciel est quelquefois conçu comme un arbre, dont les trésors célestes, pluie ou lumière, sont les fruits.

On dit des morts brûlés sur le bûcher qu'ils sont «cuits [1]». D'autre part, le soleil est un tamis aux fils brillants qui filtre la lumière comme le tamis du sacrifice filtre le Soma [2]. Celui à qui ces idées seraient peu familières aurait peine à comprendre qu'au vers IX, LXXXIII, 1 et 2, les «cuits», qui peuvent seuls atteindre «le tamis aux fils brillants» où n'arrivent pas les «crus», représentent les morts allant habiter le soleil.

Pardonner les péchés, c'est, dans la langue védique comme dans la nôtre, les «délier». Mais les *Ṛishis* ne se contentent pas de cette métaphore. Ils comparent le pécheur à un veau, ou même à une vache «liée», IV, XII, 6. C'est ce qui explique cette prière : «Délivre-nous, ô Agni, de l'étable des dieux et de celle des mortels,» IV, XII, 5. L'allusion paraît avoir échappé à MM. Grassmann et Ludwig, qui donnent arbitrairement au mot *ūrvá* «étable» [3] le sens de «prison».

C'est certainement une figure gracieuse que celle qui fait de l'éclair un sourire du ciel. Encore faut-il savoir qu'elle est familière aux poètes védiques pour comprendre la comparaison d'Agni, le feu terrestre, avec le ciel «souriant à travers les nuages», II,

[1] *Religion védique*, I, p. 79 et 80.
[2] *Ibid.* p. 201.
[3] Voir, pour les autres emplois les plus curieux de ce mot, p. 106 et 113. Il n'est pas plus nécessaire d'en changer le sens aux vers III, 1, 14 ; IV, L, 2 (où M. Ludwig garde d'ailleurs le sens d'étable abandonné par M. Grassmann), ni au vers II, XIII, 7, ni au vers VII, LXXVI, 5, où les pères sont représentés réunis aux aurores dans leur «étable».

IV, 6, et surtout l'allusion[1] contenue dans cette formule : «Agni, qui fait le sourire de tous les sacrifices,» IV, VII, 3. Le «sourire» du sacrifice est l'éclair lui-même au vers VIII, LXXVIII, 6, le sacrifice dont il s'agit là étant le sacrifice céleste : «Lorsque tu es né, ô Indra, alors sont nés le sacrifice, l'hymne, le sourire.»

Indra, quand il s'enivre du breuvage sacré en compagnie de Vishṇu, reçoit avec ce dieu l'appellation, à nos yeux assez irrévérente, de «cruche à Soma», VI, LXIX, 2 et 6. Une allusion à la même figure semble renfermée dans cette formule encore plus hardie : «Traire le Soma dans le ventre d'Indra,» IX, LXXII, 2. Ici M. Grassmann traduit exactement, et c'est M. Ludwig qui atténue l'image en substituant au terme figuré «traire» le terme propre «faire couler».

Nous avons vu déjà que le bruit des pierres du pressoir est considéré comme une prière. De là, les pierres qui parlent, V, XXXI, 12[2]. L'hymne X, XCIV, consacré aux pierres du pressoir, commence ainsi : «Qu'elles parlent! Parlons aussi nous-mêmes! Parlez aux pierres qui parlent!» En ajoutant à cette figure une métonymie, c'est-à-dire en prenant la pierre pour le son qu'elle rend, on aboutit à la formule bizarre des vers X, LXIV, 15, et C, 8 : «La pierre est dite[3].»

L'assimilation de la prière à une offrande[4] est la clef d'une expression telle que l'«épanchement de l'hymne», VIII, LII, 4. On peut d'autant plus s'étonner que cette formule ait effarouché M. Grassmann[5], que ce savant traduit d'ailleurs exactement le vers VIII, XXXIX, 3 : «Ô Agni, je verse ces prières comme du beurre dans ta bouche,» et le vers II, XXVII, 1 : «Je répands avec la cuiller en l'honneur des Âdityas ces chants dégouttants de beurre»[6].

Les poètes védiques ne se contentent pas de comparer la récitation de l'hymne au sacrifice de l'offrande dans le feu, ils en assimilent la composition à la préparation de l'offrande du Soma[7]. La prière procurant d'ailleurs tous les biens, on pourra dire d'Agni, le poète par excellence, qu'il «clarifie un hymne très nourricier», VII, IX, 2. MM. Ludwig et Grassmann se tirent à trop bon marché de la difficulté soulevée par ce passage en don-

[1] Elle échappe à M. Grassmann.
[2] Et *passim*. Voir *Religion védique*, I, p. 281.
[3] M. Grassmann se tire d'affaire, comme il le fait souvent, en remplaçant l'expression figurée par le terme propre «résonne». M. Ludwig a recours à une construction qui semble bien forcée.
[4] *Religion védique*, I, p. 283.
[5] Il traduit «Sängers Ruf».
[6] Cf. I, LXI, 5.
[7] *Religion védique*, I, p. 283.

nant au substantif[1] un sens qu'il n'a pas dans les hymnes védiques, et au verbe[2] un sens de pure fantaisie.

Il est dit ailleurs, du même Agni, qu'il a clarifié l'hymne[3] sur trois tamis, III, XXVI, 8. Quand ce dieu est conçu, non plus comme l'auteur, mais seulement comme l'inspirateur de la prière, les poètes deviennent les tamis sur lesquels il clarifie sa pensée[4], III, I, 5. Les prières[5] elles-mêmes distillent une douce liqueur en passant par les poètes comme par des tamis, III, XXXI, 16. On dit aussi que les sages clarifient la parole sur un tamis tendu par où passent des milliers de gouttes, IX, LXXIII, 7. Apprendre les vers qui célèbrent Soma Pavamâna[6], c'est apprendre «le suc préparé par les *Rishis*», IX, LXVII, 31. Enfin la *langue distille* la douce *liqueur* du sacrifice[7], IX, LXXV, 2, et à son extrémité est un tamis, IX, LXXIII, 9. Nous retrouverons plus bas[8] cette dernière conception combinée avec une figure différente.

«Tisser l'œuvre des chantres,» X, LIII, 6, est une autre métaphore qui rappelle, par voie d'allusion, l'assimilation de la prière à une étoffe, à un vêtement que les chantres tissent pour les dieux.

La prière est aussi conçue comme une arme, d'où la métaphore «aiguiser la prière», VIII, XLII, 3. L'arme de la prière est employée par les dieux mêmes. Si cette idée avait été présente à leur esprit, MM. Grassmann et Ludwig, malgré l'exemple de M. Roth, auraient compris qu'il n'y avait pas lieu d'abandonner[9]

[1] *arká* «sonne»; voir *Religion védique*, I, p. 279, *en note*.

[2] *punānáḥ* : Grassmann «flammend aufthat», Ludwig «rein darstellend».

[3] Encore *arká*, que M. Ludwig continue à traduire «soleil». Il s'expliquera plus tard sur les «trois purifications du soleil». M. Grassmann se tire immédiatement d'affaire en donnant au mot *pavítra* «tamis», le sens de «Entflammer» (*sic*).

[4] La traduction de M. Ludwig «heilig darstellend seine geistige Kraft durch die Reinigungsmittel der göttlichen Weisen» n'est pas très claire. M. Grassmann n'hésite pas à faire de *kavíbhiḥ* un simple adjectif. M. Ludwig en fait d'ailleurs autant au vers III, XXXI, 16. Voir la note suivante.

[5] Désignées par le mot *dhánutrīḥ*, qui n'est employé qu'une autre fois, IX, XCIII, 1, et comme épithète des prières. *Mádhvaḥ* est un génitif partitif employé ici avec *punānáḥ* comme il l'est souvent avec le verbe *pā* «boire». Ce sont les prières qui mettent en mouvement (*hinvanti* ne peut avoir que le sens transitif) les eaux. MM. Grassmann et Ludwig ne se sont pas inquiétés de mettre d'accord leurs traductions de ce passage et du précédent.

[6] Et non les prières «qui se clarifient», comme je l'ai dit ailleurs (*Religion védique*, I, p. 283) par un *lapsus* consistant dans la confusion du dérivé *pāvamānī* avec le participe présent de la racine *pū*.

[7] Ou plus exactement «de la loi». Je ne crois pas que le génitif *ritásya* doive être construit avec *jihvā́*, comme le font MM. Grassmann et Ludwig, et encore moins que la langue en question puisse être Soma. Une telle figure ne s'expliquerait par aucune analogie. En revanche, c'est bien Soma qui est le «maître» ou l'«époux» de la prière, et qui d'ailleurs «parle» aussi lui-même.

[8] P. 121-122.

[9] Grassmann «Pfeil». Ludwig «Schleuder».

incident du même drame ou si ce sont là des fragments de mythes différents et sans lien de dépendance les uns entre les autres. Nous ne retiendrons qu'un seul fait : l'union des Benê-Élohîm, c'est-à-dire des Cabires, avec les filles des hommes, et, à défaut de renseignement biblique sur le dénouement du drame, adressons-nous à d'autres sources. Allons à l'île sainte des Cabires, à Lemnos.

IV

Les Cabires, dit Photius, furent chassés de Lemnos par le crime des Lemniades[1]. Les femmes de Lemnos, délaissées par leurs maris pour leurs prisonnières thraces, les avaient égorgés.

Ces Cabires, qui disparaissent par la mort des Lemniens, n'ont-ils point l'air d'être les victimes mêmes? De sorte que le mythe biblique, ou plus correctement le mythe sémitique, porté à Lemnos par les colons ou les marchands[2] phéniciens, se restituerait, grâce aux récits grecs, de la façon suivante : « Les Fils de Dieu (les Cabires, les בני אלהים) virent que les filles de l'homme étaient belles et délaissèrent pour eux les Filles de Dieu (les בנות אלהים, les Cabirides); les Filles de Dieu les égorgèrent. »

Réduisons le mythe au singulier : un dieu tué par la jalousie d'une déesse. Mais la mort du dieu dans la mythologie sémitique est toujours une mort-renaissance; car c'est la mort de l'année qui recommence, du soleil qui revient, d'Adonis qui ressuscite, d'Hercule-Melkart qui ressort vivant de son bûcher. Or, les fêtes expiatoires célébrées annuellement à Lemnos, en souvenir du crime des Lemniennes, nous reportent précisément à un mythe de cet ordre. Chaque année, sans nul doute à l'anniversaire fictif du meurtre, époque où les femmes se séparaient de leurs maris[3], tous les feux de l'île devaient s'éteindre, et, après neuf jours de rites expiatoires en l'honneur des dieux infernaux, une théorie rapportait un feu pur du foyer sacré de Délos, tous les foyers se rallumaient, et l'on disait que *c'était le commencement d'une vie nouvelle*[4]. Le mythe du meurtre des Lemniens, interprété à la lumière du culte[5], se ramène donc au vieux mythe sémitique de la mort annuelle, suivie de renaissance annuelle, le destin de la flamme, de la lumière, du feu du monde qui chaque année s'éteint et se rallume. La mort des Lemniens est une variante de la mort

[1] *Κάβειροι δαίμονες ἐκ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναικῶν μετενεχθέντες.*

[2] L'on en peut dire, comme du cratère d'Achille, venu de Sidon à Lemnos :

> *Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον,*
> *Στῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.*
> (*Il.* XXIII, 744.)

[3] *Schol. ad Apollon.* I, 615.

[4] Καίνου τοὐνθεῦτεν βίου φασὶν ἄρχεσθαι. (Philost. *Heroica*, XX, 24, éd. Didot.)

[5] Cf. *Ormazd et Ahriman*, p. 147, note 3.

d'Adonis. Dans le mythe vulgaire, Adonis est tué par la jalousie du dieu : nous avons dans le mythe de Lemnos, réduit à ses éléments essentiels, un mythe d'Adonis frappé par la jalousie, non plus d'un rival, mais de son amante divine; le Cabire est frappé par la Cabiride jalouse; mais il meurt pour renaître, une vie nouvelle recommence et le feu de Lemnos se rallume.

Ce mythe d'un Cabire mourant et renaissant, et mourant par l'amour d'une déesse, dont nous n'avons jusqu'ici qu'induit l'existence du récit biblique, nous en avons l'existence attestée pour le Cabire par excellence, pour Eshmun Asklepios, et cela dans le centre phénicien du culte des Cabires, Béryte[1]. Il se présente, il est vrai, sous forme secondaire et avec des traits empruntés au mythe d'Attys : «Esmun[2], raconte Damascius, était très beau jeune homme. La mère des dieux, Astronoé, l'ayant rencontré à la chasse, voulut son amour : il s'enfuit, se mutila et mourut; la déesse le réveilla de la mort par la chaleur qui donne la vie et pour cela le nomma Esmun et lui donna place parmi les dieux.»

Comme l'Adonis sémitique meurt tué, et non mutilé, il est possible que l'intrusion du mythe d'Attys soit simplement dû au fait que, dans le mythe primitif, le dénouement aurait été motivé autrement que dans la version vulgaire, c'est-à-dire par le dédain du dieu, comme dans Attys, ce qui aurait amené l'assimilation dans le reste. Quoi qu'il en soit, l'induction que l'union des Benê Élohîm avec les filles des hommes se terminait par la vengeance des Benoth Élohîm, suivie plus tard de la renaissance des victimes, cette induction gagne un certain degré de vraisemblance par l'existence d'un mythe analogue portant sur l'un d'entre eux.

Nous résumerons comme il suit nos conclusions :

1° Les Cabires ont été assimilés aux Dioscures parce qu'ils s'appelaient les «Fils de Dieu»;

2° La Bible connaît les Cabires; ce sont les בני אלהים;

3° Le conte grec du massacre de Lemnos est une forme secondaire d'un mythe phénicien, appartenant au cycle d'Adonis, et dont les premiers mots sont restés dans le chapitre VI, verset 2, de la Genèse.

James Darmesteter.

[1] (Κρόνος δίδωσι) βηρυτὸν Ποσειδῶνι καὶ Καβείροις (*Phil. Byb.* 25); cf. Damasc. *Isid. Vita*, 312.

[2] Οὗτος κάλλιστος ὢν θέαν καὶ νεανίας ἰδεῖν ἀξιάγαστος, ἐρώμενος γέγονεν, ὥς φησιν ὁ μῦθος, Ἀστρονόης θεοῦ Φοινίσσης, μητρὸς θεῶν. Εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάπαις, ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν καὶ φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν καὶ ἤδη καταληψομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὑτοῦ παιδοσπόρον φύσιν. Ἡ δὲ τῷ πάθει περιαλγήσασα καὶ Παιῶνα καλέσασα τὸν νεανίσκον τῇ τε ζωογόνῳ θέρμῃ ἀναζωπυρήσασα θεὸν ἐποίησεν (Damasc. 302).

incident du même drame ou si ce sont là des fragments de mythes différents et sans lien de dépendance les uns entre les autres. Nous ne retiendrons qu'un seul fait : l'union des Benê-Élohîm, c'est-à-dire des Cabires, avec les filles des hommes, et, à défaut de renseignement biblique sur le dénouement du drame, adressons-nous à d'autres sources. Allons à l'île sainte des Cabires, à Lemnos.

IV

Les Cabires, dit Photius, furent chassés de Lemnos par le crime des Lemniades[1]. Les femmes de Lemnos, délaissées par leurs maris pour leurs prisonnières thraces, les avaient égorgés.

Ces Cabires, qui disparaissent par la mort des Lemniens, n'ont-ils point l'air d'être les victimes mêmes? De sorte que le mythe biblique, ou plus correctement le mythe sémitique, porté à Lemnos par les colons ou les marchands[2] phéniciens, se restituerait, grâce aux récits grecs, de la façon suivante : « Les Fils de Dieu (les Cabires, les בני אלהים) virent que les filles de l'homme étaient belles et délaissèrent pour eux les Filles de Dieu (les בנות אלהים, les Cabirides); les Filles de Dieu les égorgèrent. »

Réduisons le mythe au singulier : un dieu tué par la jalousie d'une déesse. Mais la mort du dieu dans la mythologie sémitique est toujours une mort-renaissance; car c'est la mort de l'année qui recommence, du soleil qui revient, d'Adonis qui ressuscite, d'Hercule-Melkart qui ressort vivant de son bûcher. Or, les fêtes expiatoires célébrées annuellement à Lemnos, en souvenir du crime des Lemniennes, nous reportent précisément à un mythe de cet ordre. Chaque année, sans nul doute à l'anniversaire fictif du meurtre, époque où les femmes se séparaient de leurs maris[3], tous les feux de l'île devaient s'éteindre, et, après neuf jours de rites expiatoires en l'honneur des dieux infernaux, une théorie rapportait un feu pur du foyer sacré de Délos, tous les foyers se rallumaient, et l'on disait que *c'était le commencement d'une vie nouvelle*[4]. Le mythe du meurtre des Lemniens, interprété à la lumière du culte[5], se ramène donc au vieux mythe sémitique de la mort annuelle, suivie de renaissance annuelle, le destin de la flamme, de la lumière, du feu du monde qui chaque année s'éteint et se rallume. La mort des Lemniens est une variante de la mort

[1] Κάβειροι δαίμονες ἐκ Λήμνου διὰ τὸ τόλμημα τῶν γυναικῶν μετενεχθέντες.

[2] L'on en peut dire, comme du cratère d'Achille, venu de Sidon à Lemnos :

Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον,
Σ7ῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.
(*Il.* XXIII, 744.)

[3] *Schol. ad Apollon.* I, 615.

[4] Καινοῦ τοὐνθεῦτεν βίου φασὶν ἄρχεσθαι. (Philost. *Heroica*, XX, 24, éd. Didot.)

[5] Cf. *Ormazd et Ahriman*, p. 147, note 3.

d'Adonis. Dans le mythe vulgaire, Adonis est tué par la jalousie du dieu : nous avons dans le mythe de Lemnos, réduit à ses éléments essentiels, un mythe d'Adonis frappé par la jalousie, non plus d'un rival, mais de son amante divine; le Cabire est frappé par la Cabiride jalouse; mais il meurt pour renaître, une vie nouvelle recommence et le feu de Lemnos se rallume.

Ce mythe d'un Cabire mourant et renaissant, et mourant par l'amour d'une déesse, dont nous n'avons jusqu'ici qu'induit l'existence du récit biblique, nous en avons l'existence attestée pour le Cabire par excellence, pour Eshmun Asklepios, et cela dans le centre phénicien du culte des Cabires, Béryte[1]. Il se présente, il est vrai, sous forme secondaire et avec des traits empruntés au mythe d'Attys : «Esmun[2], raconte Damascius, était très beau jeune homme. La mère des dieux, Astronoé, l'ayant rencontré à la chasse, voulut son amour : il s'enfuit, se mutila et mourut; la déesse le réveilla de la mort par la chaleur qui donne la vie et pour cela le nomma Esmun et lui donna place parmi les dieux.»

Comme l'Adonis sémitique meurt tué, et non mutilé, il est possible que l'intrusion du mythe d'Attys soit simplement dû au fait que, dans le mythe primitif, le dénouement aurait été motivé autrement que dans la version vulgaire, c'est-à-dire par le dédain du dieu, comme dans Attys, ce qui aurait amené l'assimilation dans le reste. Quoi qu'il en soit, l'induction que l'union des Benê Élohîm avec les filles des hommes se terminait par la vengeance des Benoth Élohîm, suivie plus tard de la renaissance des victimes, cette induction gagne un certain degré de vraisemblance par l'existence d'un mythe analogue portant sur l'un d'entre eux.

Nous résumerons comme il suit nos conclusions :

1° Les Cabires ont été assimilés aux Dioscures parce qu'ils s'appelaient les «Fils de Dieu»;

2° La Bible connaît les Cabires; ce sont les בני אלהים;

3° Le conte grec du massacre de Lemnos est une forme secondaire d'un mythe phénicien, appartenant au cycle d'Adonis, et dont les premiers mots sont restés dans le chapitre VI, verset 2, de la Genèse.

James DARMESTETER.

[1] (*Κρόνος δίδωσι*) *βηρυτὸν Ποσειδῶνι καὶ Καβείροις* (*Phil. Byb.* 25); cf. Damasc. *Isid. Vita*, 312.

[2] *Οὗτος κάλλιστος ὢν θέαν καὶ νεανίας ἰδεῖν ἀξιάγαστος, ἐρώμενος γέγονεν, ὥς φησιν ὁ μῦθος, Ἀστρονόης θεοῦ Φοινίσσης, μητρὸς θεῶν. Εἰωθώς τε κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάπαις, ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν θεὸν αὐτὸν ἐκκυνηγετοῦσαν καὶ φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν καὶ ἤδη καταληψομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὑτοῦ παιδοσπόρον φύσιν. Ἡ δὲ τῷ πάθει περιαλγήσασα καὶ Παιῶνα καλέσασα τὸν νεανίσκον τῇ τε ζωογόνῳ θέρμῃ ἀναζωπυρήσασα θεὸν ἐποίησεν* (Damasc. 302).

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

LES FIGURES DE RHÉTORIQUE

DANS LE ṚIG-VEDA.

Cet article n'aura qu'un rapport indirect avec les travaux ordinaires de la Société de linguistique. Mais je n'y entreprends pas pourtant, comme le titre pourrait le donner à entendre, une étude purement littéraire qu'on s'étonnerait à bon droit de trouver dans nos Mémoires. Les faits sur lesquels je veux attirer l'attention intéressent la philologie, et en particulier la lexicographie védique.

La rhétorique védique est en effet une rhétorique bizarre qui paraît avoir effarouché jusqu'à ce jour les interprètes les plus autorisés du *Ṛig-Veda*. Plutôt que d'y conformer leurs traductions, ils ont, pour éviter l'étrangeté des figures et surtout la cacophonie des métaphores discordantes, recouru un peu à tous les moyens. Quand l'effacement des images ou même la substitution pure et simple des termes propres aux termes figurés ne leur a pas suffi, ils n'ont pas reculé toujours devant des violences plus graves à faire au lexique.

Toutefois, je reconnaîtrai volontiers que les deux savants qui ont donné récemment des traductions complètes du *Ṛig-Veda* n'ont pas cédé dans une égale mesure à la répugnance que la rhétorique en question doit en effet inspirer à notre goût moderne. Dans bien des cas où M. Grassmann a reculé devant la hardiesse ou l'incohérence des figures védiques, M. Ludwig[1] a tenu bon. Cependant le courage lui a manqué, à lui aussi, plus

[1] La traduction de M. Ludwig est en général une œuvre fort estimable, très supérieure pour l'exactitude à celle de M. Grassmann, mais qui ne deviendra parfaitement intelligible qu'à l'aide du commentaire dont elle doit être suivie. Quant à M. Grassmann, il avait assurément, par la publication de son dictionnaire, rendu un service signalé aux philologues védistes. Mais il a aggravé dans sa traduction des défauts d'interprétation déjà sensibles dans ce premier travail.

d'une fois. J'en ai montré déjà davantage[1]. Mes traductions ont paru assez rébarbatives à un critique sérieux[2] pour lui arracher cette boutade : «En somme, j'avoue que j'aime mieux me tromper avec Roth et Grassmann que de comprendre le *Veda* avec M. Bergaigne.» Je serai plus hardi encore aujourd'hui. Non content d'avoir tenu tête au monstre toutes les fois qu'il s'est présenté à moi au détour d'un vers, je vais lui donner la chasse à travers le recueil entier. J'espère montrer que cette «extrême dureté d'expression[3]» à laquelle aboutissent souvent mes interprétations, n'est pas seulement tolérée, mais qu'elle est recommandée par la rhétorique védique, en d'autres termes, que les auteurs des hymnes ne sont jamais plus satisfaits d'eux-mêmes que lorsqu'ils ont assemblé des expressions qui «hurlent d'effroi de se voir accouplées».

HARDIESSE DES COMPARAISONS.

La hardiesse des comparaisons védiques est bien connue. Aucun des procédés d'interprétation que je veux critiquer ici n'a pu voiler entièrement ce trait caractéristique de la poésie des *Ṛishis*. La traduction la plus effacée, l'interprétation la plus volontairement incolore, celle de M. Grassmann par exemple, fourmille encore d'images bizarres. Un petit nombre d'exemples suffira.

En voici un dont l'étrangeté a du moins une certaine saveur poétique. Les chevaux d'Indra sont comparés aux ailes qui portent un aigle[4], VIII, xxxiv, 9. L'attelage des Açvins étant souvent composé d'oiseaux, ce sont, par une figure peut-être plus singulière encore, ces oiseaux qui deviennent leurs ailes, quand ils sont eux-mêmes comparés à des aigles, V, lxxiv, 9. Pourquoi donc M. Grassmann, qui avait rendu assez fidèlement ces formules, efface-t-il la même figure au vers VI, xlvii, 31, dans une traduction plus conforme à notre propre goût qu'au texte qu'il interprète? Ce texte, en effet, ne dit pas simplement que les guerriers «volent sur leurs chevaux», mais qu'ils prennent leurs «chevaux» pour «ailes».

Au vers X, clxxx, 2, Indra est comparé à un animal terrible. En même temps se présente au poète l'image du char à la roue acérée qui broie les ennemis, et la roue acérée du héros devient la mâchoire de l'animal : «Comme l'animal terrible, habitant de la montagne, qui se glisse lentement, tu es venu de la région la

[1] *La Religion védique d'après les hymnes du Ṛig-Veda*, t. I.
[2] M. Pischel, *Göttingische Anzeigen*, 1879, p. 170.
[3] *Ibid.*
[4] Les Maruts, sur leur char traîné par des chevaux, sont aussi comparés à des aigles, VIII, xx, 10.

plus éloignée; aiguisant comme une mâchoire[1] la jante acérée de ta roue, o Indra, broie les ennemis, chasse les malfaiteurs.»

Les comparaisons suivantes sont plus bizarres encore. Le poète, avec son hymne, tourne Indra (pour le faire rouler vers lui) comme le charpentier tourne une roue, VII, xxxii, 20. Les chantres posent leur désir sur Indra comme un pied dans un char (pour qu'il les mène au but), VII, xxxii, 2. La prière est comparée à une sangle qui serre Indra et Soma comme deux chevaux, VII, civ, 6. On remplit Indra de chants, comme une étable de vaches, VIII, xxiv, 6. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur l'assimilation des chants à des vaches. Tout le monde sait d'ailleurs quel rôle important joue la vache dans la phraséologie védique. Le dieu bienfaisant par excellence, Indra, est comparé à une vache qui se laisse traire, VIII, lxxxii, 3; Vâl. iv, 4. Celui qui réunit les principaux attributs de la Providence, et qui en particulier observe les fautes les plus secrètes, Varuna, *garde* les pensées des hommes comme des *vaches*, VIII, xli, 1.

Je pourrais continuer longtemps ainsi. Les sucs du Soma, quand ils ont été ingurgités, se battent dans le cœur comme des hommes ivres, VIII, ii, 12[2]. Lorsque Indra s'en abreuve, l'auteur de l'hymne X, xliii, les compare, non seulement à des rivières qui remplissent un étang (vers 7), mais à des oiseaux qui vont percher dans un arbre épais (vers 4). Les simples qui guérissent un malade sont comparés à des cavales victorieuses qui font franchir la maladie, X, xcvii, 3.

Mais ce qui est quelquefois plus curieux que l'étrangeté du texte lui-même, c'est l'expédient auquel les interprètes ont recours pour y échapper. Indra «porte sa *puissance* comme un *crochet*», X, cxxxiv, 6, sans doute pour tirer à lui la branche de l'arbre céleste, *ibid.* Qui pouvait s'attendre à voir MM. Ludwig et Grassmann recourir à un mot *çakti* «lance» dont il n'y a pas trace dans les textes védiques[3], pour aboutir à l'idée, d'ailleurs non moins bizarre, d'un dieu portant sa *lance* comme un *crochet?*

COMPARAISONS RETOURNÉES.

Il y a plus d'une comparaison dont les termes occupent la place inverse de celle qui nous semblerait leur appartenir naturellement. Ainsi, la comparaison des rivières à des chevaux qui courent ne nous étonnerait pas. La comparaison des chevaux à des ri-

[1] *sṛiká.* Ce sens me paraît justifié par l'analogie de *sṛikva*, *sṛikvan* «coin de la bouche» (dans la langue classique), et par la comparaison du second emploi de *sṛiká,* au vers I, xxxii, 12, avec celui du mot *hánu,* au vers IV, xviii, 9.

[2] La seconde comparaison contenue dans le même vers est plus obscure.

[3] Au vers II, xxxix, 7, M. Ludwig donne l'interprétation vraie.

vières, VI, XLVI, 14, nous paraît plus étrange. La chose s'explique pourtant. Les rivières, comme les eaux en général, jouent un si grand rôle dans la phraséologie védique!

Le bruit de la pierre du pressoir est souvent comparé au chant du prêtre. Inversement, nous lisons au vers V, XXXVI, 4, que le «chantre» élève la voix «comme la pierre».

La comparaison des prières à des attelages est extrêmement fréquente. Les prières deviennent ainsi, en quelque sorte, le type des attelages, et un poète compare les attelages des dieux aux prières : «Quand atteleras-tu tes attelages comme des prières?» VI, XXXV, 3. La place de la particule comparative *ná* ne permet pas d'autre interprétation. Cela n'empêche pas M. Grassmann de traduire : «Quand atteleras-tu les prières comme des chevaux?»

La parole sacrée est toute-puissante sur le ciel. On comprendrait donc que son pouvoir fût comparé à celui des dieux. Il n'appartenait qu'aux poètes védiques de dire d'un dieu, d'Indra, qu'il est «puissant comme la parole», VIII, XLVI, 14. Mais ce n'était pas une raison pour leurs traducteurs de défigurer une formule parfaitement claire, par des interprétations aussi éloignées l'une de l'autre que du texte qu'elles prétendent expliquer[1].

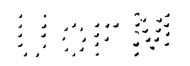
Au vers I, CXXIV, 4, nous lisons que l'Aurore «a fait apparaître tout ce que les hommes désirent, comme Nodhas». Ce passage a mis tous les interprètes à la torture, ou plutôt c'est le nom, pourtant bien inoffensif, de *nodhás*, qu'ils ont eux-mêmes torturé pour lui arracher un prétendu secret. Que le lecteur se rassure d'ailleurs! Je ne lui citerai que les conjectures des trois principaux interprètes. Le mot signifierait, selon M. Roth[2], «marchand», et selon M. Grassmann, «jeune fille». M. Ludwig, enfin, y voit deux mots différents[3], dont il tire un sens aussi étrange qu'aucun de ceux que je pourrai proposer[4]. Il était beaucoup plus simple de garder le mot pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour le nom, connu par d'autres passages, d'un ancien sacrificateur. Les prêtres procurent tous les biens à ceux qui les emploient. Ils pourraient donc être comparés à l'Aurore qui apporte aux mortels le trésor de la lumière. Le poète n'a fait ici que renverser la comparaison.

[1] Grassmann : «im wahren Sinne des Wortes kräftigen». Ludwig : «wie (meine) Rede (es vermag)». M. Ludwig, plus exact cette fois que M. Grassmann, n'interprète-t-il pas lui-même une formule analogue du vers X, L, 4, en ce sens qu'Indra est «la prière par excellence»?

[2] *Siebenzig Lieder des Rig-Veda, übersetzt von Geldner und Kaegi*, p. 35 et 37, note 2.

[3] *ná* et *ûdhar*.

[4] «Nicht wie ein Euter liesz sie (doch) Liebes sehen.»



COMPARAISONS DOUBLES.

Quelquefois aussi, les poètes védiques, dans leurs comparaisons, font, comme nous dirions, d'une pierre deux coups. Deux idées, souvent comparées à une troisième, sont comparées l'une à l'autre par l'intermédiaire d'une métaphore remplaçant les deux premières comparaisons. Celles-ci ont ainsi servi en quelque sorte de prémisses à une conclusion qui est la comparaison nouvelle.

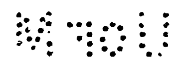
Les exemples rendront la chose plus claire. Il en est deux que j'ai rapprochés déjà ailleurs [1]. Les prières des différents hommes sont les branches d'un même arbre. Les faveurs que le dieu partage entre eux sont aussi des rameaux d'un même tronc. De là cette troisième comparaison qui résume les deux premières : «Les faveurs d'Indra se ramifient comme les prières,» VI, XLIV, 6. D'autre part, les prières sont des attelages qui amènent les dieux au sacrifice, ou qui portent l'homme au but qu'il poursuit. Mais les richesses qu'on s'approprie sont aussi des attelages qu'on dirige à son gré. Telle est l'origine de la formule : J'attelle les richesses des hommes comme mes prières,» VIII, XIX, 33. Dans ces deux passages, M. Grassmann a, sans aucune raison, abandonné le vrai sens du mot *víp* «prière». M. Ludwig paraît avoir compris l'une et l'autre formule ; il a seulement le tort d'effacer la métaphore dans la seconde, et de rendre ainsi la comparaison peu intelligible.

Voici un nouvel exemple du même genre. La diffusion de la lumière est souvent comparée à l'épanchement d'un liquide. La composition de l'hymne est assimilée à la clarification du breuvage sacré. Les deux comparaisons sont réunies en une seule dans cette formule qui semble au premier abord dénuée de sens : «Agni, dont les flammes se clarifient comme les sons», X, III, 5. Je renvoie à la traduction de M. Ludwig, et surtout à celle de M. Grassmann, le lecteur curieux de voir à combien d'hypothèses invraisemblables sur le sens des mots les plus clairs, les étrangetés de la rhétorique védique ont pu conduire les interprètes les plus compétents.

Une double comparaison semble encore impliquée par la métaphore bizarre qui fait du *beurre* la *langue* des dieux [2], IV, LVIII, 1. La langue des dieux, ordinairement, est Agni, parce que c'est au

[1] *Religion védique*, I, p. VI et VII, en note, et précédemment *Revue critique*, 1875, II, p. 373, note 3.

[2] M. Grassmann traduit exactement, sans donner d'explication. M. Ludwig semble vouloir éviter, par une construction forcée, d'appliquer cette formule au beurre.



moyen du feu du sacrifice que les dieux dévorent l'offrande. Or le beurre peut être comparé au feu en ce sens que toutes les offrandes doivent être précédées et suivies d'une offrande de beurre qui semble envelopper l'offrande principale, et qui devient ainsi un nouvel intermédiaire entre cette offrande et le dieu auquel elle est destinée.

HARDIESSE DES MÉTAPHORES.

Nous avons constaté la hardiesse des comparaisons védiques. Quand ces comparaisons deviennent implicites et se réduisent à de simples métaphores, l'étrangeté peut plus aisément engendrer l'obscurité.

Les rayons du soleil sont assimilés à des chevaux. Il faut avoir cette idée présente à l'esprit pour comprendre la formule : «Les rayons du soleil le traînent,» I, L, 1. Les Maruts en secouant le ciel en font tomber des figues brillantes, V, LIV, 12. C'est que le ciel est quelquefois conçu comme un arbre, dont les trésors célestes, pluie ou lumière, sont les fruits.

On dit des morts brûlés sur le bûcher qu'ils sont «cuits [1]». D'autre part, le soleil est un tamis aux fils brillants qui filtre la lumière comme le tamis du sacrifice filtre le Soma [2]. Celui à qui ces idées seraient peu familières aurait peine à comprendre qu'au vers IX, LXXXIII, 1 et 2, les «cuits», qui peuvent seuls atteindre «le tamis aux fils brillants» où n'arrivent pas les «crus», représentent les morts allant habiter le soleil.

Pardonner les péchés, c'est, dans la langue védique comme dans la nôtre, les «délier». Mais les *Ṛishis* ne se contentent pas de cette métaphore. Ils comparent le pécheur à un veau, ou même à une vache «liée», IV, XII, 6. C'est ce qui explique cette prière : «Délivre-nous, ô Agni, de l'étable des dieux et de celle des mortels,» IV, XII, 5. L'allusion paraît avoir échappé à MM. Grassmann et Ludwig, qui donnent arbitrairement au mot *ūrvá* «étable» [3] le sens de «prison».

C'est certainement une figure gracieuse que celle qui fait de l'éclair un sourire du ciel. Encore faut-il savoir qu'elle est familière aux poètes védiques pour comprendre la comparaison d'Agni, le feu terrestre, avec le ciel «souriant à travers les nuages», II,

[1] *Religion védique*, I, p. 79 et 80.

[2] *Ibid.* p. 201.

[3] Voir, pour les autres emplois les plus curieux de ce mot, p. 106 et 113. Il n'est pas plus nécessaire d'en changer le sens aux vers III, I, 14 ; IV, L, 2 (où M. Ludwig garde d'ailleurs le sens d'étable abandonné par M. Grassmann), ni au vers II, XIII, 7, ni au vers VII, LXXVI, 5, où les pères sont représentés réunis aux aurores dans leur «étable».

iv, 6, et surtout l'allusion[1] contenue dans cette formule : «Agni, qui fait le sourire de tous les sacrifices,» IV, vii, 3. Le «sourire» du sacrifice est l'éclair lui-même au vers VIII, lxxviii, 6, le sacrifice dont il s'agit là étant le sacrifice céleste : «Lorsque tu es né, ô Indra, alors sont nés le sacrifice, l'hymne, le sourire.»

Indra, quand il s'enivre du breuvage sacré en compagnie de Vishṇu, reçoit avec ce dieu l'appellation, à nos yeux assez irrévérente, de «cruche à Soma», VI, lxix, 2 et 6. Une allusion à la même figure semble renfermée dans cette formule encore plus hardie : «Traire le Soma dans le ventre d'Indra,» IX, lxxii, 2. Ici M. Grassmann traduit exactement, et c'est M. Ludwig qui atténue l'image en substituant au terme figuré «traire» le terme propre «faire couler».

Nous avons vu déjà que le bruit des pierres du pressoir est considéré comme une prière. De là, les pierres qui parlent, V, xxxi, 12[2]. L'hymne X, xciv, consacré aux pierres du pressoir, commence ainsi : «Qu'elles parlent! Parlons aussi nous-mêmes! Parlez aux pierres qui parlent!» En ajoutant à cette figure une métonymie, c'est-à-dire en prenant la pierre pour le son qu'elle rend, on aboutit à la formule bizarre des vers X, lxiv, 15, et c, 8 : «La pierre est dite[3].»

L'assimilation de la prière à une offrande[4] est la clef d'une expression telle que l'«épanchement de l'hymne», VIII, lii, 4. On peut d'autant plus s'étonner que cette formule ait effarouché M. Grassmann[5], que ce savant traduit d'ailleurs exactement le vers VIII, xxxix, 3 : «Ô Agni, je verse ces prières comme du beurre dans ta bouche,» et le vers II, xxvii, 1 : «Je répands avec la cuiller en l'honneur des Âdityas ces chants dégouttants de beurre»[6].

Les poètes védiques ne se contentent pas de comparer la récitation de l'hymne au sacrifice de l'offrande dans le feu, ils en assimilent la composition à la préparation de l'offrande du Soma[7]. La prière procurant d'ailleurs tous les biens, on pourra dire d'Agni, le poète par excellence, qu'il «clarifie un hymne très nourricier», VII, ix, 2. MM. Ludwig et Grassmann se tirent à trop bon marché de la difficulté soulevée par ce passage en don-

[1] Elle échappe à M. Grassmann.
[2] Et *passim*. Voir *Religion védique*, I, p. 281.
[3] M. Grassmann se tire d'affaire, comme il le fait souvent, en remplaçant l'expression figurée par le terme propre «résonne». M. Ludwig a recours à une construction qui semble bien forcée.
[4] *Religion védique*, I, p. 283.
[5] Il traduit «Sängers Ruf».
[6] Cf. I, lxi, 5.
[7] *Religion védique*, I, p. 283.

nant au substantif[1] un sens qu'il n'a pas dans les hymnes védiques, et au verbe[2] un sens de pure fantaisie.

Il est dit ailleurs, du même Agni, qu'il a clarifié l'hymne[3] sur trois tamis, III, xxvi, 8. Quand ce dieu est conçu, non plus comme l'auteur, mais seulement comme l'inspirateur de la prière, les poètes deviennent les tamis sur lesquels il clarifie sa pensée[4], III, i, 5. Les prières[5] elles-mêmes distillent une douce liqueur en passant par les poètes comme par des tamis, III, xxxi, 16. On dit aussi que les sages clarifient la parole sur un tamis tendu par où passent des milliers de gouttes, IX, lxxiii, 7. Apprendre les vers qui célèbrent Soma Pavamâna[6], c'est apprendre «le suc préparé par les *Ṛishis*», IX, lxvii, 31. Enfin la *langue distille* la douce *liqueur* du sacrifice[7], IX, lxxv, 2, et à son extrémité est un tamis, IX, lxxiii, 9. Nous retrouverons plus bas[8] cette dernière conception combinée avec une figure différente.

«Tisser l'œuvre des chantres,» X, liii, 6, est une autre métaphore qui rappelle, par voie d'allusion, l'assimilation de la prière à une étoffe, à un vêtement que les chantres tissent pour les dieux.

La prière est aussi conçue comme une arme, d'où la métaphore «aiguiser la prière», VIII, xlii, 3. L'arme de la prière est employée par les dieux mêmes. Si cette idée avait été présente à leur esprit, MM. Grassmann et Ludwig, malgré l'exemple de M. Roth, auraient compris qu'il n'y avait pas lieu d'abandonner[9]

[1] *arká* «sonne»; voir *Religion védique*, I, p. 279, *en note*.

[2] *punānáḥ* : Grassmann «flammend aufthat», Ludwig «rein darstellend».

[3] Encore *arká*, que M. Ludwig continue à traduire «soleil». Il s'expliquera plus tard sur les «trois purifications du soleil». M. Grassmann se tire immédiatement d'affaire en donnant au mot *pavítra* «tamis», le sens de «Entflammer» (*sic*).

[4] La traduction de M. Ludwig «heilig darstellend seine geistige Kraft durch die Reinigungsmittel der göttlichen Weisen» n'est pas très claire. M. Grassmann n'hésite pas à faire de *kavíbhiḥ* un simple adjectif. M. Ludwig en fait d'ailleurs autant au vers III, xxxi, 16. Voir la note suivante.

[5] Désignées par le mot *dhánutriḥ*, qui n'est employé qu'une autre fois, IX, xciii, 1, et comme épithète des prières. *Mádhvaḥ* est un génitif partitif employé ici avec *punānáḥ* comme il l'est souvent avec le verbe *pā* «boire». Ce sont les prières qui mettent en mouvement (*hinvanti* ne peut avoir que le sens transitif) les eaux. MM. Grassmann et Ludwig ne se sont pas inquiétés de mettre d'accord leurs traductions de ce passage et du précédent.

[6] Et non les prières «qui se clarifient», comme je l'ai dit ailleurs (*Religion védique*, I, p. 283) par un *lapsus* consistant dans la confusion du dérivé *pāvamānī* avec le participe présent de la racine *pū*.

[7] Ou plus exactement «de la loi». Je ne crois pas que le génitif *ritásya* doive être construit avec *jihvá*, comme le font MM. Grassmann et Ludwig, et encore moins que la langue en question puisse être Soma. Une telle figure ne s'expliquerait par aucune analogie. En revanche, c'est bien Soma qui est le «maître» ou l'«époux» de la prière, et qui d'ailleurs «parle» aussi lui-même.

[8] P. 121-122.

[9] Grassmann «Pfeil». Ludwig «Schleuder».

le seul sens justifié[1] du mot *víp* «prière» pour expliquer la formule : «Trita a frappé le sanglier avec une prière à pointe d'airain,» X, XCIX, 6. La prière à pointe d'airain rappelle d'ailleurs les hymnes[2] qui «brûlent comme le feu», X, LXVIII, 6.

On dit à Indra : «Ne reste pas le soir loin de nous, comme un mauvais gendre», VIII, II, 20. Voilà une comparaison qui n'est pas plus extraordinaire que beaucoup d'autres. On ne la comprend pourtant pas complètement, si l'on n'y voit pas une allusion à l'idée que la prière est l'épouse, la jeune femme, *ibid.* 19[3], du dieu. Ainsi s'explique aussi la présence dans un hymne à Indra d'une formule telle que celle du vers V, XXXVII, 3 : «Cette femme va cherchant un mari qui l'épouse.» De même encore quand les poètes védiques nous montrent Agni, VII, X, 1, ou Soma, VI, XLVII, 3, *éveillant* la prière qui s'éveille *volontiers*, il faut quelque familiarité avec les conceptions qui leur sont propres pour saisir là une allusion à l'épouse ou à l'amante éveillée par l'époux ou l'amant[4].

La prière est encore un char qui amène les dieux au sacrifice. Les *Rishis* védiques *charpentent* donc des prières, VI, XXXII, 1[5]. Le poète, redoutant la concurrence que peuvent lui faire d'autres sacrificateurs en invoquant le dieu en même temps que lui, s'adresse en ces termes à Indra : «Que notre hymne soit celui qui te *voiture* le mieux!» VI, XLV, 30. De cette traduction à celle de M. Ludwig, et de celle de M. Ludwig à celle de M. Grassmann, on remarquera un effacement graduel de l'expression. M. Ludwig dit : «Que ce soit celui qui t'*attire* le mieux,» et M. Grassmann : «Que ce soit celui qui te *charme* le plus». Citons encore la formule : «Faisons à Indra un char agréable,» III, LIII, 3. M. Grassmann donne directement au mot *vâhas* le sens de «louange». Il ne fait en cela que suivre le *Nirukta*. L'hymne de louange aurait été ainsi nommé parce qu'il «amène» le dieu. Mais c'est là un des cas nombreux où une question de rhétorique est traitée à tort comme une question de lexique. Le mot *vâhas* signifie «char[6]» et suggère l'idée de «prière[7]».

[1] Voir plus haut, p. 100 et note 1.

[2] Toujours *arká*. Grassmann «Glute». Ludwig «Blitz». Voir p. 103, notes 1 et 3.

[3] «Viens vers nous comme l'homme puissant qui a épousé une jeune femme,» c'est-à-dire comme un gendre puissant ou riche. Le second *pâda* est une sorte de parenthèse. M. Ludwig me paraît se méprendre entièrement sur le sens de ce passage.

[4] Cf. pour *uçatî*, X, XLIII, 1, et pour *ajîgar*, I, CXXXIV, 3. L'allusion échappe sans doute aux deux traducteurs.

[5] Et *passim*.

[6] Cf. les emplois du mot *vâhas* en composition dans *stómavâhas*, *bráhmavâhas* et dans *sindhuvâhas*, ainsi que les emplois parallèles de l'adjectif au superlatif *vâhishṭha*, appliqué tantôt à l'*hymne*, comme plus haut, VI, XLV, 30, tantôt aux *rivières*, VIII, XXVI, 18, tantôt au *char*, VII, XXXVII, 1.

[7] M. Ludwig substitue sans aucune raison apparente une autre métaphore «Hebe».

L'assimilation des prières à des chevaux appartient au même ordre d'idées. D'Agni, l'inspirateur des hymnes, on dit qu'il aide à atteler les prières[1], I, xviii, 7. Quelquefois c'est le dieu invoqué qui attelle lui-même les prières, c'est-à-dire qui les prend pour attelages : «Les hommes invoquent Indra pour qu'il attelle les prières qui les sauvent,» VII, xxvii, 1. MM. Ludwig et Grassmann effacent cette métaphore dans leur traduction. Sur le vers 13 de l'hymne aux Açvins VIII, v, où la même idée est exprimée «Attelez la prière des hommes et venez vite», l'un et l'autre font un contresens complet. Cependant, le verbe employé, *ní yāvishṭam*, est précisément celui dont la formation correspond à celle du substantif *niyút.* Or celui-ci désigne si souvent les prières, que M. Grassmann, substituant comme il le fait trop souvent l'idée *suggérée* à l'idée *exprimée*, lui donne directement dans son lexique le sens de «prière», bien qu'il n'ait en réalité que celui d'«attelage». Les nombreux emplois du même mot dans le sens métaphorique pourraient d'ailleurs nous fournir toute une série d'allusions à ajouter à celles qui viennent d'être signalées.

Je me contenterai d'en citer une. Nous avons vu Indra comparé à une roue qui roule vers le sacrificateur. L'auteur du vers IV, xxxi, 4 reproduit cette comparaison en ajoutant que ce sont les attelages des hommes qui le font rouler. Ces attelages sont évidemment les prières. Le vrai sens échappe à M. Ludwig. Il est saisi par M. Grassmann, qui a seulement le tort de substituer purement et simplement l'idée de «prières» à celle d'«attelages».

La figure la plus usitée peut-être, et dont les applications sont les plus diverses dans le *Ṛig-Veda*, c'est la «vache». Elle désigne en particulier les prières[2], et la métaphore est si connue qu'un poète y peut faire allusion de la façon suivante : «Je t'ai amené ces hymnes de louange comme un berger,» I, cxiv, 9[3]. Ailleurs, par une singularité analogue à celle que j'ai désignée sous le nom de comparaison retournée, c'est le terme propre qui figure dans la comparaison : «Je t'ai en quelque sorte amené des vaches; accepte-les, ô fille du ciel, ô nuit, comme la louange qui s'adresse au vainqueur,» X, cxxvii, 8. La traduction que M. Ludwig donne de ce vers est peu intelligible. M. Grassmann évite la bizarrerie en replaçant les termes dans l'ordre naturel; mais il est obligé pour cela de renverser celui dans lequel il a plu au poète de nous les présenter.

On s'explique dans le même ordre d'idées qu'Indra soit appelé le «taureau des prières[4]», VI, xvii, 2. Une allusion du même

[1] MM. Ludwig et Grassmann effacent la métaphore.

[2] *Religion védique*, I, p. 309.

[3] Cf. VI, xlix, 12, plus bas, p. 114.

[4] M. Ludwig évite cette combinaison d'une manière bien artificielle, en sous-

ordre peut être encore renfermée dans l'invitation qui est adressée à Indra de «s'approcher de l'étable», VIII, LXXXVIII, 1. A l'idée d'«étable», M. Ludwig substitue l'idée vague d'«habitation». M. Grassmann traduit «breuvages», et il serait possible, en effet, que par le terme d'«étable» le poète fît allusion aux offrandes, représentées aussi bien que les prières comme des vaches. Mais encore faudrait-il conserver la métaphore.

La substitution du «lait» à la «vache» comme représentation de la prière, amène naturellement pour la représentation du poète la substitution de l'idée de «vache» à celle de «berger». C'est ainsi que l'auteur du vers I, CLXXXVI, 4 peut se comparer à une «vache[1]» bonne laitière, en composant son «hymne». Ici c'est au texte que M. Grassmann s'en prend. Il substitue un duel au singulier pour rapporter la qualification de «vache» à la nuit et à l'aurore auxquelles le vers est adressé.

Enfin il faut bien se rappeler que la vache est le type de tous les dons que l'homme attend des dieux, pour comprendre cette étrange comparaison : «Notre désir s'ouvre comme une étable[2] ; remplis-le, ô Indra, toi qui es le maître des richesses,» III, XXX, 19.

COMBINAISONS INCOHÉRENTES DU TERME PROPRE ET DU TERME FIGURÉ.

L'obscurité des métaphores est moindre lorsqu'à côté du terme figuré se rencontre, comme c'était le cas d'ailleurs dans un grand nombre des exemples déjà cités, un terme propre qui en précise l'application. Mais, en revanche, la bizarrerie augmente quand ce terme propre exprime un détail étranger à l'idée représentée par la figure ou même inconciliable avec elle.

Allumer Agni, c'est l'éveiller. La métaphore est naturelle. Ce qui l'est moins, c'est qu'on «éveille» Agni avec une «bûche», V, I, 1. Le feu dévore. Rien de plus simple. Mais quelle formule bizarre que la suivante, où c'est une comparaison qui suggère la métaphore, tandis que la phrase principale ne renferme que le mot propre! «Tu brûles le bois, ô Agni, comme le bétail dans le pâturage,» V, IX, 4[3]. La flamme d'Agni est une langue. Cette langue déguste l'offrande. Il est plus étrange qu'elle brise les pierres, VIII, LXI, 4. De même on comprend que les flammes

entendant une idée que rien ne suggère «der Stier, (der Gegenstand) der Lieder». M. Grassmann traduit plus fidèlement. Mais rien n'indique qu'il saisisse l'allusion.

[1] Cf. I, CLXXXVII, 11.

[2] M. Ludwig traduit exactement. M. Grassmann substitue une autre métaphore «Meeresbecken» à celle du texte. Cf. p. 101, note 3.

[3] Cf. VI, II, 9.

soient appelées des cuillers, quand elles présentent l'offrande aux dieux. Mais la même figure est employée dans telle phrase où elle ne s'explique plus. Ainsi les Maruts, impétueux comme les flammes, sont comparés aux cuillers[1] d'Agni, VI, LXVI, 10.

Le prêtre qui a bu le Soma, et dont le corps est ainsi devenu la demeure d'un dieu, s'appelle lui-même une «maison ornée». Cela ne l'empêche pas de se représenter du même coup «marchant et portant l'offrande aux dieux», X, CXIX, 13[2]. Cette figure a déplu à MM. Grassmann et Ludwig, et ils ont sacrifié à leur goût offensé, l'un, le lexique; l'autre, la grammaire. Le premier donne à un mot qui signifie «maison» le sens de «serviteur». Le second traduit deux nominatifs, l'un[3] comme un accusatif, et l'autre[4] comme le génitif d'un mot que son accentuation ne permet pas de confondre avec le terme employé.

Le Soma lui-même est un combattant. Il combat les démons. Mais comme ce sont les bras du prêtre qui le font couler en l'exprimant avec les pierres, c'est «un combattant qu'on met en mouvement avec les bras[5]», V, LVIII, 4. Au vers IX, XCVI, 19, Soma est appelé à la fois une «goutte» qui porte des «armes» et conquiert les vaches, et un «aigle» qui se tient dans la «cuve». Dans un autre passage, X, CI, 10, où l'épithète «bai», et surtout la figure des dix sangles (les dix doigts) qui le serrent, impliquent l'assimilation de Soma à un cheval, le poète dit, sans s'inquiéter de l'incohérence[6] de son langage, «verse le bai dans la cuve,» et il ajoute, avec allusion au sacrifice du cheval, «façonnez-le avec des couteaux»; mais ces couteaux sont «faits de pierres», puisque ce sont les pierres du pressoir. C'est encore le Soma qui est appelé au vers V, L, 4, «l'animal de la cuve». Cette combinaison de termes a effarouché M. Grassmann, qui remplace la cuve par une mangeoire.

En représentant Soma comme un taureau, on ne se fait aucun scrupule de rappeler sa nature liquide, et d'en faire ainsi une «goutte-taureau», VI, XLI, 3. Puis, ajoutant à la métaphore une métonymie, on dit que la plante (pour le Soma qu'elle produit)

[1] *juhú*. MM. Ludwig et Grassmann changent le sens du mot et disent «les langues d'Agni». Voir plus bas, p. 109, note 2.

[2] Voir *Religion védique*, I, p. 151.

[3] *grihó*. M. Ludwig croit-il, comme M. Kaegi, *Siebenzig Lieder*, p. 83, note 4, que cette forme est pour *grihám u?* A mon sens, l'un vaut l'autre.

[4] *áraṃkrito* et non *araṃkrít-o*.

[5] *bāhújūta*. Cette épithète, rapprochée de *bāhúcyuta* et de *ádrijūta*, ne permet pas de douter qu'il s'agisse là de Soma. MM. Grassmann et Ludwig, sans s'inquiéter de ces analogies, la traduisent, le premier «armgewandt», le second «armkräftig».

[6] Pour l'incohérence des images, voir l'hymne entier, et particulièrement les vers 2, 7, 11.

mugit, IX, LXXIV, 5. Cette formule devient, dans la traduction de M. Grassmann, « le jus bouillonne. »

Soma, d'une part, est un veau; de l'autre, il sort d'une plante. C'est donc un « veau » dont Parjanya, son père, fait un « fœtus des plantes », VII, CI, 1. M. Ludwig traduit exactement cette formule, qui est défigurée par M. Grassmann.

Exprimer un suc quelconque, dans la phraséologie védique, c'est le traire. On trait donc le Soma. Mais on le « trait » avec des « pierres », les pierres du pressoir, I, LIV, 9; VIII, XXXVIII, 3; IX, LXXX, 5. Ici c'est M. Grassmann qui conserve le relief de l'expression, et c'est M. Ludwig qui l'efface.

Le Soma dans le ciel est identifié au soleil. On le représente alors « regardant en bas », mais on continue de l'appeler une « liqueur », IX, XXXVIII, 5.

D'autre part, la liqueur qui donne à Indra la force dont il a besoin pour accomplir ses exploits divins peut passer pour la foudre d'Indra. C'est la « foudre enivrante » que lui a donnée Kāvya Uçanā, et que le prêtre nouveau forge encore pour lui, I, CXXI, 12. M. Grassmann traduit « l'éclair joyeux », et M. Ludwig « la foudre qui lui est agréable ». Ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir compris que la foudre donnée au dieu par un prêtre ne peut être qu'une arme liturgique.

Mais nous avons mieux que la foudre « enivrante ». C'est le marteau, appelé expressément le « marteau de la liqueur pressée », qu'Indra « fait couler dans son ventre », X, CXVI, 4. Nous retrouvons ici la confusion de l'idée d'« arme » et de l'idée de « breuvage ». Rien de tout cela du reste dans les traductions de MM. Grassmann et Ludwig[1].

Ailleurs c'est Indra lui-même qui « fait couler » au moyen des « pierres » sur le démon une « foudre » représentant le Soma, V, XLVIII, 3. M. Grassmann traduit exactement ce passage. C'est M. Ludwig qui efface l'image.

Soma est aussi l'étai du ciel. Il semble que la première qualité d'un étai soit d'être solide. L'auteur du vers IX, LXXXVI, 46, dira pourtant : « Elle a été répandue, la liqueur qui est l'étai du ciel. »

C'est Soma qui attire Indra, qui le fait descendre sur l'autel. On peut donc dire qu'il attelle ses chevaux. Tout va bien tant qu'on peut se représenter Soma avec une forme humaine. Mais quand le poète le place dans la coupe, ou même substitue par métonymie à la liqueur la « coupe » qui « attelle les chevaux », *hāriyojanā́*, I, LXXXII, 4, la combinaison d'idées devient assez

[1] Le sens de la racine *vrish*, au moyen, avec le préfixe *ā́*, ne leur a pas paru assez bien établi pour les décourager d'en chercher un autre.

étrange. Il vaut cependant mieux l'admettre que d'essayer des constructions forcées auxquelles ont recours MM. Grassmann et Ludwig. L'erreur du second est d'autant plus singulière que dans une formule très analogue, où ce seraient seulement les prêtres, au lieu de la coupe, qui attelleraient les chevaux d'Indra, I, LXI, 16, il n'hésite pas, pour tirer ce sens du même mot *hāriyojaná*, à faire au texte une correction[1], très séduisante à mes yeux, mais qui condamne sa première interprétation.

Ce ne sont là d'ailleurs que quelques exemples entre mille des bizarreries que présentent les formules relatives à Soma. Le livre IX du *Ṛig-Veda*, composé uniquement d'hymnes à Soma Pavamāna, est tout entier dans ce style.

J'ai déjà rappelé plus haut l'assimilation de la prière à l'offrande. Quand l'offrande est une prière, la cuiller est naturellement la langue du poète. C'est en ce sens qu'il faut entendre la formule «J'invoque éloquemment Agni avec la cuiller», II, x, 6. Mais autre chose est interpréter, autre chose traduire, et M. Grassmann, dans son dictionnaire[2], M. Ludwig, dans sa traduction, ont tort de substituer purement et simplement l'idée de «langue» à celle de «cuiller».

Dans l'hymne IV, LVIII, sur le beurre du sacrifice, les gouttes de beurre déposées «dans le cœur», 11, purifiées «avec le cœur», 6, sortant de la «mer du cœur», 5, ne peuvent être que les prières. Il faut avouer toutefois que la métaphore est dure. La «mer du cœur» ne se retrouve ni chez M. Ludwig, ni chez M. Grassmann. Le premier y substitue «le vase le plus intérieur», ce qui n'a pas grand sens. Le second est clair, mais à quel prix! La mer devient une mer «agréable», celle de l'atmosphère. Ni l'un ni l'autre ne se mettent en peine d'accorder leur traduction du vers 5 avec celle des vers 6 et 11.

Inversement l'écoulement des eaux divinisées est assimilé à un chant : «Chantez-nous,» leur dit-on, «un lait gras, un lait doux,» X, LXIV, 9. M. Grassmann remplace l'idée de «chanter[3]» par celle d'«envoyer».

La parole sacrée est le principe de toutes choses. Elle est en particulier la mère de différents couples de dieux, X, CXXV, 1. L'auteur du vers III, XXXIX, 3 (cf. 1 et 2), n'hésite pas, tout en l'appelant la «mère des jumeaux», à ajouter qu'elle se place

[1] En écartant d'abord la leçon du *pada-pāṭha*, puis en changeant l'accentuation dans la *saṃhitā*.

[2] Dans sa traduction, il s'est tout à fait éloigné du vrai sens. L'article du dictionnaire sur le prétendu mot *juhú* «langue» renferme pourtant une observation juste sur la confusion de l'idée de «cuiller» et de l'idée de «langue» appliquées aux flammes d'Agni. Voir plus haut, p. 107, note 1,

[3] Sur le sens de la racine *ṛic*, voir *Religion védique*, I, p. 277.

«sur l'extrémité mobile de la langue». Rien de cela d'ailleurs ni chez M. Grassmann ni chez M. Ludwig [1].

Cette invocation à Agni «Prête attention à quiconque a un bon char», III, xiv, 7, demande évidemment une explication. C'est se contenter trop aisément que de l'interpréter, comme fait M. Ludwig : «Sois l'allié [2] de quiconque a un bon char de bataille !» La possession d'un bon char de bataille n'est évidemment pas un titre particulier à la bienveillance du dieu. Le char en question est la prière [3] qui amène le dieu au sacrifice. J'aurais pu citer déjà ce passage plus haut. Mais l'impératif *bodhi* «fais attention» appellerait si naturellement le complément «à notre prière», que j'ai cru devoir ranger la combinaison «fais attention à celui qui a un bon char» parmi celles qui présentent une incohérence entre le terme propre et le terme figuré.

Il y en a d'ailleurs, dans le même ordre d'idées, de beaucoup plus étranges. M. Ludwig n'a pas reculé devant le «char éloquent», I, cxii, 2, qui a effrayé M. Grassmann [4]. Le «navire» éloquent, II, xvi, 7, a, je ne sais pourquoi, effrayé non seulement M. Grassmann, mais aussi M. Ludwig. Le «navire des prières» est pourtant une figure connue, I, xlvi, 7.

Les prières sont aussi des chevaux. Aussi dit-on qu'elles «caracolent [5]», et qu'elles caracolent en venant «du cœur», III, xxxix, 1 [6].

Nous avons vu les dieux prendre pour attelages les prières des

[1] Le lexique et la grammaire (accentuation de *pátat*) sont également maltraités par la traduction de M. Ludwig : «Der Zunge Spitze senkte sich und hob sich.» M. Grassmann n'a que le tort de donner aux deux propositions deux sujets différents, qu'il prend l'un et l'autre dans son imagination. C'est du même élément de la liturgie et de la mythologie védique qu'il est dit au vers 6 de l'hymne VI, lix, adressé à un *couple* de dieux, à Indra et Agni : «Celle qui est sans pieds devance celles qui ont des pieds; elle sort de la tête; avec la langue, elle parle, elle marche, etc.» Ici l'accentuation de *vâvadat* peut s'expliquer par une sorte de subordination de ce verbe aux suivants. Les traductions inattendues que MM. Grassmann et Ludwig donnent de cette nouvelle formule sont aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles le sont l'une et l'autre de la mienne.

[2] M. Ludwig est d'ailleurs obligé de sous-entendre le mot «allié» avec *bodhi*, pris comme impératif de *bhū*. Cette forme est ici, comme l'entend M. Grassmann, l'impératif de *budh*.

[3] Ou le sacrifice en général. C'est ainsi que M. Grassmann, dans son dictionnaire, paraît entendre ce passage. Sa traduction, sans explication, est correcte.

[4] Seulement au moment de traduire. Dans son dictionnaire il donnait le vrai sens.

[5] I, cxlii, 4; VI, xxii, 5; X, cxlviii, 5. C'est le vrai sens de la racine *vañc*. Il explique très bien en particulier les passages où cette racine est employée pour désigner l'écoulement du Soma, si souvent comparé à un cheval. Dans ses interprétations du mot *vákvarī*, M. Ludwig n'est pas conséquent avec lui-même. Voir VI, xxii, 5, et I, cxliv, 6.

[6] Cf. X, xlvii, 7. M. Grassmann a tort de rapporter la forme *vacyámāna* à la racine *vac* «parler».

hommes. Mais ces attelages de prières vont au-devant d'eux. On «envoie» aux dieux un «désir» bien «attelé», IV, xxiii, 5[1]. Tous les «attelages poursuivent» les Açvins, VII, lxxii, 1[2]. Le terme figuré et les termes propres sont employés ensemble[3] dans ce passage d'un hymne à Indra : «Comme une eau qui suit sa pente, les chants, les prières, les attelages[4] courent vers toi», VI, xlvii, 14.

Des chevaux qui vont eux-mêmes chercher celui qu'ils doivent porter sont déjà des chevaux rares. Que dire de ceux qui l'appellent? On a vu plus haut qu'Agni aide à atteler les prières. Ailleurs il est prié d'atteler lui-même comme un cocher «les chevaux qui appellent le mieux les dieux[5]», VIII, lxiv, 1.

Indra monte sur son char «à l'appel [6]de ses deux chevaux bais», III, xlv, 2. M. Ludwig, il est vrai, interprète cet appel comme un simple hennissement. Et en fait, les deux chevaux bais composent l'attelage céleste d'Indra. Mais il est d'autant plus aisé d'admettre une confusion de cet attelage avec l'attelage liturgique des prières, que nous lisons au vers III, l, 2 : «J'attelle pour toi les *deux* chevaux pieux dont tu as depuis longtemps récompensé la piété.»

Dans l'hymne II, xviii, les chevaux qui appellent Indra sont successivement au nombre de 2, de 4, de 6, de 8, de 10 (vers 4), de 20, de 30, de 40, de 50, de 60, de 70 (vers 5), de 80, de 90, de 100 (vers 6). MM. Grassmann et Ludwig traduisent «appelé *avec* 2, 4, etc. chevaux». Ils n'ont pas compris que tous ces chevaux, ou plutôt tous ces *couples* de chevaux sont des attelages liturgiques[7]. Et pourtant le char du vers 1 ne peut représenter que le sacrifice. Il est dit au vers 3 que les deux chevaux bais d'Indra sont attelés par la prière. Enfin le vers 7 est tout à fait catégorique : «Viens, ô Indra, dans la direction de mes

[1] Ici c'est M. Grassmann qui traduit exactement. Il serait possible pourtant que le verbe signifiât «tisser», comme l'entend M. Ludwig. Nous aurions alors la combinaison de deux métaphores incohérentes. Mais la traduction de M. Ludwig «fest verbundene Liebe» nous paraît de la fantaisie pure.

[2] M. Ludwig traduit «suivent» en dépit du préfixe *abhí*. Ici c'est M. Grassmann qui me semble comprendre le vrai sens.

[3] Cf. VIII, lxxxv, 10 «Envoie à Indra l'hymne, les *troupeaux*, les chants», et I, cxlv, 3, «Vers lui (Agni) vont les cuillers, les cavales». Dans ce second passage qui nous ramène à la figure des attelages, les cavales sont les prières, plutôt que les breuvages, comme l'entend M. Grassmann. Quant à la traduction de M. Ludwig «die Trefflichen», elle est aussi arbitraire que peu significative.

[4] M. Ludwig, contre son usage, ajoute à la traduction du mot *niyút* une explication entre parenthèses. Mais cette explication «Aufträge» est inadmissible.

[5] Cette figure disparaît complètement chez M. Grassmann.

[6] La traduction de M. Grassmann est toute différente. Mais le sens qu'il donne à *abhisvaré*, «derrière», n'est qu'une conjecture aussi hasardée qu'inutile.

[7] Remarquez le parallélisme de *hūyámānaḥ* et de *uhyámānaḥ* aux vers 4 et 6.

prières; attelle-les toutes [1] comme deux chevaux bais au joug de ton char.» Et pourquoi ce nombre toujours croissant de chevaux? La suite du même vers nous l'explique : «Car tu peux être appelé en beaucoup de lieux différents.» La multiplication du nombre des chevaux est comme une surenchère au moyen de laquelle le poète espère déterminer le dieu à l'écouter de préférence à d'autres sacrificateurs.

Mais nous n'avons pas atteint encore les dernières limites de la bizarrerie. Les chevaux qui traînent les dieux, les roues de char qu'on tourne pour eux, sont des équivalents si bien reconnus des prières, qu'au lieu de dire, comme au vers VI, XLVIII, 16, «parler» à l'oreille du dieu, on dira «Que les chevaux, ô Indra et Kutsa, vous traînent à l'oreille [2]», V, XXXI, 9, ou «Les prêtres, en invoquant le bouc (Indra), tournent une roue de char... à son oreille», VIII, LXXXVI, 12.

On remarquera, à propos de l'assimilation des prières à des chevaux, que les prêtres sont, eux aussi, des chevaux qui traînent le char du sacrifice. Il y aura donc des «chevaux» qui chantent «de beaux hymnes», VII, XXXVIII, 7. Les prêtres dont il s'agit dans ce passage sont d'ailleurs des prêtres divins. MM. Grassmann et Ludwig enlèvent à la formule sa bizarrerie, le premier, en donnant au mot *arká* «hymne [3]» le sens d'éclat, le second en évitant de traduire le mot *vājín* «cheval».

Nous avons aussi sept «chevaux [4]» qui «parlent» et qui ne «disent» que la vérité, n'ont que des «pensées» conformes à la loi, III, IV, 7. Ce sont les sept prêtres mythiques. Au vers VII, XC, 5, il est aussi question d'êtres qui «traînent» (un char), «attelés [5]» par leur propre volonté, et qui n'ont que des «pensées» conformes à la vérité.

Inversement, mais toujours en vertu de la même assimilation des prêtres à des chevaux, il y a des «prêtres» qui «caracolent [6]», III, VI, 1. Ce sont des «chevaux à sept langues» rappelant les sept prêtres et les sept prières, *ibid.* 2.

Mais revenons aux prières. Nous savons qu'elles sont souvent aussi comparées à des vaches. De là les «vaches» qui s'approchent en «suppliantes» du maître des vaches, IX, XCVII, 34. La

[1] Il est impossible de rapporter *víçvā* à *hárī*, comme le font MM. Grassmann et Ludwig.

[2] MM. Grassmann et Ludwig cherchent, bien entendu, un autre sens pour *ápi kárṇe*, «nah zur Stelle», «auf Hörweite».

[3] Voir *Religion védique*, I, p. 279, *en note*.

[4] M. Ludwig n'admet pas le sens de «cheval» donné par MM. Roth et Grassmann au mot *prikshá*. Ce sens me paraît cependant probable. En tout cas, l'assimilation des prêtres à des chevaux est constatée par un bon nombre de passages.

[5] Cette image semble avoir complètement échappé à M. Ludwig.

[6] Voir plus haut, p. 110, note 5.

formule qui suit immédiatement dans le même vers nous présente la même figure retournée : «Les prières s'avancent en mugissant vers Soma». Les deux s'expliquent l'une par l'autre. Citons encore le vers X, CIV, 10 : «La vache invoque celui qui est très invoqué.» L'auteur du vers V, XVIII, 4 ne craint pas de faire allusion à l'assimilation des prières à des vaches, tout en plaçant les prières dans la bouche des poètes ou des chantres : ces chantres «gardent» les hymnes dans leur bouche.

On dit des Maruts faisant tomber la pluie qu'ils «traient» la «source» inépuisable, VIII, VII, 16. C'est qu'en effet, comme les prières, et, selon toute apparence, avant elles, les eaux célestes sont des vaches.

Les eaux seraient à leur place dans une rivière et les vaches dans une étable. Mais les poètes védiques s'inquiètent peu de l'analogie dans l'usage qu'ils font des figures consacrées. Aussi rencontrons-nous au vers IV, XIX, 6, une «rivière» contenant toutes les «vaches[1]». De la rivière pleine de vaches, en transportant du contenu au contenant l'expression figurée, on arrive aisément à cette formule : «La pluie venant du troupeau,» X, XXIII, 4. On croit rêver en lisant la «traduction» que M. Grassmann donne de ce passage : «Le héros et toute sa troupe» (*sic*).

La confusion des vaches et des rivières célestes explique aussi parfaitement la formule : «Les rivières remplissent une même étable,» II, XXXV, 3, sans qu'il soit nécessaire de changer, comme le font MM. Grassmann et Ludwig, le sens d'«étable[2]» en celui de «réservoir».

La vache est aussi un symbole banal de la libéralité du dieu, et quand le suppliant désire des chevaux, ou même des vaches, c'est cette vache symbolique qu'il doit «traire» pour en tirer la «vache» et le «cheval», VIII, XIV, 3.

RAPPROCHEMENT DE COMPARAISONS DISPARATES.

Comme j'ai dit quelques mots de la hardiesse des comparaisons avant de parler de la bizarrerie des métaphores, je crois devoir, avant d'en venir aux combinaisons incohérentes de métaphores diverses, donner quelques exemples de la diversité des comparaisons usitées pour un même objet, et de leur juxtaposition dans une même formule.

En voici un assez curieux : «Comme les vaches vers le village, comme le combattant vers ses chevaux, comme la vache vers son veau, bonne et se laissant teter, comme un époux vers son

[1] Sur le mot *dhénā*, voir plus bas, p. 126, note 1.

[2] *ūrvá*. Voir plus haut, p. 101, note 3.

épouse, qu'il vienne vers nous, celui qui soutient le ciel, Savitṛi qui donne tous les biens!» X, CXLIX, 4.

Les litanies d'Indra valent celles de Savitṛi : «Appelle ici ton ami, comme une vache qu'on veut traire[1]; éveille, ô chantre, l'amant Indra; comme un vase plein de richesses jusqu'aux bords, amène ici le héros pour qu'il nous fasse des présents,» X, XLII, 2.

A la figure bien connue qui fait de la prière une vache, s'ajoute celle qui en fait un vêtement, une parure du dieu, dans le passage suivant : «Conduis-les au héros comme un berger conduit ses troupeaux à l'étable; qu'il se revête des prières du prêtre comme du ciel étoilé!» VI, XLIX, 12. Au vers V, XXIX, 15, le poète compare les prières qu'il adresse à Indra, à la fois à des vêtements et à un char. Dans un autre passage, I, CLXXXVI, 7, les prières ont à la fois trois représentations différentes : «Nos prières, qui lui servent de chevaux, le lèchent comme des vaches lèchent leur veau nouveau-né; nos chants caressent comme des épouses le plus aimable des héros.» Les trois figures pareillement réunies au vers X, CI, 2, sont celles du vêtement qui pare, du navire qui sauve, de l'arme qui triomphe des ennemis. Toutes les trois désignent également la prière : «Faites des œuvres agréables; tendez (la chaîne) des prières (pour les tisser); faites le navire qui transporte à l'aide de rames; préparez vos armes; disposez tout; conduisez, faites avancer le sacrifice, amis!» L'application de ces métaphores, ou tout au moins de la dernière d'entre elles, paraît avoir échappé à MM. Grassmann et Ludwig, car ils substituent à l'idée d'«armes» celle d'«ustensiles»[2].

Quand la prière est considérée comme un char qui amène le dieu, le poète peut dire qu'il fait un «hymne» comme un «charpentier[3]». Mais l'auteur du vers III, XXXVIII, 1, ne s'arrête pas là, il se compare en outre à un cheval attelé au joug.

Les hymnes à Soma du livre IX nous fourniraient en abondance des séries de comparaisons disparates. Contentons-nous de citer le vers IX, LXXXII, 1. Soma y est appelé un cheval qu'on «exprime», il est comparé à un roi, quand il hennit, ou mugit (comme on voudra), après les vaches, et à un aigle, quand il passe sur le tamis et s'arrête dans la cuve.

[1] Cette interprétation, qui paraît en tout cas s'imposer, serait facilitée par la correction que propose M. Roth : *dóhe ná*.

[2] Il faudrait d'ailleurs citer l'hymne entier. Il est plein d'incohérences mystiques.

[3] L'allusion a pourtant échappé à M. Ludwig, qui donne à *manīshá* le sens de «Gedanke» et l'explique entre parenthèses par «Plan».

COMBINAISONS DE MÉTAPHORES INCOHÉRENTES.

Le premier vers de l'hymne X, CXLIX, à Savitṛi commence ainsi : «Savitṛi a retenu la terre avec des rênes; Savitṛi a soutenu le ciel dans l'espace sans appui.» Jusque-là il ne s'agit encore que de merveilles cosmogoniques, avec une allusion très dure à la représentation bizarre des mondes sous la forme de cavales arrêtées par le dieu qui a organisé l'univers. Or l'atmosphère est, comme la terre, comparée à un cheval. Elle l'est aussi à une mer ou à une vache. Comme cheval, elle a pu être attachée. Comme vache, elle peut être traite. Mais quelle étrange combinaison de ces images diverses présente la seconde moitié de notre vers ! «Il a trait l'atmosphère, pareille à un cheval frémissant, la mer attachée dans un lieu inaccessible.»

C'est une conception très familière aux poètes védiques que celle d'un dieu «étayant» le ciel et la terre. L'auteur du vers I, LXII, 7, la conserve tout en comparant le ciel et la terre à deux «femmes.»

La séparation des deux mondes est comparée à celle de deux peaux. Mais ce qui rend la formule du vers VI, VIII, 3 bizarre, c'est que les deux mondes y reçoivent en même temps le nom de «coupes[1]» : «Agni a séparé les deux coupes comme deux peaux». Cette figure des «coupes», qui ne convient bien qu'à la conception des deux mondes comme deux récipients des eaux ou du Soma, ne fait pas un moins singulier effet au vers I, CLX, 1, qui nous montre le soleil «cheminant» entre les deux coupes, en ajoutant que ces deux coupes sont «bien nées». La même figure encore désigne les trois mondes dans un passage où ils devraient être représentés plutôt comme trois vaches, puisqu'il y est question de trois taureaux qui les fécondent : «Les trois taureaux, brillants et séparés, fécondateurs des trois coupes[2],» V, LXIX, 2.

Les aurores sont tantôt des vaches, tantôt des vierges guerrières. Au vers I, XCII, 1, elles sont à la fois appelées des vaches et comparées à des guerriers qui préparent leurs armes.

On les compare aussi, quelque étrange que l'idée puisse paraître, aux poteaux des sacrifices, IV, LI, 2. Il est plus facile de comprendre qu'elles aient été comparées à des oiseaux, et parti-

[1] M. Ludwig écarte le sens donné au mot *dhishánā* par M. Roth. Ce sens paraît être cependant celui qui explique le mieux les différents emplois du mot. M. Grassmann l'admet, mais il remplace ici le terme figuré par le terme propre «les mondes».

[2] M. Grassmann évite de rapporter le génitif *dhishánānām* à *retodháḥ*, comme le fait M. Ludwig. Mais la combinaison d'idées à laquelle je m'arrête est d'autant plus aisée à admettre qu'elle se retrouve dans un mythe bien connu. Voir VII, XXXIII, 11 et 13.

culièrement, si le mot *haṃsá* doit être pris déjà dans son sens classique, à des flamants, c'est-à-dire à des oiseaux aux ailes rouges. De là sans doute cette formule étrange : «Les poteaux brillants sont venus vers nous, pareils à des flamants qui s'élancent par bandes,» III, VIII, 9.

L'aurore est encore à la fois une «cavale» et la mère des «vaches», IV, LII, 2. Nous avons relevé déjà la combinaison bizarre qui fait de l'océan céleste un océan de «vaches». Par l'addition d'une autre figure, celle qui assimile la diffusion de la lumière à l'épanchement des eaux, on obtiendra «la clarté de l'aurore renfermant un océan de vaches», II, XXXIV, 12. M. Grassmann supprime l'idée d'«océan». M. Ludwig remplace l'idée de «vaches» par l'idée de «lait[1]».

La «montagne» est la figure mythique du nuage et du ciel. Le cheval est celle de l'éclair ou du soleil. En les combinant, on exprime ainsi l'idée que l'éclair ou le soleil tarde à paraître : «La montagne ne donne pas le cheval,» V, LIV, 5. M. Grassmann, qui avait indiqué le vrai sens du mot *ánaçvadā* dans son dictionnaire, en a donné ensuite une traduction qu'il faut sans doute prendre pour un *lapsus*[2]. M. Ludwig propose deux sens, dont le vrai[3], mais il paraît trouver celui-ci inintelligible.

L'éclair est un feu qui peut être considéré comme entretenu, ainsi que le feu terrestre, avec du combustible. Ce feu séjourne dans les eaux du ciel qui, de leur côté, sont appelées des vaches. Il y aura donc des «vaches» renfermant du «combustible[4]», II, XXXIV, 5.

C'est une formule bien connue que celle du «cuit dans les crues» pour le «lait dans les vaches[5]». D'ailleurs, et bien que cette formule puisse avoir un sens, appliquée aux vaches naturelles, et qu'en effet le lait soit appelé l'offrande «cuite dans le pis[6]», X, CLXXIX, 3, il me paraît certain qu'elle s'applique aussi, et même principalement, comme celle du lait «blanc, brillant,

[1] Voir plus bas, p. 125 et suiv. La formule pourrait cependant s'entendre aussi en ce sens que l'aurore donne un océan de vaches, et c'est sans doute ainsi qu'il faut entendre au vers X, LXXVI, 3, le rapprochement des épithètes «qui a un océan de vaches» et «qui a un vêtement de chevaux». Sur la métaphore du vêtement, voir aussi plus bas, p. 131.

[2] «Den kein Ross erreicht.»

[3] L'autre impliquerait l'existence d'un mot *naçva* = *naçvara*.

[4] *índhanvan*. Cf. le classique *indhanvant*. Les traductions de M. Ludwig «flammend» et même de M. Grassmann «flammenreich» ne sont que des à-peu-près.

[5] L'idée de lait est formellement exprimée aux vers I, LXII, 9; CLXXX, 3; celle de vaches aux vers I, CLXXX, 3; II, XL, 2; III, XXX, 14; IV, III, 9; VI, XVII, 6; XLIV, 24; LXXII, 4, cf. VIII, XXXII, 25. L'énigme n'est complète qu'au vers VIII, LXXVIII, 7.

[6] Cette explication si simple a échappé à M. Grassmann, qui se tire d'affaire, comme il le fait trop souvent, en changeant le sens du mot *ū́dhar* : «vase» (*sic*).

dans les vaches noires et dans les vaches rouges[1] » aux vaches crues, c'est-à-dire froides du ciel[2], nuits, aurores et nuées, d'où sort la clarté brûlante du soleil ou de l'éclair.

Or si les nuées sont des vaches, elles sont aussi des forteresses qui retiennent les eaux prisonnières. Les termes de « vaches » et de « forteresses » jouent ainsi le rôle de véritables équivalents qui peuvent se remplacer dans les formules mythiques, comme les équivalents chimiques se remplacent dans les combinaisons de la matière. Nous avons un exemple bien curieux de cette équivalence dans la formule des « forteresses crues », II, xxxv, 6, qui du même coup confirme l'application de celle des « vaches crues » aux vaches célestes, et particulièrement aux nuées. Ces forteresses sont le séjour d'Apāṃ Napāt, le fils des eaux, c'est-à-dire du feu céleste, qui remplace là le lait cuit contenu dans les vaches crues. Mais ce qui n'est pas moins curieux que la formule elle-même, c'est, d'une part, la manière dont M. Ludwig lui a cherché un sens raisonnable, et de l'autre, celle dont elle a été défigurée par M. Grassmann. Le premier suppose que les forteresses crues sont des forteresses « construites avec des briques crues » ! Le second traduit « les forteresses *sombres* (*sic*) ». Il a cependant, d'après une indication donnée dans son dictionnaire, reconnu que l'épithète des forteresses-nuages leur était ici donnée par opposition au feu qui y prend naissance. Mais il ne paraît pas avoir compris le rapport de la formule avec celle des « vaches crues ». En tout cas, il n'a pas seulement, selon le procédé de traduction qui lui est familier, remplacé l'idée *exprimée* par l'idée *suggérée* : il l'a remplacée par une idée tout à fait étrangère au texte[3].

[1] I, lxii, 9; IV, iii, 9, cf. VI, lxxii, 4; VIII, lxxxii, 13.

[2] Sans parler de l'emploi du mot *usriyā*, I, clxxx, 3; II, xl, 2; VI, xvii, 6, qui renferme au moins une allusion aux vaches aurores (*Religion védique*, I, p. 316), on remarquera que, non seulement nos formules célèbrent toutes l'œuvre d'un *dieu* mettant le lait cuit dans les vaches crues, mais que presque toutes, ou bien trahissent par quelque terme (*pūrvyam*, I, clxxx, 3, *jāmaryeṇa*, IV, iii, 9) leur caractère mythique, ou bien figurent dans des vers célébrant en même temps d'autres œuvres accomplies par les dieux dans le ciel, VIII, xxxii, 25. Telles sont, au vers VI, xvii, 6, l'ouverture des portes du (ciel); au vers II, xl, 2, la dispersion des ténèbres; au vers VIII, lxxviii, 7, le lever du soleil. Au vers III, xxx, 14, le « cuit » que porte la vache « crue » est appelé « une grande lumière déposée dans ses entrailles ». On peut remarquer encore que le « cuit » déposé dans les vaches reçoit au vers X, cvi, 11, le nom de *mádhu* (cf. IV, iii, 9), désignant apparemment la même liqueur à laquelle le vers III, xxxix, 6 donne des pieds et des sabots, c'est-à-dire le Soma. Mais il y a mieux. Au vers X, xlix, 10, c'est sous son propre nom que le Soma est placé dans les entrailles et dans le pis de la vache. Enfin, au vers X, xlv, 3, nous voyons Agni « allumé dans le pis » du ciel. Cf. ci-après, p. 124.

[3] M. Ludwig, du reste, fait quelque chose d'analogue, quand, dans la formule des « vaches crues », il remplace l'idée de « crues » par celle de « vivantes », I, clxxx, 3; III, xxx, 14; cf. IV, iii, 9.

Les Maruts sont, d'une part, des cerfs, et, de l'autre, des prêtres. Ce sont donc des cerfs[1] qui chantent[2], I, CLXV, 1.

Comme les Maruts, les compagnons de Bṛihaspati sont des prêtres célestes. La pluie chaude de l'été est leur sueur. Mais cette pluie est aussi le lait du ciel, et c'est un lait chaud[3]. On pourra donc dire qu'ils ont «pour sueur le lait chaud», X, LXVII, 7. Ceux qui voudraient, pour éviter cette combinaison bizarre, défendre l'interprétation, d'ailleurs assez peu intéressante, de MM. Grassmann et Ludwig, «suant par l'effet de la chaleur», auront d'abord à mettre cette traduction d'accord avec celle que les mêmes savants donnent du vers VII, CIII, 8 (cf. 9).

Agni, le feu, qui est, tantôt un sage, tantôt un cheval, devient au vers I, CXLIX, 3, un «sage cheval». Le même Agni n'est pas seulement le cheval qui porte aux dieux le sacrifice en général, et la prière en particulier; c'est aussi le cocher qui attelle et dirige la prière. Les deux idées sont combinées au vers I, LXV, 1: «(Agni) qui attelle l'hommage et qui traîne l'hommage.» Ici M. Grassmann donne le vrai sens, et M. Ludwig s'en écarte.

Les prêtres conduisent par la bride le cheval Agni, IV, I, 9. Mais, d'un autre côté, c'est lui qui les excite, qui les «éveille». On dira donc, en confondant les deux figures et en y ajoutant une métonymie, qu'il «éveille la bride de la troupe (des prêtres)», V, I, 3. Les traductions que MM. Grassmann et Ludwig donnent de ce passage diffèrent autant l'une de l'autre que de la mienne[4].

Agni et Soma sont tous les deux assimilés, tantôt à un veau, tantôt à un prêtre. C'est l'un ou l'autre de ces dieux du sacrifice qui est appelé au vers VIII, LXI, 5, un «veau» qui «loue» sa mère.

Soma, comme Agni, est un cheval. Le faire couler, c'est diriger un cheval attelé. Telle est la fonction des pierres du pressoir, appelées d'ailleurs elles-mêmes des mâles (chevaux ou taureaux), soit à cause de leur force, soit par allusion aux taureaux et aux chevaux célestes qui répandent la pluie. Soma sera donc un cheval attelé par des chevaux (ou des taureaux)[5], IX, XCVII, 28.

Soma est aussi un aigle. La cuve où il coule est son vêtement

[1] En dépit de MM. Grassmann et Ludwig et même du *pada-pāṭha*, le mot *éta*, dans un hymne aux Maruts, doit avoir le sens de «cerf» ou «antilope».

[2] Sur le sens attribué à la racine *ṛic* par M. Grassmann, voir *Religion védique*, I, p. 277.

[3] *gharmá*, cf. VII, CIII, 8 et 9, et *Religion védique*, I, p. 292.

[4] La plus invraisemblable est sans contredit celle de M. Ludwig: «die Kette der (lebenden) Schaar».

[5] MM. Grassmann et Ludwig évitent le paradoxe, le premier en donnant à *vríshan*, contre toute vraisemblance, le sens de «Mann», le second en prenant pour traduire l'instrumental la préposition «mit» au lieu de «von», ce qui donne une formule sans aucun sens précis. Ajoutez dans le même ordre d'idées les for-

ou sa cuirasse. Voilà donc un aigle qui se couvre d'une cuirasse[1], IX, LXVII, 14.

Nous avons vu plus haut le soleil assimilé à un tamis sur lequel se clarifie un Soma qui n'est autre que la lumière même de l'astre. Ailleurs, les rayons du soleil deviennent des doigts qui clarifient ce même Soma. Or ils sont aussi représentés, sous le nom de Harits, comme des cavales; on a donc «dix Harits» qui «clarifient» Soma et le font briller, IX, XXXVIII, 3.

Les rayons du soleil sont aussi des flèches. C'est ce qui explique la formule «Soma clarifié par la flèche du soleil», IX, LXXVI, 4. M. Grassmann a compris ce passage, dont le sens paraît avoir échappé complètement à M. Ludwig. Mais il n'a pas vu quelles conséquences on en pouvait tirer, particulièrement pour l'explication de la métaphore, *çárya* «flèche», appliquée aux doigts qui expriment le breuvage sacré, et pour celle du mot *kshíp*, qu'on traduit «doigt», mais dont le sens propre semble être également «flèche». Ce sont là, selon moi, des allusions aux doigts qui expriment le Soma solaire, c'est-à-dire aux rayons du soleil assimilés en même temps à des flèches. Elles produisent une nouvelle série de combinaisons[2] dont l'étrangeté ne dépasse pas celle d'une foule de formules déjà étudiées.

Les pierres du pressoir sont représentées «portant le Soma sur leur dos», VIII, LII, 2. Mais le Soma est représenté lui-même comme un cheval. De là «la pierre qui porte le cheval sur son dos», VIII, XXVI, 24. Les deux formules sont confondues chez M. Grassmann dans une même traduction «la pierre qui porte le Soma». La seconde perd ainsi tout son relief. Elle est expliquée et non traduite. Mais cette explication du moins est juste. Que dire de l'interprétation que M. Roth donne dans son dictionnaire du mot *áçvapṛishṭha* «(pierre) portée sur le dos d'un cheval», et de celle de M. Ludwig «(pierre) large comme le dos d'un cheval»?

Les trésors célestes, les eaux par exemple, sont représentés, tantôt comme des vaches, tantôt comme les fruits d'un arbre. En combinant ces deux figures, un poète dira à Indra : «Fais-nous tomber des vaches en secouant (l'arbre du ciel)[3]», I, X, 8. D'autre part, la chute de la pluie est considérée comme un ensemencement des champs qu'elle féconde, et on dit des Maruts qu'ils

mules des vers IX, LXIV, 15 et XCVI, 2, où les «chevaux» qui «conduisent» Soma, et les «bais» qui «étrillent» le «bai», sont sans doute les prêtres eux-mêmes, ou leurs doigts.

[1] MM. Grassmann et Ludwig atténuent l'expression.

[2] Voir *Religion védique*, I, p. 201-204 et 206-207.

[3] Cf. III, XLV, 4. La traduction de M. Ludwig «raffe uns in Sturm zusammen die Rinder» ne présente aucune image précise. Quant à M. Grassmann, il se tire d'affaire en remplaçant le sens de «secouer» par celui de «verser», et le sens de «vache» par celui de «lait». Sur ce dernier point, voir plus bas, p. 125 et suiv.

sèment[1] le nuage, VIII, VII, 4. Mais les eaux des nuages sont en même temps des vaches, et les nuages eux-mêmes sont des montagnes. Nous verrons donc Bṛihaspati, après sa victoire sur les démons, tirer les «vaches» des «montagnes» pour les «semer» comme du blé qu'on tire des boisseaux[2] de blé, X, LXVIII, 3.

La fabrication du Soma par le pressurage a été assimilée[3] au barattage du beurre et à l'opération, désignée par la même racine *manth* «baratter», qui consiste à allumer le feu par le frottement. D'autre part, c'est, selon le mythe bien connu, par un aigle que le Soma a été tiré du ciel. Enfin, le ciel, ou le nuage d'où le Soma peut être également tiré, est une montagne. De là la formule : «L'aigle a baratté (tiré par le barattage)[4] le Soma du ciel,» IX, LXXVII, 2, ou «de la montagne», I, XCIII, 6. Quand le Soma est considéré comme retenu par le démon Namuci «qui ne lâche pas» dans la partie la plus reculée du ciel appelée alors la tête de Namuci, Indra le fait sortir de cette «tête» en la «barattant» comme «l'aigle» a «baratté» pour lui la plante enivrante[5], VI, XX, 6.

En regard du composé *havir-máthi* «qui baratte[6] l'offrande», VII, CIV, 21, on peut placer *vastra-máthi*, appliqué à Dadhikrāvan au vers IV, XXXVIII, 5, où ce cheval mythique est comparé à la fois à «un aigle» et à «un voleur» qui «baratte un vêtement». Le voleur ne diffère pas de l'aigle, et celui-ci est le porteur du Soma céleste; il baratte pour ce Soma le beurre céleste, c'est-à-dire les eaux du ciel qui deviennent son vêtement. C'est ainsi que l'eau mêlée au Soma, dans la préparation du breuvage sacré, lui sert pareillement de vêtement, selon une métaphore devenue banale dans les hymnes du neuvième livre. L'allusion au vol du Soma par l'aigle paraît échapper complètement, et à M. Grassmann, et à M. Ludwig.

Enfin un troisième composé, *urā-máthi* «qui baratte la brebis», est au vers VIII, LV, 8, l'épithète du loup «qui observe les rites

[1] Ici, c'est M. Ludwig qui efface la métaphore et M. Grassmann qui la conserve.

[2] Le sens du mot *sthiví* est douteux. Mais les interprétations de M. Grassmann «Aehre» et de M. Ludwig «Worfel» sont de pures conjectures, comme celle de M. Roth que j'ai adoptée. Cette dernière a du moins l'avantage de compléter un sens précis, et, si je ne m'abuse, très satisfaisant.

[3] Voir au vers I, XXVIII, 4, l'emploi d'un *mánthā* (instrument à baratter) dans le pressurage du Soma.

[4] Sur les emplois de la racine *manth* et sur la possibilité de ramener tous ces emplois au sens de «baratter», voir *Religion védique*, III, p. 7 et note 3.

[5] J'ignore par quelle construction M. Grassmann a pu arriver à la traduction qu'il donne de ce passage. M. Ludwig construit exactement, mais il a le tort d'abandonner, comme M. Grassmann, le sens radical de la racine *manth*.

[6] Ce sens est mis hors de doute par l'épithète parallèle *āvívāsat*. Les Yâtus sont là des sacrificateurs ennemis.

d'Indra». Cette brebis et ce loup ne peuvent être que le Soma et la pierre du pressoir [1]. C'est le sacrifiant lui-même qui est comparé au loup dans un vers de l'*Atharva-Veda*, V, VIII, 4, où le prêtre, en priant les dieux de laisser la vie à son client, cherche comme l'auteur du vers II, XXVIII, 5, du *Ṛig-Veda*, à les intéresser par la considération des sacrifices qu'un vivant peut leur offrir : «Que, vivant, il baratte la brebis comme le loup!» Au vers VIII, II, 2, la formule concernant Soma qu'on traduit «pressé par les pierres» signifie peut-être littéralement «pressé par les loups». En effet, le mot *áçna* auquel MM. Grassmann et Ludwig, après M. Roth, donnent pour ce passage unique le sens de «pierre», signifie étymologiquement «dévorant», et est employé ailleurs comme épithète d'un animal démoniaque.

Si maintenant nous nous rappelons que la chute de la pluie est considérée comme un ensemencement des champs qu'elle féconde, et si nous songeons, d'autre part, que la pluie qui tombe du ciel renferme le Soma céleste dont plusieurs textes constatent aussi d'ailleurs l'action directe sur les récoltes [2], nous comprendrons que le «loup», représentant le pressoir céleste, devienne l'instrument à l'aide duquel les Açvins «ensemencent», I, CXVII, 21, ou, suivant une autre expression, «labourent [3]», VIII, XXII, 6, le champ de blé. Ainsi devient inutile une hypothèse, pourtant bien ancienne, puisqu'elle remonte au Nirukta, d'après laquelle, dans ces deux passages [4], le mot *vṛka* «loup» signifierait «charrue».

Comme la prière en général, les hymnes, les vers, sont des vaches. Les vers ont des pieds, mais ces pieds sont au nombre de huit. De là, les vaches à huit pieds, II, VII, 5. Pour M. Ludwig, les vaches à huit pieds sont des vaches pleines. Mais l'épithète *ashṭápadī* «à huit pieds» n'est-elle pas au vers VIII, LXV, 12, expressément donnée à la parole elle-même? M. Grassmann comprend comme moi et traduit autrement, en sous-entendant le mot «vers».

Nous avons vu la composition de l'hymne comparée à la clarification du Soma. En combinant cette figure avec celle qui assimile le sacrifice à une étoffe tissée par le prêtre sur une

[1] Sur le rôle du loup dans les mythes du Soma, voir *Religion védique*, III, p. 7-10 et les notes.

[2] *Religion védique*, III, p. 9, note 1.

[3] Cf. I, XXIII, 15 : Pūshan, avec les gouttes de Soma, a «réalisé» six (bœufs) attelés, et a «labouré en quelque sorte le champ de blé avec ces bœufs».

[4] Dans ces deux passages seuls ! Et dans deux passages où il s'agit évidemment d'un labourage et d'un ensemencement mythiques, puisque les laboureurs et les semeurs sont les Açvins! Voir une argumentation plus complète sur ce point, *Religion védique*, III, p. 9, note 1.

chaîne, on obtient la formule : « La chaîne du sacrifice est tendue sur un tamis à la pointe de la langue par la puissance de Varuna, » IX, LXXIII, 9. C'est, en effet, Varuna qui donne la sagesse et l'éloquence, I, CV, 15. Les mots *várunasya māyáyā* forment une locution connue dont on ne peut détacher le génitif *várunasya* pour le rattacher à *jihvâyāḥ*, comme le fait M. Ludwig. Quant à la traduction de M. Grassmann « au commencement du sacrifice », c'est de la fantaisie pure.

La prière est l'épouse d'Indra. Mais c'est aussi une vache mugissante. Indra a donc une « épouse » qui « mugit » après lui, IV, XXIV, 8. Le commentaire dont M. Grassmann accompagne sa traduction de ce passage prouve qu'il n'en comprend pas la vraie signification.

Les prières sont des armes, des flèches. Les prêtres sont des taureaux. De là, les « taureaux » attelés au joug du sacrifice qui ont des « flèches » dans la « bouche » et qui frappent au « cœur », I, LXXXIV, 16. M. Ludwig a compris que cette formule désignait les prêtres. Comment donc n'a-t-il pas vu qu'au vers II, XXIV, 8, les « flèches » lancées par l'arc de Brahmanaspati, qui a pour corde « le sacrifice [1] », que ces flèches qui « atteignent l'oreille [2] », sont les prières ?

La prière n'est pas seulement l'arme des dieux; elle est aussi, selon une image non moins familière aux Rishis védiques, un vêtement dont on les pare. C'est la combinaison de ces deux images qui explique la formule suivante, adressée à Indra : « Tu as frappé les ennemis avec de beaux vêtements », VII, XXXIII, 3. En dépit des manuscrits des *Nighantus* qui donnent *átka* (au lieu de *arká*, qui n'a d'ailleurs que le sens d'hymne) parmi les noms de l'éclair, j'oserai soutenir contre MM. Grassmann et Ludwig que ce mot ne peut avoir d'autre sens que « vêtement ».

Tout danger est une rivière ou une mer à traverser, et l'instrument du salut est le navire. Cette métaphore est d'un usage si ordinaire qu'un poète, pour demander à Agni le salut de son char (dans la guerre) et de sa maison (pendant la paix), implore de lui un « navire pour son char et pour sa maison », et afin que ce navire fasse franchir plus vite à son char et à sa maison l'océan du danger, il souhaite qu'il ait des « pieds », I, CXL, 12. MM. Grassmann et Ludwig atténuent ce dernier trait dans une traduction d'ailleurs exacte pour le reste, et en conséquence déjà assez étrange. Le scrupule ici les a pris un peu tard.

Le dieu lui-même, le dieu sauveur Indra, est un « navire » que

[1] Ni M. Grassmann ni M. Ludwig ne comprennent l'expression *ṛitájya*.

[2] Et non « qui sont ramenées en arrière jusqu'à l'oreille », comme l'entend M. Grassmann et, sans doute, aussi M. Ludwig. Le mot *yóni* désigne souvent le lieu où s'arrête un mouvement, par exemple la cuve où coule le Soma.

les prêtres font servir à leur usage en l'attelant (comme un cheval) «au joug» de leur «hymne», I, cxxxi, 2. M. Ludwig efface tout le relief de cette formule. M. Grassmann donne comme lui au mot *çūshá* «hymne», le sens de «force»; mais il va plus loin en faisant du «joug», *dhúr*, un pieu (*sic*).

GALIMATIAS TRIPLE ET QUADRUPLE.

Je ne crois pas pouvoir mieux caractériser que par ce titre des formules pareilles à celles qu'on va lire.

Indra est le fils du ciel et de la terre. Mais Indra est un taureau, le ciel et la terre sont deux coupes, et dans le langage mythique du *Rig-Veda*, toute génération est volontiers assimilée à l'opération de Tvashṭṛi «le charpentier». On dira donc que «les deux *coupes* ont *charpenté* le *taureau*» VIII, l, 2. M. Grassmann[1], substituant aux trois figures les idées qu'elles représentent, traduit, si cela peut s'appeler traduire : «Les mondes ont engendré le puissant.»

La prière est d'origine céleste : c'est la sœur des dieux, VII, xxiii, 2; VIII, xii, 31. Mais c'est aussi une arme, soit entre les mains des hommes, soit entre les mains des dieux. Cette dernière idée est des plus familières aux poètes védiques. En la combinant avec la précédente et avec un terme rappelant le sens propre, on aboutit à la formule «*dire* des *armes sœurs*», qui se rencontre aux vers VIII, vi, 3, et X, viii, 7. Le plus grand tort de M. Grassmann et surtout de M. Ludwig, dans leurs traductions de ces deux passages, a été d'en négliger ou d'en méconnaître la complète analogie.

Ils n'en ont pas vu davantage le rapport avec une autre formule[2] «il a fait brûler l'arc frère», VIII, lxi, 4, où l'arme de la prière est de plus implicitement comparée au feu. L'addition de cette image nouvelle s'explique d'autant mieux que le dieu dont il est ici question est Agni.

Le Soma céleste sort de la nuée. La nuée est une vache. Le Soma est un héros ou un cheval; ou plutôt c'est une «liqueur» qui a des «pieds[3]», qui a des «sabots», et qu'Indra trouve dans la «vache», III, xxxix, 6.

Les eaux du ciel, tantôt sont le lait d'une vache céleste,

[1] M. Ludwig n'admet pas le sens de «coupe» pour *dhishánā*, voir p. 115, note 1.

[2] M. Ludwig donne même de cette formule une traduction tout à fait fantaisiste : «Die Doppelfläche hat er in Brand gesetzt.»

[3] La suite du vers *gúhā hitám*, etc. paraît bien indiquer qu'il s'agit d'un seul et même objet, désigné par le substantif *mádhu* et par les adjectifs *padvát* et *çaphávat*. En tout cas, la traduction de M. Ludwig «durch die Fusz (spuren)», etc. a peu de chances d'être admise.

tantôt sont elles-mêmes des vaches. De là les «vaches» qui sortent d'un «pis», et, ce qui est plus fort, du pis d'un «mâle», par suite de la confusion des figures qui font du nuage, tantôt un mâle, tantôt une femelle : «Il (Agni) a su trouver[1] en naissant le pis[2] de son père; il en a fait couler les flots, les vaches[3],» III, I, 9.

Cette formule n'est d'ailleurs pas isolée. Au vers IV, XXII, 6, il est encore question des «vaches» qui sortent du «pis» du «mâle». Dans ce passage, M. Ludwig, pris d'un scrupule qui ne l'avait pas arrêté pour le précédent, remplace le «pis du mâle» par le «pis qui pleut». M. Grassmann garde le pis du mâle, mais il transforme les vaches en lait.

La confusion des vaches et du lait est impliquée par bien d'autres formules, à commencer par celle-ci : «Traire les vaches hors de l'obscurité,» I, XXXIII, 10, pour «les en faire sortir». Mais cette observation veut être généralisée. C'est ce que je vais faire dans le paragraphe suivant, après avoir cité un exemple de ce que j'appelle «galimatias *quadruple*».

Le feu céleste, soleil ou éclair, ou le Soma qui est identique au feu sous ces mêmes formes, est, tantôt le «veau», tantôt le lait «cuit» et brillant de la vache céleste «crue». C'est encore un «dormeur» quand il s'attarde dans un séjour plus ou moins confondu avec la vache elle-même, et appelé aussi, par allusion aux puissances malfaisantes qui y retiennent les trésors célestes, le séjour de la «tromperie». Ces différentes figures sont combinées au vers 3 d'un hymne, X, LXXIX, d'ailleurs presque exclusivement composé d'énigmes. Il s'agit de l'action exercée sur le feu ou le Soma céleste par le feu terrestre «cherchant la retraite cachée de sa mère» : «Il[4] a trouvé comme un dormeur le cuit brillant tetant dans le sein de la tromperie.»

EMPLOIS MÉTAPHORIQUES DU MOT *GÓ* «VACHE».

Le mot *gó*, dont le sens ordinaire est «vache», serait, selon

[1] C'est sans doute par inadvertance que M. Ludwig confond *viveda* avec *veda*.

[2] M. Grassmann semble vouloir dissimuler le paradoxe par un terme équivoque «Busen». M. Ludwig dit très bien «Euter».

[3] Sur *dhénā* (Grassmann «Trank», Ludwig «Stimme»), voir ci-après, p. 126, notes 1 et 2.

[4] MM. Grassmann et Ludwig supposent, contre toute vraisemblance, surtout étant donnée l'interprétation adoptée par M. Ludwig pour le premier hémistiche, que le sujet du verbe *avidat* est la «mère». Sur le sens du mot *ríp*, cf. *ripú* et voir *Religion védique*, III, p. 179. M. Ludwig fait de *ripáḥ* un accusatif pluriel, sans tenir compte des formules analogues où ce mot figure toujours au génitif singulier. M. Grassmann lui donne le sens de «terre» que rien ne justifie. Pour le sens que je donne au mot *sasá*, voir le mythe du sommeil des Ṛibhus dans la demeure de Savitṛi, c'est-à-dire dans le monde invisible.

la plupart des interprètes, devenu par une sorte de métonymie d'un usage courant le nom de différents produits, tels que le lait de la vache ou le beurre tiré de ce lait, le cuir fait de la peau du même animal, les courroies ou les cordes d'arc faites de ce cuir. Il est incontestable, en effet, que le même terme qui, dans des centaines de passages, désigne soit les vaches réelles, soit les vaches mythiques, aurores, eaux, prières, offrandes, sert aussi à désigner la peau de vache sur laquelle on exprime le jus du Soma, les courroies du char, la corde de l'arc et surtout le beurre sacrifié dans le feu ou le lait mêlé au breuvage sacré. Mais il ne désigne ces différents objets, comme les offrandes de toute sorte, les prières, les eaux et les aurores, que parce qu'ils sont dans la phraséologie des hymnes, soit régulièrement, soit accidentellement assimilés à des vaches. La figure est moins une métonymie qu'une métaphore; c'est aussi probablement une figure purement mythique, liturgique, et non une figure populaire. Enfin, et ce point est le plus important, c'est une figure toujours sentie comme telle et non devenue une appellation courante. Ni les archers, ni les cochers, ni les laitières de la période védique ne donnaient, je pense, aux cordes de leurs arcs, aux courroies de leur char ou à leur lait le nom de «vaches». Et en tout cas, substituer à l'occasion les termes de «lait», de «courroies», de «cordes» au terme de «vaches», ainsi que le font les lexicographes et les traducteurs, c'est interpréter le texte plutôt que le traduire, et c'est l'interpréter en lui ôtant la couleur mythique qui devrait en faire pour nous le principal intérêt.

Cette couleur, ils la respectent pourtant en plus d'un passage. M. Grassmann, dans son lexique, remarque que le mot *gó*, au pluriel, désigne souvent les gouttes de lait conçues comme des vaches vers lesquelles s'élance le taureau Soma. M. Ludwig et lui traduisent exactement plus d'une formule telle que celle du vers IX, xcvii, 13, par exemple, où Soma est représenté comme un taureau mugissant après les vaches. Il y a là une allusion à l'union du Soma céleste avec les aurores ou les eaux du ciel, ces autres vaches[1] dont le lait est l'une des représentations dans les opérations du culte. Cette allusion est la raison d'être de la métaphore. Elle en sera la justification dans une foule de passages où MM. Grassmann et Ludwig ont cru devoir remplacer le terme figuré par le terme propre.

Il s'en faut d'ailleurs, même dans les formules dont les détails s'accordent avec la métaphore, que les traducteurs se montrent toujours conséquents avec eux-mêmes. Ainsi au vers IX, xcvi, 14, M. Grassmann nous montre le Soma «uni au lait», alors que

[1] Cf. IX, xcvi, 7.

l'épithète «mugissant» donnée au breuvage mâle devait l'engager à laisser le nom de «vaches» au breuvage femelle. C'est ce que M. Ludwig a fait dans ce passage. En revanche, dans un autre, plus décisif encore, que M. Grassmann traduit exactement «comme un homme qui va trouver une femme au rendez-vous, il s'unit aux vaches dans la cuve», IX, xciii, 2, M. Ludwig juge à propos de traduire «il s'unit au lait».

Ce n'est pas tout. Dans ces deux passages, le mot qui *exprime* l'idée de «vaches» et *suggère* l'idée de «lait», est non pas *gó*, mais *usríyā*. Or, il serait déjà difficile d'admettre, dans les formules où c'est le mot *gó* qui désigne le lait. un oubli complet de la signification primitive encore si vivement sentie dans d'autres formules analogues, et de l'allusion à laquelle la métaphore doit, selon moi, son origine. Mais il est encore plus malaisé de concevoir un pareil effacement de sens dans plusieurs synonymes à la fois. Je dis plusieurs, et, en effet, aux mots *gó* et *usríyā*, MM. Grassmann et Ludwig ajoutent encore le mot *dhenú* et M. Grassmann celui de *dhénā*[1], comme noms de la vache devenus pareillement des termes qui pourraient désigner sans figure le «lait».

Des différents exemples d'un pareil emploi du mot *dhénā* qu'on trouve cités dans le dictionnaire de M. Grassmann, deux seulement[2] méritent d'être relevés et ils l'ont été déjà plus haut. Dans l'un, la «rivière» qui contient toutes les «vaches», IV, xix, 6, est, comme nous l'avons vu, la rivière qui contient toutes les eaux[3]. Dans l'autre, III, i, 9, le lecteur qui aura accepté de M. Ludwig le «pis» du «père», ne fera pas, je l'espère, trop de difficultés pour admettre avec moi qu'il sort de ce pis non pas du lait, mais des «vaches»[4].

Dans la formule presque identique du vers IV, xxii, 6, les

[1] M. Ludwig donne à ce mot le sens de «voix, hymne», et les *Nighaṇṭus*, le rangent en effet parmi les synonymes de *vâc*. La vérité est qu'il ne peut avoir, comme *dhenú*, d'autre sens propre que celui de «vache», suffisamment établi par son étymologie et par une formule telle que celle du vers V, lxii, 2, «les vaches de l'étable», mais que, comme les autres noms de la vache, il peut désigner et désigne en effet quelquefois les prières. Ainsi au vers X, civ, 10, la «vache» qui «implore» Indra est certainement la prière. Cf. VII, xciv, 4, et X, civ, 3. Mais ailleurs le mot *dhénā* désigne d'autres formes de la vache mythique ou liturgique, par exemple les eaux célestes. Voir ci-dessous.

[2] Sur VII, xciv, 4, et X, civ, 3, voir la note précédente. Il est possible qu'au vers VII, xxiv, 2, le mot *dhénā* désigne également les prières. Il désigne certainement au vers IV, lviii, 6 les prières assimilées aux offrandes de beurre (voir plus haut, p. 109). Aux vers VIII, xxxii, 22, et X, xliii, 6, le contexte laisse le sens indéterminé.

[3] P. 113. C'est, du reste, l'interprétation de M. Grassmann dans sa traduction. Il a seulement le tort de supprimer la figure.

[4] P. 124.

«vaches» qui «coulaient» du «pis» du «mâle» étaient désignées par le mot *dhenú*, et là, M. Ludwig conservait bravement ce terme de «vaches» auquel M. Grassmann substituait celui de «lait». Ailleurs, c'est au contraire lui qui substitue le terme propre au terme figuré, tandis que M. Grassmann, contrairement, il est vrai, à l'indication de son dictionnaire, revient pour le même mot *dhenú* au sens de «vaches». Ce passage où il s'agit du «mélange» de Soma avec les «vaches» qui ont «un beau sein», IX, LXI, 21, nous ramène aux formules concernant le breuvage sacré.

Au vers IX, LXXII, 1, le mot *dhenú* désigne encore les «vaches» dont Soma est «oint» dans la cuve. La même formule est maintes fois répétée avec le mot *gó*. Cette combinaison a déplu à MM. Grassmann et Ludwig, qui ont partout substitué le lait aux vaches. Passe encore dans les textes où il est expressément fait mention de la cuve[1], IX, LXXXV, 5; LXXXVI, 47; XCVI, 22. Mais dans les autres, IX, XLV, 3; L, 5; CIII, 2; CVII, 22, on peut même douter si l'«onguent[2]» en question est celui du lait ou celui «des prières». Car les prêtres védiques «oignent» par exemple Indra et Vishṇu de l'«onguent des prières», VI, LXIX, 3, comme ils «oignent» Mitra et Varuṇa de «vaches», I, CLI, 8. En revanche la prière[3] des Sobharis est «ointe de vaches» par les Maruts, VIII, XX, 8, c'est-à-dire sans doute récompensée par des vaches. Bref, cette métaphore de l'«onguent» est banale dans les hymnes pour exprimer un accroissement de splendeur. Les dieux empruntent une nouvelle splendeur aux prières, les prières aux vaches qui les récompensent, et le Soma également aux vaches, mais à des vaches qui peuvent représenter aussi bien les hymnes chantés en son honneur que le lait auquel on le mêle. Au vers IX, X, 3, cette comparaison «les Somas sont oints de vaches comme les rois d'éloges» suggère plutôt l'identification des vaches aux prières. Mais là même où il s'agira du lait, le lait ne sera désigné que par une expression figurée dont le sens est «vache» et l'«onguent des vaches» ne devra pas plus arrêter le lecteur que tant d'autres bizarres combinaisons de termes avec lesquelles il est déjà familiarisé. Les prières d'ailleurs, et même le lait, ne sont pas plus un onguent réel que les vaches, et si ma traduction du vers IX, XXXII, 3 «Il est oint de vaches comme un cheval» est paradoxale, celle de M. Grassmann «Il est oint de lait comme un cheval» est insignifiante.

On comprendrait plutôt que le beurre servît d'onguent. Je n'en traduirai pas moins le second *pāda* du vers V, I, 3, qui peut en

[1] On dit de la cuve elle-même qu'elle est «ointe de vaches», IV, XXVII, 5; IX, LXXIV, 8.

[2] Voir en particulier IX, 50, 5.

[3] Ou la musique? *vāṇá*. J'ignore où M. Ludwig prend le sens de «Zapfen».

effet s'appliquer au beurre du sacrifice, d'après l'analogie des formules déjà citées: «Agni, brillant, est oint de vaches brillantes[1].» Et je le ferai avec d'autant moins de scrupule que le vers commence par une autre formule bizarre, déjà citée plus haut «Il a éveillé la bride de la troupe» et se termine dans le même style paradoxal et mystique.

D'ailleurs, selon une observation qui a été aussi présentée déjà, le fait seul de l'échange des synonymes *gó* et *dhenú* dans la formule «oindre de vaches» était une raison d'y respecter ce terme de «vaches» auquel MM. Grassmann et Ludwig substituent celui de «lait». Le même argument pourrait être appliqué à la formule «cuit par les vaches»[2] où les deux interprètes font encore la même substitution. Mais ici, il suffit de les opposer à eux-mêmes, et de relever l'inconséquence qu'ils commettent en traduisant dans certains passages, VIII, II, 3; LXXI, 5; IX, XLVI, 4; CVII, 2; CIX, 15 et 17, «cuit avec le lait»[3], une formule que dans d'autres, où l'idée de «lait» est exprimée en même temps que celle de «vaches», VIII, LVIII, 3; IX, LXXXIV, 5, ils sont eux-mêmes obligés de traduire «cuit par les vaches»[4].

De plus, s'il résulte de ces passages, et d'autres encore où la formule est en effet «cuit avec le lait» ou «avec le lait caillé», VIII, II, 9; IX, XI, 6, que les vaches qui cuisent le Soma peuvent représenter le lait auquel on le mêle, il ne s'en suit pas qu'elles le représentent seul. Et, en effet, nous lisons au vers IX, LXXXIV, 5, que les vaches cuisent le Soma avec leur lait «et avec leurs prières».

C'est qu'en effet, «cuire le Soma», ce n'est pas le cuire matériellement, comme le veut M. Grassmann, qui entend cette formule du lait «chaud». Les vaches, qu'elles représentent le lait ou les prières, ont pu être considérées comme «cuisant» le Soma, parce qu'elles en complètent la préparation, comme une cuisson

[1] Cf. V, III, 2. Cf. encore X, XXXI, 4.

[2] Le mot *dhenú* y est employé aux vers I, LXXXIV, 11; IX, I, 9; LXXXVI, 17.

[3] Dans sa traduction, M. Grassmann dit simplement «mêlé avec le lait», comme s'il abandonnait le sens qu'il avait adopté dans son dictionnaire pour la racine *çrī*, et revenait à celui de M. Roth. Ailleurs pourtant, il maintient ce sens, ou plutôt le modifie seulement en celui de «chauffer», VIII, LVIII, 3; IX, LXXXVI, 17, cf. LXXXIV, 5. Enfin, on verra plus bas que le vers IX, XCIII, 3 lui suggère le sens de «couvrir» de lait «chaud». Au vers IX, LXXI, 4, il préfère «oindre». C'est vraiment trop de laisser-aller. Déjà, du reste, dans son dictionnaire, il traduisait le composé *gó-çrīta*: «mêlé au lait». Je le traduis «cuit par les vaches», ainsi que *gáv-āçir*, composé possessif dont le second terme *āçír*, également employé seul, ou dans d'autres composés, doit signifier «ce qui sert à cuire», c'est-à-dire à parfaire l'offrande.

[4] M. Ludwig traduit encore ainsi les vers IX, LXXI, 4, et XCIII, 3, et M. Grassmann, sauf l'atténuation du sens de «cuire» en celui de «chauffer», le vers IX, LXXXVI, 17, où M. Ludwig rapporte la forme *açiçrayuḥ* à la racine *çri* «aller vers».

réelle complète la préparation des autres offrandes. Mais cette expression renferme surtout une allusion au Soma céleste, au soleil ou à l'éclair «cuit» dans les vaches «crues», nuits, aurores ou nuées. Cela est si vrai qu'au vers I, LXXXIV, 11, les vaches qui cuisent[1] le Soma reçoivent non seulement le nom de *dhenávaḥ*, mais encore celui de *pṛ́çnayaḥ*, qui en outre les désigne seul au vers VIII, LVIII, 3, et qui évoquerait déjà par lui-même l'idée des nuées que symbolise la célèbre Pṛçni, lors même que les passages en question n'insisteraient pas, comme on va le voir, sur l'idée de vaches célestes. Dans le premier, ces vaches sont appelées les vaches d'Indra, qui l'accompagnent, et qui boivent la liqueur (de l'offrande), *ibid.* 10. Je traduis ainsi le second : «Pour lui (pour Indra), à sa naissance, les vaches qui donnent un doux lait, les races des dieux cuisent le Soma dans les trois espaces brillants du ciel[2].» Nous lisons encore au vers IX, LXXI, 4, que les vaches qui «mangent l'offrande» cuisent le Soma «dans leur pis» et «à la tête», c'est-à-dire dans la partie la plus élevée du ciel[3]. Au vers IX, XCIII, 3, la «tête» est le Soma même de ce monde suprême, bien que les vaches qui le cuisent soient «dans les cuves»[4]. Il s'agit là sans doute de l'action du sacrifice terrestre sur le Soma céleste.

Le Soma «cuit par les vaches» est en même temps considéré comme le veau des mêmes vaches. On dira donc : «Les vaches cuisent ce Soma qui est leur petit[5],» IX, I, 9.

La «purification» du Soma par les «vaches» n'est certainement pas plus étrange que la «cuisson» qu'elles opèrent du breuvage sacré. Au vers IX, XLIII, 1, d'ailleurs, le Soma purifié par les vaches est comparé à un cheval. Or, il est vraisemblable que les palefreniers de la période védique ne se servaient, pour étriller leurs chevaux, pas plus de lait que de vaches. Le parallélisme des mots *adbhíḥ* et *góbhiḥ* au vers IX, LXVIII, 9, n'est pas une raison de traduire «purifié avec les eaux et avec le *lait*». Nous avons

[1] M. Grassmann dit «mêlées au Soma».

[2] Ma construction est celle de M. Ludwig. Celle de M. Grassmann paraîtra sans doute peu naturelle. Le sens qu'il en tire est d'ailleurs sans aucun intérêt.

[3] M. Grassmann construit, sans s'expliquer d'ailleurs sur le sens, «an dem Euter rechte Opfer nehmend», et change sans plus de façons le sens de «cuire» en celui d'«oindre» *à la tête*. C'est au mot *ûdhar* que M. Ludwig s'attaque. Il change le sens de «pis» en celui de «réservoir». Mais il ne nous dit pas non plus ce qu'il entend par les vaches qui cuisent le Soma «sur leur tête».

[4] M. Ludwig traduit exactement, mais sans préciser l'application du mot «tête». M. Grassmann substitue l'idée de «couvrir» (*sic*) à celle de «cuire».

[5] M. Ludwig cherche une explication trop subtile du mot *çíçu*, qui désignerait, selon lui, le Soma nouvellement préparé. Quant à M. Grassmann, il remplace l'idée de «cuire» par celle de «mêler au lait chaud», dans cette traduction, d'ailleurs tout aussi bizarre que la traduction exacte : «Les vaches mêlent le lait chaud au veau».

signalé plus haut[1] des exemples de cette construction parallèle d'un terme propre et d'un terme figuré, et il y en a bien d'autres. Aux deux mêmes mots le vers IX, XCI, 2 ajoute encore *ávibhiḥ*, et ici en revanche le rapprochement des deux termes figurés est une raison de plus pour traduire «purifié par les vaches» en même temps que «purifié par les brebis». Les brebis représentent, comme on sait, le tamis de laine.

Je ne puis insister également sur toutes les formules où le terme figuré «vaches» a été abandonné par les interprètes pour le terme propre «lait». Dans les uns[2], il serait difficile de découvrir une cause particulière qui ait pu les déterminer à cette substitution. Dans d'autres, I, XCV, 8; IX, XCVII, 45, et XXIV, 2, l'observation déjà renouvelée tout à l'heure sur le parallélisme des termes propres et des termes figurés, ou celle qui a été faite au début de ce travail sur les comparaisons «retournées», suffisent pour expliquer l'emploi du terme «vaches». L'expression «orné de vaches», IX, LXI, 13, n'est qu'une atténuation de la formule «oint de vaches». Enfin, il est des cas où la substitution du terme «lait» est deux fois fautive. Ainsi, bien qu'on dise du lait, aussi bien que des vaches, qu'il est «trait», il est trop évident que l'application de cette épithète à un mot dont, en tout cas, le sens primitif est «vache» ne permet pas de traduire celui-ci, comme le fait M. Grassmann, par le mot «lait», IX, CVII, 9. La traduction que le même savant donne du vers IX, LXXXIV, 3 déconcerte le lecteur qui a le texte sous les yeux. Ne pouvant dire que le Soma coule «dans» les plantes «avec le lait», il dit qu'il «en sort», traduisant sans plus de façons un locatif comme un ablatif. Il s'agit, en réalité, du Soma céleste, entrant dans les plantes avec les «vaches» qui sont ici les eaux du ciel[3]. Au vers IX, VI, 6, l'épithète de «mâle» donnée au suc du Soma a déterminé

[1] P. 111 et note 3.

[2] Voir, pour le mot *dhenú*, I, CXXV, 4; VIII, II, 6; IX, LXVI, 6, et pour le mot *gó*, I, CXXXIV, 2; III, XXXV, 8; IX, LXIV, 13. Ajoutez les composés *gav-íṣh*, qui, au vers X, LXXVI, 7, se rapporte au Soma lui-même plutôt qu'aux pierres; *gó-parīṇas*, VIII, XLV, 24; *go-pīthá*, qui, au vers I, XIX, 1, peut très bien signifier «protection» comme dans tous ses autres emplois; *gó-rabhasa*, I, CXXI, 8; *go-vindú*, IX, XCVI, 19, et le dérivé *gómat*, dans la locution *sutásya gómataḥ*, VIII, III, 1; XIII, 14; LXXI, 6; LXXXI, 30; LXXXIII, 6. Pour le composé *gáv-ishṭi*, IX, LXVI, 15, et pour les dérivés *gavyú*, IX, XCVII, 15, et *gómat*, dans les expressions *vā́jaṃ gómantam*, IX, XXXIII, 2; LXIII, 14, cf. vâl. I, 9, et *gómatīr íshaḥ*, I, XLVIII, 15; V, LXXIX, 8; VIII, V, 9; VIII, XXIII, 29; IX, LXII, 24 (cf. *dhenumátyai ishé*, I, CXX, 9), il me suffit d'opposer M. Ludwig à M. Grassmann, et pour le composé *gó-nyoghas*, IX, XCVII, 10, M. Grassmann, dans sa traduction, à M. Ludwig. Il y a des composés plus difficiles à expliquer. Sur *gó-arṇas*, «qui a un océan de vaches», voir plus haut, p. 116 et note 1. Quant à *gó-ṛjīka*, je l'ai traduit «qui a pour flèche la vache», *Religion védique*, I, p. 206.

[3] Voir *Religion védique*, I, p. 172.

M. Grassmann à laisser le nom de «vaches» au lait auquel on le mêle[1]. Mais c'est alors M. Ludwig qui substitue très mal à propos le terme propre au terme figuré. Enfin, il est difficile de comprendre pourquoi MM. Grassmann et Ludwig ont tous les deux aimé mieux donner pour «ami» à Soma le «lait» que la «vache», V, xxxvii, 4.

J'ai hâte d'arriver à une nouvelle série de formules dont l'examen achèvera, je l'espère, de prouver que le mot *gó* n'a jamais désigné le lait directement et sans figure. On dit souvent que Soma «prend en quelque sorte», IX, xiv, 5; cvii, 26, ou sans particule atténuante, qu'il «prend pour vêtement les vaches», IX, lxxxvi, 26; xcv, 1, qu'il se «revêt», II, xxxvi, 1; IX, ii, 4; xiv, 3; xlii, 1; lxvi, 13; cvii, 18, et qu'on «le revêt de vaches», IX, viii, 5, qu'on revêt «sa couleur»[2] de vaches, IX, civ, 4, qu'il est «enveloppé de vaches», IX, lxxxvi, 27. M. Grassmann fait de l'habit de «vaches» un habit de «lait». C'est encore un costume assez insolite; mais on fait ce qu'on peut, et la pensée védique, en dépit qu'on en ait, ne se laisse pas habiller elle-même entièrement à la mode du jour.

M. Ludwig fait le plus souvent comme M. Grassmann. Cependant, aux vers IX, cvii, 26, et lxxxvi, 26, sa traduction nous montre le Soma prenant, comme dans le texte, les «vaches» pour vêtement, ou, selon l'expression qu'il substitue à cette dernière au vers IX, lxxxvi, 26, pour «enveloppe». Ainsi, à ce qu'il semble, c'est moins par répugnance que par indifférence pour la figure védique que dans la plupart des passages il substitue le «lait» aux «vaches». En fait, les toilettes de Soma sont aussi bizarres que variées et composent la plus étrange mascarade[3]. Ses vêtements «blancs», IX, cvii, 13, ou «brillants», IX, lxix, 4, peuvent sans doute représenter le lait, et les poètes védiques lui donnent encore d'autres costumes liquides, le beurre fondu, IX, lxxxii, 2, et les eaux, II, xxxvi, 1; IX, ii, 3; xlii, 1; lxx, 2; xcvi, 13; cvii, 4 et 18; cix, 21. Mais il se revêt en outre du tamis de laine sur lequel on le clarifie, IX, ci, 15, ou, selon l'expression du vers IX, xcviii, 2, de la cuirasse de brebis, et des cuves où il coule, IX, xc, 2, et des doigts qui l'expriment, IX, xcvii, 12, et des «lois», *ibid.*, c'est-à-dire des rites selon lesquels il est préparé. On l'habille aussi de «chants», IX, xxxv, 5, cf. IX, lxxi, 1,

[1] Il a seulement le tort de dissimuler la hardiesse de la métaphore en introduisant une particule comparative qui n'existe pas dans le texte.

[2] Au vers IX, cv, 4, il est dit inversement : «J'ai étendu ta couleur brillante sur les vaches.» Cf. encore l'emploi du dérivé *gávya* «de vache» dans des formules analogues, VIII, i, 17; IX, viii, 6.

[3] La métaphore du «vêtement» a d'autres applications encore, comme celle de l'«onction». On dit d'Indra, récompensant l'hymne, qu'il l'«habille» de richesse, VI, xxxv, 1, etc.

et xcix, 1, et ici s'offre naturellement l'occasion de répéter à propos de la figure de l'«habillement» ce que nous avons dit déjà à propos de celles de l'«onction» et de la «cuisson», à savoir que, dans la nouvelle série de formules comme dans les précédentes, les vaches pourraient souvent représenter les prières qui accompagnent la préparation du breuvage sacré, aussi bien que le lait auquel on le mêle.

La figure de la «cuisson» est d'ailleurs combinée avec celle de l'«habillement» au vers IX, lxxv, 5, qui nous représente Soma revêtu de l'*āçír*, c'est-à-dire de ce qui le «cuit». Je n'insiste pas sur les autres combinaisons telles que «il se revêt de rivières» comme «roi», IX, lxxxix, 2, etc. On sait que ces incohérences abondent dans les hymnes védiques, et particulièrement dans les hymnes à Soma. Il s'en rencontre aussi naturellement dans plusieurs des formules où s'épanouit déjà cette singulière fleur de rhétorique, le «vêtement de vaches». Soma, revêtu de vaches, est, au vers IX, lxxxvi, 26, appelé un sage, et comparé à un cheval, quand il coule à travers la laine (du tamis). Au vers II, 36, 1, il est «trait» avec les «pierres» et les «brebis». Ces brebis, qui représentent le tamis, reparaissent au vers IX, viii, 5 : «Quand il passe à travers les brebis, nous l'habillons de vaches.»

Mais nous n'avons pas terminé l'inspection de la garde-robe de Soma. Il a un triple vêtement, IX, cviii, 12, comme il a des formes correspondant aux trois mondes. Non seulement il a un vêtement qui touche le ciel, IX, lxxxvi, 14, mais il prend pour vêtement le ciel même, IX, lxix, 5, ou les quatre points cardinaux, IX, lxx, 1, et le nuage, IX, lxxxiii, 5, cf. lxxi, 1.

On voit maintenant ce qu'il faut penser de cette traduction du vers IX, lxxxvi, 27 : «Les doigts le purifient, enveloppé de *lait*, sur le troisième sommet, dans l'espace brillant du ciel.» La répugnance de M. Grassmann et l'indifférence de M. Ludwig pour la figure en faveur de laquelle j'ai entrepris ce long plaidoyer ferment ici leurs yeux à l'évidence. Il est trop clair, en effet, que les vaches dont Soma est enveloppé dans le ciel, quand il y est purifié par les doigts d'un sacrificateur divin, représentent les eaux célestes.

Mais ce n'est pas tout, et cette formule relative au Soma céleste nous donne la clef des formules analogues appliquées au breuvage du sacrifice terrestre. Les vaches, lait ou prières, dont on y revêt Soma, représentant les eaux de la nuée dont il se revêt lui-même sous ses formes supérieures [1]. Aussi dit-on

[1] De même, dans la cérémonie de l'incinération des cadavres, le beurre, désigné par le terme de «vaches», dont le mort est enveloppé et qui doit le protéger contre l'ardeur du feu, X, xvi, 7, représente sans doute les eaux célestes où il doit reprendre une nouvelle vie.

que Soma se revêt des cuves comme Varuṇa des rivières, IX, xc, 2.

Si le lecteur pouvait encore conserver des doutes sur la portée de la figure, en même temps que sur la nécessité de la respecter toujours dans les traductions, j'espère qu'ils seraient levés par une dernière citation. Le taureau à trois cornes, dont il est question au vers V, xliii, 13, ou n'est autre que Soma, considéré dans l'unité de sa triple forme, ou en tout cas est représenté comme pourrait l'être Soma lui-même, appelé, au vers IX, lxxxvi, 32, l'époux des femmes, allant au rendez-vous. Or ce taureau «se revêt des femmes», comme Soma se revêt des vaches. Les femmes et les vaches jouent donc dans la figure du «vêtement» le rôle de ces équivalents mythiques qui se remplacent, ainsi qu'on l'a vu déjà plus d'une fois, à la façon des équivalents chimiques. Maintenant, le terme de «femmes» peut à l'occasion désigner le lait du sacrifice, mais évidemment il ne le désignera que parce que celui-ci représente les femmes divines, c'est-à-dire les eaux célestes. Veut-on savoir maintenant comment MM. Grassmann et Ludwig se sont tirés d'affaire au vers V, xliii, 13? Dans la formule «revêtu de vaches», ils substituaient l'idée de «*lait*» à celle de «vaches». Ne pouvant recourir à la même substitution pour la formule nouvelle, c'est à l'idée de «vêtement» qu'ils s'attaquent, et ils traduisent «*entouré* de femmes» ou «*habitant* avec les femmes». Signaler de tels expédients, c'est les juger.

Il me reste à examiner les passages où les interprètes ont substitué au terme de «vaches», non plus le terme de «lait», mais ceux de «peau de vache», de «courroies» ou de «cordes d'arc».

Nous lisons au vers X, xciv, 9, que les pierres du pressoir sont placées «sur la vache», et au vers X, cxvi, 4, que le breuvage a été exprimé «dans la vache». Peu conséquents avec eux-mêmes, MM. Ludwig et Grassmann, ce dernier changeant d'idée non seulement d'un passage à l'autre, mais de son dictionnaire à sa traduction, ont traduit tour à tour, l'un «peau de vache» et «lait», l'autre «peau de vache», «vache» et «outre». Je traduis «vache»[1] et j'entends «peau de vache». La peau de vache sur laquelle on exprime le jus du Soma[2] doit, comme le lait auquel on le mêle, représenter la vache céleste, c'est-à-dire le nuage qui l'enveloppe dans le ciel, ou, dans un ordre d'idées moins directement naturaliste, le séjour mystérieux de la vache, *padám góḥ*, appelé aussi le séjour de l'oiseau (Agni ou Soma), *padám véḥ*.

[1] Ce terme n'est pas l'expression la plus bizarre du vers X, cxvi, 4. Voir plus haut, p. 108.

[2] Cf. IX, lxx, 7.

C'est à ce même séjour ou au nuage que fait allusion le vers I, cxxi, 9, d'après lequel Indra, selon MM. Roth, Grassmann et Ludwig, ici tous d'accord, «lancerait» la foudre avec une «fronde». Le texte porte en réalité qu'il a «fait revenir», c'est-à-dire qu'il a tiré sa foudre «de la vache».

De la prétendue fronde, passons aux courroies du char. L'auteur du vers VIII, xlviii, 5, voulant exprimer l'effet salutaire et vivifiant du breuvage sacré, dit que les Somas qu'il a bus l'ont «attaché» dans ses articulations, comme les «vaches» attachent «un char». Il paraît évident qu'ici, en effet, le terme de «vaches» désigne les courroies du char. Mais faut-il traduire «courroies», comme le font MM. Grassmann et Ludwig, ou «vaches» comme je le propose?

L'hymne VI, xlvii va nous fournir la réponse à cette question. Nous y voyons invoqué aux vers 26-28 un char, qui sera si l'on veut un char réel, mais qui représentera tout au moins le char céleste de l'éclair, puisqu'aux vers 27 et 28 il reçoit le nom de «foudre d'Indra». Ce serait déjà une raison, dans la qualification qui lui est appliquée au vers 26, et que MM. Grassmann et Ludwig traduisent «attaché avec des courroies», de conserver le mot «vaches», les vaches pouvant représenter les eaux dont l'éclair est enveloppé dans le ciel. Mais ce qui est décisif, c'est qu'au vers 27, le même char est, en effet, représenté, par une légère modification de la formule, comme «enveloppé» de vaches. C'est exactement la qualification que nous avons vue appliquée plus haut au Soma céleste. En même temps d'ailleurs que dans ce vers notre char reçoit le nom de «foudre d'Indra», il est encore appelé la «force des eaux». Il semble que le poète ait prévu l'embarras qu'il causerait à ses interprètes, et qu'il ait accumulé les indications propres à les en tirer. Elles ne leur ont pas suffi [1]. J'espère qu'elles suffiront au lecteur.

Ainsi les courroies du char sont appelées des vaches par allusion aux vaches, c'est-à-dire aux eaux qui enveloppent l'éclair, le char de bataille qui, sur la terre, triomphe de l'ennemi, représentant l'éclair qui triomphe des démons dans le ciel. D'ailleurs, la bizarrerie de la métaphore, qui semble à son comble dans la formule «attaché avec des vaches», se trouve atténuée par une autre métaphore désignant le char lui-même. Celui-ci reçoit le nom d'«arbre», en sorte que l'expression complète suggère l'idée d'un arbre auquel sont attachées des vaches.

La même idée se rencontre dans un vers de l'*Atharva-Veda*,

[1] M. Grassmann continue à traduire : enveloppé de «courroies». M. Ludwig fait mieux, il traduit, comme M. Grassmann le proposait d'ailleurs dans son dictionnaire : enveloppé de «lait» (*sic*)! A la vérité, il ne semble pas appliquer cette formule au char. Sa traduction est peu intelligible.

I, II, 3, où les «vaches» désignent, non plus des courroies de char, mais des cordes d'arc. Le poète y dit d'ailleurs des «vaches» attachées à l'«arbre» qu'elles «chantent[1]» la «flèche» en la lançant[2]. Il s'agit des incantations de l'ennemi, dont Indra est prié de détourner l'effet. L'idée de formules magiques, et les figures de la vache et de la flèche, si souvent appliquées aux hymnes, sont là combinées de la manière la plus bizarre.

Au vers X, XXVII, 22 du *Ṛig-Veda*, nous lisons : «La vache attachée à différents arbres a mugi; c'est d'elle que s'envolent les oiseaux qui dévorent les hommes.» Ici la vache est peut-être le nuage d'où partent les éclairs. Les idées d'arc, de corde et de flèches, sont du reste suggérées, moins par le texte lui-même que par la comparaison du passage précédemment cité et d'un autre où les flèches sont pareillement représentées comme des oiseaux. Je veux parler du vers VI, XLVI, 14, déjà cité plus haut[3], et où nous avons vu des chevaux comparés à des rivières. Les mêmes chevaux y sont encore comparés à des oiseaux, tenus[4] «avec les bras» sur la «vache», et qui s'élancent «sur la chair». Ces oiseaux sont évidemment les flèches qui partent de la corde de l'arc, appelée une vache parce qu'elle représente la vache-nuée d'où part la flèche-oiseau-éclair.

Mais le passage le plus curieux, celui qui condamne définitivement la substitution pure et simple du terme propre au terme figuré, en même temps qu'il confirme l'idée d'une allusion, dans le terme figuré, à un phénomène céleste, considéré comme le type de l'objet désigné par la figure, c'est le vers VI, LXXV, 11, que MM. Grassmann et Ludwig traduisent à peu près de même : «Elle (la flèche) prend le vêtement d'un aigle; sa dent est une bête sauvage; placée sur la corde[5], elle vole quand elle est lancée.» Le premier trait est seulement atténué. La traduction exacte serait : «Elle se revêt de l'oiseau.» Il s'agit bien entendu des plumes qui garnissent la flèche. La formule rappelle celle qui a été étudiée plus haut «revêtu de vaches» et confirme l'interprétation que nous en avons donnée. Le mot *gó* «vache» n'avait décidemment pas plus le sens de «lait» que le mot *suparṇá* «oi-

[1] Voir *Religion védique*, I, p. 278, *en note*.

[2] *anusphurám*. L'emploi de la racine *sphur* avec le préfixe *ánu* au vers VI, LXVII, 11, peut faire croire que les «vaches» dont il s'agit là sont aussi les prières assimilées en même temps à des cordes d'arc.

[3] P. 98-99.

[4] MM. Grassmann et Ludwig rapportent le participe *gṛibhītā́ḥ* aux chevaux, et prennent la «vache» pour une «bride». Mais le rapprochement du vers X, XXVII, 22, que j'ai cité dans le texte, me paraît décisif en faveur de mon interprétation.

[5] M. Ludwig traduit «mit Riemen zusammengebunden». Je ne sais quelle image il a en vue.

CONTRIBUTIONS

A LA CONNAISSANCE

DU DIALECTE OSQUE.

Statíf.

Ce mot, qui est employé une vingtaine de fois sur la *Tablette d'Agnone*, n'a pas encore été expliqué d'une façon satisfaisante, en sorte que le sens général de l'inscription est resté douteux. Nous croyons qu'en examinant de plus près la construction de la première phrase, on peut arriver à déterminer d'une manière certaine la valeur grammaticale de *statíf* et à en entrevoir d'une manière probable la signification.

Statús pús set húrtín kerríiín. Vezkeí statíf. Evklúí statíf. Kerrí statíf. Futreí kerríiaí statíf.....

On a une première phrase commençant par *statús*, puis une assez longue énumération de divinités, après le nom de chacune desquelles est placé *statíf.* S'il y a quelque ordre et quelque logique dans ce texte, on doit supposer que le *statús* du commencement est en un rapport étroit avec le *statíf* de la suite. Je dirai plus : il est vraisemblable que c'est le même mot. Je ne puis donc approuver les traductions proposées jusqu'à présent, dans lesquelles *statús* est expliqué d'une manière et *statíf* d'une autre, comme s'ils se trouvaient rapprochés par le hasard.

Commençons par *statús.* Tout le monde y voit avec raison un nominatif pluriel, puisqu'il est le sujet de *set* (= latin *sunt*) et l'antécédent de *pús* (= latin *qui*). Mais de quelle déclinaison? Il peut être de la 4e (sur le latin *fructus*) aussi bien que de la 2e (latin *dominus*). Je crois qu'il est de la 4e, et j'identifie le mot, *quant à la forme*, avec le latin *status.* Nous sommes dès lors amené à voir dans *statíf* un accusatif pluriel formé d'après le même principe que l'accusatif singulier *manim*, *bim*, l'ablatif *castrid*, c'est-à-dire avec passage dans la 3e déclinaison. *Statíf* est pour *statuif*, comme *manim* est pour *manuim*, comme en ombrien les ablatifs *mani*, *trefi* sont pour *manui*, *trefui*, comme l'accusatif singulier *sim* est pour *suim.* Quant à la lettre *f* comme signe de l'accusatif plu-

n'être pas sans intérêt pour la lexicographie. On a vu qu'en effet, dans bien des cas, elles permettent d'expliquer le texte des hymnes sans faire au lexique les violences de différentes sortes qu'il a subies de la part d'interprètes trop préoccupés des exigences de notre goût moderne. Mais ce travail a aussi, si je ne m'abuse, une autre portée. On m'a reproché[1] d'avoir «pris pour argent comptant les métaphores hardies des anciens *Ṛishis*», en attribuant à ces métaphores une valeur mythique. J'aurais plus d'une réponse à faire à cette critique, et la meilleure sera l'achèvement de l'ouvrage auquel elle est adressée, c'est-à-dire la reconstitution complète d'un système où les formules, objet de la controverse, s'agencent trop bien pour qu'il soit permis d'en réduire la valeur à celle de simples figures poétiques, produit de fantaisies individuelles. Mais aujourd'hui, je me contenterai de l'argument que me fournissent les observations qu'on vient de lire, et particulièrement les dernières, celles qui ont porté sur les emplois du mot *gó* «vache». On a vu, en effet, que ce qui explique les plus bizarres de ces emplois, c'est précisément l'allusion qu'ils renferment à des idées mythiques et, avant tout, à la correspondance des rites du culte et des phénomènes célestes, ou même à celle des engins de guerre sur la terre et dans le ciel. Unir Soma aux vaches liturgiques, c'est reproduire ici-bas l'union qu'il contracte lui-même avec les vaches célestes. Lancer contre l'ennemi la flèche ou le char de bataille «attaché aux vaches», c'est imiter Indra, lançant contre le démon l'éclair qu'enveloppent les vaches célestes. Et (c'est là l'important) le rite qui reproduit le phénomène, la formule qui assimile l'arme terrestre à l'arme céleste, sont comme des *talismans* qui assurent le succès de celui qui les emploie. Or dans ce domaine du surnaturel, l'expression doit être elle-même, si je puis parler ainsi, surnaturelle comme la chose qu'elle exprime ou qu'elle suggère. Ce qui prouve que c'est bien là une des raisons principales de l'incohérence de nos métaphores, c'est que les énigmes et les paradoxes qui en résultent ne sont que l'une des formes de l'énigme et du paradoxe védiques, qui en ont bien d'autres, et qui parfois prennent exactement celle de la *devinette* populaire, tout en cachant un sens mystique. Il y a là le sujet d'un nouveau travail, que je compte publier prochainement et qui se rattachera étroitement à celui-ci.

Abel Bergaigne.

[1] M. Pischel, *Göttingische Anzeigen*, 1879, p. 168.

CONTRIBUTIONS

A LA CONNAISSANCE

DU DIALECTE OSQUE.

Statíf.

Ce mot, qui est employé une vingtaine de fois sur la *Tablette d'Agnone*, n'a pas encore été expliqué d'une façon satisfaisante, en sorte que le sens général de l'inscription est resté douteux. Nous croyons qu'en examinant de plus près la construction de la première phrase, on peut arriver à déterminer d'une manière certaine la valeur grammaticale de *statíf* et à en entrevoir d'une manière probable la signification.

Statús pús set húrtín kerríiín. Vezkeí statíf. Evklúí statíf. Kerrí statíf. Futreí kerríiaí statíf.....

On a une première phrase commençant par *statús*, puis une assez longue énumération de divinités, après le nom de chacune desquelles est placé *statíf.* S'il y a quelque ordre et quelque logique dans ce texte, on doit supposer que le *statús* du commencement est en un rapport étroit avec le *statíf* de la suite. Je dirai plus : il est vraisemblable que c'est le même mot. Je ne puis donc approuver les traductions proposées jusqu'à présent, dans lesquelles *statús* est expliqué d'une manière et *statíf* d'une autre, comme s'ils se trouvaient rapprochés par le hasard.

Commençons par *statús.* Tout le monde y voit avec raison un nominatif pluriel, puisqu'il est le sujet de *set* (= latin *sunt*) et l'antécédent de *pús* (= latin *qui*). Mais de quelle déclinaison? Il peut être de la 4e (sur le latin *fructus*) aussi bien que de la 2e (latin *dominus*). Je crois qu'il est de la 4e, et j'identifie le mot, *quant à la forme*, avec le latin *status.* Nous sommes dès lors amené à voir dans *statíf* un accusatif pluriel formé d'après le même principe que l'accusatif singulier *manim*, *bim*, l'ablatif *castrid*, c'est-à-dire avec passage dans la 3e déclinaison. *Statíf* est pour *statuif*, comme *manim* est pour *manuim*, comme en ombrien les ablatifs *mani*, *trefi* sont pour *manui*, *trefui*, comme l'accusatif singulier *sim* est pour *suim.* Quant à la lettre *f* comme signe de l'accusatif plu-

riel, on sait que c'est la flexion ordinaire de ce cas en ombrien (*aveif*, *sif*, *abrof*). Or la table de Velletri, qui a l'accusatif pluriel *asif*[1], prouve que le changement de *s* ou *ns* final en *f* n'est pas étranger aux dialectes de l'Italie méridionale.

Venons maintenant à la traduction. La première phrase est une sorte de titre ou d'entrée en matière : «Quels sont les *status* dans l'enclos sacré.» Puis vient l'énumération : «A Vezkis des *status*. A Evklus des *status*. A Cérès des *status*. A Futris cerria des *status*...... » Le mot est à l'accusatif, parce qu'il indique un objet à exécuter. Je suppose qu'il est question de cérémonies qui doivent être accomplies dans l'enclos entourant le temple. Cette interprétation me paraît d'accord avec le caractère de l'inscription, où il n'est parlé que de dieux, d'autels et de sacrifices. Pour serrer le sens de plus près, je citerai ici un passage de Macrobe (*Sat.*, I, 16) : «Feriarum publicarum genera sunt quatuor. Aut enim stativæ sunt, aut conceptivæ, aut imperativæ, aut nundinæ. Et sunt stativæ universi populi communes certis et constitutis diebus ac mensibus, et in fastis statis observationibus annotatæ, in quibus præcipue servantur Agonalia, Carmentalia, Lupercalia.» Il ressort de ce passage que les *stativæ feriæ* sont des féries placées à des jours fixes et invariables. C'est le sens que j'attribue, dans la langue abrégée et spéciale du rituel d'Agnone, au substantif *status*.

La première partie de l'inscription a pour objet de rappeler aux prêtres et aux fidèles quelles sont les féries à jour fixe qu'on célèbre dans le *húrz*. Nous allons nous occuper de ce dernier mot.

Húrtín kerríiin.

Les partisans d'un locatif osque et ombrien terminé par une nasale n'ont pas tiré, ce me semble, de ces deux mots, tout le parti qu'ils auraient pu[2]. Je ne crois pas pourtant qu'il faille y voir une ancienne flexion. C'est, selon moi, la préposition *in* ou *en* contractée avec son régime. La préposition a été employée deux fois, comme on a en grec ὅνδε δόμονδε, et comme en ombrien on a *ocrem Fisiem*. Cela vient de ce que la préposition, toujours soudée à son régime, a fini par faire l'impression d'un cas. L'autre exemple du locatif masculin en *in* ou *im* qu'on a quelquefois cité est *fíisním*. Mais maintenant que M. Zvetaieff a publié (table IV, n. 1) le fac-similé de l'inscription d'où est tiré cet exemple, on fera sagement d'y renoncer. En effet ꟼꟼꟼ8 est écrit au bout d'une ligne, ꟽꟼꟼ au commencement de la ligne suivante, et la pierre

[1] Voy. *Revue archéologique*, 1876. Bréal, *Trois inscriptions italiques*.

[2] Voy. Louis Havet, dans ces *Mémoires*, II, p. 391. J'ai développé mes objections, *Tables Eugubines*, p. 80 et suiv.

étant fortement écornée sur le côté gauche, il doit manquer après 𐌔𐌝𐌝𐌚 au moins deux lettres. Le 𐌌𐌝𐌍 de la ligne suivante, dont le bord est également rongé, est sans doute pour 𐌌𐌝𐌍𐌝 *ínim* « et ».

Je ne nie pourtant point l'existence en osque d'un locatif, mais il est semblable aux locatifs latins tels que *humi*, *domi*, *Romæ*, *militiæ*. Nous en avons des exemples dans la *Table d'Agnone :* *akeneí* (18, 22), *aasaí purasiaí* (l. 16).

Húrtín est donc pour *húrteí* (locatif) ou *húrtuí* (datif) + *en*. Quant au mot en lui-même, on l'a rapproché avec raison du latin *hortus*, du grec *χόρτος*, du gothique *gards*, qui signifiaient d'abord toute espèce d'enclos. Je crois qu'il est question ici du *τέμενος* ou de l'enceinte sacrée qui s'étend autour du temple. On va voir que cette enceinte était divisée en deux parties et que dans chacune s'élevait une chapelle.

Sakahíter. Sakarater.

Ces deux formes de passif, qui se trouvent tout près l'une de l'autre (*T. d'Agnone*, l. 19, 21), ont été considérées comme appartenant à deux verbes différents. Je crois que c'est le même verbe, employé la première fois au subjonctif, la seconde fois à l'indicatif. Examinons d'abord la construction.

Après l'énumération des *statús* viennent les mots *aasaí purasiaí* « in ara igniaria »; ces deux locatifs, qui indiquent sur quelle sorte d'autel le sacrifice a lieu, pourraient être regardés comme dépendant de *sakahíter*. Mais il vaut mieux les expliquer comme formant une phrase elliptique : « [Le sacrifice aura lieu] à l'ara igniaria ». En effet, nous voyons que sur le monument le graveur a laissé le reste de la ligne en blanc, quoiqu'il y eût de la place pour mettre encore le mot suivant. Il s'agit donc d'une prescription à part, qui indique où se fera et de quelle nature sera le sacrifice. Il y avait, comme tout le monde sait, des autels de différentes sortes, les uns servant aux dons, d'autres aux libations, d'autres aux sacrifices exigeant un brasier.

Viennent ensuite les mots *Saahtúm tefúrúm alttreí pútereípíd akeneí sakahíter* « une chapelle est consacrée dans l'un et l'autre fonds de terre pour qu'on y sacrifie. » En ce qui concerne le mot *tefúrúm* « sanctuaire, chapelle », on peut comparer les *Tables Eugubines* (VII, 46), où il est question d'un *tefrum* de la déesse Tursa. Le subjonctif *sakahíter* a perdu un *r* après le *k*, comme on a en latin *rufus* pour *rufrus* (*ἐρυθρός*, ombrien *rufru*, latin *rubrum*). Cette chute de *r* est plus fréquente qu'on ne le croit communément : je rappellerai seulement le grec *ποτί* et *σκηπτοῦχος*.

Il est donc question de deux chapelles qui sont l'une et l'autre

à la disposition des fidèles. Le mot *akeneí*, que je traduis par «fundus», est le même qui se trouve en ombrien (*Tables Eugubines*, V *b*, 8, 13) dans la locution *posti acnu* «per fundos». On voit donc que l'inscription est une liste des fêtes avec indication des lieux où doivent s'accomplir les cérémonies[1].

Telle est aussi l'intention de la phrase suivante : *Fiuusasiaís az húrtúm sakarater*, qui signifie : «Aux Floralia il est sacrifié dans l'enclos.» Puis l'on a une nouvelle énumération, ainsi que nous le voyons par le trait qui sépare cet alinéa de ce qui précède et par la reprise des noms propres avec de nouveaux *statíf* à la suite. *Az* pour *ad* (sanscrit *adhi*), comme en grec δός pour δόθι. L'adjectif *Fiuusasiaís* suppose un substantif féminin tel que *feriæ*. Au lieu de *Floralia*, la transcription littérale serait *Florariæ*.

Aasas ekask eestínt húrtúí.

Ce passage, qui ne présente pas de difficulté, a de l'importance en ce qu'il nous montre que le verbe *stare*, *exstare* est employé comme synonyme de *esse*. «Autels qui existent pour l'enclos.» Vient ensuite la même énumération de divinités dont il a été parlé à propos des *statús*. La seule particularité, c'est qu'une fois on a *Ammaí kerríiaí* comme nom d'une seule divinité et la seconde fois *Kerrí* et *Ammaí* comme deux déesses distinctes. Cette mobilité des personnages mythologiques se retrouve dans le Panthéon latin.

Húrz dekmanniúís staít.

Le verbe *staít*, ainsi que M. Bugge l'a reconnu, n'est pas au subjonctif, mais à l'indicatif (d'un verbe *staio*, d'où l'impératif ombrien *stahitu*). La difficulté de la phrase vient du mot *dekmanniúís*, qui est évidemment un dérivé de *decem*, pareil au latin *decimanus*, mais dont le sens est fort incertain. C'est ici qu'on peut voir combien l'étymologie est parfois d'un faible secours quand la tradition ne s'y vient pas joindre : comment deviner au moyen du nom de nombre ce que veulent dire en français les mots *quarte*, *quinte*, *dizain*, *neuvaine*. Ici heureusement nous sommes guidé par l'ensemble de l'inscription : il est naturel de supposer que la dernière phrase poursuit le même ordre d'idées que toute la partie précédente. Il doit donc être question de fêtes. Paul Diacre donne une glose ainsi conçue : «*Quinquatrus* festivus dies dictus, quod post diem quintum iduum celebraretur,

[1] La même phrase, mais sans *sakahíter*, se retrouve au verso de la Table, qui était suspendue de manière à être lue des deux côtés. Évidemment les deux chapelles étaient le point important à signaler aux fidèles.

ut *triatrus* et *sexatrus* et *septimatrus* et *decimatrus.*» Le passage correspondant de Festus, qui est un peu plus développé, nous apprend que *Decimatrus* est de la langue des Falisques. Je crois que l'adjectif qui nous occupe a un sens analogue : il désigne soit des fêtes célébrées tous les mois le dixième jour (après les ides?), soit des fêtes célébrées tous les dix jours, comme les *nundinæ* chez les Romains reviennent tous les neuf jours. Quelle que soit de ces deux interprétations celle qu'on adopte, ce sont des *feriæ conceptivæ* dont il s'agit ici, et elles s'opposent très bien aux *statif.* La désinence *úís* appartient soit au masculin, soit au neutre. L'*i* qui précède la désinence est euphonique, comme celui du nom propre *Niumeriis* = latin *Numerius.* Je traduis : «L'enclos est pour les fêtes décimanes.»

D'après tout ce qui précède, on voit maintenant quel était l'usage de la tablette d'Agnone. Suspendue à quelque colonne par les attaches qui se trouvent encore après la plaque, elle remplissait l'office d'un programme ou d'une instruction pour les sacrificateurs et pour les fidèles. On y lisait à quelles cérémonies le temenos devait servir et en quels jours celles-ci avaient lieu.

Kerrí.

Ce mot, un des plus intéressants et des plus difficiles de la mythologie italique, signifie «dieu». De là les adjectifs *kerríiaí*, *kerríiúí*, *kerríiúís*, qui, sur la table d'Agnone, sont joints comme épithètes à des noms de divinités. On en a rapproché avec raison le latin *Cerus*, *Ceres*, *cerimonia*, ainsi que *cerritus* «possédé». En ombrien, la forme correspondante est *Çerfus*, d'où l'adjectif *çerfius.*

Quelle est la forme primitive? Je serais disposé à croire que c'est *Kersus.* Le changement de *s* en *f* en ombrien est connu[1]. D'autre part, l'assimilation du groupe *rs* en *rr* est de règle en latin. L'orthographe par deux *r* est restée dans *cerritus*, tandis que l'une des deux lettres est supprimée, avec allongement de la voyelle précédente, dans *Cerus*, *cerimonia.* Il y a abréviation (cf. *fărina*, à côté de *far, farris*) dans *Cĕres*, *Cĕrĕris*, à moins qu'on ne préfère expliquer le second *e* par une intercalation euphonique, comme dans *umerus* pour *umsus.*

Kersus étant regardé comme l'ancienne forme du mot signifiant «dieu», on est amené à chercher s'il y a quelque chose de pareil dans les anciens noms de dieux. On sait qu'en Samo-

[1] Il semble d'ailleurs qu'en ombrien, à côté de la forme *çerfius*, nous ayons conservé *çersius. Tables Eugubines*, II, 16, on a la phrase, malheureusement obscure : «Sume ustite anter *menzaru çersiaru*». Les deux derniers mots ont bien l'air de signifier «mensarum sacrarum». — Cf. l'article de M. Darmesteter, dans ce fascicule.

thrace les trois grandes divinités s'appellent *Axiocersos* ou Hades, *Axiocersa* ou Persephone, *Axieros* ou Demeter. Si l'on voit, comme cela est assez vraisemblable, dans *axios* un adjectif signifiant «grand», les deux premiers noms désigneront à la lettre les *magni di* dont parle Virgile. Peut-être Κόρη, le nom de Demeter, est-il pour Κόρση.

Si ces rapprochements sont fondés, il faut naturellement séparer les mots latins de la racine sanscrite *kar* «faire» et du verbe latin *creare*, auxquels on les a jusqu'à présent rattachés.

Diúveí verehasiú.

Le second mot (à la fin duquel il semble qu'il manque un *í*, cf. *kerríiúí*) est une épithète de *Diúveí* «Jovi». Pour en comprendre le sens, il faut rapprocher l'inscription en osque 63 (Zvetaieff), dans laquelle un particulier de Pompéi lègue par testament une certaine somme à la *vereiia púmpaiiana* pour élever un édifice. Il est naturel de donner à *vereiia* le sens de «civitas», qui est encore confirmé par le mot *covehriu*, qui, sur l'inscription de Velletri, désigne l'assemblée publique. Ce dernier mot est identique au latin *curia*, pour *coviria* : l'*i* de *vir* était primitivement long, comme on le voit par l'ombrien *veiro* et le sanscrit *vîra*. Le mot *vereiia* est un substantif abstrait tiré de *vir*, comme *civitas* l'est de *civis*. De là l'adjectif *verehasius* dans lequel l'*h* remplace un *i*, comme dans le latin *mahestas* pour *maiestas*, dans *aheneus* pour *aieneus*. Nous sommes dès lors amené à voir dans cette divinité le Jupiter protecteur de la cité, un Jupiter *publicus* ou *civilis*, ce qui va bien avec la ligne suivante, où l'on a *Diúveí regatureí*, c'est-à-dire un Jupiter roi.

Comono.

Le pluriel neutre *comono*, qui se trouve six fois sur la *Table de Bantia*, veut dire «comitia»; il est embarrassant, parce qu'on ne voit pas bien quel peut être le verbe qui y est contenu. Bugge[1] suppose qu'il est pour *comiono* et le décompose en *com* + racine *i* «aller» + suffixe *ono*. Enderis propose la racine *an* «respirer», en s'appuyant sur *conspiratio*. Ce qui complique le problème, c'est que nous avons conservé en deux inscriptions le génitif *kumbenieis*, qui signifie «assemblée» et dont les éléments constitutifs (*com* + *venio*) sont très visibles. Je crois que *comono* renferme le même verbe *ven* ou *ben*, et qu'il est une forme très usée pour *combenium* ou plutôt *combenum*. On sait qu'en ombrien le verbe est

[1] *Journal de Kuhn*, III, 418.

beno et non *benio*. En latin, on trouve les subjonctifs *evenat*, *advenat*, *provenant*, *convenam*, et le substantif *advena*. La forme *kumbenieis* citée plus haut a été refaite : c'est ainsi qu'en latin, à côté de l'ancien *contio* (pour *coventio*), on a refait *conventus*.

Petiropert, neip mais pomtis.

A la ligne 15 de la *Table de Bantia*, Mommsen, dans son fac-similé, avait marqué après les mots NEIP. MAIS. POMTIS un blanc comme il y en a ailleurs sur la même table à la fin des divers articles de la loi. Néanmoins, Kirchhoff crut devoir joindre ces mots à l'alinéa suivant. Lange, allant plus loin, a corrigé POMTIS en TOM PIS = latin *tum quis*. Bücheler, sans admettre cette correction, joint également les mots en question à la phrase suivante. La vue du fac-similé de M. Zvetaieff donne tort à ces conjectures. *Neip mais pomtis*, qui signifie en latin «neve magis quinquies», doit être joint au mot précédent PETIROPERT, qui veut dire «quatre fois». Il est question de quatre assignations au moins et de cinq au plus, qui, dans les affaires civiles, doivent précéder le jugement.

Sivom, sevom.

Cet adverbe est bien connu par les *Tables Eugubines*, où il est employé deux fois :

I *a*, 5. «Sevom kutef pesnimu.»

VI *a*, 56. *Taçes persnimu sevom.*

Le sens de la phrase est : «qu'il prie à voix basse». Quant à *sevom*, on le traduit généralement par «totum». Mais ce *totum*, qui repose uniquement sur l'étymologie sanscrite dont nous allons parler, nous paraît bien oiseux. On s'attendrait plutôt à un adverbe signifiant «interea» ou «simul», car dans le premier passage (I *a*, 5) il est question, dans ce qui précède, de sacrifices à offrir. La seconde fois (VI *a*, 56), on comprend moins la prescription, car elle vient après une invocation qui, selon toute apparence, doit être prononcée à voix haute. Mais la difficulté disparaît, si l'on songe qu'il est question de deux personnages, dont l'un prononce les invocations et dont l'autre s'occupe du sacrifice. Je traduis donc : «Simul tacitus precator.»

L'étymologie sanscrite à laquelle je faisais allusion plus haut est le pronom *sarva* «tout». Mais *sarva*, dont le *r* est représenté par un *l* dans toutes les langues de l'Europe, devait donner en ombrien *saluom* ou *saluuom* (prononcez *saluwom*), et c'est ce qu'il a donné en effet. Il est difficile de croire qu'à côté de ces formes il y en avait une où le *l* eût absolument disparu. Dans la double

forme latine *salvus* et *sollus*, *l* s'est maintenu également. Nous avons d'ailleurs le témoignage de Festus (p. 298) que le mot osque pour «totus» est *sollus* : «*Sollo* osce dicitur quod nos totum vocamus.»

Je viens maintenant à un passage des *Tables Eugubines* où nous trouvons l'ablatif ou datif pluriel *seveir*. VI *a*, 18 : *Esisco esoneir seveir popler anferener et ocrer pihaner perca arsmatia habitu.* Nous avons ici une prescription relative à l'habillement du prêtre : «..... populi circumferendi et collis piandi prætextam lustralem habeto.» On traduit (et je l'ai fait moi-même autrefois) les trois premiers mots : «Cum his sacris omnibus.» Mais la postposition ombrienne *com* ou *co* ne signifie pas «avec» : elle sert à marquer le lieu où l'on est. *Termnuco* «près de la borne», *vocucom* «dans le bois sacré», *verisco* «aux portes». Il en est de même dans le passage qui nous occupe : *esisco esoneir* signifie : «à ces sacrifices». Quant à *seveir*, qui marque la concomitance, par une attraction conforme à l'usage des langues anciennes, il s'accorde avec le substantif.

Je viens maintenant à l'adverbe osque *sivom*. C'est évidemment le même mot : en osque également, il doit se traduire par «simul». La phrase de la *Table de Bantia* (l. 22) : *amiricatud allo famelo in ei sivom*, qui a donné lieu aux interprétations les plus forcées, signifie : «veneat cetera familia et is simul.»

Quant à l'origine de *sevom*, je n'oserais rien affirmer : je crois toutefois qu'il est de même famille que le préfixe latin *sum* «avec», que nous avons dans *sūmere* (*sum* + *emere*) et dans *sŏdalis* (*sum* + *ed* «manger»). C'est également en tête d'un composé que nous le trouvons dans l'ombrien *sevakne* (cf. *perakne*), qui est, comme je l'ai montré ailleurs[1], le contraire du latin *in-anis*.

Louf(et).

Ligne 13 de la *Table de Bantia* il est question d'un citoyen qui en assigne un autre : *castrous auti eituas* «campi aut pecuniæ [causa]».

Ligne 8 il est parlé d'un magistrat qui tient les comices : *dat castrid louf... en eituas* «de campo — in pecunias». *Louf...*, qui est à la fin de la ligne, n'est pas complet. Il y a place pour deux ou tout au plus trois lettres. Mommsen a suppléé *loufrud*, et traduit «de prædio libero». Il ajoute *auti*, quoiqu'il n'y ait pas la place suffisante pour cette addition. D'un autre côté, l'épithète *liber*, donnée à *campus*, est de trop, car il est clair que nous avons ici la même expression que ligne 13. Je crois que le mot qui

[1] *Tables Eugubines*, p. 265.

signifie «ou» est précisément *louf*... qu'il faut compléter en *loufet* «libet». On peut rapprocher l'emploi que le latin fait de ce mot dans *quilibet*. La conjonction latine *vel*, la conjonction ombrienne *heri* «ou», sont également d'origine verbale. La traduction est donc : «de campo vel in pecunias».

Michel Bréal.

Ἰσθμός.

En le comparant avec *σ1α-θμός*, *ῥυ-θμός*, etc., surtout avec *πορ-θμός*, on est induit à reconnaître dans *ἰσ* le radical d'un mot signifiant *division*, *séparation*. Ce radical semble se retrouver dans *di-vid-ere*, *vid-ua*, *vid-uus* «séparé de, sevré»; peut-être dans *idus*, ce mot désignant une division du mois romain. Pour le changement de *δ* en *σ*, cf. *ὀδ-μή* = *ὀσ-μή*.

É. Egger.

Is, *ea*, *id*.

L'adjectif pronominal *is* est formé de deux adjectifs défectueux, l'un de la troisième déclinaison qui donne *is*, *id*, *em*, l'autre de la seconde et de la première qui donne *eo*, *ea*, *ii*, *iis*, *eae*, etc. Le thème de ce dernier est *io*-, et *eo*- pour *io*- (cf. *eo*, je vais, pour **io*).

L'identité de ce second adjectif pronominal avec le relatif indien *yas* et le relatif grec *ὅς* me paraît d'une évidence si manifeste que je m'étonne de ne pas la voir universellement enseignée.

L. Havet.

ESSAI

SUR

LE PATOIS NORMAND DU BESSIN.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE (SUITE).

H

Hă, s. m. : chien de mer, espèce de squale (*Mustelus vulgaris*). R. nl. *hai*, a. *hai*.

Hă, a. s. m. : haut, grand. *An hă :* en haut. f. *hâte*. *Éle ëe pu hâte quë li*. R. *altus*.

Hagnéte, s. f. : 1° béquille; 2° mauvais couteau. V. *hâne*.

Halbréné, a. : desséché, roussi par le hâle. R. fl. *hael* et c. *bran*.

Halé, v. a. n. : tirer à soi. — *Halé o ceur :* vomir. R. a. h. a. *halōn*, n. *hala*.

Halëzé, v. n. : respirer avec peine. R. *halare*.

Halipre, s. m. : desséchement et gerçure de la muqueuse des lèvres sous l'influence du froid, etc. R. fl. *hael*, a. *lippe*.

Halmëche, s. f. : dispute, querelle.

D. *Halmèchié*, v. n. : disputer.

Halo, s. m. : balles du blé, etc. mêlées au grain. V. *halé*.

D. *Haloté*, v. n. : remuer le van de manière à rassembler les *halos*, afin de pouvoir les enlever.

Hamé, s. m. : hameau. R. ag. s. *ham*, mot conservé dans *Etréham*, commune du canton de Trévières.

1. Han, s. m. : fantôme, revenant. V. *hanté*.

2. † Han, s. m. : souchet (*Cyperus longus*). R. a. *hanf* (chanvre).

Hâne, s. f. : vieille femme. R. *anus*.

D. *Hâné*, v. n. : maugréer.

Han'quin, han'tchin, s. m. : lambin, taquin. V. *hâne*.

D. *Han'quiné, han'tchiné*, v. n. : hésiter, tâtonner, marchander.

Han'toneū, a. : qui produit ou a des hannetons [1]. R. *hanneton* (hahn).

Hanon, s. m. : centaurée fausse jacée (*Centaurea nigra* et *nigrescens*). V. *Han* 2.

Hanque, s. f. : hanche. R. fris. *hancke*, a. h. a. *ancha*.

Hansar, s. m. : espèce de scie à main. R. Peut-être altération de *hansacs* [2], ag. s. *handseax*, n. *hand-sax* (couteau à main).

Hanté, v. a.-n. : fréquenter, courtiser. *I la hante d'pieū un an*. R. n. *heimta*.

Hapé, v. a. : attraper, saisir. R. nl. *happen*.

D. *Hape*, s. f. : capture, prise, affaire. *La béle hape :* la belle affaire [3].

Haque, s. f. : hache. R. nl. *hacke*.

D. *Haqu(i)é*, **hachié*, v. a. : hacher.

Har, s. m. : branche (?), lien formé de branches tordues et qui sert à attacher les fagots. R. m. h. a. *hart* (bois).

Harase, s. f. : grand panier de forme rectangulaire. Cf. v. fr. *harasse :* bouclier.

Hardi, int. : courage. R. a. h. a. *harti*.

Haré, v. a. : exciter (Bocage). *Haré un tchin :* lancer un chien sur quelqu'un. R. a. h. a. *harēn* (crier). Cf. v. fr. *harier*.

Harée, s. f. : ondée, pluie de peu de durée. Cf. *horée* Cotgr. : «a great shower of rain».

Hari, int. : cri par lequel on encourage les ânes à marcher.

Haricoté, v. n. : marchander. R. *hari(é)* (a. h. a. *harēn*) +..*coté*. Cf. *harigoter* (déchirer) [4].

D. *Haricoqu(i)é*, s. m. : qui marchande, taquin.

Harigachié, harigochié, v. n. : marchander, taquiner, disputer. Cf. *haricoté*. R. *hari(é)*+*(a)gachié*.

Harin, s. m. : mauvais petit cheval.

Hariv'lé, v. n. : marchander. R. *hari(é)* (a. h. a. *harēn*)+*vel* (*vitellus*).

D. *Harivélié*, s. m. : mauvais marchand de bestiaux.

+Harmoné, v. n. : gronder, grommeler.

Harnĕe, s. m. : harnachement, équipement d'un cheval. R. br. *harnez*.

*Harnouĕe, s. m. : attelage. *Harnouĕe d' trée j'vā*. R. *id*.

Hāt'lé, s. m. : rôti de porc. R. *hasta*. Cf. m. h. a. *harst* (gril).

Hāti, s. m. : maladie du bœuf causée par des vers nématoïdes [5].

[1] *Anée han'toneuze, anée pomeūze.*

[2] *L. R.* 562 fist de hansacs desmembrer : «divisit cultris».

[3] Dans ce dernier sens, *hape* se rapproche du n. *happ* (bonne chance), angl. *hap(py)*.

[4] Diez, *Etym. Wörterbuch*, II, c, s. v. *haligote*.

[5] *Mémoires de la Société vétérinaire des départements du Calvados et de la Manche*, 1834.

Hâtivé, a. : hâtif. *Orje hâtivé* (*Hordeum hexastichum*). R. a. et a. fris. *hast*, n. *hastr*.

Havé, s. m. : crochet qui sert à enlever les herbes aquatiques des rivières, etc. R. a. *haft*.

D. *Hav'lé*, v. a. : enlever les herbes avec le *havé*.

Hav'lâje, s. m. : action de *hav'lé*.

Havron, s. m. : avoine stérile (*Avena fatua*). *Ch'ée havron é pée perchi* : l'un ne vaut pas mieux que l'autre. R. a. h. a. *habaro*.

Hec, s. m. : 1° assemblage de planches qu'on pose sur le marc avant de le presser; 2° partie inférieure de la porte d'une grange, etc. R. a. *heck*.

D. *Hèqué*, s. m. : ridelle de charrette.

Hée, s. f. : 1° haie; 2° forte et longue pièce de bois formant le corps de la charrue. R. ag. s. *haga*, n. *hagi*.

Hénu, s. m. : 1° brouillard épais; 2° maladie des oiseaux qui les fait tournoyer.

Hérân, s. m. : hareng (*Clupea harengus*). R. ag. s. *häring*.

D. *Hérângué*, s. m. : clupée spratte (*Harengula sprattus*).

Hérângu(i)ère, s. f. : palis munis d'un filet pour prendre les harengs.

Hérche, s. f. : herse. R. *hirpicem*.

D. *Hèrchié*, v. n. a. : herser.

Hérdlé (Formigny), hardlé (Bocage), a. : se dit d'un œuf qui n'a pas de coquille et n'est entouré que de sa membrane interne[1]. Cf. Cotgr. *hardré*, *harde* : « a soft-sheld egge »; Dum. *hardé*. R. *hart*; cf. v. fr. *hardelle* (paquet).

Hère, a. : de mauvaise humeur. *Vo-z ète biin hère* (*a*) *s'sé* : vous êtes de bien mauvaise humeur ce soir. R. a. *herr*.

Hérgagne, a. : de mauvaise humeur. V. *r'gagne*.

Hérichon, s. m. : hérisson (*Erinaceus europæus*). R. **ericionem*, de *ericius*.

D. *Hérichoné* (*s'*), v. r. : se hérisser.

Hérpé, v. n. : prendre au fond de la casserole, se dessécher brusquement, en parlant d'une terre qui ne garde pas l'humidité. *Hèrpé d' sec*. R. a. h. a. *harfan*.

Hézé, s. m. : petite barrière faite de branches entrelacées et qui ferme un enclos. R. Dim. de *hée*, formé à l'aide du suffixe *cellus*[2].

Hièrre, s. m. : lierre. R. **hederus*.

Hin, s. m. : hameçon, *haim*. R. *hamus*.

Hingre, a. : malingre, souffreteux. R. *ægrum*.

[1] C'est ainsi que le font souvent les poules trop grasses. Ce n'est donc pas un œuf de coq, comme on le lit dans les glossaires de MM. Duméril et Dubois; les œufs qu'on suppose être pondus par les coqs sont petits, mais pourvus d'une écaille, et une croyance populaire admet que, s'ils étaient couvés, il en sortirait un serpent.

[2] L'étymologie *hirpex* proposée par Diez est inadmissible à cause du *z*; *hirpex*, en admettant la chute de l'*r*, n'aurait pu donner que *hèche* en normand.

Hingueū, a. : remuant, hargneux.

Hinse, s. f. : manche de la faux. R. *amitia de ames.

*Hō, ad. sert à former quelques superlatifs. Ex. *hō plēne :* près de vêler, en parlant d'une vache; entièrement pleine, en parlant de la mer. R. *altus*, v. *hā*.

Hōbe, s. f. : espèce de buse (*Falco buteo*). R. ag. s. *hobby*.

Hoblon, s. m. : houblon. R. nl. *hop*.

Hōchié, v. a. : hausser. R. **altiare*.

Hodiné, v. n. : remuer (la tête).

Hogue, s. f. : hauteur. *Lé hogue d'Isigny*, partie de la ville située près du bassin (Pluquet). R. n. *haug-r* (colline).

Hōle, Houōle, s. f. : creux où se cache le poisson. *La haule de Surrain* (Duméril), nom donné à une place située près de l'église. R. n. et ag. s. *hol* (creux).

Honesté, s. f. : honnêteté. R. *honestatem*.

Hor, ad. : hors, excepté. *Hor li :* excepté lui. R. *foris*.

D. *Horzin*, s. m. : étranger.

Horion, s. f. : gros rhume épidémique. R. (?) *foris*.

D. *Horique*, s. f. : grippe épidémique.

1. Houlé, 1° v. a. : exciter (un chien) contre quelqu'un; 2° *s' hoūlé*, v. r. : se cacher dans un trou. R. n. *hol*.

2. Houlé, s. m. : hoyau, bêche. R. **agolettum*.

Hōulon, s. m. : espèce de godet en terre. Cf. *moque*. R. n. *hol*.

Houpe, s. f. : 1° houppe, huppe (touffe de plumes); 2° huppe (oiseau) (*Upupa epops*); 3° filasse qui reste, une fois le bon chanvre enlevé. R. *upupa*.

D. *Houpé*, v. n. : peigner (le chanvre).

Houpéte, s. f. : petite houppe.

Housiā, s. m. pl. : espèce de longues bottes. R. a. h. a. *hosa*.

Houstā, s. : femme hommasse.

Hoūté, v. a. : piocher, labourer avec la houe. R. a. h. a. *houwa*.

Huan, s. m. : 1° hibou (*Otus aluco*); 2° homme sauvage. R. Onomatopée *hu*. Cf. a. *hau* et *hu* (hibou).

† Huar, s. m. : lutin, farfadet. Cf. *huan*.

Hubi, a. : qui a les plumes hérissées, en parlant d'un oiseau malade. R. a. h. a. *hūba* (bonnet). Cf. *huré*.

*Hūchié, v. a. : placer en un lieu élevé, mettre dans la huche. R. **hutica*.

Hune, s. f. : tête, partie supérieure de la cloche par laquelle elle est suspendue. *Qu'ée qu'il a dān la hune?* R. n. *húnn*.

Hūo, Hūyo, int. : cri pour faire tourner les chevaux à droite.

Hūpé, a. : qui a une huppe; fier. V. *houpe*.

Huré, a. : hérissé. R. n. *húfa* (bonnet). *Rom.* IV, 361.

Hurlié, s. m. : chantre gagé pour dire l'office des chanoines. R. *ululare*.

I

1. I, int. : cri pour faire avancer les chevaux. R. *i(re)*.
2. I, pr. : il, devant une consonne. *I vün*. R. *ille*.

ICHIN, ad. : ici. R. *ecce, hic*.

†ILÉ, s. m., ILÉTE, s. f. : petite île. R. *insula*.

ILEU, ILO, adv. : là. *I vün d'ilo*. R. *illoc*.

INCHIN, ad. : ainsi. R. *in, sic*.

INC'MODE, a. : incommode. R. *incommodus*.

INDÉ́NE, a. : indigne. R. *indignus*.

*INDROPIQUE, a. : hydropique. R. *hydropicus*.

*INDUQUÉ, p. p. : éduqué, formé. R. *educare*.

INGU(I)É, v. n. : aider. R. *adjutare*.

D. *Ingue*, s. f. : aide. *No n'a pā d'ingue d'aveuc li*.

INNÉ, a. : aîné. R. *antenatus*.

INMANCĀBE, a. : immanquable. R. **inmancabilis*.

INMANSE, a. : immense. R. *immensus*.

IN͂ŪSĀBE, a. : qui ne s'use point. R. *in, *usare*.

*INPOCRITE, a. : hypocrite. R. *ὑποκριτής*.

INRASĀSIĀBE, a. : qu'on ne peut rassasier. R. *in, re, *adsatiare*.

INSOUFRĀBE, a. : insupportable. R. *in, sufferre*.

INTIBO, s. m. : petit morceau, éclat de bois. V. *étibo*.

ĪTOU, ad. : aussi. R. *hic, talis*.

ĪTRE, s. f. : huître, R. **ostrea*.

D. *Ītrière*, s. f. : huîtrière, banc d'huîtres.

IVÉ, s. m. : hiver[1]. R. *hibernus*.

J

JAC, s. m. : garçon sot et impertinent. R. *Jacobus*.

D. *Jacase*, s. f. : femme bavarde.

Jacasé, v. n. : bavarder.

Jacdale, s. m. : nigaud, sot.

Jaco, s. m. : surnom du geai, du perroquet, etc.

Jaqué, s. m, : écureuil (*Sciurus vulgaris*).

JAMOUÉ́E, ad. : jamais. *A jamouée :* en grande quantité. R. *jam, magis*.

JĀNE, a. : jaune. R. *galbinus*.

D. *Jâné, jōné*, s. m. : renoncule des prés ou bouton d'or (*Ranunculus acris*[2]).

[1] *Ch'és l'bouon ome hivé qui plleume sé-z ouée*, dit-on quand il neige.

[2] On se sert des *jōnée* et des *paquéte* pour joncher les rues à la Fête-Dieu.

Jânise, jōnise, s. m. : jaunisse.

Jano, s. m. : imbécile, nigaud. R. *Johanne*.

*Janqu(i)é, s. m. : chantier. R. *canterium*.

Japé, v. n. : aboyer. R. (?) a. *jappen*.

D. *Japiné*, v. n. : japper souvent et peu fort.

Japéte, s. f. : petit chien qui ne fait qu'aboyer.

Javiné, v. n. : parler sans discontinuer et pour ne rien dire. Cf. *japiné* et angl. *jabber* (babiller).

D. *Javināje*, s. m. : bavardage.

Javin'man, s. m. : bavardage monotone et ennuyeux.

Jégnar, s. m. : qui se plaint sans cesse et sans raison. V. *jinde*.

J'lif, m., J'live, f. a. : qui a été gelé, qui se casse à la gelée. *Pière j'live*. R. *gelu*.

J'man, Jëman, s. f. : jument. R. *jumentum*.

*Jémo, a. : jumeau. R. *gemellus*.

Jéné, v. n. : germer. R. *ger(mi)nare*.

Jéne, s. m. : germe. R. **ger(mi)ne(m)*.

D. *Jénote*, s. f. : racine du *Carum bulbocastanum*.

J'niche, s. f. : génisse. R. *junicem*.

D. *J'nichon, *j'nison*, s. m. : 1° jeune génisse, veau; 2° seneçon (*Senecio vulgaris*[1]).

J'nouō, s. m. : genou. R. **genuculum*.

D. *J'nouōyère*, s. f. : *genouillère*, morceau de cuir dont les moissonneurs s'entourent le genou gauche, afin de lier plus facilement les gerbes.

+*J'nouōyé*, s. m. : 1° espèce de vulpin (*Alopecurus geniculatus*); 2° espèce de véronique (*Veronica chamaedrys*).

J'nouōyé, v. n.-a. : donner un coup de genou, presser une gerbe avec le genou.

J'nouōyōn (a), loc. adv. : à genoux[2].

Jérgon, s. m. : jargon.

D. *Jérgoné*, v. n. : jargonner.

*Jéromiome, s. m. : géranium.

*Jérse, Jerche, s. f. : brebis qui n'a pas encore porté ou brebis stérile. R. **jercia* Duc.

J'té, v. a. : jeter, suppurer, mettre bas. R. *jactare*.

*Jeudo, s. m. : jet d'eau.

J'va, s. m. : cheval, lourdaud. *Grō j'va*. R. *caballus*.

Jib, s. m. : espèce de jeu de *toupie*. R. cf. angl. *gibe*.

Jibière, s. f. : gibecière. R. De *gibier*.

Jièvre, s. m. : grèbe oreillard (*Podiceps auritus*).

Jife, s. f. : soufflet, *giffle*. R. (?) a. *kiefer*.

†Jilé, v. a. : lancer un liquide avec une seringue. Cf. *chīlé* et *zīgué*.

[1] Dans ce second cas, il semble qu'il y a eu confusion du mot *senecionem* avec *junicionem*.

[2] C'est par erreur que cette locution se trouve plus haut après le mot *aj'nouōyé*.

D. *Jilée*, s. f. : liquide que l'on lance. Cf. v. fr. *guilée.*

JINDE, v. n. : geindre. R. *gemere.*

JIRE, n. pr. : Gilles. R. *Ægidius.*

D. *Jiro*, s. m. : sot.

Jiréte, s. f. : petite fille étourdie.

JĪZIÉ, s. m. : gésier. R. *gigerium.*

JOB, s. m. : employé dans la locution : *bat(r)e l'job*, « perdre son temps, ne rien faire. » R. *Hiob.*

JOBÉ, v. n. : se tromper. *J'yé jobé :* je m'y suis laissé prendre. R. (?) *Hiob.* Cf. v. fl. *jobbe* (insulsus).

JODANE, s. m. : ganache, sot.

JODU, a. : sourd.

JOJO, s. m. : niais, sot. *Vieū jojo.* R. Onomatopée. Cf. *zozo.*

JŌE, JOUŌE, s. f. : joue. R. **gauta.*

JONFLLÉ, v. n. : souffler, la bouche ouverte, sur quelque chose de manière à la couvrir de vapeur. R. *conflare* (?).

† JONQU(I)É, v. a. : joncher. R. **juncàre* de *juncus.*

D. †*Jonquéte*, s. f. : grande marguerite ou pâquerette (*Chrysanthemum leucanthemum*). Cf. *pāquéte.*

Jonqu(i)ère, s. f. : lieu couvert de joncs.

JOSTÉ, v. n., plaisanter. R. **juxtare.* Cf. v. fr. *joster*, pr. *jostar.*

D. *Jostouēzé*, v. n. : badiner, niaiser, folâtrer.

JOUI, v. n. : jouir, avoir la jouissance d'une terre. R. **gaudire.*

JOUINDE, 1° v. a. : joindre, (r)attraper. *Si j'të jouīn.* 2° v. n. : atteler. *I n'a jouīn qu'a diē-z heure.* R. *jungere.*

D. *Jouinte*, s. f. : temps pendant lequel les chevaux de labour restent attelés, action d'atteler.

Jouintée, s. f. : ce que l'on peut prendre avec les deux mains. *Eune jouintée d' bran.*

JOUO, s. m. : jour. *A ceur d' jouo :* toute la journée. R. *diurnum.*

D. *Jouōrnée*, s. f. : journée.

Jouornalié, 1° s. m. : qui travaille à la journée; 2° a. : changeant, inconstant.

JOŪTÉ, v. n. : 1° lutter. *Veū-tu joūté?* 2° aborner. *I no joūte o couchān.* R. **juxtare.* Cf. *josté.*

*JUIF, s. m. : martinet. (Pluquet.)

JUJIÉ, v. n.-a. : juger. R. *judicare.*

JUN, a. : jeun. *A ceur jun :* sans avoir rien mangé. R. *jejunus.*

D. *Juné*, v. n. : jeûner.

JŪPÉE, s. f. : distance. *I ya eune buone jūpée.* R. cf. *jupper.* Cotg. « to shout » et angl. *to whoop* (crier).

JUQU(I)É, v. a.-n. : jucher, être juché, percher. R. **juccare;* cf. nl. *hukken* et angl. *to juke.*

D. *Juc, jucoū*, s. m. : juchoir. *Avé l'ēr d' tunbé du jucoū :* être tout étonné.

JUTÉ, v. n. : rendre du jus. R. *jus.*

L

LABOUŌR, s. m. : labour. R. *laborem*.

D. *Labouōré*, v. a. n. : labourer.

Labouōroū, s. m. : laboureur.

LACHIÉ, v. a. : fouetter, frapper avec une corde, *lacer*. R. n. *laski*, angl. *lash* (fouet). Cf. *lachon*.

*LĀCHIÉ, v. a. : lâcher. R. **lascare*; v. *lāqu(i)é*.

LACHON, s. m. : lacet. R. **laqueonem*.

LĀGNĒRE, s. f. : lanière. R. **lanaria*.

LAGUE, s. f. : espèce. R. ags. *lag* (loi).

D. *Lagui*, a. : d'une bonne ou d'une mauvaise espèce. *Il ēe biin lagui*.

LĀMON, ad. : ici, aux environs. R. *la*, *amōn*.

+ LANCHON, s. m. : variété de l'*équile* (*Ammodytes lancea*). R. *lancea*.

LANDON, s. m. : courroie; discours traînant.

D. *Landoné*, v. n. : lambiner, rabâcher.

LANDORÉ, v. n. : traîner, lambiner. R. m. h. a. *lentern*.

LANDRÉ, ad. : là. R. *la* et *andré*.

LANÉ, s. m. : filet pour prendre la crevette.

LANFĒE, s. m. : filasse, discours confus et embarrassé. *Méte du lanfēe a eune sanplure. — Qué qu' ch'ēe quë s'lanfēe qui no conte?* R. *lanificium*.

LANGUI, v. n. : languir, R. **languire*.

LANGU(I)É, s. m. : landier. R. *l+andier*.

LĀNLĒRE, s. m. : indolent. R. *lentus* (?).

LANS'MAN, s. m. : élancement. R. *lancea*.

LANTIPONÉ, v. n. : lanterner. R. *lentus*, **ponare*.

*LAPIDÉ, v. a. : importuner, ennuyer. R. *lapidare*.

LAPINÉ, v. n. : faire ses petits, en parlant de la femelle du lapin. R. (*c*)*lap*. de (?) *clepere*.

LĀQU(I)É, v. a. : lâcher. R. **lascare* pour *laxare*.

LĀSIÉ, v. a. : lasser. p. p. *lāsi* : fatigué. R. *lassus*.

LATON, s. m. : laiton. R. **latonem*. Cf. fl. *latoen*.

LAVÉ, v. a.-n. : laver, en particulier laver le linge qui a été lessivé. *No lave agneu*. R. *lavare*.

D. *Lav'rie*, s. f. : 1° lieu où l'on lave la vaisselle; 2° pierre d'évier; 3° lavage continu.

Lav'tchiné, v. n. : laver sans discontinuer et sans utilité.

Lavoū, s. m. : lavoir.

1. LÉ, a. : laid. *Fēr' lé* : faire mauvaise mine. R. a. h. a. *leid*.

D. *Lédi*, v. n. : enlaidir.

2. LÉ, s. m. : lait. —*Lé d' bieure* : partie séreuse de la crème

qui se sépare quand on fait le beurre. — *Lé truté :* lait caillé. — *Lé d'pie :* nom vulgaire de l'*Euphorbia amygdaloides*. R. **lactem.*

D. *Léqu(i)ère,* s. f.-a. : laitière, qui donne beaucoup de lait. *Ch'ée-t eune bouone léqu(i)ère.*

Létron, s. m. : 1° poulain qui tette encore; 2° nom vulgaire du *Sonchus oleraceus.*

*Légeume, s. m. : légume. R. *legumen.*

L'jié, l'ji, a. : léger. R. **leviarius.*

Lémâje, s. m. pl. : plantes fourragères de la famille des papillonacées, en particulier le *Pisum arvense*, la *Vicia sativa*. R. **legumaticum.*

Léme, s. f. : lime. R. *lima.*

1. Léne, s. f. : laine. R. *lana.*

2. Léne, s. f. : ligne. R. *linea.*

Lèque, s. f. : 1° tranche, morceau long et étroit. *Eune lèque d'terre;* — 2° laîche, nom de différentes espèces de carex aquatiques. *Grande lèque* (*Iris pseudo-acorus*). R. a. h. a. *lisca* (roseau).

Léqu(i)é, v. a. : lécher. V. *liqu(i)é.*

Léré : futur anomal de *laisser.*

Lérme, s. f. : larme, goutte. R. *lacryma.*

D. *Lèrmié,* s. m. : larmier, saillie du toit qui permet à la pluie de couler.

Lèrmo, s. m., *lèrméte,* s. f. : goutte.

Léro, s. m. : loir (*Myoxus nitela*). *Dormi come un léro.* R. *(g)lirem.*

Lésié, l'sié, v. a. : laisser. R. *laxare.*

L'sive, s. f. : lessive. R. *lixivia.*

D. *Lésivière, l'sivière,* s. f. : femme qui lave la lessive, blanchisseuse.

1. Léte, s. f. : lettre. R. *littera.*

2. Léte, s. f. : laitance. V. *lé* 2.

D. *Létu,* a. : laité.

Létiche, s. f. : 1° belette; 2° animal fantastique qui ne paraît que le soir ou la nuit[1].

Leu, p. p. : lu. R. **legutus.*

Leū, a. pos. : leur. R. *(il)lorum.*

Leune, s. f. : lune. R. *luna.*

D. *Leuné,* a. : bien ou mal disposé.

L'vé, v. a. : lever. *Éte mal l'vé :* n'être pas de bonne humeur. R. *levare.*

D. *L'vi, l'vie,* s. m. : levier.

L'vouin, s. m. : levain. R. *levamen.*

Léze, s. f. : lé. R. **latia.*

Lézi, s. m. : loisir. R. **licire.*

Li, pr. pers. : lui. *Ch'ée li.* R. *(il)li.*

[1] On croit parfois que c'est l'âme des enfants morts sans baptême. (Cf. Pluquet, *Essai historique sur la ville de Bayeux*, p. 327.)

Liane, s. f. : glane. V. *lié* 3.

Liar, s. m. : nom vulgaire du *Populus nigra*. R. c. *llāi* (gris sombre).

Liboudeū, a. : gluant, visqueux.

*Libre, a. : qui peut se servir de. *I n'ēe pā libre d' sé manbre.* R. *liber.*

1. Lié, liin, pr. pers. : elle. *Ch'ēe lié :* c'est elle. R. (*il*)*lĭ.*

2. Lié, s. m. : lit. R. *lectum.*

3. Lié, v. a. : lier. R. *ligare.*

D. *Liān,* a. : qui se lie, fait amitié facilement.

Lian, s. m. : lien, en particulier lien fait avec du glui de seigle et qui sert à attacher les gerbes de froment.

Liache, s. f. : liasse.

Liāje, s. m. : action de lier.

Lieū, lioū, s. m. : lieur, celui qui lie les gerbes.

Lieūre, s. f. : corde qui sert à retenir la charge d'une charrette à gerbes.

Liéje, s. m. : coin en fer dont on se sert pour cercler les tonneaux.

Liénar, n. pr. : Léonard. R. *Leonardus.*

Liér, s. m. : liard. R. basque *ardita de ardia* (brebis).

D. *Liérdé,* v. n. : lésiner, liarder.

Liéru, s. m. : lierre. R. **hederutus.*

Liéte, s. f. : layette, tiroir. R. fl. *laeye*, h. *laadje*, a. *lade.*

Lieutrin, s. m. : lutrin. R. **lectrinum.*

Ligneu, s. m. : ligneul. R. **lineolus.*

Lije, a. : vide. *R'vēni a lije.* R. nl. *leeg.*

Limā, s. m. : limace rouge. R. *limax.*

D. *Limache,* s. f. : limace, en particulier la limace grise. R. *limacem.*

Limachon, s. m. : escargot.

Limon, s. m. : timon. Cf. esp. *limon*, fl. *lamoen.* R. (?) n. *limr*, angl. *limb* (membre).

D. *Limoné,* v. n. : remuer sans cesse, s'agiter comme un cheval au *limon.*

Limogné, s. m. : cheval attelé au limon; f. *limognēre.*

Lingne, s. f. : ligne. V. *lēne* 2.

Lino, s. m. : petite linotte (*Fringilla linaria*). R. *linum.* Cf. a. *lein*(*finke*).

Liorne, s. f. : viorne (*Clematis vitalba*). R. Pour *viorne* (*Viburnum*), transformé en *liorne* sous l'influence de l'idée de *lier.*

*Liotrope, s. m. : héliotrope. R. *ἡλιοτρόπιον.*

Liqu(i)é, v. n. : lécher. R. ag. s. *liccian*, nl. *likken*, a. h. a. *lecchōn.*

D. *Liqu'ré, liqué,* a : friand.

Liqu'rie, s. f. : gourmandise.

Liquéte, s. f. : petit morceau. Cf. *lēque.*

Liqn'friche, léqu'friche, s. f. : lèchefrite.

Liqu'pla, léqu'pla, s. m. : gourmand, parasite.
**Lichouère,* s. f. : langue bien pendue, bavardage.

Liqu(i)ére, s. f. : litière. R. **lectaria.*

Lire, s. f. : femelle du canard. Cf. *bouōre* et *cane.* R. *(g)lirem*[1].

D. *Lir'lire, liréte,* s. f. : petite *cane.*
Liro, s. m. : petit canard.

Livérjin, s. m. : barge (*Numenius limosa*).

Livérnāje, s. m. : vesce d'hiver. R. **hibernaticum* avec prosthèse de l'article.

Liza, lizon, n. pr. f. : abréviation et diminutif de *Élisa.*

Lizéte, n. pr. f. : abréviation de *Élisabeth,* nom de jument.

Lizé, s. m. : liséré. R. a. *lista* (bordure).

Lizoū, s. m. : liseur (grand). R. *legere.*

Lochié, v. a. : secouer un arbre, abattre des fruits avec une gaule. R. m. h. a. *lücke.*

D. *Lochāje,* s. m. : action de *locher* les pommes.

Lolo, s. m. : 1° mot enfantin qui sert à désigner le lait; 2° poupon, enfant gâté. *Grō lolo.* R. Onomatopée.

Lōné, v. n.-a. : radoter, répéter toujours la même chose, ennuyer par son bavardage.

D. *Lōgné,* s. m. : radoteur.
Lōnāje, s. m., *lōn'rie,* s. f. : radotage.

Loque, s. f. : loche, petit poisson mou et gras du genre *Cobitis. Grā come eune loque.* R. cf. angl. *loach.*

Loqué, s. m. : clef d'une porte extérieure, passe-partout. R. n. *loka* (fermer), ag. s. *loc* (claustrum), angl. *lock* (serrure).

Loqu'soné, v. a. : battre, mettre en *loques.* R. fr. *loque* du n. *lōk-r* (chose pendante).

Loréte, s. f. : nom vulgaire du *Daphne laureola.* R. **lauretta.*

Louchié, v. n. : loucher, regarder de travers. R. *luscus.*

Loulou, s. m. : mot enfantin, pou. R. Onomatopée.

Louizo, s. m. : diminutif de *Louis.* R. *Ludovicus.*

Louizon, s. f. : diminutif de *Louise.*

Louōr, a. : lourd. R. *luridus.*

D. *Louōrdi,* v. n. : devenir lourd, enlourdir.

Loūerie, s. f. : foire aux domestiques. R. *locare.*

Louse, s. f. : 1° mensonge, fourberie; 2° vesse.

D. *Lousé,* v. n. : 1° tromper; 2° vesser.

Lucan, lugan, a. : bizarre. R. ag. s. *locian.* Cf. *lūqu(i)é.*

D. *Lucané,* v. n. : flâner, bayer aux corneilles. *Qu'ēe qu' tu lucane lāmōn?*

Lūe, s. f. : lieue. R. *leuca.*

Luné, v. n. : regarder avec étonnement, bayer. R. *luna.*

D. *Lun'qu(i)é,* s. m. : badaud.

[1] Dans le Berry, *lire* signifie *loir* (l. *glirem*); il est difficile de ne pas conclure à l'identité du mot normand et du mot berrichon, mais il est singulier qu'ils aient pris des significations aussi différentes.

Lūqu(i)é, v. a. : regarder avec persistance. R. ag. s. *locian* (regarder), ag. *look.*

Lure, s. f. : répétition monotone de la même chose, sornette. R. n. *lúdhr* (trompette).

D. *Luré,* v. a. n. : répéter toujours la même chose.

Lurié, s. m. : bavard ennuyeux, diseur de riens, radoteur.

M

Ma(l), s. m. : mal. *Ma d'dān :* mal de dents. — *Mal an trin :* souffrant. R. *malum.*

D. *Malandurān,* a.-s. m. : grognon, intolérant, rude. (*Malum indu-*rantem*).

Măcăle, s. f. : chose à manger, mangeaille. V. *māqu(i)é.*

Machacré, v. a. : massacrer, ravager, faire mal. R. a. *matsken* (égorger).

D. *Machacre,* s. f. : massacre, dévastation. *Pleume d'machacre :* plume de poule, de coq, mise dans un oreiller, un traversin, etc. au lieu de duvet d'oie ou de canard.

Machon, s. m. : maçon. R. *mac(h)ionem.* Cf. got. *maitan* (tailler) et **marcio* Duc. de *marcus.*

D. *Machoné,* v. a. : maçonner, faire grossièrement.

Machoneure, machon'rie, s. f. : maçonnage, maçonnerie.

Machue, s. f. : massue. R. *maxuca.*

Macré, s. m. : 1° maquereau (*Scomber vulgaris*); — 2° éphélides ignéales qui viennent aux jambes pour s'être chauffé de trop près; — 3° entremetteur. R. 1, 2 (?) *macula.* — 3, fl. *makelaer.*

Macroule, s. f. : grande foulque (*Fulica atra*). R. cf. *macré.*

† Măgnan, s. m. : chaudronnier ambulant. Cf. it. *magnano.*

Magnac, s. m, : maniaque. R. *mania.*

Magné, v. a. : manier. R. **manicare.*

D. *Magnābe,* a. : maniable.

Magnĕ́re, s. f. : manière. R. **maneria,* de *manus.*

Malar, s. m. : canard mâle. R. *masculus.*

Măle, s. m. : fumier. R. *mar(gi)la.* Cf. a. fr. *marle* (marne).

D. *Mālé,* v. a. n. : fumer un champ.

Māleure, s. f. : action de *mâler,* fumage.

Mālĭ̀ere, s. f. : fumière.

Malĕ́ne, a. f. : maligne. R. *maligna.*

Maleu, s. m. : malheur. *Qué maleu.* R. *malum augurium.*

Malĕ́zi, a. : malaisé. R. *mal* et *ĕzi.*

D. *Malĕzée,* s. f. : fuite précipitée [1].

Malin, s. m. : véron (*Phoxinus lævis*). R. *malignus.*

[1] *Danchié la malĕzée par la crouĕzée.*

Malon, s. m. : escarre, croûte qui se forme sur un ulcère. R. *mar(gi)la*. Cf. pr. *mālon* (brique, dalle).

Malpiĕté, a. : mauvais marcheur. Cf. *épiĕté*. R. *mal* et *piĕté*.

Man, a. : mon. *Man père*. R. *meum*.

Mān, s. m. : larve du hanneton, appelée aussi *ver blanc*. R. **madonem*; a. h. a. *mado* (ver), ag. s. *madha*.

Manābe, a. : habitable. R. *manĕre*.

Manchon, s. m. : manche de la charrue. R. **manica*.

Mandrile, s. f. : vieux vêtement, guenilles. *Il ĕe tout an mandrile*. R. pr. *mandrilha* Hon. de **mantilia* avec épenthèse de *r*.

Mane, s. f. : corbeille en osier dont les marins se servent pour vendre le poisson au détail. R. nl. *mand*.

*Manifique, a. : magnifique. R. *magnificus*.

Manigō, s. m. pl. : gants en fourrure ou en flanelle. R. *manus* (?). Cf. v. fr. *manigotter* (jouer des mains).

*Manique, s. f. : manière, tour. R. *manica*.

Manjié, v. a. : manger. R. *manducare*.

D. *Manjāle*, s. f. : mangeaille, nourriture grossière. V. *Moujāle*.
Manjar, s. m. : dépensier, qui *mange*, dissipe son bien.
Manjeū, *manjoū*, s. m. : mangeur, dépensier.

Manō, s. m. pl. : clochetons du carillon de la cathédrale de Bayeux (Duméril).

Manqu(i)é, v. n. : manquer, être dans le besoin, offenser quelqu'un. *I n' manque pā*. — *I ya manqui*. R. *mancare*.

D. *Manque*, s. f. : faute, absence de ce qui devrait se trouver. *I ya d' la manque*.

Manté, s. m. : manteau. R. **mantellum*.

Manti, v. n. : mentir. R. **mentire*.

D. *Manteū*, *mantoū*, s. m. : menteur.
Mant'rie, s. f. : mensonge.

Ma(h)on, s. m. : espèce de grand pot cylindrique en terre de Noron, servant à mettre le lard salé.

Māqu(i)é, v. a. n. : mâcher. *Māqu(i)é d' hā* : manger lentement. R. *masticare*.

D. *Māquiyé*, *māquiyoné*, v.-a. n. : mâchonner.

1. Mar, s. m. : marc. R. *(e)marcum* ou a. *mark* (pulpe).

2. Mar, s. m. : mars. *V'ni come mar an carĕme* : arriver à propos[1]. R. *martius*.

D. +*Marchĕque*, **marchĕche*, s. f. : le vingt-cinq mars. *Notre-Dame de la marchĕque* : Annonciation[2]. R. **martiusca*.

1. Marchié, 1° v. n. : marcher, s'en aller. *Veū-tu marchié?* 2° v. a. : parcourir, mesurer. *J'lé marchi*. R. *marcus*.

2. Marchié, s. m. : marché. R. *mercatus*.

[1] *Févrié anpli lé fōsé, mar lĕe séque.*
[2] (A) *Notre Dame de la Marchĕche, l'coucou ĕe mor s'in' prĕche.*

Măre, s. f. : mare. R. **mara.*

D. *Maréte,* s. f. : petite mare.

Marée, s. f. : 1° reflux. *S'qui viin d'flo s'an r'touorne d'marée.* 2° quantité d'urine que pisse un animal. R. *mare.*

† Margă, s. m. : fou blanc (*Sula alba*). R. *mergus* (plongeon).

† Margate, s. f. : seiche (*Sepia officinalis*). R. cf. br. *morgaden.*

Margo, s. f. : 1° femme qui s'enivre ; 2° surnom de la pie. Dimin. de Marguerite.

Margote, s. f. : marcotte. R. *mergus* (provin).

D. *Margoté,* v. a. : marcotter.

Margouōyé, v. a. : manger mal ou salement, entamer ou mordre quelque chose sans le manger. *Qué qu'a margouōyi sté pome la?* Cf. Cotgr. *margouiller* « to gnaw, to mumble with the teeth. » R. *mar* (malum) + *gula.*

D. *Margouōyāje,* s. m. : chose à moitié mangée, travail mal fait.

Maricha, s. m. : 1° maréchal ; 2° traquet ou motteux (*Saxicola œnanthe*). R. **mariscalcus* (a. h. a. *marahscalc*).

Marie, s. f. : nom propre. *Marie-salope, Marie-souōyon, Marie-torchon :* femme sale et malpropre.

Marié, v. n. : épouser, se marier. *I n'a marié qu'eune fée.* R. *maritare.*

Marin, s. m. : espèce de pomme à cidre tardive et bonne à manger cuite. R. *Marin,* nom propre.

Mărine, s. f. : marraine. R. **matrina.*

Maringote, s. f. : espèce de voiture longue, ouverte à ses deux extrémités et à côtés fermés, qui servait autrefois à porter le poisson. R. (?) *Marengo.*

Marjole, s. f. pl. : caroncules qui pendent sous le bec des gallinacés[1]. R. *mar* (malum) + **gautola* ou **marginola.*

Mar̀lou, s. m. : homme rusé et retors. R. *malus, lupus.*

Marmitée, s. f. : plein une marmite, grande quantité.

† Marné, s. m. : le grand guillemot (*Uria troile*).

Marote, s. f. : diminutif de Marie.

Marté, s. m. : marteau. R. **martellus.*

Mascapié, s. m. : espèce de confiture faite avec des poires, etc. cuites dans du cidre doux.

Măse, s. f. : 1° massue ; 2° partie surélevée d'un fossé. V. *banque.* R. *massa.*

D. *Māsée,* s. f., *māsé,* m. : argile pétrie avec du foin dont on se sert pour faire des murs.

Mastĭ, mastoc, s. m. : lourdaud. R. *mastochs* (bœuf gras).

D. *Mastafflu,* a. : *id.* mot formé comme *joufflu.*

Matène, s. f. : matine. R. *matutina.*

Matina, a. : matinal. R. *matutinalis.*

[1] C'est probablement de ce mot que vient le substantif *marjolet.*

*MATÉRŌ, s. m. pl. : matériaux. R. *materialis.*

*MATIEUSALÉ, s. m. a. : très âgé (homme). R. *Mathusalem.*

MAYO, s. m. : 1° maillet; 2° maillot, enfant au berceau. R. 1, *malleus*; 2, *macula*[1].

1. MÉ, pr. pers. : moi. *Ch'ĕe mé.* R. *mē.*

2. MÉ, s. f. : mer. R. *mare.*

3. MÉ, s. m. : 1° mai, mât. *L' v'la péqui la come un mé;* — 2° râtelier, huche au pain. R. 1° *madius;* 2° *magidem.*

*MÉCANIC, a. : mal à son aise, souffrant. *J' sieū tou mécanic* *neu.* R. *μηχανικός.*

MÉDI, s. m. : midi. *Su lé médi.* R. *medius dies.*

MÉCRĔRE, v. a. : ne pas croire. R. *minus credere.*

MĔGNÉ, v. a. : battre, meurtrir. Cf. v. fr. *méhaigner*, pr. *maganhar*, br. *mac'hañ* (mutilé).

MĔGNEU, s. f. : minuit. R. *mediam noctem.*

MĔGUE, s. f. : petit-lait et plus particulièrement lait corrompu qui se trouve dans la crème au fond de la *ch'rĕne.* R. **mesga* Duc. Cf. c. *meog*, pr. *mergue.*

M'LACHE, s. f. : mélasse. R. *mel.*

MÉLAN, s. m. : merlan (*Gadus merlangus*). R. *merula* Pl. (espèce de poisson)[2]. Cf. a. angl. *merling.*

1. MÉLE, s. f. : maille, anneau d'une chaîne, porte de l'agrafe. R. *macula.*

2. MÉLE, s. f. : substance visqueuse qui se forme au fond des bouteilles où est resté du cidre. R. a. h. a. *masar.* Cf. *maire* Dum. et Hon.

3. MÉLE, s. f. : nèfle. R. *mespilus.*

D. *Mĕlié,* s. m. : néflier.

4. MÉLE, MĔLE, s. m. : merle (*Turdus merula*). R. **merulus.* (Diefenb. *Gloss.*)

D. *Mĕlése,* s. f. : femelle du merle.

MĔLÉ, v. a. : mêler. R. *misculare.*

D. *Mĕleure,* s. f. : petites herbes qu'on met dans la salade.

Mélanjié, v. a. : mélanger.

Mĕlo, s. m. : fil mêlé.

MĔLIMĔLO, s. m. : nom de la *Mercurialis annua.* R. corruption probable de *mélilot* (*Meliloton*).

MÉLIE, s. f. : Amélie.

M'NACHE, s. f. : menace. R. **minatia.*

D. *M'nachié,* v. a. : menacer.

M'NÉ, v. a. : mener. R. **minare.*

D. *M'neū,* s. m. : meneur.

[1] On voit que le patois normand a fini ici, comme si souvent, par confondre deux mots originairement différents.

[2] Cf. Diefenbach (*Glossarium latino-germanicum mediæ et infimæ ætatis*) : *merula* «meeramsel».

MÉNAJIÉ, 1° v. a. : ménager; — 2° s. m. : économe. R. **mansionaticum.*

MĚNE, s. f. : mine, air, semblant. *I fé mène dë n'pā l'vèe.* — *Fère la mène :* bouder. R. **mina* de *minare.*

MÉNINE, s. f. : petite main. R. Dimin. de *main* (*manus*).

MÉNON, s. m. : faux nom. R. *minus nomen.*

D. *Ménomé,* v. a. : appeler d'un faux nom, changer le nom.

M'NU, a. : menu, petit. *M'nue sōje :* nom de la *Salvia officinalis.* R. *minutus.*

D. *M'nuchié,* v. a.-n. : amincir, faire des riens. + *Minutiare.*

M'nuz'rie, s. f. : minutie.

MÉPRĪZIÉ, v. a. : mépriser. R. *minus *pretiare.*

D. *Méprizābe,* a. : méprisable.

MÉQUĚRDI, s. m. : mercredi. R. *Mercuris dies.*

MÉQU(I)É, s. m. : métier. *Méqu(i)é a dantéle.* R. *ministerium.*

MĚQU(I)É, s. f. : moitié. R. *medietatem.*

MĚR'RIE, s. f. : mairie. R. *major.*

MÉRIĚNE, s. f. : méridienne, sieste que font les vaches, etc. en ruminant. *Fère mériène.* R. *meridiana.*

MÉROTE, s. f. : petite mère, femme grosse et courte. R. *matrem.*

MĚRQUE, s. f. : marque. R. g. *marka,* a. h. a. *marcha.*

D. *Mèrqu(i)é,* v. a. : marquer.

MÉ(S), MÉE, s. m. : mois. *Mée d'ā :* mois d'août, moisson. *Fère l'mée d'ā.* R. *mensis.*

MĚ(S), MĚE, cj. : mais. R. *magis.*

M'SEURE, s. f. : mesure. R. *mensura.*

D. *M'seuré,* v. a. : mesurer.

M's(e)urou̅, s. m. : mesureur.

MÉTCHIN, s. m. : médecin. R. **medicinus.*

MÉTCHĚNE, s. f. : médecine. R. *medicina.*

D. *Métchiné,* v. a. : médeciner.

1. MÉTE, v. a. : mettre. R. *mittere.*

D. *Méteu̅, métou̅,* s. m. : qui met. *Métou̅ d' poule a coué :* nigaud, dadais.

2. MÉTE, s. m. : mètre. R. *μέτρον.*

MĚTE, s. m. : maître. V. *mouètre.*

MÉTOYIN, a. : mitoyen, moyen. *Sid(r)e métoyin :* cidre moitié jus et moitié eau. R. **medietanus.*

MEUBLE, 1° a. : friable, léger, facile à labourer; — 2° s. m. bétail. *L'meub(l)e été biin chié a la fère.* R. *mobilis.*

MEŪR, a. : mûr. R. *maturus.*

Meūri, v. n. : mûrir.

MÉYEU, a. : meilleur. R. *meliorem.*

M'ZÉ, a. : idiot, muet. R. *misellus.* Cf. v. fr. *mesel* (ladre).

MÉZÉTE, s. f. : mésange (*Parus major*). R. a. s. *māse.*

MÉZÈZÉ, a. : peu à son aise, gêné dans ses affaires. R. *mes* (*minus*) et *ézi.*

†MÈZI, MÈZUI, adv. : aujourd'hui. *D'mèzi :* désormais. R. *magis*, *hodie.*

MIANDÉ, v. n. : miauler. R. *miā* (onomatopée) +(*vi*)*ande.*

MICAMO, s. m. : mélange de café et d'eau-de-vie.

MICHIÉ, v. n. : pleurnicher. R. *Michel.*

MIÉ, s. m.. miel. R. *mel.*

MIE, MIÉTE, s. f. : miette, rien. *In' n'éra miéte.* R. *mica.*

D. *Mio,* s. m. : petit morceau, un peu.

†MIÈRE, s. m. : médecin[1]. R. *medicus.*

MIGNÈRE, s. m. : mineur. R. **minare.*

*MIGNON, a. : doux, apprivoisé. R. a. h. a. *minja.*

MIGOE, s. f. : provision de pommes d'hiver. *Pome d' migoe.* R. m. h. a. *m*(*u*)*os-gaden* (*cenaculum*). *Rom.* II, 85[2].

D. *Migoté,* v. n. : mûrir en parlant des fruits mis ensemble[3].

†MIJŌRÉE, s. f. : résidu des groseilles dont on a exprimé le suc pour faire des confitures.

MILGRÉ, s. m. : nom du *Calamagrostis arenaria.* R. *milium* (?). Cf. *grémil.*

MILIÈRE, MIYÈRE, s. f. : pièce de bois équarrie et plate qui réunit le *tchin* à la *hèe* de la charrue.

†MILSOUGU(I)É, a. : très riche. R. *mille, solidus.*

MINĀBE, a. : misérable. R. *miner* ou c. *min* (petit).

MĪN, ad. : moins. *Pā min :* néanmoins. R. *minus.*

MINAR, s. m. : poulpe vulgaire (*Octopus vulgaris*). Cf. *chātroū.* R. (?) **mina* de **minare.*

MINCHIÉ, v. a. : mettre en pièces, en morceaux. *Il a tou minchi. J' tē vouée minchié.* R.* *min*(*u*)*tiare.* Cf. ag. s. *minsjan.*

D. *Minchon,* s. m. : éclat, copeau de bois.

MINDRE, a. : moindre. R. *minor.*

D. *Mindrēman,* ad. : moindrement.

Mindrāle, s. f.. tout ce qui est réduit en fragments, résidu.

MINÉ, MINO, s. m. : chat, fourrure, chatons du saule, etc. R. c. *mīn* (petit).

D. *Minéte,* s. f. : chatte, petite luzerne (*Medicago lupulina*).

MINZÈRE, MĪZÈRE, s. f. : misère. *Ch'èe mīzère é compagnie.* — *L'bouon ome mīzère :* l'hiver. R. *miseria.*

D. *Mizérābe,* 1° a. : misérable. 2° s. m. : la trente-deuxième partie du litre d'eau-de-vie.

Mizéréte, s. f. : musaraigne. Cf. *mizérène.*

[1] *Qui couōr apreū l'mière couōr apreū la bière.*

[2] Cf. *La vie de saint Alexis,* p. 152, s. 51, et p. 186 :

N'en fait *musgode* por son cors engraissier.

[3] Le mot *mijoter,* « faire cuire à petit feu, dorloter, » est la forme française, avec une signification différente, du verbe normand *migoté.*

MIOLÉ, v. a. ; émietter du pain dans du lait. V. *mie*, *mio*.

D. *Miolée*, s. f. : pain émietté dans du lait. *Fère eune miolée.*

*MIRĀBILIA : mot latin popularisé. *Ch' n'ée pā mirābilia :* ce n'est pas merveille(ux).

MIRÉ, 1° v. a. : mirer, viser, lancer une pierre, etc. *I m'a miré :* il m'a jeté une pierre. — 2° v. r. *s'miré :* se regarder dans un miroir. R. **mirare*.

D. *Mireū*, *miroū*, 1° s. m. : miroir. 2° + a. : surprenant.

MISTANFLŪTE (à la), l. ad. : sans façon.

D. *Anmistanflūté*, v. a. : envoyer promener. *J l'anmistanflūte.*

MITAN, 1° s. m. : milieu. *O mitan :* au milieu. — 2° s. f. : moitié. *La mitan :* la moitié. R. a. h. a. *mittamo*.

MITON, s. m. : 1° gros morceau de mie; 2° mitaine. R. a. *mitte*. Cf. *mitan*.

D. *Mitoné*, v. n. : tremper en bouillant. *Fère mitoné.*

Mitonée, s. f. : panade.

MIYEU, s. m. : milieu. R. *medius locus*.

MIZÉRĔNE, s. f. : musaraigne (*Sorex araneus*). R. *musaraneus*.

MOLI, v. n. : faiblir, céder, devenir mou. R. *mollire*.

D. *Molache*, a. : mou, molasse.

Moléte, s. f. : couverture de laine.

Molét'man, ad. : mollement.

MŌN, 1° s. m. : mont. — 2° ad. explétif. *Lā mōn :* par ici. Cf. *amōn* et *lāmōn*. R. *montem*.

D. *Monté*, 1° v. a.-n. : monter, garnir, s'élever. *Monté eune ferme. Cha monte hō.* — 2° v. r. *s' monté :* se mettre en colère. *Il ée biin monté.* — *Monté come un lé dou.*

Montée, s. f. : frai d'anguilles qui remonte l'Orne à Caen.

Monteure, s. f. : monture, cheval que l'on monte.

Montoū, s. m. : montoir, billot sur lequel on se place pour monter à cheval.

Montin, s. m. : verdier (*Loxia chloris*).

MOQUE, s. f. : godet en terre qui sert à boire le cidre (Isigny). R. nl. *moocke* (venter). Cf. cat. *moca* (id.), angl. *mug* (vase en terre).

D. *Moquie*, s. f. : plein une *moque*.

MŌQUE, MOUŌQUE, s. f. : mouche. — *Mōque a mié :* abeille (*Apis mellifera*). — *Mōque a viande* (*Musca vomitoria*). R. *musca*.

D. *Mouōquiyon*, s. m. : champignon qui se forme sur la mèche d'une lampe, etc.

1. MOR, s. f. : mort. *A mor :* à l'excès. *Travāyé a mor.* R. *mortem*.

2. MOR, a. m. MORTE, f. : *id. Morte yo :* marée peu forte du premier et du dernier quartier. R. *mortuus*.

D. *Morti*, v. n. : faiblir, diminuer, avoir moins de force.

MORĔNE, s. f. : 1° cire restée dans une ruche abandonnée; — 2° bête morte. R. **morina* Duc. (*lues*) de *mori*. Cf. a. fr. *morine* (mortalité) et *moraine*.

MORIOCHEMIN, s. m. : marrube commun (*Marrubium vulgare*). R. *mar(r)oche* Roq. (*marrubium*) +(*che*)*min*. Cf. *marochemin*. Cotgr.

MORSÉ, s. m. : morceau. R. **morsellus*.

MORSEURE, s. f. : morsure. R. **morsura*.

MORVOŪ, 1° a. : morveux; 2° s. m. : partie supérieure du corps. V. *fouéroū*. R. *morbus*.

D. *Morvéte*, s. f. : fille suffisante et sotte.

Morvāyon, s. m. : gamin, homme sans valeur.

MOUCHÉE, s. m. : monceau. R. **monticellus*.

*MOUCHIÉ, v. a. : moucher. R. *muccare*.

D. *Moucheū*, s. m. : mouchoir, moucheur.

Moucheure, s. f. : mouchure.

MOUĔGRE, a. : maigre. R. *macrum*.

D. *Mouégrasié*, a. : un peu maigre.

Mouégri, v. n. : maigrir.

Mouégreur, s. f. : maigreur.

MOUĔNE, s. m. : 1° moine; 2° espèce de squale (*Squatina angelus*). Cf. angl. *monk-fish*. R. *monacus*.

D. **Mouégno*, s. m. : moineau. V. *mouéson*.

MOUÉRĔE, MOUORĔE, s. m. pl. : mûres, fruits du *Rubus fruticosus*. R. *maurus*.

MOUÉRI, v. n. : mourir. R. **morire*.

MOUÉRON, MOUORON, s. m. : 1° salamandre terrestre (*Salamandra maculosa*) [1]; 2° nom de l'*Anagallis phœnicea* et *cærulea*; 3° poisson du genre *blennie* : *mouéron d' mé*; 4° espèce de primulacée aquatique : *mouéron d' yo* (*Samolus Valerandi*). R. *maurus* [2].

D. *Mouéroné*, a. : tacheté de noir et de jaune comme la salamandre terrestre.

Mouéronéte, s. f. : espèce de stellaire (*Stellaria media*).

MOUÉRUE, s. f. : morue.

MOUÉSON, s. m. : moineau (*Fringilla domestica*). *Mouéson d'arbanĕte* : moineau friquet (*Fringilla montana*). R. **muscionem*, de *musca*. Cf. hol. *musch*.

MOUĔTRE, s. m. : maître. *Not' mouĕtre* : nom donné à un fermier par ses domestiques, à un propriétaire par son fermier, à un mari par sa femme. R. *magistrum*.

D. *Mouétrĕse*, s. f. : maîtresse, fermière.

Mouĕtrīze, s. f. : autorité, pouvoir.

Mouĕtrizié, v. a. : maîtriser.

[1] *Si l'mouéron antandé, si la tōpe véyé, n'yōré pā su tĕre ome qui vivré.*

[2] On a donné à la salamandre terrestre le nom de *mou(é)ron* à cause des taches noires qui la couvrent; une raison analogue a fait aussi appeler *mou(é)ron* l'anagallis, dont les feuilles sont couvertes de points noirâtres, et leur ressemblance avec la salamandre et l'anagallis a valu leur nom à la blennie et au samolus. Quant à la stellaire moyenne, elle a été nommée *mouéronéte*, soit à cause aussi de sa ressemblance avec l'anagallis, soit parce que les salamandres se tiennent dans les lieux humides où elle croît.

Mouéyé, v. a.-n. : mouiller, jeter ses filets; p. p. *mouéyi.* — *I n'a pā seul'man mouéyi.* R. **molliare.*

D. *Mouéyān,* a. : humide, qui garde l'eau, en parlant du sol. *Tēre mouéyante.*

Mouéyéte, s. f. : faisceau de javelles dressées et réunies par la tête pour empêcher le grain de germer. Cf. *fiyéte.*

Mouézi, v. n. : moisir. R. **mucire.*

Mouézon, s. f. : maison. R. *mansionem.*

Moufe, s. m. : mufle. *Mouf' d'vo :* muflier (*Antirrhinum majus*). R. n. *muffa*, a. *muffel.*

Mougné, s. m. : 1° meunier; 2° chevaine (*Leuciscus dobula* Cuv.). R. **molinarius ;* v. *mouōdre.*

Moujié, mouéjié, v. n. a. : manger. V. *manjié.*

D. *Moujāle, mouéjale,* s. f. : mangeaille, nourriture grossière. *La moujāle o cochōn.*

Mouliné, v. n. : remuer sans discontinuer. Cf. *limoné.* R. **molinus.*

Mouo, 1° a. : mou; 2° s. m. : poumon de veau, etc. R. *mollis.*

Mouōd(r)e, v. a. : moudre. R. *mólere.*

D. *Mounée,* s. f. : ce qu'on moud en une fois (**molinata*).

Mouteure, s. f. : quantité de grain moulu en une fois (*molitura*).

Mouōle, s. f. : moule. R. *muscula.*

D. *Mouōliēre,* s. f. : lieu où l'on pêche les moules.

Mousiné, v. n. : remuer la queue, en parlant des chiens. R. a. h. a. *mos* (mousse).

D. *Mousine,* s. f. : queue.

Moute, s. f. : nom familier donné aux chattes. R. probablement forme abrégée et féminine de *mouton.*

Mouton, s. m., 1° *id.;* 2° vague écumante; 3° poutre du pressoir qui s'abat sur le *hec.* R. **multus*, de *mut(i)lus.*

D. *Moutoné,* v. n. — *s'moutoné,* v. r. : se couvrir de nuages blancs, en parlant du ciel, de vagues blanches d'écume, en parlant de la mer.

Moutoneū, a. : qui (se) moutonne. *Mēr moutoneūze :* mer agitée, blanchissante d'écume.

Mouvé, 1° v. a. : remuer, agiter. *Mouvé la bouéyie;* — 2° v. n. : remuer, frétiller. *Come i mouve.* R. *movēre.*

D. *Mouvéte,* s. f. : cuiller en bois avec laquelle on *mouve* la bouillie.

Mōve, s. f. : mouette (*Larus canus* ou *Cyanorhinchus*). R. a. *möwe*, ag. s. *maev.*

Mōvi, mōviar, s. m. : mauvis (*Turdus iliacus*). R. **malvitius*, du br. *milvid* (mouette).

Mōvoué, a. : mauvais. R. **malvatius. Rom.* IV, 362.

D. *Mōvouéz'té,* s. f. : méchanceté.

Mū, ad. : mieux. *Tān mū.* R. *melius.*

Muchié, v. a. : cacher. R. m. h. a. *mūzen.*

D. *Muche,* 1° s. f. : cachette. — 2° imp. de *muchié. A muche po :* en cachette, sans déclaration préalable. *Vande du side a muche po.*

Muchéte, s. f. : cachette. V. *guil' muchéte.*

Mucre, a. : humide, gâté par l'humidité. *Santi l' mucre.* R. **mucrum.*

D. *Mucreur,* s. f. : humidité des lieux bas et fermés (*mucrorem*).

Mucri, v. n. : devenir humide, prendre, sous l'influence de l'humidité, un goût ou une odeur particuliers.

Mulé, v. n.-a. : bouder. *Mulé son vant(r)e :* refuser de manger. R. *mula* [1].

D. *Mular,* s. m. : 1° qui boude; 2° métis du canard musqué et du canard domestique.

*Muléte, s. f. : petit sac à avoine, gésier. R. *mullus.*

Mulo, mulon, s. m. : tas de fagots, etc. R. *metula.*

Mūzé, s. m. : museau. R. **musus* de *morsus.*

Mūzié, v. n. : muser, perdre son temps. R. a. h. a. *muezōn* (être oisif).

N

Na, int. : eh bien.

Nafre, s. f. : balafre, blessure. R. n. *nafarr.*

Najié, 1° v. n. : nager. 2° v. a. : inonder, mouiller. *Tou-t ée naji.* R. *navigare.*

D. *Nāje,* s. f. : sueur. *Il ée tou-t an nāje.*

Nānon, Nānéte, s. f. : diminutif de Anne.

Nāré, a. : rusé. Cf. *fināré.* R. **naratus,* de *naris.*

Narĕ́ne, s. f. : narine. R. **narina,* de *naris.*

*Nāsion, s. f. col. : engeance. *Mōvouèze nasion :* mauvais sujet. R. *nationem.*

+ Navée, s. f. : charge d'un bateau qui transporte de la *tangue.* R. *navis.*

Nāz, né(s), s. m. : nez. R. 1° *nas(ellus),* 2° *nasus.*

D. *Nāzé,* s. m. : naseau.

Nāziyé, v. n. : nasiller.

N(e), pr. adv. : en, devant une voyelle. *In' n'a trée :* il en a trois. R. *(i)n(d)e.*

Nĕ́r, a. : noir. R. *nigrum.*

D. *Nĕ́rchi,* v. n. : noircir.

Nĕ́rchibo, s. m. : moricaud.

Néche, a. : noirâtre (+ *nigritius*).

+ *Nĕ́rfil,* s. m. : cordonnet noir (*nigrum filum*).

Nĕ́te, v. n. : naître. R. **nascere.*

Nĕ́té, s. f. : naissance. *D' nĕ́té :* de naissance. R. *nativitatem.*

[1] «Je ne boy que a mes heures, come la mule du pape.» (Rab. *Garg.* I, 5.)

N'tou, ad. : non plus : *Ni mé n'tou :* ni moi non plus. R. *ne*, *(i)tou.*

Neū, neūv' (devant une voyelle), nou, n. : neuf. R. *novem.*

D. *Neufile,* s. f. : ruban en fil blanc (*novem filum*).

Neuche, s. f. : noce. R. **nuptia.*

Nicdoul, s. m. : niais, nigaud. R. *nic* (?).

Ni(é), nio(l), etc. v. *gné*, *gno(l)*.

Niquié, *nichié, v. n. : faire, avoir son nid. R. *nidificare.*

D. *Nic,* s. m. : nid.

**Nichar,* s. m. a. : cachottier, qui furette partout.

**Nichie,* s. f. : nichée.

Niqué, a. : délicat.

+ Niésée, a. f. : qui a jeté sa *parure*, en parlant d'une vache. V. *paré* 3°.

Niv'lé, v. n. : vétiller, s'occuper de choses faciles ou sans importance. R. (*Jean*) *Nivelle.*

D. *Nivél'rie,* s. f. : chose facile à faire, bagatelle.

Nivélié, s. m. : flâneur.

Niv'loté, v. n. : perdre son temps à des riens.

1. No, pr. ind. : on (devant une explosive ou une spirante). *No vëra biin :* on verra bien. R. *nos*[1]. Cf. *Rom.* VIII, 109.

Nol, id. id. (devant un *l* suivie de *e* muet). *Nol l' vëra :* on le verra.

Non', id. id. (devant un *n* suivie de *e* muet). *Non' n' vé goute :* on ne voit goutte.

No-z, id. id. (devant une voyelle). *No-z ī viindra :* on y viendra.

2. No, pr. pers. rég. proclitique : nous (*nol* devant un *l* suivi de *e* muet, *no-z* devant une voyelle). *I no vé.* — *I nol l' di.* — *I no-z éme.* R. *nos.*

3. No, pr. poss. pl. : nos (*no* devant une consonne, *no-z* devant une voyelle). *No poumī.* — *No-z éfān.* R. *nos* pour *noster.*

Noc, s. m. : 1° conduit qui apporte l'eau sur la roue d'un moulin; 2° espace vide entouré par l'auge circulaire du pressoir; 4° flèche de voiture. R. *noccus* de l'a. h. a. *nōch* (conduit).

Nōe, s. f. : 1° rigole formée par deux toits qui se rencontrent en formant un angle; 2° parties déprimées de la plage où l'eau est plus profonde à pleine mer et séjourne à mer basse. R. **noca;* cf. *noc.*

Noé, s. pr. : Noël. R. *natalis.*

+ Nolée, s. m. pl. : chiendent à chapelets (*Arrhenatherum precatorium*). R. (?) *nola* (cloche).

Nor(d)ée, s. m. : nord-est. R. a. *nord*, *ost*, ag. s. *eást.*

Norouée, s. m. : nord-ouest. R. a. *nord*, *west.*

Note, pr. poss. s. : notre. R. *nostrum.*

[1] Cette étymologie me paraît préférable à celle de *on* transposé que j'ai admise plus haut dans mon *Essai,* lettre N.

Nou, nouc, s. m. : nœud, nombre impair. *Drénou* : nœud double. *Joué a pĕr ou a nouc.* R. *nou* vient de *nodus*; quant à *nouc*, il faut y voir un substantif verbal analogue à *nic* et venant d'un verbe *nouqu(i)é* = **no(difi)care*, comme *nic* vient de *niqu(i)é* = *ni-(difi)care*.

D. *Noucu*, a. : noueux.

1. Noué, a. : rachitique, qui ne peut se développer. R. *nodatus*.

2. Noué, s. f. : noix, noisette. R. *nucem*.

Nouōri, v. a. : nourrir. R. *nutrire*.

D. *Nouōrisān*, a. : nourrissant.

Nouōrit(e)ure, s. f. : nourriture.

Nouōriche, s. f. : nourrice (*nutricem*).

Nouōrichon, s. m. : nourrisson (*nutritionem*).

Nouvéle, s. f. : champignon qui se forme sur la mèche d'une chandelle, etc. et qui est supposé être le présage de l'arrivée d'une lettre, d'une *nouvelle*. R. **novella*.

Noyé (no-yé), s. m. : noyer. R. *nucarius*.

Nuile, s. f. : nielle. V. *gneule*.

D. *Nuilé*, a. : atteint par la *nuile*.

O

O, pr. : avec. *O li* : avec lui. V. *do*. R. *apud*.

O, ole, pr. pers. f. : elle. *O viin*, *ole arive*. R. *illa*.

Ōbé, s. m. : aubier. R. **albarius*.

Obéi, v. n. : obéir. R. *obedire*.

Ōblli, s. m. : oubli. R. *oblivium*.

D. *O(n)bllié*, *o(n)bélié*, v. n. : oublier.

Obllijié, v. a. : obliger. R. *obligare*.

Obténi, v. a. : obtenir; p. p. *obtīn*. R. **obtenire*.

Ocmanté, v. a. : augmenter. R. **augmentare*.

Odeu, s. f. : odeur. R. *odorem*.

Ōgnère, s. f. : ornière. R. **ordinaria*. Cf. *orne* (sillon), Berry.

Oï, s. m. : défaut. *Nule bĕte sān-z oï*. Cf. *ohie* Cotgr. « distemper », *ohi* Roq.

Ōjouorgu(i)eu, ad. : aujourd'hui. R. *ad illum diurnum de hodie*.

Ōlière, s. f. : pièce de cuir attachée au montant de la bride pour empêcher le cheval de voir de côté, œillère. R. **ocularia*.

Ōlué, v. a. : faire attendre, tromper, perdre. *I m'ōlue d'pieū un mée. Olué l'tān* : perdre son temps. R. *orula*, de *ora*. Cf. *orler* Cotgr. (to hem), *orlure* (hem).

D. *Ōlue*, s. f. : retard, subterfuge, niaiserie.

Ōmāle, s. m. pl. : bestiaux. R. *animalia*. Cf. *ōmo* Pluq. 207.

Ome, s. m. : mari. *Lié é s'n ome* : elle et son mari. R. *hominem*.

Ométe, v. a. : omettre. R. *omittere.*

Ondin, s. m. : andain.

Ongue, s. m. : ongle. R. **ungulus.*

D. *Ongllie,* s. f. : onglée.

Onque, s. m. : oncle. R. *avunculus.*

Ōque, s. f. : entaille faite le long des *par'mān* de fagot pour les dresser. Cf. br. *ask*, cat. *osca.*

Orāje, s. f. : orage. R. **auraticum.*

Oréle, s. f. : oreille, partie supérieure du soc. R. *auricula.*

D. *Oriyé,* s. m. : oreiller.

Oriyère, s. f. : forficule ou perce-oreille.

Orfi, s. m. : poisson du genre syngnathe (*Esox belone*). R. a. *hornfisch*, hol. *horenvisch.*

Orgueul, s. m. : orgueil. R. ag. s. *orgel* (*id.*), a. h. a. *urguol* (insignis).

D. *Orguiyeū,* a. : orgueilleux.

Ormèle, s. f. : orme. R. *ulmus.*

Ormouēre, s. f. : armoire. R. *armarium.*

Orté, s. m. : orteil. R. *articulus.*

Orvĕ́r, s. m. : orvet (*Anguis fragilis*). R. **orbettus.*

Ō(s), s. m. : os. R. **ossem.*

D. *Ōsāle,* s. m. pl. : os sans chair.

Ōsé, s. m. : osselet.

Ōsié, s. m. ; rebouteur, chirurgien de campagne.

*Oscur, a. : obscur. R. *obscurus.*

*Ostiné, a. : obstiné. R. *obstinatus.*

Ōte, a. : autre. R. *alterum.*

Ōtouo, ad. : autour. V. *touo.*

Oudri, a. : couvert de taches produites par le développement de petits champignons sous l'influence de l'humidité. R. *horridus.* Cf. v. fr. *ord* (sale).

Ouēche, inter. : où est-ce? *Ouēche qu'il ēe :* où est-ce qu'il est? R. *ubi est ecce hoc.*

D. *Ouēe, ous,* inter. : où est? *ouēe, ous qu'il ēe?* R. corrupt. de *ouēche.*

1. Ouĕ́e, s. f. : 1° oie (*Anser ferus*); 2° imbécile. R. *avica.*

D. *Ouéte,* s. f. : oie rieuse (*Anser albifrons*).

2. Ouĕ́e, s. m. : ouest. R. a. *west.*

D. *Ouēe norouēe,* s. m. : ouest-nord-ouest.

Ouĕ́zé, s. m. : oiseau. R. *avicellus.*

Ouiche, ad. : oui, par dérision. R. *hoc*, *illud.*

Ouiné, v. n. : gémir, en parlant des chiens; pousser le cri particulier que font entendre les chevaux qui se battent. R. Onomatopée.

D. *Ouinasé,* v. n. : *ouiner* peu fort, mais souvent.

Ouin'man, s. m. : grognement sourd des chevaux qui se battent.

Ouinchié, v. n. : faire entendre un bruit rauque et sourd comme celui d'une porte qui crie en s'ouvrant.

Ouinch'man, s. m. : bruit sourd et prolongé.

OUÏPIĀ, s. m. pl. : oreillons. R. *auditus*, *pellis*.

OUQUE, inter. : où. *Ou qu' ch'ēe* : où est-ce? R. *ubi quod*.

OUTRAJIÉ, v. a. : outrager. R. **ultraticum*.

OUVRĀJE, s. f. : ouvrage. R. **operaticum*.

OŪVRI, v. a. : ouvrir. R. *aperire*.

D. *Ouvre*, s. f. : espace rempli d'eau entre deux rochers. (Port-en-Bessin.)

*ŌZÉLE, s. f. : oseille (*Rumex acetosa*). Cf. *suréle*. R. **oxalia*.

P

PA, devant une consonne; PAR, devant une voyelle, pr. : par. *Pa la goule* : par la bouche, à la tête. — *Dān par ou* : imparfait, inachevé. *L'sié tou dān par ou*. R. *per*.

PACADÉ, s. m. : espèce de pigeon dont les yeux sont bordés de rouge.

PACOQUILE, s. f. : pacotille. R. **paccus*, celt. *pac* (paquet).

PAGNÉ, s. m. : panier. — *Pagné man'quin* : panier à beurre en forme de tronc de cône. R. *panarium*.

D. *Pan'lée*, s. f. : plein un panier.

PAGNOLÉE, s. f. : trèfle commun (*Trifolium pratense*). R. (?) *pagné*.

PĀLE, PĀYE, s. f. : paille. R. *palea*.

D. *Pāyase*, s. f. : paillasse.

Pāyo, s. m. : paillot, petite couchette d'enfant pleine de balles d'avoine, etc.

PANCHE, s. f. : panse. R. *panticem*.

D. *Panchée*, s. f. : plein la panse.

Panchu, a. ; qui a une grosse panse.

PAND'CŌTE, s. m. : nom de l'*Orchis mascula*. R. *πεντηκοστή*.

PANDE, v. n.-a. : pendre. R. *pendere*.

D. *Pāndoréle*, s. m. pl. : pendants d'oreille.

PANE, s. f. : partie inférieure du soc. R. a. h. a. *pan*, a. m. *bahn*.

PANÉ, s. m. : espèce de bât sur lequel on place les hottes. R. **pannellus*.

PANSIÉ, v. n.-a. : penser. R. *pensare*.

PAPI, s. m. : coquelicot (*Papaver rhæas*). R. ag. s. *papig*. Cf. ang. *poppy*.

PĀQUÉTE, s. f. : pâquerette, marguerite. *P'tite pāquéte* : nom de la petite marguerite (*Bellis perennis*). *Grande pāquéte* : nom de la grande marguerite (*Chrysanthemum leucanthemum*). R. *pascha*.

Parânceule, s. f. : nom de l'*Androsœmum officinale*. R. pour *parencœur* (*parare*, *cor*).

Parchogné, s. m. : copartageant. R. **partitionarius*.

Paré, 1° v. a. : parer, peler (une poire, etc.). *J' vouèe t' la paré.* — 2° v. n. : passer de la fermentation sucrée à la fermentation alcoolique. *S' side n'èe pā co paré.* — 3° *s' paré*, v. r. : se délivrer, jeter son arrière-faix, en parlant d'une vache, etc. R. *parare*.

D. *Par'man*, s. m. : morceau de bois plus gros que l'on met autour du fagot pour lui donner une plus belle apparence.

Pareure, s. f. : délivre, arrière-faix.

Paréchié, v. n. : paresser. R. **pigritiare*.

D. *Paréchoū*, s. m. : paresseux.

Parée, s. f. : parelle ou patience (*Rumex obtusifolius*). V. *doque*. R. *paratella*. Cf. esp. *paradella*.

Parél, a. : pareil. R. **pariculus*.

Parẽte, v. n. : paraître. R. **parescere*.

Parlé; 1° v. n.-a. : parler, faire la cour. *I la parle d'pieū lōntān.* — 2° v. r. : parler avec affectation. *Come i s'parle !* R. *parabolare*.

D. *Parlān*, a. : affable. *Il èe biin parlān.*

Parleū, s. m. : grand parleur.

Parlochié (s'), v. r. : parler d'une manière affectée et ridicule, s'écouter en parlant.

Parpouīnté, v. a. : piquer une étoffe en serrant les points ; rapiéceter une couverture de chaume. V. *raparpouinté*. R. *per*, *punctum*.

Partẽré, 1° v. a. : terrasser, jeter par terre. 2° *s' partèré*, v. r. : se rouler par terre. R. *per*, *terra*.

Parti, v. n. : partir, venir de (faire). *J' par d'an prande.* R. **partire*.

Parvẽni, v. n. : parvenir; p. p. *parvīn*. R. *pervenire*.

Pā(s), s. m. : pas, marche d'escalier. R. *passus*.

Pā d'beu(*f*) : ornière faite dans les mauvais chemins par les pas des bestiaux.

Pā d'āne : espèce de tussilage (*Tussilago vulgaris*).

Pā dē lion : renoncule rampante (*Ranunculus repens*).

D. *Pāsié*, v. n. : passer, franchir un fossé, aller d'un herbage dans un autre. *Sté vaque la ème a pasié.*

Pāsān, *pāsaj*(*i*)*é*, a. : où l'on passe souvent. *C'min pāsān*, *pāsaj*(*i*)*é ;* — *route pāsānte*, *pāsaj*(*i*)*ère*.

Pāsée, s. f. : passage. *Béte d'pāsée :* animal (qui est) de passage.

Patafla, patapouf, onom. : patatras.

† Patar, s. m. : sou. *Grō patar :* pièce de deux sous. R. (?) *patte*.

1. Pataré, v. n. : courir de côté et d'autre et en frappant des pieds. *Pataré dān la boe.* R. (?) *patte*.

D. *Patarade*, s. f. : gambade, en parlant d'un cheval qui s'échappe au galop, en faisant feu des quatre fers. *Il a fé eune patarade an partān.*

2. PATARÉ, s. m. : soupe faite avec du lait de beurre et des pommes. R. (?) *patte.*

PATE, s. f. : patte. *Pate d'ouëe :* nom de la berce branche-ursine (*Heracleum sphondylium*). R. m. h. a. *pata.*

D. *Patée*, s. f. : tape, coups donnés dans la main.

Patoche, s. f. : grosse patte.

Patā, *patapouf*, s. m. : lourdaud.

Patō, s. m. : qui a de grosses pattes, butor. *Grō patō.*

Patōdé, v. n. : manier lourdement et maladroitement, mettre ses mains dans le plat.

Patōdée, s. f. : mets mal apprêté, mélange grossier.

PĀTON, s. m. : boulette de farine détrempée qu'on fait avaler aux dindes, chapons, etc. que l'on engraisse. R. *pasta.*

PATOUŌYÉ, v. a. n. : manier sans soin, gâcher, marcher dans la boue. R. *patte.*

D. *Patouōyāje*, s. m. : action de *patouōyé*, gâchis.

+ *Patouōyi*, s. m. : gâchis, boue liquide.

PATRONÉ, v. a. : tourner et retourner, défraîchir, salir, gâter en touchant quelque chose sans soin. *N' patrone pā l' pouin com' cha.* R. *patronus*, dont la signification a été modifiée par l'idée de *patte*, éveillée par la première partie du mot.

PATROUŌYÉ, v. a. : souiller, toucher sans soin, labourer une terre détrempée par la pluie. R. Autre forme de *patouōyé.*

D. *Patrouōyāje*, s. f. : action de *patrouōyé.*

Patroule, s. f. : torchon mouillé fixé au bout d'un long manche, avec lequel les boulangers nettoient le four.

PAVE, s. f. : fausse acore (*Iris pseudo-acorus*), appelée aussi *grande lèque.* R. *pavire*[1].

PÉ, ad. : pas, point. — *Ēe-che pé :* n'est-ce pas? R. *passus.*

PEC, s. m. : 1° but, endroit où l'on se place pour jeter son palet, etc. *S' mét' o pec.* — 2° chose sans vie. *L' v'la resté com' un pec.* R. *pecus.*

D. *Péqu(i)é*, 1° v. n. : jeter son palet sur le pec pour savoir à qui jouera le premier; mesurer la distance du palet, etc. au pec. *Péquōn.* (v. *espéqu(i)é*, add.) 2° *s' péqu(i)é*, v. r. : se placer au pec et, par extension, rester immobile. *Péque-té.* — *Qu'ēe qu'tu fēe péqui la?*

Péque, s. f. : bête de rebut, femme acariâtre, pécore. *Vieule péque.*

PÉCHIÉ, s. m. : pêcher. R. *pêche* de *persica.*

PĒE, s. f. : payeur, débiteur. *Ch'ēe eune mōvouēze pēe.* R. *paca(re).* V. *pouéyé* et *pouēe.*

+ PEL, s. m. : poil. R. *pilum.*

PÉLE, s. f. : pelle, bêche. — *Péle a mar :* pelle en bois d'une

[1] On se sert de la pave pour rempailler les chaises.

seule pièce qui sert à porter le marc, à remuer le grain, etc. R. *pala.*

P'lé, v. a. : peler. R. *pilare.* Cf. it. *pelare.*

D. *P'lar,* s. m. : chêne dont on a enlevé la peau.

P'leūre, s. f. : pelure.

P'l(e)ūré, v. a. : enlever la peau, la pelure.

P'leūze, s. f. : mite, insecte qui ronge les étoffes et en particulier les peaux.

P'loūze, s. f. : espèce de pholade. Cf. *derte,* 2.

P'lōqu(i)é, s. m. : écorcheur.

P'léte, s. f. : morceau de peau de mouton que l'on met sur les sabots. R. *pellis.*

Pél'qu(i)é, s. m. : pelletier; nom, dans le canton de Trévières, de l'espèce de crabe appelée *cllacar* à Bayeux et *étrile* à Caen (*Portunus puber*).

P'liche, s. f. : pelisse (*pellicea*).

P'lichon, s. m. : petite pelisse.

P'lote, s. f. : pelote, boule de neige. R. *pila.*

D. *P'loté,* 1° v. a.-n. : couvrir, en parlant des chiens, etc.; jeter des boules de neige. 2° v. r. : se battre avec des boules de neige.

Pĕqu(i)é, v. a. n. : pêcher. R. **piscare.*

D. *Pĕque,* s. f. : pêche, chiffon.

Pĕque-boe, s. m. : barre transversale qui réunit les deux manchons de la charrue.

Pĕqueū, s. m. : pêcheur.

Pĕqu(i)ère, s. f. : chiffonnière.

Pĕrchié, v. a. : percer. R. (?)

D. *Pĕrche,* s. f. : perce, trou.

Pĕrche-bouèe, s. m. : espèce de pic (*Picus minor*).

+ *Pĕrche-oréle,* s. f. : perce-oreille (*Forficula auricularia.*). V. *pinche-oréle.*

Perche-pouque, s. m. : nom du *Scandix pecten-veneris.*

Pĕre, s. f. : poire. R. *pirus.*

D. *Périé,* s. m. : poirier.

P'ré, s. m. : poiré.

Péré, v. a. : égaliser, mettre de niveau, arranger. R. *par.*

D. *Péroté,* v. a. : attifer, arranger avec soin,

Péré, s. m. : chaussée, mot conservé dans le *Péré Hérou,* route et pont situés près de Trévières. R. *petra.*

D. *Péréle,* s. f. : terrain pierreux; nom propre.

Péréte, s. f. : oie femelle. R. *petrus.*

Péri, s. m. : péril. *O péri d' sa vie.* R. *periculum.*

Pĕrlicoqué, s. m. : espèce de mannequin placé dans un arbre, etc. et qui se balance au vent. R. *perli* pour *perqui* et *coquet.*

Péroqué, s. m. : espèce de labre appelé aussi carpe de mer (*Labrus bergylta* ou *maculatus*).

Pérozine, s. f. : poix résine. R. *picem* et *resinam.*

1. † Pĕrque, s. f. : perche (*Perca fluviatilis*). R. *perca.*

2. PĚRQUE, s. f. : 1° perche (appui); 2° mesure de 22 ou de 24 pieds carrés. R. *pertica.*

D. *Pěrco,* s. m. : petite perche.

Pěrcoū, s. m. : perchoir.

Pěrqu(i)é, v. a. : 1° percher; 2° mesurer, *percher;* 3° v. r. : se percher. *Ou qu'il ée pěrqui?*

PĚRSIYÉTE, s. f. : espèce de lézard qui se tient dans les plants de persil. R. *petroselinum.*

1. PÉ(s) ou PÉE, s. m. : poids. R. *pensum.*

D. *Pézou,* s. m. : paysan, lourdaud.

2. PÉ(s) ou PÉE, s. m. : pois, haricot. R. *pisum.*

Pée écalé : petits pois.

Pée sān-z écale : pois verts.

Pée cā : pois des champs (*Pisum arvense*).

Pée-z anglée : petits haricots à rames, haricots verts. Cf. *Pée prodome.*

Pée sān rame : haricots nains.

Pée-d' souéson : flageolets, gros haricots.

D. *Pézā,* s. m, : fanes de pois, etc.

+*Péz'ri,* s. m. : champ de pois.

PÉSON, s. m. : poisson. R. **piscionem.*

D. *Pésogné :* s. m. : poissonnier, marchand de poisson.

Péson'rie, s. f. : marché au poisson.

PÉTÉ, v. n. : *id.* R. *pedere.*

D. *Pétar,* s. m. : 1° branche de sureau évidée, dont les enfants se servent pour lancer, à l'aide d'une baguette, des balles de filasse[1]; 2° derrière.

Pétériā, s. m. pl. : gambades de bestiaux pris d'un accès de gaieté.

Péteū, s. m. : poltron, lâche.

Pétiyé, v. n. : petiller.

Pétoche, s. f. : chandelle de mauvaise qualité qui brûle en petillant.

Pétrā, s. m. : homme grossier, lourdaud.

P'TĚTE, ad. : peut-être. R. **potet essere.*

P'TI, a. m., P'TITE, a. f. : petit(e). — *P'tite d' mer :* alouette de mer (*Tringa subarcuata*). R. c. *pid.*

D. *P'quio, péquio,* a.-s. m. *P'quiote, péquiote,* a.-s. f. : petit enfant. *L' péquio.*

P'quiotin, péquiotin, a. : tout petit.

PÉTOUIN, s. m. : équarrisseur.

D. *Pétouiné,* v. n. : (terme de boucher) mal découper la viande.

PÉTRAL, PÉTRA, s. m. : 1° poitrail; 2° barre du pressoir. R. **pectoraculum.*

PÉTRI, v. a. : pétrir. R. *pistrire.*

D. *Pétri,* s. m. : pétrin. R. *pistrinum.*

PÉTRINE, PÉTRĚNE, *POUÉTRĚNE, s. f. : poitrine. R. **pectorina.*

PÉTRO, s. m. : rossignol de muraille (*Motacilla phœnicurus*). R. Pour *prêtro*, dim. de *prêtre.*

[1] Dans quelques localités on lui donne le nom de *cane pétouère.*

PÉTRON, mot qui entre dans la composition des substantifs *pétron-jaqué*, *pétron-miné*, qui signifient l'un et l'autre : point du jour, mot à mot, réveil de l'écureuil, du chat. *S'levé o pétron-jaqué.*

PEŪ, POŪ, s. f. : peur. R. *pavorem.*

PEŪFE, s. f. : objets, habits de rebut. — *Méte à la peūfe :* mettre au rancart. Cf. l'a. fr. *pelfre* (butin), l'angl. *pelf* (richesses) et *feūpe.*

D. *Peūf'rie,* s. f. : friperie.

Peūfié, s. m. : fripier.

PEUPE, s. m. : peuple. R. *pŏpulus.*

PEUPÉLIÉ, s. m. : peuplier. R. **popularius.*

PÉVRE, s. m. : poivre. R. *pĭper.*

D. *Pēvré,* v. a. : poivrer.

PÉYO, s. m. : ligne dormante, *peille.* R. *petalum.*

PÉZAN, s. m. : paysan. R. **pagensanus.*

*PIAFE, s. f. : luxe, dépense inutile en vêtements. *É n'éme quë la piafe.*

D. **Piafé,* v. n. : faire des dépenses inutiles pour sa toilette.

**Piafeūze,* s. f. : femme qui dépense beaucoup pour sa toilette.

PIĀN, a. : puant. R. *putentem.*

D. *Pianti,* v. n. : puantir.

PIĀNÉ, v. n. : crier en parlant du paon.

PIĀYÉ, PIĀLÉ, v. n. : piailler, criailler. R. **pipaculare.*

D. *Piāl'rie,* s. f. : piaillerie, criaillerie.

PIC, s. m. : 1° ce qui est abrupte, raide. *Tou d'pic :* tout droit. 2° petit morceau, brin. *Par pic é par mic :* peu à peu, morceau à morceau, à regret. R. br. *pik* (?).

PICOUĔE[1], s. m. : pic. R. br. *pik.* Cf. *piqu(i)é.*

D. *Picouēzé,* v. n.-a. : piocher, frapper avec un pic ou un instrument pointu.

Picouāyé, v. n. a. : creuser avec le pic, donner des coups de bec.

PICO, s. m. (f. *picote*) : 1° dinde. *Èrbe a pico :* espèce d'achillée (*Achillea millefolium*). 2° espèce de barbue (*Pleuronectes flesus*). Cf. *fllonde.* R. (?) br. *pik.*

D. *Picoqu(i)é,* s. m. : juchoir en plein air pour les *picō.*

Picoteū, s. m. : barque de pêche non pontée.

PICH'NÉ, s. m. : pichenette, chiquenaude.

PICOTIN, s. m. : demi-tasse de café. R. *picoter,* fréquentatif de *piquer.*

PICRÉ, s. m. : terre argileuse mélangée de cailloux roulés. R. fr. *piquer* de l'a. *picken,* br. *pik.*

PICROLE, s. f. : rougeole. R. *id.*

PIÉ, s. m. (pl. *pī*) : pied. *Pié d' ca :* gazon d'Olympe (*Statice armeria*). R. *pedem.*

[1] «Et ces de Israel veneint as Philistins pur aguiser e le soc e le *picois.*» (*L. R.* I, 44.)

Pié-cruéle, s. f. : pie-grièche (*Lanius excubitor*). R. *pica crudelis*. Cf. *croï*.

Piéche, s. f. : pièce, champ de terre arable, morceau d'étoffe carré que les femmes s'attachaient autrefois sur la poitrine; particule négative. *Eune piéche dë chan sou, dë tère. — O l'a mi dān sa piéche. — Yān a piéche.* R. **petia*.

Piẽgne, s. m. : 1° peigne; 2° espèce de chardon à foulon (*Dipsacus silvestris*). R. **pectinem*.

D. *Piẽgné*, v. a. : peigner, battre.

Piẽgnie, s. f. : volée de coups.

Piẽre, a. : pire. R. *pejor*.

Pieū, ad. : puis. R. **posk* pour *post*.

† Pigache, s. f. : pointe de soulier, de terre. V. *pic*.

Pigné, v. n. : pleurnicher, geindre. R. (?) **pœniare*, ag. s. *pinian*.

D. *Pignar*, s. m. : pleurnichard.

Pignoche, s. f. : pointe, morceau faisant saillie. R. **piniocius* du celt. *pen* (tête, sommet).

D. †*Pignar*, s. m. : chignon.

Pignochié, v. a. : enlever par petits morceaux. *Qu'ée qu'a pignochi l'pin come cha?*

Pignoté, v. a. : prendre brin à brin.

Pignole, s. : employé dans la locution *r'trousé pignole :* s'en retourner brusquement. R. *id.* (?).

Pij(i)é, v. n.-a. : 1° † mesurer la distance incertaine d'une canique au *po*, du palet à la galoche, etc. *Pijōn.* 2° attraper. *J' vouée t' pijé.* 3° voler, dérober. R. **pediare*.

1. Pijoné, s. m. : pomme acide de forme allongée et à peau fine et rose. R. dim. de *pigeon* (*pipionem*).

2. Pijoné, v. n. : germer, bourgeonner. R. *id.*

1. Pilé, v. n.-a. : marcher sur, écraser les pommes, brasser le cidre. *No n'a pā co pilé.* R. *pilare*.

D. *Pilacré*, v. a. : fouler aux pieds.

Pilāje, s. m. : action d'écraser, de *piler* les pommes dont on fait le cidre.

Pile, s. f. : 1° auge où l'on écrase les pommes; 2° volée de coups.

Pilée, s. f. : ce qu'on *pile* de pommes en une fois.

Pilézon, s. f. : action de faire le cidre, temps où on le fait, ce qu'on *pile* de pommes en une fois.

2. Pilé, s. m. : 1° pilier; 2° espèce de canard sauvage (*Anas acuta*). R. 1° **pilarium;* 2° *piletum*, de *pila*.

Pilo, s. m. : terme enfantin, pied. *Lé p'tī pilō.* R. *pīla*.

*Pilori, s. m. : lieu foulé aux pieds, action de le fouler. R. Mot détourné de son sens primitif à cause de sa ressemblance avec *pilé, pilacré*.

Pilotin, s. m. : traverse perpendiculaire des côtés d'une voiture. R. *pīla*.

PINCHIÉ, v. a. : pincer. R. nl. *pitsen.*

D. *Pinche,* s. f. : pince.

Pinche-oréle : forficule ou perce-oreille.

Pinchéte, s. f. : pincette.

Pinchie, s. f. : pincée.

1. *Pinchon,* s. m. : tache noire qui se forme sur la peau quand on a été pincé.

2. PINCHON, s. m. : pinson (*Fringilla cœlebs*). R. c. *pink* (*id*).

D. *Pinchar,* a. : de couleur grise tirant sur le roux. *Jēman pincharde.*

PINTON, s. : qui aime à pinter. *Margo-pinton.* V. *margo* 1° et *démion.* R. *pinte*[1], ag. s. *pynt.*

1. PIO, s. m. : cidre. R. (?) πιεῖν.

2. PIO, s. f. : peau, femme de mauvaise vie. *Vieule pio.* R. *pellis.*

D. *Piōsé,* v. a. : 1° enlever la peau (V. *épiōsé*); 2° battre. *S'piōsé,* v. r. : se battre.

Piōsée, s. f. : volée de coups.

*PION, a. : ivre, interdit. R. **pedonem.*

PIORME, s. f. : pivoine. R. *pæonia,* avec épenthèse de *r.*

PIPE, s. f. : ancienne mesure de la contenance d'un demi-tonneau (environ 750 litres). R. *pipa.*

PIPÉ, v. a. : aspirer avec un fétu. R. *pipare,* de *pipa.*

D. *Pīpé,* s. m. : pipeau, tuyau de chanvre qui sert à aspirer.

PIPÉRNÉLE, s. f. : pimprenelle (*Poterium sanguisorba*). R. **pimpinella* pour *pampinella.*

PIPÉRNÉ, s. m. : pimperneau, espèce d'anguille brunâtre et à large tête (*Anguilla latirostris*). R. **pampinellus.*

PIPIE, s. f. : pépie. R. **pivita,* **pipita* pour *pituita.*

1. PIQU(I)É, v. a. : piquer, planter avec un *piqué,* prendre dans le plat avec la fourchette. *Por qué qu'il ée resté piqui ilo? — Pique o pla.* R. br. *pik,* a. *picken,* ag. s. *pican.*

D. 2. *Piqué,* s. m. : morceau de bois aiguisé par un des bouts, dont on se sert pour planter les choux, le colza, etc.; aiguillon, épine, mouillette. *Eū o piqué :* œufs à la mouillette.

Picoū, s. m. : piqueur.

Piqueure, s. f. : piqûre.

Piquéte, s. f. : lait caillé séparé du sérum et délayé dans de la crème.

3. PIQU(I)É, s. f. : pitié. R. *pietatem.*

D. *Piqu(i)eū,* a. : qui fait pitié, misérable.

Piqu(i)ābe, a. : pitoyable, qui inspire la pitié.

PIRLI, s. m. : petit bâton de 15 à 20 centimètres appointé par les deux bouts, qu'on fait rebondir en le plaçant sur un creux et qu'on lance à l'aide du *baculo;* jeu de *guillet* ou de *guiche.* V. Littré, s. v. *guillet.* R. cf. *vireli* Roq.

PIRO, s. m. : oie mâle. R. pour *pierrot,* dim. de *Pierre.*

[1] Mesure d'un demi-litre environ à Bayeux.

D. *Pirote*, s. f. : oie femelle.

Pi(s), s. m. : puits. R. *puteus*.

Pī(s), conj. : puis. *Pī qu'i l' veu* : puisqu'il le veut. V. *pieū*.

Pisié, v. n. : pisser.

D. *Pisā, pīso*, s. m. : urine.

Pīseūze, s. f. : femme dissolue.

Pīse-vinègre, s. f. : femme acariâtre.

Pisānlié, s. m. : pissenlit (*Taraxacum dens leonis*).

Pisoqu(ī)ère, s. f. : pissoir; *mentula*.

Pité, v. n. : mesurer la distance de la bille au *po*. R. *pedem*.

Pitoyābe, a. : pitoyable. V. *piqu(ī)ābe*.

Pitou, pitouée, s. m. : putois (*Mustela putorius*). R. **putidensis*.

Pivi, s. m. : vanneau huppé (*Tringa vanellus*). R. Onomatopée. Cf. angl. *peewit*.

Pīvole, s. m. : jeu qui consiste à lever le doigt chaque fois que l'on nomme un être qui vole. R. *pica volat*.

Pllache, plléche, s. f. : place, endroit où se louent les ouvriers. R. *platea*.

D. *Pllachié*, v. a. : placer.

Pllach'ron, s. m. : ouvrier qui se loue sur la *pllache*.

Pllanitre, s. m. : place, esplanade de la cathédrale de Bayeux. R. *planus*.

Pllanque, s. f. : planche, passerelle. R. **planca*.

D. *Pllanquéte*, s. f. : planchette.

Pllanqu(i)ère, s. f. : lacets en crin qui servent à prendre des oiseaux. R. Pour *pantière*, de *pantherum* avec épenthèse de *l*.

Pllante, s. f. : plante; jeunes végétaux qui doivent être replantés ailleurs. *D' la pllante d' colza* ou simplement *d' la pllante* : jeunes pieds de colza destinés à être repiqués. R. *planta*.

D. *Pllanté*, v. a. : planter, garnir d'arbres et en particulier de pommiers. *Sté pièche la ēe bïin pllantée*.

Pllān, s. m. : endroit planté de pommiers, leur réunion. *V'la un biō pllān*.

+ *Pllanchon*, s. m. : sauvageon.

Pllantar, s. m. : branche d'arbre plantée en terre pour prendre racine; l'arbre qui en est né.

+ Pllanté, s. f. : abondance. *A pllanté* : en grande quantité. Cf. angl. *plenty*. R. *plenitatem*.

Pllatène, s. f. : patène. R. *patina*, avec épenthèse de *l* par analogie avec le mot *plat*.

Pllatin, s. m. : 1° toute espèce de poisson plat; 2° espèce de pomme aplatie. R. a. *platt*.

Plléche, s. f. : place. V. *pllache*.

Plleume, s. f. : plume. R. *pluma*.

D. *Plleumé*, v. a. : plumer.

Plleure, v. n. : pleuvoir. R. *pluere*.

D. *Plleu-plleu*, s. m. : pivert (*Picus viridis*)[1].

PLLEURÉ, v. n. : pleurer. R. *plorare*.

D. *Plleuroū*, s. m. : pleureur.

Plleurnichié, v. n. : pleurnicher.

Plleurniche, s. m. : pleurnicheur. *Grān plleurniche*.

PLLI, s. f. : plie (*Pleuronectes plica*). R. *plica*.

PLLIN, 1° a. : plein. *Tou pllin :* beaucoup. *Yān a tou pllin.* 2° s. m. : pleine mer. *La mé ba l'pllin.*

PLLION, s. m. : pièce de bois qui sert à maintenir le coutre de la charrue. R. *plicare*.

PLLONJIÉ, v. n. : plonger. R. **plumbicare*.

PLLUQUE, s. f. : peluche, ce qu'on peut éplucher ou enlever. R. **pilucca*.

D. *Pllucoté*, v. n. : manger grain à grain, éplucher ce qui se trouve de bon dans quelque chose.

Plluquéte, s. f. : débris. V. *épluquéte*.

PO, s. m. : 1° pot, mesure de deux litres; 2° trou qui sert à jouer aux noix, etc. R. c. *pot*.

D. *Poboule*, s. f. : cuisine sans apprêt. *Fère la poboule*. R. *pot, bullire*.

Poché, poch'té, v. n. : jeter les noix, etc. dans le *po*. *Joué a poch'té*[2].

*POCHĀ, *POCHÉ, s. m. : pâté d'encre. R. ag. s. *pocca*.

POJE, s. f. : trou au jeu de noix (Creully). V. *po*.

D. *Pojé*, v. n. : jeter les noix dans le *po*.

POLINE, s. f. : Apolline.

POLITE, s. m. : Hippolyte.

POMÉLIÉRE, s. f. : hellébore vert (*Helleborus viridis*). R. (?) *pomme*.

POM'ROLE, s. f. : primevère (*Primula vulgaris*). V. *prim'role*.

POME, s. f. : pomme, R. **poma*[3].

D. *Po(u)māje*, s. m. : nature et qualité de pommes à cidre.

Po(u)mé, s. m. : cidre.

Po(u)mēzon, s. f. : saison des pommes.

Poumié, s. m. : pommier. pl. *poumī*.

Po(u)meū, a. : qui produit ou a des pommes[4].

POMIĀ, s. m. pl. : rayons de miel.

POMON, s. m. : poumon. R. *pulmonem*.

D. *Pomonic*, a. : pulmonique.

PONDE, v. n. : pondre; p. p. *pōn* et *ponu*. R. *pondere*.

PONÉ, v. n. : *id.*, d'où les formes *pone*, *ponēe*, *pon'rōn*. R. **pondre*.

D. *Pone*, s. f. : ponte, œufs pondus.

Ponéte, s. f. : anus de la poule.

[1] Le cri du pivert est supposé être un signe de pluie.

[2] Ce jeu consiste simplement à jeter les noix dans le *po;* on perd ou on gagne suivant que le nombre de celles qui y restent est impair ou pair.

[3] *Flleur n'ēe pā pome, pome n'ēe pā bēre.*

[4] *Anée vanteūze, anée pomeūze.*

Poneüze, a. s. f. : (poule) pondeuse.
Ponèzon, s. f. : temps de la ponte.

PON'LÉ, v. n. : pouliner. — *Pon'lée*, p. p. : jument qui a fait son poulain. R. **pullinare*, avec transposition de *l* et de *n*.

*PONSÉ, v. a. : presser. R. *pumicem*.

POR, prép. : pour. — *Por mèe quë :* lorsque, dès que. R. *pro*.

PORJÉ, s. m. : enduit de chaux dont on revêt les murailles. R. *projactum*.

D. *Porj'té, porjété*, v. a. : recrépir (un mur).

PORS'LÉ, s. m. : porc salé. R. *porcus *salatus*.

PORSIEURE, PORSIEUVRE, v. a. : poursuivre. R. **persequere*.

D. *Porsieute*, s. f. : poursuite.

PORTAL, s. m. : portail, porte cochère, R. **portaculum*.

PORTEŪ, s. m. : porteur. *Porteū d' contrinte*. R. *portare*.

*POSTE, s. m. : facteur. R. *positus*.

POSTEURE, s. f. : posture. R. *positura*.

POTE, s. f. : soupière. R. **pota*.

PŌTÉ, s. m. : poteau. R. **postellus*, dim. de *postis*.

1. POTIN, s. m. : fonte de fer. R. c. *pot*.

2. POTIN, s. m. : tapage. *Fère du potin*. R. (?) *id*.

D. *Potiné*, v. n. : bavarder, rabâcher.
Potigné, s. m. : bavard.

POUĀN, a. : puant. Cf. *piān*. R. *putentem*.

D. *Pouanti*, v. n. : puantir.

POUCHIN, s. m. : poussin. R. *pullicenus*.

D. *Pouchinée*, s. f. : couvée.
Pouchignère, s. f. : les Pléiades.

POUÉNE, s. f. : peine. R. *pœna*.

POUÉRÉE, PORÉE, s. f. : poireau. R. **porrata*.

D. *Pouéréte*, s. f. : poireau.
Pouérion, porion, s. m. : 1° narcisse jaune (*Narcissus pseudo-narcissus*)[1]; 2° verrue.

POUÉSON, s. m. : pieu en bois ou en fer, qui sert à retenir le *quèr*. R. corruption de *poinçon* (*punctionem*).

POUÉTE, v. n. : paître. R. *pascere*.

D. *Pouèti*, s. m. : pâturage, pré.

1. POUÉE, s. f. : paix. *Tou-t an pouèe :* tout doucement, assez bien. *Cha va tout an pouèe*. R. *pacem*.

2. POUÉE, s. m. : pays. *Pouèe d'amōn :* environs de Caen et la contrée qui est au delà. — *Bā pouèe :* les marais de Trévières à Isigny. R. *pagus*.

POUÉYÉ, v. a. : payer. R. *pacare*.

D. *Pouèe*, s. f. : paye, payeur. *Mōvouèse pouèe*. V. *pèe*.

[1] *Dé pouériōn por lé garsōn, dé pom'role por lé fole, dé pāquéte por lé fiyéte, (dé jānèe por lé fisèe), dé coucou por lé fou.*

Pouëzon, s. f. : 1° poison, chose mauvaise à boire. *Ch'èe d' la pouëzon.* — 2° femme méprisable. *Vieule pouëzon.* R. *potionem.*

Poufi, a. : bouffi. R. a. *puffen.*

Poufiase, s. f. : femme légère. R. *pouf* (coiffure).

1. Pouin, s. m. : pain. R. *panis.*

2. Pouin, s. m. : poing. R. *pugnus.*

D. *Pouégnie, pognie,* s. f. : poignée.

Pouëgne, pogne, s. f. : force du poing.

Pouégnasé, v. a. : manier rudement.

3. Pouin, ad. : point. *Poin an tou :* pas du tout. R. **punctum.*

Poule, s. f. *id. Poule mouéyie :* homme sans énergie. R. *pulla.*

D. *Poulié,* s. m. : 1° poulailler; 2° fiente de poules.

Pouléte, s. f. : petite poule, ampoule. *Grase pouléte :* anserine blanchâtre (*Chenopodium album*). — *Pouléte o bon Gueu :* roitelet. V. *rébllo.*

Pouliche, s. f. : pouline, *pouliche* [1]. R. *pullicem.*

Poulin, s. m. : 1° poulain; 2° châssis de bois sur lequel on fait glisser les tonneaux. R. *pullinus.*

D. *Poul'né,* v. n. : pouliner. *Jëman poul'née.* Cf. *pon'lé.*

Poul'gnère, s. f. : (jument) poulinière.

Pouōre, pōre, a. : pauvre. R. *pauperem.*

Pouorcachié, v. a. : pourchasser. R. **procaptiare.*

Pouōri, v. n. : pourrir. R. **putrire.*

Pouorjolé, porjolé, 1° v. a. : porter avec soin d'un endroit à un autre. 2° *s' pouorjolé,* v. r. : prendre ses aises, se prélasser. R. *pro* et n. *jól,* mois du solstice d'hiver, *yule,* fêtes qui s'y célébraient (Vigfusson, *Icelandic-english dictionary*). Cf. dan. et suéd. *jul,* fête de la Noël [2].

Pouorliqu(i)é (s'), v. r. : se pourlécher (les lèvres). V. *liqu(i)é.*

Poupar, s. m. : crabe, tourteau (*Cancer pagurus*). V. *grape.* R. *pupa.*

Pouque, *pouche, s. f. : petit sac. R. ag. s. *pocca.*

D. *Pouquéte,* s. f. : poche, pochette.

Pouquie, s. f. : plein une *pouque.*

Pousié, v. a. : pousser. R. *pulsare.*

D. *Pouseū,* s. m. : filet qui sert à prendre la crevette grise (Courseulles). Cf. *buhoqu(i)é, boutoū,* etc.

Pousie, s. f. : effroi subit. *Cha ya doné eune pousie.*

Pouteure, s. f. : farine qu'on donne aux bestiaux. R. *pultem.*

Pouvé, v. a. : pouvoir. R. **potēre.*

Poūyar, a. s. m. : misérable, qui est couvert de poux, pouilleux; perdreau trop jeune pour être tué. R. **peduculus,* pour *pediculus.*

Poūyo, s. m. : espèce de grimpereau (*Silvia fitis*). R. *id.*

[1] C'est ce mot normand *pouliche,* qui, depuis le xvii[e] siècle, s'est substitué au français *pouline.*

[2] C'est le radical de *joli,* signifiant à l'origine *gai,* angl. *jolly, id.*

Prā, s. f. : charogne, femme de mauvaise vie. *Vieule prā*. R. nl. *prat* (fastosus), ag. s. *praet* (astutus).

Prande, v. a. : prendre; p. p. *prīn :* caillé, en parlant du lait. R. *pr(eh)endere*.

D. *Prinse*, s. f. : prise.

Prěchié, v. n. : prêcher, parler. *Prèche a mé :* viens me parler. R. *predicare*.

D. *Prêcheū*, s. m. prêcheur, beau parleur.

Présı, a. : pourri, altéré, en parlant du bois. Cf. fr. *pressis*.

Prěsié, v. a. : presser. R. *pressare*.

D. *Présoū*, s. m. : pressoir.

Prěte, s. m. : prêtre. R. *presbyter*.

Prétintāle, s. f. : attirail, clochette attachée au cou d'un cheval.

Preū, ad. : près. R. *pressus*.

Preuche, a. : proche. R. **propius*.

Preūlé, v. a. : pelurer, enlever la peau. R. pour *p'leūré* (v. ce mot) par transposition de *l* et de *r*.

Preune, s. f. : prune. R. **pruna*.

D. *Preunéle*, s. f. : prune sauvage. *V. chinéle*.

Preugné, *preunélié*, s. m. : prunier, prunellier. *So come un preugné*.

Prim'role, s. f. : nom de la primevère dans quelques localités. R. **primurola*, pour **primulola*.

† Prin, pré, a. : premier. R. *primus*.

Prīzié, v. a. : 1° priser (apprécier); 2° priser (aspirer par le nez du tabac en poudre). R. 1° *pretiare;* 2° *prensus*.

*Probitěre, s. m. : presbytère. V. *prête*.

Prodome, s. m. : surnom d'une espèce de petits haricots à rames. *Pée prodome*. R. *providus*, *homo*.

Pro(u)méte, v. a. : promettre. R. *promittere*.

Prononchié, v. a. : prononcer. R. *pronuntiare*.

Prouvābe, a. : probable. R. *probabilis*.

Pu, ad. : plus. *Pu tō :* plus tôt. R. *plus*.

Puche, s. f. : puce. R. *pulicem*.

D. *Puch'ron*, s. m. : puceron.

Puchié, v. a. : puiser, couler la lessive. *No-z échanje agneu, d'mouin no puch'ra, é apreū d'mouin no lav'ra*. R. **putiare* de *puteus*.

Puchié, s. m. : vase en terre, de la contenance d'un double litre environ, qui sert à puiser de l'eau, du cidre, etc. et en particulier à *puchié* la lessive. R. C'est le mot *piché*, de *βῖκος*, angl. *pitcher*, modifié sous l'influence du verbe *puchié*.

Puéte, s. f. : mauvaise chandelle qui pue en brûlant. R. *putere*. Cf. *pouān*.

Puni, v. a. : punir. R. *punire*.

D. *Punisābe*, a. : punissable.

Puré, v. n. : dégoutter. *Puré l'yo.* Cf. *épuré.* R. *purare*[1].

D. *Purãn*, a. : trempé. *J'sieũ tou purãn :* je suis mouillé jusqu'aux os, traversé.

Purin, s. m. : jus de fumier[2].

Puroté, v. n. : tomber goutte à goutte.

C. Joret.

Caulae, colum, coleus.

Caulae est un parc à brebis. Ce mot étant un pluriel, il est clair qu'il désigne proprement non le parc, mais les parties constitutives du parc, c'est-à-dire des treillis plus ou moins grossiers et plus ou moins serrés, faits de pièces de bois. On comprend ainsi aisément la figure poétique employée par Lucrèce (III, 255) et d'après laquelle les parties de l'âme s'échappent *per caulas corporis omnes.* Il eût dû suffire de ce passage pour faire comprendre aux anciens, et à ceux des modernes qui les ont copiés, qu'il est ridicule de tirer *caulae* du grec *αὐλή.*

Cōlum désigne un tamis en vannerie pour passer les liquides, une nasse à prendre le poisson et aussi, dit-on, une passoire en métal. De *colum* dérive le verbe *cōlare*, tamiser. Il y a donc un rapport de sens on ne peut plus étroit entre *colum* et *caulae ;* d'où il résulte que *colum* est pour **caulum.*

L'idée commune contenue dans *colum* et *caulae* est celle d'un treillis. Il ne faut pas, comme l'a fait M. Curtius, traduire *caulae* par *Höhlungen* et rapprocher ce mot de *cavus.*

Cōleus est peut-être pour **cauleus.* Ce mot aurait signifié d'abord une sorte de réseau, puis une bourse. Comparer l'emploi français de ce dernier mot.

L. Havet.

[1] Cf. *Mém. de la Société de linguistique*, III, 417, où j'ai eu tort de dire que *puré* était particulier au patois normand; ce verbe se trouve aussi, en effet, avec le sens actif de « essorer » dans le patois du Berry. (Comte Jaubert, *Glossaire du centre de la France.*) C'est ce mot *purare*, d'ailleurs, qui me paraît, par l'intermédiaire du normand, avoir donné à l'anglais le verbe *to pour* (couler, verser), dont l'origine est douteuse, et que Éd. Müller (*Etym. Wörterb.* s. v. *pour*) voudrait expliquer par le b. a. *purren :* fouiller, agiter.

[2] On pourrait ajouter à ces mots le vocable *purée*, à la fois normand et français; il me semble incontestable, en effet, qu'il vient de *puré* et non de **piperata*, comme l'a proposé M. Brachet. (Voir *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1879, p. 173.)

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATRIÈME

3e FASCICULE



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1880

3e fascicule. *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (suite). — *L. Havet*, notes de grammaire (génitifs pronominaux latins en *ius*, confusion de la lettre [illegible] sur un passage du grammairien [illegible]; sur les divers sons du [illegible] grec). — *F. de Saussure*, le suffixe -*t*-. — *C. Joret*, le patois normand du Bessin. — Variétés : *Bréal*, mots latins exprimant des dispositions morales (*clemens*, [illegible], etc. — *L. Havet*, [illegible].

4e fascicule. *Vinson*, notes pour servir à l'histoire des [illegible]. — *Bréal*, sur un passage des Tables eugubines. Le mot ombrien [illegible] désigne-t-il des dieux ou des officiers ? — *F. de Saussure*, remarques de grammaire et de phonétique : Sur une classe de verbes latins en -*eo*. *Ai* latin changé en *ei*. [illegible] — *J. [illegible]*, [illegible]. — *Bréal*, sur le nombre des cas de la déclinaison indo-européenne.

5e fascicule. *D'Arbois de Jubainville*, la mythologie grecque et l'histoire de l'Europe occidentale. — *F. de Saussure*, essai d'une distinction des différents *a* indo-européens. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin (suite). — Variétés : *Bréal*, [illegible]. — *L. Havet*, [illegible]. — *C. Joret*, [illegible]. — *O. [illegible]*, [illegible].

TOME IV.

1er fascicule. *H. Sayce*, la position de l'article défini. — *A. Barth*, formes irrégulières dans le Bhagavata-purana. — *D'Arbois de Jubainville*, Hérodote et la géographie de l'Europe occidentale. — *L. Havet*, notes de phonétique. Les syllabes [illegible]. L'ordre de l'alphabet dévanâgarî. — *M. Guyard*, une particularité de l'accentuation française. — *J. Loth*, études bretonnes. Un verbe [illegible]. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin (suite). — Variétés : *Bréal* et *L. Havet*, étymologies.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique :

32e fascicule. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques), par E. LEDRAIN, de la Bibliothèque nationale. 1re partie ... 12 fr.

39e fascicule. L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. POGNON, élève de l'École des Hautes Études, attaché au ministère des Affaires étrangères. 1re partie ... 6 fr.

WEIL (H.). *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes.* Nouvelle édition in-8. ... [illegible] fr.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

[illegible] (L.). Histoire des participes français. 1 vol. in-8 ... [illegible] fr.
— De neutrali genere quid factum sit in gallica lingua, in-8. ... [illegible]

[illegible]

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATRIÈME

3e FASCICULE



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1880

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME FASCICULE

CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'A CE JOUR

TOME I.

1er fascicule. Table des matières du premier volume : Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. — *Egger,* de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. — *Menier,* de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronoms latins. — *D'Arbois de Jubainville,* étude sur le verbe auxiliaire breton *Kaout* « *avoir* ». — *Bréal,* les progrès de la grammaire comparée. — *G. Paris, Vapidus* «*fade* ». — *Mowat,* les noms propres latins en *atius.*

2e fascicule. *Renan,* sur les formes du verbe sémitique. — *Thurot,* observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — *Gaussin,* un mot sur le rothacisme dans la langue latine. — *D'Arbois de Jubainville,* étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — *Meyer,* phonétique provençale *o.* — *Bréal,* les doublets latins. — *Mowat,* de la déformation dans les noms propres. — *G. Paris, Gens, Giens.*

3e fascicule. *Bréal,* le thème pronominal *da.* — *Ploix,* étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine *Div.* — *Thur t,* observations sur la place de la négation *non* en latin. — *Meyer,* phonétique française *an* et *en* toniques. — *Robiou,* recherches sur l'étymologie du mot *Thalassiot.* — *Bréal, Necessum,* 'Ανάγκη. — *G. Paris,* étymologies françaises. *Bouvreuil; Cahier ; Caserne ; à l'envi ; Lormier ; Moïse.*

4e fascicule. *Mowat,* les noms familiers chez les Romains. — *Baudry,* sur le mot Προμηθεύς — *Bailly,* de la diphtongue ει substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα (συν)είλοχα, εἴληχα, εἴρηκα, εἵμαρμαι. — *D'Arbois de Jubainville,* étude sur le thème *vêcha* dans la langue franque de l'époque mérovingienne. — *Brachet,* Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. — *G. Paris,* le petit Poucet. — *Bréal,* l'adverbe *ani* en sanscrit. Du même, *Claudo.* — *Meunier,* Καβάλλης et ses descendants, *Paras,* Πέρπερος *Perperus. Pejor. Pessimus. Reciprocus. Recuperare. Proximus.* — *Baudry, Singultus.* — *Goldschmidt, Chromu, srâma, Yuvâku.* — *D'Arbois de Jubainville, au* = *a* en latin. — L'*i* consonne et le *j* français. — *Brachet,* dans quelles conditions les voyelles latines *e, i* deviennent-elles *a* dans les langues romanes ? — *Fournier,* sur l'étymologie du mot *orange.*

SUR

LA FORMATION DES THÈMES TRILITÈRES

EN ÉGYPTIEN.

En égyptien, la plupart des racines se présentent sous trois aspects différents. Elles sont bilitères, KH*e*R « tomber, renverser »; trilitères, par doublement d'une des lettres constitutives de la racine, KHR*e*R, ou par adjonction d'une lettre étrangère à la racine, S-KH*e*R, KH*e*R-T; quadrilitères, par redoublement des deux lettres de la racine bilitère, KH*e*RKH*e*R. Je veux exposer les procédés divers dont les Égyptiens se sont servis pour développer les racines bilitères qui forment le fond de la langue, et l'origine probable des différentes lettres qu'ils ont ajoutées à ces racines pour les élever à l'état trilitère.

I

Les mots de trois lèttres dans lesquels deux des lettres sont identiques me paraissent avoir été dérivés mécaniquement des racines de deux lettres correspondantes. La langue a commencé par redoubler les racines de deux lettres, de manière à en former des mots de quatre lettres : de ces mots de quatre lettres sont sorties, par chute d'une des quatre lettres, trois formes de trois lettres, différant l'une de l'autre par la position de la lettre doublée.


Racine bilitère : KH*e*B « danser, sauter ».
Racine quadrilitère : KH*e*BKH*e*B.

1° KHB*e*B; 2° KH*e*KHB; 3° KHB*e*KH.

Toutes les racines égyptiennes de deux lettres ne se présentent pas à nous avec le cortège complet de leurs formes quadrilitères et trilitères : presque toutes possèdent, avec leur forme quadrili-

tère, une ou deux des formes trilitères dérivées. Il est probable que l'étude de textes encore inédits multipliera le nombre des formes trilitères connues, et qu'un jour on pourra dresser, pour la plupart des racines égyptiennes, le tableau idéal que je viens de dresser pour la racine KHEB.

De tous les moyens de développer le sens d'une racine, le plus simple est le redoublement complet de la racine. En égyptien, comme ailleurs, le redoublement eut d'abord pour objet de faire ressortir l'action et d'en doubler pour ainsi dire la valeur. Si QON veut dire «frapper», QONQEN signifiera «rouer de coups, écraser, briser en morceaux». Toutefois, le redoublement du thème est le plus souvent une simple modification extérieure du mot, que n'accompagne aucune modification de l'idée. SONSEN «respirer», KHOBKHEB «danser», n'ont pas plus de force que ou KHEB : ce sont des variantes de mots qui ne répondent à aucune nuance de sens.

POT «fouler aux pieds»,	POTPET;
MON «s'élancer»,	MONMEN;
ROŠ «se réjouir»,	ROŠREŠ.

De même en copte :

ϩⲱⲛ, T., M., *jubere, imperare,*	ϩⲟⲛϩⲉⲛ, ϩⲉⲛϩⲱⲛ, M., *jubere;*
Ⲃⲱⲣ, T., *depellere, extrudere,*	ⲃⲉⲣⲃⲱⲣ, ⲃⲟⲣⲃⲉⲣ, M., *ejicere, projicere;*
Ⲧⲱⲣ, T., *infigi,*	ⲧ̄ⲣⲧⲱⲣ, ⲧⲟⲣⲧ̄ⲣ, T., *infigi;*
ϩⲱⲙ, T., *calcare, conculcare,*	ϩⲙϩⲙ, T., ϩⲉⲙϩⲱⲙ, M., *conculcare.*

Le redoublement de la racine, tout en donnant plus de variété à l'expression, allait contre une des tendances les mieux caractérisées de la langue : celle de n'attribuer à chaque racine qu'une voyelle, ou deux au plus, si l'on compte la voyelle finale. Dans le copte, la plupart des racines de trois lettres n'ont qu'une voyelle, la voyelle finale de l'ancienne langue étant tombée :

Ⲥⲱⲧⲙ, T., [ⲥⲱⲧⲉⲙ, M.], *audire,* SOTMOU;

ⲚⲞⲦⲘ, T., *hilaris, jucundus*, [hiéroglyphes] NOTMOU;

ϭⲱⲣϭ, T., *insidiari*, [hiéroglyphes] GORGOU.

De quelque manière qu'on essaye de les prononcer, des formes telles que QONQEN, KHOBKHEB et ROŠREŠ, ne pourront jamais être que des mots de deux syllabes, à moins qu'on ne tourne la difficulté en supprimant l'une des consonnes. C'est ce que fit l'égyptien, et comme, dans les mots, les lettres les moins exposées à disparaître sont celle qui est à l'attaque et celles sur lesquelles portent l'accent, il conserva toujours, des quatre lettres qui composaient les formes quadrilitères, la première et celles sur lesquelles portait l'accent du mot. Or, ces mots quadrilitères paraissent ne pas avoir eu une accentuation bien fixe. Si l'on prend le copte, qui reproduit fidèlement dans la plupart des cas les particularités de l'ancienne langue, et qu'on y examine les quadrilitères, on verra que la place de la voyelle forte, celle sur laquelle porte l'accent, est variable dans le même mot :

ⲃⲱⲣ, T., *expellere* [*ebullire*], ⲃⲉⲣⲃⲣ̄, ⲃⲣⲃⲣ̄, T., ⲃⲉⲣⲃⲉⲣ, M., *ebullire;*
ⲃⲉⲣⲃⲱⲣ, ⲃⲟⲣⲃⲉⲣ, M., *ejicere, projicere;*

ⲑⲱϧ, M., *miscere*, ⲑⲉϧⲑⲱϧ, ⲑⲟϧⲑⲉϧ, *turbare, miscere;*

ⲗⲱⲕ, T., *mollis*, [ϯ]ⲗⲟⲕⲗⲉⲕ, T., *emollire*, [ⲉⲥ]ⲗⲉⲕⲗⲱⲕ, T., *mollis;*

[hiéroglyphes] MÓKOU «songer à», ⲙⲉⲕⲙⲟⲩⲕ, T., *considerare*, ⲙⲟⲕⲙⲉⲕ, T.;

ⲥⲗⲥⲗ, T., ⲥⲗⲥⲱⲗ, ⲥⲉⲗⲥⲱⲗ, T., ⲥⲟⲗⲥⲗ, T., *consolare;*

[hiéroglyphes] SPOP «prier», ⲥⲡⲥⲱⲡ, T., *rogare*, ⲥⲟⲡⲥⲉⲡ, M., *allicere.*

De plus, l'adjonction des suffixes, rompant l'équilibre du mot, déplaçait l'accent et changeait la pesanteur relative des syllabes. En résumé, pour ramener à la prononciation monosyllabe le thème dissyllabe quadrilitère, l'égyptien, selon les circonstances, pouvait laisser tomber dans la prononciation l'une quelconque des quatre lettres radicales d'un même mot, à l'exception de la

première. Si dans ⲧⲟⲕⲏⲧⲉⲕⲏ, forme quadrilitère de ⲧⲟⲕⲏ « mêler, confondre », l'accent, pour une raison quelconque, était sur la seconde syllabe, comme dans le dérivé copte ϣⲉϥ-ϣⲱϥ, c'était la première syllabe qui perdait une lettre; si l'accent était sur la première, comme dans ϣⲟϥϣⲉϥ, c'était la seconde syllabe qui perdait une lettre. En résumé, *sopsepou* « prier » donne, par chute de la deuxième radicale dans la première syllabe, *sospou;* par chute de la troisième radicale dans la seconde syllabe, *soppou* ou *spopou;* par chute de la quatrième radicale dans la seconde syllabe, *sopsou.* Chaque monosyllabe bilitère élevé à la deuxième puissance put servir de source commune à trois radicaux trilitères monosyllabiques, offrant tous la même signification.

En copte, le nombre des formes trilitères s'est restreint. On ne trouve plus guère, à côté de la forme bilitère primitive et de la forme quadrilitère, qu'une seule des formes trilitères dérivées, celle qui est produite par la chute de la quatrième radicale dans la seconde syllabe du mot de quatre lettres : les autres ne subsistent plus qu'à l'état d'exception.

Ⲧⲱⲣⲧⲉⲣ *escalier,*	ⲧⲱⲣⲧ T.,	ⲧⲱⲧⲉⲣ "	"
ϩⲟϫϩⲉϫ *premere, comprimere,*	ϩⲁϫϩ	"	"
Ⲕⲉⲙⲕⲉⲙ M., *tympanum,*	"	ⲕⲟⲩⲕⲙ T.,	"
Ⲕⲃⲁ T., *refrigerare,*	"	"	ϫⲃⲟⲃ M.
Ⲕⲗ *volvere, convolvere,*	"	"	ⲕⲗⲁⲗ, ϫⲗⲁⲗ *collare;* ⲕⲟⲩⲗⲱⲗ *involvere;*
"	ϣⲛⲟϣ ϣⲟⲛϣ *putredo,*	"	"
ϩⲉⲣⲓ *quiescere,*	"	"	ϩⲣⲟⲩⲣ *sedari;*

ϩⲉⲃ	"	"	ϩⲃⲃⲉ
aratrum,			
"	"	ϫⲱϫⲉⲃ	"
		contrahere,	
ϭⲏⲛ	"	"	ϭⲛⲟⲛ
T., *mollis*,			
ϭⲛⲁⲩ	"	"	ϭⲉⲛⲛⲉ
M., *cunctari*, *morari*,			*piger*.

Ce qui en reste suffit à nous montrer la place que prenait la voyelle entre les trois consonnes à l'époque copte, et, par suite, à l'époque pharaonique.

II

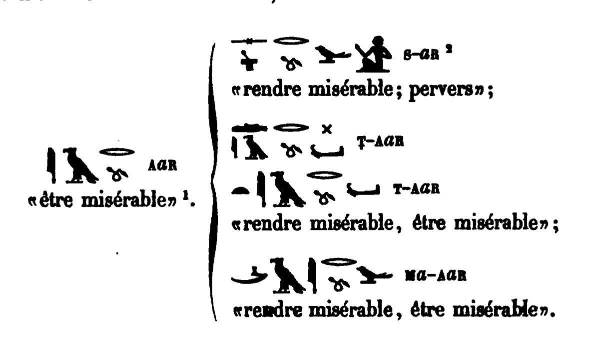
Les lettres étrangères qu'on ajoute à la racine afin de la faire passer de l'état bilitère à l'état trilitère ont, pour partie, une valeur grammaticale bien définie. On les trouve alors soit au commencement, soit à la fin du mot, en première ou en troisième radicale.

1° Les lettres étrangères à valeur grammaticale bien définie qu'on ajoute au commencement du mot sont :

S :	,	;
T, plus tard :	,	, ;
T′ :	,	;
B;	"	"
M, MA, MÂ.	"	"

La valeur de toutes ces lettres est connue. Au courant de la langue, elles ont encore une fonction propre, et servent à former des causatifs : KHER «tomber» et S-KHER «faire tomber, abattre». Il n'y a pas de racine qui n'ait, à côté de sa forme simple, une forme causative en : les thèmes dérivés par l'adjonction de l'une quelconque des autres lettres sont plus rares. Les mots qui les ont reçues en préfixe ne tardent pas

à perdre le sens causatif pour prendre dans l'usage le sens des racines d'où ils ont été déduits, et deviennent une lettre radicale :



Le sens causatif premier disparaît alors si bien que plusieurs des verbes ainsi formés prennent parfois une des lettres causatives et donnent naissance à des causatifs de causatifs :

1° MA-AR, 2° MAAR; 3° S-M-AR, S-MAR.
1° «rendre misérable»; 3° «faire être misérable».
2° «être misérable»;

Peu de racines reçoivent en même temps les quatre formes ou trois d'entre elles : beaucoup ont deux causatifs, qui tendent à devenir de simples racines trilitères :

HAN
1° «incliner»; 2° «vase».

S-HAN
«faire incliner, s'incliner»;
T-HAN
«faire incliner, s'incliner, rendre hommage»;
R-HANOU
«faire incliner, s'incliner»;
MÂ-HAN
«vase».

Aussi n'hésiterai-je pas à considérer comme étant d'origine causative un nombre considérable de mots commençant par une des lettres S, T ou T, R, M, MÀ, MÂ, dont la forme simple existe encore dans ce que nous connaissons de la langue, ou a disparu,

[1] Ce mot n'est cité par aucun dictionnaire. J'en ai relevé plusieurs exemples que j'aurai occasion de publier bientôt.
[2] L'origine de ce mot n'est pas certaine.

ne laissant derrière elle qu'un ou deux des dérivés trilitères de cette série :

MOTS EN S.

S-KHEN «embrasser, enfermer»,

KHEN «intérieur»;

S-KHER litt. : «ce qu'on fait tomber sur»; 1° «projection d'un objet sur un autre, dessin»; 2° «projet, dessein, condition»,

KHER «tomber», S-KHER «faire tomber»;

SO-TW «écumer», litt. : «faire cracher»; par suite : «affiner le métal, lui faire rejeter ses impuretés»,

TOW «cracher, vomir».

MOTS EN T, , T.

T-NOM, T-NOMI «s'égarer, s'éloigner de»,

NOM «reculer»;

TI-MSI «[faire enfanter], accoucheuse»,

MES «enfanter»;

T-HEM «[faire crier], crier»,

HEM, HEMHOM «crier, rugir»;

TO-BHOU, TO-BHOU «[faire crier vers], prier, supplier,»

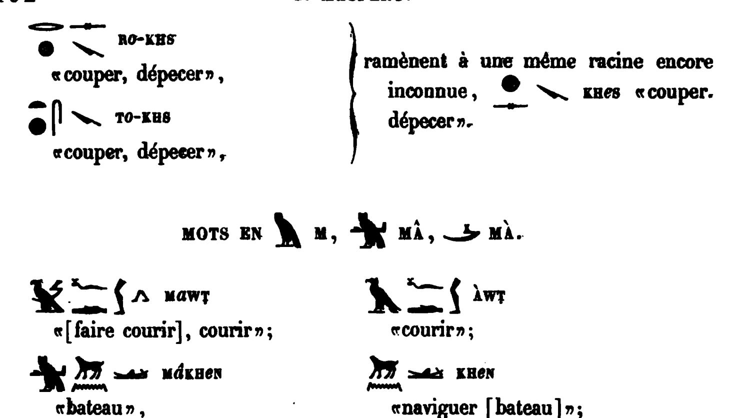
SO-BHOU «[faire crier vers], prier, supplier»,

BOHOU, BOHE[N-NOU] «crier, aboyer».

MOTS EN R.

R-MEN «bras, épaule»,

MEN «bras, épaule»;



ro-khs «couper, dépecer», to-khs «couper, dépecer», ramènent à une même racine encore inconnue, khes «couper, dépecer».

MOTS EN M, MÂ, MÀ.

mawt «[faire courir], courir»; — àwt «courir»;

mâkhen «bateau», — khen «naviguer [bateau]»;

mâts «tranchant», — tes «couper, trancher».

Les mots ainsi formés ont parfois si bien perdu leur valeur grammaticale que, dans le copte, ils n'ont plus d'autre sens que celui du simple. Cela est rendu sensible pour les mots en s, par ce fait que le copte à la sifflante causative substitua la chuintante ϣ. Les causatifs ordinaires sont donc en ϣ :

ϣⲧⲉⲙ de ⲧⲙ,

comme dans quelques textes hiéroglyphiques. Mais un certain nombre de mots anciens renfermant s causative l'ont conservée dans la langue moderne :

Cϭηρ, T. (ϣϭηρ, M.), *navigare*, — s-kir «naviguer», de kar;

Cⲁϩⲛⲉ, T., *jubere*, [ϩⲱⲛ, *jubere*], — sahnou «commander», de hônnou «ordonner»;

Cⲁϩⲛⲓ, cⲉϩⲛⲉ, M., *suppeditare, subministrare*, — sa-hnnou, de ϩⲛⲟ, honnou «approvisionner»;

Cⲑⲉρⲧⲉρ, M., *tremere*, — "

Cκρκⲱρ, T., *volutare se*, cκερκερ, M., — s-kor, de kor;

Ⲥⲗⲁϫⲗⲉϫ, ⲥⲗⲉϫⲗⲉϫ, M., ⲥⲗⲉϭⲗⲱϭ, ⲥⲗⲟϭⲗⲉϭ, ⲥⲗϭⲗⲱϭ, T., *lævigare, polire*,	«polir, finir une statue au ciseau et au polissoir»;
Ⲥⲙⲛ, T., ⲥⲉⲙⲛⲉ, M., ⲥⲉⲙⲛⲓ, M., B., *constituere*,	s-men «établir»;
Ⲥⲙⲟⲩⲣ, M., ⲡⲓ, «moustache»,	mour-t, ⲙⲟⲣⲧ, T., ⲧ, «barbe»;
Ⲥⲣⲙⲣⲱⲙ, ⲥⲣⲟⲙⲣⲉⲙ, T., *obtenebrari*,	
Ⲥⲟⲧϥ, ⲥⲱⲧϥ, T., *purus*, ⲥⲱⲧϥ, M., *effundere*,	so-tw;
Ⲥⲱϩⲡ, T., *immergi, immergere*,	[so-hpou], de hopou «se plonger dans l'eau»;
Ⲥⲁϫⲓ, T., [ϣⲁϫⲉ, M.], *sermo, loqui*,	*sa-t'otou*, de *t'ot* «dire, parler, discours».

Un des mots en ⲥ initiale du copte, ⲥⲉⲥⲃⲟϩ, M., *deprecari, deprecatio*, est des plus curieux. Il se compose de ⲥ-, factitif ancien, vocalisé ⲥⲉ, et de ⲥⲃⲟϩ, qui est l'égyptien s-bohou. Mais *so-bhou* lui-même, comme nous l'avons déjà vu plus haut, est un factitif de bohou. La racine bilitère bohou a donc donné naissance à un factitif, *so-bhou*, qui a bientôt pris le sens simple «prier, supplier», et est devenue une véritable racine trilitère, dans laquelle s, d'abord causatif, n'a plus joué que le rôle de troisième radicale. De là, la nécessité de former un nouveau causatif, sesbohou, que je n'ai pas encore rencontré en égyptien, mais dont l'existence est attestée par le copte ⲥⲉⲥⲃⲟϩ. Ce factitif, à son tour, devait avoir perdu sa valeur causative, et ne plus former qu'une sorte de racine quadrilitère, car 1° le copte ⲥⲉⲥⲃⲟϩ signifie non pas «faire supplier», mais «supplier» (*deprecari, placare, propitium reddere*) comme *so-bhou;* 2° le copte ⲥⲉⲥⲃⲟϩ ne renferme pas le causatif copte ϣ, *ϣⲉⲥ-

ⲃⲟϩ, mais le causatif antique, ⲥⲉ, qui n'a plus à cette époque de valeur grammaticale. Ⲥⲉⲥⲃⲟϩ est donc l'exemple d'un causatif de causatif, dans lequel les deux lettres causatives ne sont plus que des lettres radicales.

2° Les lettres étrangères à valeur grammaticale bien définie qu'on ajoute à la fin des mots sont :

T, vocalisé *tou*, *outou*, *out*; ou bien *ti*, *iti*, *it*;

W;

S, vocalisé *sou* ou .

Le T ajouté à la fin des mots a plusieurs valeurs grammaticales diverses, qui semblent la plupart remonter à une même origine. Pour n'avoir point à revenir sur des faits que j'ai déjà signalés ailleurs, je me bornerai à dire que , dans beaucoup de cas, se vocalise indifféremment *ti* et *tou*, sans qu'il y ait d'autre raison de vocaliser ainsi que la nécessité d'obéir à la loi d'enharmonisation des voyelles, toute-puissante dans l'égyptien le plus ancien. Le ou , ainsi ajouté, ne tarda pas à devenir simple lettre radicale, comme cela est prouvé surabondamment par l'étude des radicaux coptes :

ÀKH «suspendre»;	ⲁϣ, T., M., ⲉϣ, M., B.,	ÀKH-T	ⲉϣⲧ,
KHI «peser»,	ϣⲓ,		ϣⲓⲧ;
SHIP «avoir honte, rougir»,	ϣⲓⲡⲓ,		ϣϥⲓⲧ, ϣⲡⲓⲧ;
SHOU «être vide, vider»,	ϣⲟⲩ-ⲟ,		ϣⲟⲩⲉⲓⲧ;
PIS «cuire»,	ⲡⲓⲥⲉ,		ⲡⲁⲥⲧ;
MIRI «aimer»,	ⲙⲉⲓ, ⲙⲉⲣⲉ, ⲙⲉⲛⲣⲉ,	MERITI «aimé»,	ⲙⲉⲣⲓⲧ, ⲙⲛⲣⲓⲧ.

Dans tous ces mots, sauf peut-être dans le dernier, le ⲧ n'a plus de valeur grammaticale : il sert seulement à ajouter une lettre nouvelle aux mots qui composaient déjà la racine.

Les lettres W et S sont les pronoms de la troisième per-

sonne du singulier. [hiéroglyphe] sert de préférence dans l'ancienne langue à former des substantifs verbaux : il y a pourtant quelques cas où il paraît ne plus avoir d'autre rôle que celui de simple lettre radicale, dans [hiéroglyphes] ATew, par exemple, dont la racine serait [hiéroglyphes] AT ou [hiéroglyphe] TA, ⲉⲓⲱⲧ, ⲓⲱⲧ; dans [hiéroglyphes] KHOSWou «repousser», dont la racine est * [hiéroglyphes] KHOS, [hiéroglyphes] HOS, et dans quelques autres mots. La formation en [hiéroglyphe] s finale, que j'ai déjà signalée depuis longtemps, n'est pas moins rare dans l'ancien égyptien que la formation en [hiéroglyphe] w :

[hiéroglyphes] ṬGa,	[hiéroglyphes] ṬGas;
[hiéroglyphes] BGaï «s'affaisser, tomber»,	[hiéroglyphes] BeQasou «balance»;
[hiéroglyphes] OUHÀ «laisser échapper, manquer»,	[hiéroglyphes], [hiéroglyphes] OUHAsi, OUHas.

Ces deux modes de formation ont dû se développer beaucoup dans la langue des basses époques et devenir un véritable moyen d'obtenir des racines nouvelles, car on trouve dans le copte quantité de mots de trois lettres dont la lettre finale est un -ϥ ou un -ⲥ de cette nature, et les deux autres lettres sont une des racines bilitères de l'ancienne langue :

Ⲧⲱⲛϥ, M., ⲡⲓ, *resurrectio*, Ⲧⲟⲩⲛⲉⲥ, T., *erigere, suscitare*,	[hiéroglyphes] TOUN «se lever, dresser»;
Ⲧⲟϭⲥ, T., *ornare*,	[hiéroglyphes] TOGa «orner, incruster de»;
Ⲭⲉⲙⲥ, M., ϯ, *obscuritas*,	[hiéroglyphes] KEM; ϫⲁⲙⲉ, M., ⲕⲏⲙ, ⲕⲏⲙⲉ, T., «noir»;
Ⲕⲣⲟϥ, T., ⲡⲉ, *dolus*,	[hiéroglyphes] KOR «ruse, mensonge»;
Ⲧⲉⲃⲥ, T., ⲡ, *sigillum*,	[hiéroglyphes] ṬOBOU «anneau»;
Ⲥⲱϣϥ, T., «mépriser»,	ⲥⲱϣ, T., «mépriser».

III

Les lettres étrangères de valeur inconnue ou douteuse qu'on ajoute à la racine afin de la faire passer de l'état bilitère à l'état trilitère, se trouvent soit au commencement en première radicale,

soit au milieu en seconde radicale, soit à la fin du mot en troisième radicale.

1° Les lettres étrangères qu'on trouve au commencement du mot en première radicale sont :

Toutes les aspirées : [hiéroglyphe], à, [hiéroglyphe], א, a, [hiéroglyphe], ע, â, [hiéroglyphe], ou, [hiéroglyphe], ḥ, [hiéroglyphe] kh, à l'exception de [hiéroglyphe] h, dont je n'ai pas d'exemple pour le moment;

La nasale [hiéroglyphe] n.

A. — Voici quelques exemples de mots élevés à la trilitération au moyen d'aspirées préfixes :

[hiéroglyphes] a-kim «trouver»,	[hiéroglyphes] kim;
[hiéroglyphes] a-gap, [hiéroglyphes] a-gap «orage, détruire par un orage»,	[hiéroglyphes] gapou, [hiéroglyphes] so-k-pou;
[hiéroglyphes] a-wtou «quatre»,	[hiéroglyphes] wtou;
[hiéroglyphes] a-khim «nier, se refuser à, ignorer»,	[hiéroglyphes] khim;
[hiéroglyphes] â-ounnou «bariolé»,	[hiéroglyphes] ounnou;
[hiéroglyphes] ou-âb «pur»,	[hiéroglyphes] âb;
[hiéroglyphes] ou-âr «fuir, courir»,	[hiéroglyphes] âr;
[hiéroglyphes] ouo-shṭou «prier, invoquer»,	[hiéroglyphes] shoṭou;
[hiéroglyphes] ḥo-spou «division de territoire, nome»,	[hiéroglyphes] sop;
[hiéroglyphes] ḥ-woṭ, [hiéroglyphes] a-wṭ «s'affaisser, se laisser couler»,	[[hiéroglyphes]] wṭ, quadrilitère [hiéroglyphes] «ramper, se traîner»;
[hiéroglyphes] hosq «couper»,	[hiéroglyphes] soq;
[hiéroglyphes] kh-noum «dormir»,	[hiéroglyphes] noum.

Quelques-uns de ces modes de formation en [hiéroglyphe] kh, en [hiéroglyphe] a et en [hiéroglyphe] â, par exemple, sont assez rares; d'autres, en [hiéroglyphe] a et en [hiéroglyphe] ḥ, sont plus fréquents. Peut-être faut-il voir dans ces [hiéroglyphe] א, a, et [hiéroglyphe] ḥ préfixes, des suffixes à valeur grammaticale, ana-

logues aux préfixes de l'*aphel* et du *hiphil* des langues sémitiques. Brugsch le pensait et a même voulu voir dans A-KIM, par exemple, une forme identique à أَقْتَلَ, quatrième forme de قَتَلَ [1]. En réalité, ces additions de lettres n'ont plus dans l'égyptien tel que nous le connaissons qu'une valeur lexicographique. Je pense pourtant qu'on pourrait retenir de l'observation de Brugsch cette notion que les préfixes A, Ḥ, etc. des racines ont, de même que les préfixes S, Ṭ, etc. une origine grammaticale et n'ont pas été introduits capricieusement dans le dictionnaire. Il ne faut jamais oublier que l'égyptien, même des plus anciens monuments, n'est pas une langue primitive : c'est une langue très vieille, très usée par un long service antérieur, et qui avait déjà perdu bien des éléments dont nous trouvons la trace dans les textes jusqu'à présent connus. Les mots en A et en Ḥ préfixes auraient eu une valeur causative comme les mots en S que je n'en serais pas étonné : je dois seulement constater qu'ils ne l'ont déjà plus au moment où nous prenons la langue.

B. — Les exemples de N préfixe ne sont pas nombreux.

KHE «enfant» donne NEKH, qui, traité comme racine simple, donne NEKHEN et NEKHEKH;

QER «[rouler], grain, pilule» donne, à côté de TO-QER «grain», NE-QER «grain»;

SOQ «couper, trancher» donne, à côté de ḤO-SQ, NÀ-SÀQOU;

ÀN «bon, gracieux» donne ⲚⲀⲚⲞⲨ.

Ce procédé dut se perpétuer pourtant dans la langue, car un certain nombre de mots qui nous sont connus en égyptien sous la forme simple, en copte, ont pris Ⲛ- préfixe :

ÀÀ «grand»,	N-ÀA,	ⲚⲀⲀ;
ÀSH «nombreux»,	«	ⲚⲀϢⲈ;
ⲤⲀ, *pulchrum esse*,	«	ⲚⲈⲤⲈ, ⲈⲚⲈⲤⲈ, *pulcher*.

[1] *Dict. hiér.*, p. VII-VIII. C'est du reste à Brugsch que revient l'honneur d'avoir essayé le premier de débrouiller le chaos des racines égyptiennes.

Goodwin a montré qu'en égyptien [hieroglyph] N échange parfois avec [hieroglyph] R dans les mêmes mots. Il ne serait donc pas impossible de voir dans [hieroglyph] N préfixe une variante de [hieroglyph] R factitif. Je préférerai pourtant y reconnaître N du relatif.

2° Les lettres étrangères qu'on trouve au milieu du mot comme seconde radicale sont :

Les dentales [hieroglyph] T′, [hieroglyph] Ṭ et [hieroglyph] T;

La nasale [hieroglyph] N.

A. — Le très ancien égyptien paraît avoir aimé le son [hieroglyph] ϫ, T′. Plus tard, la langue substitua au son [hieroglyph] ϫ, T′, le son [hieroglyph] ⲧ, Ṭ, puis le son [hieroglyph] T. On a aux vieilles époques [hieroglyphs] MOS′TET′, puis [hieroglyphs] MOSṬEṬ, et enfin [hieroglyphs] MOSTET, copte ⲙⲟⲥϯⲉ «haïr»; [hieroglyphs] KHESBET′, [hieroglyphs] KHESBEṬ, [hieroglyphs] KHESBET «lapis-lazuli», etc. En fait, on peut dire que la nature des dentales prédominantes détermine l'époque d'un texte : [hieroglyph] T′ marquera une époque ancienne, [hieroglyph] Ṭ une époque moyenne, et [hieroglyph] T une basse époque.

L'intercalation de la dentale entre les deux lettres d'un thème est assez fréquente et se prolongea assez tard, car on la trouve encore en usage sous les rois éthiopiens de Napata, vers le ve siècle avant notre ère :

[hieroglyphs] S-TI-MOU «foin»,	[hieroglyphs] SIMOU;
[hieroglyphs] SHO-T-W «crainte, terreur»,	[hieroglyphs] SHOW;
[hieroglyphs] SO-T′-MOU, [hieroglyphs] SO-T-M, ⲥⲱⲧⲙ, «entendre, auditeur» (nom d'un prêtre),	[hieroglyphs], [hieroglyphs], SOM;
[hieroglyphs] SHO-T-B,	[hieroglyphs] SHEB;
[hieroglyphs] NO-T′e-M «doux», ⲛⲟⲧⲙ,	[hieroglyphs] NOM. (Cette forme indiquée par la valeur NEM de [hieroglyph].)
[hieroglyphs] RO-T-MOU «les hommes»,	[hieroglyphs] ROMOU, ⲣⲱⲙⲓ, M., ⲣⲱⲙⲉ, T.

Et même dans les pronoms démonstratifs et possessifs :

[hieroglyphs] PE-T-N,	[hieroglyphs] PEN «celui-ci»;
[hieroglyphs] PE-T-I,	[hieroglyphs] PAÏ-I «mon»;

PI-TOU-K, PAÏ-K «ton»;

Pe-T-W, Pe-W «son»;

Pe-T-OU, PAÏ-OU «leur».

Il y a là un fait analogue à celui qu'on trouve dans la huitième forme de l'arabe يَقْتَتِلُ. Mais ici comme précédemment, où les langues sémitiques ont un procédé grammatical, l'égyptien a un procédé lexicographique à l'origine, ou réduit par l'usage à n'être plus que tel. On explique l'introduction de -T- dans les racines arabes par une interversion : يَقْتَتِلُ serait pour يَتْقَتِلُ, l'*etketal* des Araméens. L'explication peut s'appliquer à l'égyptien avec autant de vraisemblance. *so-T'e-mou* serait pour T'-*somou*, factitif de *somou*, qui aurait perdu sa valeur causative, comme je l'ai indiqué plus haut. A dire le vrai, je n'ai pas encore trouvé T' employé comme causatif; mais, aux anciennes époques, le causatif dental est Ṭ, Ṭ*ou*, ce qui nous permet d'admettre, en remontant plus haut, une forme ancienne T'*ou*. De même qu'on a en descendant : T'*es*-W «lui-même», Ṭ*es*-W, et T'*eb* «changer», Ṭ*eb*, T*eb*; on a en remontant : T-, T, T*i*, T (dans T-*oua* «adorer», par exemple), Ṭ, Ṭ*ou*, et * T', T'*ou*.

B. — Toute racine dont la dernière radicale est une consonne possède, à côté de sa forme fondamentale, une forme nasalisée où N s'intercale entre les deux radicales :

S*e*T, S*e*T «trembler», SONṬ*ou*, SONṬ*ou*;

KH*e*W «pain d'offrande», KH*e*NW.

Non seulement les racines bilitères, mais les racines qui sont déjà devenues trilitères par un autre procédé peuvent recevoir la nasalisation. Le phénomène ici est purement mécanique et n'a rien de grammatical : seulement, l'égyptien, qui avait une forte tendance à nasaliser, en profita pour introduire une nouvelle lettre dans l'orthographe et pour donner à des racines renfermant deux lettres, dont la dernière précédée d'un son nasal, la forme trilitère qu'il affectionnait.

3° Les lettres étrangères qu'on trouve à la fin des mots comme troisième radicale sont :

La nasale N;

Les aspirées Ḥ et KH;

Peut-être R.

A. — Un très grand nombre de racines de deux lettres ajoutent en troisième radicale un N final :

MÔṬ «chemin», — MÔṬEN, MÔTEN;

HAB, KHEB «labourer», — HABEN, KHEBEN;

SOUT «roi», — SOUTEN.

La nasale additionnelle peut toujours se redoubler et se vocaliser NOU :

MÔTEN, — MÔTNNOU;

HEBEN, — HEBENNOU.

Lorsque, dans une racine à finale nasalisée, la finale est une dentale, la nasale intercalaire appelle une terminaison en NOU, absolument comme si elle se trouvait en dernière radicale. La dentale, prise entre deux nasales, s'assimile et disparaît de l'orthographe, comme de la prononciation :

S-WOṬOU «peiner, souffrir», — S-WENT, S-WENNOU;

Ḥ-WOṬ «s'affaisser», — [Ḥ-WENT], Ḥ-WENNOU.

J'ai eu la chance de découvrir, il y a quelques années, l'origine probable de cette forme en N finale. Dans les pronoms, la terminaison N, jointe aux thèmes de l'article P, T, N, alterne avec la terminaison I, pour former des pronoms démonstratifs :

P { PÀ «celui-ci, le», } { PÀ-Ī «celui-ci, le», PU-Ī «celui-ci», } { PE-N «celui-ci»;

T { TÀ «celle-ci, la», | TÀ-Ī «celle-ci, la», TU-Ī «celle-ci», | TE-N «celle-ci»;

N { NÀ «ceux-ci, les» | NÀ-Ī «ceux-ci, les», | NE-N «ceux-ci».

Le même fait se passe pour les racines bilitères : la forme en N finale alterne avec la finale en I :

TEW «trembler», TEW-N, TEW-I;

SOUT «roi», SOUTE-N, SOUT-I;

WOU-[T] «chambre», WOUNE-N-[T], WOUI-T.

Je ne rechercherai pas ici quelle pouvait être, à l'origine, la valeur de cet adventice. Il est certain que, de même que I, il avait, dans certains cas, la puissance nominale et servait à la dérivation des noms d'agent ou des ethniques :

MEH «saisir, envelopper», MEH-N «l'enveloppeur, nom du serpent qui enveloppe le dieu Soleil de ses replis»,

MAS «modeler, donner forme», MAS-N «le modeleur, le forgeron».

Le plus souvent cette finale N prend la vocalisation , , I, ou s'adjoint la finale TI :

MAS «modeler», MAS-N-I, MAS-NI-TI, ⲂⲀⲤⲚⲎⲦ, «le forgeron»;

MEH «le nord», MEH-NI-TI «le septentrional»;

RIS «le sud», RIS-NI-TI «le méridional».

Je pense que les racines développées en N finale ont la même origine grammaticale que ces mots. Mais la valeur active de cet a disparu de bonne heure, et l'adjonction d'une na-

sale en dernière radicale est devenue un simple moyen mécanique de donner une lettre de plus aux racines.

B. — Il me semble que, dans certains mots comme NOUTIR «dieu», NOUWRI «bon», OUSIR «puissant», le R final n'appartient pas à la racine. S'il a été réellement ajouté après coup, j'y verrai, comme pour N initiale, un effet de cette confusion que les Égyptiens faisaient fréquemment entre R et N : R finale serait une variante organique de N finale, comme N initiale est une variante organique de R initiale.

C. — Les aspirées Ḥ et KH s'adjoignent aux racines de deux lettres, sans en modifier sensiblement la signification :

KEB «rafraîchir, faire une libation»,	KEB-Ḥ ;
ṬOB «fournir»,	ṬOB-ḤOU ;
SIT «le dieu *Sit*»,	SOUT-KHOU ;
SAW «la déesse *Saw*»,	SAW-KHOU ;
OUS «large, vide»,	OUS-KH ;
ÂB «s'élancer»,	ÂB-KH ;
MON «menuiser»,	MON-KH ;
SIB «porte»,	SOB-KH «pylone».

Il semble que la racine ainsi modifiée ait quelquefois une valeur augmentative : le plus souvent le thème en KH final n'est qu'un doublet du thème simple.

Je n'examinerai pas certaines altérations, telles que celle de K-R-S en KAS, dans laquelle il me semble que la racine KR, développée par un S final, a été ramenée à la forme bilitère par chute de R médiale, comme M-ḤÂIT «tombeau», de MIR-ḤÂIT. Ce sont là des phénomènes d'usure que j'étudierai dans un mémoire spécial. Les élargissements des racines de deux lettres peuvent se résumer dans le tableau suivant :

FORME BILITÈRE :	BS.
FORME QUADBILITÈRE :	BS + BS.

Formes trilitères

par chute d'une lettre :	B+BS, BS+B, BS+S;
par lettres factitives :	S+BS, Ṯ+BS, R+BS, MA+BS;
par finales grammaticales :	BS+T, BS+W, BS+S;
par aspirées initiales :	A+BS, Ȧ+BS, Â+BS, OU+BS, Ḥ+BS, KH+BS;
par nasale initiale :	N+BS;
par dentale médiale :	B+T′+S, B+Ṯ+S, B+T+S;
par nasale médiale :	B+N+S;
par nasale finale :	BS+N, BS+NNOU, BS+R;
par aspirées finales :	BS+Ḥ, BS+KH.

Je ne connais aucune racine de deux lettres qui ait développé ces vingt-huit formes; j'en connais un certain nombre qui ont développé de huit à dix d'entre elles. Le tableau en est curieux à dresser. Il explique la variété et le nombre prodigieux de mots qu'on trouve dans les textes et donne une idée de la richesse lexicographique de la langue. L'examen des procédés employés nous montre que la plupart de ces formes doivent leur naissance à des règles d'accent encore mal définies ou bien à des affixes grammaticaux de différente nature. Il est probable que des recherches plus complètes, entreprises sur des textes plus nombreux et mieux compris, nous amèneront à reconnaître aux affixes de sens encore indécis une origine grammaticale.

G. Maspero.

NOTE

SUR

QUELQUES TERMES ASSYRIENS.

§ 1. Dans la grande inscription de Nabukudurussur, R. I, pl. LIX, col. 1, l. 7, on trouve l'épithète *mu-uš-ta-lam*. De prime abord, on serait tenté de la croire dérivée de la racine *šalâmu*. Il n'en est rien pourtant. On sait qu'en assyrien toute syllabe terminée par *m* peut se prononcer sans cette consonne finale; que, par exemple, *num*, *lum*, *šum*, *rim*, etc. équivalent respectivement à *nu*, *lu*, *šu et ri*. Dans le cas présent, *muštalam* est pour *muštala*, de même qu'à la ligne 3 de la même colonne on a *ruba naïdam* pour *ruba naïda*. Et ce qui le prouve surabondamment, ce sont les variantes *muštalu* (R. I, pl. XXXV, n° 2, l. 4) et *multalu* (Norris, *Dict.*, p. 803), dans lesquelles toute trace de la lettre *m* a disparu. Quant au sens, il est facile de le déterminer en se reportant à deux passages de R. IV (pl. XXVI, n° 3, l. 30-31 et *ap.* Lenormant, EA, III, 1, p. 84), où *muštalū* et son féminin *muštaltu* expliquent l'idéogramme . Cet idéogramme, composé de «cœur» et de «être en repos», signifie littéralement «au cœur calme». *Muštalu* est donc l'opposé de *zinu* «en colère», et dérive de la racine *šalu* = שלה «être tranquille». Jusqu'ici on avait rendu *mustala(m)* par «qui exécute»; *muštalu* et *multalu* par «exalté, haut».

§ 2. Dans l'inscription de Tuklatpalesar Ier, col. 1, l. 1, et ailleurs, le participe bien connu *muštešir* «directeur» est écrit *mušte* ; et comme tous les syllabaires donnent au signe les valeurs *sar* et *hir*, on avait cru que le participe istaphal du verbe *ašaru* pouvait revêtir à volonté les formes *muštešir* et *muštešar*. C'est une erreur qu'il faut abandonner. Outre que toutes les fois que *muštešir* est écrit en syllabes simples, il est orthographié *mu-uš-te-ši-ir*, de nombreuses variantes établissent, pour le signe , la valeur *šir*, à côté de *šar*. Je me con-

tenterai d'en citer une (R. I, pl. XXV, l. 71), qui remplace [cuneiform] par [cuneiform] c'est-à-dire par *šir*.

§ 3. Un mot à rayer du dictionnaire assyrien est le terme *zirqut*, qui signifierait «insignes». Ce mot, écrit [cuneiform], se rencontre chez Sargon, *Grande inscr. de Khors.*, l. 129 et 131. MM. Oppert et Menant en ont discuté la valeur et le sens dans leur commentaire philologique, valeur et sens qu'ont ensuite adoptés MM. Norris et Delitzsch, l'un dans son dictionnaire, p. 386, l'autre dans ses *Assyrische Thiernamen*, p. 94. En réalité, au lieu de *zirqut*, qui ne peut être le pluriel d'un substantif, il faut lire *zirtar* «la tente», et alors les passages de Sargon où figure ce terme deviennent parfaitement clairs. La lecture et le sens de *zirtar* sont d'ailleurs bien établis par *Senn.*, éd. Sayce, p. 45, et M. Delitzsch a reçu ce mot comme équivalent de [cuneiform] dans le syllabaire qu'il a joint à ses *Assyrische Lesestücke*.

§ 4. On rencontre souvent, dans les hymnes bilingues, l'expression «qu'ils (ou elles) retournent en leur lieu». Le véritable sens de la métaphore *retourner en son lieu* est *s'apaiser* (cf. Lenormant, EA, III, 1, p. 146 et suiv. et p. 153) et aussi *cesser*. On l'emploie aussi bien en parlant des personnes que des choses. Par exemple, nous lisons R. I, pl. L, col. II, l. 20-21 : *aššu ipšêti šinâti ana ašrišina tûri* «pour mettre un terme à ces actions», mot à mot «pour ces actions en leur lieu faire retourner».

Le même verbe *târu*, à l'aphel, combiné avec *irtu* «poitrine», donne naissance à la locution *irtu tûru* «faire retourner la poitrine», c'est-à-dire «repousser». Ainsi, R. I, pl. XLVII, col. v, l. 41-43, nous lisons : *šedî u lamassî ša abni ša kî pî šiknišunu irti limni utârû* «des *šedu* et des *lamassu* (colosses de pierre) qui, conformément à leur situation, font retourner la poitrine du méchant», c'est-à-dire «qui sont placés (aux portes du palais) pour repousser le malintentionné». C'est ainsi qu'il faut comprendre le *iratsunu litirra* de EA, III, 1, p. 64.

§ 5. *Journal asiatique*, oct.-déc., 1878, p. 428, M. Lenormant, citant le verbe *upaqqu*, lui donne le sens de «regarder» et le rapproche de l'arabe فقح. Il est certain que, dans les passages invoqués par ce savant, *paqû* signifie réellement *regarder;* mais son acception la plus générale est évidemment celle de «faire attention», car dans l'histoire d'Asurbânipal, éd. Smith, p. 9, on a la phrase *upaqû zikir šaptiya* «ils écoutaient la parole de mes lèvres». Il est clair que si le même verbe peut revêtir les acceptions de *regarder* et d'*écouter*, c'est que son sens fondamental est

celui de «prêter attention». Je crois donc pouvoir affirmer que la racine *paqû* correspond à l'arabe فقه et non à فقع.

§ 6. Dans la grande inscription de Khorsabad, l. 118, on trouve l'expression *ištenis izûzû*. MM. Oppert et Menant, faisant dériver *ištenis* de *ištin* «un» ont rendu ce terme par «chacun pour soi». Si je ne me trompe, *ištenis* doit être traduit différemment : *ištenis* (variante *iltenis*) signifie «activement, fortement, vigoureusement»; et ce qui le prouve, c'est qu'en plusieurs endroits il représente l'idéogramme [cuneiform], lequel est lui-même expliqué (Smith, *Phon. Val.*, n° 358) par *mithariš* «activement». Nous renverrons à R. II, pl. XV, l. 27, où on lit [cuneiform] = *ištenis ipuš* «il a fait activement» et à AL, p. 74, *Rücks.*, l. 6 : *šadî iltenis asappan* «je bouleverse violemment les montagnes». Ici encore, *iltenis* traduit [cuneiform].

Au lieu de *ištenis izûzû*, les textes portent souvent *gitmališ izûzû* et *malmališ izûzû*. On en peut induire que *gitmališ* et *malmališ* sont synonymes de *ištenis*.

§ 7. Il existe en assyrien plusieurs mots du type *karaš*, *karas* qu'il ne faut pas confondre entre eux. L'un deux, *karašu*, désigne la tente du soldat et par extension le camp. Des passages qui en fixent le sens sont R. I, pl. XLVI, col. IV, l. 52 : *ana šutešur karaši*; *Khors.*, l. 132 : *kirib karašišu ezib*, et *Senn.*, éd. Sayce, p. 93 : *ina ašri šuatu attadi karaši.*

Un autre *karas*, écrit par la sifflante et non par la chuintante, est rangé, R. II, pl. XXIII, l. 42 et suiv., parmi les mots qui désignent la fermeture d'une porte.

Enfin l'assyrien possède un mot *karaš*, écrit par la chuintante, lequel est pris au sens de *ventre*, comme l'hébreu כרש et l'arabe كرش (cf. *Durrat al-Ghawwâṣ*, éd. Thorbecke, p. 163), et de là revêt l'acception métaphorique d'*esprit*, *attention*. Il en est de même de plusieurs autres termes semblables, tels que *libbu* «le cœur», *kabadtu* «le foie», *ṣurru* «l'estomac?», qui, tous, du sens concret passent au sens abstrait d'*esprit.*

Karaš signifie «ventre», au propre, dans un passage d'Asurbânipal, éd. Smith, p. 135, où on lit *isḫul karassu* «il se perça le ventre». Il signifie «esprit», *ibid.*, p. 11, dans l'expression *kullat dupsarruti ušaḫizû karaši* «ils ont enseigné toute la science du scribe à mon esprit». Traduisez de même dans la locution *uštabil karassu* «il appliqua (litt. apporta) son esprit, dirigea son attention», que Norris a citée, sans la comprendre, à la page 610 de son dictionnaire.

A la place d'*uštabil karassu*, on trouve parfois *ṣurrušu uštabil*[1]. *Ṣurru* est un nom de viscère; R. II, pl. XXXVI, n° 3, obv. l. 52, on trouve ce mot placé entre *libbu* «le cœur» et *kabadtu* «le foie». On dit aussi, pour exprimer la même idée, *libbašu ubla* «il appliqua (litt. apporta) son cœur» (voy. p. e. *Dour-Sark.*, p. 15, l. 36).

Il ne faut pas confondre *libbašu ubla* avec *libšu ikbud*. Le verbe *kabâdu* signifie «penser, songer», comme le démontre, entre autres, un passage de *Dour-Sark.*, bien compris par M. Oppert, où on lit *akbud azkir* (p. 6, l. 63). Par conséquent, il faut rendre la phrase de *Khors.*, l. 90-91 : *ana lâ naše bilti libšu ikbud*, par «son cœur songea à (il conçut le projet de) ne pas apporter le tribut», et non pas, comme l'ont fait les traducteurs, par «son cœur s'endurcit, etc.» Même inscription, l. 113, on a le participe kâl de cette racine : *kâpid limnêti* «songeant à de mauvais desseins[2]»; seulement, il est orthographié par un *p* au lieu d'un *b*, circonstance qui a empêché MM. Oppert et Menant, ainsi que M. Delitzsch (AS., p. 55), de le reconnaître, et qui leur a suggéré l'idée de tirer *kâpid* d'une racine *kapâdu*.

§ 8. On attribue généralement à la racine *magâru* le sens d'être favorable. En réalité, *magâru* signifie «entendre, écouter, exaucer, obéir». Tout d'abord, R. II, pl. VII, rev., l. 31, *magâru* traduit l'idéogramme bien connu [cuneiform] = *šemu* «entendre»; en outre, je signalerai les passages suivants : R. III, pl. XV, col. I, l. 6, *imgurû kibiti* «ils écoutèrent ma parole»; R. II, pl. XV, l. 29 : *adi rištu adi šanitu ušedišu va lâ imgur* «à deux reprises il lui a fait savoir, mais il (l'autre) n'a pas écouté». On voit donc que le participe *mâgiru* signifie proprement «qui écoute, qui obéit»; c'est pourquoi R. II, pl. XLVIII, *obv.*, l. 43-45, enregistre les trois synonymes *lâ mâgiru* = *lâ šemu* = *lâ sanqu*[3]. Le dérivé bien connu, *migir*, signifie, lui, «serviteur obéissant»; aussi un texte de *Senn.*, éd. Sayce, p. 2, porte-t-il en variante *pâliḥ* pour *migir*. Quant au dérivé *mitgari*, le sens en est «exaucement» : *um mitgari* (R. I, pl. XLVII, col. V, l. 27) est le jour où les prières sont exaucées; cf. *ina araḥ šeme um mitgari* (*Khors.*, l. 167).

§ 9. *Dour-Sark.*, p. 3, l. 11, on rencontre les mots *kî ṣab Anu u Dagan*. M. Oppert a traduit : *cum sacrificio Oannis et Dagan*. Si

[1] *Dour-Sark.*, p. 15, l. 35. Le traducteur n'a pas reconnu ces mots.

[2] Cf. la phrase d'Asurbânipal, éd. Smith, p. 163-164 : *niši ša ana Samulšumukin aḥi nakri ušakpidû ipšetu annitu limnitu epušu* «les gens qui avaient inspiré (litt. fait songer) à Samulšumukin, mon frère rebelle, de faire cette mauvaise action». Le traducteur a mal compris ce passage.

[3] Sur *lâ sanqu*, cf. Norris, *Dict.*, p. 992.

l'on songe au *ṣibaku* «je veux» de l'inscription funéraire de Nakschi Rustam, on reconnaîtra sans difficulté dans *ṣab* la *volonté*, et l'on rendra la phrase précitée par «conformément à la volonté d'Anu et de Dagan».

§ 10. Dans l'histoire de Sennachérib, éd. Sayce, p. 48, l'expression *arbuta uśalik* a été ainsi comprise : «a desert I caused to be». Il faut traduire littéralement : «j'ai fait aller à la destruction»; cf. R. III, pl. LXV, *obv.*, l. 27, tablette de pronostics : *matu śuatu arbut illak* «ce pays ira à la destruction». *Arbut* est l'abstrait d'une racine *arâbu*, apparentée avec l'arabe هرب, هرم, et le participe aphel *murib* «qui détruit, anéantit, bouleverse» est bien connu par les inscriptions historiques. Voyez, par exemple, *Dour-Sark.*, p. 13, l. 19, et cf. p. 4, l. 25-26, où *murib* est remplacé par *sâpin*. Le présent aphel de ce même verbe se rencontre AL, p. 74, l. 44 : *śamê urab irṣitu unarraṭ* «je bouleverse les cieux, je mets sens dessus dessous la terre», et le participe féminin revient un peu plus loin, l. 46 : *muribat śamê munarriṭat irṣiti*[1]. Le verbe *narâṭu*, au pael, a le sens de «troubler, mettre à l'envers». Il est employé chez *Asurb.*, éd. Smith, p. 113 : *Dunanu Samgunu munirriṭû epiś śarutiya* «Dunanu et Samgunu qui avaient troublé l'exercice de ma royauté», et p. 136 : *śunu unirriṭû epiś śarutiya* «ils avaient troublé, etc.»

§ 11. Un autre verbe qui a toujours été traduit par «favoriser» est *naplusu*. Il veut dire «regarder». Effectivement, nous trouvons R. IV, pl. XXVI, n° 5, l. 14, la forme *ittaplas* expliquant l'idéogramme «œil il a donné», lequel est lui-même égalé, *ibid.*, l. 10, par *itamar*, ittaphal d'*amâru* «voir». De même, R. IV, pl. XXIV, n° 2, l. 6 : *aśar lâ naplusi ippalsu* fait pendant au *aśar lâ amâri imu[ur]* de la ligne suivante. M. Lenormant ESC, p. 26, note, avait déjà cité des exemples dans lesquels *naplusu* équivaut à *observer*. Nous ajoutons que, dans tous les cas, c'est par *regarder* qu'il convient de l'interpréter. Ainsi la phrase banale des inscriptions historiques *kîniś lippalsûni* sera comprise : «qu'ils (les dieux) me regardent favorablement (mot à mot : d'une manière stable, fidèlement)».

§ 12. Dans son excellente édition des syllabaires cunéiformes, AL, p. 49, note 1, M. Delitzsch a indiqué la véritable lecture de l'idéogramme , et il a établi que le mot *uśugallu* (var. *uśegallu*) s'employait comme synonyme de «mo-

[1] Cf. l'invocation à Beltis, R. II, pl. LXVI, l. 5.

narque, souverain». Le fait n'est pas douteux, car dans l'hymne bilingue de la page 74 (l. 9-10) est expliqué par *šar-rat* «reine». Nous ne croyons pas, toutefois, inutile d'ajouter qu'originairement *ušugallu* désigne une sorte d'animal dévorant, vraisemblablement le *chacal*. En effet, nous lisons R. II, pl. XIX, nº 2, *rev.*, l. 61-62 : *kakku ša kima ušugalli šalamta ikalu* «arme qui, semblable à l'*ušugallu*, dévore le cadavre». *Ušugallu* pourrait bien avoir été emprunté au persan شغال = sskr शृगाल.

J'ai rendu *šalamta* par «cadavre». Jusqu'ici ce mot avait été méconnu, sauf par M. Halévy; mais le sens en est mis hors de doute par ce fait que dans le passage précité *salamta* exprime l'idéogramme «homme mort». Dans l'histoire d'Asurbânipal, éd. Smith, p. 95, on lit : *ina suq âlišu šalamtašu iddû*. Cette phrase signifie : «ils jetèrent son cadavre dans une rue de sa ville[1]».

Le *šalmât*, si fréquent, de l'inscription de Tuklatpalesar Ier, est le pluriel de *šalamtu*.

§ 13. Dans mes notes de lexicographie assyrienne, § 16, j'ai montré que la racine *šapâru* signifie «gouverner, commander» à l'istaphal et à l'iphtanaal. Le kâl du même verbe possède également ce sens. On lit, en effet, dans l'inscription de Khorsabad, l. 125 : *ibel va išpur*, ce qui établit l'équivalence des racines *bêlu* et *šapâru*. Quant au dérivé *šipru*, auquel j'ai attribué les acceptions d'*œuvre*, *soin*, il a encore les acceptions, très voisines, de «chose, affaire, art». Cf. l'expression citée par Norris, *Dict.*, p. 743 : *mude šipri kalama* «qui connaît tous les arts». Dans la souscription des tablettes d'Asurbânipal, la phrase est à lire *nin šipru šuatu lâ iḫuzzu* et à traduire : «aucun (des rois antérieurs à moi) ne possédait cette chose (ou cet art)». On sait que M. Delitzsch (AS, p. 6 et 7) fait de un seul mot, qu'il lit *nin-me-ru* et traduit «Aufklärung, Belehrung».

Stanislas Guyard.

[1] L'idéogramme qui suit *iddû* est sans doute une variante de *šalamta* qui s'est glissée dans le texte. Smith a rendu *šalamta* par «attendants».

IRANICA.

(SECONDE SÉRIE[1].)

LA LANGUE DES PARTHES.

Il est généralement admis que la langue des Parthes était iranienne (*Pehlvi* = *Parthaviyam*). En voici, je crois, une preuve presque directe.

Vers l'an 40 avant l'ère chrétienne, le prince parthe Pacore intervint dans les querelles des Asmonéens à Jérusalem. Hyrcan et Phasael furent envoyés en ambassade au camp parthe, et Pacore laissa en otage deux cents cavaliers et «dix de ceux qu'on appelle les *Libres*», *καὶ δεκὰ τῶν ἐλευθέρων λεγομένων*[2]». Ces dix hommes, qualifiés d'un titre spécial et qu'on laisse en otage avec deux cents cavaliers en échange des deux princes, doivent être évidemment des gens de haut rang. Or le mot qui, en persan, signifie *libre*, est également le mot *technique* pour *noble*, آزاد; ce terme paraît dans la hiérarchie sassanide comme le nom d'une classe de la noblesse : «lûînî shatardarân u barbîtân û vazarkân[3] u *âzâtan*»; «en présence des Shatardar, des Barbîtâ, des Vazark et des *Âzât*» (*Hâjiâbâd*, I, l. 5); il est donc naturel de conclure que les *ἐλεύθεροι* parthes du temps de Pacore[4] s'appelaient dans leur

[1] *Mémoires*, III, 302.

[2] *Antiq. jud.* XIV, XIII, 5.

[3] Westergaard, dans son fac-similé (Bundehesh, 83), a : VV MAN L KÂN; les deux premiers signes ont en pehlvi Sassanide les valeurs *u, va, ra;* le premier signe est ici certainement *u* (la conjonction *et*); le troisième signe est la ligature lue *man*, ce qui donnerait, soit *u ramanlakân*, soit *u vamanlakân*, tous deux mots inconnus. Haug propose de lire *raûmalkân* pour *rabmalkân*, qui signifierait «dukes» ou «counts» (*Essay on Pahlavî*, 54), mais cette correction implique deux fautes de texte : un mot corrompu (*raû* pour *rab*) et un composé sans analogie dans la langue pour la forme et pour le sens. Mais la lecture *man* est marquée comme douteuse; or, le caractère *man* ne diffère de *z* que par un trait en plus, dont la présence n'est peut-être due qu'à une cassure de la pierre; comme d'autre part la version chaldéenne porte *rabân*, «les grands», l'équivalent iranien doit être *vazarka*, بزرك, à en juger d'après l'analogie des inscriptions perso-assyriennes : il suffit donc de lire le signe douteux, *z*, au lieu de *man*, ce qui donne *uvazarkân*, وبزرگن.

[4] Ou au plus tard de Josèphe (1[er] siècle avant ou 1[er] siècle après le Christ).

langue d'un mot signifiant à la fois «noble» et «libre», condition que remplit le pehlvi [illegible] = آزاد; la langue parlée était donc le pehlvi.

LE CHIEN MADHAKHA ([illegible]).

Même par ces temps d'incrédulité, on peut hésiter à porter la main sur un dieu. J'oserai néanmoins demander l'expulsion du Panthéon, ou plutôt du Pandémonion Avestéen, du personnage connu jusqu'ici sous le nom de Chien Madhakha. L'audace semblera moins grande, si l'on considère que c'est seulement dans ces trente dernières années que le personnage en question a reçu ses titres de divinité, et cela de la main des savants européens, et que les Parses n'ont jamais entendu parler et ne nous parlent jamais d'aucun Cerbère de ce nom.

Le chien Madhakha n'est cité qu'une fois dans l'*Avesta*, dans un passage qui est ou semble parfaitement clair (*Vendîdâd*, VII, 26)[1]; le voici :

«Ô créateur des mondes matériels, être saint! demande Zoroastre à Ormazd, ceux-là peuvent-ils redevenir purs, ô saint Ahura-Mazda, qui portent à l'eau ou au feu un cadavre immonde qui les souille?

«Ahura-Mazda répondit:

«Non[2]! ô saint Zarathushtra!

[1] Éd. Westergaard; § 67 dans l'éd. Spiegel. L'expression se retrouve dans une glose zende très corrompue du *Vendîdâd*, I, 14 (58).

[2] Et par suite ils doivent périr, ils sont condamnés dans ce monde et dans l'autre :

هر آنکس نسا را بآتش [ب]نهاد   نسا برد ودیگر (ابا) ابر آب داد
که ریمن بشد او تنش در شگفت   ....
....
بگیتی ومینو بد بیند جفا   ....
همی پست کندن مر او را زتن   به پیش همه مردم وانجمن
بود واجب وفرض بر مردمان   بریدن همه بند بندش چنان
تنش را دهد با سگان وکلاغ   که نکند دیگر [دگر] کس برینسان دماغ
روانش چو آید بدین جایگاه   عقوبت کشد در بر دیوها
بهتیتی نه کردار [مر] اورا روان   بدوزخ بماند روانش چنان
که تا رستخیز آن چنان زار وخوار   که دیوان بر آرند ازآنکس دمار

Grand Ravaet, p. 123. — Pour همی پست کندن, etc. cf. *Vendîdâd*, III, 26 (66), et IX, 49 (180) : *pāstô-frathanhem hê kameredhem, etc.*

« *Ce sont ces hommes d'enfer*[1], *faiseurs de Nasu, qui donnent le plus de force à X* . . . . .

« Ce sont ces hommes d'enfer, faiseurs de Nasu, qui donnent le plus de force à la sécheresse qui détruit les pâturages.

« Ce sont ces hommes d'enfer, faiseurs de Nasu, qui donnent le plus de force à l'hiver, créé des Daêvas, à l'hiver tueur de troupeaux, aux neiges épaisses, au mauvais, au fatal hiver, qui déborde et qui blesse. »

La phrase en italiques est dans le texte : « tê *çûnô madhakhayâoç ca* aogazdaçtema bavaiñti yôi naçukereta drvañtô. »

Étant donné le lexique zend, tel qu'il est constitué d'après les textes que nous possédons, il est impossible de faire de *çûnô* autre chose que le génitif de *çpan* « chien » (sanscrit *çvan çunas*, grec *κύων κυνός*); *madhakha* devient donc tout naturellement le nom de ce chien, et, par suite, la phrase doit se traduire : « Ces hommes d'enfer, faiseurs de Nasu, sont les pires alliés du *chien Madhakha* ». Telle est, en effet, la traduction qui a été adoptée par les traducteurs européens. Quel était le rôle du chien Madhakha? Probablement, à en juger d'après le contexte, un démon de l'hiver.

Passons aux Parses. La traduction d'Aspendiârji porte : « te *macchar mākh* îârînô bâpnâr ghaṇî thâi, te naçano karnâr dozakhî. »

« Cet homme d'enfer, faiseur de Naçâ, est le pire allié des *moustiques et des mouches*. »

Il ajoute comme glose explicative : « macchar tathâ mākh tathâ ṭîḍ tathâ ghaṇî iârîno bâpnâr, yâne : âtaç ane pâno mā naço nākhe tethî macchar ane mākh ane ṭîḍ ghanā pedâ thâî. »

« Il est le pire allié des moustiques, des mouches et des sauterelles, c'est-à-dire que quand l'on jette de la matière morte au feu ou à l'eau, les moustiques, les mouches et les sauterelles se produisent en abondance. »

Nous voici loin du chien Madhakha.

Ne cherchons pas pour l'instant comment Aspendiârji a pu trouver, dans *çûnô madhakhayâo*, soit « les moustiques et les mouches », soit « les mouches et les sauterelles »; retenons seulement ce fait qu'il ne reconnaît pas dans *çûnô* le mot « chien »; or ce seul fait, quelle que soit la valeur absolue de sa traduction, et quelle que puisse être la valeur réelle de *çûnô*, nous donne lieu de penser que *çûnô* n'est pas ici le génitif du mot *çpan* « chien ». *Çpan çûnô* « chien » est un mot si connu, et toujours si bien reconnu par la

[1] *Drvañtô* s'applique soit aux démons, soit aux impies assimilés aux démons, qui deviennent démons après leur mort, c.-à-d. qui sont *damnés* (cf. *Vendîdâd*, VIII, 31 [101]); l'on souhaite à l'âme d'un ennemi de devenir *darvañḍ* (*cim ô ruā ku ruā darvañḍ bâḍ;* Aogemaidê, 48); l'opposé de *darvañḍ* est *ashô* « bienheureux »; Minokhired, 44, 34 : *ka mîreñd ashô heñd : yadi mriyante muktâ bhavanti*. Aussi la tradition moderne rend *darvañḍ*, par دوزخى, « être infernal ».

tradition, qu'il est absolument impossible d'imaginer que, s'il s'agissait ici de lui, elle l'eût méconnu : bien plus, la tendance de la tradition étant de confondre les homonymes en un même mot, bien plus que de diviser un seul et même mot en plusieurs, au cas où par hasard elle aurait ici traduit *çûnô* « chien », il ne s'ensuivrait pas nécessairement que telle fût ici la signification réelle du mot, pour peu qu'il y eût quelque chose de louche dans le sens; si donc elle traduit autrement, il s'ensuit très certainement qu'elle a ses raisons pour cela.

Mais Aspendiârji ne représente que la forme moderne de la tradition : il se peut qu'il y ait eu des accidents qui nous échappent et de nature à la corrompre. Remontons à sa forme la plus ancienne, la traduction pehlvie. Malheureusementelle est très obscure : le mot *çûnô* est traduit par un mot écrit partiellement en lettres zendes [illegible], *tûn*, et de sens inconnu; et *madhakhayâo* est rendu par un groupe dont la lecture même est inconnue [illegible]; la lecture la plus simple serait *maçûcî*, mais elle ne répond à aucun mot connu. M. Justi, il est vrai, lit les deux premières lettres *madag*, ce qui serait une simple transcription d'un nom propre *madhakha;* cette lecture est en soi parfaitement légitime, car, en pehlvi, le signe [illegible], qui, comme signe simple, vaut *ç*, peut se décomposer en deux signes [illegible], dont chacun est susceptible des valeurs *i*, *y*, *ê*, *d*, *g*, *z*, *ǵ*, et l'on voit que dans le nombre des combinaisons possibles se trouve la lecture *madag*. Je n'ai aucune objection *directe* contre cette lecture, et c'est simplement le sens une fois établi de *madhakha* qui nous forcera à l'abandonner.

La traduction pehlvie ne nous apprend donc rien. Si, pourtant : elle nous apprend que déjà sous les Sassanides, à une époque où les Destours possédaient encore pleinement le sens de leurs livres sacrés et surtout du *Vendîdâd*, ils regardaient le *çûnô* de notre passage comme un mot tout différent de *çpan çûnô* « chien », puisqu'au lieu de le traduire comme ils le font *toujours* par [illegible] (*sag* « chien », le persan سگ) ou par [illegible] (*kalbâ*, le synonyme sémitique de [illegible]), ils le rendent par un mot qui n'est ni [illegible] ni [illegible].

Si nous en étions réduit à Aspendiârji et à la traduction pehlvie, c'est-à-dire à la tradition sous ses deux formes extrêmes, la plus ancienne et la plus moderne, nous n'aurions guère de chance de trouver la solution de notre problème. Les deux traductions jusqu'ici n'offrent qu'un point de commun, c'est que l'une et l'autre voient dans *çûnô* autre chose que les traducteurs européens; mais il nous est impossible de voir si l'accord va plus loin et si Aspendiârji représente en tout la tradition primitive.

Nous avons heureusement un intermédiaire.

M. Spiegel, dans sa traduction du *Vendîdâd*, cite en note à notre passage l'extrait suivant du Sadder, d'après la traduction de Hyde :

Porta LXXX : « Præceptum est ut cadaver ad ignem aut aquam non feras; quod si feceris in Gehenna mansurus es hocce judicio. Sic enim in religione nobis dixit religiosus, quicunque cadaver ad ignem et aquam adduxerit, *eodem tempore propter hoc ipsum opus tanquam locusta fiet*, hyems propterea vehementior erit, quod cadaver ad aquam et ignem prope adductum fuit. »

Le lecteur le voit par les mots que nous avons soulignés : voici décidément les sauterelles d'Aspendiârji qui gagnent du terrain et remontent de plusieurs siècles dans notre estime. Le texte de Hyde, il est vrai, n'est pas plus clair pour cela, et si l'on comprend que la souillure faite au feu, en frappant sa puissance, amène une recrudescence de l'hiver, l'on ne voit pas bien pourquoi ni comment l'auteur de la souillure devient semblable à une sauterelle. N'y aurait-il pas là quelque trahison du traducteur? Il est facile d'en avoir le cœur net : consultons l'original (texte en prose, Grand Ravaet) :

Sadder, 72 : چو کسی نسا بآب وآتش برند مرگرزان باشد چه در دین فرماید که سین و ملخ که بسیار آید از آن جهت آید که نسا بآب رسانیده باشد همچنین زمستان سردتر بود وتابستان گرمتر بود

« L'homme qui jette de la matière morte dans l'eau ou le feu est digne de mort; car il est dit dans la Loi (l'*Avesta*) que quand se multiplient les سین (c.-à-d. *les mouches*) *et les sauterelles*, c'est pour avoir fait venir de la matière morte dans l'eau, et l'hiver en devient aussi plus dur et l'été plus chaud. »

Tout devient clair à présent : سین و ملخ est la traduction de *çûnô madhakhayâo*, et *madhakha* signifie ملخ, c'est-à-dire « sauterelle »; or, si nous nous reportons à la traduction pehlvie, nous trouvons que dans le groupe [pehlvi], la seconde lettre, considérée comme complexe, peut se lire *ê-g*, ce qui donne pour tout le mot *mêg-ci* « et les sauterelles », [pehlvi] étant le persan میگ, lequel est synonyme de ملخ. Donc, des Sassanides à nos jours, la tradition n'a point varié sur le sens de *madhakha*, et la traduction du mot par sauterelle se suit d'une façon continue du pehlvi sassanide *mêg* au guzerati moderne *ṭîḍ*, par l'intermédiaire du persan du Sadder *malakh*.

Mais il y a mieux : des trois mots pehlvi, persan, guzerati,

qui ont servi à traduire *madhakha : mêg*, *malakh*, *ṭîḍ*, il en est un qui n'est autre que *madhakha* lui-même; c'est le second, le persan ملخ, *malakh*. Le rapprochement est doublement intéressant : d'abord, parce qu'au témoignage concordant et continu de la tradition il ajoute la confirmation étymologique; ensuite, parce qu'il permet de poser une nouvelle loi de phonétique persane, à savoir que le ل persan peut représenter une dentale primitive. Le ل persan, comme on sait, a bien des sources : il représente d'abord le groupe *rd* zend, par exemple dans :

> *zaredhaya* « cœur », en persan دل;
> *çaredha* « année », en persan سال.

Il représente le groupe *rz* :

> *marez* « frotter », en persan ماليدن;
> *barez-is* « coussin », cf. persan بالين;
> *barez-ant* « élevé », en persan بلند;
> *bareza-* « hauteur », en persan بالا;
> *harez-aiti* « il verse », en persan هلد;
> *hvarez-ishta* « très savoureux », cf. persan خواليدن « savourer, goûter ».

Il représente *r* simple :

> *hara berezaiti*, البرز;
> *peretu* « pont », پل.

L'on peut ajouter une quatrième source : *l*=*d*. Ce changement direct de *d* en *l*, dont les exemples ne manquent pas en latin (odor, olere; Odysseus, Ulysses), est beaucoup plus rare en persan. Il est normal dans un idiome voisin, l'afghan, où ل représente *d*, soit primitif, soit secondaire : لس, *las* « dix, z. *daça*, p. ده; لل, *lal* « donner », z. *dâ*, p. دادن; ليدل, *lîdal* « voir », z. *dî*, p. ديدن; سل, *sal* « cent », z. *çata*, p. صد; پلار, *plâr* « père », z. *pitar*, p. پدر[1]; en persan même ملخ n'est peut-être pas isolé, à en juger par le *Helmend*, هلمند, zend *Haêtumañt* (Ἐτύμανδρος), où ل rend un *d* secondaire (**Hedmend*), et par مُل, *mul* « vin », zend *madhu* (?).

Il se pourrait même que le terme du pehlvi, [illegible], persan مَيگ, fût aussi identique à *madhakha*, et un simple doublet de ملخ. Si la forme primitive de *madhakha* est *madhaka*[2], comme cela est

[1] Fr. Müller, *La langue des Afghans*, Acad. impér. de Vienne, sect. de phil. et d'hist., vol. XL, 1862.

[2] Quant à l'étymologie même de *madhakha*, qui d'ailleurs est d'un intérêt tout secondaire, le sens du mot étant établi indépendamment d'elle, il faut peut-être le chercher dans les parages de la grenouille indienne, *maṇḍûka*. Grenouille et sauterelle ont cela de commun qu'elles sautent; ce sont des personnes nerveuses et un peu folles, et qui semblent atteintes d'ivresse, de *mada* (réserve faite pour les droits de *maṇḍûka* à une origine anaryenne, s'il y a lieu).

assez vraisemblable, parce que les médiales tendent à s'aspirer et qu'il existe un suffixe *ka*, mais non de suffixe *kha*, مَيك sera la forme normale de *madhakha;* en effet, en règle générale, la dentale non initiale disparaît ou se change en ى : on a un exemple du premier cas dans خوآهم, *khvâh-am*, pour خوا_ام, **khvâ-am*, de **hvâd-âmi;* du second cas dans مَى, *mai* «vin», de *madhu;* پاى, *pâi* «pied», de *pâdha*, etc.; مَيك, *mai-g*, est à **madha-ka* dans le même rapport que مَى, *mai*, à *madhu*. Le fatha de مَ prouve que le ى ne représente pas un guṇa, mais une consonne primitive suivant un *a*[1]. *Maig* est à *malakh* comme *mai* est à *mul*.

Venons à *çûnô :* ici, malheureusement, des trois termes deux seulement sont clairs : Aspendiârji a *machar* «moucheron», le Sadder a سين, lequel semble n'être qu'une transcription du mot zend, car il ajoute en glose پشه «moucheron». Le pehlvi a مهوا qui, je crois, n'est non plus qu'une transcription : il y aurait une faute de copiste et il faudrait lire س au lieu de م, سهوا, qui est exactement *çûnô*. Quoi qu'il en soit, l'accord du pehlvi avec le Sadder et Aspendiârji dans le cas de *madhakha* nous autorise pleinement à supposer le même accord dans le cas de *çûnô*, et à penser que le mot, quel qu'il soit, que représente مهوا, est synonyme de پشه et de *macchar*. Donc *çûnô* est le génitif d'un mot signifiant «mouche»; ce mot a disparu en persan, puisque le Sadder, en le transcrivant, est obligé de l'interpréter; le thème est-il *çpan* ou *çun?* Il est difficile de le décider; il est peut-être parent du grec *κώνωψ* ou de *κνίψ*, et plus probablement du kurde *sinek* «mouche»[2].

CONCLUSIONS.

1° La phrase du *Vendîdâd*, VII, 26, doit se traduire non pas : «ce sont ces hommes qui donnent le plus de force au chien Madhakha», mais : «ce sont ces hommes qui multiplient le plus les mouches et les sauterelles.»

2° Il faut supprimer du lexique zend le nom propre *Madhakha* et le remplacer par le nom commun *madhakha* «sauterelle», identique au persan ملخ (et *peut-être* encore au persan مَيك).

[1] L'existence de ce doublet peut faire supposer que ملخ n'est pas persan pur, mais appartient à un dialecte du même groupe que l'afghan. L'autre exemple persan d'une dentale rendue par *l*, *Haêtumanṭ*, هلمند, nous ramène en effet dans les parages de l'Afghanistan. Reste pour l'équation *d* (*t*) = *l* l'exemple مى=مل. Le changement de *d*, *t* en *r*, changement de même ordre, est normal dans le dialecte Tati (Berézine, *Recherches sur les dialectes persans*, p. 6, 13, 21-24).

[2] V. Justi : Les noms d'animaux en kurde.

3° Il faut ajouter au lexique zend un mot *çpan* ou *çun*, signifiant «mouche».

4° Il y a *peut-être* des cas où ل persan dérive d'une dentale primitive.

VALEURS DE ﮕس EN PEHLVI.

Je parlais plus haut de la valeur ordinaire du groupe pehlvi ﮕس, à savoir : *çag*, سگ, le groupe se décomposant en س = *ç* et ﮔ = *g*. Voici d'autres valeurs de ce groupe :

1° Avec même décomposition, mais le premier signe étant ﺍ, *a*, et le second *i*, l'on a ﮕس, *âi*, synonyme de ﮕس, *âigh*, répondant à la forme sémitique אי à côté de איך.

2° Avec même décomposition et même lecture que dans ﮕس, *çag*, mais avec un son nasal sous-entendu : *çang*, سنگ «pierre» ; c'est la traduction ordinaire du zend *açan*. C'est le seul exemple[1], à ma connaissance, de la nasale sous-entendue à la façon du vieux perse[2]. L'identité d'orthographe avec ﮕس, *çag*, «chien», amène parfois dans les manuscrits une confusion assez étrange : comme le mot chien est ordinairement rendu par le terme sémitique ﻭﺭﺱ, *kalbâ*, il arrive quelquefois que les copistes, pour faire parade de leur profonde connaissance du pehlvi sémitique, remplacent ﮕس partout où ils le trouvent par ﻭﺭﺱ, et transforment la pierre en chien, pour faire pendant au chien de Procris : variante orthographique aux Métamorphoses d'Ovide.

3° Chacun des traits de ﮕس peut avoir une valeur indépendante : *î*, *y*, *ê*, *d*, *g*, *z*, *ǵ*; dans le nombre des combinaisons se trouve *dîg*, دیگ «pot». Cette valeur se rencontre *Vendîdâd*, VIII, 92 (234), où ﮕس est la traduction d'un mot inexpliqué jusqu'ici, *dishta*; «le feu de la *dishta*» n'est autre chose que «le feu du pot au feu». Il se rencontre encore dans le même sens même chapitre, § 74 (235) : si des Mazdéens rencontrent un feu où des hommes font cuire de la *naçu* (*âtarem naçu-pâkem*), ils tuent l'homme qui a cuit la *naçu* (*aêtem naçu-pâkem*) et renversent la *dishta* avec son *uzdâna*, autrement dit «le pot avec son support, le دیگ avec le دیگدان». Ce qui prouve que ﮕس signifie en effet دیگ, et par suite doit se lire ainsi du moment qu'il le peut, c'est non pas seulement le contexte et la tradition moderne (Aspendiârji, *dêg*), mais encore l'emploi du mot ﮕس dans un passage

[1] J'en trouve un second exemple cité par M. West dans sa traduction du Bundehesh (p. 29, n. 3) : le nom du fleuve *Arang* (Rañha) écrit *Arag*.

[2] Quand on veut éviter la confusion on écrit *ç-n-k*, ﮑﻨس (*Vendîdâd*, XV, 14; éd. Spiegel, p. 178, cinquième ligne du bas).

où le sens du mot est certain (*Yaçna*, IX, 11 [36]) : « Kereçâçpa faisait cuire son repas dans un vase d'airain (*ayañha*) »; le pehlvi a [illegible]; Nériosengh a : *lohakaṭâhe* « dans une bouilloire d'airain »; c'est donc qu'ils lisent *dêg* le pehlvi [illegible] : ainsi ferons nous ici et là où il y aura lieu. »

ÂÇTÂRAY.

La tradition savante en Europe traduit ce mot par « souiller »; sens obtenu par le seul examen des contextes et qui, d'ailleurs, n'est pas suffisant pour tous les passages. Par exemple, *Vendîdâd*, V, 3 (11), il est dit que le contact d'un objet pur avec un cadavre, se produisant sans qu'il y ait faute aucune de la personne qui le cause, n'exerce pas sur l'homme l'action exprimée par le verbe *âçtâray* (*narem nôiṭ âçtârayêiti*); car, sans cela, le monde entier ne serait plus peuplé que de *peshôtanus*[1] (c'est-à-dire de gens dignes de mort), de gens à qui la voie de la religion serait barrée, et dont l'âme gémira au passage dans l'autre monde (*khraodjaṭ-urva*), tant est grand le nombre des êtres qui périssent chaque jour sur la terre. Les traducteurs européens traduisent *âçtâr* par « souiller », mais ce n'est point d'être souillé qui vous ferme le paradis : on en est quitte pour se purifier, et rien n'autorise à supposer que dans le cas prévu on soit dispensé des cérémonies de purification; le sens est que ce contact involontaire « ne met pas en état de péché ». En effet, le pehlvi, qui rend *âçtârayêiti* par un verbe dérivé *âçtârînît*, [illegible], ajoute en glose « ne rend pas coupable », [illegible]; ailleurs *anâçtaretô* est rendu [illegible], *avinâç* « sans faute, innocent »[2]. Tous les passages où se trouve *âçtar*, *âçtareta*, s'expliquent par ce sens.

Le substantif était **âçtâra*, pehlvi **âstâr*, péché; les textes pehlvis et zends ne le présentent pas : mais on le trouve dans l'ancienne traduction persane d'Isaïe, où פֶּשַׁע « péché, crime » est rendu par אסתאר, אסתארגי, qui, transcrit, serait آستار, آستارگی (Munk, dans la Bible de Cahen, IX, 148). Nous reviendrons ailleurs sur cette traduction.

Cette racine *çtar* semble se présenter dans les inscriptions perses : *mâ çtarava* « ne pèche pas » NR., le verbe étant conjugué sur la troisième classe, laquelle aurait été plus étendue dans les langues de la Perse qu'en sanscrit, et aurait embrassé des verbes non terminés par *n*.

[1] Voir ces *Mémoires*, t. III, p. 317. Le sens technique du mot est : « coupable d'un crime puni de deux cents coups de fouet. » Cf. notre traduction de Vendîdâd, p. XCVII.

[2] *Zand Pahlavi Glossary*, p. 78.

BAR, SOUFFLER (*FLARE*, TO BLOW).

Bareñti vâ (*Vendîdâd*, VIII, 4 [12]) : « ou pendant qu'il vente ». Le sens est établi par le contexte et la tradition; par le contexte : *vâreñti vâ çnaêjeñti vâ bareñti vâ* « pendant qu'il pleut, ou qu'il neige, ou qu'il . . . . . »; par la tradition : [illegible], *pavan buland vât damak* « pendant souffle violent du vent ».

Il semble que le traducteur ait reconnu dans *bareñti* le persan بلند; il a eu tort, car بلند, littéralement élevé, dérive de *berezañt* et est une variante, quant à la racine, de بالا; il a d'ailleurs conservé la parfaite conscience du vrai sens et senti pour cela le besoin d'ajouter *vât damak;* il faut donc faire abstraction de son étymologie, qui est fausse, et retenir sa paraphrase, qui est juste.

Quant à l'étymologie, elle nous est donnée par le latin *flare*, l'anglais *to blow.*

UÇ-HAÊCAY, DESSÉCHER.

L'on admet généralement l'existence en zend de deux racines *hic*, l'une signifiant « verser de l'eau », l'autre ayant le sens tout contraire de « dessécher ».

Le premier de ces verbes *hic* est clair; il répond au sanscrit *sic siñcati*, et se conjugue sur la même classe : *hiñcaiti.* Ex. *añhâo âpô parahiñcayen* (*Vendîdâd*, VI, 32 [69]) « qu'ils versent de cette eau au dehors »; *bareshnûm hê vaghdhanem paourum paiti hiñcôis* (*Vendîdâd*, VIII, 41 [131]) « verse de l'eau sur la partie supérieure de la tête, côté du devant ».

Le second verbe *hic*, qui signifierait « dessécher », ne se présente qu'une fois dans l'*Avesta.* Dans un passage décrivant le retour du printemps, il est dit (*Vendîdâd*, V, 12 [42]) : « jusqu'à ce que les oiseaux prennent leur volée (pour revenir), que les arbres reprennent leur poussée, les eaux leur coulée[1] et que *uç vâtô zãm haêcayâṭ* », ce que l'on traduit : « jusqu'à ce que le vent dessèche la terre ». La traduction est exacte, mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il y ait un verbe *hic*, *dessécher; hic* peut avoir ici le même sens que dans tout le reste de l'*Avesta*, le même sens que son correspondant sanscrit *sic* a dans tous les textes sanscrits : « verser de l'eau »; construit au causal avec *zãm* « la terre », il signifierait « rendre la terre humectée », c'est-à-dire « arroser la terre », et c'est la préposition *uç* qui, en vertu de sa valeur ablative, rendrait négative toute la proposition : ce n'est donc point *haêcayâṭ* qui signifierait « dessèche », mais *uç haêcayâṭ*, littéralement « dés-humecte ».

[1] Voir les *Mémoires*, t. III, p. 305.

Ainsi l'entend la traduction pehlvie, elle rend *haêcayâṭ* par [illegible], *khûçînâṭ : în* dans *înât* est le signe pehlvi du causal, persan *ân;* le thème *khûçîn* se transcrira donc en persan *khûçân* : le verbe خوسانیدن, *khûçânîdan* «humecter, mouiller» (تر کردن).

Objection : que faire de *haêcô* que la même traduction pehlvie rend par [illegible] khusk «sec» sens qui cadre avec le contexte? Je pose la question sans la résoudre.

ÇAOKEÑTA ET ÇOGAND ([illegible] et سوکند).

Sens primitif «soufre» : sens dérivé «serment».

Le serment, dans le droit iranien, se prêtait devant l'eau (cf. les *ὕδατα ὅρκια*). Le *Vendîdâd*, IV, 54, prévoit le cas où l'accusé ment à Mithra (le dieu de la bonne foi) devant l'eau, *çaokeñtavaiti zarenyavaiti vîthushavaiti.* M. Spiegel rend le premier terme par *siedende* bouillante, le dérivant de la racine *çuc;* mais le suffixe *vaiti* indique un adjectif possessif : «possédant le *çaokeñta*»; et quant à ce dernier terme, M. Spiegel observe très justement qu'il rappelle étrangement le persan سوکند «serment» (*Commentaire*, I, 155); *zarenyavaiti* signifie «qui a de l'or, dorée»; *vîthushavaiti* semble signifier «douée de connaissance, qui connaît la vérité».

Çaokeñtavaiti est rendu en pehlvi par un mot qui est, dans l'édition imprimée, [illegible], *hûkartômand.* «Ce mot, dit M. Spiegel, ne peut signifier que «mit Wohlgethanen begabt»; mais la forme est étonnante, car on attendrait [illegible]»; *kart* «fait», est en effet toujours écrit avec un [illegible], jamais avec un [illegible], [illegible]; d'ailleurs le sens résultant de la lecture *hûkartomand* ne donne rien de satisfaisant et n'éclaire pas le mot du texte, *çaokeñta.*

Les deux manuscrits de Paris portent, non *hûkartomand*, mais *gôkartômand;* [illegible], et cette lecture ne leur est pas particulière, car c'est celle que Haug avait devant les yeux en traduisant le commentaire pehlvi du 4e fargard[1]. *Gôkart* étant le nom du *gaokerena*, c'est-à-dire du Haoma céleste, du Haoma blanc, Haug explique *gôkartômand* comme signifiant «qui contient du Haoma», par allusion aux gouttes de Haoma qui sont versées dans l'eau du serment. Mais le *gôkart*, étant haoma *céleste* et non terrestre, ne peut jouer un rôle dans les cérémonies terrestres, et la difficulté de concilier le texte avec la traduction pehlvie subsiste toujours, si bien que Haug est forcé de séparer *çaokeñtavaiti* de *gôkartômand :* il traduit le mot zend par «beneficial» (on attendrait alors *çaokavaiti*, le suffixe *eñta* reste inexplicable).

[1] *Essays*, 2e édit. p. 322, n. 1.

Mais *gôkart* n'est le nom du Haoma céleste chez les Parses que par une confusion avec **gôkarn* (*gaokerena*); le sens propre du mot est «soufre», c'est le persan گوگرد.

Donc *çaokeñta-vaiti* signifie «contenant du گوگرد, du soufre», et *çaokeñta* signifie «soufre». De cela deux confirmations:

1° Parmi les ingrédients contenus dans l'eau du serment se trouve de l'encens, *du soufre*, du jujube et un dânak d'or fondu [1].

2° *Çaokenta*, de *çuc* «s'enflammer», signifie littéralement «la matière inflammable» [2].

La conséquence serait, semble-t-il, que *çaokenta* n'a plus rien à faire avec سوگند. Point. Prêter un serment se dit en persan سوگند خوردن, littéralement «manger le *çogand*»; déférer le serment se dit سوگند دادن «donner le *çogand*» : il est vrai que خوردن s'emploie souvent, avec un sens métaphorique, dans des expressions à sens passif: زخم خو' «*avaler* des coups, être battu»; زيان خو' «*avaler* du dommage, éprouver du dommage»; پشیمانی خو' «*manger* du regret, se repentir», etc.; mais dans toutes ces expressions il y a une action infligée par un sujet sous-entendu, ce qui n'est pas le cas avec سوگند; l'expression سوگند خو' ne ressemble donc qu'extérieurement à celles-ci, elle signifie littéralement «avaler le soufre», et c'est précisément à cause de cette ressemblance extérieure avec les expressions comme زيان خو', où خوردن a perdu son sens propre et est devenu verbe vide, que l'idée de serment, qui n'existait pas dans سوگند seul, mais dans l'expression composée سوگند خوردن, s'est concentrée tout entière sur le premier terme.

De même, سوگند دادن signifiera littéralement «présenter le soufre», et médiatement seulement «offrir le serment».

ا PEHLVI = ע.

On sait que, dans plusieurs mots pehlvis empruntés aux langues sémitiques, ا répond à un ע. Tels sont اد qui signifie «jusqu'à», et est l'équivalent sémitique de l'iranien تا; la tradition le lit *nad*, car *n* est une des nombreuses valeurs de ا (= *v*, *û*, *n*, *r*, *l*); M. West en rapproche le sémitique עַד, rapprochement dont l'exactitude est confirmée par celui de ال qui est עַל [3].

[1] *Gr. Rav*, p. 101. انکی بوی وانکی مایهٔ کوکرد وفدری چوب سنجد ... ودانك مایه زرآب.

[2] De là le *çaokenta gairi*, «la montagne enflammée, volcan», peut-être «la montagne de soufre».

[3] West, *Glossaire*, à l'*Ardâ Vîrâf*, s. v.

On y peut joindre un autre exemple, celui de ﻣﻨﺪﻭﻡ; ce mot signifie «quelque chose», et il répond au chaldéen מדעם; la forme pehlvie est doublement intéressante : d'abord elle est plus archaïque que la forme chaldéenne : מדּעם, comme l'indique le *daggesh* du ד, est pour מנדעם (*mad-d'am* pour *man-d'am*); mais la forme pleine מנדעם, quoique reconnue comme primitive [1], ne se rencontre que dans un seul texte, dans l'inscription hébraïque de Carpentras : or, le pehlvi a gardé le ג primitif. D'autre part le ו de ﺩﻭﻡ lu par la tradition *dûm* (*mandûm*) nous présente un exemple de ע *médial* rendu par ו[2].

La transcription du ע a, comme de juste, fort embarrassé les Persans : tantôt ils le rendent par ﻪ : par exemple זרע «ensemencer» est rendu ﺯﺭﻪ, *z-r-a;* tantôt par ﻍ : par exemple על, que nous avons rencontré plus haut sous la forme ﻭﻞ, se présente sous la forme ﻏﻞ, *ghal*, c'est-à-dire que le ع est rendu tantôt par و, tantôt par غ. Tout ceci, soit dit en passant, semble prouver, si je ne m'abuse, qu'à l'époque où les Iraniens empruntèrent l'alphabet araméen, le *pehlvi-sémitisant* n'existait pas encore et que le pehlvi écrit était purement iranien; car si l'on avait, dès le début, fait des emprunts au vocabulaire sémitique, on aurait très probablement emprunté les signes sémitiques avec les sons. Les plus anciens textes écrits en alphabet pehlvi ont donc dû être de l'iranien pur; ce n'est que plus tard, l'alphabet pehlvi-iranien étant déjà arrêté, que commença l'invasion des mots sémitiques, et l'on fut forcé de rendre tant bien que mal le son étranger par le signe du son national, le مجهول par le معروف. De là grand embarras pour rendre le ع : tantôt on l'atténue en ا, *a* (ﻪ), tantôt on l'exagère en غ (ﻍ), tantôt enfin on le rend par ו.

Quel son faut-il attribuer à ce ו? Le son *o*, je crois. Le ע sémitique produisait souvent pour un étranger l'impression d'une sorte de *o* aspiré : l'on en a des indices aussi sûrs que nombreux; quand les Grecs ont voulu rendre leur voyelle *o*, ils ont tout simplement emprunté le ע phénicien. Les transcriptions latines et grecques de toutes les époques présentent sans cesse des exemples de *o* pour ע phénicien : בעל devient aussi souvent *Bo* que *Bal* ou *Bas*: *Bo-milcar*, Βομίλχας, Βουμίλχας pour בעל מלקרת (*Baal Melqart*); *Bosihar*, pour בעל זכר; -όσ7ωρ, pour עשתרת; Δωμ, pour דעם (dans Δωμσαλως, Δωμανω). La prononciation du ע était si bien celle d'un *o* guttural que, dans les inscriptions néo-puniques, ע

[1] Buxtorf, s. v.

[2] Autre exemple, mais moins sûr : ﻭﻋﻮﻧﺘﻦ équivalent sémitique de كردن «faire», lu *v-a-d-ûntan*, où ﻭﻋﻮ serait עבד, avec ligature incorrecte pour ﻭﺩ.

devient souvent le signe de la voyelle *o*[1]. La transcription Δωμ, pour רעם, est exactement le pehlvi 𐭫𐭩 de מנרעם.

Il est vrai que le sémitique du pehlvi n'est pas pris du phénicien : c'est de l'araméen; mais en pleine terre araméenne, à Palmyre (c'est de ce côté qu'est venu l'alphabet pehlvi), nous trouvons absolument le même phénomène, et la confusion de ו avec ע. Il suffit de rappeler le dieu עגלבול, Αγλιϐωλος (le Veau-Baal, forme du dieu Lunus, le veau d'or des Hébreux), et le dieu Ιαριϐωλος, ירחבול «la Lune Baal»; comparez encore Βωλϐαραχος, c'est-à-dire בולברך[2]. Il est vrai qu'à côté de ces transcriptions de ע par ω, on trouve des exemples de ע rendu par η et par α : βηλαχαϐος, בלעקב (pour בעלעקב); Μαλαχϐηλος; Ελαϐηλος, אלהבל; Ραφαϐαλος, רפאבל pour רפאבעל; mais il suffit pour notre objet de montrer que ע avait le son ω; il est possible d'ailleurs que βηλος ne représente pas בַּעַל, et soit le dieu assyrien Bel, בֵּל, dont la présence n'est pas plus étrange à Palmyre que celle de Nebo, נבובל; en ce cas βωλος serait la seule transcription de בעל vraiment palmyréenne : dans Ραφαϐαλος l'attraction de l'*a* long de רפא a fixé en *patah* le son indécis de ע.

Si les observations précédentes sont exactes, l'élément sémitique du pehlvi a du être emprunté à un dialecte araméen où le ע était tombé au son de simple voyelle *o*. Je livre cette conclusion à l'examen de sémitisants plus compétents.

Ces conclusions supposent, il est vrai, que le ۱, représentant de ע, avait la valeur *u*, *o*. Y aurait-il lieu de supposer qu'il se prononçait غ, et qu'aux six prononciations déjà reconnues du signe ۱ il en faille ajouter une septième? Il y a un exemple qui, à première vue, ferait croire que ۱ avait réellement le son غ; je ne parle pas de l'alternance de ۱ avec ۱, car cette alternance même prouverait tout au contraire que ۱ n'avait pas le son ; je veux parler du mot iranien مرغ, mur-*gh*, «oiseau», zend *meregha*, qui est rendu en pehlvi par ۱, mur-*v*. On admet, il est vrai, que *murv* n'est pas identique à مرغ, que c'est une forme parallèle, et l'on compare le nom de la ville de *Merv*, مَرْو, en perse *Margu*, en zend *Môuru*; mais le cas n'est pas absolument identique, car l'influence épenthétique de l'*u* final n'a pas été sans influence sur la formation irrégulière du mot, comme le prouve suffisamment la forme étrange du zend, *Môuru*. La transcription parsie *murû* prouve simplement que les Parses lisent *murû*, et d'une façon générale leur transcription du pehlvi n'est que l'expression de leur connaissance en fait

[1] Schröder, *Die Phönizische Sprache*, p. 92 sq.
[2] De Vogüé, *Inscriptions de la Syrie centrale*, p. 19, 22, 40, 45.

de pehlvi, et non pas d'une tradition phonétique vivante. On pourrait donc soutenir à la rigueur que [pehlvi] doit se lire *murgh* et que [pehlvi] est une transcription de *gh*; le pehlvi est en effet aussi embarrassé de transcrire le غ iranien (*gh*) que le ע sémitique : tantôt il emploie [pehlvi] comme dans [pehlvi], *raoghna*, [pehlvi] = داغ (*Vendîdâd*, XV, 14); tantôt [pehlvi], *k* (!) : [pehlvi] = *bagha* «dieu» (*Yasna*); on aurait pris [pehlvi], de [pehlvi], et on lui aurait donné la valeur [pehlvi] d'après [pehlvi], l'équivalent fréquent de [pehlvi]. Néanmoins il est bien difficile d'attribuer à [pehlvi] cette valeur sur un exemple unique, et il est plus prudent de lire [pehlvi], *murv*, quelque difficile qu'il soit d'expliquer le changement de *g* en *v*; un exemple concluant qui, sans l'expliquer, en prouve du moins la réalité, c'est le grec μαργαρίτης, *margarita*, qui devient en pehlvi [pehlvi], *marvârît* (*Vendîdâd*, VIII, 75); l'on ne peut lire *marghârît*, car le persan dérivé est مروارید.

[pehlvi], مرغوزن, APADÂNA.

Le mot zend *dakhma*, nom des tours rondes bâties sur des hauteurs sur lesquelles les Parses exposent leurs morts (towers of silence), est traduit en pehlvi, tantôt par le mot [pehlvi], *dakhmak*[1], qui est la forme néo-persane du mot zend, persan دخمه; tantôt par un mot énigmatique [pehlvi][2], *azân*.

Je crois reconnaître ce mot [pehlvi] dans le second terme de مرغوزن, *marghozan*[3]. Ce mot paraît principalement dans les textes parsis comme synonyme de دخمه; il désigne en particulier le fameux mausolée de Chosroes-Noushirvan, décrit par Firdousi[4]. Le premier élément, مرغ, est identique au persan vulgaire مرگ «la mort», et le composé, par suite, signifie «le *ozan* de la mort», ou, si *ozan* est identique de forme à [pehlvi] et par suite de sens à *dakhma*, دخمه, le «*dakhma* de la mort, le bâtiment de la mort».

Deux difficultés s'opposent à l'identification de *azân* et de *ozân* : 1° la différence de quantité, *-ân*, *-an*; 2° la différence de la voyelle initiale. Mais la longue *ân* paraît dans une forme avec inversion : مرزغان, *marzaghân*[5], ce qui prouve qu'il n'y a là qu'une variation secondaire; quant à la différence de voyelle initiale, il n'est point certain qu'elle soit réelle; le pehlvi est, il est vrai, [pehlvi], *azân*,

[1] *Vendîdâd*, III, 9.
[2] *Vendîdâd*, III, 13.
[3] Vieux Ravaet (Sup. pers. 47) p. 38; et *Journal of the As. Soc.*, 1870, p. 350.
[4] Éd. Mohl, V, 341.
[5] Vüllers, s. v.

mais il est fort possible que ىد soit une altération purement graphique de ىو : ىوكىس *awzân*, forme qui rendrait compte tout naturellement du persan *ozân*.

Or cette forme ىوكىس, *awzân*, dont après tout le persan *-ozan* confirme ou au moins suppose l'existence, nous reporte assez naturellement au perse *apadâna* «bâtiment élevé sur une hauteur». Il désigne le château construit par Darius à Suze (*Inscription d'Artaxerxes-Mnemon*); le mot a passé du perse dans les langues sémitiques : syriaque ܐܦܕܢܐ, *palatium*, *arx*[1]; arabe فدن, *arx alta*; hébreu אפדן (*Daniel*, xi, 43, rendu dans la transcription persane, סראה = سرای «palais»).

Apadâna, de *apa-dâ*, signifie proprement «bâtiment élevé» : de là son emploi comme traduction de *dakhma*, qui n'est rien autre qu'un «*apadâna* de la mort», un مرغوزن.

RECENS.

Il est rare qu'un mot, surtout abstrait, doive s'expliquer par son sens vulgaire : l'usage général est le plus récent et, par suite, égare sur l'étymologie. M. Vaniček, partant du sens de «nouveau» que possède *recens*, le décompose en *re*, marquant retour, et une racine *kan* «commencer»[2]. Mais *nouveau* est un sens dérivé : le sens antérieur est donné par la construction avec *a* ou *e*. *Recens* est, en effet quant à la forme un participe présent d'un verbe **recere*, — verbe de mouvement, car : recens *a* vulnere; donc, le sens est : *venir* de : «qui vient d'être blessé». — «Verres cum *e provincia recens* esset (Verrès, retour de sa province) invidiaque et infamia non *recenti*, sed vetere ac diuturna flagraret», Cic. *Verr.* I, ii, 5. On voit ici les deux sens, primitif et dérivé, rapprochés.

«Pœnum .... *recentem ab excidio* opulentissimæ urbis Iberum transire». Tite-Live, XXI, xvi.

Recens est plus actif que *novus;* c'est «ce qui vient d'arriver» : «Segulium negligamus, qui res novas quærit : non quo veterem comederit — nullam enim habuit — sed *hanc ipsam recentem novam* devoravit», *Famil.* XI, 21. «Laissons là ce Ségulius, il ne veut qu'une chose, encore de l'argent; non qu'il ait mangé celui qu'il avait dans le temps, il n'en a jamais eu, mais il a dévoré celui-là même qu'on venait à l'instant de lui donner.»

Le verbe **recere* s'oppose à *venire :*

«Rhegini quidam illustres homines *eo venerunt*, *Roma recentes*», Cic. *Ad Att.* XVI, 7.

Je ne connais pas dans les langues d'Europe d'équivalent de

[1] Payne Smith, s. v.

[2] *Dictionnaire étymologique gréco-latin :* Kan «anlangen»; *rĕ-cen-s* (*re-cen-tis*) «eben anfangend = frisch, jung, neu übertr. rüstig, ungeschwächt».

* *recere :* s'il en existe en Asie, ce doit être sous la forme *raç*, *ç* indo-iranien égalant *c* latin. On reconnaît le verbe *raç*, qui se présente si souvent dans les inscriptions perses : *a-raç-am* «je vins»; *parâraçam* «j'atteignis»; *parâraça(t)* «il atteignit»; *ni-raç-âtiy* «qu'il arrive».

De là le persan رسیدن, *raç-îdan* «arriver»; il s'oppose à آمدن, *âmadan* «venir», lequel est identique de racine au latin *venire*. L'emploi de *recere* et *venire* est d'ailleurs juste l'inverse de رسیدن et آمدن, de sorte que la phrase «eo venerunt, Roma recentes» se traduirait en persan از روم آینده آنجا رسیدند, et se calquerait از روم رسنده آنجا آمدند.

SEPELIRE.

Sepelire a été expliqué :

1° Par une racine *spal*, qui se retrouverait dans *spelunca*, *σπήλυγξ*, et signifierait «creuser»; mais d'un *substantif* dont on ne connaît que le sens dernier on ne peut restituer par hypothèse, sens et forme, un *verbe* théorique; d'ailleurs le latin ne connaît pas l'épenthèse;

2° Par le védique *saparya* «honorer» (!);

3° Par *sepes;* le sépulcre serait «*locus* sæptus»;

4° Par une racine *pel* «couvrir», norois *fela*.

Pour la forme *sepelire* (*sepelitus*, Cat. ap. Prisc.), elle est un dénominatif d'un adjectif* *sepilis* (formé comme *habilis*). Je crois que la racine *sep*, qui est à la base de cet adjectif, est une variante phonétique de *sop* dans *sopor;* primitif *svap*, contracté soit en *sop*, soit en *sep*, selon la couleur de la voyelle qui suit. **Sepilis* signifierait «endormi», et *sepelire* «endormir». Il y aurait peut-être abus de citer à l'appui de cette dérivation l'expression *somno sepulti* (taciti respectabant somnoque sepulti, *Lucr.* V, 973), où à la rigueur *sepulti* pourrait être métaphorique; on ne pourra opposer la même fin de non-recevoir à l'exemple suivant :

Occupat Aeneas aditum, *custode sepulto* (Énéide);

Et encore moins à celui-ci :

«Ubi *somnum sepelivi* omnem atque *obdormivi* crapulam,» Plaut. *Most.* V, II, 1.

Ici l'identité de sens de *sepelivi* et *obdormivi* éclate : *somnum sepelivi*, c'est le classique «dormez votre sommeil», sous forme plus parfaite, parce qu'il y a identité de racine entre le verbe et le régime.

Sepulcrum, pour *sepel-i-crum*, est le *cimetière*, c'est-à-dire le lieu de sommeil, le dortoir, le *κοιμητήριον*.

Sepelire «endormir, fermer les yeux», est un ancien euphémisme à la façon de *componere*, qui, par l'action de *sepulcrum*, est arrivé à un sens technique.

J. DARMESTETER.

ÉTUDES LATINES.

Qualus, Quasillus.

Une *s* primitive entre voyelles, quand elle n'est pas redoublée, se change en *r* en latin. *Quăsillus* est donc pour **quăssillus;* comparer *ŏmitto* pour **ŏmmitto*, *mămilla* pour **mammilla*, *ŏfella* pour **offella*. Le dédoublement de la première consonne, dans tous ces mots, tient à ce que la seconde est double (un phénomène rythmique analogue est l'abrégement de la voyelle initiale dans *pŭsillus*, de *pūsus*[1], *pūssus*). — *Quālus* est donc pour **quăssŏlos*[2].

Prelum.

Prēlum est pour **prĕssŏlom* (comme *quālus* pour **quăssŏlos*, *caelum* pour **caissŏlom*), du participe *prĕssus*, qui avait l'*e* bref, comme en témoignent : 1° la conservation des deux *s;* 2° le traitement du mot dans les langues romanes.

Scala.

On sait que *scāla* se rattache à la racine de *scăndere*, qui a un *a* bref, comme le prouve l'altération en *e* dans *descendere*. La racine est donc *scăd :* il faut supposer des formes successives **scăd-la*, **scăz-la*, *scāla*. C'est ainsi que *crēdo* est pour **crĕd do*, **crĕz do*.

Ramentum.

Rāmentum, rognure, est pour **rādmentum*, **rāzmentum*, de *rādere*.

[1] Cf. encore *cŏturnix* pour *cōturnix*, *cămena* pour *casmena*, *cămillus* pour *casmillus*, *sĕlibra* pour *sēlibra*. — Sur *pusillus* et *quasillus*, comparer Gaussin, *Mém. soc. ling.* I, p. 131.

[2] *Qualus*, panier-filtre, panier à laine, était peut-être à l'origine un van : il dériverait alors du participe *quassus*. Celui-ci avait l'*a* bref, comme en témoignent : 1° la conservation des deux *s;* 2° la contraction de *qua* en *cu* dans *concussus*.

Tomentum.

La bourre appelée *tōmentum* était formée de rognures de laine. Martial (XIV, 159), dit, à propos du *tomentum Leuconicum :* Vellera Leuconicis accipe *rasa* sagis. *Tōmentum*, qu'on a voulu vainement rattacher à *τέμνειν*, à *stuppa*, à *tumere*, à *totus*, à *tuber*, a une étymologie des plus simples. Il vient de *tondĕre*, comme *rāmentum* de *radĕre* et *caementum* de *caedĕre.*

Hamus, prehendere.

Au grec *χανδάνω* a correspondu en latin un verbe **hăndere*, dont s'est conservé seulement un composé, *prehendere.* De la racine *had* est formé *hāmus* pour **hădmus*, **hăzmus*, hameçon.

Il faut distinguer la racine *χαδ*, *had*, du radical *χεθ*, *hĕd*, qui a formé le nom du lierre : en grec *κισσός* pour **κεθιος*, **χεθιος*; en latin *hĕdera.*

Pecunia, peculium.

Pecūnia et *pecūlium* viennent de *pecus*, *pecŭdis*, et sont l'un pour **pecŭdnia*, **pecŭznia*, l'autre pour **pecŭdliom*, **pecŭzliom.*

Pronus.

La forme ancienne de *prō* est *prōd;* comparer par exemple *prōd-ire. Prōnus* est donc pour **prōd-nos*, **prōznos.*

Prurio, pruna.

La racine indienne *pruṣ*, brûler, se retrouve en latin dans *prūna* pour **prusna*, charbon ardent (Corssen, *Aussprache*, 2e éd., II, p. 1004). Elle se retrouve aussi dans *prūrio*, démanger, cuire.

Pris-, magis, satis, potis, nimis.

Le comparatif adverbial *prius* s'est contracté en *prīs*, forme qui subsiste dans *prīs-cus* (Πρεισκος, PRIscvs, PRÍSCVS) et *pristinus.* Devant une consonne sonore l'*s* tombe, et au lieu de *prīs* on a *prī : prīmus*, *prīdem*, *prīdie*[1].

[1] Pour l'*s* tombée, comparer *dū'mus*, *rē'mus*, *pō'merium*, *dī'minuo*, et *ī'dem*, *iū'dex*, *trē'decim*, *au'dio* parent de *ausculto*, *nī'dus* parent du germanique *nest*, *dī'duco.*

**Magius*, comparatif neutre de *magnus*, s'était contracté en **magĭs*, comme *prius* en *prīs*. Les mots iambiques étant sujets à abréger leur finale (comme le prouvent *bĕnĕ*, *mălĕ*, *cĭtŏ*, *mŏdŏ*, *nĭsĭ*, *qŭasĭ*, *uălĕ*, *pŭtă*, *uĭdĕn*, *ĕgŏ*, *ĭbĭ*, *sĭbĭ*, *mĭhĭ*, *nĭhĭl*, *dŭŏ*, *uŏlŏ*, et dans les comiques *mănŭs*, *fŏrĕs*, *bŏnăs*, *bŏnĭs*, *dŏmĭ*, *pŭtrĕ*, *lŏcĭ* nom. pl., *prŏbrĭ* gén., *bŏnŏ* abl., *uĭrŏ* dat.), l'iambe *măgīs* est devenu *măgĭs*[1]. *Măgĭs* à son tour devient *magĕ* comme *amarĭs amarĕ*, *debilĭs debilĕ*.

Pŏtĭs et pŏtĕ sont probablement pour **potīs*, **potĭus; sătĭs*, et *săt* pour **sătĕ*, sont probablement pour *satius*. *Nĭmĭs*, où l'on a cru retrouver de même une forme de comparatif qui correspond à μεῖον (Bréal, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*), s'expliquerait en conséquence par les mêmes phénomènes phonétiques.

ADVERBES EN *die*.

Die-quinti, *die-quarti* paraissent être formés par la soudure de deux locatifs. On a expliqué de même *prīdie* et *postrīdie;* mais de quoi *prī* serait-il le locatif? et pourquoi ici *die* serait-il à la fin au lieu d'être au commencement? A mes yeux, *pridie*, *postridie* sont pour *prius die*, *posterius die;* la syntaxe de ces locutions est celle de *id temporis*. *Die* en effet est un génitif employé encore à l'époque classique.

Dans *hŏdie* on veut voir la soudure de deux ablatifs : mais l'*o* serait long. *Hŏdie* est donc pour *hŏd die*, comme *ĭdem* pour *ĭd-dem*[2]; *hŏd* est la forme qui, jointe à l'affixe *ce*, a fait *hocce* pour *hod-ce;* avec chute de la finale *hoc*, prononcé *hocc* devant une voyelle au témoignage des grammairiens. L'*o* étant bref dans *hŏd* comme dans *quŏd*, est bref aussi dans *hŏcc*, *hŏc;* aussi *hŏc* nom.-acc. neutre forme-t-il quelquefois une syllabe brève, tandis que *hōc* ablatif forme toujours une syllabe longue.

Comme *hodie* est formé *quodie*, le jour où. La *lex repetundarum* de l'an 123 ou 122 avant notre ère dit *ubei ea dies uenerit quodie iusei erunt adesse*, c'est-à-dire *ubi ea dies uenerit quod-diei iussi erunt adesse* (*C. I. L.*, I, p. 62)[3]. On lit encore *quodie* dans *le Corpus*,

[1] Le masc.-fém. **magior* étant devenu *maiior*, comme **agio aiio*, **megio meiio*, *Atedius Ateiius*, on refit par analogie un neutre *maiius* pour la fonction adjective, et *magis* ne garda que la fonction adverbiale. — L'orthographe par un seul *i*, *maior*, *aio*, *meio*, *Ateius*, est de beaucoup la plus fréquente; l'orthographe plus rare par deux *i* était seule conforme à la prononciation qu'attestent les grammairiens. — Le *prius* classique est probablement refait par analogie, comme *maius*.

[2] Pour la chute du *d*, à la fin du premier élément de *ho*[*d*]-*die*, comparer encore *ipse* pour **is-pse*, *nŭdius* (non pas *nūdius*) pour **nun-dius* (*Trinummus*, III, II, 101), *quăsi* pour **quam-si*.

[3] *Quo* n'est point un masculin corrélatif au féminin *ea*, comme l'a cru M. Bücheler (*Précis de la déclinaison latine*, § 44).

I, 206, l. 36 et 63 (p. 120 s.) et dans l'*Ephemeris epigraphica*, II, p. 238.

Hodie, dans les comiques, peut former devant une voyelle l'équivalent d'un pied trochaïque. Ceci montre que les anciens Latins avaient encore le choix de prononcer *hod-die* et *ho'-die*, comme ils avaient le choix de prononcer *bonus uir* et *bonu' uir*[1]. De même il faut, pour scander certains vers des comiques, prononcer tantôt *ī'-dem* et tantôt *id-dem*[2].

Cette remarque jette quelque lumière sur l'adverbe *cottīdie* par deux *t*, ou *quŏtidie* par un seul *t*. L'alternance de la consonne simple avec la consonne double indique que la première syllabe est un mot à part, comme celle de *hodie* ou de *idem*, très probablement le neutre *quŏd*. **Quottidie* finit visiblement par le génitif *die*, signalé dans *pridie*, *hodie*, etc. La construction interne de cette locution peut se traduire à peu près ainsi : *quod-cumque diei*; c'est-à-dire que l'élément obscur *tī* doit être un affixe analogue à *cumque*.

Iecur, *iocinoris*, *ἴκτερος*.

A côté d'*ἴκτερος*, jaunisse, on a une seconde forme *ἰκτήρ* (d'après l'accusatif *ἴκτερα*, *Lévitique*, XXVI, 16). Si l'on compare les suffixes de *uenter*, *uter*, *uterus*, *ὑστέρα*, *γαστήρ* et du sanscrit *jaṭharas* (ventre); si d'autre part on remarque que le grec *ὕδερος*, hydropisie, a pour équivalent sanscrit *udaram*, ventre, on se convaincra qu'avant d'être le nom d'une maladie, *ἴκτερος* ou *ἰκτήρ* a dû être celui d'un viscère. Ce viscère ne peut être que le foie.

Le foie se disait en ario-européen *yĕkwṛt*, génitif *yŏknos*. Le nominatif est bien conservé d'une part dans le sanscrit *yakṛt* et le latin *iecur*; l'analogie a étendu l'*e* du nominatif aux formes comme le lithuanien *yekna* et comme le latin incorrect *iecinoris*. Les cas obliques qui commençaient par *yokn* ont donné régu-

[1] Les vers qu'explique la prononciation *hod-die* ont été réunis par Ritschl *Neue Plautinische Excurse*, p. 89 s.; Ritschl admet *hodied*, qui est impossible puisqu'il n'y a pas ici d'ablatif. Dans deux exemples cités par Ritschl, *hodie* devant une voyelle serait l'équivalent d'un pied iambique, et la prononciation *hod-die* n'expliquerait rien. Mais dans l'un de ces exemples (*Miles gloriosus*, V, 1, 19) le monosyllabe *tu* peut n'être pas élidé, dans l'autre (*Pseud.* I, II, 43) il peut y avoir hiatus à la césure; par suite, *hŏdĭe* avec la finale élidée est admissible dans tous les deux.

[2] Exemples dans Bücheler, *Précis*, § 71. M. Bücheler admet la prononciation *īdem*, mais on ne voit pas comment l'*i* de *id* se serait allongé. *Eidem* dans la *lex de Thermensibus* ne prouve pas plus pour la voyelle longue que *inpeirator* dans le décret de Paul-Émile. On trouve aussi *ou* pour *ū* : *uiuous*, *ioubeatis*, sans parler de *soūo* (*C. I. L.*, I, 1007), *flouiom*, et de *soueis* pyrrhique (*C. I. L.*, I, 1297).

lièrement le latin *iocin-oris*, etc.; le sanscrit *yakn-as*, etc.; l'analogie a étendu leur *o* au zend *yākare*, au latin incorrect *iocur*. Le grec *ἧπαρ* a étendu l'*e* à tous les cas; il l'a allongé en vertu d'une loi qui lui est spéciale, et dont on retrouve des exemples dans les longues d' *ἥϐη* ('scr. *yăviṣṭhas*, le plus jeune), *ἠΰs* (aussi *ἐΰs*), *ἡμεῖs* (aussi *ἄμμεs*), *ὠλένη* (lat. ulna = **ŏl' na*), *'ᾱνήρ* (aussi *'ἄν-*), et dans les diphtongues d'*οὐρανός* (scr. *Varuṇas*), *εὐρύs* (scr. *urus*), *ὄμϐροs* (scr. *abhram*, nuage [1]), *εἴκοσι* (*uiginti*, scr. *viɳçati*).

Iecur, *iocinoris*, *ἴκτεροs* nous font voir que le nom ario-européen du foie présentait dans son radical la triple forme *yekw*, *yok*(*w*), *ik*(*w*). Pour la chute de la voyelle radicale dans cette dernière forme, comparer le rapport du grec *σκώρ σκατόs* au sanscrit *çakṛt*.

Nuncupare.

Le sanscrit *nāma*, le grec *ὄνομα*, le gothique *namo* montrent que le *nom*, à l'époque ario-européenne, avait dans la première syllabe la voyelle *ŏ* (a_2 de MM. Brugman et de Saussure). L'*ā* sanscrit représente un *o* bref de même que dans *dāru* = *δόρυ*, dans *bhāras* = *φόροs*, dans *bharāmas* = *φέρομεν*, dans les parfaits comme *papāta* comparés aux parfaits comme *λέλοιπε*. L'*o* grec et latin est régulièrement *a* en germanique. Il n'y a donc guère de doute sur l'existence d'un substantif ario-européen *nŏmṇ*, le nom. Un parent de ce substantif est le latin *nŏta*.

La langue latine a perdu le substantif *nŏmṇ* et créé un substantif nouveau *gnōmen*, parent de *gnōscere* et de *gnōtus*. Étymologiquement, *gnōmen*, ou sa réduction classique *nōmen*, n'a rien de commun avec *nāma*, *ὄνομα* et *namo*.

Le vieux mot ario-européen *nŏmṇ* ne s'est conservé en latin que dans le composé *nuncupare*, pour **nŏmicapare*, de *capere*. Pour l'*ĭ* terminal du premier membre, comparer *homĭcida*, *flumicellum* [2]. Pour la chute de cette voyelle brève, comparer *man'dare*, *man'cus*, *man'ceps*, *plan'ca*, *ven'dere*, *vin'demia*, *un'cia*, *un'decim*, *oinvorsei*

[1] *Ὄμϐροs* est *o* prosthétique, plus *ṇbhros*. L'*ṇ* est représenté régulièrement par *im-* dans le latin *imber*, par *a-* dans l'indien *abhrám*. Si l'osque *Anafríss* vaut réellement *Imbribus*, son *ana-* pour *an-* représente fort bien l'*ṇ* : cf. *amprufid* = *improbe*, *ancensto* = *incensa*. L'ario-européen (probablement adjectif) *ṇbhrós*, *ṇbhróm* est au substantif *nébhos* (scr. *nabhas*, *νέφοs*), nuage, comme *ψυδρόs* à *ψεῦδοs*, *ἐρυθρόs* à *ἐρεῦθοs*; l'*e* est tombé en perdant l'accent.

[2] Les mots ario-européens qui montrent dans la déclinaison un radical en [*e*]*n*, [*o*]*n* prennent dans le cas de composition la même désinence que les mots de la seconde déclinaison. Sanscrit *rāja-*, *nāma-*, grec *αἱμο-*. Les mots dont la flexion ferait croire à un radical en *in* prennent au cas de composition un simple *i* : sanscrit *hasti-*, latin *sangui-suga*.

= *universi*, *cante* = *canite*, *sin'*, *satin'*, *viden'*, et, avec changement secondaire d'*m* en *n* comme dans **num'cupare nuncupare*, *prin'ceps*, *un'da*. Pour le changement d'*ŏ* en *u* dans la syllabe initiale, cf. *Umber*, *umbilicus*, *unguis*, *uncus*, *juncus* (cf. *δόναξ*), *fungus*, *cunchis*, *cungrum*, *gummi*, *cunnus* (que Cicéron dit faire calembour avec Κόννος), *Numa* (Νόμας), *Numidae* (Νομάδες), *numisma*, etc.

Pulpa, *ϖραπίδες*.

Pulpa, chair, est probablement le même mot que le primitif de *ϖραπίδες*, diaphragme, entrailles, pensée. Il faut partir d'une forme **pṛpa*. Le rapport de *pulpa* à *ϖραπίδες* est le même à peu près que celui de *mollis* à *βραδύς*, indien *mṛdus*. *Pulpa* vient immédiatement de **polpa*, comme *bulbus* de *βολϐός*.

Mulcere.

Mulcere, adoucir, est probablement pour **melcere*, **mellic*[illegible] et dérive du nom du miel. Le sens primitif, mieller, s'est [illegible] servé dans le participe pris substantivement *mulsum*, vin au [illegible]. Le parfait *mulsi* et le supin *mulsum* sont des formations a[illegible]-giques, comme *arsi arsum* d'*ardere* pour **aridere*; on sait [illegible]la formation du parfait en *-si* était encore vivante à l'é[illegible]ue romane. La voyelle brève est tombée dans **mel'cere* comm[illegible]ans *pal'ma*, *ul'na*, *facul'tas*, *facil'limus*, *sol'dus*, *cal'dus*, *corul'nu*[illegible]*cal'-facio*, *bal'neum*, *al'ter* (cf. *aliter*, *alibi*, *alis*, *alid*). L'*e* br[illegible]'est changé en *u* dans la syllabe initiale comme dans *mulg*[illegible](cf. *ἀμέλγειν*), *pulsus* (cf. *pello*), *culmen* (cf. *celsus*), *multus* (cf. *m*[illegible][1]).

Baetere.

Le verbe *bētĕre*, aller, a pour composés *adbīto*, *perbīto*[illegible]*bīto*. Or *ē* ne se change jamais en *ī* en composition. Si l'on com[illegible] les couples *caedo accīdo*, *quaero acquīro*, *laedo allīdo*, *saeptus co*[illegible]*us*, *taesus distīsus*, *taedium fastīdium*, *aestimo existimo*, *aequus* [illegible]*us*, et si l'on remarque que **Acaiuŏs* = Ἀχαιός est devenu *A*[illegible]*us*, que **elaiua* = *ἐλαία* et **elaiuom* = *ἔλαιον* sont devenus *olīua* [illegible]*lī-uum*, on sera conduit à admettre que l'orthographe véritab[illegible] *baetere*.

Nos, *nas*, *nâo*.

M. Hovelacque (*Grammaire de la langue zende*, 2ᵉ éd., p. 18)

[1] Le *meltom : meliorem* de l'abrégé de Festus (p. 122) pourrait bien n'être qu'une forme archaïque de *multum*.

dit que parfois la voyelle *âo* « tient malencontreusement lieu de *ô* terminal. » Exemple *nâo*, nous, qui est l'indien *nas*.

Je pense que l'existence de *nâo* n'a rien de malencontreux et que tout au contraire il faut nous en féliciter. *Nâo* n'est pas l'indien *năs*, c'est le latin *nōs*, qui représente un ancien **nās*. Le zend nous fait connaître l'antiquité de la quantité longue. On sait que *-ās* devient ordinairement *-âo*.

L'ario-européen avait deux formes, **nŏs* et **nōs*. La forme *nōs* a donné le zend *nâo* et le latin *nōs*. La forme *nŏs* a donné l'indien *năs* et le latin *nŏster*. Ce possessif a indubitablement un *o* bref. Cela résulte d'abord du traitement qu'il a subi dans les langues romanes (esp. *nuestro* et non **nostro*, franç. *nôtre* et non **noutre*, ital. *nòstro* et non **nóstro*); ensuite de la comparaison de *uoster*, qui n'eût pu se changer en *uester* si la voyelle eût été longue.

Omen.

Varron (*L. L.*, VI, 76 et VII, 97) tire *omen* de *os* et suppose une ancienne forme *osmen*. Mais cette forme est purement théorique, tout comme le *osnamentum* pour *ornamentum* inventé assez mal à propos par Scioppius. Varron ne laisse aucunement entendre qu'il ait réellement trouvé *osmen* dans des textes anciens ; il n'y a donc rien à tirer de ses paroles.

Je pense que *omen* est pour *augmen*. Pour ō = *au* cf. *plodo*, *plostrum*, *osculum*, *ostium*, *Clodius*, *olla*, *oricilla*, *Corus*, *cos*, *codex*, *clodus*, *clostrum*, *coda*, *copo*, *Coponius*[1], *suffoco*, *focale*, *lotus*, *lomentum*, *hostus*, *colare*... : voir *C. I. L.*, I, p. 608, col. 1. Pour la chute du *g* devant *m*, cf. *exā'men*, *contā'mino*, *ju'mentum*, *sū'men*, *frū'mentum*, *flū'men*. Pour le sens, cf. *auctor* : *omen* est le présage sur lequel on se décide.

AV pour o long.

L'abréviateur de Festus cite *ausculari* pour *osculari;* Priscien cite *ausculum* pour *osculum*. Ces mots dérivant de *os oris*, l'*au* y correspond à un *o* long classique. Priscien cite aussi *austrum* pour *ostrum*, ce qui n'est pas admissible ; *ostrum* en effet est parent d'*ὄστρειος*, *ὄστρεον*, *ὄστρακον*, et a donc un *o* bref. Si l'on remarque qu'une inscription (*C. I. L.*, I, 1463) a AVSTIA pour *ostia*, on ne doutera pas que dans Priscien il ne faille lire *austium* au lieu d'*austrum*, *ostium* au lieu d'*ostrum*[2].

[1] *Caup-*, *C. I. L.*, I, 1112.
[2] *Revue de philologie*, 1879, p. 160.

Ostium, comme *osculum*, dérive de *os oris*. Si donc les anciens Latins ont jamais prononcé *ausculum*, *austium*, ils ont dû aussi prononcer *aus*, *auris*. Mais *os* correspond à l'indien *ās*, et par conséquent représente une forme ario-européenne sans diphtongue formée avec *u*; donc il est impossible qu'on ait jamais dit *aus*, ni *austium*, ni *ausculum*.

Les formes *ausculari*, *ausculum*, *austium*, AVSTIA nous font voir que la diphtongue graphique AV a parfois été employée à noter le phonème *ō*. C'est ainsi que l'on écrivait EI pour I (exemples innombrables), OV pour *ū* (ABDOVCIT au tombeau des Scipions = *abdūcit*, présent dont la diphtongue primitive n'a pu être qu'*eu* comme dans φεύγω), AE pour *ē* (*scaena*, seule forme correcte en latin, de σκήνη). C'est ainsi qu'on trouve parfois QVOM pour la proposition *cum* (*C. I. L.*, I, p. 577, col. 2 et n° 1019), parce que la conjonction *quom* se prononçait *cum*. Ce sont là autant de cas de « notation renversée », *umgekehrte Schreibung*.

Vls, *ouls*, *ols*; *polteo*.

Varron (*De lingua latina*, V, 47-54 Mueller) cite quatre fragments extraits des *Sacra Argeorum*. Ces fragments indiquent dans quel ordre une procession devait se rendre aux divers sanctuaires des *Argei* situés dans chacune des quatre parties ou régions qui, avec l'Aventin et le Capitole, formaient l'aire de l'enceinte servienne de Rome. L'intention de Varron est de faire connaître l'ancien *Septemmontium* ou *Septimontium*, sur lequel Rome est bâtie : aussi les portions de texte qu'il détache sont principalement celles où l'emplacement d'un sanctuaire est déterminé par un nom de mont ou de colline (*Oppius mons*, *Cespius mons*, *collis Quirinalis*, *collis Salutaris*, *collis Mucialis*, *collis Latiaris*). Après le nom de mont ou de colline vient un adjectif composé en *-ceps*, qui indique le numéro d'un sanctuaire à l'intérieur d'une des quatre régions (*princeps* = **primiceps*, *terticeps*, *quarticeps* et par corruption *quatriceps* ou *quaetriceps*, *quinticeps*, *sexticeps*). Après l'adjectif en *-ceps* vient une désignation d'emplacement plus précise que le nom de mont ou de colline (*circa Mineruium*, *apud aedem Iunonis Lucinae*, *in uico Insteiano*, etc.); puis, quelquefois, d'autres indications qui ne nous intéressent point ici. Le nom de mont ou de colline, l'adjectif en *-ceps* et la désignation d'emplacement sont juxtaposés sans aucune syntaxe, comme chez nous les noms, prénoms, âge, etc. sur les colonnes d'une feuille de recensement : nous ne pouvons mieux faire que de les imprimer aussi en colonnes.

Le texte de Varron a pour nous deux sources, l'une principale et l'autre secondaire. La source principale est le manuscrit de Florence, Laurent. plut. 51, 10, dont les leçons doivent être puisées, pour notre passage, dans H. Jordan, *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*, II, p. 601 ss., Berlin, 1871. La source secondaire (il n'est pas absolument sûr qu'elle ne dérive pas du manuscrit de Florence) est le fragment du Mont-Cassin, Cod. Cassin. 361, très exactement reproduit d'après une copie de M. Keil par L. Spengel, *Ueber die Kritik der Varronischen Bücher de Lingua latina*, p. 47, München, 1854 (*Abhandlungen der königl. bayer. Akad. der Wiss.*, I. Classe, VII. Band, II. Abtheilung). Le manuscrit de Florence et le fragment du Mont-Cassin sont l'un et l'autre du XI[e] siècle, et tous deux paraissent avoir été écrits au Mont-Cassin. Voici, d'après le manuscrit, avec les variantes du Fragment en note, les portions des citations de Varron qu'il nous faut considérer (on devra par la pensée corriger *lucum* au lieu de *lacum* quatre fois, *Cespius* au lieu de *Sceptius*, *dei Fidi* au lieu de *de i de fidi*, *collis Latiaris* au lieu de *colles Latioris*, *Insteiano* au lieu d'*Instelano* ou *in stegano*, *Facutalem* ou peut-être *Fagutalem* au lieu de *Facultalem*, toutes corrections qui laissent intacte la question à traiter) :

VARRON V, 47 ; RÉGION SUBURANE.

Ceroliensés.	Quaetriceps [1].	Circa Mineruium, qua ....

VARRON V, 50 ; RÉGION ESQUILINE.

Oppius mons.	Princeps.	*Quilisouis* [2] lacum Facultalem [3] ...
Oppius mons [4].	*Terticepsois* lacum Esquilinum	
Oppius mons.	*Quatricepsos* [5] lacum Esquilinum	
Sceptius mons.	*Quinticepsois* lacum Poetelium	
Cespius mons.	Sexticeps.	Apud aedem [6] Iunonis Lucinae [7] .....

VARRON V, 52 ; RÉGION COLLINE.

Collis Quirinalis	*Terticepsois* aedem [8] Quirini.	
Collis Salutaris [9].	Quarticeps.	Aduersum est *pilonarois* aedem [10] Salutis.

[1] C (le fragment du Mont-Cassin) a une abréviation qui paraît devoir se lire *quod* plutôt que *quae*.
[2] C *quilisouñ*.
[3] C *facultatem*.
[4] C *Opius*.
[5] C *quarticepsors*, avec la dernière *r* soit rayée, soit corrigée en *i*.
[6] C *edem*.
[7] C *Lucine*.
[8] C *edem*.
[9] C *collis Quirinalis Salutaris*.
[10] C *edem*.

Collis Mucialis[1].	Quinticeps.	Apud aedem de i de fidi[2] .....
Colles Latioris[3].	Sexticeps.	In uico Instelano[4] summo .....

VARRON V, 54; RÉGION PALATINE[5].

Germalense.	Quinticeps.	Apud aedem Romuli.
Velienses.	Sexticeps.	In Velia apud aedem deum Penatium.

[1] C *Muciat.*
[2] *quinticeps ã edem dĩ delfidi.*
[3] C *lacioris.*
[4] C *in stegano.*
[5] Ce qui suit est mis dans C.

Quatre fois dans ces fragments l'adjectif en *-ceps* est soudé à ce qui suit au moyen d'une finale barbare *ois* : *terticepsois lacum Esquilinum*, *quinticepsois lacum Poetelium*, *terticepsois aedem Quirini*, enfin *quarticepsois lacum Esquilinum*; car l'*r* surchargée que M. Keil a relevée dans le *quarticepsors* du fragment du Mont-Cassin autorise à croire qu'il y avait déjà dans le prototype de nos deux manuscrits un *i* défiguré, que le copiste du manuscrit de Florence a éliminé à tort en écrivant *quatricepsos*. La même finale barbare *ois*, séparée de l'adjectif en *-ceps*, se retrouve dans *aduersum est pilonarois aedem Salutis*[1]. Enfin, il y a quelque chose d'analogue dans *quilisouis lacum Facultalem*.

O. Mueller a reconnu très justement que *-ouis*, dans *quilisouis*, est une corruption de **ouls*, forme archaïque supposée de la préposition *uls*. Un faux désir de symétrie a égaré le même philologue quand il a voulu voir dans *-ois* la préposition *cis*. D'abord, rien n'indique que les copistes de Varron aient été enclins à confondre les lettres *o* et *c*; en second lieu, on ne voit pas comment un copiste aurait remplacé une syllabe d'aspect latin comme *cis* par une syllabe barbare comme *ois*; en troisième lieu, si l'on réfléchit sur le sens du passage, on verra que *cis* ne peut convenir. Il est facile à une procession de savoir qu'elle est arrivée au but quand elle a dépassé (*uls*) un bois sacré, un temple, une rue...; mais rien ne serait plus gênant, pour ceux qui ont la responsabilité de ses mouvements, que de régler les arrêts sur un lieu auquel on n'est pas encore parvenu (*cis*).

Pourtant *ois* est bien une préposition. La correction est simple : il faut lire *ols* au lieu de *ois*, comme V,50 *ouls* au lieu de *ouis*, et comme V,83 *uls* au lieu de *uis*. La confusion entre *i* et *l* a eu lieu en sens inverse dans *Instelano* V,52. Le copiste a altéré les trois formes *uls*, *ouls*, *ols*, parce que toutes trois lui étaient inconnues,

[1] C'est à tort qu'on lit généralement *aduersum est* + *pilonar* (ou *Apollinar*) en trois mots. *Aduersum* est ici une préposition et *Estpilonar* (ou *Empilonar?*) un nom de lieu corrompu.

et il a remplacé les deux dernières par des formes d'aspect barbare, parce qu'elles-mêmes n'avaient pas l'aspect ordinaire des formes latines. Enfin, Varron avait scrupuleusement respecté, dans le document qu'il copiait, les orthographes vieillies *ouls* et *ols*, parce que la préposition ainsi notée n'appartenait plus à la langue vivante de son temps.

Ni la forme *ols* ni la forme *ouls* ne sont connues par d'autres exemples. Mais *uls* devait avoir l'*u* long comme *ultra* [1], et dans l'orthographe archaïque on trouve assez fréquemment l'*ū* représenté par *ou* et par *o*. Voici le tableau des exemples pour lesquels les notations *u*, *ou*, *o*, se rencontrent concurremment :

V	OV	O
cūncti pour *cōiūncti* [2].	**councti*, forme théorique intermédiaire.	*conctos*, chant des Arvales.
cūrare.	*courauerunt*, C. I. L., I, 1419.	*coraueront*, C. I. L., I, 73.
nūntius (*ū* d'après Mar. Victorinus, p. 12, 17 Keil). Le mot paraît venir de *nouus.*	*nountios*, Marius Victorinus, p. 12, 18 Keil.	*nontiata*, C. I. L., I, 201, 5, p. 107. (*den*)*ontiari*, C. I. L., I, 197, 3, p. 45. *pronontiato*, C. I. L., I, 198, 42, p. 60. *pronon*(*tiato*), C. I. L., I, 198, 46, p. 61. *pronontiarit*, C. I. L., I, 198, 54, p. 61. (*p*)*ronontiat*(*o*), C. I. L., I, 207. *pronontiatum*, C. I. L., I, 208.
nūndinae, de *nouem.*	*noundinum*, SC. des Bacch., C. I. L., I, 196, 23, p. 43.	*nondin*(*um*), C. I. L., I, 197, 31, p. 45.
ūncia, de *ūnicus.*		*sesconciam*, C. I. L., I, 1430.

[1] C'est arbitrairement, et même contre un document précis (voir le tableau ci-dessous) que M. Jordan suppose *ŭls* (*Topogr.* II, p. 242). — Au premier abord un romaniste pourrait croire que les formes *outre*, *oltra*, etc. attestent un latin *ŭltra*, mais il n'en est rien, car, devant une liquide qui termine la syllabe, les langues romanes traitent *ū* comme *ŭ*. C'est ce que montrent par exemple les dérivés romans de *ūndecim*, *ūncia*, *iūnctus*, *lūr(i)dus*, et de *unda* si ce mot est une syncope de *ūmida.*

[2] *Iunctus* a l'*u* long, comme l'indique l'apex *C. I. L.*, VI, 1527 *e*, 9 et 38 (Mommsen, *Inscr. regni Neapolitani*, 2535). L'*n* de *coniunctus* était muette comme dans *co(n)iugatus* (témoignage de Gellius, II, 17, 6), *co(n)iugalis* (*n* omise, *C. I. L.*, V, 1749; VI, 1341; Wilmanns, *Exempla inscriptionum*, 2502), *co(n)iugium* (*n* omise, De Rossi, 45), *co(n)iux* (*n* omise dans plusieurs centaines d'inscriptions), *co(n)iunx* (*n* omise, *C. I. L.*, V, 1360, 7395; VI, 2510; Mommsen, *I. r. Neapol.* 3530; Renier, *Inscr. de l'Algérie*, 324, 4255; Wilmanns, *Ex. inscr.*, 2592), *co(n)iūcere* (*n* omise, *C. I. L.*, I, 1964 *b*, 51).

V	OV	O
uis = *ūls*, Varron, V, 83. Cf. *ūltra* (ū d'apr. l'apex, Boissieu, *Inscr. de Lyon*, p. 136 *b* 26).	*ouis* = **ouls*, Varron, V, 50.	*ois* = **ols*, Varron, V, 50 (trois fois), et V, 52 (deux fois).

Polteo, traduit par *pro ulteriore* dans Festus (p. 205), au milieu de diverses formes tirées des chants des Saliens, doit être lu «p olteo», c'est-à-dire *pro olteo*. Je me réserve de revenir là-dessus ailleurs (*Revue de philologie*, 1880, p. 15).

Porcobera, *Porcifera*.

La rivière *Polcevera*, qui passe à Gênes, portait dans l'antiquité un nom qui est écrit *Porcifera* dans l'Histoire naturelle de Pline (III, 5, 7, 48) et *Porcobera* ou *Procobera* dans l'arbitrage des frères Quintus et Marcus Minucius Rufus (*C. I. L.*, I, p. 72, l. 22, 23, et l. 9, 10, 14, an 637 de Rome, 117 avant notre ère). Le B dans le second document ne peut être qu'absolument authentique; l'F dans Pline pourrait avoir été substituée par un copiste à un B. Mais il est plus probable que les deux lettres B et F sont deux notations d'un même son, son qui manquait à la langue latine et que l'alphabet latin ne pouvait pas rendre.

Ce son devait être le *v* dentilabial des Français, des Italiens, des Anglais, le *w* des Allemands. Il manquait au latin, car en latin l'V consonne devait se prononcer à l'époque classique comme le *w* bilabial des Anglais, l'*ou* français de *oui*. C'est encore ainsi que nous prononçons l'V consonne latin dans QVA, LINGVA.

Les Minucius dans leur sentence rendent tant bien que mal le son *v* par la lettre B, qui marque proprement une articulation très analogue, et sonore comme le *b* lui-même. Pline rend ce même son par la lettre F, qui proprement marque la sourde correspondante. Ainsi, dans l'une des notations la sonorité est conservée, l'articulation est un peu altérée; dans l'autre notation le sacrifice de la sonorité permet de rendre l'articulation.

Si l'on essaye de faire prononcer notre *j* français à un Vénitien, il le remplacera par l'articulation sonore analogue *z*; un Allemand respectera l'articulation, mais en la faisant sourde. Le Vénitien dira *zouzou* pour *joujou;* l'Allemand dira *chouchou*. Nous voyons là un pendant exact de ce qui est arrivé pour le nom de la Polcevera.

Ce nom est ligure selon toute apparence; le ligure devait donc posséder le *v* dentilabial.

Remarquons enfin que dans le nom moderne *Polcevera* le *v* doit se prononcer comme il se prononçait lors de la conquête romaine.

L. HAVET.

ORIGINE

DES VOYELLES ET DES CONSONNES

DU BRETON MODERNE DE FRANCE

(DIALECTE DE LEON[1]).

CHAPITRE PREMIER.

VOYELLES SIMPLES.

A

1° *a* vient de *ă* bref : *caz*, chat, du gaulois *catto-s; kar*, parent, ami, thème *carant*, comme le prouve le pluriel *kerent*, qui suppose un nominatif pluriel gaulois *carantes* ou *carantis* pour *caranteis*, comparez le nom. pluriel vieil irlandais (IXᵉ siècle) *carit* = **carantis* (ce thème se trouve dans les dérivés gaulois *Carantillus*, *Carantius*, *Carantonius*); *gwaz*, serviteur, domestique, du gaulois *vasso-s; kamm*, courbe, boiteux, du gaulois *cambo-s; bragez*, culotte, thème * *bracisso-*, dérivé du gaulois *braca; map*, *mab*, fils, du gaulois * *mapo-s; marc'h*, cheval, du gaulois *marca-s*, puis *marco-s; alar*, charrue, en latin *aratrum; raz*, rat, du bas latin *rattus; amzer*, temps, en vieil irlandais *aimser*, pour **amserâ*, génitif *aimsire* = **amserês; ledan*, large, du gaulois *litano-s; hanv*, été, en vieux gallois (IXᵉ-XIIᵉ siècles) *ham* pour *sam*.

2° *a* vient de *e* suivi de *n*, de *m*, de *v*, de *r* de *l* ou de *s* : *tan*, feu, en vieil irlandais *tene*[*t*]; *marc'had*, marché, du latin *mercatus; aviel*, évangile, du latin *evangelium; aluzen*, aumône, du bas latin *elemosina; banel*, petite rue étroite, du français *venelle; dale*, retard, du français *délai; garm*, cri = **ger-min*, dérivé de *ger*,

[1] Le petit mais savant traité de phonétique bretonne que M. Whitley Stokes a intercalé dans le glossaire de ses *Middle breton hours*, Calcutta, 1876, concerne exclusivement le moyen breton, XVᵉ-XVIᵉ siècle. Ici l'on s'occupe de la langue actuelle et l'on a pris pour base le *Dictionnaire breton-français* de Le Gonidek.

parole; *ganet*, né, participe passé du verbe *genel*, comparez le gaulois *geno-s; enebarzerez*, douairière, pour *enep-gwerz-erez*, dérivé d'*enep-gwerz*, douaire; *kant*, cent, en irlandais *cêt* = **cento-n; as-tenn* du latin *extendere*.

3° *a* vient de *i* : *lagat*, œil, en vieux gallois *licat;* article *an*, thème **sindo-; sal*, seau, du latin *situla; tenval*, sombre, en gallois *tywyll*, obscurité, thème **temillo-; gwazen*, veine, en gallois *gwythen*, en vieux cornique *guid; glaour*, bave, glaire, en gallois *glyfoer; aman*, ici, pour **in-man*, en gallois *y-man; marz*, merveille, du latin *virtus*.

4° *a* vient de *o* : *manac'h*, moine, du latin *monachus; da*, préposition, à, au IXe siècle *do; garz*, haie, enclos, en latin *hortus*, en grec *χόρτος*, en vieil irlandais *gort* (l'*o* est conservé dans le composé breton *liorz*, en vieil irlandais *lub-gort*).

5° *a* vient de *ā* long : *rât*, pensée, comparez le composé vieux gallois *im-raud* (*mens*), et le composé vieil irlandais *imb-râti* (*cogitationes*); *lano*, marée = **lânovo-s*, dérivé de *leun*, plein, = **lâno-s; dan*, gendre, au XVe siècle *deuff*, en vieux gallois *dauv* = *dâv; hanter*, moitié, pour **sâmi-ter; eal*, poulain, en gaulois **epâlo-s*, comme l'établit la variante *ebeul; grad*, gré, du latin *grātum; anat*, connu = **ati-gnâ-to-s; karadek*, aimable = *caratā-co-s; marc'hadour*, marchand = *mercātoris; nadoz*, aiguille, en vieux gallois *notuid* = [*s*]*nâtêd*, dérivé de *neud*, fil = *[*s*]*nâto-s*, en gallois *ysnoden*, en vieil irlandais *snâthe*, aujourd'hui *snâth* (de ce dernier est dérivé en irlandais *snâthad*, aiguille).

6° *a* est euphonique devant *c'h* : *seac'h*, sec, du latin *siccus*, *leac'h*, lieu, du latin *locus*, en moyen breton *lech*.

E

1° *e* vient de *ĕ* bref : *penn*, tête, thème gaulois *penno-; ebeul*, poulain, thème gaulois **epâlo-*, dérivé d'*epo-s; nerz*, force, thème gaulois *nerto-;* [*n*]*env*, ciel, du thème celtique **nemes; melen*, jaune, dérivé de *mel*, miel; *hen*, vieux, en vieil irlandais *sen*, comparez le latin *senex; amzer*, temps, en vieil irlandais *aimser* = **amserâ; dero*, chêne, du thème gaulois *dervo-*.

2° *e* vient de *ă* bref suivi de *i* ou de *é* dans une seconde syllabe : *brec'h*, bras, du latin *brachium*, mot qui paraît n'avoir pas appartenu au celtique primitif; *kleze*, épée, en vieil irlandais *claideb*, pour **cladiba-*, de la même racine que le latin *clades* et *gladius*, pour **cladius; ezel*, membre, en vieil irlandais *asil; merzer*, martyr, du latin *martyr; em*, particule de réciprocité, du gaulois *ambi; kemma*, changer, thème **cambiama-; iez*, langage, en gallois *iaith*, thème **iakti-; mevel*, serviteur, du gaulois **maguillos; ien*, froid, en gallois *iain* = *iagin; éné*, âme (en vieil irlandais *anim*), thème

**animon-*; *hevel*, semblable, en vieil irlandais *samail*, thème **samali*; *mervel*, mourir = **marvâla*, dérivé de *marv*, *maro*, mort, adj.; *sevel*, infinitif de *savann*, je m'élève, racine STAM dérivée de STA; *henvel*, infinitif de *hanvann*, je nomme, dérivé de *hano*, nom = **anmin*.

3° *e* vient de *ĭ* bref: *enez*, île, en vieil irlandais *inis* = **inissi-s*; *bed*, monde, du gaulois *bitu-s*; *ledan*, large, du gaulois *litano-s*; *lez*, cour, au IXe siècle *lis*; *gwenn*, blanc, du gaulois *vindo-s*; *ed*, froment, thème celtique *itu-*; *gwez*, arbres, thème *vidu-*; *menez*, montagne, au IXe siècle *monid*; *kent*, avant, thème gaulois *cintu-*; *dlé*, dette, en vieil irlandais *dliged* = **dligeta-n* ou *dligita-n*, loi; *klezé*, épée, en gallois *kleddyf*, pour **cladibo-s*, de la même racine que le latin *gladius* = **cladio-s*; *pemp*, cinq, en vieux gallois *pimp*, en latin *quinque*; *nevez*, nouveau, au IXe siècle *novid*, thème gaulois *novio-*; *trede*, troisième, du gaulois **tritijos*; *gwele*, lit, en vieux gallois *gueli*; *gwea*, tisser, en irlandais *fighim*, en latin *vieo*; *eor*, ancre, en vannetais *iour*, en vieil irlandais *ingor*, qui suppose un primitif celtique **incora*, venant du latin *ancora*; *neza*, filer, en gallois *nyddu*; *lemm*, aigu, qui a conservé son *i* dans le second terme du composé *breo-lim*, meule à aiguiser; *per*, poire, au IXe siècle *pir*; *eno*, là = **in-do*, en gallois *yno*; *deskann*, j'apprends, j'enseigne, du latin *disco*.

4° *e* vient de *ŏ* bref quand il y a un *i* dans la syllabe suivante et même sans cela: *nevez*, au IXe siècle *novid*, du thème gaulois *novio-*, premier terme de noms de lieu: *kegin*, cuisine, du latin *coquina*; *bevin*, chair de bœuf, identique à l'adjectif latin *bovinus*; *kleier*, cloches (pour *kloc'hier*), pluriel de *kloc'h*; *kel-vez*, coudrier, en vieux cornique *col-widen*, composé dont le premier terme est identique au latin *corylus* = **cosulo-s*; *enor*, honneur, du vieux français *onor*; *re*, trop, en vieil irlandais *ro*, en grec *πρό*; *ken-*, *kef-*, préfixes, qui tiennent lieu de *con-*, *com-*, dans les composés.

5° *e* vient de *ŭ* bref: *he* préfixe, en vieil irlandais et en gaulois *su* (ex.: *he-lavar*, éloquent, en vieil irlandais *su-lbair*; *he-gar*, aimable, du gaulois *Su-caros*); *den*, homme, thème celtique **dunio-*; *krenn*, rond, en vieil irlandais *cruind*, thème **crundi* et **crunda-*, en gallois *crwn*; *fenna*, répandre, du latin *fundere*; *le*, serment = **lugio-n*, en gallois *llw*, en vieil irlandais *luge*.

6° *e* vient de *â* long: *pep*, chacun, en vieil irlandais *câch*, en vieux gallois *paup* = **pâpo-*; *liez*, plusieurs, en vieux gallois *liaus* = **liâs*, d'un comparatif gaulois **liâs*, génitif **liâsos*, pour **pla-jâss*, génitif **pla-jâs-as*, analogue au grec *πλείων*; *te*, toi = *tvâ*, acc. sanscrit, en vieil irlandais *tû*; *-ek*, suffixe = *-âco-s*; *mer-vent*, vent du sud-ouest = **mâro-vinto-s*, grand vent.

7° *e* vient de *ē* long: *morzed*, cuisse, en vieux gallois *morduit* = **mordêta-*; *beva*, vivre, thème **bêvama-*, en latin *vivere* pour **gveivese*;

mogèr, mur, en gallois *magwyr* = **macēr*, du latin *macēria*, ordinairement par *e* bref; *oaled*, foyer, en gallois *aelwyd*, thème **agilêta-; me*, je, en vieil irlandais *mê*, cf. latin *me; lenn*, couverture de lit, en gaulois *laina; lec'h*, pierre sépulcrale, en vieil irlandais *lia* = **lêx* = **leix; higolen*, pierre à aiguiser, en vieux gallois *ocoluin* = **aculêna; he-vlen-e*, cette année, en vieil irlandais *isin-bliadin-sin* (avec *ia*=*ê*).

8° *e* vient de ī long : *spered*, esprit, du latin *spiritus*.

9° *e* vient de *ae*, plus anciennement *ac : belek*, prêtre, au xve siècle *baelec* = **baclec* = **baculâco-s* (*baglog*, en gallois, veut dire qui a une béquille, en irlandais *bachlach*, dérivé de *bachal*, bâton, signifie berger); suffixe, *-ez*, au xve siècle *aez* = *-acta*.

EU

1° *eu* vient de *â : meur*, grand, en gaulois *mâro-s; neuz*, apparence, forme, en vieil irlandais *gnâs*, coutume = **gnâttu-*, comparez le latin [*g*]*nâtûra; bleud*, farine, en gallois *blawd*, fleur et farine, en irlandais *blâth*, fleur; [*p*]*leur*, sol, en vieil irlandais [*p*]*lâr; leun*, plein, en vieil irlandais *lán* = *[*p*]*lâna-s*, identique au latin *plēnus; breut*, plaidoyer, en vieil irlandais *bráth*, jugement, thème gaulois *brâtu-; skeul*, échelle, du latin *scāla; beuzi*, noyer, en gallois *boddi* = **bâdimin; greun*, grain, en vieil irlandais *grân*, thème *grâna-*, neutre comme le latin *grânum; skeud*, ombre, en vieil irlandais *scâth*.

2° *eu* vient de *ŏ* bref : *meuli*, louer, en vieux gallois *molim*, je loue, en irlandais *molaim; feunteun*, du bas latin *fontana; seurt*, du français sorte; *feur*, prix, du latin *forum*.

3° *eu* vient de *ō* long : *azeuli*, adorer, du latin *adôrare*.

4° *eu* vient de *oi : eunn*, un, article indéfini, en latin *oino-s*, en vieil irlandais *ôin* = * *ôina-s; leué*, veau, en vieil irlandais *lôeg* = **lôiga-s*, génitif *loig* = **lôigi; reun*, colline = **croino-s*, en gothique *hlain*[*a*]*s*, comparez le latin *inclînāre*.

5° *eu* vient de *ă* bref : *meurz*, mars et mardi, du latin *martius*, *Martis*.

6° *eu* vient de *ve : eeun*, juste = **avento-s*, d'où les dérivés gaulois *Aventia*, *Aventicum*.

7° *eu* contraction moderne de la diphtongue *oué : reustl*, confusion, variante de *rouestl*, dérivé de *roued*, filet = *rête; reuga*, déchirer, en gallois *rhwygo*, racine RIK, d'où le grec *ἐρείκω; reud*, identique au français raide, autrefois roide prononcé *rouéde*.

8° *eu* vient de *au : kreun*, croûte, en gallois *crawen*, en cornique *crevan*, racine, KRU, être dur.

9° *eu* vient de *u : beuz*, buis, du latin *buxus*.

I

1° *i* vient de *ĭ* bref : *ti*, maison, du thème gaulois *[*s*]*tiges-*, d'où le nom de lieu *Tigernum; bian*, petit, plus anciennement *bihan* pour *bic'han*, diminutif d'un thème qui est en vieil irlandais *becca-* = **bicca-; e-kichen*, auprès de, dont le second terme a la même racine que le latin *circum*, *circa; biz*, doigt, en vieux gallois *bis; krib*, peigne, en vieux gallois *crip; lizeren*, lettre, du latin *littera; skiant*, intelligence, sens, de la racine SCI, couper, d'où vient aussi le latin *scientia; niz*, neveu = **nipant-s*, accentué sur la première syllabe, en vieil irlandais *niae*, génitif *niath*, thème *niat*, en sanscrit *napât*, en latin *nepôt.*

2° *i* vient de *î* long : *gwir*, vrai, en vieil irlandais *fîr; hir*, long, en vieil irlandais *sîr*, comparez le grec *σειρά*, corde; *gwin*, vin, du latin *vīno-* = *veino-*; *izel*, bas, en vieil irlandais *îsil; pri*, argile, en vieil irlandais *crê*, thème *creit.* Cet *î* qui tient lieu d'un *ei* primitif dans certains mots, remplace un *ā* long dans d'autres, par exemple : *gwir*, en allemand *wahr; ni*, nous, en vieil irlandais *ni* = **nis*, en latin *nos* = **nâs; choui*, vous = **svis*, en vieil irlandais *sib* = **sbis* = **svis*, en latin *vos* = *[*s*]*vâs; hi*, elle, en vieil irlandais *si*, en sanscrit *sâ*[1].

3° *i* vient de *ū* long : *glin*, genou, en vieil irlandais *glûn*, thème *glunes-; kil*, dos, en vieil irlandais *cûl*, en latin *cūlus; dir*, acier, comparez l'adjectif latin *dūrus; ki*, chien, en vieil irlandais *cû; kriz*, cruel, en latin *crudis; kegit*, ciguë, du latin *cicūta; kibel*, cuve, du latin *cūpella.*

4° *i* vient de *g* : *aviel*, évangile, du latin *ev*[*an*]*gel*[*ium*], dont les parties entre crochets sont tombées.

5° *i* vient de *a* suivi de *i* dans une autre syllabe : *increz*, chagrin, cornique *ancres*, vieil irlandais *ancride* pour **an-cridia-n*, de *an*, particule négative, et de **cridia-n*, en grec *καρδία*, cœur; *kiniat*, chanteur, pour *caniat*, dérivé de *kana*, chanter; *kilvizia*, charpenter, pour *kalvezia*, dérivé de *kalvez*, charpentier; *hinviz*, chemise de femme, en latin *camisia; irvin*, navets, en gallois *erfin*, pour *arvin*, avec métathèse de l'*r* = **rabina*, en grec *ῥαφάνη; pill*, haillons, en gallois *pil-ynau*, du latin *pallium; grisien*, racine, forme singulative du thème *vradî; kanit*, vous chantez, pour **canati; livirit*, vous dites, pour **labarati; ra girinn*, que j'aime, de *karout*, aimer.

6° *i* vient de *ĕ* bref : *sizun*, semaine, du latin *septimana* (on a

[1] *Neza* filer, au IXe siècle **nidam*, comme le prouve le gallois *nyddu*, nous donne un autre exemple d'*ā* long devenu *i* dans les langues celtiques, cet *ā* s'est maintenu dans l'irlandais *snâth*, fil, en breton, *neud.*

dit aussi *suzun*, dans lequel le premier *u* = *ep*); *ijin*, artifice, du latin *ingenium*; *pidi*, demander, du latin *petere*; *cridi*, croire, comparez le vieil irlandais *cretem*, foi; *ivin*, if, pour **ebîna*, comparez le vieil irlandais *ebar*[*a-s*] qui a un suffixe différent.

7° *i* vient de *ē* long : *choari*, jeu, en vieux gallois *guaroi* = **svarêio-*; *blizen*, année = **blêdinna*, en gallois *blwyddyn*; *ilis*, église = *ecclēsia*; *hi*, ils, en gallois *wy*, en irlandais *ê* = **sê* = **sei* = **sai*, pluriel du thème pronominal *sa*.

8° *i* vient de *u* non accentué : *liorz*, enclos, jardin, en vieil irlandais *lub-gort*; *niver*, nombre, du latin *numerus*; *intanv*, veuf, (en vieil irlandais *ointam*) dérivé d'*un* = *oino-s* (le même phénomène se produit en gallois); *flistra*, jaillir, dérivé de *froud*, torrent, comme le gallois *ffrydio*; *di-gentil*, noble, nom composé dont le premier terme est identique à *den* = **dunio-s*, homme, et dont le second terme est français.

9° *i* vient de *o* suivi de *i* dans une autre syllabe : *milin*, moulin, du bas latin *molinum*; *histr*, huître, en irlandais *ostrin*.

10° *i* vient de *o* non suivi de *i* : *higolen*, pierre à aiguiser, en gallois moderne *hogalen*, au IXe siècle *ocoluin* = **aculēna*; *tinel*, pavillon, berceau de feuillage, du français *tonnelle*; *di-*, préfixe, identique à la préposition *da*, au IXᵉ siècle *do*, dans *di-gas* = *do-kas*, envoyer, *digweza*, arriver = **do-kêdama-*; *di-redek*, accourir = *do-retek* = **do-retico-*.

O

1° *o* vient de *ŏ* bref : *bro*, pays, thème gaulois *brogi-*; *mor*, mer, thème gaulois *mori-*; *gof*, forgeron, comparez le thème vieil irlandais *gobann-* et le thème gaulois *gobanno-*, dans *Gobanni-cno-s*, fils du forgeron; *holl*, tout, grec ὅλος, latin *sollo-s*, *sollu-s*, *soli-du-s*, thème vieil irlandais **hol-ia*; *coz*, vieux, du thème gaulois *cotto-*; *dor*, porte, en vieil irlandais **dorus*, thème *dorassu-*; *soavon*, savon, du latin *sêbo*, *-onis*; *skol*, école, du latin *schola*; *eôr*, ancre, du latin *ancora*; *porz*, porte, du latin *porta*; *pobl*, peuple, du latin *populus*.

2° *o* vient de *ŭ* bref : *moc'h*, porc, cochon, en vieil irlandais *mucc*; *oc'hen*, bœufs, dont le thème *uksan* se trouve en sanscrit et dans les langues germaniques; *dorn*, main, variante de *dourn*; *kontel*, couteau, du bas latin *cuntellum*; *kelorn*, baquet couvert, en gallois *celwrn*, du thème gaulois *cilurno-*; *goullo*, vide, en vieux gallois *guollung*, comparez le vieil irlandais *fullugaimm*, je cache; *Sadorn*, Saturne; *konikl*, lapin, du latin *cuniculus*; *iod*, bouillie, de la racine JU, mêler, qui se trouve renforcée dans le latin *jūs* = **jaus*; *forn*, four, du latin *furnus*; *forc'h*, fourche, du latin *furca*; *kolen*, petit d'un animal, en vieil irlandais *culian*, thème **culêna-*,

de la même racine que le grec *κύος* et *κῦμα*, fœtus; *golched*, lit de plumes, du latin *culcita*.

3° *o* vient de *ē* long : *nadoz*, aiguilles, au xve siècle *nadoez*, en vieux gallois *notuid* = *notêd-*; *kantol*, chandelle, au xve siècle *cantoel* = **cantêla*, du latin *candēla* (le vieux gallois *cannuill* = *cantêl-*); *pengôt*, massue, pour *penn-coat* = **penno-cêto-n*; *tom*, chaud, en gallois *twym*, en vieux cornique *toim*; *rog*, déchirure, en gallois *rhwyg*; *mennoz*, pensée, en gallois *menwyd*; *paradoz*, au xve siècle *paradoues*, du bas latin *paradêsus*.

4° *o* vient de *a* bref : *morzol*, marteau, en latin *martellus*; *morlarjez*, carnaval, ou plus exactement mardi gras, **martis-lard-iacta*; *hogoz*, presque, en gallois et en cornique *agos*, en irlandais *acus*, voisin; — de *ā* long : *moger*, mur, identique au latin *māceria*; *kanont*, ils chantent, pour **canānti*; *kanomp*, nous chantons, pour **canāmas*; *pok*, baiser, du latin *pāce*.

5° *o* vient de *e* devant *l* ou *r* : *morzol*, marteau, du latin *martellus*; *kador*, chaire, du latin *catedra*; *hemolchi*, chasser = **ambiselgimin*, d'une racine SELG, qui se trouve en ancien irlandais.

6° *o* vient de *b* : *treo*, succursale, au IXe siècle *treb*; *baro*, barbe, du latin *barba*.

7° *o* vient de *v* : *taro*, taureau, du gaulois *tarvo-s*; *ero*, sillon, en latin *arvum*; *dero*, chêne, thème gaulois *dervo-*; *c'houero*, amer, en gallois *chwerw*, en vieil irlandais *serb*, pour **sverva-*; *maro*, mort, en vieil irlandais *marb*, thème *marva-* = **martva-*, en latin *mortuo-*; *garo*, rude, en irlandais *garbh*, thème *garva-*; *bano*, truie, comparez le vieil irlandais *banb*, porc, thème *banva-*; *mezo*, ivre, thème en gaulois **medvo-*, développement de *μεθυ-* = **medhu-*; *malo*, mauve, en sanscrit *maruvas*, en latin *malva*; *elo*, variante d'*elf* ou *elv*, tremble; *brao*, beau, du français *brave* (XVIe siècle).

8° *o* vient de *m* : *hano*, nom, en vieil irlandais *ainm* = **anmin*; *fero*, rigide, cruel, variante de *ferv*, identique au gallois *fferf* (prononcez *ferv*), ferme, solide, du latin *firmus*.

9° *o* vient de *au* : *môrian*, nègre, dérivé du moyen breton *maour*, xve siècle, identique au latin *maurus*; *cloz*, clos, du latin *clausus*; *tenzor*, trésor, du latin *thensaurus*.

10° *o* vient de *av* : *tano*, mince, thème gaulois **tanavo-*; *fo*, hêtre = **fa[g]vos*.

11° *o* vient de *ab* : *jot*, *jod*, joue, variante de *gaved*, en latin *gabata*.

12° *o* vient de *am* : *kolo*, paille, en gallois *calaf*, pluriel *calafon*, qui supposent en gaulois nominatif singulier **calamu*, nominatif pluriel **calamones*, comparez le latin *calamus*.

13° *o* est euphonique devant *c'h* : *peoc'h*, paix, au lieu de *peuc'h* = PĀX; *buoc'h* ou *bioc'h*, vache, variante de *buc'h*; *kaoc'h*, excréments, variante de *kac'h*.

14° *o* vient de *ma* : *debron*, démangeaison, au xve siècle *debr-uan* = *depr-man* dont le second terme *man*, lieu, paraît avoir été en gaulois **mag-no-* ou **mag-ino-*, de la même racine que *maez* = **mag-es*.

15° *o* = *i* suivi de *z* = *d* = *t* : *kroz*, réprimande, en gallois *keryd; malloz*, malédiction, en gallois *meltith*, du latin *maledictio; bennoz*, en gallois *bendith*, du latin *benedictio*.

OU

1° *ou* vient de *ŭ* bref : *kountel*, couteau, du bas latin *cuntellum; kouc'h*, porc, vieux gallois *hucc; ouc'hen*, bœufs, pluriel d'un thème *uksan*, conservé en sanscrit et en gothique; *dour*, eau, du gaulois *dubro-n; doun*, profond, du gaulois *dubno-s; koun* = **cŭnes*, par *ŭ* bref, pluriel de *ki*, chien = **cū* par *ū* long pour **cuns*, au nominatif singulier; *dourn*, main, en gallois *dwrn*, en irlandais *durn; touet*, jurer, en gallois *tyngu*, dérivé de *twng*, serment; *drouk*, mauvais, en gallois *drwg*, comparez la racine sanscrite DRUH, nuire; *kounikl*, lapin, du latin *cuniculus; founn*, abondant, du latin *fecundus; fourn*, four, du latin *furnum; froud*, torrent, en vieil irlandais *sruth; sout*, bergerie, du bas latin *sudis; gouli*, blessure, de la même racine que le latin *vulnus; trouc'ha*, couper, du latin *truncare*.

2° *ou* vient de *ŏ* bref : *koulm*, pigeon, du latin *columba; laeroun*, voleurs, du gaulois **latrones* par *ŏ* bref, au xve siècle *lazron; anaoun*, les âmes des défunts = **anamones* par *ŏ* bref, au xve siècle *anavon; souc'h*, soc de charrue, en latin *soccus; bretoun*, variante de *breton*, breton; *paeroun*, forme moderne de *pazron* = *patrŏnus*, dont l'*o* est long en latin; *pount*, variante de *pont*, pont; *mouneiz*, variante *moneiz*, monnaie; *gou-*, préfixe, sous = *vo-* = *upo*, avec syncope du *p*.

3° *ou* vient de *ô* long = *ou* : *broud*, aiguillon, en vieil irlandais *brôt; goulou*, lumière, mot composé dont le premier terme est *vo*, sous, le second *lou* = **louc-s* est identique au latin *lux* = **louc-s; persoun*, curé = *persôna; poud*, pot = *pôtus;* suffixe *-our* = *-ôri-s*, en vieil irlandais *-óir*, équivalent du latin *-or, -oris*.

4° *ou* vient de *av* : *genou*, bouche, en gaulois *Genava; ankou*, la mort, thème gaulois **ancavo-; aotrou*, seigneur, thème **altravon; déou*, droit, thème gaulois *dex-avo-; spounta*, épouvanter, d'*expaventare; grouan*, gravier = **gravano-*, diminutif de *grou* = **gravo-s* ou *gravo-n* conservé en cornique.

5° *ou* vient de *v* et reste consonne : *liou*, couleur, pluriel *livou*, comparez le latin *livor, lividus* et le nom propre *Livius*, qui paraît d'origine gauloise; *oleou*, huile, du latin *oliva*.

6° *ou* vient de *m* et reste consonne : *enaoui*, animer, en latin *animare*.

7° *ou* vient de *i* suivi de *p* : *soul*, chaume, *stipula*.

8° *ou* vient de *ê* long : *kroui*, créer, pour **crêimin*, comme l'établit la forme du xve siècle *croeaff* = **crê-amâ*, ou **crê-ama-s; krouer*, créateur, en moyen armoricain *croe-er* = **crê-âri-s; ounn*, je suis = **êmi* pour *ei-mi*.

9° *ou* vient de *ol* : *ounn*, frêne = **olno-s*, en latin *ornus*.

U

1° *u* vient de *ŭ* bref : *du*, noir, en vieil irlandais *dub; fust*, manche, fut, du latin *fustis; skudel*, écuelle, du latin *scutella; vuel*, humble, avec métathèse de *v* pour *uvel*, au xve siècle, du latin *humilis; diuz*, choix, = *di-gus*, de la racine GUS, comme le latin *gus-tu-s*, et le vieil irlandais *tôgu*, je choisis = **do-vo-gus-u tuicse*, choisi = **do-vo-gus-tia-s*.

2° *u* vient de *ou*, *ô*, gaulois, *ô* latin (*ô* gaulois est issu par contraction de *ou*) : *tut*, gens, du thème gaulois *touto-; trugarez*, miséricorde, pour **trôcaria*, en vieil irlandais *trôcaire; huel, uc'hel*, haut, du gaulois *ouxello-* écrit *uxello-* par César; *bugel*, conducteur de bœufs, en vieil irlandais *bôchail*, thème **bou-cali-; kun*, doux, débonnaire, en vieil irlandais *côim*, thème *cômi-; kurunen*, couronne, du latin *corôna; buc'h*, vache, dérivé du thème *bou*, qui forme le premier terme de *bugel; lugern*, éclat, en vieil irlandais *luacharn*, en gaulois **lôcerna* = **loucerna*, dérivé d'un thème *louca*, qui se trouve avec le *c* double dans le verbe *luc'ha*, briller, en gaulois **louccamo-n*, d'où le participe passé gallois *louichetic; skubien*, balayure, du latin *scôpæ; ruz*, rouge, du gaulois *roudo-s*.

3° *u* vient de *ū* long, celtique et latin : *rusk*, écorce, en vieil irlandais *rûsc*, en gallois *rhisgl* (qui est conforme à la règle ordinaire, *û* se change en *i*) ; *fun*, corde, du latin *fūnis; burzud*, miracle, du latin *virtūtis; munud*, menu, du latin *minūtus; mud*, muet = *mūtus; plun*, plume, du latin *plûma*.

4° *u* vient de *oi* : *unan*, un, nom de nombre, pour *oinan*, diminutif d'*oino-s*, en vieil irlandais *óen* = **oina-s; tu*, côté, en vieil irlandais *tóib; run*, colline, = *[*c*]*roino-s*, gothique *hlain*[*a*]*-s*, comparez le latin *in-clinâre*.

5° *u* vient de *o* en position : *kuzul*, du latin *consilium; kustum*, du bas latin *costuma*.

6° *u* vient de *ĭ* bref suivi de *m*, de *n*, de *r* ou de *l* : *sizun*, semaine, du latin *septimana; kuzul*, conseil, du latin *consilium; burzud*, miracle = *virtutis; munud* = *minutus*.

7° *u* vient de *vi*, *va* et *vo* : *ugent*, vingt, du gaulois **vicanti; hun*, sommeil, en sanscrit *svapnas; paun*, paon, du latin *pavonis*.

8° *u* vient de *îv*, *iv* : *buez*, vie = **biveda-*; *lur*, du français livre, en latin *libra*; *erruout*, du français arriver, en bas latin *ad-ripare*.

9° *u* vient de *ê* : *kudon*, ramier, = **cêto-columba*, en vieil irlandais *ciad-colum*, colombe de bois.

CHAPITRE II.

DIPHTONGUES.

AE

1° *ae* vient de *at*, suivi d'une liquide : *dael*, dispute, en vieux gallois *datl* (*forum*); [*n*]*aer*, serpent, vieux gallois *natr*, en breton du XVe siècle [*n*] *azr*; *laer*, voleur, en latin *latro*, au XVe siècle *lazr*; *paeroun*, parrain, en latin *patronus*, au XVe siècle *pazron*; *impalaer*, empereur = *imperator*; *maerounez*, marraine = **matronissa*.

2° *ae* vient de *ad* suivi d'une liquide : *kaer*, beau, au XVe siècle *cazr*, du gaulois *cadro-s*.

3° *ae* vient de *ac* suivi d'une liquide : *daer* ou *dael*, précédemment *dazl*, larme, en vieux gallois, *daer*, en grec *δάκρυ*.

4° *ae* vient de *ai* : *maer*, maire, du latin *maior*; *maen*, pierre, au IXe siècle *main*; *gae*, identique au français gai; *esae*, identique au français essai; *mae*, mai, du latin *maius*.

5° *ae* vient de *ag* : *sae*, habit, en latin *sagum*; *paea*, payer, du bas latin *pagare*; *kae*, clôture, thème **kaga-*; *brae*, instrument à briser le chanvre, de la racine BHRAG, qui se trouve dans le latin *frangere*.

6° *ae* vient de *ic* : *faez*, vaincu = *victus*.

AO

1° *ao* vient de *al* suivi d'une autre consonne : *aotrou*, seigneur, thème **altravon*, en cornique *altrou*, mari de la mère, en gallois *altraw*, parrain (le sens primitif de ce mot, auquel les trois dialectes ont chacun donné une signification dérivée différente, est nourricier); *aoter*, autel, du latin *altare*; *caoter*, chaudière, du bas latin *caldaria*; *faoz*, faux, du latin *falsus*; *saotr*, saleté, ordure, pour *saltr*, en gallois *saltra*, faiblesse, pauvreté, maladie; *skaota*, échauder, du latin *excaldare*; *aoz*, rivage, en gallois *allt*; *aoten*, rasoir = *altin* (en gallois *ellyn*) = **artinna-*, du gaulois *arto-*, pierre.

2° *ao* vient de *ol*, suivi d'une autre consonne : *baot*, variante de *bolz*, voute, du bas latin *volta*; *kaot*, colle = **colto-* de la même racine que *koulm*, nœud.

3° *ao* vient de *ul*, suivi d'une autre consonne; *paot*, beaucoup, plusieurs, abondant, dérivé *pul*, abondant.

4° *ao* vient de *am* suivi d'une autre consonne : *daoni*, au xv[e] siècle *daffny*, condamner, du latin *damnare; skaon*, banc, du latin *scamnum; staon*, étrave, pièce de bois employée dans la construction des navires, en vieux saxon *stamn*.

5° *ao* vient de *ab* suivi d'une autre consonne : *taol*, table, du bas latin *tabla* pour *tabula; staol*, étable, du bas latin *stablum* pour *stabulum; gaol*, fourche, en vieil irlandais *gabul*, fourche, gibet; *taol*, coup, jet, en gallois *tafl*, comparez l'irlandais *tabhal*, fronde. Dans *fao*, fève, du latin *faba*, le *b* est suivi d'une voyelle.

6° *ao* vient de *av : kao*, cave, de l'adjectif latin *cavus*, *cava*, *cavum; nao*, neuf, du gaulois **naven; fao*, hêtre, = **fa*[*g*]*vos*.

7° *ao* vient de *au : kaot*, chou, en latin *caulis; aotre*, du français archaïque **autrei*, plus tard *otrei*, aujourd'hui *octroi; raoz*, roseau, mot que l'on croit d'origine germanique, en gothique *raus* (neutre), thème *rausa; glao*, pluie = **vo-lavo-s*, de la même racine que le grec λούειν et le latin *lavare; jao*, monture, en latin *jūmentum* pour *jaug-mentum*, mais avec un suffixe différent; *Paol*, Paul, du latin *Paulus*.

8° *ao* vient de *ă* bref : *Saoz*, Anglais = *Saxo; araok*, devant, composé de *a*, de, et de *rak*, devant; *laoska*, lâcher, du latin *laxare;* — de *ā* long : *naoz* = *neuz* = **gnâttu-s*, manière, dans *penaoz*, de quelle manière? *paol* = *peul*, poteau, du latin *pālus*.

AOU

1° *aou* vient de *au*, *ou : aour*, or, du latin *aurum; daou*, deux, au masculin, en sanscrit *dvau; maouez*, femme, du gaulois **maguissa* dont le *g* est tombé; *laouer*, auge, du gaulois *lau-tro-n; glaou*, charbon, de la même racine que le grec γρουνός, tison, γλαυκός, brillant; *goulaoui*, éclairer, dont la seconde syllabe est identique à la première des noms latins archaïques *Loucina*, *Loucetia*, proprement, la brillante, le brillant.

2° *aou* vient de *ul*, suivi d'une autre consonne : *maout*, mouton, en vieil irlandais *molt* = **multa-s* (avec métathèse de l'*l*), identique au latin *mutilus* et au grec μίτυλος.

3° *aou* vient de *ol : faouta*, fendre, pour *spolta*, en irlandais *sgoiltim*, racine SCOLT, je fends.

4° *aou* vient de *ob*, *om*, suivi d'une autre consonne : *aoun*, crainte, du thème celtique, *obna-*, *omna-*.

5° *aou* vient de *ov : iaouank*, jeune, du gaulois **jovenco-s* = latin *juvencus*, en vieil irlandais *oac* = **jovanca-s*, comparez le latin *juvenis* et le sanscrit *yavan; iaou*, jeudi, pour *jovis* (*dies*).

6° *aou* vient de *ab* : *gaour*, chèvre = *gabro-*; *diaoul*, diable = *diabolus*.

7° *aou* vient de *ib* : *glaour*, bave, en gallois *glyfver*, composé dont le premier terme est le préfixe *gou* = *vo* et dont le second est dérivé de la racine LIB en latin *libare*.

EA

1° *ea* vient de *ae*, représentant lui-même *a* suivi d'une sourde : *keaz*, malheureux, en moyen breton, XVe-XVIe siècle, *quaez* pour **cacto-s*; *leaz*, lait, au XVe siècle *laez*, en vieil irlandais *mlacht*, comparez le génitif latin *lactis*; *kear*, village, pour *kaer*, en vieil irlandais *cathir* = **catir*, thème **ca[s]trac-*, comparez le latin *castrum*.

2° *ea* vient de *ae*, représentant lui-même *ai* ou *ag* : *meaz*, champ, au XVe siècle *maes* = **mages*; *mean*, pierre, au XVe siècle *maen* pour *main*, IXe siècle; *mear*, maire, en vieux gallois *mair* = *major*; *eal*, ange, au XVe siècle *ael*, en vieux cornique *ail* = *angelus*; *flear*, puanteur, au XVe siècle *flaer*, du latin *fragrare*; *seaz*, flèche, au XVe siècle *saez* = *sagitta*; *sklear*, clair, au XVe siècle *sclaer*, du vieux français esclair, d'où éclairer; *heal*, généreux = *hael*, au IXe siècle *hail*; *stean*, étain, du vieux français *estain*.

EI

1° *ei* vient de *ĭ* bref : *feiz*, foi, du latin *fides*; *Breiz*, Bretagne = *Brittania*; *deiz*, jour, pour **dides*, avec *d* euphonique pour **dies*, en vieil irlandais *die[s]*; *kreiz*, milieu, centre, en vieil irlandais *cride*, cœur, neutre, pour **cridia-n*, qui ne diffère que par le genre du grec *καρδία*; *teir*, trois, au féminin, en sanscrit *tisras* = **tisaras*; *neiz*, nid, en gallois *nyth* par *i* bref, tandis que l'*i* est long dans le latin *nidus*, tous deux pour **nisdo-s*; *keina*, gémir = **cvinama-*, en gallois *cwyno* d'une racine KOIN, qui se retrouve dans le vieux scandinave *hvîna*, *stridere*; *leiz*, humide, en gallois *llaith* = **licto-s*, de la racine *lik*, qui se trouve dans le latin *liquidus*; *kerc'heiz*, héron, en vieux cornique *cherhit* pour *cerchid*; *heizez*, biche, en gallois *hyddod*.

2° *ei* vient de *ĕ* bref : *bleiz*, loup, en vieil irlandais *bled*; *kein*, dos, en moyen gallois *kefyn*, du thème gaulois *cebenno-*, conservé au féminin dans le nom de montagne *Cebenna*; *reiz*, loi, droit, du latin *rectum*, thème *recto-*, ou d'un thème gaulois *rectu*, qui se trouve en vieil irlandais; *seiz*, sept, du gaulois **secten*.

3° *ei* vient de *oc* suivi d'une consonne sourde : *eiz*, huit, en vieil irlandais *oct* = **octen*.

4° *ei* vient de *ē* long : *moneiz*, monnaie, du bas latin *monēda* = *monēta*; *preiz*, proie, du bas latin *prēda* = *prœda*; dans *kleiz* gauche, en vieux gallois *cled*, l'*i* vient immédiatement d'un *ĕ* bref,

mais cet *ĕ* bref a été antérieurement long, comme le prouve le vieil irlandais *clê* = **clêva-s*, et une diphtongue l'a précédé comme l'établissent le latin *laevus* et le grec *λαιός*.

5° *ei* vient de *a* suivi de *i* dans une autre syllabe : *eil*, second = **alio-s*, *alia*, *alio-n* (*a* est resté dans *all*, autre, qui est le même mot, mais dans lequel l'assimilation de l'*i* consonne à l'*l* antécédent s'était déjà faite à l'époque gauloise : comparez *Allo-broges*).

6° *ei* vient de *ī* long dans *treinded*, trinité = *trinitatis*.

EO

1° *eo* vient de *avi : eontr*, oncle = **avin-tir*, en gallois *ewythr*, en cornique *ewiter*, en latin *avun-culus; eo*, est (3e p. sing. prés. ind. verbe substantif) = **avit ; bleo*, poil = **blavi-s*, comparez le vieux haut allemand *brawa*, cil, sourcil; *eteo*, tison = **[p]itavi-s*, dérivé de **pitus-*, sapin.

2° *eo* vient de *abâ : teod*, langue, moyen gallois *tafawd* = *tabât*.

3° *eo* vient de *ib*, *eb : leor,* livre, du latin *liber; reor,* derrière, = **re-bro-n*, au xve siècle *reffr*, en gallois *rhefr*, comparez le latin *re-tro*, *re-calcitrare; geol*, gueule, au xve siècle *guefl*, même sens, en gallois *gwefl*, lèvre.

4° *eo* vient de *egu : reol*, règle, du latin *regula*.

5° *eo* vient de *igu : teo*, gras, en vieil irlandais *tiug*, thème *tigu*.

6° *eo* vient de *īv*, *ev : beo*, vif = **bīvo-s*, en latin *vivus; oleo*, huile, du latin *oliva; seo*, sève, du français.

7° *eo* vient de *au* = *ou* = *eu : geo*, *ieo*, joug, en vieux cornique *ieu*, en vieux gallois *iou*, féminin dans ces trois langues, probablement neutre à l'origine = **ioug-es*, identique au sanscrit *yôg-as*, au grec *ζεῦγ-ος*, au latin **jūg-us*, **jūg-eris*, conservé par le dérivé *jūg-er-um; heol*, soleil = **souli-s*, avec une diphtongue, gardée par le gothique *sauil; kleo*, ouïe, en gallois *clyw* = **cloves ; reo*, gelée = *[p]roves*, mot qui se retrouve augmenté du suffixe *a* dans le gothique *frius[a]*, du suffixe *t* dans l'allemand *frost;* nous trouvons des dérivés de la même racine avec des suffixes différents dans le vieil irlandais *rêud* = *[p]rau-ta-s* et dans le latin *pruina; leo*, lieue, en gaulois *leuga*, de la même racine que le sanscrit *lava-s*, morceau, section.

8° *eo* vient de *m*, précédé d'une voyelle : *deon*, fond, c'est-à-dire profond, employé en Cornouaille seulement, pour *doun* = *dumnos; deog*, dîme, pour *demk* (avec métathèse de l'*m*) au lieu de *dekm*, en gallois *degwm*, du latin *decima*, prononcé *decma*.

8° *eo* vient de *el : geot*, herbe, en gallois *gwellt*.

IOU

1° *iou* vient de *iv : lisiou*, lessive = *lixivium*.

2° *iou* vient de *avi : ioul*, vouloir, en gallois *ewyll* = **avila-*, de la même racine que le latin *avēre*.

3° *iou* vient de *ê : diou*, deux, féminin, en vieux gallois *dui* = *d[v]ê* = **dvai; piou*, qui? en vieux gallois *pui* = **pê* = **quai*, en vieil irlandais *cia* = **cê* = **quai*.

OA

1° *oa* vient de *ē* long : *koar*, cire, du latin *cēra; kloarek*, clerc, du latin *clericus; coad*, en vieil irlandais *ciad* = **cêta-*, en latin *cētum; koan*, souper, du latin *cēna; boaz*, coutume, thème en vieil irlandais *bêssu-*, masculin; *soavon*, savon, du latin *sēbo*, *-onis; skoaz*, épaule, du gaulois **scêda; Roazon*, Rennes, du gaulois *Rêdones*.

2° *oa* vient de *agi*, *agu : troad*, pied, pour **tragit*, dérivé du gaulois *trago-s* conservé dans *ver-tragus; oan*, agneau = **agino-s?* en latin *agnus; moal*, chauve, en irlandais *mael*, *mail*, en gaulois *magulo-s*, serviteur et tondu, dérivé de *magu-s*, esclave, en vieil irlandais *mug; oaled*, foyer, thème **agileta-*, dérivé d'un thème **agila-*, feu, identique au grec *αἴγλη*, éclat, et de même racine que le sanscrit *agnis* et le latin *ignis*, feu.

3° *oa* vient de *ei*, contracté en *i* long en irlandais et en gaulois : *moan*, mince, en vieil irlandais *mîn*, comparez le nom propre gaulois *Ad-mînius; goanv*, hiver, en grec *χεῖμα*, thème gaulois **gîman-* (?), en breton antique **gêman-* = *geiman-*.

4° *oa* vient de *oc : croaz*, croix, du bas latin *crox* pour *crux; noaz*, nu, en vieil irlandais *nocht* = **noc-ta-s* = **nagi-ta-s; gwalern*, septentrional, dérivé d'un substantif qui est en gallois *go-gledd* = **vo-cleivo-s*, ce qui est à gauche.

5° *oa* vient de *op : poaz*, cuit = **popto-s*, forme gauloise correspondant au latin *coctus*, cf. *pibi* = **popimin* = *coquere*.

6° *oa* vient du français *oi : koant*, joli, du français *cointe; noaz*, querelle, du français *noise*.

OE

1° *oe* vient de *ē* long : *roenv*, en latin *rêmus*, cf. le gaulois *Rêmi*, nom de peuple; *foenn*, foin, du latin *fēnum; poell*, retenue, intelligence, en vieil irlandais *ciall*, thème **qêllâ; poeza*, peser, du bas latin *pēsare* = *pensare; boed*, nourriture = **vêta-*, en vieil irlandais *biad*, de la racine GVIGV, d'où vient aussi le latin *victu-s*.

2° *oe* vient de *ât* suivi de *r* : *moereb*, tante, au XV[e] siècle *mozreb*, en vieux gallois *modrep* = **mâtrepa*, comparez *mâter*, et le latin *mātertera*.

3° *oe* vient de *ot*, suivi de *r* : *goero*, traire, au XV[e] siècle *gozro* = *vo-tro*..., en gallois *godro*.

4° *oe* vient de *ut* suivi de *n* : *loen*, bête, en gallois *llwdn* = *lutn*.

5° *oe* vient de *oi* français : *poez*, poids.

OUA

1° *oua* vient de *eia*, *êa* : *houarn*, fer = **eisarno-* (avec métathèse de l'*s* changé en *h*), en gaulois *īsarno-*; *mouar*, mûre, sorte de fruit, en irlandais *smêur*, en gallois *mwyar*; *ouad*, canard, en gallois *hwyad*; *rouanez*, reine, = **rê*[*g*]*antissa*, **re*[*g*]*entissa*; *rouaned*, rois (pluriel de *roué*) = **rê*[*g*]*anti*, **rê*[*g*]*entî*, plus le suffixe *-ed* = *-ete-s*, l'un de ceux qui servent à former le pluriel.

2° *oua* vient de *ova* : *skouarn*, oreille = **scovarna*, de la racine *sku*, d'où l'allemand *schauen* et le latin *cavere*; *louarn*, renard = **lovarno-s*, d'une racine LU, gagner, voler, d'où le latin *Laverna*.

OUE

1° *oue* vient de *ē* long : *roué*, roi, thème **rêgent-*; *ploue*, paroisse, du latin *plēbs*; *roued*, filet, du latin *rēte*; *Doué*, Dieu, en gaulois *dêvo-s*, contracté de *deivo-s*; *skoued*, écu, en irlandais *sciad* pour *scêt*; *fouenn*, foin, du latin *fēnum*; *kloued*, claie, du bas latin *clēta*.

2° *oue* vient de *oi* français : *mouez*, du français voix; *pouez*, du français poids.

3° *oue* vient de *ung*, *ong* : *moue*, crinière, en gallois *mwng*, en irlandais *muing*, = **mungi*; *stoui*, se baisser, saluer, en gallois *ystwng*; *spoue*, éponge, du latin *spongia*.

4° *oue* vient de *uc* : *frouez*, fruit, du latin *fructus*.

UI

Ui vient de *oi* = *ogi* : *mui* (comparatif de *meur* = *mâ-ro-s* = **mag-ro-s*) tient lieu d'un primitif **moios* = **mog-ios* = **mag-yâs*, en vieil irlandais *mâa* = **maias* = **mâg-yas*.

CHAPITRE III.

GUTTURALES.

K

1° *k* initial vient de *c* : *kreiz*, milieu = **cridio-n*, en vieil irlandais *cride*, cœur (neutre); *krenn*, rond, thème *crundo; ki*, chien = **cû* = **cun-s; koulm*, pigeon, du latin *columba; korf*, corps, en vieil irlandais *corp* = **corpa-s*, nom masculin; *kegin*, cuisine, du latin *coquina; koad*, bois, du thème *cêto-; klûn*, fesse = **clôni-s* pour **clauni-s*, en latin *clūni-s; kleze*, épée = **cladibo-s*, en latin *gladius* = **cladio-s; koar*, cire, du latin *cera; kerez*, cerise, du latin *cerasus.*

2° *k* médial et final vient de *c* : *marc'hek*, cavalier, = **marcâco-s; kloarek*, clerc = *clericus; pok*, baiser, du latin *pace; deskann*, j'enseigne, j'apprends, du latin *discere; diskibl*, disciple, du latin *discipulus.*

3° *k* vient de *c* entre une voyelle et le suffixe verbal *aa* : *lakaat*, placer = *locare.*

4° *k* vient de *v* précédé d'*s* : *bes-ken*, pour *bis-gwain*, c'est-à-dire gaine de doigt, dont le second terme est identique au latin *vagina; bis-koaz*, jamais pour *bis-koaz*, dont le second terme *c'hoas* commence par *c'ho* = *sv.*

5° *k* vient de *g* primitif précédé de *s* dans *Ros-koff*, pour *Ros-goff*, tertre du forgeron.

6° *k* vient de *g* initial = *v* : *kourronka*, se baigner, au xve siècle *gou-zronket*, en vieil irlandais *fo-thrucad* = **vo-trunc-atu-s.*

7° *k* vient de *t* précédé de *s; askourn*, os = **asti-urno-s*, dérivé d'**asti-*, en latin *ossi-; gwisk*, vêtement, de même racine que le latin *vestis; skoet*, frapper, de la racine STUD, qui se trouve dans le latin *tundere*, dans l'allemand *stossen.*

Le *c* initial suivi de *l* ou de *r* est tombé dans *laza*, tuer, au IXe siècle *ladam*, de la même racine que le latin *gladius* = **cladius*, *clâdes*, et que le breton *kleze*, épée, en vieil irlandais *claideb* = **cladiba-s; run*, colline = **croinos*, le même mot que le gothique *hlain[a]s*, comparez le latin *in-clinare. C* médial est tombé dans : *ilis* d'*ecclesia*, *belek*, prêtre, dérivé du latin *baculum.*

G

1° *g* vient de *g* : *Gall*, Français = *Gallus; gervel*, appeler = **germâla; garm*, cri = **germin*, thème *germann; gen*, joue, paraît

identique au grec γένυς; de ce nom est dérivé *genaou* ou *genou*, bouche, identique, sauf le genre, au gaulois *Genava; genel*, engendrer, = **genâla*, de la même racine que le latin *gignere; glaou*, charbon, comparez le grec γραυνός, tison; *glin*, genou = **glunes* = **glounes* = **gnava-n-as*.

2° *g* vient de *g* gaulois = *gh : goanv*, hiver, comparez le grec χεῖμα et le latin *hiems; garz*, haie, enclos, en grec χόρτος.

3° *g* vient de *i* consonne initial : *geo*, joug, dit aussi *ieo*, en vieux gallois *iou* = **iouges; genveur*, janvier, du latin *januarius*.

4° *g* vient de *c* entre deux voyelles : *segal*, seigle, en latin *secale; argoad*, contrée forestière = **are-cêto-n* ou **are-ceito-n*, qui se traduirait en latin par *silva; argad*, huée, trac, thème **are-catu-* (*ad pugnam*); *argil*, recul = **are-cûlo-s; moger*, mur = *mâceria; belegi*, ordonner prêtre, de *belek*, prêtre; *bragez*, culotte, = **bracissa*, dérivé du gaulois *braca; kegel*, quenouille = *conucula* pour *colucula* dérivé de *colus*.

5° *g* vient de *v* initial, en gallois *gw : glad*, possessions, en gallois *gwlad* = **vlati-; greg*, femme, en vieux gallois *gureic* = **vi-râci-s*, pluriel *gragez* = **viracides; gliz*, rosée, en gallois *gwlith; gleb*, mouillé, en gallois *gwlyb* = **vo-liqua-; grisien*, racine, en gallois *gwreiddyn* = **vradi-nna*, en gothique *vaurt-s*, thème *vurti-*, en grec ῥίζα = **vridia*, en latin *radix* = **vradi-c-s; gra*, faire, en irlandais *feraim*, je fais, de la racine VAR; *glao*, pluie, en gallois *gwlaw* = *vo-lavi-; geuz*, lèvre, variante de *gweuz*, en gallois *gwefus; geot*, herbe, en gallois *gwellt*.

5° *g* vient de *k* initial : *gant*, avec, par, de, pour, du gaulois *cata-*, en grec κατὰ; *god*, *god-el*, poche, en gallois *cod-en; golched*, lit de plume, du latin *culcita; gar*, jambe, en irlandais *cara*, comparez le grec σκέλος.

g initial est supprimé dans *neuz*, coutume, en vieil irlandais *gnâs* = **gnattu-*, de la racine GNÂ, connaître; *leun*, couverture de lit, en grec χλαῖνα, en gaulois *laina*, sorte de vêtement.

g médial tombe entre deux voyelles : *bro*, pays, du gaulois *brogi-*, en vieil irlandais *mrug*, de même origine que le terme géographique français marche; *le*, serment, en vieil irlandais *luige; saez*, flèche, du latin *sagitta*.

GOU

Gou vient de *vo : argourou*, dot = **are-vo-proves; gobr*, salaire = **vo-pru-*.

Gou vient de *ve : gousper*, thème *vespero-*, veille de fête, en vieil irlandais *fescor*, thème *vescora-*, du latin *vespera*.

Gou vient de *vi : gour*, homme, = **viro-s*.

Il y a métathèse de l'*ou* dans : *gloan*, laine, pour *goulan*, en gallois *gwlan* = **vlana*; *groac'h*, vieille, en gallois *gwrach* = **viracca*.

GW

Gw vient de *v* initial précédé de *a*, de *e* et de *i* : *gwerch*, vierge, du latin *virgo*; *gwer*, verre, du latin *vitrum*; *gwenn*, blanc, du gaulois *vindo-s*; *gwerz*, vers, du latin *versus*; *gwel*, voile, du latin *vēlum*; *gwaz*, homme, domestique, du gaulois *vasso-s*; *gwea*, tisser, comparez le latin *vieo*, de la racine VI, d'où vient aussi *gwazen*, veine, comme le latin *vēna*, où le suffixe est différent; *gwell*, meilleur, de la même racine que le gaulois *Vellavos* et que son dérivé *vellauno-s*; *Gwened*, Vannes, du gaulois *Venetes*; *gwerzid*, fuseau, comparez le latin *verto*; *gwez*, arbres, du thème celtique *vidu-*; *gwir*, vrai, en latin *verus*; *gwin*, vin, du latin *vinum*; *gwerz*, vente, de la même racine que le latin *verto*; *gwisk*, vêtement, de la racine VAS, comme le latin *vestis*; *gwiziek*, savant, de la même racine que le latin *videre*; *gwar*, tortu, arqué, en latin *varus*; *gwall*, mauvais, méchant, comparez l'adverbe gothique *vairs*, pire = **vir-yas*[1].

C'H

1° *c'h* vient de *x* : *oc'hen*, bœufs, en sanscrit *ukshan*; *uc'hel*, haut, du gaulois *ouxellos*; *louc'h*, mare, thème gaulois *luxu-*, d'où le dérivé *Luxovium*, Luxeuil; *c'houec'h*, six, pour **svex*; *peoc'h*, paix = *pax*; *ac'h*, variante d'*euz*, de, en gaulois et en latin *ex*; *lec'h* ou *leac'h*, pierre sépulcrale, en irlandais *lia* = **leix*. Comparez à *peoc'h* = *pax* le vannetais *bouec'h*, voix = *vox*, en léonard *mouez*.

2° *c'h* vient de *s* final : *hoc'h*, vôtre, en cornique *as*, en vannetais *hous*; *oc'h*, suffixe du comparatif qui tient lieu d'un nominatif singulier *ios*, *ius* = *ijâs*; *uhelloc'h* = **ouxellios*, génitif **ouxelliôsos*; *deac'h*, hier, forme léonarde pour *dec'h*, en grec *χθές* = **ghyas*; *trec'h*, *treac'h*, plus fort, en vieil irlandais *tresa*, *tressa* = **tresyâs*, au positif *trên* = **tres-na-s*.

3° *c'h* vient de *g*, soit entre deux voyelles, soit entre *r* ou *l* et une voyelle : *arc'hant*, en latin *argentum*; *felc'h*, rate, en irlandais *sealg* = **selgan* = **spelgan* = **splaghan*; *gwerc'h*, vierge, du latin *virgo*; *nec'ha*, nier = *negare*; *bourc'h*, bourg; *merc'h*, fille, de la racine indo-européenne MARG, frotter, traire; *hemolc'hi*, chasser, = **ambi-selgimin*, de la racine celtique SELG, chasser; *pirc'hirin*, pèlerin = *peregrinus*.

[1] C'est par exception que *gw* vient d'un *k* primitif : *gwitib-unan*, chacun, en cornique *ketep-onan*; *gwifl*, chevron, variante de *kebr* = *capro-s*.

4° *c'h* vient de *c* précédé de *r* ou de *l* : *forc'h*, fourche, du latin *furca; arc'hik*, cassette, dérivé du latin *arca; marc'h*, cheval, du gaulois *marco-s*; *kerc'h*, avoine, en irlandais *coirce; serc'h*, concubinaire, concubine, en vieil irlandais *serc*, amour, thème *sercâ*; *porc'hel*, porc, du latin *porcellus; tourc'h*, porc mâle, en vieil irlandais *torc*; *falc'h*, faux, du latin *falcis*; *falc'hon*, faucon, du vieux français *falcon; golc'hed*, lit de plume, du latin *culcita*; *kelc'h*, cercle, en latin *circus; dalc'h*, tenue, maintien, de la racine indo-européenne DHARGH.

5° *c'h* vient de *cc* : *seac'h*, sec, du latin *siccus*; *buc'h*, vache = **boucca*, comparez le latin [*g*]*vacca*; *boc'h*, joue, comparez le latin *bucca*; *bouc'h*, bouc, en vieil irlandais *bocc*.

6° *c'h* vient de *t* précédé de *l* ou de *r* : *enkelc'her*, lutin, feu follet, d'*enquelezr*, forme du XVe siècle = **ande-cenetro-* ou **ande-cenetlo-*; *ouc'h*, contre, précédemment *ouz*, en gallois *gwrth*, comparez le latin *versus* pour *vert-tus*, de la racine VERT; *enep-gwerc'h*, douaire, au IXe siècle *enep-uvert; morc'hed*, assoupissement, dérivé de *morza*, engourdir.

7° *c'h* vient de *t* précédé d'une sourde : *ankonnac'h*, oubli, au XVe siècle *ankoffnez* = **ancomnacta* = **an-co-*MAN*-acta*.

C'HO

1° *c'ho* vient de *sv* : *c'hoar*, sœur, du nominatif celtique **svisur*; *choant*, désir, du thème celtique *svant; c'hoari*, jouer, = **svarimin*, thème, *svariman*.

2° *c'ho* vient de *s* : *c'hoalen*, sel, en vieux cornique *haloin* = **salêno-*.

C'HOU

1° *c'hou* vient de *sv* : *c'houec'h*, six, du thème celtique **svex*; *c'houi*, vous = **svis*, en latin *vos* = *svâs; c'houez*, sueur, en gallois *chwys* = **svis* = **svidas*, de la racine SVID, comme le latin *sudor* pour **svid-os*; *c'houek*, doux = **svadu-ico-s*, dérivé de *svadu-i-*, en latin *suavi-s*; *c'houero*, amer, lourd, en vieil irlandais *serb* = **sver-va-s*, de la même racine que l'allemand *schwer*, lourd, cette racine est SVAR, tourmenter, faire tort; *c'houen*, à la renverse = **svino-*, le même mot que le latin *supinus*, qui, suivant la règle, perd son *p* en celtique.

2° *c'hou* vient de *ski* : *c'houeda*, vomir = **spêtama* = **speitama*, en latin *spūtare* = **spoita-se* = **spovita-se* (ici le *p* a été remplacé par un *k* en celtique, comme l'établit l'irlandais *sceith*).

3° *c'hou* vient de *v* initial : *c'houirinaden*, hennissement, comparez *gourrisiaden*, même sens, dérivé de *gourrisiann*, *gouirc'hisiann*,

en vieux gallois *guirgiriam*, je hennis, dont la racine est VERG, cf. l'irlandais *ferc* = **vergâ*, colère.

4° *c'hou* vient de *gou* = *v* entre deux voyelles dans l'intérieur des mots : *alchouez*, alouette = **algues* = **alavidissa*, dérivé d'**alavida*, dont *alauda* est une forme contractée, comme *launo-s* est une forme contractée de **lavano-s*, identique au vieux gallois *leguen*, joyeux, conservé dans le dérivé *leguenid*, joie; *melc'houed*, limaçons, escargots, en vieux gallois *melvet; ac'houez*, publiquement, au XVe siècle *agoez* = de *a* = *in*, et de *goez*, en irlandais *fiad*, qui a la même racine que le latin *visus* = **vid-tu-s*.

5° *c'hou* vient de *f* latin : *c'houevrer*, février, du latin *februarius*. Quand les Gaulois, qui n'avaient pas d'*f*, ont adopté ce mot, ils ont dû prononcer *sv* l'*f* initial.

H

1° *h* vient de *s* : *holl*, tout = **sollio-s*, dérivé de la même racine que le latin *sollus*, *solidus*, et que le sanscrit *sarva-s; houc'h*, porc = **succo-s*, de la même racine que le latin *su-s; hir*, long, en vieil irlandais *sîr; hent*, chemin, en vieil irlandais *sêt* = *sent; hanter*, demi = **sâmitero-s; hanv*, été, en sanscrit *samâ*, année; *halegen*, saule, en latin *salix; halo*, salive, en latin *saliva; hun*, sommeil, en latin *somnus*, en sanscrit *svapna-s; houarn*, fer, thème **eisarno-* avec transposition de l'*s; henvel*, semblable = **samali-s*, en vieil irlandais *samil;* le pronom personnel *hen*, *he*, *hi*, *ho*, de la racine pronominale *sa; hen*, vieux, en latin *senex; hep*, sans, en vieil irlandais *sech*, comparez le latin *secus*, *sequestrare*.

2° *h* vient de *x* : *huel*, haut, thème *ouxello-*, avec métathèse de l'*u*.

3° *h* vient de *g* : *horz*, maillet, en gallois *gordd*, pluriel *gyrdd*.

4° *h* vient de *k* : *hinviz*, chemise de femme, en vieux cornique *hevis*, en gallois *hefys*, mais en latin *camisia*, en vieil irlandais *caimmse*.

Il y a métathèse de l'*h* dans : *houarn*, fer = *ouaharn* = **eisarno-s; huel*, haut = *uhel* = *ouxello-; hemolc'hi*, chasser = *em-holc'hi* = **ambi-sel-gimin*.

H initial est parasite dans : *hano*, nom, en vieil irlandais *ainm; hoal*, âge, pour *oazl* = *êtl* ou *aetl*, en gallois *hoedl*, qui aurait été en gaulois **aivi-tlo-n; heor*, ancre, du latin *ancora; hibil*, cheville, en vieux gallois *epill*.

CHAPITRE IV.

LINGUALES.

Ž ou J

1° *ž* ou *j* français vient de *d* et *t* entre deux voyelles : *coajou* = *coadou*, *coatou*, pluriel de *coad*, antérieurement *coat*, bois; *gwenojen*, variante de *gwenoden*, sentier; *tanijen*, inflammation = **tenetinna*, de *tan*, thème *tenet*, feu; *larjes*, graisse, de *lard*, gras; *dilajou*, pluriel de *dilad*, vêtement; *prejou*, *predou* = *pretou*, pluriel de *pred*, repas, au XV[e] siècle *pret; klenvejou*, des maladies = *klenvedou* de *klenved; skeja*, couper, de la racine SKID qui se trouve dans le latin *scindere; stleja* ou *stlenja*, ramper, traîner, en cornique *stlyntya*, glisser, de la même racine que l'anglais *slide; skrija*, trembler de peur, dérivé de **skrit*, en gallois *ysgryd*, en cornique *scruth*.

2° *ž* ou *j* français vient de *g* latin : *javed*, *jot*, *jod*, mâchoire, joue, variantes de *gaved* en latin *gabata*.

3° *ž* ou *j* français vient de *i* consonne : *jao*, monture; comparez le latin *jumentum*; *ejenn*, bœuf, en vieux cornique *odion*.

4° *ž* ou *j* français vient de *s* entre deux voyelles : *dalejenn*, au XV[e] siècle *dalesen*, je tarderais.

5° *ž* ou *j* français vient de *c* latin suivi d'*i* ou d'*e* : *plijout*, plaire, de *placitum*, *placere*.

Š dit CH français.

1° *š* ou *ch* français vient de *ge* français : *horolach*, horloge; *beach*, voyage; *avantach*, avantage, et en général le suffixe *-ach* par *ch* français qui vient du français *-age*.

2° *š* ou *ch* français vient de *t* entre *n* et *ou : henchou*, des chemins, pour *hentou; tourmanchou*, des tourments, pour *tourmantou; ravenchou*, des sentiers pour *raventou; rejimanchou* pour *rejimantou*, des régiments; *c'hoanchou*, des désirs, de *c'hoant*, désir.

3° *š* ou *ch* français vient de *t* entre deux voyelles : *mecher*, du français métier; *tavancher*, tablier, du français devantier.

4° *š* ou *ch* français vient de *ch* français : *chatal*, bétail, du français *chatel* plus tard *cheptel*, qui est identique au latin *capitale; chalmet*, charmé; *chipota*, chipoter; *chaden*, chaîne, en latin *catena*, dont la dentale subsistait encore en français quand le mot a pénétré en breton; *chom*, rester, du français *chômer*.

5° *s* ou *ch* français vient de *s : chetu*, voici, pour *sellet-hu*, litté-

6° *aou* vient de *ab* : *gaour*, chèvre = *gabro-*; *diaoul*, diable = *diabolus*.

7° *aou* vient de *ib* : *glaour*, bave, en gallois *glyfver*, composé dont le premier terme est le préfixe *gou* = *vo* et dont le second est dérivé de la racine LIB en latin *libare*.

EA

1° *ea* vient de *ae*, représentant lui-même *a* suivi d'une sourde: *keaz*, malheureux, en moyen breton, XVe-XVIe siècle, *quaez* pour **cacto-s*; *leaz*, lait, au XVe siècle *laez*, en vieil irlandais *mlacht*, comparez le génitif latin *lactis*; *kear*, village, pour *kaer*, en vieil irlandais *cathir* =**catir*, thème **ca[s]trac-*, comparez le latin *castrum*.

2° *ea* vient de *ae*, représentant lui-même *ai* ou *ag* : *meaz*, champ, au XVe siècle *maes* = **mages*; *mean*, pierre, au XVe siècle *maen* pour *main*, IXe siècle; *mear*, maire, en vieux gallois *mair* = *major*; *eal*, ange, au XVe siècle *ael*, en vieux cornique *ail* = *angelus*; *flear*, puanteur, au XVe siècle *flaer*, du latin *fragrare*; *seaz*, flèche, au XVe siècle *saez* = *sagitta*; *sklear*, clair, au XVe siècle *sclaer*, du vieux français esclair, d'où éclairer; *heal*, généreux = *hael*, au IXe siècle *hail*; *stean*, étain, du vieux français *estain*.

EI

1° *ei* vient de *ĭ* bref: *feiz*, foi, du latin *fides*; *Breiz*, Bretagne = *Brittania*; *deiz*, jour, pour **dides*, avec *d* euphonique pour **dies*, en vieil irlandais *die[s]*; *kreiz*, milieu, centre, en vieil irlandais *cride*, cœur, neutre, pour **cridia-n*, qui ne diffère que par le genre du grec *καρδία*; *teir*, trois, au féminin, en sanscrit *tisras* = **tisaras*; *neiz*, nid, en gallois *nyth* par *i* bref, tandis que l'*i* est long dans le latin *nidus*, tous deux pour **nisdo-s*; *keina*, gémir = **cvinama-*, en gallois *cwyno* d'une racine KOIN, qui se retrouve dans le vieux scandinave *hvîna*, *stridere*; *leiz*, humide, en gallois *llaith* = **licto-s*, de la racine *lik*, qui se trouve dans le latin *liquidus*; *kerc'heiz*, héron, en vieux cornique *cherhit* pour *cerchid*; *heizez*, biche, en gallois *hyddod*.

2° *ei* vient de *ĕ* bref: *bleiz*, loup, en vieil irlandais *bled*; *kein*, dos, en moyen gallois *kefyn*, du thème gaulois *cebenno-*, conservé au féminin dans le nom de montagne *Cebenna*; *reiz*, loi, droit, du latin *rectum*, thème *recto-*, ou d'un thème gaulois *rectu*, qui se trouve en vieil irlandais; *seiz*, sept, du gaulois **secten*.

3° *ei* vient de *oc* suivi d'une consonne sourde : *eiz*, huit, en vieil irlandais *oct* = **octen*.

4° *ei* vient de *ē* long : *moneiz*, monnaie, du bas latin *monēda* = *monēta*; *preiz*, proie, du bas latin *prēda* = *præda*; dans *kleiz* gauche, en vieux gallois *cled*, l'*i* vient immédiatement d'un *ĕ* bref,

mais cet *ĕ* bref a été antérieurement long, comme le prouve le vieil irlandais *clê* = **clêva-s*, et une diphtongue l'a précédé comme l'établissent le latin *laevus* et le grec *λαιός*.

5° *ei* vient de *a* suivi de *i* dans une autre syllabe : *eil*, second = **alio-s*, *alia*, *alio-n* (*a* est resté dans *all*, autre, qui est le même mot, mais dans lequel l'assimilation de l'*i* consonne à l'*l* antécédent s'était déjà faite à l'époque gauloise : comparez *Allo-broges*).

6° *ei* vient de *ī* long dans *treinded*, trinité = *trinitatis*.

EO

1° *eo* vient de *avi* : *eontr*, oncle = **avin-tir*, en gallois *ewythr*, en cornique *ewiter*, en latin *avun-culus*; *eo*, est (3ᵉ p. sing. prés. ind. verbe substantif) = **avit*; *bleo*, poil = **blavi-s*, comparez le vieux haut allemand *brawa*, cil, sourcil; *eteo*, tison = *[*p*]*itavi-s*, dérivé de **pitus-*, sapin.

2° *eo* vient de *abâ* : *teod*, langue, moyen gallois *tafawd* = *tabât*.

3° *eo* vient de *ib*, *eb* : *leor*, livre, du latin *liber*; *reor*, derrière, = **re-bro-n*, au XVᵉ siècle *reffr*, en gallois *rhefr*, comparez le latin *re-tro*, *re-calcitrare*; *geol*, gueule, au XVᵉ siècle *guefl*, même sens, en gallois *gwefl*, lèvre.

4° *eo* vient de *egu* : *reol*, règle, du latin *regula*.

5° *eo* vient de *igu* : *teo*, gras, en vieil irlandais *tiug*, thème *tigu*.

6° *eo* vient de *īv*, *ev* : *beo*, vif = **bīvo-s*, en latin *vivus*; *oleo*, huile, du latin *oliva*; *seo*, sève, du français.

7° *eo* vient de *au* = *ou* = *eu* : *geo*, *ieo*, joug, en vieux cornique *ieu*, en vieux gallois *iou*, féminin dans ces trois langues, probablement neutre à l'origine = **ioug-es*, identique au sanscrit *yôg-as*, au grec *ζεῦγ-ος*, au latin **jŭg-us*, **jŭg-eris*, conservé par le dérivé *jŭg-er-um*; *heol*, soleil = **souli-s*, avec une diphtongue, gardée par le gothique *sauil*; *kleo*, ouïe, en gallois *clyw* = **cloves*; *reo*, gelée = [*p*]*roves*, mot qui se retrouve augmenté du suffixe *a* dans le gothique *frius*[*a*], du suffixe *t* dans l'allemand *frost*; nous trouvons des dérivés de la même racine avec des suffixes différents dans le vieil irlandais *rêud* = [*p*]*rau-ta-s* et dans le latin *pruina*; *leo*, lieue, en gaulois *leuga*, de la même racine que le sanscrit *lava-s*, morceau, section.

8° *eo* vient de *m*, précédé d'une voyelle : *deon*, fond, c'est-à-dire profond, employé en Cornouaille seulement, pour *doun* = *dumnos*; *deog*, dîme, pour *demk* (avec métathèse de l'*m*) au lieu de *dekm*, en gallois *degwm*, du latin *decima*, prononcé *decma*.

8° *eo* vient de *el* : *geot*, herbe, en gallois *gwellt*.

en vieux gallois *guirgiriam*, je hennis, dont la racine est VERG, cf. l'irlandais *ferc* = **vergâ*, colère.

4° *c'hou* vient de *gou* = *v* entre deux voyelles dans l'intérieur des mots : *alchouez*, alouette = **algues* = **alavidissa*, dérivé d'**alavida*, dont *alauda* est une forme contractée, comme *launo-s* est une forme contractée de **lavano-s*, identique au vieux gallois *leguen*, joyeux, conservé dans le dérivé *leguenid*, joie; *melc'houed*, limaçons, escargots, en vieux gallois *melvet; ac'houez*, publiquement, au XVe siècle *agoez* = de *a* = *in*, et de *goez*, en irlandais *fiad*, qui a la même racine que le latin *visus* = **vid-tu-s*.

5° *c'hou* vient de *f* latin : *c'houevrer*, février, du latin *februarius*. Quand les Gaulois, qui n'avaient pas d'*f*, ont adopté ce mot, ils ont dû prononcer *sv* l'*f* initial.

H

1° *h* vient de *s : holl*, tout = **sollio-s*, dérivé de la même racine que le latin *sollus*, *solidus*, et que le sanscrit *sarva-s; houc'h*, porc = **succo-s*, de la même racine que le latin *su-s; hir*, long, en vieil irlandais *sîr; hent*, chemin, en vieil irlandais *sét* = *sent; hanter*, demi = **sâmitero-s; hanv*, été, en sanscrit *samâ*, année; *halegen*, saule, en latin *salix; halo*, salive, en latin *saliva; hun*, sommeil, en latin *somnus*, en sanscrit *svapna-s; houarn*, fer, thème **eisarno-* avec transposition de l'*s; henvel*, semblable = **samali-s*, en vieil irlandais *samil;* le pronom personnel *hen*, *he*, *hi*, *ho*, de la racine pronominale *sa; hen*, vieux, en latin *senex; hep*, sans, en vieil irlandais *sech*, comparez le latin *secus*, *sequestrare*.

2° *h* vient de *x : huel*, haut, thème *ouxello-*, avec métathèse de l'*u*.

3° *h* vient de *g : horz*, maillet, en gallois *gordd*, pluriel *gyrdd*.

4° *h* vient de *k : hinviz*, chemise de femme, en vieux cornique *hevis*, en gallois *hefys*, mais en latin *camisia*, en vieil irlandais *caimmse*.

Il y a métathèse de l'*h* dans : *houarn*, fer = *ouaharn* = **eisarno-s; huel*, haut = *uhel* = *ouxello-; hemolc'hi*, chasser = *em-holc'hi* = **ambi-sel-gimin*.

H initial est parasite dans : *hano*, nom, en vieil irlandais *ainm; hoal*, âge, pour *oazl* = *êtl* ou *aetl*, en gallois *hoedl*, qui aurait été en gaulois **aivi-tlo-n; heor*, ancre, du latin *ancora; hibil*, cheville, en vieux gallois *epill*.

CHAPITRE IV.

LINGUALES.

Ž ou J

1° *ž* ou *j* français vient de *d* et *t* entre deux voyelles : *coajou* = *coadou*, *coatou*, pluriel de *coad*, antérieurement *coat*, bois ; *gwenojen*, variante de *gwenoden*, sentier ; *tanijen*, inflammation = **tenetinna*, de *tan*, thème *tenet*, feu ; *larjes*, graisse, de *lard*, gras ; *dilajou*, pluriel de *dilad*, vêtement ; *prejou*, *predou* = *pretou*, pluriel de *pred*, repas, au xvᵉ siècle *pret; klenvejou*, des maladies = *klenvedou* de *klenved; skeja*, couper, de la racine SKID qui se trouve dans le latin *scindere; stleja* ou *stlenja*, ramper, traîner, en cornique *stlyntya*, glisser, de la même racine que l'anglais *slide; skrija*, trembler de peur, dérivé de **skrit*, en gallois *ysgryd*, en cornique *scruth*.

2° *ž* ou *j* français vient de *g* latin : *javed*, *jot*, *jod*, mâchoire, joue, variantes de *gaved* en latin *gabata*.

3° *ž* ou *j* français vient de *i* consonne : *jao*, monture ; comparez le latin *jumentum* ; *ejenn*, bœuf, en vieux cornique *odion*.

4° *ž* ou *j* français vient de *s* entre deux voyelles : *dalejenn*, au xvᵉ siècle *dalesen*, je tarderais.

5° *ž* ou *j* français vient de *c* latin suivi d'*i* ou d'*e : plijout*, plaire, de *placitum*, *placere*.

Š dit CH français.

1° *š* ou *ch* français vient de *ge* français : *horolach*, horloge ; *beach*, voyage ; *avantach*, avantage, et en général le suffixe *-ach* par *ch* français qui vient du français *-age*.

2° *š* ou *ch* français vient de *t* entre *n* et *ou : henchou*, des chemins, pour *hentou; tourmanchou*, des tourments, pour *tourmantou; ravenchou*, des sentiers pour *raventou; rejimanchou* pour *rejimantou*, des régiments ; *c'hoanchou*, des désirs, de *c'hoant*, désir.

3° *š* ou *ch* français vient de *t* entre deux voyelles : *mecher*, du français métier ; *tavancher*, tablier, du français devantier.

4° *š* ou *ch* français vient de *ch* français : *chatal*, bétail, du français *chatel* plus tard *cheptel*, qui est identique au latin *capitale ; chalmet*, charmé ; *chipota*, chipoter ; *chaden*, chaîne, en latin *catena*, dont la dentale subsistait encore en français quand le mot a pénétré en breton ; *chom*, rester, du français *chômer*.

5° *s* ou *ch* français vient de *s : chetu*, voici, pour *sellet-hu*, litté-

ralement, voyez-vous; *chede*, même sens, pour *sel-te*, littéralement, vois-tu; *picher*, pot, en gallois *piser*.

6° *š* ou *ch* français vient de *d* final, en gallois *dd: tech*, habitude, en gallois *tuedd; sich*, siège, en gallois *sedd*.

7° *š* ou *ch* français vient de *c'h* tenant lieu de *c* primitif : *marchosi*, écurie, de *marc'h*, cheval, en gaulois *marca-s*, *marco-s; e kichen*, auprès de, au XVe siècle *en-quichen*, en cornique *yn kèrghen*, comparez le vieux gallois *di circhu* et le latin *circa*, *circum; gweach*, fois, en irlandais *fecht* = *vec-t;* dans *kivich*, tan, en gallois *cyf-faith* = *cyf-gwaith* = **com-vectu-*, *ch* = *c'h* = *ct*, cf. p. 257, n° 6.

R

1° *r* vient de *r : reiz*, justice, en vieil irlandais *recht*, thème *rectu; ro*, don, en gallois *rhodd; reor*, le derrière, de la même racine que le latin *retro; ribl*, côte, du latin *ripula; roued*, filet, identique au latin *rēte; roué*, roi = **rêgantos* ou **rêgantis; rouanez*, reine = **rêgantissa; ruz*, rouge = *roudo-s*, le même mot que le latin *rūfus*.

2° *r* vient de *z* = *d: derchent*, avant-hier, pour *deiz-kent*, au XVe siècle *dez-quent; hirio*, aujourd'hui, au XVIe siècle *hi-ziu; diriou*, jeudi, pour *deiz-iou; dervez*, journée, pour *deiz-vez* (= *di[d]es-vedo-n*); *gwalern*, septentrional, adjectif dérivé d'un nom conservé en gallois dans la forme de *go-gledd*, nord; *kourronka*, se baigner, au XVe siècle *gou-zronked*. Dans *bourra* pour *boaza*, s'accoutumer, *rr* = *z* = *s* = *tt*.

3° *r* vient de *n* précédé de *k : kreac'h*, montée, au XVe siècle *quenech*, *knech*, en gallois *cnwc*, en vieil irlandais *cnocc*, dérivés du thème *cuna-; traonien*, vallée, dérivé de *tnou*, encore seul usité au commencement du XVIe siècle; *kreon*, toison, au XVe siècle *kneau*, en gallois *cneifion; krevia*, tondre, en gallois *cneifio; kraoun*, noix, plus anciennement *knoenn*, en gallois *cneuen*.

r vient de *n* précédé de *g[w]* = *v : gri*, couture, en gallois *gwni*.

r vient de *n* précédé de *p : sapr*, du français sapin.

r vient de *n* suivi de *v : merionen*, fourmi, en vieux cornique *menvionen*, dérivé du thème *mina-*, être ou devenir petit, conservé en sanscrit, en grec et en latin.

r vient de *nn :* au nominatif de l'article : *ann* = **sindo-s*, **sinda*, qui devient *ar;* au datif de l'article dans la particule *en*, exemple *ervad*, bien, au XVe siècle *en-mat* = **sindu matu* ou **sindu mati*, suivant qu'on met l'adjectif dans la déclinaison en *a* ou dans la déclinaison en *i*.

4° *r* vient de *l : filior*, filleul = *filiolus; teurel*, jeter, en cornique *tewlet*, dérivé de *taol*, coup; *freil*, fléau, du latin *flagellum; regi* (participe *roget*), déchirer, de la même racine que le latin *lacerare*

et que le grec λακίς, lambeau; *reun*, poil, qui paraît le même mot que le latin *lāna* et que le grec λάχνη ; *run*, colline=*[*c*]*loi-no-s*, gothique *hlain*[*a*]*-s*, comparez le latin *in-clinare.*

Il y a métathèse de *r* dans *garo*, rude, âpre, dur, sévère; en sanscrit *ghaura-s*, terrible, effrayant; *taro*, taureau, en gaulois *tarvo-s*, en latin *taurus; bern*, monceau, en gallois *bryn*, colline = * *briga-ni-s*, dérivé du gaulois. *briga.*

L

1° *l* vient de *l* : *labeza*, lapider, emprunté au latin *lapidare; laer*, voleur = **latru* du latin *latro; laouer*, auge = *loutron; laouen*, gai = **lovanos*, contracté en *launos*, dans le composé gaulois *Catalauni;* [*c*]*laza*, tuer, de la même racine que le latin *clades; leun*, couverture de lit, en grec χλαῖνα, en latin *laena*, en gaulois *laina*, sorte de vêtement; *ler*, cuir, au XVe siècle *lezr*, en vieil irlandais *loathar*, en allemand *leder*, thème *lithra; lid*, fête=*[*p*]*lîtu-s*, en vieil irlandais *lîth; louern*, renard = **loverno-s; lugern*, éclat, de la racine LUK, comme le latin *lucere.*

2° *l* vient de *r* : *kalz*, beaucoup, littéralement amas, d'où *kalza*, entasser, en gallois *carnedd*, d'où le verbe *carneddu; sparl*, barre, du vieux français *esparre*, d'origine germanique; *alar*, charrue, *arazr* au XVe siècle, *aradr* en gallois, d'où l'on peut conclure un gaulois **aratro-n*, identique au latin *aratrum* et au grec ἄροτρον; *aloubi*, prendre le bien d'autrui, composé de la préposition *a*, de, et du vieux français *rober*, comparez dérober; *azeuli*, adorer, du latin *adorare; daelou*, larmes pour **dacroves; impalaer*, empereur = *imperator; chalmet*, charmé, du français; *kalvez*, charpentier = **carp-ido-s* = **carpio-s* dérivé de **carpi-s*, en irlandais moderne *cairb*, chariot, comparez le latin *carp-entum; beli*, puissance=*bri* en gallois; *spartel*, épervier, du français, qui est d'origine germanique; *muzul*, mesure, du latin *mensura; bleo*, cheveu, en sanscrit *-bhruva*, sourcil.

3° *l* vient de *d* : *elio*, *ilio*, lierre, en gallois *eiddew*=*ediv*, en irlandais *eidheann*, dont la racine paraît la même que celle du latin *hedera.*

4° *l* vient de *n* : *enkeler*, feu follet, lutin, au XVe siècle *en-quelezr* pour *en-kenetr*, ou *en-kenetl*, en vieux cornique *en-chinethel*, géant; *glin*, genou, en vieil irlandais **glûn*=**gnûnas*=**gnaunas*=**gnavanas*, dérivé d'un thème *gnava*, identique au gothique *kniu.* (Ce thème *gnava* est dérivé du thème *gnu* qui se trouve en sanscrit et en grec.)

CHAPITRE V.

PALATALE.

I

1° *i* consonne vient de *y* initial, en gaulois *i* : *iaouank*, jeune, paraît identique au latin *juvencus*, qui, en cette dernière langue, a pris un sens spécial; *iod*, bouillie, de la même racine que le latin *jus* et que le français jus; *iaou*, joug = **iouges; Iaou* = *jovis*; dans *diziaou*, jeudi, *dies-Jovis; ien*, froid = **iagino-*.

2° *i* consonne vient de *i* dans l'intérieur des mots : *salia*, sauter.

3° *i* consonne vient de *c* entre deux voyelles ou initial d'un nom féminin : *Coz-yaudet* = **cotta-civitatis*, vieille cité, au XIIIe siècle *Cozgueodet*, nom d'un hameau de la commune de *Plou-lec'h; iar*, poule, en gallois *giar*, en irlandais *cearc*.

4° *i* consonne vient de *v* initial, devenu plus tard *gu* : *ieot*, herbe, variante de *geot*, en gallois *gwellt; ieun*, marais, au XVe siècle *gueun*, en vieux gallois *guoun*, aujourd'hui *gwaen*, plaine, prairie, en vieux cornique *guen*, peut-être de la même racine que le vieil irlandais *faithce*, prairie, et que l'allemand *weide*.

CHAPITRE VI.

DENTALES.

T

t vient de *t* initial ou médial : *te*, tu, en gallois *ti*=*tû*, en vieil irlandais *tu; trugarez*, miséricorde, en vieil irlandais *trôcaire* = **trôcaria*; *tu*, côté, en vieil irlandais *tôib; troad*, pied, thème *tragit; teo*, gros, en vieil irlandais *tiug; tal*, front, du gaulois *talo-s*, en sanscrit *tala-s*, surface plane; *tan*, feu, thème en vieil irlandais *tenet; merc'heta*, courir les filles, de *merc'hed*, au XVe siècle *merc'het; logota*, prendre des souris, de *logod*, souris, anciennement **logot; prietaat*, se marier, de *priet*, époux; *netaat*, nettoyer, de *neat*, net; *ket-aer*, cohéritier; *tantad*, feu de joie, de *tan*, feu, thème *tenet*.

2° *t* vient de *d* : *kresteiz*, midi, pour *kreiz-deiz; feteiz*, aujourd'hui, pour *vet-deiz; skaota*, échauder, du bas latin *excaldare; caoter*, chaudière, du bas latin *caldaria; lartaat*, engraisser, de *lard*, gras; *kantol*, du latin *candēla*.

t est supprimé après *s* initial dans *seul*, talon, en gallois *sawdl*, en vieil irlandais *sâl;* dans *sevel*, lever, se lever : tous deux de la racine STA, se tenir debout, en latin *stare;* dans *sebeza*, étourdir, du bas latin *stupidare; serc'h*, concubine, cf. *στοργή*, amour, en vieil irlandais *serc*, thème *sergâ*.

D

1° *d* vient de *d* : *daerou*, larmes = **dacroves; derchel*, tenir, de la racine DARGH, en sanscrit DRH; *dant*, dent, en latin *dens*, *dentis; daou*, deux, en sanscrit *dvâu; deiz*, jour = **dides*, *dies; dek*, dix = **decen; dero*, chêne, du gaulois *dervo-*, dérivé de DAR, éclater (comme le sanscrit *dâru-s*, morceau de bois, le grec *δόρυ*, lance, le sanscrit *drus*, arbre, en grec *δρύς*), identique au lithuanien *derva*, bois résineux, et au vieux scandinave *tyrr* = *dirva-s*, pin; — *d* vient de *d* gaulois primitivement *dh* : *dor*, porte, en grec *θύρα* pour *dhvara; dle*, dette, en vieil irlandais *dliged* = **dligita-n*, de la même racine que le gothique *dulg-s*, dette = **dhalgha-s; doun*, profond, en gaulois *dubno-s*, *dumno-s*, de la racine DHUB comme le lithuanien *dauba*, fosse, et le gothique *diup-s*, profond.

2° *d* vient de *t* entre deux voyelles ou à la fin des mots : *badez*, baptême, en vieux gallois *betid; bed*, monde, du thème gaulois *bitu-; bleud*, farine, en vieux cornique *blot* = *blât; kreden*, croyance, en vieil irlandais *cretem* = **cretima*, génitif *creitme* = **cretimes; nadoz*, aiguille, en vieux gallois *notuid; sadorn* = *Saturni*, samedi; *trede*, troisième, en vieux gallois *tritid* = **tritios; tad* pour *tat*, père; *ledan*, large, du gaulois *litanos*.

3° *d* vient de *j* c'est-à-dire *i* consonne : *deac'h*, hier, *dech* au XVe siècle, en sanscrit *hjas* = **ghjas* dont le *gh* est tombé et l'*s* devenu *c'h; Iverdon*, Irlande, thème *Iverjonn; merdead*, marin = **mori-ati-s*, qui est devenu **morijiatis*, puis **moridiatis*.

4° *d* vient de *t* initial : *da*, ton, en vieil irlandais *do*, en gallois *dy* = *do* = **tva-s* (cette permutation est due probablement à l'influence du *v*, puisque le pronom personnel a gardé la sourde).

D final est tombé à la fin des nombres ordinaux *trede*, troisième, et *pevare*, quatrième, en gallois *trydydd*, *pedwerydd*.

S

1° *s* vient de *s* : *scouarn*, oreille = **scovarna; saez*, flèche = *sagitta; seiz*, sept, **secten; spern*, épine, de la même racine que le latin *sparus*, sorte de dard, et que l'allemand *speer; sparl*, barre, en vieux haut allemand *sparro*, chevron; *stref-iaden*, éternuement, en gallois *y-strew*, en irlandais *sreod*, de la même racine

que le latin *sternuere; skraba*, gratter, de la même racine que le latin *scalpere*, *sculpere*.

2° *s* vient de *d* entre une voyelle et 1° un *i* suivi d'une autre voyelle; 2° une sourde : *badisiant*, baptême, dérivé de *badez*, plus anciennement **batid*, comme le prouve le vieux gallois *betid; grisienn*, racine, forme singulative d'un thème *vradi* qui apparaît sans le suffixe final *en* dans le pluriel *grisiou*, dans le gothique *vaurt*[*i*]-*s*, et, avec un *c* paragogique, dans le latin [*v*]*radix; ruska*, rougir, dérivé de *ruz*, rouge, au IXe siècle *rud*, en gaulois *roudo-s*.

3°. *s* vient de *t* précédé soit d'un *t*, soit d'une autre consonne et suivi d'un *i* et d'une autre voyelle, ou autrement dit suivi d'un *i* consonne : *kisier*, chats, pluriel de *kaz*, en gaulois *catto-s; kosoc'h*, plus vieux comparatif de *koz*, en gaulois **cott-ios*, comparatif de *cotto-s; mitisien*, pluriel de *matez*, servante, dont la forme au IXe siècle a dû être *magtect*, comparez le vieil irlandais *ro-macdacht* et le vieux cornique *mahtheid; persier*, pluriel de *porz*, cour, et porte, précédemment *port*, comparez le latin *porta* et *chors*, *chortis; bisier*, pluriel de *baz*, bâton, thème **batta-*.

s vient de *t* suivi d'un autre *t : roues-tla*, brouiller, de *roued*, filet = *rēte; flis-tra*, jaillir, dérivé *froud* = **stru-ti-s*, torrent.

4° *s* vient de *d* suivi d'une dentale : *krisder*, crudité, dérivé du latin *crudi-s*, *kres-teiz*, midi, composé de *kreiz*, milieu, thème **cridio-* et de *deiz*, jour; *gwestl*, gage = *vad-tl* = **vadi-tlo-n*.

5° *s* vient de *ch* français : *siminal*, cheminée; *siferni*, en-*chifrener*, enrhumer.

6° *s* vient de *x : es-kemma*, échanger = **ex-cambiama; scaota*, échauder, du latin *excaldare; spounta*, épouvanter, d'*expaventare; tasa*, taxer, du français; *nes*, voisin, pour **nex-ios* = **naks-yâs*, en vieil irlandais *nessa* de la racine NAKS, en sanscrit NAKSH, approcher, se trouver auprès.

7° *s* vient de *r : gourrisiann*, je hennis, pour *gourc'hiriann*, en vieux gallois *guirgiriam*, de la racine VERG, d'où le vieil irlandais *ferc*, colère.

S initial est parasite dans : *sklas*, glace, du français; *sklear*, clair, du français; *skloka*, glousser, en gallois *clocian*, *clwcian; stripen*, tripe, du français.

S initial est supprimé complètement devant une voyelle dans *evel*, comme, en vieil irlandais *amal*, mais en latin *simul*.

S initial est supprimé avant une consonne dans : *pad*, durée, qui est le latin *spatium; kamm*, courbe, en gaulois *cambo-s*, mais en grec *σκαμβός*; *ti*, maison, en gaulois **tiges*, mais en grec *στέγος*; *neud*, fil, *nadoz*, aiguille, pour **snâto-s*, **snâtêda*, en irlandais *snâth*, *snâthad; neza*, filer, qui a dû en être au IXe siècle *nidam*, comme le prouve le gallois *nyddu*, et qui paraît le même verbe que le grec [*σ*]*νήθω*, en irlandais *snâthaim; neun*, nage, en irlandais

snâmh; *nez*, lente, en irlandais *sneadh* = **sneda*; *karrek*, rocher = **carico-s* pour **scarico-s*, d'un thème gréco-italo-celtique *scaric*, qui se trouve notamment dans le latin *calx*=*scalic-s*, de la même racine que le vieux slave *scala*, pierre; *mouar*, mûre, en irlandais *smêur*; *gwenn*, blanc, beau, heureux, du gaulois *vindo-s* pour **svindo-s*, comparez le lithuanien *svidus*, blanc, et le latin *sûdus* = **svido-s*, clair, beau, en parlant du temps; *gar*, jambe, en irlandais *cara*, mais en grec *σκέλος*, *σκελίς* : le *s* initial est conservé grâce à un *e* prosthétique dans le composé *div-esker*, les deux jambes, dont le second terme = **scari*; *lonka*, avaler, en irlandais *slucaim*, en allemand *schlingen*, d'une racine SLAK, SLANK.

Z

1° *z* vient de *d* entre deux voyelles ou à la fin des mots : *spaz*, châtré, eunuque, du latin *spado*; *arzourn*, poignet = **are-durno-*; *a-zeza*, asseoir, de la même racine que le latin *sedere*; *azeuli*, adorer, du latin *adorare*; *beuzi*, noyer, en gallois *boddi* = **bodimin*; *bleiz*, loup, au IXe siècle *bled*; *bloaz*, année, en vieil irlandais *bliadan*; *korrez*, corroi, du bas latin *conredum*; *deiz*, jour, pour **dides* avec un *d* euphonique pour **dies*, en vieil irlandais *die*; *neiz*, nid = * *ni*[*s*]*do-s*; *preiz*, proie, du latin *præda*.

Ce *d* tient lieu quelquefois d'une dentale aspirée primitive; ainsi à *beuzi*, noyer, on peut comparer le grec *βαθύς*, profond, qui a la même racine, BADH.

2° *z* vient de *d* ou *t* précédés de *r* ou *l* : *urz*, ordre, du latin *ordo*; *barz*, barde = *bardo-s*; *kerz*, marche, en vieux cornique *cerd*; *tarz*, lézardé, en gallois *tardd*; *c'hoarzann*, je ris, en vieux gallois *guardam*, d'une racine SVARD qui se trouve aussi en persan; *arzel*, jouet, du latin *articulus*; *bolz*, voûte, du bas latin *volta*; *nerz*, force = *nerto-n*; *gwez*, sauvage, pour *gwelt*, en gallois *gwyllt*, en cornique ancien *guit* et *guill*, le même que l'allemand *wild*; *liorz*, jardin, au XVIIe siècle *lu-orz*, en vieil irlandais *lub-gort*; *gwerzid*, fuseau, comparez le latin *verto*; *garz*, haie = **gorta*; *marz*, merveille, du latin *virtus*.

3° *z* vient de *t* double ou précédé d'une autre muette : *kaz*, chat, du gaulois *catto-s*; *keaz*, malheureux = **cacto-s*; *leaz*, lait = *mlact*; *brezounek*, breton = * *brittonâco-s*; *lizer*, lettre, du latin *littera*; *saez*, flèche, du latin *sagitta*; *koz*, vieux = **cotto-s*; *poaz*, cuit = **popto-s*, en latin *coctus*; *gwiziek*, savant = **vittiâcos* = **vid-ti-âcos*; *striz*, étroit, du latin *strictus*.

4° *z* vient de *s* entre deux voyelles ou à la fin des mots : *brezel*, guerre, au XVe siècle *bresel*; *izel*, bas, au XVe siècle *isel*; *biz*, doigt = *bis*; *blaz*, goût, en vieil irlandais *blas*, comparez le français *blasé*; *braz*, grand, au XVe siècle *bras*; *a-zeza*, s'asseoir, pour **a-sidama*; suffixe *-uz*, en latin *-ôsus*.

z vient de *s* entre une sonore et une voyelle : *tenzor*, trésor, du latin *tensaurus*.

5° *z* vient de *t* entre deux voyelles : *moneiz*, monnaie = *moneta* par l'intermédiaire du bas latin *moneda*, qui se trouve dans le dérivé *monedagium* (Du Cange); *bouzellen*, boyau, de *botellus* par l'intermédiaire de *bodellus*.

6° *z* vient de *t* entre une voyelle et une continue sonore : *bezo*, bouleau, thème **betva-; Pezr*, Pierre, de *Petrus*.

7° *z* vient de *x : mouez*, voix, en vannetais *mouech* du latin *vox; uz*, haut, dans *a-uz*, en haut, cf. le gaulois *oux-ello-*, et le gallois *uch-el; kriz*, ride, en gallois *crych*, comparez le nom propre gaulois *Chrixus; noz*, nuit = *nox*, qui paraît avoir été gaulois comme latin.

8° *z* vient de *j*, c'est-à-dire *i* consonne : *deiz*, jour, pour **dijes* avec un *j* épenthétique : comparez le latin *dies; heiz*, orge, en gaulois **sesjo-n*, comparez le sanscrit *sasja-m*, grain; *kleiz*, gauche = **clejo-s*, en grec [κ]λαιός; *beza*, être, pour **buja-*, de la racine indo-européenne BHU avec le suffixe *ja* si fréquent dans les verbes; *trugarez*, miséricorde, en vieil irlandais *trôcaire* = **trocarija; gwirionez*, vérité, en vieil irlandais *fîrinne* = **vîrionnija*. Ce *z* a succédé immédiatement à un *d* épenthétique appelé par l'*i* consonne, cf. 1°.

N

1° *n* vient de *n : nann*, non, au XVe siècle *nend*, en vieil irlandais *nand*, formes où la négation *na*, *ni* est développée à l'aide du verbe substantif; *nadoz*, aiguille, de la même racine que le latin *nere*, filer; *nao*, neuf, pour **naven; nevez*, nouveau = *novio-s; nes*, proche, comparez la racine sanscrite NAKSH, être près; *nerz*, force, thème en gaulois *nerto-*, racine NAR; *noaz*, nu, en vieil irlandais *nocht*, racine NAG; *noz*, nuit = *noc[t]-s*.

2° *n* vient de *d* précédé de *n : difenner*, défenseur, dérivé du verbe latin *defendo; eno*, là, = *enno* pour *in-do*, de la préposition *in* et du pronom démonstratif neutre *do; ac'hano*, de là, = *ac'hanno* pour *ac'han-do* où le même pronom démonstratif est précédé de l'article *an* et de la préposition *a*, *ac'h*, de; *diskenni*, descendre, pour *diskendi; krenn*, rond, pour **crundo-s; kemenn*, commander, pour *kommend; gwenn*, blanc, du gaulois *vindo-s; fenna*, répandre, du latin *fundere; pounner*, pesant, du latin *pondere; oferenn*, messe, du latin *offerenda; an-nemorant*, le reste, pour *an demorant*, le demeurant, du français; *an-nor*, la porte, pour *an-dor*.

3° *n* vient de *m* dans : *ken-* pour *com-*, par exemple : *kenvreur*, confrère, pour **com-brâter; don*, apprivoisé, en gallois *dof* = **doma-. en-em*, particule redoublée qui a le sens de réciprocité, au XVe siècle *em-em* = *ambi-ambi; tun*, colline, pour *tum*, comparez le latin *tumulus* et le composé armoricain *dastum;* le suffixe de la

première personne du singulier, exemple : *karann*, j'aime, en vieil irlandais *cairimm; plun*, plume, du latin *pluma; skan = scam*, léger, en cornique *scaff; neun*, nage, en irlandais *snâmh*, et en gallois *nawf; steunen*, trame, du pluriel latin *stămina.*

3° *n* vient de *l* ou *r* suivi de *t : kontel*, couteau, en bas latin *cuntellus = cultellus; kentr*, éperon = **cal*[*ci*]*-tro-n; gwentleou*, ciseaux, variante de *gweltreou*, en cornique *gweldzhow*, en gallois *gwelleifiau*, avec un suffixe différent.

N est souvent parasite :

n parasite gaulois : *ande*, particule intensive, aujourd'hui *an*, *en* dans *an-kelc'her*, *en-keler*, est identique au sanscrit *adhi*, sur (un renforcement identique se rencontre dans le latin *inferus*, *infimus*, en sanscrit *adharas*, *adhamas*, et dans la préposition gothique *undar*, sous, qui est un cas de *adharas*) ; *vindo-s*, blanc, heureux = **svindo-s*, identique au latin *sudus* = **svida-s*, clair, beau, en parlant du temps, employé substantivement au neutre avec le sens de beau temps, temps clair, comparez le latin *sidus*, étoile = *svaidas*, et le lithuanien *svidus*, blanc;

n parasite moderne : *gant*, avec, variante de *gat*, en gaulois *cata; didransa*, détrousser, du français; *puns*, puits, du bas latin *putius; hinkane*, du français haquenée; *pens*, fesse, du français; *mintin*, matin, au xve siècle *mitin; dindan*, sous, variante de *didan*, préposition composée de *do* aujourd'hui *da*, à, et de *tan*, sous, aujourd'hui inusité; *pinsin*, piscine, du français; *pensel*, pièce, pour *pesel*, du bas latin *petia.*

N est supprimé devant *s : miz* mois, plus anciennement *mis* = **mans; ezans*, encens, vient du bas latin *incensum*, prononcé alors *insensum.*

CHAPITRE VII.

LABIALES.

P

1° *p* vient de *p* latin : *pesk*, poisson, en vieux gallois *pisc*, en vieil irlandais *iask* = **pêsca-s; peur*, pâturage, en gallois *pawr*, de la même racine que le latin *pābullum; paotr*, garçon, littéralement pâtre = **pal-tros* = **par-tros*, de *par*, variante de *peur; pobl*, peuple, du latin *populus.*

2° *p* vient de *qu* primitif, en latin *qu* = *c* irlandais, *p* gaulois : *pevar*, quatre, en latin *quatuor*, en vieil irlandais *cethir; pemp*, cinq, en latin *quinque*, en vieil irlandais *coic; paz*, toux, en gaélique d'Écosse *casad*, en sanscrit *kâsa-s; pé*, quel? en irlandais *ci*, en latin *quid; ped*, combien? en latin *quot; enep*, contraire, opposé,

en irlandais *eineach*, face; *pep*, chacun = **pâpo-s* = **paspo-s*, en vieil irlandais *câch* = **casca-s*, comparez le latin *quisque; map*, fils, du gaulois **mapo-s*, en irlandais ogamique *maqa-s; penn*, tête, du gaulois *penno-s*, en vieil irlandais *cenn* = **qenna-s; prenv*, ver, en gallois *pryv* = **prumi-s*, en irlandais *cruimh* = **qrumi-s*, en sanscrit *krmis*, en latin [*q*]*vermis; pre-na*, acheter, vieil irlandais *cre-n* (la même racine se trouve dans le composé *go-pr*, salaire); *pri*, argile, en vieil irlandais *crê* = **qreit-s; poell*, prudence, raison, masculin, en vieil irlandais *ciall* = **qêllâ*, féminin; *prenn*, arbre = *prenno-*, en vieil irlandais *crann* = **qranna-; pe*, ou, conjontion, en vieil irlandais *ce; hep*, sans, en vieil irlandais *sech*, aujourd'hui *seach*, comparez le latin *secus*, *sequestrare*.

3° *p* vient de *f*: *prenest*, fenêtre, du latin *fenestra; pens*, fesse, du français.

Le *p* primitif manque ordinairement dans les mots néo-celtiques d'origine celtique; exemple : *leun*, plein, en vieil irlandais *lân*, identique au latin *plēnus; war*, sur (en composition, *gour*), du gaulois *ver*, en sanscrit *upar*, en grec *ὑπέρ*, en allemand *über*, en latin, *s-uper; go*, du gaulois *vo* = *upo*, en grec *ὑπὸ*, en sanscrit *upa*, en latin *s-ub; evann*, je bois, = *pibam*, cf. le sanscrit *pibami; een*, oiseau = **petna-*, de la racine PAT, voler; *ed*, blé = **pitu-*, de la même racine que le latin *pasco; leur*, aire, le même mot que l'anglais *floor; re*, trop = *pro; tom*, chaud, dérivé de la même racine que le latin *tepidus*, mais avec un suffixe différent; *hun*, sommeil, le même mot que le sanscrit *svapna-s* et que le grec *ὕπνος*; *aoten*, rasoir, pour *alten* = *arten*, paraît dérivé d'*art*, pierre, conservé en irlandais et qui semble le même mot que le latin *petra*. Voir sur la chute du *p* un savant mémoire de M. Windisch, dans le tome VIII des *Beitraege* de Kuhn.

B

1° *b* vient de *bh* : *ambrouk*, conduire, en gallois *hebrwng*, composé dont le second terme *brounk* paraît identique à l'allemand *bringen*, à la racine du nom des *A*-BRINC-*atui*, et être une racine secondaire dérivée de la racine indo-européenne BHAR, porter; *abrant*, sourcil, en grec *ὀφρύς*, en latin *frons; bara*, pain = **barago-s*, de la racine BHAR, palpiter, bouillir, être en fureur, d'où vient le latin *fermentum* (l'allemand *brod* = *bhrauta-*, vient de la racine *bhru*, variante de *bhar*); *bena*, tailler, dérivé d'un thème identique à celui du grec *φόνος*, comparez le haut allemand *bano*, meurtre; *brae*, instrument destiné à broyer le chanvre, = **brago-*, de la racine BHRAG, qui se trouve dans le latin *frangere; brienen*, fragment = **bregvion-*, de la même racine.

2° *b* vient de *g* : *bugel*, berger, enfant, littéralement conducteur de bœufs, d'un thème celtique, **bou-cali-*, en vieil irlandais *bô-chail*, comparez le grec *βου-κόλος* : le premier terme *bou* est en sanscrit *gau-*; *breou*, moulin à bras, en sanscrit *grâvan*; — de *gv* : *boued*, nourriture, *beo*, vivant, de la racine GVIGV, qui a donné au latin les mots *victus* et *vivus*, au grec *βιός*.

3° *b* vient de *p* entre deux voyelles : *souben*, soupe, du bas latin *supa*; *abostol*, apôtre, du latin *apostolus*; *kabestr*, licol, du latin *capistrum*; *canab*, chanvre, du thème *canapi-*, conservé en vieux prussien, tandis qu'en latin et en grec a eu lieu la même permutation que dans les langues néo-celtiques; *enebarz*, douaire pour *enep[v]erz*, au IXe siècle *enep-uuert*, littéralement prix de face; *kibel*, cuve, du latin *cūpella*; *pobl*, peuple, du latin *populus*.

4° *b* vient de *v* : *burzud*, miracle, du bas latin *virtutis*; *banel*, petite rue étroite, du français *venelle*; *bergez*, du français verger; *biel*, du français vielle; *bilen*, roturier, du français *vilain*; *bolz*, voûte, du bas latin *volta*; *beach*, voyage, du français; *bondem*, vendange, du latin *vindemia*; *gwiber*, écureuil, en gallois *gwiwer*; *binim*, poison, du français *venin*, *venimeux*.

5° *b* vient de *p* initial : *bennak*, quelconque, en vieux gallois *pinnac*; *bem-dez*, chaque jour, pour **pepon-dijes-* (ce mot nous offre dans son premier terme la désinence de l'accusatif gaulois exceptionnellement conservée jusqu'à nos jours); *bepred*, toujours, pour *pep-pret*.

6° *b* vient de *sv* : *bran*, corbeau = **brano-s*, en vieux slave *vranu* = **vrana-s*, en lithuanien *varna-s*, qui signifient à la fois noir et corbeau, d'une racine SVAR, qui avec un suffixe différent a donné l'allemand *schwartz*, et le latin *sordere*; *boaz*, coutume, en vieil irlandais *bês* = **bêttu-s*, pour **svâyattu-s* (le même thème se trouve, mais sans redoublement de la consonne du suffixe *tu*, dans le latin, *con-suētū-do*; *ber*, broche, comparez le latin *veru*, et l'allemand *schvert* = **svirda-*.

7° *b* vient de *m* : *bent*, variante de *ment*, menthe, en gaulois *menta*; *beure*, matin, en irlandais *mârach* ou *bârach* : la comparaison avec le gothique *maurgins* paraît prouver que l'*m* est plus ancien que le *b*; *bro*, pays, en gaulois *brogi-*, mais en vieil irlandais *mrug*; *briz*, tacheté, en vieil irlandais *mrecht*.

8° *b* vient de *sm* : *bian*, petit = **smiccano-s*, de la même racine que le grec [σ]μικ-ρό-ς et que le latin *[s]mac-er*, thème *[s]mac-ro-*.

F

1° *f* vient de *s*, suivi d'une autre consonne supprimée en celtique : *fron*, narine, irlandais *srón*, nez, de la racine SRU, dont la forme la plus complète est STRU, couler; *froud*, torrent = *fruti-s*

= **strutis*, en vieil irlandais, *sruth* = **srutu-n*, de la même racine; *felch*, rate, en irlandais *sealg* (du grec *σπλήν*, et du sanscrit *plihan*, résulte un thème complet **splaghan*); *faoutann*, je fends, en irlandais, *sgoiltim*, d'une racine SCOLT, SQUALT, dont le *qu* tient lieu du *p* de l'allemand *spalten; difuna*, réveiller, variante de *dihuna*, dont le second terme *huna* est dérivé de *hun* = *svapna-s*, en cornique on prononçait *difune*.

2° *f* vient de *bh* : *faven*, hêtre, du latin *fagus* = **bhâgo-s*, en grec *φηγός* = **bhâgo-s; fa*, fève, du latin *faba*.

3° *f* vient de *b* final : *tref*, territoire d'une succursale, au IXe siècle *treb; gof*, forgeron, en vieil irlandais *goba*, thème, *gobann*.

f vient de *b* médial : *kafout*, variante de *kavout*, racine KAB.

4° *f* vient de *m*, entre deux voyelles ou une voyelle et une liquide; *kefer*, proportion, en vieux gallois *cimer; kefret*, ensemble, au IXe siècle *cof-rit* pour *com-rit*.

5° *f* vient de *p* : *korf*, corps, thème en vieil irlandais *corpa-; kef*, tronc d'arbre, du latin *cippus*.

6° *f* vient de *v* au commencement des mots : *fal*, mauvais, variante de *gwal* qui paraît avoir la même racine que l'adverbe gothique *vairs*, pire; *fenoz*, cette nuit, au XVIe siècle *vet-noz; feteiz*, aujourd'hui, au XVIe siècle *vetez*, = **vet-deiz* = **vet-did; faez*, *feaz*, vaincu, en latin *victus*, en vieux gallois *guith* = **victo-s*, en vieil irlandais *fectha* = **victia-s; fraez*, éloquent, en gallois *ffraeth*, paraît dériver de la même racine que le grec *ῥητός* = **vrêto-s*, et que le latin *verbum* = **vardha-m; flour*, doux, velouté, du français *velours; fled*, lit, comparez *gwele; flock*, écuyer = **viroccos*.

Comparez la variante *freg* de *greg* = **viracis*, qui se trouve dans le vocabulaire cornique. *F* initial = *v* est irlandais et picte, il est étranger au gallois et se trouve exceptionnellement en breton.

7° *f* vient de *v* à la fin des mots : *derf*, chêne, variante de *derv*, thème *dervo-; elf*, tremble, variante de *elv*.

8° *f* vient de *f* latin : *feunteun*, fontaine, du bas latin *fontana; fourn*, four, du latin *furnus; foen*, foin, du latin *fenum; forc'h*, fourche, du latin *furca; frouez*, fruit, du latin *fructus; fust*, manche, fut, du latin *fustis*.

9° *f* vient de *sv* initial : *finval*, remuer, se dit aussi *gwinval*, en gallois *chwyfio*, racine SVIM, comparez l'allemand, *schwimmen*, nager; *fariel*, bagatelle, variante de *c'hoariel*, jouet; *fubu*, variante *c'houibu*, moucheron; or *c'ho* = *sv*.

V

1° *v* vient de *v* dans l'intérieur des mots : *avel*, vent, identique au grec *ἄ[f]ελλα*, coup de vent; *ivin*, ongle = **ongvinos*, comparez le latin *unguis*, pour **ong-vi-s; pevar*, quatre, **petvares;*

levenez, joie, en ancien gallois *leguenid* = **lovanida* = **lovania; brava*, plus beau, comparatif de *brao*, qui vient du français *brave*.

2° *v* vient de *b* entre deux voyelles, ou entre une voyelle et *r* ou *l* : *gavr*, chèvre, du gaulois *gabro-; civolez*, ciboule; *stivel*, lavoir, dérivé du bas latin *stuba*, d'où le français étuve; *aval*, pomme, en vieux gallois *aball; eva*, boire = **[p]iba-ma*, comparez le latin *bibere* = **pibe-se* et le sanscrit *pibâmi*, je bois; *ivin*, if pour **ebina*, en gaulois *eburo-s* et en vieil irlandais *ebur[a-s]*, aujourd'hui *iubhar*, avec un suffixe différent; *he-vlen-e*, cette année, dont le second terme est un cas indirect de *blizen*, année.

3° *v* vient de *p* précédé de *r* dans l'intérieur des mots : *darevi*, préparer, en moyen gallois *darparu; kalvez*, charpentier = **carp-ido-s* = **carpios;* comparez l'irlandais moderne *cairb*, chariot. (Un autre dérivé, l'irlandais *carbat*, est identique au latin *carpentum*, d'où *carpentarius*, *Carpento-racte.*)

4° *v* vient de *g* : *fav*, *faven*, hêtre, du latin *fagus*, en grec *φηγός* (forme gauloise probable *fagvo-s*).

5° *v* vient de *m* entre deux voyelles ou entre *r* et une voyelle : *skevent*, poumon = **scament*, dérivé de *skanv-* = **scamo-*, léger; *aneval*, animal, du latin *animal; arvor*, pays maritime, thème *are-mori; pederved*, quatrième = **peteor-mato-s*, dérivé de **peteores*, nom de nombre cardinal féminin, en vieux gallois *pedeir*, en breton d'aujourd'hui *peder; gever*, gendre, en sanscrit *g'amatar; steuven*, trame, du pluriel latin *stâmina*.

6° *v* vient de *d* suivi d'*u* : *avoultr*, adultère, du latin *adulter*.

7° *v* vient de *u* tenant lieu d'*âv*, plus ancien : *vi*, œuf, pour *ui* = **âvíon*, identique, sauf l'accent, au grec *ᾠόν* = *ὠ*[f]*ιόν*.

ÑV

1° *ñv* vient de *m*, entre deux voyelles ou entre une liquide et une voyelle : *goañv*, hiver, en vieux gallois *gaem*, comparez le grec *χειμών* et le latin *hiems; hañv*, été, en vieux gallois *ham*, du thème gaulois **samo-; preñv*, ver, en vieil irlandais *cruim*, thème, *qrumi-*, en latin *vermis*, thème *quermi-* : on peut supposer un thème gaulois *prumi-; kañval*, chameau, du latin *camelus; heñvel*, semblable, en vieil irlandais *samail*, en latin *similis; tañva*, goûter, pour *tama*, de la même racine que le latin *taminare* dans *contaminare; heñvel*, nommer pour **anmâla*, dérivé de **anmin*, nom, aujourd'hui *hano; skañv* = **scamo-s*, léger; *eñvor*, mémoire, comparez le latin *memoria*, ici l'*m* initial est tombé, ou pour autrement parler la racine SMAR, penser, est plus incomplètement redoublée qu'en latin; *emziñvad*, orphelin = **ambi-di-mato-s; teñval*, obscur, en vieil irlandais *temel*, obscurité, comparez le sanscrit *tam-as*, obscurité, et le latin, *tim-or*, *timere; roeñv*, rame, en latin *remus; neuñvi*,

nager, dérive d'un thème ***snâman**, action de nager, que l'on peut comparer au grec *νᾶμα*, action de couler; ***hiñviz***, chemise de femme, en latin *camisia*, en vieil irlandais *caimse.*

M

1° *m* vient de *m* initial ou en position : ***mam***, mère, en latin *mamma*, en grec *μάμμα*; ***kimiad***, congé, du latin *commeatus; **mab***, fils, du gaulois **mapo-s; mad*, bien, du gaulois *mato-s; **maga***, nourrir, d'une racine, MAK, conservée dans le grec *μῆκος*; ***mala***, moudre, en gallois *malu*, de la racine indo-européenne MAL; ***mor***, mer, du gaulois *mori; marc'h*, cheval, du gaulois **marcos, marca; **meur***, grand, du gaulois *mâro-s = *mag-ra-s; **mui***, plus = **môios*, **mogios; **menez***, montagne, au IXe siècle *monid*, en vieux gallois *minid*, de la même racine que le latin *e-min-ere*, *pro-min-ere*, *pro-mun-to-rium* (dans ce dernier on signale un thème, *munto-*, identique à l'allemand, *mund*, bouche); ***maro***, mort, du gaulois **mar-vo-s;* comparez le latin *mortuus = martvos.*

2° *m* vient de *b* précédé d'un *m* : ***kemener***, tailleur, mieux ***kemmener*** pour **com-binâri-s*, comparez le vieux gallois *et-binam*, je coupe, et le grec *φόνος*; ***kemma***, changer, thème **kambiama;* ***kroumm***, courbé, arqué, vieil irlandais *cromb;* ***kemerout***, mieux ***kemmerout***, prendre, pour **com-ber-atu-*, littéralement porter avec, de la racine BHAR, porter; ***kamm***, courbe, du gaulois *cambo-s.*

3° *m* vient de *v* initial latin : ***moues***, voix = *vox;* ***mendem***, vendange, du latin, *vindemia;* ***marz***, merveille, du latin *virtus.*

4° *m* vient de *b* initial : ***mouza***, bouder, du français; ***meud***, pouce, en gallois *bawd.*

4° *m* vient de *n* précédé de *m* ou de *b* : ***stamm*** tricot, du français estamine; ***kontammi***, souiller, identique au latin *contaminare;* ***kamm***, pas, en vieil irlandais *ceim[n]*, = **camin*, comparez le bas latin *caminus;* ***liamm***, lien, identique au latin *ligamen;* ***bem-dez***, chaque jour, dont le premier terme = *pebn* = **pepon.*

M initial a disparu dans : ***leaz***, lait, en vieil irlandais *mlacht*, en gothique *miluk-s*, de la racine MARG; ***aze***, là, au XVe siècle *ua-se* = *man-se* = **mageni sai*, [dans ce] lieu-là, comparez le vieil irlandais *magen*, dat. *magin;* ***ab*** pour ***mab***, fils, au commencement de quelques noms propres.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

VARIÉTÉS.

Aranea.

On a contesté que ce mot fût emprunté du grec. Cependant il porte clairement la marque de l'emprunt. Le χ de *ἀράχνη* a donné *aragña*, que l'écriture latine, faute d'un signe particulier, devait écrire *arania* ou *aranea*. Il est curieux de voir que le mot français *araigne* (d'où *araignée*), a rétabli la gutturale, tant les deux prononciations sont voisines.

Michel Bréal.

Normand *bězé* ou *beser* (Dum.), « courir çà et là, » et *b'zé*, « ivre. »

Dans la première partie du *Dictionnaire du patois normand du Bessin*, qui a paru dans le 5ᵉ fascicule, tome IV, des *Mémoires* de la Société, j'ai omis de donner l'étymologie du verbe *bězé*, « courir çà et là », en parlant des vaches piquées par les taons ; ce mot dérive, ainsi que Diez l'avait déjà remarqué, du vieil haut allemand *pisōn*, m. h. a. *bisen*, « hin und herrennen » (*Etym. Wörterbuch*, II, *c.*, s. v. *beser*).

C'est aussi de ce verbe et non de *bibere*, comme je l'ai dit par erreur, que vient, malgré la différence de signification, *b'zé* et son dérivé *b'zāyi*, « un peu ivre, *lancé*, » et *b'zé* ne me paraît être que le participe passé de *beser*, — comme l'écrivent Diez et MM. Duméril, — ou *bězé*. Cette manière de voir est d'ailleurs confirmée par le rapprochement d'autres formes analogues du même idiome. On trouve, en effet, dans le *Dictionnaire du patois normand* de MM. Duméril le mot *besin*, « à demi ivre, » qu'ils ont, un peu à la légère, rapproché du vieux français *besivre*, « fort ivre (?) ; » d'un autre côté, M. Delboulle, dans son *Glossaire du patois de la vallée d'Yères*, donne *bsiner*, « courir de tous côtés », mot qu'il fait assez plaisamment venir de *bsin! bsin!* onomatopée qui exprimerait d'après lui le sifflement des mouches bovines, encore que les taons ne fassent entendre, que je sache, aucun bruit en volant. Il est évident que *besin* ou *b'zin* et *bsiner* ou *b'ziner*[1] ont la même origine,

[1] *Musée et Bibliothèque de l'École évangélique de Smyrne*, 1876, p. 38.
[1] Il pourrait bien se faire que M. Delboulle eût écrit *bsiner* et non *b'siner* ou *besiner* uniquement pour justifier sa bizarre étymologie.

et l'on voit qu'il y a entre eux la même différence de sens qu'entre *beser* ou *bèzé* et *b'zé*; il n'est pas moins évident, je pense, que *b(e)siner* et *b(e)sin* sont respectivement les diminutifs de *beser* ou *bèzé* et de *b'zé*; on peut et on doit donc admettre que ces derniers mots ont, comme les premiers, la même étymologie, c'est-à-dire l'a. h. a. *pisōn*. Il est d'ailleurs assez facile de voir, je le crois, comment on a pu passer de l'idée de courir ou d'aller çà et là à celle d'être ivre; mais on a là, il me semble, un exemple frappant et digne d'être remarqué de la facilité avec laquelle les patois modifient les radicaux dont ils disposent et en forment des dérivés aussi expressifs qu'originaux.

Charles Joret.

QUELQUES DÉTAILS DE PHONÉTIQUE ARIO-EUROPÉENNE.

La langue ario-européenne tendait à supprimer une semi-voyelle (*y*, *w*, *r*, *n*, *m*) placée entre une voyelle longue et une consonne. De là en indien *rās*, *rābhis*, *rāsu*, pour **rāys*, etc., du thème *rāy* ou *rai*, richesse; *gām* pour **gāwm*, et à l'accusatif pluriel *gās* pour **gāws*, du thème *gāw* ou *gau*, vache; *dyām* pour **diāwm* du thème *diau*, ciel; *uṣām* pour **uṣārm*, du thème *uṣar*, aurore; *panthām* pour **panthānm*, du thème *panthan*, chemin. En zend *uśām*, *pañtām*, etc., en grec *βῶν* = *gām*, *ζῆν* = *dyām*, en latin *bōs*, *bōbus*. L'ario-européen faisait aux cas obliques du pluriel *oysu*, *oybhias* au masculin (*τοῖσι*, *hībus*), au féminin *āsu* pour **āysu*, *ābhias* pour **āybhias* (Ἀθηνασι, *equabus*).

Il suit de là que la terminaison *ā* au nominatif des thèmes en *n* et en *i* (qui est de date ario-européenne, comme le prouvent l'accord de l'indien *rājā* avec le grec Πυθώ et le latin *homō*, l'accord de l'indien *sakhā* ou *dharā* avec le grec *ἠχώ*), est la réduction que subissaient les finales primitives ¯*n* et ¯*y* devant un mot commençant par une consonne. De même l'indien *pitā* est pour **pitār* devant une consonne; le zend *zyāo* (= **zyā*) pour **zyām* devant une consonne. Devant une voyelle l'ario-européen gardait probablement la semi-voyelle finale; de là en grec *πατήρ*, *κύων*, *χιών* pour **χιωμ*, Ἀρτεμωι, en latin *pater*. Ainsi *πατήρ* et *pitā* sont un « doublet syntactique », comme en indien *bhānus* et *bhānur*, en latin *meus* et *meu'*, en français *bel* et *beau*.

On peut se demander si les duels indiens à double forme, *dvā* et *dvau*, ne sont pas des doublets syntactiques, issus d'un prototype unique en *ōw*. On peut se demander si l'instrumental en *ā* et le datif en *āi* n'étaient pas primitivement un seul et même cas. On peut imaginer beaucoup d'hypothèses du même genre, malheureusement peu susceptibles de vérification. Mais il est une de ces

hypothèses sur laquelle je ne crois point inutile d'appeler l'attention de la Société.

Qu'on suppose, ainsi que le font aujourd'hui divers savants, que dans la conjugaison les désinences personnelles dites primaires *mi*, *si*, *ti*, *nti*, sont en réalité postérieures aux désinences dites secondaires *m*, *s*, *t*, *nt*. La première personne du singulier en *ā* du slavon (*vezā*, je porte) supposera une ancienne finale *ām* comme à l'accusatif des thèmes féminins (*rākā*, la main); le grec ἔχω, le latin *ueho*, les rares formes indo-iraniennes en *ā* représenteront la mutilation de cette finale devant un mot commençant par une consonne. Le slavon *vezā* est un doublet syntactique d'ἔχω (ario-eur. *weghōm*, *weghō*) comme χιών est un doublet syntactique du zend *zyāo* (*ghiōm*, *ghiō*). La finale arique *āmi*, inconnue en Europe, est probablement dérivée de la finale pleine *ām*, modifiée sous l'influence des verbes comme *asmi*.

La double première personne du singulier *weghōm*, *weghō* rappelle le double accusatif indien *mām*, *mā*, et le double nominatif grec ἐγών, ἐγώ.

LA DÉSINENCE DES PLURIELS NEUTRES.

Les pluriels neutres ont pour désinence en latin, en grec et dans les autres langues de l'Europe, ainsi qu'en zend, un *a*. Là où l'on peut reconnaître la quantité de cette voyelle, comme en grec et en latin, elle est brève : *triă*, τρίᾰ. En zend, on trouve *ă* et *ā*, mais on sait combien le zend est peu exact dans la notation de la quantité des finales, de sorte que cette langue ne donne aucun droit de supposer un *ā* ario-européen.

En indien, un *a* (ᴀ de M. de Saussure) bref non accentué donne *i* : *pitā* = πατήρ, *iti* = latin *ita*. Le pluriel neutre *catvāri* de l'indien représente donc exactement, pour la désinence, le pluriel neutre grec τέτταρα, l'osque *petora*.

M. F. de Saussure (Mémoire sur le système primitif des voyelles, p. 248 et 256), montre comment l'ᴀ, non accentué et prononcé faiblement, se contracte avec un *u* précédent en *ū*, avec un *i* précédent en ī. De là les neutres védiques *trī* = τρία, *purū*. Un phénomène analogue produit les neutres védiques en *ā* comme *yugā*, et peut-être le premier membre des numératifs *quinquā-ginta*, πεντή-κοντα. Les formes en *ă*, *ĭ*, *ŭ* citées par M. Benfey (*Vollständ. Gramm. d. Sanskritsprache*, § 742 iv) donnent à penser qu'un ᴀ ario-européen final pouvait s'élider purement et simplement : on disait sans doute tantôt *trĭ*ᴀ et tantôt *trĭ*, employant la première forme devant les consonnes et la seconde devant les voyelles (cf. de Saussure, p. 247). Ainsi l'ario-européen aurait eu des *doublets syntactiques* en *ĭ*ᴀ (ou ī) et *ĭ*, en *u*ᴀ (ou *ū*) et *ŭ*, en *a*ᴀ (ou *ā*) et *ă*.

Tous les pluriels neutres ario-européens paraissent avoir pour désinence A bref, diversement altéré parfois en vertu des lois phonétiques. La désinence primitive *ā*, supposée par Bopp et Schleicher, n'existe nulle part.

SUR LE SON DU GROUPE γμ.

D'après Priscien (I, VII, 39) Varron, au livre I[er] de son *De origine linguae latinae*, signalait en s'appuyant sur Ion (de Chios) l'existence d'une vingt-cinquième lettre grecque, lettre que ne représentait point un caractère spécial, mais dont le son était commun aux langues grecque et latine. C'était la nasale qui correspondait aux muettes *κ*, *γ*, *χ*, *c*, *g*, qui était toujours placée devant une de ces muettes, et que les Grecs notaient par *γ* et les Romains par *n* : *ἄγκυρα*, *ancora*, etc. Le son en question (noté *n*) existe encore devant *c* ou *g* en espagnol et en italien; en anglais et en allemand, il a une existence indépendante et on le note *ng* (*song*, *thing*, *singing*; *gang*, *springen*, *hebungen*). On peut le désigner par une *n* pointée, *ṅ*.

Cette vingt-cinquième lettre grecque, au dire de Varron, avait reçu le nom d'*agma*, c'est-à-dire *ἄγμα*. Il est infiniment probable qu'un tel nom avait été fabriqué de façon à contenir le phonème même qu'il devait désigner. Aussi M. B. ten Brink a-t-il conjecturé qu'il fallait rectifier la forme donnée par Priscien et écrire *ἄγγμα*. Mais il n'est guère aisé de prononcer *ἄγγμα* (*aṅgma*), surtout de façon à y mettre en évidence la nasale *ṅ*; le groupe *γγμ*, de fait, est inusité; enfin il est toujours dangereux de remanier un texte sans s'appuyer sur un autre texte.

Il est plus simple de supposer que *agma* ou *ἄγμα* se prononçait *aṅma* et non *agma*. Varron, dans le même passage, cite des exemples de l'emploi du *g* latin avec la valeur de *ṅ* : *agceps*, *iggerunt*, etc.; cette orthographe était, nous dit-il, celle d'Accius. Il n'avait aucune raison de ne pas y recourir pour transcrire un terme artificiel comme *ἄγμα*. Reste la question de savoir si en grec même le groupe *γμ* pouvait être prononcé *ṅm*.

On n'aura point de doute à cet égard si l'on compare un parfait comme *τέτυμμαι* pour *-πμαι* et un parfait comme *πέπλεγμαι* pour *-κμαι*, ou encore un parfait comme *γέγραμμαι* pour *-φμαι*, et un parfait comme *δέδεγμαι* pour *-χμαι*; et si l'on considère qu'à côté de *σφίγγομαι* et d'*ἐσφίγχθην* il y a *ἔσφιγμαι* et non *-γγμαι*, à côté de *σφιγκτός σφίγμα* et non *-γγμα*. A coup sûr, les Grecs disaient *pepleṅmai*, *dedeṅmai*, *esphiṅmai*, *sphiṅma*.

L. HAVET.

TOME II

1[er] fascicule. Table des matières du second volume. — *Maspero*, des pronoms personnels en égyptien et dans les langues sémitiques. — *Havet*, le renforcement dans la déclinaison en *a*. — *A. Bergaigne*, de la valeur phonétique de l'*anusvâra* sanscrit. — Id., du prétendu changement de *a* final en *o* sanscrit. — *D'Arbois de Jubainville*, du mot franc *chramnae* ou *hramne*. — *Bréal*, étymologies latines. — *Maspero*, sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo. — *D'Arbois de Jubainville*, J. Grimm et Marcellus de Bordeaux. — Id., *fagne*, *faigne*, *fange*. — Variétés. — *A Bergaigne*, ἔαρ, *ushàs*. — *L. Havet*, sur la physiologie des nasales et des *l*.

2[e] fascicule. *Storm*, remarques sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien. — *Ploix*, étude de mythologie grecque. Hermès. — *Havet*, mots locriens contenant un α pour un ε. — *Bréal*, une tendance phonique de la langue grecque. — *Gaidoz*, *fagne*, *fange ; hohe Venn*, *finnois*. — Liste des membres de la société au 1[er] janvier 1873.

3[e] fascicule. *Havet*, hiatus indo-européen. — *Bréal*, origine du suffixe participial *ant*. — *Whitney* et *Bergaigne*, la question de l'*anusvâra* sanscrit. — *Robiou*, nom et caractères du Mars des anciens Latins. — *Bergaigne*, du prétendu changement de *bh* en *m*, en paléo-slave, en lithuanien et en gothique. — *Havet*, observations phonétiques d'un professeur aveugle. — Id., sur la double valeur de quelques consonnes françaises — *Thévenin*, *Chramnae*, note à propos du travail de M. d'Arbois de Jubainville. — *Mowat*, étymologie du nom propre *Littré*. — *Kern*, *feodum*, *fief*. — Variétés. *Bréal*, l'adverbe zend *çairi*. Le rhotacisme dans le dialecte d'Erétrie. Addition aux étymologies latines (1[er] fasc.) — *Havet : Isto-*, *eis eidem*, *ille iste qui hic*., — *Barth*, *Annus*, le gérondif sanscrit en *tvâ*.

4[e] fascicule. *Halévy*, la seconde inscription d'Oumm-el-Awâmid. — *Meunier*, sur le passage du sens interrogatif au sens affirmatif. — *Havet*, l'unité linguistique européenne. La question des deux *k* ario-européens. — *D'Arbois de Jubainville*, l'accent breton. — *Bréal*, la première personne du singulier en ombrien. — *J. Darmesteter*, notes sur quelques expressions zendes. — Variétés : *Havet*, Τρέ, ῥίγα, ἀτρεγκτος, δεδροικώς. — *Bréal*, *Vindex*. — Note supplémentaire sur *fagne*, *fance*, *hohe veen*.

5[e] fascicule. *Kern*, le suffixe *ya* du sanscrit classique, *ia* de l'arien. — *Havet*, note sur l'article précédent. — *D'Arbois de Jubainville*, les thèmes celtiques en *s*. — *Bréal*, umbrica. — *Havet*, sur les palatales sanskrites. — *Bergaigne*, du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. — Variétés. *Bréal*, frères jumeaux dans le vocabulaire latin, *caro*, *carnis*. — *Vilis*. — *Masticare*. — Καλος. — latin, *sus*, *sur*. Ombrien *sururont*, *surur indulgere*. — Sanscrit *sva* pour *su* « bien ». — *Bauer*, de la double origine de l'article allemand. — *Havet*, sur la déclinaison des thèmes féminins en *a*. — Le locatif ombrien. — *Baudry*, note sur le suffixe participial *ant*. — *J. Darmesteter*, *Nomen*, *nâman*.

TOME III.

1[er] fascicule. *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (introduction et 1[re] partie). — *J. Darmesteter*, notes sur l'Avesta. — *L. Havet*, sur la transcription du sanscrit. — *D'Arbois de Jubainville*, le génitif singulier des thèmes féminins en *â* dans l'ancien irlandais.

2[e] fascicule. *Donner*, revue de la philologie ougro-finnoise dans les années 1873 à 1875. — *J. Darmesteter*, des désinenees verbales en *us* et des désinences verbales qui contiennent un *r* en sanscrit. — *A. Bergaigne*, note sur l'article précédent. Des troisièmes personnes du pluriel en *ran*. — *V. Thomsen*, remarques sur la phonétique romane. J. parasite et les consonnes mouillées en français. — *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (suite). — *C. Joret*, changement de *r* en *s* (*z*) et en *dh* dans les dialectes français. —

Variétés : *Bréal*, *Interpres. Pretium. Lucus.* — *A. Bergaigne*, [illegible]. — *M.* [illegible], variations phonétiques de la sifflante *s* dans le dialecte languedocien parlé en Quercy. — Id., étymologie des mots : [illegible] *garric* et *marrine*.

3e fascicule. *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (suite). — *L. Havet*, note de grammaire (génitifs pronominaux latins en *ius*, [illegible] de la lettre *Meunier* sur un passage du grammairien Pompeius, sur les divers sons du *s* [illegible]). — *F. de Saussure*, le suffixe *-t-*. — *C. Joret*, le patois normand du Bessin. — Variétés : *Bréal*, mots latins exprimant des dispositions morales (*clemens*, [illegible]). — *L. Havet*, *honor*, [illegible].

4e fascicule. *Vaïsse*, notes pour servir à l'histoire des machines parlantes. — *Bréal*, sur un passage des tables eugubines. Le mot [illegible] — *F. de Saussure*, remarques de grammaire et de phonétique : Sur une classe de verbes latins en *-eo*. *Ai* latin changé en *e*. Exceptions au rhotacisme. *S-* suivi d'une consonne. — *J. Darmesteter*, [illegible]. — *Bréal*, sur le nombre des cas de la déclinaison indo-européenne.

5e fascicule. *D'Arbois de Jubainville*, la mythologie grecque et l'histoire de l'Europe occidentale. — *F. de Saussure*, essai d'une distinction des différents *a* indo-européens. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin (suite). — Variétés : *Bréal*, *patrem*, [illegible], *a* pour *au* en latin, [illegible]. — *L. Havet*, [illegible]. Les génitifs italiens des thèmes en *e* voyelle. [illegible] *ar* en latin. — *C. Joret*, *Forare*. — [illegible], accusatif [illegible] en *-os*. — Index du tome troisième.

TOME IV.

1er fascicule. *H. Sayce*, la position de l'article défini. — *A. Barth*, formes irrégulières dans le Bhâgavata-purâna. — *D'Arbois de Jubainville*, Hérodote et la géographie de l'Europe occidentale. — *L. Havet*, notes de phonétique. Les syllabes [illegible]. L'ordre de l'alphabet devanagari. — *St. Guyard*, une particularité de l'accentuation française. — *J. Loth*, études bretonnes. Un verbe [illegible]. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin (suite). — Variétés : *Bréal* et *L. Havet*, étymologies.

2e fascicule. *J. Darmesteter*, *Cabires, Beni Elohim et Dioscures*. — *A. Bergaigne*, quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Véda. — *M. Bréal*, contributions à la connaissance du dialecte osque. — *E. Egger*, [illegible]. — *L. Havet*, [illegible]. — *C. Joret*, Essai sur le patois normand du Bessin. Dictionnaire étymologique (suite). — *L. Havet*, [illegible].

Chartres, Imp. DURAND frères, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATRIÈME

4e FASCICULE



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1880

TABLE DES MATIÈRES

DU [illegible] FASCICULE

CONTENU DES FASCICULES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ PARUS JUSQU'À CE JOUR

TOME I.

1er fascicule. Table des matières du premier volume. Statuts, règlement, liste des membres au 31 décembre 1867. — *Egger*, de l'état actuel de la langue grecque et des réformes qu'elle subit. — *Meunier*, de quelques anomalies que présente la déclinaison de certains pronoms latins. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le verbe auxiliaire breton *kaout* « avoir ». — *Bréal*, les progrès de la grammaire comparée. — *G. Paris*, *Capitolium* « Capitole ». — *Mowat*, les noms propres latins en *atius*.

2e fascicule. *Renan*, sur les formes du verbe sémitique. — *Thurot*, observations sur la signification des radicaux temporels en grec. — *Gaussin*, un mot sur le vocalisme dans la langue latine. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le futur auxiliaire en breton armoricain. — *Meyer*, phonétique provençale : *o*. — *Bréal*, les doublets latins. — *Mowat*, de la déformation dans les noms propres. — *G. Paris*, *Gemma*, *Gemme*.

3e fascicule. *Bréal*, le thème pronominal *da*. — *Ploix*, étude de mythologie latine. Les dieux qui proviennent de la racine *Div*. — *Thurot*, observations sur la place de la négation *non* en latin. — *Meyer*, phonétique française : *an* et *en* toniques. — *Robiou*, recherches sur l'étymologie du mot *Thalassius*. — *Bréal*, *Necessitas*; Ἀνάγκη. — *G. Paris*, étymologies françaises : *Brusselle* ; *Cahier* ; *Couvre* ; *Écuel* ; *Lormier* ; *Moise*.

4e fascicule. *Mowat*, les noms familiers chez les Romains. — *Baudry*, sur le mot Ἠλύσιον. — *Bailly*, de la diphthongue ει substituée au redoublement dans les cinq parfaits grecs εἴληφα (pour λέλαφα), εἴληχα, εἴρηκα, εἴμαρμαι. — *D'Arbois de Jubainville*, étude sur le thème *rêda* dans la langue franque de l'époque mérovingienne. — *Brachet*, Dictionnaire des doublets de la langue française. Supplément. — *G. Paris*, le petit Poucet. — *Bréal*, l'adverbe *ani* en sanscrit. Du même, *Cloelia*. — *Meunier*, Κα[illegible]λλης et ses descendants; *Barus*, [illegible]; *Pérégrinus*, *Pipa*, *Porsenna*, *Romperens*, *Romperenes*, *Prosenna*. — *Baudry*, *Singultus*. — *Goldschmidt*, *Chronic*, *Animus*, *Tamilia*. — *D'Arbois de Jubainville*, *ou* = *u* en latin. — Le sanscrit et le *j* français. — *Brachet*, dans quelles conditions les voyelles latines *e*, *i* deviennent-elles *a* dans les langues romanes? — *Fournier*, sur l'étymologie du mot *ménage*.

LES SUFFIXES NOMINAUX

DU BRETON MODERNE DE FRANCE

(DIALECTE DE LÉON).

Dans ce travail, on trouvera les suffixes nominaux du breton moderne de France rangés par ordre alphabétique. Les matériaux de ce recueil ont été fournis par l'édition du dictionnaire breton-français de Le Gonidec qu'a donnée M. de la Villemarqué[1]. Ce seront donc les formes du dialecte de Léon qu'on rencontrera ici. J'ai cherché à éliminer tous les termes dont M. de la Villemarqué propose l'emploi sans en avoir constaté l'usage.

On remarquera que les suffixes composés sont placés dans leur ordre alphabétique et non à la suite des suffixes simples à l'aide desquels ils ont été formés.

Les principes suivis sont ceux qu'on trouve exposés dans le traité de la dérivation celtique qui occupe les pages 762 à 852 de la seconde édition de la *Grammatica celtica*. Mais, tandis que le breton dont il s'agit dans ce savant traité est surtout celui du xve siècle et du commencement du xvie, c'est du breton actuel que l'on s'occupe exclusivement ici. L'irlandais et le gallois, qui ont été principalement étudiés par Zeuss et Ebel, n'apparaissent ici qu'autant qu'il est nécessaire pour expliquer le breton de France. Enfin, j'ai suivi l'ordre alphabétique des formes modernes, tandis que Zeuss et Ebel ont adopté un ordre qui n'est pas alphabétique et qui a pour fondement les formes primitives.

Quelques savants pourront s'étonner que j'aie compris dans le même système de classement les suffixes d'origine celtique et les suffixes d'origine latine ou romane. Ce qui m'a décidé à suivre ce plan est d'abord l'incertitude où nous sommes quelquefois sur l'origine de tel ou tel suffixe, c'est ensuite l'exemple donné par Zeuss et Diez. Ainsi, ce dernier, en écrivant sa grammaire des langues romanes, a compris dans le même ordre al-

[1] J'ai même accepté les modifications introduites par Le Gonidec dans l'ordre alphabétique vulgaire quand il s'agit de la place à donner au *k*, au *c'h* et au *ch*.

phabétique tous les suffixes, sans distinguer ceux d'origine latine et ceux d'origine germanique. Il était donc rationnel ici de ne pas séparer des suffixes d'origine celtique les suffixes d'origine latine ou romane. Quant à exclure ces derniers suffixes et à prétendre purger une langue néo-celtique de tout alliage non celtique, ce serait une grande faute. Les éléments d'origine latine et d'origine romane que les langues néo-celtiques renferment n'en sont pas la partie la moins intéressante. Ils ont l'avantage d'être généralement bien connus, d'avoir une histoire toute faite, et leur présence au milieu des éléments celtiques, dont ils subissent les lois phoniques et morphologiques, est une garantie de la vérité des règles grammaticales par lesquelles s'expliquent les éléments purement celtiques, dont autrement la forme primitive pourrait quelquefois paraître établie par des preuves insuffisantes.

LISTE ALPHABÉTIQUE.

-A = *-ago-s?*

Bar-a, pain = **bar-ago-s;* comparez l'irlandais *bairgen*, même sens = **bar-aginâ-*.

-AD, masculin, noms de contenu.

Dourn-ad, poignée, de *dourn*, m.; *ti-ad*, maisonnée, de *ti*, m.; *krouer-ad*, contenu d'un crible, de *krou-er*, m.; *kof-ad*, ventrée, de *kof*, m.; *kavell-ad*, contenu d'un berceau ou d'un panier, de *kavel*, m.; *genaou-ad*, bouchée, de *genou*, *meud-ad*, pincée, de *meud*, m.; *hench-ad*, voyage, de *hent*, m.; *askré-ad*, plénitude du sein, de *askré*, m.; *beg-ad*, becquée, de *bek*, m.; *buns-ad*, plénitude d'un muid, de *buns*, m.; *toull-ad*, contenu d'un trou, de *toull*, m.; *tor-ad*, contenu du ventre, de *teur*, m.; *sac'h-ad*, contenu d'un sac, de *sac'h*, m.; *renn-ad*, contenu de la mesure appelée *renn*, m.; *ilin-ad*, coudée, mesure, de *ilin*, coude, m.; *troad-ad*, pied, mesure, de *troad*, pied, m.; *barlenn-ad*, plénitude du giron, de *barlen*, f. Voir -IAD.

-AD, féminin, noms de contenu.

Rastell-ad, ce qu'on ramasse d'un coup de râteau, de *rastel*, f.; *skudell-ad*, écuellée, de *skudel*, f.; *saill-ad*, contenu d'un seau, de *saill*, f.; *kaoued-ad*, contenu d'une cage, de *kaoued*, f.; *lenn-ad*, plénitude d'un étang, de *lenn*, f.; *bag-ad*, foule, littéralement contenu d'un bateau, de *bak*, f.; *kaloun-ad*, plénitude du cœur, de *kaloun*, f.; *gwik-ad*, plénitude d'un bourg, de *gwik*, f.; *baraz-ad*, contenu d'un baquet à anses, de *baraz*, f.; *burutell-ad*, pléni-

tude d'un bluteau, de *burutel*, f.; *tonell-ad*, contenu d'un tonneau, de *tonell*, f.; *stank-ad*, contenance d'un étang, de *stank*, f.

-AD = *-atu-s* (?), masculin, noms abstraits divers, noms d'objets.

Kimi-ad, congé, pl. *kimi-adou*, du bas latin *commi-atu-s* (pour *comme-atu-s*), d'où vient aussi le français congé; *dill-ad*, vêtements, pl. *dill-adou; archenn-ad*, chaussure; *gwi-ad*, tissu; *lag-ad*, œil; *lagad-ad*, œillade, pl. *lagadadou; ber-ad*, goutte; *teod-ad*, coup de langue, de *teod*, m., langue; *skilf-ad*, coup de griffe; *penn-ad*, boutade; *c'houiban-ad*, coup de sifflet; *trouc'h-ad*, taillade, comparez le latin *truncatus; merde-ad*, navigation; *koll-ad*, perte; *menn-ad*, demande, offre, comparez le latin *mandatum; mell-ad*, jeu du ballon appelé *mell*, m.; *hinch-ad*, voyage, de *hent*, chemin, m.

-AD, féminin, noms abstraits divers.

Kaöuad, accès; *kentr-ad*, coup d'éperon, de *kentr*, f.; *aven-ad*, soufflet, de *aven*, f. mâchoire; *baz-ad*, coup de bâton, de *baz*, f.; *talm-ad*, coup de fronde, de *talm*, f.

-AD = *-a-ti-s*, noms d'habitants.

Kernev-ad, cornouaillais; *tref-ad* = *treb-ati-s*, habitant de l'espèce de village appelé *trève; ploue-z-ad*, villageois, du latin *plêb-s; gwened-ad*, vannetais; *tregeri-ad*, celui qui habite le pays de Tréguier; *arvor-ad*, habitant du voisinage de la mer. Voir -IAD-=*iati-s*.

-AD = *-ito-n*.

Dle-ad, devoir = **dlig-ito-n*, en vieil irlandais *dlig-ed*, en gallois *dyl-ed*, *dyl-id*. Cf. -ED.

-ADEK, adjectif = *-atâco-s*.

Kar-adek, aimable = *car-atâco-s*.

-ADEK, féminin = *-aticâ*.

Gwenn-adek, blanchisserie; *c'houenn-adek*, jour et travail des sarcleurs; *nez-adek*, filerie; *mal-adek*, droit de mouture; *tenn-adek*, assemblée de personnes qui arrachent le chanvre ou le lin; *pini-adek*, montée; *tili-adek*, lieu où l'on tille le chanvre ou assemblée de ceux qui tillent le chanvre; *falc'h-adek*, action de faucher. Cf. -EDIK, -IDIK.

-ADEL = *-atellâ*.

Kuzi-adel, f., cachette, de *kuz*[*i*]*a*, cacher, en gallois *cuddiaw*.

-ADEN, féminin = *-atinnâ*.

Galv-aden, appel; *c'houez-aden*, souffle; *kini-aden*, écorchure

de *kinia*, écorcher; *kav-aden*, trouvaille, de *kavout; gwel-aden*, visite, de *gwel-out*, voir : dérivé, *gwel-adenn-i*, visiter; *kac'h-aden*, cacade, de *kaoc'h*, excrément; *kalz-aden*, monceau, de *kalz*, beaucoup; *bale-aden*, promenade, de *balé*, marche; *lin-aden*, ortie, de *lin*, lin; *marc'hek-aden*, cavalcade; *mesk-aden*, mêlée; *millig-aden*, malédiction; *c'hoarz-aden*, éclat de rire; *moug'-aden*, étouffement; *trivi-aden*, tressaillement; *turi-aden*, taupinière; *sank-aden*, piqûre; *skop-aden*, crachat; *skrab-aden*, égratignure; *stlak-aden*, claque; *strefi-aden*, éternuement; *sut-aden*, coup de sifflet; *ramp-aden*, glissade; *red-aden*, course; *busell-aden*, mugissement; *kornigell-aden*, pirouette; *krafin-aden*, égratignure; *kristili-aden* et *c'houirin-aden*, hennissement; *chouitell-aden*, sifflement.

-ADEZ = *-atissâ*, noms d'habitantes.

Tref-adez = **treb-atissa*, celle qui habite une succursale; *kernev-adez*, cornouaillaise; *gwened-adez*, vannetaise; *tregeri-adez*, celle qui habite le pays de Tréguier; *ploue-z-adez*, paysanne, du latin *plêb-s; arvor-adez*, celle qui habite près de la mer.

-ADOUR = *-atôri-s*.

Gwast-adour, celui qui dévaste, du bas latin *vast-atôri-s; marc'h-adour*, marchand, du bas latin *merc-atôri-s*.

-ADUR, masculin = *-atôro-*.

En-tan-adur, action d'incendier; *kevi-adur*, action de creuser; *kilc'h-adur*, clignement d'œil; *dent-adur*, dentelure; *tomm-adur*, action d'échauffer; *merkl-adur*, rouillure; *du-adur*, action de noircir; *lenn-adur*, lecture; *mag-adur*, nourriture; *melen-adur*, action de jaunir; *mal-adur*, action de moudre; *marell-adur*, bigarrure; *moug-adur*, action d'étouffer; *tal-adur*, doloire; *skeuli-adur*, escalade; *kej-adur*, incision; *skop-adur*, action de cracher; *speuni-adur*, glapissement; *sten-adur*, action d'étendre; *ro-adur*, action de donner; *brev-adur*, action d'écraser; *touell-adur*, prévention, de *touella*, charmer, tromper; *rodell-adur*, roulement, de *rodella*, rouler; *komm-adur*, action de fouler le drap, de *komm*, auge; *til-adur*, action de tiller le chanvre; *tortell-adur*, bottelage, de *tortel*, botte; *kemm-adur*, changement, de *kemma*, changer; *skiñ-adur*, débordement; *c'houenn-adur*, sarclure, de *c'houenna*, sarcler; *kroumm-adur*, courbure, de *kroumm*, courbe; *krop-adur*, engourdissement, de *kropa*, engourdir; *teuz-adur*, action de fondre; *enk-adur*, rétrécissement; *ere-adur*, action de lier; *en-gwestl-adur*, enrôlement, littéralement, engagement[1]. Cf. -ZUR.

[1] *Krouadur*, enfant = *créatûra*, a pris ce suffixe, au lieu de la désinence *adir* qu'exigerait la phonétique, puisque *û* long devient i en breton.

-ADUREZ, féminin = *-atôr-actâ.*

Daspren-adurez, rachat = **do-ati-pren-atôr-actâ; liv-adurez*, action de peindre, de *liva*, peindre; *tens-adurez*, réprimande, du français *tancer; merde-adurez*, marine, de *merdead*, marin; *gwev-adurez*, flétrissure, de *gwevi*, flétrir; *hent-adurez*, fréquentation, de *henti*, fréquenter, hanter; *mag-adurez*, nourriture; *sebez-adurez*, éblouissement; *sempl-adurez*, affaiblissement; *renk-adurez*, alignement; *ar-adurez*, labour.

-ADUREZ = *-atôr-issâ.*

Krou-adurez, petite fille.

-AER = *-atir, -ator.*

Gwin-aer, chasseur, au XV[e] siècle *guin-hezr*=**vin-atir*, comparez le latin *venator; pesket-aer*, pêcheur = **pisket-atir; breut-aer*, plaideur = **brâtu-atir; gopr-aer*, mercenaire = **vo-pr-atir; moc'h-aer*, marchand de porcs = **mucc-atir; merc'het-aer*, coureur de filles = **merget-atir; les-aer*, marchand de lait = **mlect-atir; paper-aer*, papetier; *bazat-aer*, donneur de coups de bâton; *skol-aer*, écolier; *glaou-aer*, charbonnier; *impal-aer*, empereur; *iot-aer*, mangeur de bouillie; *goap-aer*, moqueur; *evnet-aer*, oiseleur, et les synonymes *labouset-aer, falaouet-aer*. Cf. -ER = *-atir*, -R = *-tir.*

-AEREZ = *-atir-issâ.*

Glaou-aerez, charbonnière; *gopr-aerez*, journalière; *pesket-aerez*, marchande de poissons; *les-aerez*, laitière; *impal-aerez*, impératrice; *iot-aerez*, mangeuse de bouillie; *goap-aerez*, moqueuse.

AC'H = *-acco-s, -accâ*, cf. *-c'h.*

Gro-ac'h, vieille femme, avec métathèse de l'*r* pour *gor-ac'h*. en gallois *gwr-ach* = **vir-acca; pl-ac'h*, jeune fille = **pal-acca*, cf. *pao-tr*=*pal-tr*. Ne pas confondre avec *ac'h* = *-ez* = *-actâ* dans *an-kounach* = *an-co-*MAN*-actâ*, oubli.

-ACH, du français *-age*, ou variante de -EZ = *-actâ.*

Ev-ach, m., breuvâge; *lien-ach*, m., toilerie; *liv-ach*, m., teinture; *guer-ach*, m., verroterie; *meubl-ach*, mobilier; *minion-ach*, f., amitié; *minioni-ach*, f., amour; *plum-ach-en*, plumet, du français *plum-age; koad-ach*, m., boiserie; *heor-ach*, f., encrage, variante d'*heorez; mog-ach*, m., fouage (impôt par feu); *moc'h-ach*, m., cochonnerie; *bugalé-ach*, f., enfantillage; *loudour-ach*, f., pour *loudour-ez*, saleté; *diot-ach*, f., sottise. — *Beach*, voyage; *partach*. partage; *avantach*, avantage, sont français. Cf. -IACH.

-AL = *-allo-s, -alla, -allo-n.*

Av-al, pomme = **ab-allo-s; kanv-al*, chameau = **cam-allo-s.*

AL = *-illo-.*

Tenv-al, tev-al, obscur = **tem-illo-s*, comparez le vieil irlandais *tem-el*, obscurité, en gallois *tyw-yll*, thème *tem-illo-* qui ne diffère que par le suffixe du sanscrit *tam-as*, ténèbres.

-AL = *-atl* = *-atlo-n* = *-atro-n.*

Bouc'hal, hache, au XVe siècle *bouhazl; heal*, manche de la charrue, au XVe siècle *haezl; anal* par métathèse *alan*, haleine, au XVe siècle *alazn* = *anazl* = **an-atlo-n; banal* par métathèse *balan*, genêt, au XVe siècle *balazn* = *banazl* = **ban-atlo-n* = **gen-atla-n.*

-AMAND.

Gwisk-amand, vêtement.

-AN = *-ano-s, -anâ.*

Led-an, large = *lit-ano-s*, dérivé d'une racine *let* qui se trouve dans le thème vieil irlandais *let-es*, partie, en breton *let*, largeur; cette racine celtique est identique à la racine indo-européenne PRAT, étendre, et *ledan* est identique au thème sanscrit *prat-ana-; gar-an*, grue, en gaulois **gar-anâ*, d'où le composé *trigaranus*, qui porte trois grues, dont la finale est latinisée, racine GAR, appeler; *bih-an*, petit = **bicc-an-os*, dérivé de **becco-s*, petit, en vieil irlandais *becc; grou-an*, gravier, en vieux cornique *grou* = **gra-vo-s*, de la même racine que le latin *gra-nu-m.*

-ANK = *-enco-s.*

Iaou-ank, jeune = **jov-enco-s; av-ank*, castor ou bièvre.

-ANEZ = *-antissâ.*

Rou-anez, reine = **rêg-antissa.*

-ANS du français *-ance, -ence.*

Dismeg-ans, injure, outrage; *fizi-ans*, confiance; *bev-ans*, vie, vivres; *douj-ans*, crainte; *bez-ans*, présence; *ez-vez-ans*, absence; *nobl-ans*, noblesse; *vilt-ans*, vilenie.

-ANT = *-enta-.*

Abrant, sourcil = **a-bruv-enta*, en sanscrit *-bhruva*, en lithuanien *bruvi-s*, en grec *ὀ-φρύ-ς.*

-ANT = *-ento-*[1].

Dam-añt, pitié, soin, souci; *ski-ant*, sens, intelligence = **sci-ento-n; arc'h-ant*, argent = *arg-ento-n; badi-zi-ant*, baptême = **ba[p]-tizi-ento-n.*

-ANTEZ = *-antid* = *-antia*, cf. *-entez.*

Kar-antez, amitié = **carantia*, au XVe siècle *kar-antez.*

-ANTEZ = *-antissâ.*

Garl-antez, guirlande, au XVe siècle *garl-antes.*

-AO = *-avo-s.*

Tan-ao, mince = **tan-av-os.*

-AOU = *-avo-s*, *-avâ.*

Gen-aou, bouche, en gaulois *gen-ava; louz-aou*, herbe, en gallois *llys-au*, en vannetais, *lez-eu* en irlandais *lus.*

-AOUEK = *-ovico-s.*

Korn-aouek = **corno-vico-s*, vent d'ouest.

-AOUENN = *-avinnâ.*

Kan-aouenn, chanson.

-AOUR.

Marek-aour, cavalier.

-AR = *-aro-s.*

Lav-ar, parole = **lab-aro-s; he-lav-ar*, éloquent = **su-lab-aro-s; bouz-ar*, sourd = **bud-aro-s*, en sanscrit *badh-ira-s.* Il faut distinguer de ces dérivés le composé *koun-nar*, rage, pour *koun-dar*, dont le premier terme est le thème du substantif *ki*, chien, et dont le second terme est identique au cornique *dar*, tristesse, chagrin.

-AR = *-[t]ur.*

Choar, sœur = **svi[st]ur*, en moyen gallois *chwaer*, pluriel *chwior-yd*, en vieil irlandais nominatif singulier *siur* = **svi[st]ur*, génitif *sethar* = **svi[s]tar-as*, datif *siair* ou *fiair* = **svi[st]ar-i.*

-ARD = du suffixe français *-ard.*

Du-ard, noireau, de *du*, noir; *tev-ard*, épais, de *teo*, gros;

[1] Comparez *kant*, cent = *cento-n.*

goz-ard, noir, dérivé de *goz*, taupe; *ruz-ard*, rougeâtre, de *ruz*, rouge; *melen-ard*, jaunâtre; *moan-ard*, qui a la taille mince; *spaz-ard*, impuissant; *gwenn-ard*, blanchâtre; *gloz-ard*, mâle de la fauvette.

-ARD-EZ, féminin du précédent (-EZ = *issâ*).

Gwenn-ardez, femme blanchâtre; *du-ardez*, noiraude; *tev-ardez*, femme épaisse; *goz-ardez*, femme noire; *ruz-ardez*, femme qui a le teint rouge; *melen-ardez*, femme qui a le teint jaune; *moan-ardez*, celle qui a la taille mince; *gloz-ardez*, fauvette femelle.

-AREZ = *-aredâ* = *-ariâ*.

Trug-arez, miséricorde, en gallois *trug-aredd* = **trôg-areda*, en vieil irlandais *trôc-aire* = **trôc-aria*, f.

-ARN = *-arno-s*.

Hou-arn, fer = **eis-arno-s; lou-arn*, renard = **lov-arno-s; gwal-arn*, vent du nord-ouest = **val-arno-s* (?); *skou-arn;* oreille = **scov-arna*.

-AZ.

To-az, m., pâte; *gan-az*, fourbe; *batar-az*, f., massue; *bar-az*, f., baquet à anses.

-K = *-ci-s*.

Gwis-k, vêtement = **ves-ci-s*, variante celtique du latin *ves-ti-s*.

-D = *-to-s*, *-ti-s*.

Ma-d, bon = *ma-to-s*, dont une variante **ma-ti-s* est conservée en vieil irlandais; *mu-d*, muet, du latin *mutus* = *mû-to-s*. Cf. -z.

-D = *-tu-s*, *-tu-n*.

E-d, blé = *[*p*]*i-tu-n; frou-d*, torrent = **sru-tu-n; breu-d*, plaidoirie = **brâ-tu-s; oa-d*, âge = **aivi-tu-s*, en vieil irlandais *ói-s* = = **aivi-ttu-s; boe-d*, nourriture = **gvê-tu-s* = **gvei-tus*, comparez le latin *vî-ta* = **gvei-ta*. Cf. -z.

-DED = *-tâti-s*.

Gwerch-ded, m., virginité = *virg*[*ini*]*-tâti-s; trin-ded*, f., trinité = *trin*[*i*]*-tâti-s; hegarad-ded*, m., douceur de caractère = **su-carato-tâti-s; ter-ded*, m., pétulance, de *tear*, prompt; *uhel-ded*, m., hauteur = **ouxello-tâti-s*, de *uhel*, haut = *ouxello-s; kaer-ded*, m., beauté = **cadro-tâti-s*, de *kaer*, beau = *cadro-s; kun-ded*, m., douceur d'humeur = **cômi-tâti-s; fetiz-ded*, grosseur, de *fetiz*, gros; *enk-ded*, rétrécissement; *klok-ded*, perfection; *klouar-ded*, tiédeur; *meur-*

ded, m., grandeur; *nesan-ded*, proximité, du superlatif *nesa*[*m*]; *hir-ded*, m., longueur; *gwen-ded*, m., flexibilité; *teval-ded*, m., obscurité; *sempl-ded*, m., faiblesse; *sioul-ded*, m., tranquillité.

-DER = *-tero-n.*

Gwen-der, m., blancheur = **vindo-tero-n; kris-der*, crudité, cruauté = **crûdo-tero-n; du-der*, m., noirceur = **dubi-tero-n; kale-der*, m., dureté = **caleto-tero-n; ien-der*, froid = **iagino-tero-n; eeun-der*, m., droiture = **avento-tero-n; hao-der*, m., maturité = **samo-tero-n; leun-der*, plénitude = *[*p*]*lâno-tero-n; buander*, m., vivacité; *kaer-der*, m., beauté = **cadro-tero-n*, de *cadro-s*, beau; *ruz-der*, m., rougeur; *c'houerv-der*, m., amertume = **svervo-tero-n; ferv-der*, m., férocité = **firmo-tero-n; teval-der*, m., obscurité; *eog-der*, m., maturité; *klok-der*, m., perfection; *klouar-der*, m., tiédeur; *kul-der*, m., embonpoint; *kan-der*, m., blancheur éclatante; *tom-der*, f., chaleur; *her-der*, m., et *balc'h-der*, m., hardiesse; *melen-der*, m., état ou qualité de ce qui est jaune; *mao-der*, m., enjouement, gaieté; *moan-der*, m., état de ce qui est mince; *moal-der*, m., calvitie; *hir-der*, m., longueur; *gwen-der*, m., flexibilité; *tanav-der*, m., ténuité; *trenk-der*, m., aigreur, acidité; *treud-der*, m., maigreur; *skanv-der*, m., légèreté; *skarz-der*, m., petitesse; *skler-der*, m., clarté; *sec'h-der*, m., sécheresse; *splan-der*, m., clarté; *stard-der*, m., état de ce qui est ferme.

-DER-I.

Kris-deri, cruauté.

-DEZ = *-tactâ.*

Meur-dez, *f.*, majesté = **mâro-tacta.*

-DONI.

Louz-doni, saleté, voyez -ONI.

-DOZ, en vieux gallois *-tuid* = *-têdiâ, -têiâ.*

Nad-oz, aiguille, en vieux gallois *notuid* = **snâ-têia.*

-E, origine incertaine.

Bal-é, marche; *askr-é*, sein; *gog-é*, tromperie; *lor-é*, laurier.

-E = *-egos, -ego-n.*

Bann-é, goutte, au XV[e] siècle *banhech; beur-é*, matin, en irlandais *bar-ach* pour *mar-ach*, cf. allemand *morgen.*

-E = *-ibo-s.*

Klez-é, épée = **clad-ibo-s*, en vieil irlandais *claid-eb.*

-E = *-id* = *-io-s.*

Gil-é, dans la formule pronominale *e-gil-e*, l'autre, en vieux gallois *di cil-id; cil-id* paraît identique au vieil irlandais *cele* = **cel-ia-s; tre-d-e*, troisième, en vieux gallois *tri-t-id* = **tri-t-ios; pevar-e*, quatrième, en gallois *pedwyr-yd* = **petuar-ios*. Cf. *-e* = *-io-*.

-E = *-imu*, thème *-imon.*

Ker-é, tailleur = **car-imu*, thème *car-imon-; en-é*, âme = **an-imu*, thème *an-imon-*. Cf. -o = *-amu.*

-E = *-io-.*

Lé, serment, en gallois *llw* = **lug-io-n*, thème en vieil irlandais *lug-ia-*, neutre; *gwel-é*, lit = **val-io-*, en vieux gallois *gwel-i* (l'*i* est conservé dans le composé *gwili-oud*, couches). Cf. *-e*=*-id.*

-E = *-oviâ.*

Kerné, variante de *kerneo*, cornouaille = **carnovia*, en bas latin *cornubia*, dérivé de *karn*, corne, qui, en gallois, fait son pluriel en *au*, thème *carnu-*, en latin *cornu.*

-EK = *-aci-s.*

Gr-ek, *greg* ou *gro-ek* = **vir-aci-s*, femme.

-EK = *-âco-s, -âcâ, -âco-n.*

Dour-ek, aqueux, aquatique, dans le cartulaire de Redon *dobroc* = **dub-r-âco-s; buez-ek*, vivant, vif, dans le cartulaire de Redon *buhed-oc* = **bivid-âco-s*, **bivi-âco-s; anaoud-ek*, connaisseur = **ati-gnâ-bu-t-âco-s; lagad-ek*, qui a de grands yeux = **licat-âco-s; c'hoant-ek*, qui désire = **suanet-âco-s; genaou-ek*, qui a une grande bouche = **genav-âco-s; dant-ek*, qui a des dents = **dent-âco-s; ti-ek*, chef de maison = *[*s*]*tiges-âco-s; gwennad-ek*, blanchisserie = **vin-dat-âca; avalenn-ek*, lieu planté de pommiers = **aballon-âca; halege-k*, saussaie = **salic-âca; skouarn-ek*, qui a de grandes oreilles = **sco-varn-âco-s; plun-ek*, oreiller de plumes = **plum-âca; lavr-ek*, culotte, = **rebr-âco-s*, de *reor* = **rebro-s* (anus), en gallois *llafr* et *refr; tru-li-ek*, couvert de guenilles, de *truill*, guenille; *gounid-ek*, celui qui gagne, de *gounid*, gain; *raoz-ek*, lieu où il vient des roseaux, de *raoz*, roseau; *gwizi-ek*, savant = **vidti-âco-s*, d'un thème *vidti*, science, en irlandais *fiss*, vision, en gallois *gwydd*, science; *greun-ek*, grenu, qui a des grains = **grân-âcos; bel-ek*, prêtre = **bacul-âco-s; kelenn-ek*, houssaie = **celinn-âcos; koummoul-ek*, nuageux, de *koummoul*, nuage; *kerc'h-ek*, champ semé d'avoine, de *kerc'h*, avoine; *talvoud-ek*, qui a de la valeur, de *talvoud*, valoir; *buan-ek*, emporté, de *buan*, prompt; *teur-ek*, ventru, de *tor*, ventre; *kolo-ek*, lieu

où l'on conserve de la paille, de *kolo*, paille; *ivin-ek*, qui a des ongles = **onguin-âco-s; kaol-ek*, abondant en choux, lieu planté de choux; *broenn-ek*, adj., couvert de joncs, nom., lieu couvert de joncs; *skouarn-ek*, qui a de grandes oreilles, lièvre; *kanab-ek*, chènevière; *ludu-ek*, cendreux; *mein-ek*, a., pierreux, n. f., lieu pierreux, de *mean*, m.; *merienn-ek*, fourmilière, de *merien*, fourmi; *naon-ek*, affamé; *histr-ek*, adj., abondant en huîtres, n. f., lieu abondant en huîtres, de *histr*, m.; *irin-ek*, adj., abondant en prunelles, n. f., lieu abondant en prunelles, de *irin*, m.; *houarn-ek*, qui renferme du fer; *brug-ek*, adj., couvert de bruyères, n. f., lieu couvert de bruyères, de *bruk* ou *brug*, m.; *teod-ek*, adj. et n. f., babillard, de *teod*, m.; *spern-ek*, adj. épineux; et n. f., lieu où il y a des épines, de *spern*, m.; *derv-ek*, adj. et n. f., où il y a des chênes, de *derf* ou *derv*, chêne; *foenn-ek*, f., prairie, de *foenn*, m., foin. Cf. -ADEK, -EGEZ.

-EK = *-ĭco-s.*

Kloar-ek, clerc, du latin *cler-icu-s; mez-ek*, médecin, du latin *med-icus; karr-ek*, écueil = **carr-ico-s; man-ek*, gant, du latin *man-ica; mor-ek*, maritime = **mor-ico-s; argoad-ek*, forestier = **are-cêt-ico-s; hal-ek*, m., saule, en vieux gallois *hel-ic*, en grec, dialecte arcadien, *ἑλ-ίκη*. Cf. -ADEK, -AOUEK, -IGEL.

-ED = *-âto-s, -âtâ.*

Caou-ed, cage = *cav-âta; pri-ed*, mari, du latin *priv-atus.*

-ED = *-âtu.*

Pec'h-ed, péché = *pecc-âtû-s.*

-ED = *-êtâ.*

Oal-ed, foyer = **agil-êta*, en gallois *ael-wyd; morz-ed*, cuisse = **mord-êta*, en gallois *mordd-wyd.*

-ED = *-eti-s.*

Kal-ed, dur = *cal-eti-s; Gwen-ed*, Vannes = *Ven-etes; Naon-ed*, Nantes = *Namn-etes.*

-ED = *-itâ.*

Golch-ed, f., lit de plume, du latin *culcita; ken-ed*, f., beauté.

-ED = *-itu-s.*

Iec'h-ed, m., santé = **iacc-itu-s; klenv-ed*, m., maladie = **clam-itu-s; kerz-ed*, m., marche; *gwask-ed*, m., abri; *mog-ed*, fumée, de *mog*, feu; *sper-ed*, esprit, du latin *spir-itu-s.*

-ED = *-to-s.*

Pemp-ed, cinquième = **pemp-to-s*, en grec *πέμπ-το-ς*, en latin *quin[c]-tu-s.*

-EDELEZ = *-âtâl-actâ.*

Pri-edelez, f., mariage = **priv-âtâlacta.*

-EDEN = *-et-innâ, -it-innâ.*

Luc'h-eden, f., éclair, en vieux cornique *luch-et*, même sens, thème en vieil irlandais *lôch-et; kousk-eden*, f., couchée; *ster-eden*, f., étoile; *mog-eden*, f., vapeur, de *mog-ed*, fumée, dérivé de *mog*, feu; *rok-eden*, casaque.

-EDIK = *-atico-s.*

Bav-edik, engourdi. Cf. -ADEK, -EUDIK, -IDIK.

-EDIGEZ = *-aticactâ* de *-atico-* (suffixe gallois du participe passé); et de *-actâ* (suffixe servant à former des noms abstraits).

Don-edigez, f., venue, de *don-t*, venir; *gwel-edigez*, f., vision, de *gwel-out*, voir; *gan-edigez*, f., naissance; *dalch-edigez*, f., assujettissement; *dall-edigez*, f., cécité; *ere-edigez*, f., liaison; *par-edigez*, m., guérison; *barn-edigez*, action de juger.

-EGEL = *-icellâ* (voyez *igel*).

Chouez-egel, vessie, variante de *c'houezigel*, même sens, en gallois *chwysigen.*

-EGEZ, masculin = *-âcedo-s.*

Ti-egez, ménage.

-EGEZ, féminin = *-âc-actâ.*

Buan-egez, emportement, de *buanek*, emporté, dérivé lui-même de *buan*, prompt; *amez-egez*, voisinage, dérivé d'*amezek*, voisin, pour *amb-nesec*, dont le second terme est dérivé de *nes*, proche; *gwall-egez*, négligence, de *gwall-ek*, négligent, dérivé de *gwall*, tort; *gounid-egez*, gain, de *gonid-ek*, gagnant, dérivé lui-même de *gounid*, gain; *talvoud-egez*, valeur, de *talvoud-ek*, qui a de la valeur, dérivé de *talvoud*, valoir; *galloud-egez*, puissance; *lenn-egez*, science, de *lenn-ek*, savant, dérivé de *lenn*, lire; *lent-egez*, timidité, de *lent*, timide; *lont-egez*, gourmandise; *marc'h-egez*, équitation; *naon-egez*, famine; *tavant-egez*, misère; *taved-egez*, taciturnité; *anaoud-egez*, connaissance; *kisi-egez*, cause; *buez-egez*, vie; *mez-egez*, déshonneur; *lezir-egez*, paresse; cf. -EZ = *actâ.*

-EGEZ = *-âc-issâ.*

Marc'h-egez, femme qui va à cheval; *askourn-egez*, celle qui a de gros os; *aven-egez*, celle qui a une grosse mâchoire; *barv-egez*, femme barbue; *korf-egez*, celle qui a du corps; *ti-egez*, ménagère; *kaezour-egez*, fille pubère; *kilpenn-egez*, femme opiniâtre; *amez-egez*, voisine. Cf. -EZ = *-issâ.*

-EGIEZ, féminin.

Marc'h-egiez, équitation.

-EL = *-ali-s* par *a* bref.

Henv-el, semblable, en vieil irlandais *sam-il*, thème *sam-ali-*, identique à celui du latin *sim-ili-s; gov-el*, forge, en gallois *gof-ail* = **gob-ali-s*, d'où le dérivé *goveli-a*, forger; *kaz-el*, aisselle, pl. *-iou*, en gallois *ces-ail.*

EL = *âli-s* par *a* long.

Kent-el, leçon = *cant-âli-s*, dont l'*i* est conservé dans le pluriel *kenteliou*, et qui, comme le vieil irlandais *cet-al*, conservé dans le composé *for-cetal*, enseignement, vient de la racine secondaire CANT, qu'on trouve aussi en latin. Cf. -OL.

-EL = *-âlo-s* par *a* long.

Gwennel, hirondelle, en gallois *gwennawl* = **vetnâlos*, en irlandais *fannall* (par *a* bref et double *l*) = **vatnallos;* ce nom est le même que celui du vanneau en français; *marvel*, mortel, en gallois *marwol; sant-el*, saint, dérivé du latin *sanctus.*

-EL OU -ELL = *-ello-s, -ellâ.*

Hu-el, haut = *oux-ello-s; skud-el*, f., écuelle, du latin *scutella; log-el*, f., loge, du latin *locella; bouz-ell-en*, f., boyau = **bud-ella; av-el*, f., vent = **av-ella*, en grec ἄ[*f*]ελλα; *kab-el*, m., coiffure = **cap-ello-s; rod-el*, boucle (de cheveux) = **rot-ello-s*, comparez le latin *rot-ulu-s; krug-el*, f., colline, dérivé *cruc*, même sens, qui se trouve dans le vocabulaire cornique; *porc'h-el*, m., porc, du latin *porcellus; kroumm-el*, f., anse, de *kroumm*, courbé; *danev-el*, f., nouvelle; *kav-el*, berceau, m.; *kamm-el*, f., crosse; *skoaz-el*, f., épaulée; *kib-el*, f., cuve, du latin *cûpella*. Cf. -ADEL, -LO.

-EL = *-illos.*

Mev-el, serviteur = **magu-illos.*

-EL = *-ilos.*

Iz-el, bas, en vieil irlandais *ís-el*, thème *ix-ila-; brez-el*, maquereau, en vieux cornique *brith-il*, en gallois *brith-yll.*

-EL, féminin = *-tlâ.*

Da-el, dispute, en vieux gallois *datl* = **da-tla; c'hoari-el*, jouet, de *choari*, jouer; *gwask-el*, pressoir, de *gwaska*, presser; *stag-el*, attache, de *staga*, attacher.

-ELEN = *-ilinnâ.*

Skub-elen, balai = **scôp-ilinna*, en vieux cornique *scub-ilen*, dérivé du latin *scôpa.*

-ELEZ, féminin = *âl-actâ.*

Mad-elez, bonté; *kunv-elez*, douceur d'humeur; *pried-elez*, mariage; *rouant-elez*, royaume; *dou-elez*, divinité; *intanv-elez*, veuvage; *mamm-elez*, maternité, en gallois *mamoliaeth; tad-elez*, paternité; *sant-elez*, sainteté, de *santel*, saint; *henav-elez*, aînesse; *pad-elez*, durée; *giniv-elez*, nativité. Ces noms sont dérivés d'adjectifs en *el* qui sont la plupart inusités en breton, mais qui se trouvent en gallois avec la désinence *ol* = *awl* = *âlo-s* ou *âli-s;* tels sont: *mad-ol*, dérivé de *mad*, bon; *priod-ol*, marié, dérivé de *priod*, époux; *duwiol*, divin, pieux, dérivé *duw*, dieu; de ce dernier vient *duwiolaeth*, théocratie = *dou-elez.*

-ELLEN.

Kroumm-ellen, f., arçon.

-EN = *-âno-s.*

Krist-en, chrétien = *christi-anu-s.*

-EN = *-êno-s.*

Kol-en, petit d'un animal, en gallois *colwyn* = **cul-êno-s; hol-en*, sel, en cornique *hal-oin* = **sal-êno-s; higol-en*, pierre à aiguiser, en vieux gallois *ocol-uin* = *acul-êna.*

-EN = *-innâ.*

Bliz-en, année, f. = **blêd-inna*, en gallois *blwyd-yn; kud-en*, écheveau, f. = **cut-inna*, en cornique *cud-in; tel-en*, harpe, f. = **tel-inna*, en gallois *tel-yn; kred-en*, foi; *diaraog-en*, tablier; *kaled-en*, f., durillon, de *kaled*, dur; *kaliar-en*, f., souillon, de *kaliar*, crotte; *kaloun-en*, f., cœur d'arbre; *moud-en*, f., motte; *nerv-en*, f., nerf; *hili-en*, f., sauce, d'*hili*, saumure; *hig-en*, f., hameçon; *tak-en*, f., goutte, morceau; *skeud-en*, f., image, figure; *sempla-en*, f., évanouissement; *spana-en*, f., cessation; *ster-en*, f., étoile; *ar-gad-en*, incursion = **are-catu-inna; gwella-en*, amélioration. Cf. -ADEN, -ELEN, -ODEN, -ZEN.

-EN, substantif = *-ino-s, -enno-s,* masculin.

Kel-en, houx = **cel-ino-s*, en vieux cornique *kel-in; kroc'h-en*, peau = **croc-enno-s*, en vieil irlandais *croc-enn*, gén. *croc-ainn.*

-EN, adjectif = *-ino-s, -inâ.*

I-en, froid = **iag-ino-s; mel-en*, jaune = **mel-ino-s; kichen*, voisin de, en gallois *cyrch-yn*, qui entoure.

-EN = *-ona, -ono-s.*

Av-en, rivière, en cornique *av-on* = *ab-ona.*

-ENT = 1° *-anti*, nom. pluriel de *-anto-s;* 2° *-antîs*, nom. pluriel de *-an[t]-s;* 3° *-anti-s*, nom. singulier.

Skev-eñt, poumon = **scam-anti*, de *skanv* = *scam*, léger; *ker-ent*, parents = **car-antî-s; m-ent*, f., quantité = **mag-anti-s*, en gallois *meint*, en vieil irlandais *mê-it* = **mai-anti-s* = **mag-antis; merv-ent*, f., mortalité. Comparez le composé *ugent*, vingt = **vi-canti.*

-ENTEZ, féminin = *-entiâ*, cf. *-antez.*

Lovr-entez, lèpre; *rog-entez*, orgueil; *chouerv-entez*, amertume, au XVe siècle *huerv-entez; dall-entez*, cécité; *fall-entez*, méchanceté; *garv-entez*, dureté, au XVe siècle *garu-entez; paour-entez*, pauvreté; *laosk-entez*, état de ce qui est lâche; *brav-entez*, beauté.

-ENTI = *-entiâ.*

Nevez-enti, nouveauté = **novi-entia*, comparez *novi-entum*, nom de lieu signifiant «ville neuve»; *mezv-enti*, ivresse = **medu-entia; merv-enti*, f., mortalité.

-ENTIEZ.

Ker-entiez, parenté.

-EO = *-oviâ.*

Kern-eo, cornouaille = **Carn-ovia,* dérivé de *carn-u-*, corne, en latin *cornu.*

-EP, -EB = *-epo-s, -eca-s.*

En-ep, *en-eb*, contre, vis-à-vis, en irlandais *ein-ech; hevel-ep*, semblable = **samal-epos; moer-eb*, au XVe siècle *mozr-eb*, en vieux gallois *modr-ep*, tante = **mâtr-epa*[1]; cf. p. 307.

[1] A proprement parler, ces mots sont composés, et le suffixe apparent *ep* est un substantif signifiant visage, apparence. M. Windisch l'a démontré.

-ER = *-âre.*

Aot-er, autel, du latin *alt-are; gwil-er*, place publique, du bas latin *vill-are.*

-ER = *-ârio-s, -âriâ.*

Caot-er, chaudière, du bas latin *cald-âria; din-er*, denier, du latin *den-ârius; barn-er*, juge = **barn-ârio-s; marc'heg-er*, cavalier = **mar-câc-ârio-s; kan-er*, chanteur = **can-ârio-s; bara-er*, boulanger = **ba-rag-ârio-s*, de **barago-s*, aujourd'hui *bara*, pain; *krou-er*, créateur, au xve siècle *croe-er* = **crê-ârio-s*, de la racine *crê*, qui est celle du latin *creare; tonz-er*, tondeur, au xve siècle *tons-er* = **tons-ârio-s*, dérivé du latin *tonsus; alchouez-er*, serrurier = **alcavid-ârio-s*, dérivé d'**alcavida* = **alcavia* = **a-clavia*, clef, qui vient du latin *clavis; kemener*, tailleur = **com-ben-ârio-s; mager*, celui qui nourrit = **mac-ârio-s; merer* ou *mereur*, fermier, en Cornouailles *merour; an-er*, corvée, du latin *ang-aria.* Il est possible que dans quelques-uns de ces mots le suffixe *-er* vienne de *-âri-s.*

-ER = *-atir.*

Pesk-er, pêcheur = **pisc-atir*, au xve siècle *pesqu-ezr; pec'h-er*, pêcheur = *pecc-atir*, au xve siècle *pec'h-ezr; milin-er*, meunier = **molin-atir*, au xve siècle *melin-hezr; gwin-er*, piqueur = **vîn-atir*, au xve siècle *guin-hezr, guin-hezl.* Cf. -AER.

-ER = *-êriâ.*

Mog-er, mur, en gallois *mag-wyr* = *mâcēria* par ē long.

-ER = *-ero-s.*

Niv-er, nombre, du latin *num-eru-s; gev-er*, gendre = **gam-ero-s; ten-er*, tendre = **ten-ero-s; ob-er*, action, identique, sauf le genre, au latin *op-era; gousp-er*, veille de fête, au pluriel *gousp-erou*, vêpres, du latin *vesp-era, vesp-eræ.*

-ER = *-tir.*

Ker, village, au xve siècle *ka-er*, en vieil irlandais *ca-thir* = *catir*, thème *catrac*, mais le *c* final paraît de date relativement récente; [*n*]*a-er*, serpent, en gallois *ne-idr*, nominatif singulier en vieil irlandais *na-ithir* = *na-tir*, thème *na-trac.* Cf. -AR = *tir.*

-ER = *-tro-n.*

Lou-er, auge = *lau-tro-n; lo-er*, bas, sorte de vêtement, en gallois *llaw-dr*, pl. *llo-drau*, pantalon.

-ER = *-tru.*

La-er, voleur = **la-tru* = *la-tro* (latin).

-ERREZ, féminin = *-âr-issâ.*

Bage-erez, batelière; *amanenn-erez*, celle qui fait ou vend du beurre; *mag-erez*, nourrice; *ambroug-erez*, conductrice; *argoad-erez* = **are-cêt-ârissa*, celle qui habite la pleine terre ou les forêts; *bale-erez*, marcheuse; *kan-erez*, chanteuse; *kann-erez*, blanchisseuse; *kantre-erez*, coureuse; *barged-erez*, badaude; *bara-erez*, boulangère; *kimiad-erez*, celle qui dit adieu; *klask-erez*, mendiante; *kloc'h-erez*, poule qui glousse; *koani-erez*, celle qui soupe; *komps-erez*, parleuse; *kork-erez*, quêteuse; *koroll-erez*, danseuse.

-EREZ, féminin = *-âri-actâ,* noms de professions.

Kilviz-erez, charpenterie, art du charpentier = **carpi-d-âri-acta; gwera-erez*, vitrerie; *gwiad-erez*, tisseranderie.

-EREZ, féminin = *-âri-actâ,* noms du lieu où s'exerce un métier.

Tach-erez, clouterie; *teol-erez*, tuilerie; *bara-erez*, boulangerie; *cordenn-erez*, corderie; *kiñ-erez*, écorcherie; *kontell-erez*, coutellerie; *gwera-erez*, verrerie; *gwiad-erez*, tissanderie.

-EREZ, masculin = *-aredo-s.*

Pok-erez, baiser = **pâc-aredo-s; gwalc'h-erez*, action de laver = **volc-aredo-s; mab-erez*, m., filiation; *gag-erez*, bégayement; *sklav-erez*, m., esclavage; *c'houez-erez*, action de suer = **svid-aredo-s; kutul-erez*, action de cueillir; *flastr-erez*, action d'écraser; *teuz-erez*, action de fondre; *kandi-erez*, blanchissage; *dourn-erez*, action de battre; *med-erez*, moisson; *manac'h-erez*, monachisme; *douar-erez*, enterrement; *miaou-erez*, miaulement; *mal-erez*, action de moudre; *mouz-erez*, bouderie; *tabut-erez*, action de se disputer; *takon-erez*, friperie; *tag-erez*, action d'étrangler; *tou-erez*, action de jurer; *treal-erez*, action de haleter; *trez-erez*, prodigalité; *trip-erez*, action de danser; *troaz-erez*, action d'uriner; *truant-erez*, mendicité; *trubard-erez*, perfidie; *skarz-erez*, action de diminuer; *skrap-erez*, action de ravir; *serc'h-erez*, concubinage; *stamp-erez*, action d'enjamber; *stard-erez*, action d'affermir; *stlap-erez*, action de jeter; *strefi-erez*, éternuement; *red-erez*, action de courir.

-ERI = *-âriâ;* voyez *-iri.*

Koant-eri, gentillesse; *mer-eri*, ferme, dit aussi *mereuri; gloan-eri*, f., lieu où l'on travaille la laine; *kakouz-eri*, f., corderie.

-ERN = *-arno-s.*

Lug-ern, éclat, lustre = *lôc-arno-s*, en vieil irlandais *lua-charn* = *lôcarna; lenk-ern-en*, ver intestinal.

-EUD = *-ûto-s, -ûtâ.*

Keun-eud, bois à brûler = latin *commin-ûta.* Cf. -IT.

-EUDI.

Meul-eudi, f., louange.

-EUDIK = *-âtico-s.*

Keuz-eudik, contrit. Cf. -EDIK, -IDIK.

-EUR.

Mer-eur, fermier, de *mera*, administrer, dérivé de *mear, mer* = *major.*

-EURI = *-âriâ.*

Mer-euri, ferme = **major-âria; aneb-euri*, mobilier.

-EZ, au XV[e] siècle *-ez, -aez* = *-actâ*, noms abstraits.

Hevelebedig-ez, conformité = **samalepatic-actâ*, dérivé de **samalepatico-s*, dérivé lui-même de **samal-epo-s*, pareil, aujourd'hui *hevelep*, lequel vient de **samali-s*, aujourd'hui *henvel* et en latin *similis; amezegez*, voisinage = **ambi-nexâc-actâ*, dérivé d'*amnesek*, voisin = **ambi-nexâco-s; gweledig-ez*, vision = **velatic-actâ; rouantel-ez*, royaume = **rêgantâl-actâ; gwizieg-ez*, science = **vidtiâc-actâ; priedel-ez*, mariage = **privâtâl-actâ; madêl-ez*, bonté = **matâl-actâ; hunvel-ez*, bonté = **cômiâl-actâ; galloud-ez*, puissance; *heor-ez*, f., encrage; *mell-ez*, f., suture du crâne, de *mell*, jointure; *hirr-ez*, f., impatience, en gallois *hiraeth; kristen-ez*, f., chrétienté; *hudur-ez*, f., saleté; *gwini-ez*, f., vigne; *loudour-ez*, saleté. Cf. -ADUREZ, -AREZ, -DEZ, EDELEZ, -EDIGEZ, -EGEZ, -ELEZ, -EREZ, -IDIGEZ, -IEZ, -IGEZ, -NEZ. Quelquefois -AC'H et -ACH sont employés pour -EZ.

-EZ, au XV[e] siècle *-ez* = *-actâ*, nom concret.

Mat-ez, servante = **magat-acta*, identique au second terme de l'adjectif vieil irlandais *ro-macd-acht* (*superadulta*); dans le substantif gothique *magath-i-s*, fille, le suffixe seul est différent.

-EZ, au XV[e] siècle *-ez* = *-edo-s* = *-io-s?* noms abstraits.

Div-ez, m., fin, en vieil irlandais *de*[*v*]*ad*, en gallois *diw-edd* = **div-edo-s; bu-ez*, f., vie = **biv-edo-s; tru-ez*, f., pitié = **trôg-edo-s; gwirion-ez*, f., vérité, justice = **vîrion-eda*, en vieil irlandais *fîrinn-e* = **vîrinn-ia* = **vîrionn-ia*, f.; *bihan-ez*, m., petitesse = **biccan-edo-s* = **biccan-io-s; harn-ez*, m., ferraille.

-EZ, au XVe siècle *-ez*, au IXe *-id* = *-idio-s* = *-io-s*, noms d'objets et noms abstraits.

Men-ez, m., montagne, au IXe siècle *mon-id* = **mon-idio-s* = **mon-io-s*, pluriel *men-esi-ou; bad-ez*, f., baptême, en gallois *bed-ydd* = **bat-idio-s* = **bat-io-s; leven-ez*, f., joie, en gallois *lawen-ydd* = **lavon-idio-s* = **lavon-io-s; karant-ez*, f., amitié, en gallois *carenn-ydd* = **carant-idio-s* = **carant-io-s; alc'hou-ez*, f., clef, pl. *alchou-es-iou; di-gar-ez*, m., excuse, pl. *di-gar-es-iou*, dont le second terme est en gallois *cer-ydd*, réprimande, honte; *banv-ez*, m., banquet, pl. *banv-esi-ou; hent-ez*, prochain, de la même racine que l'irlandais *setche*, épouse, qui paraît venir de *sêt*, chemin, en breton *hent* et signifier celle qui hante. Cf. -ANTEZ, -ENTEZ, -IONEZ.

-EZ, au XVe siècle *-ez* = *-id* = *-io-s*, nom professionnel, pluriel *-ieu*.

Kalv-ez, charpentier = **carp-io-s*, en irlandais *cairb-re* = **carp-aria-s* avec un suffixe différent; comparez le latin *carp-ent-arius*.

-EZ, au XVe siècle *-ez*, au IXe *-id* = *-io-s*, *-ia*, *-io-n*, adjectif.

Nev-ez, nouveau, au IXe siècle *nov-id* = **nov-idio-s* = *nov-io-s*.

-EZ, au XVe siècle *-es* = *-es*.

Maez, champ non clos = **mag-es*.

-EZ, au XVe siècle *-es* = *-issâ*.

Heiz-ez, biche = **hid-issa; sant-ez*, sainte = **sanct-issa; breton-ez*, bretonne = **briton-issa; braz-ez*, grosse = **bras-issa; maou-ez*, femme = **magu-issa; amieg-ez*, accoucheuse; *balc'h-ez*, femme hautaine; *kanfard-ez*, élégante; *barz-ez*, femme qui fait des vers; *bastard-ez*, bâtarde; *bugel-ez*, bergère; *kakouz-ez*, femme d'un cordier; *korr-ez*, naine; *kristen-ez*, chrétienne; *dalif-ez*, fille posthume; *kez-ez*, une malheureuse. Cf. -ADEZ, -ATUREZ, -AEREZ, -ANEZ, -ARDEZ, -EREZ, -IADEZ, -IANEZ, -IZ, -OREZ, -OUREZ.

-EZ, au XVe siècle *-es* = *-issi-s*.

En-ez, île = **in-issi-s*.

-F = *-vo-s*.

Der-f, chêne = *der-vo-s*.

-FR = *-bro-*.

Lu-fr, éclat, lustre, splendeur, en vieux gallois *lou-ber* = **lou[c]-bro-n; re-fr*, derrière. Cf. -OR.

-G = *-co-s.*

Mo-g, feu, en gallois *mwg*, fumée, en irlandais *much*, signifiant aussi fumée, de la même racine que le latin *moveo* (comparez *ignis*, feu = *ag-ni-s*, de la même racine que le verbe *ag-o*).

-GEL = *-cella*, en latin *-cula.*

Ke-gel, quenouille = **conu-cella*, du bas latin *conu-cula; c'houiz-e-gel, c'houiz-i-gel*, vessie, de *c'houez*, souffle, en gallois *chwydd*, enflure.

-GL, identique au latin *-crum, -culum.*

C'houen-gl, sarcloir, en gallois *chwynogl*, de *c'houen*, aujourd'hui inusité, en gallois *chwyn*, mauvaise herbe, qui a donné aussi le dérivé *c'houenna*, sarcler, en gallois *chwynu.*

-I = *-êio-s.*

C'hoar-i, jeu = **svarêio-s*, en vieux gallois *guar-oi*, en gallois moderne *gwar-e.*

-I = *-ia, -io-n.*

Gwin-i, vignes = *vin-ia*, bas latin pour *vinea; red-i*, nécessité = **ratia*, de *ret*, nécessaire = **rati-s*, en gallois *rhaid; vi*, œuf = *ui* = **avíon*, identique au grec *ᾠόν* pour *ὠϝιόν*, thème *âvya; goul-i*, plaie = **vul-io-n*, cf. *vul-nus; benn-y*, singulier, aujourd'hui inusité, du moderne *bin-iou; dieg-i*, paresse, de *diek*, paresseux = **di-âcu-s; gliz-i*, crampe; *menech-i*, m., asile, refuge; *kef-rid-i*, f., commission, message = *com-ret-ia.* Cf. -PONI, -ENTI, -ERI, -EUDI, -EURI, -IRI, -NI, -ÔNI, -OURI, -SI, -ZI.

-IAD = *-iatu-s?* noms de contenu.

Krouer-iad, m., le contenu d'un crible, de *krouer*, f., crible; *taol-iad*, f., ce qu'on peut mettre sur ou autour d'une table, de *taol*, f., table; *kegel-iad*, f., quenouillée, de *kegel*, f., quenouille; *ker-iad*, f., le contenu d'un village, de *ker*, f., village; *neiz-iad*, m., nichée, de *neiz*, m., nid; *ben-iad*, f., fil que contient une bobine; *staol-iad*, f., contenance d'une étable; *laouer-iad*, f., augée; *lao-iad*, f., cuillerée; *nados-iad*, f., aiguillée; *begel-iad*, m., ventre d'une femme grosse, de *begel*, nombril, *ber-iad*, m., brochée, de *ber*, *bes-iad*, m., contenu d'une tombe, de *bez*, *kazel-iad*, ce qu'on tient sous l'aisselle. Les noms dont viennent ces dérivés en *-iad* forment leur pluriel en *-iou.* Cf. -AD.

-IAD = *-iati-s*, noms d'habitants dérivés de noms de lieux.

Er-mes-iad, étranger, pl. *-idî; ker-iad*, habitant d'un village, pl.

-iz = *-is*; *menes-iad*, montagnard, pl. *-iz* ou *-idi*; *enes-iad*, insulaire, pl. *-iz* ou *-idi*; *mes-iad*, campagnard, pl. *-iad-ed*; *dia-ves-iad*, étranger; *ploui-z-iad*, villageois, dérivé de *ploue*, pl. *ploui-z-iz*; *ar-vor-iad*, habitant du voisinage de la mer. Voir -AD.

-IAD = *-iato-s* (?), noms d'agents.

Arvest-iad, spectateur; *bloas-iad*, âgé d'un an; *gaou-iad*, menteur; *brezel-iad*, guerrier; *kin-iad*, chanteur; *deou-iad*, droitier; *deis-iad*, éphémère; *eves-iad*, garde; *kleis-iad*, gaucher; *kleze-iad*, homme d'épée; *koz-iad*, vieillard; *dibr-iad*, mangeur; *ober-iad*, homme actif, agissant; *tremen-iad*, passant, étranger; *herberc'h-iad*, aubergiste; *diherberc'h-iad*, inhospitalier; *hemolc'h-iad*, chasseur.

-IADEZ = *-iati-ssâ*, noms d'habitants.

Er-mes-iadez, étrangère; *menes-iadez*, montagnarde; *enes-iadez*, insulaire; *ploui-z-iadez*, villageoise; *arvor-iadez*, celle qui habite près de la mer.

-IAD-EZ = *-iat-issâ*, noms d'agents.

Ober-iadez, femme active, agissante; *gaou-iadez*, menteuse; *deou-iadez*, femme qui se sert de la main droite; *kleiz-iadez*, gauchère; *tremen-iadez*, femme qui passe, étrangère.

-C'H = *-co-s*, cf. *-ac'h*.

Mo-c'h, m., cochon = **muc-co-s*, en vieil irlandais *muc-c*, féminin = **muc-câ*, génitif *muic-ce* = *muc-cês*, comparer le latin *mucus* et le français moucher.

-IACH, féminin, par *ch* français, pour *iez*.

Bastard-iach, bâtardise; *beleg-iach*, prêtrise; *loen-iach*, bestialité; *perc'henn-iach*, propriété. Cf. -ACH, -AC'H, -EZ.

-IAN.

Môr-ian, nègre.

-IANEZ = *-ianissâ*.

Môr-ianez, négresse.

-IANT.

Eves-iant, vigilant; *badis-iant*, baptême.

-IK = *-ico-s* par *i* bref.

Lik, laïc, du latin *laicus*.

-IK, féminin.

Pill-ik, poêle, ustensile de cuisine, dérivé du vieux français *paille*.

-IK = *-îco-s*.

Pinvid-ik avec métathèse pour *pendevik*, riche, en gallois *pendefig*, composé de *penn* et de *tevik* = **tov-îco-s*, cf. irl. *toisech* = **tov-ittica-s*, prince; *aoun-ik*, timide = **omn-îco-s* = **obnîco-s*, cf. irl. *omun*, crainte; *euz-ik*, effrayant = *ôd-îco-s; eost-ik*, rossignol = *august-îco-s; koant-ik*, écureuil; *moc'h-ik*, cloporte; *munud-ik*, serpolet; *hill-ik*, chatouillement; *gwen-vid-ik*, heureux, de *gwen-vet*, bonheur, dont le premier terme est l'adjectif *gwenn*, blanc; *gwenn-ik*, m., saumon blanc. Cf. -EDIK, -IDIK, -EUDIK, -IKEL.

-IKEL.

Dor-ikel, petite porte.

-ID, masculin.

Goun-id, gain; comparez, quant à la racine, le latin *ven-atio; kell-id*, germe, de *kalc'h*, *kall*, testicule; *lec'h-id*, vase, limon, de *louc'h*, mare; *brenn-id*, poitrine, de *bronn*, mamelle.

-ID, féminin = latin -ĒTUM, bas latin -ĪTUM.

Gwerz-id, f., fuseau = **vert-îta; beuz-id*, f., lieu plein de buis, en latin *buxêtum; kilv-id*, f., coudraie **coslo-vidu-îta*, de *kel-vez*, coudrier = **coslo-vidu-s*.

-IDEL, féminin.

Tro-idel, ruse, de *tro*, tour; *mog-idel*, fumeron, de *mog-ed*, fumée, dérivé de *mog*, feu.

-IDIK = *-atico-s* = *-etic*, désinence du participe passé passif en vieux gallois, identique au latin *-aticus* et au français *-age*.

Biv-idik, vivifiant = **gviv-atico-s*, cf. *bevet*, participe passé passif de *beva*, vivre; *koll-idik*, avorton, cf. *kollet*, participe passé passif de *kolla*, perdre; *gin-idik*, natif = **gen-atico-s*, comparez *ganet*, participe passé passif de *genel*, engendrer; *birv-idik*, bouillant, pétulant, cf. *bervet*, participe passé de *berva*, bouillir; *lesk-idik*, brûlant, cf. *losket*, participe passé passif de *leski*, brûler; *bav-idik*, engourdi, cf. *bavet*, participe passé passif de *bava*, engourdir; *riv-idik*, frileux, cf. *revet*, participe passif de *revi*, geler; *lou-idik*, puant, cf. *louet*, participe passé passif de *loui*, puer; *klanv-idik*, maladif, de *klanv*, malade; *kiz-idik*, *gwir-idik*, sensible. Cf. -EDIK.

-IDIGEZ, au XVe siècle *-idigaez*, *-idigez* = *-atic-actâ*.

Leu[*z*]*r-idigez*, députation, destination; *koll-idigez*, perdition; *birv-idigez*, bouillonnement; *skler-idigez*, éclaircissement; *kiz-idigez*, sensibilité; *krou-idigez*, création; *kurun-idigez*, couronnement; *kuz-idigez*, action de se cacher; *dale-idigez*, action de tarder; *dalc'h-idigez*, assujettissement; *daon-idigez*, damnation; *fill-idigez*, faiblesse; *lev-idigez*, pilotage; *terr-idigez*, action de rompre; *enaou-idigez*, animation; *kevrenn-idigez*, partialité; *koant-idigez*, enjolivement; *dic'haou-idigez*, dédommagement; *mezv-idigez*, ivresse; *reiz-idigez*, action de mettre en ordre; *seven-idigez*, honnêteté; *selaou-idigez*, action d'écouter; *tro-idigez*, action de tourner; *sent-idigez*, obéissance. Cf. -EZ.

-IEN, singulier masculin, en vannetais *-ion*.

Gwel-ien pour *gwelch-ien*, eau qui a servi à laver la vaisselle.

-IEN, pluriel = *-iones*.

Mer-ien, fourmis, en vannetais *mer-ion*, singulatif en vieux cornique *menw-ion-en*, en gallois *my*[*n*]*w-ion-yn*, dérivé du thème indo-européen *minu*, être ou devenir petit, conservé en sanscrit, en grec et en latin; *kel-ien*, mouches, en gallois *cyl-ion*.

-IEN, singulier féminin.

Ien-ien, f., le froid; *gliz-ien*, f., le serein.

-IER, du français.

Tavarn-ier, cabaretier; *teol-ier*, tuilier.

-IEZ = *-iactâ*.

Droug-iez, méchanceté; *beleg-iez*, prêtrise = **baculâc-iacta*; *aotrou-n-iez*, seigneurie = **altravon-iacta*; *mibil-iez*, enfantillage = **mapâl-iacta*; *gwazon-iez*, domesticité = **vasson-iacta*; *daougan-iez*, cocuage; *eneb-iez*, contradiction; *kloareg-iez*, cléricature; *kaloun-iez*, cordialité; *arabad-iez*, badinerie; *bastard-iez*, bâtardise; *kristen-iez*, christianisme; *fall-agr-iez*, méchanceté; *diot-iez*, sottise; *perc'henn-iez*, propriété; *diberc'henn-iez*, aliénation; *breur-iez*, confrérie; *kenderv-iez*, f., cousinage. Cf. -EZ.

-IGEL = *-icella*.

C'houez-igel, vessie, en gallois *chwys-igen*; *korn-igel*, toupie; *korv-igel*, état de ce qui est embrouillé, de *koulm*, nœud; *marb-igel*, f., petite faucille; *staot-igel*, f., urinoir, de *staot*, urine; *gwar-igel*, biais; *brans-igel*, f., balançoire, du français balancer

prononcé brancer; *karr-igel*, chemin, traces de charrette (Le Pelletier); *fank-igel*, bourbier, de *fank*, fange.

-IGEZ = *-ic-actâ.*

Kev-red-igez, accord, concert = **com-ret-icacta.*

-ICH, au singulatif -IJEN.

Fin-ich, faines, *fin-ijen*, une faine.

-IJEN = *-idjen* = *-itionis.*

Tan-ijen, inflammation; *pin-ijen*, pénitence, en gallois *pen-yd*, du latin *pun-itio*, *-itionis; ter-ijen*, pétulance; *skler-ijen*, lumière; *teŭal-ijen*, obscurité; *tomm-ijen*, chaleur modérée.

-IL.

Ib-il, cheville, en gallois du IXe siècle *epill*, cf. *aculeus.*

-IN = *-ino-s*, *-inâ.*

Il-in, coude = **ol-ino-s* ou **ol-ina*, en grec *ὠλ-ένη*, en latin *ul-na* = **ol-ina; iv-in*, ongle = **ongu-ino-s* ou **ongu-ina*, en latin *ungu-i-s* = **ongu-i-s; irv-in*, navets, collectif et *irv-in-en*, f. sing., un navet, en gallois *erf-in*, collectif, *erf-in-en*, f. sing., en grec, *ραφ-άνη*, raifort; *iv-in*, if = **eb-ina; kerz-in*, m. sing. alise, m. pl. alisier; le gallois *cerddin* paraît désigner un arbre différent.

-ION = *-iono-s.*

Gwir-ion, vrai, en irlandais *fîr-ian.*

-IONEZ = *-ionnidâ*, *-ionniâ.*

Gwir-ionez, vérité, au XVe siècle *guir-yonez;* en vieil irlandais *fîr-inne* = **vîr-ionnia.*

-IRI, cf. *-eri.*

Fagod-iri, lieu où l'on met les fagots.

-IT, féminin = *-ûta.*

Keg-it, ciguë, du latin *cicûta*. Cf. -EUD, -UD.

-IVELEZ = *-imâlacât.*

Gin-ivelez, nativité, de la racine GAN, d'où *gen-el*, naître.

-IZ.

Koant-iz, belle, maîtresse, au XVe siècle *coantes.* Cf. -EZ = *-issa.*

-L = *-tlo-n*, = *tro-n*.

Seu-l, talon, au XVe siècle *seu-zl*, en gallois *sawdl* = **s[t]â-tlo-n*; *hoa-l*, âge, précédemment *hoa-zl* = **aivi-tlo-n*; *hea-l*, manche d'une charrue, au XVe siècle *hae-zl* = **agi-tlo-n?* *keel*, nouvelle, récit, conte, au XVe siècle *que-hezl*, dont le premier terme est le préfixe *co*, avec, et dont le second terme paraît identique au gallois *chwe-dl* = **sve-tlo-n* ou **se-tlo-n* pour **spe-tlo-n*, même sens, de la même racine que le grec *εἴπω* pour *ἕ-σπω*. Cf. -TL.

-L = *-ulo-s*.

Moa-l, chauve = *mag-ulo-s*.

-M = *-mano-s*, *-mani-s*.

Bram-m, pet = **bram-mano-s* ou **bram-mani-s;* comparez le pluriel cornique *bremmyn* = **bram-manî* ou **bram-manîs*, de la racine BRAM, murmurer; *ta-m*, morceau = **tag-mano-s* ou **tag-mani-s;* comparez le pluriel cornique *tymmyn*, de la racine TAG, toucher; *koul-m*, nœud = **col-mani-s;* comparez le pluriel cornique *col-men* = **col-manî-s* et le vieil irlandais *col-mmene*, thème *col-mmania;* *dremm*, vue, face, est pour *derk-m*... ou *drec-m*... et vient de la racine DARK, voir (?).

-M = *-min*, thème *man* ou *mann*.

Gar-m, cri, nom. sing., en vieil irlandais **gair-m* = *gar-min*, thème *gar-man* ou *garmann;* *lamm*, saut, nom., en vieil irlandais *léimm* = *lêmmin*, thème *lemman* ou *lêmmann;* *kamm*, pas, nom., en vieil irlandais *ceim-m* = *cen-min*, thème *can[g]-man*.

-M = *-mo-s*.

Tom-m, chaud, en gallois *twy-m* = **têp-mo-s;* comparez le vieil irlandais *tim-me*, thème *tip-mia* ou *tip-miâ*, chaleur.

-MM = *-men*.

Sta-mm, m., tricot, du latin *sta-men*, chaîne d'une étoffe; *lia-mm*, lien, du latin *liga-mén;* *konta-mm*, poison, du latin *conta-men*.

-M = *-no-n*.

Kom-m, auge, en gallois *kaf-n*, dérivé de la racine celtique KAB (en latin *cap* dans *capere*), d'où le verbe *kav-out*.

-N = *-ento-s*.

Eu-n, juste = **av-ento-s*.

-N = *-mo-s*[1], *-mâ.*

Plu-n, plume = *plu-ma* (du latin); *ha-n*, été = **sa-mo-s.*

-N = *-min.*

Neu-n, action de nager, en irlandais *snâ-mh* = **snâ-min.*

-N = *-nis*, *-ani-s.*

Klu-n, fesse, pl. *klu-ni-en* (vannetais), en sanscrit *çrô-ni-s*, en grec *κλό-νι-ς*, en latin *clû-ni-s*, en vieux prussien *slau-ni-s; ber-n*, monceau, pl. *ber-ni-ou*, en gallois *bry-n*, pl. *bry-ni-au*, thème **briga-ni-*; cf. gaulois *briga.*

-N = *-ni-s*, *-no-s.*

Dou-n, profond. Cet adjectif a en irlandais deux thèmes: 1° *dum-ni-* = *dub-ni-* à tous les cas, sauf au génitif singulier; 2° *dum-no* = *dub-no-* au génitif singulier.

-N = *-no-s*, *-nâ.*

Ev-n, oiseau, pour *et-n* = *[*p*]*at-no-s*, de la racine PAT, voler; *oa-n*, agneau, pour **agi-no-s*, en latin *agnus; leu-n*, plein = *[*p*]*lâ-no-s*, en latin *ple-nu-s; aou-n*, crainte, en gaulois *om-no-s; gloa-n*, laine, en gallois *gwla-n* = **vla-na; lî-n*, pus = *lî-no-s*, du participe parfait *rî-na*, coulant, conservé en sanscrit; *ker-n*, sommet de la tête; comparez le thème sanscrit *karan-ka* = *kar-ana-ka.*

-N = *-nno-s.*

Kei-n, dos = **cebi-nno-s* ou **cebe-nno-s;* comparez le moyen gallois *ceby-n*, dos, et le terme géographique gaulois *Cebe-nna.*

-ND = *-nti-s.*

Beza-nd, présent; *ez-veza-nd*, absent.

-NEZ, masculin.

Hir-nez, longueur.

-NEZ = *-nactâ.*

Fur-nez, f., sagesse; *lor-nez*, lèpre; *ker-nez*, f., cherté; *kez-nez*, f., misère = **cacto-nacta; hudur-nez*, saleté.

-NI.

Koz-ni, vieillesse = **cotto-nia.* Cf. -ONI.

-NN = *-nno-s*, *-nna*, tenant lieu de *-no-s*, *-na* après une voyelle précédemment longue, abrégée dans les langues celtiques.

Le-nn, étang = **li-nno-s*, du participe passif *rî-na-*, coulant, con-

servé en sanscrit; *lenn*, couverture = [*g*]*linna*, identique au χλαῖνα grec et au [*h*]*laena* latin. Deux formes gauloises de ce mot nous ont été conservées par les anciens. Strabon écrit λαῖνα avec une diphtongue et sans doublement de la consonne *n*. Chez Isidore, nous lisons *linna* avec doublement et sans diphtongue.

-NN = *-inâ.*

Ma-nn, lieu = **mag-ina*, en vieil irlandais *mag-en*, féminin.

-NV = *-mi-s.*

Pre-nv, ver = **pre-mi-s*, en vieil irlandais *cruim* = **qure-mi-s.*

-NV = *-mo-s.*

Ha-nv, été, en sanscrit *sa-mâ*, année; *roe-nv*, rame, en latin *rê-mus*. Cf. -N.

-O = *-amû*, génitif *-amonos*, thème *-aman* ou *-amann*.

Kol-o, paille = **cal-amu*, gén. **cal-amon-os*, en gallois *cal-af*, au pluriel *cal-afon*. Cf. -E = *-imu*.

-O = *-avo-s.*

Lan-o, marée, primitivement plénitude, en gallois *llan-w*, dérivé de *leun* = **lâno-s* = [*p*]*lâ-na-s*, plein, au moyen du suffixe *-vo-s*, *lan-o* = *[*p*]*lâna-vo-s*.

-O = *-min*, ou *-men*, thème *-man* ou *-mann*.

Han-o, nom, en vieil irlandais *ain-m* = **an-min*, ou **an-men*; *gol-o*, couverture, le même mot que le latin *vel-amen*. Cf. -MM.

-O = *-vo-s.*

Tar-o, taureau = *tar-vo-s*; *kar-o*, cerf = **car-vo-s*; *er-o*, sillon, en latin *ar-vo-m*; *der-o*, chêne, en gaulois *der-vo-s*, en vieil irlandais nom. sing. *daur* = **dar-vac-s*, gén. *dar-ach* = **dar-vac-as*; *fa-o*, hêtre = *fag-vo-s*; *mez-o*, ivre = **med-vo-s*; *te-o*, gras = **tig-vo-s*, en vieil irlandais *tiug* = **tig-u-s*.

-OK = *-âco-s.*

Kili-ok, coq = **cali-âco-s*; *kiri-ok*, cause.

-OD = *-âto-s.*

Te-od, langue = **tab-âto-s*.

-ODEN = *-âtinnâ.*

Merc'h-oden, poupée = **merc-âtinna*, de *merc'h*, fille; *ruj-oden*, rouge-gorge = **rudi-âtinna*; *gwenn-oden*, sentier; *log-oden*, souris.

-OEZ.

Komp-oez, plat, poli, uni; *konk-oez*, gourme.

-OC'H = *-occo-s?*

Kall-oc'h, entier (*marc'h-kalloc'h*, cheval entier) = **calc-occo-s; floc'h*, écuyer = **vir-occo-s?*

-OJEN, féminin.

Gwenn-ojen pour *gwen-odien*, variante de *gwenn-oden*, sentier.

-OL = *-ello-s.*

Morz-el, m., marteau = *mart-ello-s.* Cf. -EL.

-OL = *-âli-s.*

Kan-ol, canal, du latin *can-âli-s.* Cf. -EL.

-OL = *-êlâ.*

Kant-ol, chandelle, du latin *cand-êla.*

-OLEN = *-ulên*[*a?*].

Hig-olen, en vieux gallois *oc-oluin*, pierre à aiguiser, dérivé du thème *acu-*.

-ON = *-ono-s, -onâ.*

Kal-on, cœur = **cal-ona; kontr-on*, m., ver; *tak-on*, m., pièce.

-ONI.

Kaz-oni, haine; *glout-oni*, gloutonnerie, gourmandise; *piz-oni*, avarice; *rog-oni*, orgueil; *druz-oni*, graisse; *sot-oni*, sottise; *chouerv-oni*, amertume; *fall-oni*, perfidie; *kred-oni*, f., crédulité; *ez-oni*, facilité, aisance; *tu-oni*, cachette. Cf. -NI, -DONI.

-ONIEZ = *onida* = *-oniâ.* Cf. OUNIEZ.

Gwaz-oniez, domesticité = **vass-onia.*

-OR = *-oro-s, -orâ, oro-n.*

Gleb-or, humidité = **vo-lip-oro-s; e-or*, ancre = **inc-ora*, en vieil irlandais *ing-or; sec'h-or*, sécheresse.

-OR = *-bro-n.*

Re-or, derrière, précédemment *re-ffr* = **re-bro-n*, comparez le suffixe du latin *cere-bru-m* et la racine du latin *re-tro*.

-OREZ = *-ârissâ.*

Chouili-orez, f., frelon, de *c'houilia*, fouiller.

-ORN = *-urno-s.*

Kel-orn, baquet couvert, en vieil irlandais *cil-ornn*, en gaulois *cil-urn-on.*

-OU = *-avo-s, -avâ, -avo-n.*

Ank-ou, mort = **enc-avo-s; bis-ou*, bijou = **bis-avo-s; gen-ou*, bouche = *gen-ava; deh-ou*, droit = *dex-avo-s*, *dex-ava*, *dex-avo-n; louz-ou*, herbe = **lus-avo-s ; garz-ou*, aiguillon = **gart-avo-s*, dérivé de *garz*, haie = *garto-s.*

-OU = *-avu, -avon-os.*

Aotr-ou, maître, seigneur, monsieur = **al-tr-avu*, génitif **altra-vonos.* Cf. -TROU.

-OU = *-ovano-s, -ovono-s.*

E-metou, au milieu = **in mediavonu*, **in mediovonu.* L'irlandais *in medôn*, le moyen gallois *y meun*, au milieu, supposent le même suffixe.

-OU = *-vu*, génitif *-von*[*os*].

Bre-ou, meule de moulin = **bra-vu*, en sanscrit *grâ-vâ*, thème *grâ-van.*

-OUD.

Gall-oud, puissance, de la racine -GALL pour VAL, pouvoir; *hib-oud*, murmure; *hirv-oud*, gémissement. *Gwele-oud*, couches, est un composé et se dit pour *gwelé-boud.*

-OUEN = *-vano-s.*

La-ouen, gai = *la-vano-s*, de la racine indo-européenne RA, jouir.

-OUER, masculin.

C'hoalen-ouer, saloir; *larj-ouer*, lardoire; *logot-ouer*, souricière; *min-ouer*, boucle de museau; *god-ouer*, cabane mobile de berger.

-OUL = *-ullâ.*

Koug-oul, m., capuchon = *cuc-ulla; koumm-oul*, nuage, en gallois *cwm-wl; kamb-oul*, *kamp-oul*, vallée.

-OUNIEZ, cf. -ONIEZ.

Braz-ouniez, grandeur.

-OUR = *-ôri-s.*

Kaez-our, saleté = **cait-ôri-s* en vieux gallois *cait-oir; barn-our*, juge = **barn-ôri-s; devez-our*, journalier = **dies-ved-ôri-s; eneb-our*, ennemi; *klanv-our*, malade = **clam-ôri-s; micher-our*, ouvrier; *marc'had-our*, marchand = *mercat-ôri-s; mer-our*, fermier en Cornouaille, variante de *mer-eur* ou *mer-er; ober-our*, ouvrier; *hena-our*, aîné; *hanter-our*, médiateur = **sâmi-ter-ôri-s; kere-our*, cordonnier; *dle-our*, débiteur = **dlig-ôri-s*. Cf. -ADOUR.

-OUREZ = *-ôriactâ?*

Marc'had-ourez, marchandise; *hanter-ourez*, entremise.

-OUREZ = *-ârissa.*

Klanv-ourez, femme malade = **clam-ârissa; devez-ourez*, journalière; *hena-ourez*, aînée; *hanter-ourez*, médiatrice, entremetteuse.

-OURI, féminin.

Kere-ouri, cordonnerie (métier et boutique).

-OURN = *-urno-s.*

Ask-ourn, os = **asc-urno-s* (= *asti-urno-s*, dérivé du thème *asti* qui se trouve dans le latin *os* = **osti*, en sanscrit *asthi*).

-OUZ.

Rat-ouz, tondu; *morm-ouz*, m., morve.

OZ = *-êd* = *eio-s*, *êia-s.*

Nad-oz, aiguille, en vieux gallois *not-uid* = **nâ-têd* = **nâ-têia; men-oz*, pensée = *men-êd* = **menêio-s; rat-oz*, réflexion = **rat-êd* = **ratêia. Malloz*, malédiction, *bennoz*, bénédiction, ont une autre origine : on dit *malloz* pour *maledictus*, *bennoz* pour *benedictus*.

-OZ = *-astu-s* = *-attu-s.*

Hog-oz, presque, originairement adjectif signifiant « près de »; *ogos* a ce sens en cornique, et c'est le même mot que l'irlandais *ocus*, voisin = **ancastu-s* = **enc-attu-s;* [*n*]*aoz*, manière, en vieil irlandais *gnâs* = *gnâ-ttu-s*, coutume.

-R = *-ro.*

Ber-r, court, en gallois *byr* au masculin, *ber* au féminin, en irlandais *bearr*, thème **bir-ra* = **birg-ra*, comparez le latin *brevis* = *brag-vi-s* = *barg-vi-s*, de la racine BHARG, dont la variante BHRAG a donné le latin *frangere* et le gothique *brikan*.

-R = *-ro-s, -râ, -ra-n.*

Meu-r, grand = *ma[g]-ro-s; dou-r,* eau = *dub-ro-n; gaou-r,* chèvre = *gab-ro-s; leu-r,* aire = *[p]lâ-ra; kae-r,* beau, au XVe siècle *caz-r,* au IXe siècle *cad-r* = *cad-ro-s.*

-R = *-ru.*

Dae-r, larme = *dac-ru.*

-R = *-tir.*

Breu-r, frère, au XVe siècle *breu-zr* = **brâ-tir;* comparez *mo-er* mère, au XVe siècle *mo-zr* = **mâ-tir,* conservé dans le composé *moer-eb,* tante, au XVe siècle *mozr-eb,* dont le sens littéral est « apparence de mère », p. 291. Cf. -AER, -ER = *-tir.*

-R = *-tro-n.*

Ara-r, charrue = *ara-tro-n; tara-r,* tarière = *tara-tro-n,* en vieil irlandais *tara-thar; kroue-r,* crible = **crê-tro-n,* en vieil irlandais *cria-thar; le-r,* cuir, en vieil irlandais *loa-thar,* peau, en gallois *lle-dr.*

-RE.

Hunv-ré, rêve; *jaod-ré,* rêverie; *ramb-ré,* rêverie; *mel-ré,* souci (*melancholia?*).

-S = *-sia.*

Kamp-s, aube, en gallois *cam-se* = *cami-sia.*

-SI.

Laeron-si, larcin.

-T = *-to-s.*

Ana-t, connu = **ati-gnâ-to-s; pao-t,* beaucoup de = **pal-to-s* (?).

-TANV = *-tamo-s.*

In-tanv, veuf, identique à l'irlandais archaïque *oin-tam* = **oina-tama-s,* célibataire, qui n'est autre chose que le superlatif de *ôin* = *aina-s,* un; comparez le sanscrit *pra-tama-s,* premier, et le gaulois *cuno-tamo-s,* dérivé de *cuno-s,* haut. *Intanv* signifie « tout seul ».

-TED, voyez -DED.

Nes-ted, m., proximité.

-TEL.

Kon-tel, f., couteau, pl. *illi,* en bas latin *cuntellum.*

-TER = *-tero-s, -terâ, -tero-n.*

Han-ter, moitié, demi = **sâmi-tero-s*, **sâmi-tera*, **sâmi-tero-n.*

-TIZ, masculin.

Iaouank-tiz, jeunesse, en gallois *ieuenc-tyd.*

-TL = *-tron.*

Gwes-tl, gage = **vad*[*i*]*-tro-n*, de la même racine que le latin *vadimonium; bes-tl*, fiel = **bid-tro-n*, de la même racine que l'allemand *bitter*, amer; *roues-tl*, bouillerie, confection, identique au gallois *rhwys-tr*, obstacle = **rêt*[*i*]*-tro-n*, dérivé de *rête*, en breton armoricain *roued*, en gallois *rhwyd*, filet. Cf. -L = *-tlo-n.*

-TR = *-tri-s.*

Gwen-tr, tranchée, du nominatif bas latin *ven-tri-s = venter.*

-TR = *-tero-s.*

Avoul-tr, adultère, du latin *adul-ter = adul-tero-s; eon-tr*, oncle = **avun-tero-s* (?) dérivé d'un thème *avan* qui se trouve à la fois dans le latin *avunculus* et dans le gothique *avo*, thème *avon*, grand'mère (féminin d'*ava*, thème *avan* qui est perdu); *pao-tr*, garçon = **pal-tr*, comparez *plac'h*, jeune fille, pour *pal-ac'h.*

-TR = *-tro-n.*

Les-tr, vaisseau = **lis-tro-n; ken-tr*, aiguillon = **calci-tro-n; kabes tr*, licou = *capistrum; kelas-tren*, houssine, dérivé à l'aide du suffixe *en* de **kelas-tr* = **celât-tro-n*, même sens : le thème *celât*, nom. *κέλης*, gén. *κέλητος*, existe en grec et veut dire « coureur »; *sao-tr*, ordure = *sal-tr*, comparez le français sale, saleté; *flis-tra*, jaillir, de l'inusité *flis-tr*, jaillissement, dont la première syllabe paraît identique à *froud*, torrent.

-TRON = *-travonî-s.*

I-tron, dame = **al-travonî-s*, de la racine AL, nourrir.

-TROU = *-traou, -travono-s.*

Ao-trou, monsieur = **al-travu*, gén. **al-travono-s*, de la racine AL, nourrir.

-U = *-ovo-s, avo-s.*

Lud-u, cendre, en gallois *llud-w*, en cornique *lus-ow* (en irlandais *luath*) = **lôt-avo-s*, de la racine LU; *fel-u*, sorte d'algue.

-UD = latin *-ûtu-s, -ûti-s.*

Mun-ud, menu = *min-utu-s; burz-ud*, miracle = *vir-tuti-s*. Cf. -EUD, -IT.

-UL = latin *-ûra.*

Muz-ul, mesure, du latin *mens-ûra.*

-UN = *-mana.*

Siz-un, semaine, du bas latin *septi-mana.*

-UZ = *ôso-s*, en latin *-ôsu-s.*

Fleri-us, puant = *fragr-ôsu-s; avi-us*, envieux = *invidi-ôsu-s; ijin-uz*, adroit = *ingeni-ôsu-s; eur-uz*, heureux = *auguri-ôsu-s; dour-uz*, aqueux = **dubr-ôso-s; goulaou-uz*, lumineux = **vo-lou[c]-ôso-s; mibili-uz*, puéril = **mapâli-ôso-s; dlé-uz*, redevable = **dligit-ôso-s; mag-uz*, nourrissant = **mac-ôso-s, dant-uz*, mordant = **dent-ôso-s; prederi-uz*, soigneux, soucieux, en vieux cornique *prider-us; debr-uz*, mangeable = **dopr-ôso-s; touell-uz*, qui trompe; *gourvenn-uz*, envieux; *skiltr-uz*, éclatant, de *skiltr*, éclat; *anoued-uz*, qui rend froid, d'*anoued*, froid; *tan-uz*, brûlant, de *tan*, feu; *kurun-uz*, qui menace de tonner, de *kurun*, tonnerre; *daeraou-uz*, qui doit être pleuré; *dale-uz*, tardif; *damant-uz*, pitoyable; *dall-uz*, qui aveugle; *kened-uz*, joli; *kazarc'h-uz*, sujet à la grêle; *galloud-uz*, puissant; *gall-uz*, possible; *mezv-uz*, enivrant; *mez-uz*, honteux; *mantr-uz*, accablant; *morc'hed-uz*, assoupissant; *hillig-uz*, chatouilleux. De ces mots, les quatre premiers sont d'origine latine.

-V = *-vo-s.*

tar-v, taureau = *tar-vo-s; der-v*, chêne = *der-vo-s; kar-v*, cerf = **car-vo-s; kender-v*, cousin = **con-[sves]tár-vo-s*, au pluriel en gallois du IXe siècle *ceintir-v* = **con-[sves]tár-vi*, ne différant que par le suffixe du latin *con-sobrînus*, pour **con-sves[ta]r-îno-s*, ceux qui descendent des deux sœurs, *svestar.*

-VAN = *-mano-.*

Tremen-van, agonie; *kein-van*, gémissement; *gwel-van*, pleurs; *klem-van*, plainte; *paouez-van*, trépas, décès.

-VED = *-mato-s*, suffixe de nombres ordinaux.

Teir-ved, troisième, de *teir*, f.; *tri-ved*, troisième, de *tri*, m., variante de *tre-de; peder-ved*, quatrième, de *peder*, f.; *pevar-ved*, quatrième, de *pevar*, m., variante de *pevar-e; seizved* = **septe-mato-s, eiz-ved* = **octe-mato-s, na-ved* = **nove-mato-s, dek-ved* = **dece-mato-s, ugent-ved* = **vicanti-mato-s, kant-ved* = **canto-mato-s.*

-VEN = *-mina.*

Steu-ven, trame, du pluriel latin *stâ-mina*, de *stâ-men.*

-Z = *-ido-s* (?).

Kal-z, beaucoup, d'où *kalza*, entasser, en gallois *carn-edd*, amas, d'où *carn-eddu*, entasser, thème *carn-ida*, d'où en gaulois *karn-itu*, lisez *carn-idu*, 3ᵉ personne du singulier, il entassa.

-Z = *-so-, -sâ.*

Gweu-z, lèvre, en gallois *gwe-fu-s* = **vo-buc-sa*, dont le second terme est identique à l'irlandais *bus* (gén. *buis*) =**buc-sa-s*, bouche, lèvre, de la racine BUC, faire du bruit, parler, comme le latin *bucca.*

-Z = *-t.*

Lea-z, lait, vieil irlandais *mlach-t*, le même mot que le latin *lac*, gén. *lac-t-is* qui a perdu un *m* initial.

-Z = *-ten.*

Sei-z, sept = **secten; eiz*, huit = **oc-ten.*

-Z = *-ti.*

Ac'houe-z, devant, au XVᵉ siècle *a-goe-z*, dont le second terme paraît identique à l'irlandais *fis* = **fissi-s* = **vid-tî-s*, action de voir.

-Z = *-to-s, -tâ.*

Kea-z, malheureux = **cac-to-s*, le même mot que le latin *captus; poaz*, cuit = **pop-to-s*, le même mot que latin *coctus; garz*, haie, enclos = **gar-ta*, en gallois *garth; ti-z*, diligence, allure, en gallois *tei-th*, voyage, dans le composé *teith-drwydded*, passeport = **tic-ta-s*, en vieil irlandais *tech-t* féminin, acte d'aller = *tic-tâ*, de la racine STIGH qu'on trouve, par exemple, dans le grec *στείχω*. Cf. -D.

-Z = *-ttu-.*

Ba-z, bâton, en gallois *ba-th*, coin, pl. *ba-thau;* comparez le bas latin *ba-ttu-ere* qui suppose un thème *ba-ttu*, de la racine BA, frapper. En latin classique, on dit *ba-tu-ere*, qui suppose un thème *ba-tu* avec un seul *t.*

-Z = *-tu-s.*

Rei-z, droit = **rec-tu-s*, thème en *-u-* conservé en vieil irlandais. Cf. -D.

-z = *-ttâ*.

Neu-z, coutume, en vieil irlandais *gnâ-s* = **gnâtta*, de la racine GNÂ, connaître.

-ZEN = *-ttinnâ*.

Gwa-zen, veine = **vê-ttinna*, en vieil irlandais *fêi-th* = **vê-tti-s*, en vieux gallois *guithen* = **vê-ttinna*, de la racine VI, comme le latin *vêna* et le grec *ἴς*, *ἶνος*.

-ZER = *-serâ*.

Am-zer, temps, en irlandais *aim-ser*, thème *am-serâ*, en sanscrit *am-asa*.

-ZI = *-ti-[s]*.

Gwi-zi dans *gwi-zi-ek*, savant = **vit-ti-âco-s*, dérivé de **vit-tî-s*, science, par assimilation pour **vid-tî-s*, en vieil irlandais *fis*, f., pour *fissî-s*, également par assimilation pour **vid-tî-s*, de la racine indo-européenne VID, voir, savoir.

-ZUR = *-tôro-n*.

Me-zur, nourriture = **mac-tôro-n*, dérivé de *maga*, racine MAC, nourrir. Cf. -ADUR.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

VENVM.

Le latin *uēnum* est, comme on sait, parent des mots grecs *ὦνος*, *ὠνή*, et des mots sanscrits *vasnás*, *vasnám*, qui tous expriment des nuances de l'idée de vente ou de prix. Les formes sanscrites montrent qu'il faut restituer pour type ario-européen *wĕsnom* ou *wŏsnom;* le grec décide pour la seconde hypothèse. La première hypothèse semblerait appuyée par le latin *uenum;* mais en réalité, dans celui-ci, *uē* est pour *wĕs*, et *wĕs* lui-même est pour *wŏs* comme dans le possessif *uester* pour *uoster*. On remarquera qu'au commencement d'un mot la syllabe *wĕ*, au moins dans certains cas, se change en *wŏ* (*ἔμω uomo*), la syllabe *wĕs* subsiste (*ἕσπερα uespera*), enfin la syllabe *wŏs* se change en *wĕs* (*uoster uester*, *ὦνος uēnum*).

L. HAVET.

ESSAI

SUR

LE PATOIS NORMAND DU BESSIN.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE. (SUITE.)

Q

1. QUÉ, pr. : quoi. *Avé d'qué :* avoir de la fortune, de l'aisance. — *Qué qu'sé :* quoi que ce soit. R. *quid.*

2. QUÉ, a. : quel, devant une consonne. *Qué biō j'va!* R. *qualis.*

3. QUÉ, int. : 1° qu'est-ce? *Qué qu'il a dit :* qu'est-ce qu'il a dit? — 2° qui est-ce? *Qué qui l'a di* : qui est-ce qui l'a dit? R. *quod est ecce hoc?* 2° *qui est ecce hoc?*

QU(I)ÈDE, a. : tiède. R. *tepidus.*

D. *Qu(i)édi*, v. n. : tiédir.

QUÈE, v. n. : choir. p. p. *id.*[1]. *Quèe qu'èe quèe? Ch'èe l'èe qu'été quèe qui rèe-t éco qu'èe :* Qu'est-ce qui est tombé? C'est l'ais qui était tombé qui est encore tombé. R. **cadēre.*

D. *Quétène, quétine,* s. f. pl. : pommes à pressurer tombées avant leur complète maturité.

QUÉLOQUE, s. f., QUÉLO, s. m. (Balleroy) : sénevé des champs (*Sinapis arvensis*). R. Pour *gué(de)lot,* diminutif de *guéde* (a. *waid*). Cf. *guélot* (Falaise) : id.

QUÉMĀN, a. : qui demande sans cesse, mendiant.

D. *Quémāndé,* v. n. : importuner par ses demandes, mendier.

QU'MIN, s. m. : chemin. R. **caminus.*

QU'MINSE, s. f. : chemise. R. **camisia.*

QU'NĀLE, s. f. : 1° canaille. *Lé qu'nāle :* les enfants. 2° tenaille. R. 1° **canalia* de *canis;* 2° *tenacula.*

D. *Qu'nāyon,* s. m. : marmouset.

QU'NASE, s. f. pl. : troupe d'enfants. R. *canis.*

[1] L'identité de l'infinitif et du participe passé de ce verbe aujourd'hui presque inusité est assez difficile à expliquer. *Cadere,* traité comme si le premier *e* était long, a donné *caeir,* d'où par contraction *cair,* et, après la chute de l'*r* et l'allongement de la diphtongue précédente, *caie,* puis *quèe.* Quant au participe *quèe,* il faut, pour en rendre compte, supposer une forme **caditus*, qui donne, en se transformant, *cai, caie* et enfin *quèe.*

D. *Qu'nasar,* s. m. : gamin, vaurien.

1. Quéne, quéne, s. f. : chaîne. R. *catena.*

2. Quéne, s. m. : chêne. R. **casnus.*

D. *Quénée,* s. f. : chênée.

Quénése, s. f. : grand chêne.

Qu'néle (Lison), s. f. : chantepleure, *cannelle.* R. **canella* Duc. pour *canalis.* Cf. v. fr. *chenelle* et ang. *kennel.*

Qu'nouöle, s. f. : quenouille, espèce de filet. R. **conucula* L. Rip. pour **colucula* de *colus.*

Quéque, queuque, a. : 1° quelque. *Quéqu'un :* quelqu'un. — *Quéqu'fée :* quelquefois. 2° qu'est-ce que. *Quéqu' ch'ée :* qu'est-ce que c'est? R. *qualis quod* ou *quid est quod.*

Quérbon, s. m. : charbon. R. *carbonem.*

D. *Quérbogné,* s. m. : charbonnier.

Quérbonéte, s. f. : charbonnette.

Quérboné, v. a.-n. : remuer le feu, éplucher avec les pinces les charbons dans les cendres. *Qu'ée qu'il a a quérboné come cha?*

Quércan, s. m. : 1° carcan, barres transversales en bois que l'on met au cou des vaches, veaux, etc. pour les empêcher de passer à travers les haies; 2° mauvais cheval. V. *carcan.*

1. Qu(i)ér, s. m. : tiers. R. *tertius.*

2. Qu(i)ér, s. m. : corde ou chaîne munie d'un pieu et qui sert à *ficher* les bestiaux dans les champs. R. ag. s. *tiér* (*tir*), ang. *tier* (file). Cf. v. fr. *tiere,* pr. *tiera* (rangée) et ag. s. *tygian,* ang. *tie* (lier).

Quére, s. f. : chaise. R. *cathedra.*

D. *Quéré* (*s'*), v. r. : s'asseoir, prendre une chaise.

Qu'ri, v. a. : chercher, querir. R. **quærire.*

Quériateure, s. f. : créature. R. *creatura.*

Quérié, v. a. : charrier. R. *carricare.*

D. *Quéréte,* s. f. : charrette.

Quériâje, s. m. : charriage.

Quérière, s. f. : chemin que suivent les *quéréte* dans un champ.

Quérqu(i)é, s. m. : charrette sans *ber,* qui sert à porter le cidre, etc.

Quértée, s. f. : charretée.

Quértrie, s. f. : remise, *charretrie.*

Quérogne, s. f. : charogne. R. **caronia.*

Quérpante, s. f. : charpente. R. **carpenta.*

D. *Quérpanté,* v. n. : charpenter, faire du bruit.

Quérpanqu(i)é, s. m. : charpentier.

Quérque, s. f. : mélange d'argile et de foin haché, appelé aussi *pizé, masée, torchis,* et qui sert à bâtir.

Quërsi, v. n. : crever, mourir. R. n. *kreysta* (?) : écraser.

Quërtön, quërvète, etc. V. *crétön, crévéte, etc.*

Quéru, a. : fort, courageux. V. *ceuru.*

Quérue, s. f. : charrue. R. *carruca.*

Quërvé, v. n. : crever. R. *crepare*.

Queu, a. : quel, devant une consonne. V. *qué* 2.

Qu(i)eule, s. f. : tuile. Cf. *tcheule*. R. *tegula*.

Qu(i)eū, prép. : chez. *Qu(i)eū noū* : chez nous. Cf. *tcheū*. R. *casis*.

Quibole, s. f. : longue jambe. V. *guibole*.

Quignéte, s. f. : petite cheville qui sert à serrer la cordelette du sac des écoliers. Cf. *quinette* Cotgr. (*a crutch*). R. c. *chwyn* (plante).

Quile, s. f. : quille, jambe. R. a. h. a. *kegil*.

1. Quin (Bocage), s. m. : chien. Cf. *tchin*. R. *canis*.

2. Quin, a. : tien. R. *tuus*.

3. Quin, interj. : tiens. *Quin! qué qu'ēe-la?* Cf. *tu*. R. *tĕne*.

Quinquin, s. m. : pinson (*Fringilla cœlebs*). R. Onomatopée.

Qu(i)ō, qu(i)ō, int. : cri dont on se sert pour appeler les pourceaux. R. Abréviation de *p'qu(i)ō*.

Quiyé, s. f. : cuiller. R. *cochlearia*.

D. *Quil'rée*, s. f. : cuillerée.

R

Rabiboch(i)é, v. a. : ajuster, réconcilier.

Rabiéné, v. a. : remettre en état, réparer, réconcilier. R. *ra* = *re* + *ad* et *bene*.

Rabiyé, v. a. : habiller de nouveau, recercler un tonneau. R. *re*+*abiyé*.

Rabougriné, a. : ratatiné, recroquevillé. R. *ra* + *bougre*.

Rabouōlé, v. a. : renvoyer une boule. R. *ra*+*bouōlé*.

Rabūqu(i)é, v. a.-n. : remuer une chose maladroitement, fureter quelque part. *Qu'ēe qui rabuque ilo?* R. *ra*+*būque*.

Racachié, v. n. : renvoyer, ramener en chassant devant soi. R. *ra*+*cachié*.

D. *Racachie*, s. f. : troupe nombreuse et sans ordre. *Eune racachie d'éfān*.

Răcāle, s. f. : racaille. R. n. *rakki* (chien). Cf. *qu'nāle*.

Rachéne, s. f. : racine. R. **radicina*.

+Rachico, s. m. : souche sortant de terre et donnant des rejets. R. *ra*+fr. *chicot*.

*Răcllé, v. a. : battre, rosser. R. **rasiculare*.

D. *Răcllée*, s. f. : volée de coups.

Rac'modé, v. a. : raccommoder, réparer, remettre d'accord. R. *re*+*accommodare*.

D. *Rac'modāje*, s. m. : raccommodage.

*Raconduire, v. a. : reconduire, ramener. R. *ra*+*conduire*.

Racouẽe, s. m. pl. : touffes d'herbe qui montent en tige dans les herbages et ne sont pas mangées par les bestiaux. R. n. *raka*, ang. *to rake* (râteler).

Racouin, s. m. : recoin. R. *ra*+*couin*.

Racouōrchi, v. a. : raccourcir. *O racouōrchi :* par le plus court (chemin). R. *re*+*acouōrchi*.

Racouori, v. n. : accourir de nouveau. R. *re*+*acouori*.

Racramachi, a. : refrogné, chiffonné.

Racro, s. m. : détour. *Fère un racro*. R. *ra*+nl. *krôk*.

Racté, v. a. : faucher les *racouẽe* d'un herbage. R. n. *raka*.

D. *Racteure*, s. f. : foin provenant des *racouẽe*.

Rade, s. f. : ornière, voie. Cf. *déradé*. R. ag. s. *rād* (iter equestre), ang. *road*.

Radoubé, v. a. : réparer un bateau, un tonneau, etc. R. *ra*+ n. *dubba* (frapper de la main).

D. *Radou*, s. m. : galop, mercuriale.

Radoubllé, v. n. : revenir sur ses pas, se jeter sur quelqu'un. *Il a radoubllé sū li*. R. *ra*+*doubllé*.

Rafalé, a. : fade; peu loyal. R. *ra*+*fale*.

Rafété, v. a. : refaire le faîte d'un toit. R. *ra*+*fēté*.

Rafilé, v. a. : donner du fil, aiguiser. R. *ra*+*fi(l)*.

Rafistolé, rafistoqu(i)é, v. n. : raranger, réparer.

Rafoué, 1° +v. a. : chasser, gronder; 2° v. n. : aboyer.

Rafouẽe, s. m. pl. : débris, brindilles. R. *ra*+*fascis*.

Rafreū, s. m. pl. : objets mis au rebut.

Rafūté, v. a. : rajuster, raccommoder. R. *ra*+*fūté*.

Ragache, a.-s. m. : querelleur. R. *r(e)*+*agache*.

D. *Ragachié*, v. n. : disputer, gronder; agasser, s'ennuyer.

Rago, s. m. : bavardage.

D. *Ragoté*, v. n. : rabâcher.

Ragouōté, v. a. : remettre en appétit. R. *ra*+*gouō(t)*.

Raguchié, v. a. : aiguiser de nouveau. R. *ra*+*(é)guchié*. Cf. *réguchié*.

Ragu(i)é, s. m. : feu ardent. *Un ragu(i)é d'feu*. R. *ratis*.

Raguin, a. : vif, emporté. R. (?) n. *hrókkinn* (frisé). Cf. berr. *raguin* (jeune agneau).

Ralé, 1° v. n. : aller de nouveau; 2° v. a. : tirer. R. 1° *re*+ *alé*; 2° *re*+*halé*.

Ralié (s'), v. r. : se réunir pour s'amuser. R. *re*+*alligare*.

D. *Raliā*, s. m. : fête, réunion de plaisir.

Ralongu(i)é, v. a. : allonger. R. *re*+*alongu(i)é*.

D. *Ralongue*, s. f. : allonge.

Ramandé, ranmandé, 1° v. a. : amender, remettre en bon état. 2° v. n. : amender, se refaire. *I ya ramandé*. R. *re*+*emendare*.

Ramaré, v. a. : rattacher, remettre en état. R. *ra* + nl. *marren*.

Rami, s. m. : qui est de nouveau bien avec quelqu'un. R. *re*+*amicus.*

D. *Ramité,* v. a. : raccommoder, remettre ami.

Ramoné, r'moné, v. n. : ramoner, gronder, rabâcher. R. *ramus.*

D. *Ramouneū,* s. m. : ramoneur.

Ramouch'lé, v. a. : remettre en tas. R. *re*+*amouchelé.*

Ramucri, v. a. : rendre mucre. R. *ra*+*mucri.*

Ran, s. m. : 1° bélier; 2° espèce de limaçon de mer de forme allongée (*Buccinum undatum*). R. a. h. a. *ram.*

Rann̄alé (s'), v. r. : s'en aller de nouveau, repartir. V. *ralé* 1.

Ranbéli, v. a.-n. : embellir, redevenir beau. R. *re*+*embelli.*

Ranboujé, v. a.-n. : remplir un tonneau d'où l'on a tiré du cidre, etc. R. *ran*=*re*+*in* et fr. *bouje.*

Ranceune, s. f. : rancune. R. *rancor.*

Ranceuri, v. a. : redonner du cœur. R. *ran*+*cor.*

Rancouégné, v. a. : pousser dans un coin un animal que l'on veut saisir. R. *ran*+*cuneus.*

Randoné, v. a. : gronder, battre. R. a. *rand.* Cf. a. fr. *randon* (violence), pr. *randa* (racloire).

D. *Randonée,* s. f. : gronderie, volée de coups.

Randoublé, v. a. : doubler. *Randoublé fripon.* R. *ran*+*duplare.*

Randouin, s. m. : goût de graillon.

D. *Randouiné,* v. n. : prendre le goût de *randouin* à force de bouillir, rester trop longtemps sur le feu.

Ranforchié, v. a. : redonner de la force, rendre ou devenir plus fort. R. *ran*+**fortia.*

Ranjié, v. a. : ranger. R. a. h. a. *hring.*

D. *Ranjie,* s. f. : rangée. *Eune béle ranjie de poumī.*

Ranlarji, v. a. : élargir. R. *ran*+*largus.*

*Ranmanchié, v. a. : emmancher de nouveau. R. *ran*+*manica.*

Ranpiéch'té, v. a. : mettre une pièce, raccommoder. R. *ran*+**petium.*

Ranpiéré, v. a. : remettre des pierres dans un chemin. R. *ran*+*petra.*

Ranpiéré, v. n. : être plus mal. R. *ran*+*pejor.*

Ranpiété, v. a. : refaire le pied d'un bas. R. *ran*+*pedem.*

Ranplleumé, 1° v. a. : remettre en bon état, engraisser. 2° v. r. : se refaire. R. *ran*+*pluma.*

Ranponé, v. a. : gronder. R. b. a. *rapen* (enlever). Cf. it. *rampare* et *rampognare.*

D. *Ranponée,* s. f. : mercuriale.

Ranquiyé, v. n. : replanter les quilles abattues au jeu de boule. R. *ran*+a. a. *kegil.*

D. *Ranquiyeū*, s. m. : qui replante les quilles.

Ransaqu(i)é, v. a. : remettre dans le sac. R. *ran*+**saccus*.

Ransé, v. n. : plier sous le faix.

Rantrère, rantrété, v. a. : faire une reprise. R. *ran*+*trahere*.

D. *Rantréte*, s. f. : reprise, *rentraiture*.

Ranvié, v. a. : renvoyer. R. *re*+*envier*.

+Rapara, s. m. : revenant, mort qui réapparaît. R. *re*+*apparēre*.

Rapariyé, v. a. : assortir, *rappareiller*. R. *ra*+**pariculus*.

Raparpouinté, v. a. : raccommoder, faire des reprises. R. *ra*+*parpouinté*.

Rapin, s. m. : voleur, maraudeur. R. **rapinus* du b. a. *rapen*.

Raquéte, s. f. : 1° jeu de volant; l'instrument qui sert à y jouer. 2° espèce de filet fixé sur deux bâtons, avec lequel on prend les oiseaux pendant la nuit.

1. Raqu(i)é, s. m. : piège à rats; preneur de rats. R. a. h. a. *rato*.

2. Raqu(i)é, s. m. : ruisseau, *radier*. R. (?) *ratis*.

Rasière, v. a. : calmer, faire déposer. *S'rasière*, v. r. : s'apaiser, *se rasseoir*, reprendre sa pureté primitive. *Cid(r)e rasi* : cidre trouble devenu clair. R. *re*+*asière*.

Rasoté, v. n. : raffoler. *I rasote d'li*. R. *ra*+*sot*.

Ratara, loc. adv. : rez à rez. R. *rat* pour *ras*+*ra(s)*.

Ratatoule, s. f. : mets grossier et mal apprêté, *ratatouille*.

Rāté, s. m. : râteau. R. **rastellum*.

D. *Rāt'lé*, v. a. : ramasser avec le râteau, ratisser.

Rāt'leure, s. f. : ce qu'on ramasse avec le râteau.

Raté, v. a. : mesurer ras. R. *rat* pour *ras*.

Ratiré, v. a. : attirer chez soi. R. *ra*+nl. *tēren*.

D. *Ratire*, s. f. : lieu de refuge.

1. Ratouōrné, v. n. : revenir sur ses pas. *S'ratouōrné* : se retourner. R. *ra*+**tornare*.

D. *Ratouōr*, s. m. : détour, action de revenir sur ses pas, ruse.

2. Ratouorné, s. m. : étourneau. R. *ra*+*(é)touorné*.

+Ravā, s. m. : gaule avec laquelle on agite l'eau. Cf. *ravōdé*.

Ravé, v. a. : ravoir. R. *re*+*habere*.

+Rav'né, s. m. : filet pour prendre les oiseaux. Cf. *raquéte*. R. *ravā*.

Rav'néle, s. f. : giroflée des murailles ou violier (*Cheiranthus Cheiri*). R. *rapa*.

Rav'ni, v. n. : convenir, être assorti. R. *ra*+*venire*.

Ravinde, v. a. : atteindre de nouveau. R. *re*+**abémere*.

Ravōdé, v. a. : remuer quelque chose en cherchant, fureter. R. *re*+** advalidare*.

D. *Ravōgu(i)é*, s. m. : brouillon.

Ravoué, v. a. : réparer un chemin, en combler les ornières. R. *ra*+*houe* (?).

Rāzié, v. a. : raser. R. **rasare* de *rasus*.

D. *Rāzoū*, s. m. : rasoir.

Rāzière, s. f. : demi-boisseau.

1. Ré, s. m. : roi. R. *regem*.

D. *Réblo*, s. m. : roitelet, le *roi bellot* (*Silvia troglodytes*)[1].

2. Ré, s. m. : rayon, rais. *Lé ré d'eune roe*. R. *radius*.

Rébéte, s. f. : chou-rave, *rabette* (*Brassica rapa*). R. **rapetta*.

R'béqu(i)é, v. n. : répondre avec impertinence. R. *re*+*bec*.

R'bindé, v. n. : rebondir. R. *re*+a. *binden*.

R'bouqu(i)é, v. n. : ne vouloir plus, être rassasié de quelque chose. *Il a r'bouqui d'su*. R. *re*+*bucca*.

R'bouqu'té, v. a. : repriser de la dentelle. V. *r'bouté*.

D. *R'bouqu'teuze*, s. f. : raccommodeuse de dentelle.

R'bouté, v. a. : réduire une fracture. R. *re*+*bout*.

D. *R'bouteū*, s. m. : chirurgien de campagne.

R'bulé, s. m. : quantité de son que donne un sac de grain. R. *re*+*bulé*(*t*) de *burra*.

Récā, s. m. : octave d'une fête de village. R. *re*+*cā*. V. *récōfé*.

Récar, s. m. : rancart. R. *re* et *écart* (*ex*+*carta*).

*Réchā, s. m. : réchaud. R. *re*+*calidus*.

R'cheure, v. a. : recevoir. R. *recipēre*.

R'chēvé, v. a. : *id*. R. **recipēre*.

D. *R'cheu*, 1° a. : reçu. 2° s. m. : quittance.

R'chīpé, v. n. : repousser. R. *re*+*chīpé*.

D. *R'chīpée*, s. f. : pousses d'une tige, d'un tronc, etc., qui ont été coupées.

Récllé, v. a. : abattre les pommes restées sur un pommier, battre. R. **rasiculare*.

Récōdi, v. a. : réchauffer, reconforter. R. *re*+**calidire*.

Récōfé, v. a. : réchauffer. R. *re*+*cōfé*.

R'comanchié, v. a. : recommencer. R. *re*+*comanchié*.

R'conéte, v. a. : reconnaître. p. p. *r'coneu*. R. *re*+*conète*.

Récopi, a. : fait en portrait, ressemblant. *Ch'ée san père tou récopi*. R. *re*+*copia*.

Récocviyé, v. a. : recroqueviller. R. *re*+*conchylium*. Pour *recoquiyé*.

R'couchié, v. a. : coucher de nouveau. R. *re*+*couchié*.

R'couōde, v. a. : recoudre. R. *re*+*couōde*.

R'coupé, v. a. : 1° couper de nouveau. *R'coupé eune tonbe* : retourner une tombe en mélangeant la terre et la chaux qui s'y trouvent. 2° mettre de l'eau sur du cidre. R. *re*+*coupé*.

[1] Une croyance populaire veut que le *réblo* soit allé chercher le feu au ciel.

D. *R'coupe*, s. f. : regain.

R'CRO, s. m. : octave d'une fête. R. *re*+*cro* 2.

RÊDE, 1° a. : raide. 2° adv. : très. *Ch'êe rêde bouon*. R. *rigidus*.

D. *Rédi*, v. n.-a. : roidir, se roidir.

Rédiyon, s. m. : côte, chemin escarpé.

R'DĒVÉ, v. a. : redevoir. R. *re*+*debēre*.

D. *R'dévābe*, a. : redevable.

R'DO, s. m. : oiseau le plus jeune d'une couvée, enfant né longtemps après ses frères et sœurs. Cf. *bédo*. R. *re*+(?).

R'DRÉCHIÉ, v. a. : redresser. R. *re*+**directiare*.

RÊE, s. f. : raie (*Raja clavata* et *squammata*). R. *raja*.

D. *Rêton*, s. m. : jeune raie.

R'FĀ, s. f. : regain. R. *re*+*fā*.

R'FÊRE, v. a. : refaire, attraper. R. *re*+*fêre*.

R'FÉTÉ, v. a. : refaire le faîte d'un toit, la partie supérieure d'un mur. R. *re*+*fêté*.

R'FIND(R)E, v. n. : baisser, diminuer, en parlant du prix. R. *re*+*fingere*.

RÉFORCHIÉ, v. a. : forcer, contraindre, importuner. R. *re*+**forchié*.

R'FRÉDI, v. a.-n. : refroidir. R. *re*+*fré*.

D. *R'fré*, s. m. : 1° refroidissement. 2° +maladie du bœuf causée par des vers nématoïdes. Cf. *hāti*.

R'FŪZIÉ, v. a. : refuser. R. **refutiare*.

D. *R'fu*, s. m. : refus. *Y a pā de r'fu* : j'accepte.

R'GAGNE, a. : de mauvaise humeur. V. *hèrgagne*[1].

R'GARDĀN, a. : avare, qui lésine. *I n'êe pā r'gardān*. R. *re*+a. *wardōn*.

R'GNÉ, v. a. : renier. R. *re*+*gné*.

R'GRÉ, s. m. : 1° regret; 2° regrat. *Vande o r'gré*. R. 1° *re*+a. h. a. *gretan*; 2° *re*+**cratare*.

D. *R'gréqu(i)é*, s. m. : regrattier, marchand au détail.

RÉGUCHIÉ, v. a. : aiguiser de nouveau. R. *re*+**acutiare*.

R'JOUIND(R)E, v. a. : rencontrer, rattraper. R. *re*+*jungere*.

R'JUÉ, v. n. : endêver. *Fêre r'jué*. V. *arjué* et *èrjué*.

R'LAN, s. m. : air du soir, serein. R. *re*+*lentus*.

RÉLE, s. f. : raie, trait, ligne, règle. *La réle du dō* : l'épine dorsale. — *Réle*, s. f. pl. : branches entrecroisées pour former une clôture. — *A la réle* : de même dimension. *Tou-z a la réle* : tous également beaux. R. b. a. *rigil*, ang. *rail*.

D. *Rēlé*, v. a. : rayer, régler.

R'LIÉ, v. a. : relier. *A r'lie brā* : de toutes ses forces. R. *religare*.

[1] La forme *r'gagne* semble bien indiquer qu'il faut écrire *èrgagne* et non *hèrgagne* et qu'il faut, par suite, séparer ce mot de *hère*.

R'LIQU(I)É, *R'LICHÉ, v. a. : boire. *I n'éme qu'a r'liché :* il n'aime qu'à boire. R. *re*+*liqu(i)é.*

D. **R'licheū,* s. m. : ivrogne.

R'LIRE, v. n. : reluire, en parlant d'un objet verni ou ciré. R. *re*+**lucĕre.*

D. *R'līzān,* a. : luisant, qui reluit.

R'līzé, v. n. : reluire. *Come sé soulī r'lize biin!*

R'LŪQU(I)É, v. a. : regarder attentivement. R. *re*+ag. s. *locjan,* ang. *look.*

R'MANCHIÉ, v. n. : murmurer, gronder, parler entre ses dents. *Qu'ée* ou *qué qui la a r'manchié come cha?* R. **romanciare.*

R'MÉTE, v. a. : remettre. R. *re*+*méte.*

RÉMIÉ, v. a. : brasser une seconde fois, en le mélangeant avec de l'eau, le marc déjà pressé. R. *ré*+*émé.*

D. *Rémiāje,* s. m. : action de *rémié;* cidre obtenu par un second brassage.

RÉMOLIZÉ, v. a. : réveiller, exciter. *Rémolīzé lé douleur.* R. *re*+*moli.*

RÉMŌQU(I)É, v. a. : remuer, ranimer. *Rémōqué l' feu.* R. *re*+*émōqu(i)é.*

RÉMOULÉ, v. a. : aiguiser. R. *re*+**molēre* ou **molare.*

D. *Rémouléte,* s. f. : meule à aiguiser.

Rémouleū, s. m. : remouleur.

*RÉMOUTI, s. m. : espèce de ragoût, miroton.

RÉMOUVÉ, v. a. : remuer, agiter, retourner. R. *re*+*mouvé.*

R'MUÉ, v. a. : retourner, labourer, replanter. *Tére r'muée. — R'mué dé choū. — Cousin r'mué d' jĕrmin :* issu de cousin germain. R. *re*+*mutare.*

RĔNE, s. f. : 1° reine; 2° raine, grenouille. *Rĕne verte.* R. 1° *regina;* 2° *rana.*

R'NĔTE, v. n. : renaître. R. *re*+**nascere.*

R'NINFLLÉ, v. n. : renifler. R. *re*+b. a. *nif* (nez).

D. *R'ninfllēman,* s. m. : action de renifler.

R'NONCHIÉ, v. n. : renoncer. R. *renuntiare.*

R'NOU(O)VÉ, s. m. : renouveau, printemps. R. *re*+*novellus.*

R'NOU(O)V'LÉ, v. a. : 1° renouveler; 2° faire sa seconde communion. *Vaque r'nouv'lée :* vache qui vient de vêler. R. **renovellare.*

R'PANDE, v. a. : rependre. R. *re*+*pendere.*

RÉPANDE, v. a. : répandre. R. *re*+*expandere.*

R'PANTI, 1° v. r. : se repentir. 2° s. m. : repentir. R. *re*+**pœnitire.*

D. *R'panténe, r'pantine,* s. f. : (fille) repentie. *Lé R'pantĕne :* couvent de Bayeux.

R'PIQU(I)É, v. a. : piquer, planter une seconde fois. *R'piqu(i)é du cocza.* R. *re*+*piqu(i)é.*

R'PLLACHIÉ, v. a. : replacer. R. *re*+*pllachié.*

R'PLL(E)UMÉTE, s. f. : repas donné aux ouvriers à la fin de la moisson. R. *re+pll(e)umé.*

RÉPONDE, v. n. : répondre. p. p. *réponu.* R. **respondĕre.*

R'PŌZÉTE, s. f. : repos, sieste. R. *re+pausare.*

R'PROCHIÉ, v. n. : reprocher. R. *re+*propiare.*

RÉPURÉ, v. a. : épurer de nouveau. R. *re+purare.*

RÉPURÉ (s'), v. r. : s'éclaircir, se rasséréner. *V'la l'tān qui s'répure.* R. *re+purus.*

+ RÉQUE, a. : âpre, revêche. R. a. *resch.*

RÉQU(I)É, v. a. : abattre les pommes restées sur les arbres. Cf. *rècllé.* R. **ras(i)care.*

D. *Réqué,* s. m. : petite gaule.

R'SÉQU(I)É, v. n. : sécher de nouveau. R. *re+séqu(i)é* (*siccare*).

R'SÉRE, s. f. : endroit où l'on serre quelque chose. R. *re+ *serrare.*

R'SOUŌRDE, v. n. : se gonfler, en parlant de la pâte qui lève, des légumes qui cuisent, etc. R. *re+souōrde* (*surgere*).

D. *R'souorse,* f. s. : ressource.

RESTÉ, v. n. : demeurer, être impotent. *Il èe resté d'un brā.* R. *restare.*

RÉTANBEUF, s. m. : arrête-bœuf (*Ononis spinosa*). R. *retinentem bovem.*

RÉTAMÉ, v. a. : étamer de nouveau. R. *ré+étamé.*

D. *Rétamāje,* s. m. : rétamage.

RÉTANPI, v. a. : redresser, remettre debout. R. *re+étanpi.*

R'TCHULÉ, v. n. : reculer. R. *re+culus.*

R'TCHULOTÉ, v. a. : reculotter. R. *re+tchulote* de *culus.*

RÉTCHURÉ, v. a. : écurer de nouveau. R. *re+étchuré.*

RÉTE, v. n. : être encore, être de nouveau. *I rèe co parti.* R. *re+ète.*

R'TÉNI, v. n. : retenir. p. p. *r'tīn.* R. **retinire.*

R'TIRÉ, 1° v. a. : retirer. 2° v. n. : reculer, se retirer. *La mé r'tire :* la mer baisse, c'est le reflux. R. *re+* nl. *tēren.*

D. *R'tire,* s. f. : cachette, endroit où l'on met les objets dont on n'a pas besoin.

R'TOUORNÉ, v. a.-n. : retourner. R. *re+*tornare.*

R'TRÉCHI, v. a.-n. : rétrécir, se rétrécir. R. *re + strictus.*

RÉTU, a. : fort, vigoureux. R. *restare.*

R'TUNBÉ, v. n. : retomber. R. *re+tunbé* (n. *tunban*).

REUE, s. f. : roue. R. *rota.*

REUME, s. m. : rhume. R. *ῥεῦμα.*

R'VANDE, v. a. : revendre. R. *re+vendere.*

R'VANJIÉ, v. a. : revanger. R. *re+vanjié* (*vindicare*).

D. *R'vanje,* s. f. : revanche.

RÉVE, s. f. : miel en rayon. R. *radius.* Cf. a. s. *rāta* (favus).

Roué, s. m. poisson du genre *Diodon* (*Diodon atinga*). R. *rota*.

Rouéle, s. f. : roue de charrue. R. **rotella*.

*Rouéyale, royale, s. f. : mâche (*Valerianella carinata* et *olitoria*). R. *regalis*.

Roui, v. a. : rouir. R. nl. *roten*.

D. *Rouitoū, rétoū*, s. m. : rouissoir.

Rouinchié, v. n. : crier, en parlant des chevaux qui se battent. R. *re*+*ouinchié*.

Rouōje, a. : rouge. R. *rubeus*.

D. *Rouoji*, v. n. : rougir.

Rouojé, s. m. : 1° gale des chiens; 2° trigle grondin (*Trigla cuculus*).

Rouōle, s. f. : rouille. R. **rubigula*.

D. *Rouōyé*, v. n. : rouiller.

Rouōlé, v. a.-n. : rouler, lancer un chien. R. *rotulare*.

D. *Rouōlé, rouōlo*, s. m. : rouleau qui sert à écraser les mottes de terre.

Rouōléte, s. f. : roulette.

Rouōlée, s. f. : volée de coups.

Rouōleū, s. m. : vagabond.

Rouōlié, s. m. : roulier.

Rōzé, s. m. : 1° roseau; 2° instrument de tisserand; 3° barre qui tient fixes les côtés d'un *bano*. R. got. *raus*.

Rōz'leū, s. m. : belette (*Putorius ermina*). R. *rosa*.

Rūchié (Bocage), v. a. : lancer des pierres. Cf. *rué*. R. **rutiare*.

Rūde, a. : lourd, peu agile, qui a les membres peu souples.

Rué, v. a.-n. : jeter des pierres à quelqu'un. *I m' rue :* il me jette des pierres. R. **rutare*.

Rufe, a. : fort, vigoureux. cf. pr. *rufo* (rude). R. n. *rúfinn* (non peigné). Cf. esp. *rufo* (qui a les cheveux crépus).

Runjié, v. a. : ronger. R. **rumigare*.

Rupe, a. : fort. Cf. *rufe*.

D. *Rupin*, s. m. : habile, rusé.

Rūque, s. f. : ruche. R. br. *rusken*.

*Ruse, ruche, s. f. : 1° navet des champs (*Raphanus raphanistrum*). 2° (Balleroy) sénevé des champs (*Sinapis arvensis*). R. ag. s. *risce*, nl. *rusch*, ang. *rush* (jonc).

Rusé, s. m. : ruisseau. R. **rivicellus*.

S

S', a. : ce. *S'mur :* ce mur. R. *ecce hoc*.

1. Sā, a. : soul, ivre. R. *satullus*.

2. Sā, s. m. : saule. R. *salicem*.

Sa, s. m. : sac. R. *saccus*.

D. *Saquie*, s. f. : plein un sac.

SÂBE, s. m. : sable. R. *sabulum*.

*SACAJIÉ, v. a. : ravager, dévaster. R. it. *sacchegiare*.

SAFRAN, s. m. : nom d'une espèce particulière de pomme à cidre. R. ar. *sa'farrān*.

SAFRE, a. : gourmand. R. (?) got. *saffjan*.

D. *Safré*, v. n.-a. : manger avec gourmandise.

SAGÔNE, s. f. : nom de plusieurs espèces de méduse, entre autres du *Rhizostoma Cuvieri* et de l'*Aurelia aurita*[1].

SALÉNE, s. f. : salaison, eau salée que l'on verse sur la viande, etc., que l'on veut conserver. R. *sal*.

SALI, v. a. : salir. R. a. h. a. *salo* (trouble).

SAN, a. : son. *San père*. R. *suum*.

1. SĀN, s. m. : sang. *Sān mèlé* : trouble. *An avé l'sān mèlé*. — *Sān d'dragon* : espèce de patience (*Rumex sanguineus*).

2. SĀN, prép. : sans. *Sān-z éfān* : sans enfants. — *Ête d'sān* : manquer de. *J'sieū d'sān* : j'en manque. R. *sine*.

SANSĪBE, a. : sensible. R. *sensibilis*.

*SANSION, s. f. : ascension. R. *Ascensionem*.

SANSONÉ, s. m. : 1° maquereau. V. *macré*. 2° étourneau (*Sturnus vulgaris*). R. *Samson*.

*SANSURE, s. f. : sangsue. R. *sanguisuga*.

D. *Sansuré*, v. a. : sucer, épuiser.

SANTE, s. f. : sentier. R. *semita*.

*SANTÉME, s. f. : centime. R. *centesimus*.

SANTI, v. a.-n. : sentir. p. p. *santu*. R. *sentire*.

SAP, s. m. : sapin. *Bouée d'sap*. R. *sapp(in)us*.

D. *Sapée*, *sapignère*, s. f. : bois de sapins.

SAPÉ, v. n.-a. : 1° manger avidement; 2° couper la parole à quelqu'un, l'interrompre brusquement. *I m'a sapé la parole*. R. 1° cf. *sapre*. 2° *sappa*.

D. *Sapā*, s. m. : gourmand.

Sapée, s. f. : régal, mets abondant.

SAPÉRJOU, exclamation. R. *sapré* pour *sacré* + *jou* (*Jovem*).

SAPÉRLOTE, int. : saprelotte. R. *sapré* pour *sacré* + ?

SAPRE, a. : gourmand. Cf. *safre*.

D. *Sapré*, v. n. : manger gloutonnement.

Saprēman, adv. : en gourmand.

SAQU(I)É, v. a. : tirer brusquement. R. **saccare* de *saccus*.

D. *Saquie*, *saquée*, s. f. : saccade, secousse. *Par saquie*.

SAQUĒRMAN, s. m. : sacrement. R. *sacramentum*.

SARDÉNE, s. f. : sardine. R. *sardina*.

SATIR-MÂTIN, int. : juron. R. Pour *sacré mâtin*.

SAVÉ, v. a. : savoir. p. p. *seu*. f. *séré*. R. *sapēre*.

[1] A Saint-Vaast (Manche), on leur donne le nom de *satroule*.

Savigni, s. m. : espèce de plante abortive (*Juniperus sabina*). R. **sabiniacum*.

Sayo, s. m. : baudroie (*Lophnis piscatorius*). R. **sacculus* + *ot*.

1. Sé, pr. : soi. R. *sē*.

2. Sé, s. m. : sel. R. *sal*.

3. Sé, s. f. : soif. R. *sĭtis*.

4. Sé, v. pr. subj. : soit. *Qui qu'sé, qui qu'és'sé :* qui que ce soit. R. *sĭt*.

5. Sé, a. pl. : ces, plur. de *s'*, *su*, *sté*. *Sé mur la, sé poumi la, sé-z ābre ilo*. R. *ecce hos* ou *istos*.

Sec, séque, a. : sec, sèche, sécheresse. R. *siccus*.

D. *Séqu(i)é*, v. a. : sécher.

Sécrése, séqu'rése, s. f. : sécheresse.

Sécar, s. m. : arbre séché sur pied.

S'coué, v. a. : secouer. R. **succutare*.

D. *Sécouée*, s. f. : secousse, ce qu'on abat en secouant, grande quantité.

S'couori, v. a. : secourir. R. **succurrire*.

D. *S'couōr*, s. m. : secours.

1. Sée, s. f. : soie. *Sée d'cochon. — Un mésieu d'sée, un abiyé d'sée, un vētu d'sée :* un porc. R. **seta*.

2. Sée ou sé(s), s. m. : sas, tamis. R. *setaceum*.

Ségne, s. m. : signe. *Fère ségne :* donner avis, avertir. R. *signum*.

Ségné, v. a. : saigner, épuiser, soutirer de l'argent. *S' ségné o cate manbre :* s'épuiser, se mettre à bout d'argent. R. **sanguinare*.

D. *Ségnie*, s. f. : saignée, argent soutiré.

Ségnéte, s. f. : mauvais couteau.

*Ségneur'rie, s. f. : seigneurie. R. **senioria*.

S'gōn, a. : second. R. *secundus*.

D. *S'gōndé*, v. a. : seconder, aider.

Ségré, s. m. : secret. R. *secretum*.

Séjouōrné, v. n. : séjourner. R. **subdiurnare*.

D. *Séjouōr*, s. m. : séjour.

Sel, s. m. : seigle. R. *secāle*.

Séle, s'léte, s. f. : petit siège à trois pieds sur lequel les servantes s'assoient pour traire. R. *sella*.

*Sélébral, a. : cérébral. R. *cerebrum*.

S'moū, s. m. : tablier à manches pour enfant. V. *sumé*.

Séne, s. m. : seing, signature, signe. Cf. *ségne*. R. *signum*.

Sér, sé, s. m. : soir. *L'sēr, yēr sé. A s'sé :* à ce soir. R. *serum*.

D. *Sérée*, s. f. : soirée.

Sérclé, v. a. : sarcler. R. *sarculare*.

D. *Sērcle*, s. f. : sarclure, mauvaise herbe.

Sērcleū, sērcloū, s. m. : sarcleur.

Sérjan, s. m. : carabe doré (*Carabus auratus*). R. *servientem*.

SÉRPÉ, v. a. : interrompre vivement quelqu'un, lui adresser brusquement la parole. R. **sarpare* pour *sarpere*.

SÉRSÉLE, s. f. : sarcelle. R. *querquedula*.

SÉRSIFI, s. m. : salsifis (*Tragopogon porrifolium*). R. it. *sassefrica*.

SERVI, v. a. : saillir, en parlant des étalons et des taureaux. *Fère servi eune jëman*. R. *servire*.

*SÉSIÉ, v. n. : cesser. R. *cessare*.

*SÉTON, s. m. : barre de bois servant à réunir les manchons de la charrue. R. it. *setone*.

1. SEU, s. m. : seuil. R. *solium*.

2. SEU, s. f. : sœur. *Bouone seu* : religieuse. R. *soror*.

3. SEU, a. : seul. Cf. *sou*. R. *solus*.

SEŪ, s. m. : sureau (*Sambucus nigra*). R. **sabucus*.

D. *Seūqu(i)é*, s. m. : canal de la chantepleure.

SEULE, s. f. : appartement où les marins déposent leurs filets (Port-en-Bessin). R. **solia*.

SEŪR, a. : sûr. *Par seūr* : certainement. R. *securus*.

D. *Seūrté*, s. f. : sûreté.

SÉZANTE, a. : soixante. R. *sexaginta*.

SÉZI, v. a. : saisir. R. **sacire*, de l'a. h. a. *sazjan*.

SI, s. m. : 1° suint, v. *sinté*; 2° suif, v. *sieu*.

SID(R)E, s. m. : cidre. *Side dur* : cidre qui a perdu son principe sucré et alcoolique. *Side grāsieu* : cidre agréable au goût. R. *sicera*.

SIE, s. f. : suie. R. ag. s. *sōtig* (ang. *sooty*) de *sōt*.

SIÉ, v. a. : scier. R. *secare*.

D. *Sieū*, s. m. : scieur. *Sieū d'lōn*.

Sieūre, s. f. : sciure. Cf. *froue*.

SIÉE, a. : six. R. *sex*.

SIEU. s. m. : suif. R. *sebum*.

SIEŪ, v. : suis. R. *sum*. V. p. 3.

SIEŪRE, v. a. : suivre. R. **sequere*.

D. *Sieute*, s. f. : suite.

SIIN, a. : sien. *L'siin* : celui. *L'siin a* : celui de. Cf. *Rom*. VI, 134. R. *suus*.

SIMION, s. m. : Siméon. R. *Simeonem*.

SINÉ, v. a. : signer. R. *signare*. Cf. *sène*.

SINTÉ, v. n. : suinter. R. n. *sveita*. ag. s. *svaetan* (suer).

SINTI, v. n. : faiblir, diminuer, cesser.

SIO, s. m. : sceau. R. **sitellus*.

D. *Siotée*, s. f. : plein un seau.

SION, s. m. : coup. *T'érā du sion* : tu seras battu. R. *secare*.

D. *Sioné*, v. a. : battre, rouer de coups.

Sionée, s. f. : volée de coups.

Sisé, s. m. : ciseau. pl. *sisiā*.

Sis'rin, s. m. : petite linotte (*Fringilla linaria*). R. m. h. a. *zisel*.

*Sivéle, s. f. : ceinture en cuir à laquelle est attaché le *biho* des faucheurs. R. cf. it. *civéa*.

*Siyé, v. a. : remuer ou baisser les cils. *Sān siyé*. R. *cilium*.

Siyon, s. m. : sillon. R. n. *sila*.

Sō, sōle, s. m. : saule. Cf. *sā*. R. a. h. a. *salaha*.

D. *Sōlée*, s. f. : saussaie.

Sōf'qu(i)é, s. m. : psautier. Cf. *sōme*.

Sōgné, s. m. : marchand de sel, *saunier*. R. *salinarius*.

D. *Sōgnère*, s. f. : boîte au sel.

Sogome, s. f. : méduse (Port-en-Bessin). Cf. *sagōne*.

Sōje, s. f. : sauge. *M'nue sōje* ou *sōse* : sauge officinale (*Salvia officinalis*). R. *salvia*.

Solé, soulé, s. m. : soleil. R. **soliculus*.

1. Sōlé, souōlé, v. n. : avoir coutume. R. *solēre*.

2. Sōlé, souōlé, v. a. : enivrer. *S'sōlé, s'souōlé* : s'enivrer. R. *satullus*. Cf. *sā*.

D. *Sōlar, souōlar*, s. m. : ivrogne.

Souōlardize, s. f. : ivrognerie.

Solié, s. m. : grenier, plancher. R. **solarium*.

Sōme, s. m. : psaume. R. *psalmus*.

Somé, somel, s. m. : sommeil. R. **somniculus*.

Somié, s. m. : poutre. R. **salma* pour *sagma*.

Sōrin, s. m. : nom à Grancamp d'une espèce de poisson appelé aussi carpe de mer[1]. R. m. h. a. *sōr*, nl. *soor* (desséché).

Soqué, s. m. : espèce de seiche (*Sepiola Rondeletii*). R. *soccus*.

Sorouée, s. m. : 1° sud-ouest (v. *surouée*); 2° chapeau en toile huilée dont les marins se servent en temps de pluie (Port-en-Bessin). R. *sud* + *west*.

*Sorsiléje, s. m. : sortilège. R. **sortilegium*.

*Sōsé, v. a. : saucer, mouiller. *Il a été sōsé*. R. *salsa*.

D. *Sōsée*, s. f. : averse.

Sōsié, s. m. : saucière.

Sōté, v. n.-a. : sauter, saillir, en parlant des petits animaux, comme les lapins. R. *saltare*.

D. *Sōtée*, s. f. : saillie, portée.

Sōt'lico, s. m. : criquet, grillon, crevette grise (Isigny).

Sōt'licoté, v. n. : sautiller.

Sōtico (Cotentin), s. m. : crevette grise. Cf. *crévuche* et *sauterette* Cotgr.

Sōtrole, s. f. : engin pour prendre les oiseaux, composé d'un nœud coulant en crin et d'une baguette recourbée qui se redresse brusquement quand le nœud se détend.

[1] N'ayant vu ce poisson qu'une fois, j'avais supposé que ce pouvait être le *saurel* (*Caranx trachurus*); un marin de Port vient de m'apprendre (17 août 1880) que c'est le labre tacheté. V. *vra*.

SOTIZE, s. f. : injure. R. *sottus de l'héb. *scholeh* (*stultus*).

D. *Sotīzié*, s. m. : diseur d'injures, insulteur.

SOU, a. : seul. V. *seu* 3.

SOUBE, SOUE, s. f. : rut de la truie. R. *sus*.

SOUÉFÉ, v. n. : boire comme un ivrogne. R. a. *saufen*.

D. *Souéfar*, s. m. : ivrogne.

SOUÉTE, s. f. : maison sale ou en ruine, cahute, étable à porcs. *Il ēe cachi dān sa souéte*. R. *sus*.

SOUIN, s. m. : 1° homme sale. *Vieū souin*. 2° rut de la truie. R. *sus*.

Souiné, v. n. : s'accoupler, en parlant du verrat.

SOULÉ, s. m. : soulier. pl. *soulī*. R. *solarium.

SOUŌ, prép. : sous. R. *subtus*.

SOUŌR, a. : sourd. R. *surdus*.

D. *Souordēne*, s. f. : sourdine.

SOUŌRDE, v. n. : sourdre. R. *surgere*.

D. *Souōrse*, s. f. : source.

Souorsin, s. m. : source faible et intermittente.

1. SOUŌRI, v. n. : sourire. R. *subridĕre*.

2. SOUŌRI, s. f. : souris. *Souōri d'mé* : œufs de raie. — *Tétin d'souōri* : orpin blanc (*Sedum album*). R. *soricem*.

SOUORSI, s. m. : sourcil. R. *supercilium*.

D. *Souōrsiyé*, v. n. : sourciller.

1. SOUSI, s. m. : sourcil. R. *supercilium*.

2. SOUSI, s. m. : nom des fosses dans lesquelles se perd l'Aure. R. *sorpsus. Cf. *Rom.* VI, 148 et 436.

SOUŌYÉ, v. a. : souiller, salir. R. *suillus*.

D. *Souōyon*, s. m. : souillon.

SOURGUÉ, v. r. : surprendre.

D. *Sourguéte*, s. f. : cachette; piège à mulots.

SOUT'NI, v. a. : soutenir. p. p. *soutīn*. R. *sustinire.

D. *Sout'nābe*, a. : soutenable.

SOUTON, a. : sournois. R. *subtus*. Cf. la locution *ēte an d'soū* : manquer de franchise.

SOUV'NI, v.-s. m. : souvenir. R. *subvenire*.

SOŪVIDÉ, v. a. : ôter le trop plein d'un vase. R. *sub*+*viduus*.

SPÉSIŌTÉ, s. f. : particularité, chose remarquable. *Par spésiōté* : par extraordinaire. R. *specialitatem.

ST', STÉ, a. : cet, cette. R. *ecce*+*iste*.

D. *Stéchin*, *stéla*, a. f. : celle-ci, celle-là.

Stichin, *stila*, a. m. : celui-ci, celui-là.

1. SU, a. : ce. *Su bētā-la*. V. *s'*.

2. SU, prép. : sur. R. *super*.

SUBOU, adv. : debout (sur le bout). R. *super*+fr. *bout*.

SUÉ, v. n.-a. : suer, subir une chose. *I fō la sué* : il faut en passer par là. R. *sudare*.

D. *Suée*, s. f. : averse, volée de coups.

SUMÉ, v. a. : semer. R. *sem(in)are*.

D. **Sumanse*, +*sumanche*, s. f. : semence.

Sumoū, s. m. : semeur, tablier de semeur, semoir.

SUMÉLE, s. f. : semelle. R. *sumella* pour *subella* de *suber*. Cf. *Rom.* III, 158.

SŪPÉ, v. a. : humer, avaler d'un trait. *Supé un euf.* R. n. *súpa*, ag. s. *sūpan : id.*

SUR, a. : acide. *Èrbe sure :* canche gazonnante (*Aira cæspitosa*). R. ag. s. *sūr*, n. *súrr*, a. *sauer*.

D. *Suré*, s. m. : pommier non greffé.

+*Sur'qu(i)ère*, s, f. : pépinière de *surets*.

Suréle, s. f. : oseille (*Rumex acetosa*). — *P'tite suréle :* petite oseille (*Rumex acetosella*). Cf. ang. *sorrel*.

Suri, v. n. : aigrir, tourner à l'aigre.

Suranjie, s. f. pl., *surinée*, s. m. pl. : rapports aigres de l'estomac.

SURBEU, a. : qui a trop bu. R. *sur*+*beu*.

SURCONĚTE, v. a. : connaître de vue. R. *sur*+*coněte*.

SURCOUÉ, v. a. : couper la queue. R. *super*+*cauda*.

SU(R)ÉE, s. m. : sud-est. R. a. *sud*+*ost*.

SURFOUĚE, s. m. : surfaix, bande de cuir munie de deux boucles dans lesquelles s'engagent les bras de la charrette et qui repose sur la selle. R. *super*+*fascis*.

SURJÉ, s. m. : couture rabattue. R. *super*+*jactus*.

SURO, s. m. : tumeur du paturon des chevaux. R. (?) ag. s. *sur*.

SUROUĚE, SOROUĚE, s. m. : sud-ouest. R. a. *sud*+*west*.

SURPRANDE, v. a. : surprendre. R. *super*+*prehendere*.

D. *Surprinse*, s. f. : surprise.

SURVÉLE, s. f. : avant-veille. R. *super*+**vigilia*.

SUZON, s. f. : diminutif péjoratif de Suzanne.

T

TĀBE, s. f. : table. R. *tabula*.

D. *Tabllé*, v. n. : rester à table. — *S'tabllé :* se mettre à table.

TABÉLIÉ, s. m. : tablier. R. *tabellarius*.

TAC, s. m. : 1° maladie contagieuse. *Il an meur come du tac.* 2° chenille du sphinx tête de mort (*Sphinx atropos*). R. *tactus*.

*TĀCHIÉ, v. n. : tâcher. V. *tāque*.

D. *Tāch'ron*, s. m. : ouvrier qui travaille à tâche.

TAF, s. m. : peur. *Il a l'taf.*

TAF'TINÉ, v. n. : marchander. R. (?) pers. *tāftah*.

D. *Taf'tineū*, *taf'tinoū*, s. m. : qui marchande.

TAGNE, s. f. : teigne. R. *tinea*.

D. *Tagneū*, s. m. : teigneux.

Tāyé, v. a. : tailler. R. *taleare.*

D. *Tāyān*, s. m. : instrument tranchant.

Tāle, Tāye, s. f. : taille. A Bayeux, espèce de baguette double formée des deux moitiés d'un bâton et sur laquelle les boulangers marquent par des entailles les pains livrés à leurs clients.

Talbo, s. m. : noir de fumée mélangé de graisse qui s'attache aux marmites, etc.

D. *Talboté*, v. a. : noircir, couvrir de *talbo.*

1. Tan, a. : ton. R. *tuum.*

2. Tan, s. m. : taon. R. *tabanus.*

Tān, adv. : tant. *Tān a tān :* quitte à quitte, au *prorata.* — *Tān qu'a :* quant à. R. *tantum.*

D. *Tantiné*, adv. : peu. *Un tantiné.*

1. Tande, a. : tendre. R. *tenerum.*

2. Tande, v. a. : tendre. R. *tendere.*

Tanple, s. m. : tempe. R. *tempora.*

1. † Tanque, s. f. : tanche. R. *tinca.*

2. Tanque, tangue, s. f. : alluvions mêlées de sable de l'embouchure de l'Esque et de la Vire. R. n. *thang*, ang. dan. *tang*, suéd. *tång* (fucus). Cf. *Rom.* IX, 303.

*Tantalique, a. : cantharide. *Mōque tantalique.*

Tantouōyé, v. a. : traîner dans la fange.

D. *Tantouāje*, s. m., barbouillage.

Tapé, v. a. : frapper, jeter de travers. R. b. a. *tappe* (patte).

D. *Tapée*, s. f. : grande quantité.

Tapiné, v. a.-n. : frapper à coups petits et répétés.

Taponé, v. a. : donner de petits coups en particulier sur la tête. R. Quant à la forme, *tapon* (s. *tapp*); quant au sens, a. *tappe*, par suite de la confusion de ce mot avec *tapoter.*

Tāque, s. f. : tâche. *Travāyé a tāque.* R. **tasca* (*taxa*).

Taque, s. f. : tache. Cf. pr. *taca.* R. c. *tac.*

D. *Taqu(i)é*, v. a. : tacher. Cf. pr. *tacar.*

Taqué, s. m. : petit emplâtre, petite plaque en fer.

Téque, s. f. : balle à jouer. Cf. (Éd. Dum.) *taque :* pelote.

Tarabusquié, v. a. : tarabuster. R. Pour *tabuster.*

Taré, v. a. : mesurer, calculer la contenance d'un vase, le volume d'un corps d'après ses dimensions extérieures. R. ar. *tarha* (déchet).

D. *Tareū, taroū*, s. m. : mesureur.

Tarjié, tèrjié, v. n. : tarder. R. **tardicare.*

Tarlarigo (a), loc. adv. : en abondance. R. *a tire le rigot* (ceinture). Cf. *Rom.* VIII, 100.

Tā, s. m. : 1° tas, en particulier de blé; 2° v. *tac.* R. nl. *tas.*

D. *Tāsé*, v. a. : mettre le blé en tas, presser.

Tāsé, s. m. : 1° tasseau; 2° partie de la charrue.

Tās'rie, s. f. : partie de la grange où l'on *tasse* les gerbes, etc.

TÃSE, TÃSÉE, s. f. : touffes de plantes. *Eune tāse d'eūyèe :* une touffe d'œillets. R. ar. *tassah* (bassin).

TATĀN, s. f. : tante (terme enfantin).

TĀTÉ, v. a. : tâter. *A tātōn :* sans y voir, en tâtant. R. a. *tasten.*

D. *Tātiné,* v. n. : chercher à tâter.

Tāton, s. m. : lambin, homme lent et hésitant.

Tātiyon, s. m. : homme méticuleux.

TAV'LÉ, v. a. : tacheter. R. *tavellare* (paver) de *tavella* pour *tabula.*

D. *Tav'leure,* s. f. : taches éparses, masque de femme enceinte.

1. TCHEU, s. m. : cuir. R. *corium.*

2. TCHEU, a. : cuit. R. *coctus.*

TCHEŪ, prép. : chez. V. *qu(i)eū.* R. *casis.*

TCHEULE, s. f. : tuile, poêle. V. *quieule.* R. *tegula.*

TCHEURE, v. a. : cuire. R. *coquere.*

TCH(E)URO, s. m. : séton. V. *curo.*

TCHEUSE, s. f. : cuisse. R. *coxa.*

TCHEŪZÈNE, s. f. : cuisine. R. *coquina.*

D. *Tcheūzignère,* s. f. : cuisinière.

TCHÈVRE, s. f. : chèvre. R. *capra.*

TCHIÉ, v. n. : *cacare.*

D. *Tchiase,* s. f. : excréments de mouche, etc.

TCHIN, s. m. : chien, pièce de bois qui sert à emmancher le soc. *Tchin d'mé :* espèce de squale gris. V. *quin* 1. R. *canis.*

D. *Tchēne,* s. f. : chienne.

Tchiéné, tchièn'té, v. n. : faire ses petits, en parlant d'une chienne.

TCHU, s. m. : *culus. Fère tchu :* reculer. — *Tchu bllan :* motteux (*Motacilla œnanthe*).

D. *Tchulé,* v. n. : reculer. Cf. *culé.*

Tchulote, s. f. : culotte.

Tchuloté, v. a. : culotter.

TCHUNBLLÉ, s. m. : cabriole. V. *cunbllé.*

D. *Tchunblloté,* v. n. : faire des cabrioles.

TCHURE, s. f. : cure. R. *cura.*

D. *Tchuré,* s. m. : curé.

TCHURÉ, v. a. : curer, écurer, vider. R. *curare.*

D. *Tchurāje,* s. m. : curage.

TCHUVE, s. f. : cuve. R. *cupa.*

TÉ, pr. : toi. R. *tē.*

TÉE, s. m. : têt, tesson. R. **testum* (argile).

TÈE, TÈE, exclamation pour appeler les chiens.

TÈGLLÉ, v. n. : avoir des accès de toux. R. **tussiclare.*

*TÉLASPI, s. m. : thlaspi.

TÉLE, s. f. : toile. R. **tēla.*

D. *Télié, tllié, tli* (Bocage), s. m. : tisserand.

T'NI, v. a. : tenir. p. p. *tīn.* R. **tenire.*

D. *Ténue*, s. f. : renouée des oiseaux (*Polygonum aviculare*).

Tέ̌qu(i)é, v. n. : tousser. Cf. *têgllé*. R. **tussicare*.

Tέ̌rf, s. m. : chapeau.

Térέ̌ne, s. f. : pot de terre en forme de tronc de cône renversé, dont on se sert pour mettre le lait, etc., terrine. R. *terra*.

D. *Tériné*, s. m. : 1° petite terrine. 2° nom du *bêlin* à Vierville.

Térinée, s. f. : espèce de flan cuit au four et fait avec du lait et des œufs.

Tériέ̌re, s. f. : tarière. R. *taratrum*.

Térin, s. m. : tarin (*Fringilla spinus*). R. *te(ne)rum*.

Tέ̌rjié, v. n. : tarder. V. *tarjié*.

Tέ̌rjoū, adv. : toujours. R. *trans*+*diurnos*.

Tέ̌rmé, v. n.-a. : prendre terme, convenir, arranger. R. *term(in)are*.

Tέ̌rtoū, a. : tous. R. *trans*+*totos*.

Téruie, s. f. : truie. V. *treue*. R. *troja*.

Tέ̌te, s. f. : tête. *La tête li hōche* : il devient fou. R. *testa*.

D. + *Tête d'āne* : centaurée (*Centaurea nigra* et *nigrescens*).

+ *Tête d'ca* : nom du *Dactylis glomerata*.

Tête d'lou : scabieuse des prés (*Scabiosa succisa*).

Tête d'oriyé : taie d'oreiller.

Têqu(i)ère, s. f. : espèce de capuchon qu'on met sur la tête des chevaux, *licol* pour les vaches.

Têtar, s. m. : arbre dont la tête a été coupée; têtard.

Tété, s. m. : sein. R. a. s. *tite* (mamelle).

D. *Téteū*, *téton*, s. m. : enfant qui aime à teter.

Tétin, s. m. : sein, objet en forme de sein. *Tétin d'souōri* : orpin blanc.

Teūgu(i)é, teūqu(i)é, v. n. : avoir des accès de toux. V. *têqu(i)é*.

Teurd(r)e, v. a. : tordre. p. p. *teūr*. R. *torquere*.

Teurgoule, s. f. : *térinée* (canton de Balleroy). R. *teur*+*goule*.

Teurqu(i)é, v. a. : tordre. R. **torquare*.

D. *Teurque*, s. f. : lien en paille ou en foin tordus, dont on se sert pour attacher quelque chose, conduire un animal, etc.

Teurqué, s. m. : manche de fouet fait de branches de saule tordues et entrelacées.

Teurquéte, s. f. : pain en forme de couronne.

Téyé, v. a. : enlever la partie filamenteuse du chanvre. R. *tilia*.

Tέ̌zi tέ̌zīn, loc. adv. : assez bien, doucement.

Ti : particule formée de la contraction de *t* et de *il* avec chute de l'*l* de ce dernier mot, et employée comme sujet pléonastique et interrogatif de la première personne. *J'iré-ti* : irai-je? Cf. *Rom.* VI, 133.

Tic, s. m. : 1° *id.*; 2° impair. *J'ān é yun d' tic*. R. 1° ag. s. *ticcen* (chevreau); 2° (?).

D. *Ticar,* s. m. animal (vache, veau) qui a un défaut, un *tic,* par exemple celui de brouter les pommiers, de passer d'un herbage dans un autre.

TIGNACHE, s. f. : chevelure épaisse et en désordre. R. *tinea.*

TILE, s. f. : tille (de charpentier). R. n. *telgja* (couper).

TINE, s. f. : espèce de pot de terre à forme évasée. R. *tina.*

D. *Tinéte,* s. f. : petite *tine.*

TĪNTÉ, v. n. : sonner par coups isolés. R. *tinnitare.*

D. *Tīn,* s. m. : coup de cloche isolé. *Lé dĕrgnée tīn.*

Tintréle, s. f. : clochette du carillon de la cathédrale de Bayeux.

Tintouin, s. m. : caprice, manie, coup de tête.

TIŌ, TIŌ : exclamation pour appeler les pourceaux. R. Pour *p'tiō.* Cf. *qu(i)ō.*

TIPONÉ, v. a. : attifer avec recherche. R. n. *typpi,* b. a. *tipp.*

TIRÉ, v. a. : tirer, ôter, traire. *Tir' té d' la :* ôte-toi de là. — *Tiré o ceur :* vomir. R. got. *tairan,* nl. *tēren.*

D. *Tirān,* s. m. pl. : rayons qui environnent le soleil couchant et présagent la pluie.

Tire, s. f. : tendons de la viande, en particulier le ligament cervical.

Tirée, s. f. : écoulement d'une marchandise, chemin.

TONBE, s. f. : nom qu'on donne, à Port-en-Bessin, à une espèce de trigle de couleur grisâtre ou violacée (*Trigla hirundo*) appelée *guédé* à Grancamp.

TOQU(I)É, 1° v. a.-n. : frapper avec la tête, en parlant d'un bélier. *I toque. I va t' toqu(i)é.* — 2° v. n. : monter à la tête, en parlant d'un breuvage spiritueux. R. got. *tēkan,* a. h. a. *zuchōn.*

D. *Tocar,* s. m.-a. : animal qui toque, cidre qui porte à la tête.

TORCHIÉ, v. a. : torcher, essuyer. *S'torchié :* ne rien avoir. R. **tortiare.*

D. *Torchon,* s. m. : *id. Marie torchon :* femme sale et malpropre.

Torchéte, s. f. : torchon de pailles. *Nét come torchéte :* clair, évident.

TORE, s. f. vache stérile. R. *taurus.*

TORÉ, s. m. : 1° taureau; 2° criocère du lis (*Crioceris merdigera*). R. **taurellus.*

TORGNOLE, s. f. : soufflet. V. *touorné.*

TORJOŪ, adv. : toujours. R. *tor* pour *tou* (*totos*) ou *ter*(*trans*), et *joū* (*diurnos*). Cf. *tĕrjoū.*

TORQU(I)É, v. a. : tordre. V. *teurqu(i)é.*

TŌTON, s. m. : trognon de chou. R. (?) *totum.*

D. *Tōtoné,* s. m. : espèce de pomme à cidre.

TOU, a. : tout. *Come tou :* beaucoup. *Il ĕe joli come tou.* R. *totus.*

*TOUCHIÉ, v. a.-n. : 1° toucher. *Touchié l' cāré* ou *cāro* [1]. 2° frapper. *Touche d'su.* Cf. *toqu(i)é.* R. got. *tēkan,* a. h. a. *zuchōn.*

[1] Quand on a la pierre, on va trouver le sorcier, qui pose les mains sur l'endroit malade, en récitant certaines paroles magiques; c'est ce qui s'appelle *touch(i)é l' cāré.*

Touěno, s. m. : diminutif d'Antoine.

D. *Touěnon, touěnéte,* s. f. : abréviation d'Antoinette.

Touin, s. m. : saligaud, surnom donné, dans les cantons d'Isigny et de Trévières, aux habitants de la Manche. Cf. *pétouin.*

Touné, s. m. : tonneau. R. **tonellus.*

Tounère, s. m. : tonnerre. R. *tonitru.*

Touō, s. f. : toux. R. *tussis.*

D. *Touōsé,* v. n. : tousser.

Touōsāyé, v. n. : tousser de temps à autre.

Touōsoté, v. n. : avoir une toux faible, mais fréquente.

Touo, touōr, s. f. : tour. R. *turris.*

Touōné, v. n. : tourner, aller de côté et d'autre, rôder. R. *tornare.*

D. *Touōgné,* v. n. : rôder, perdre son temps à flâner.

Touōgné, touōnoū, s. m. : rôdeur, flâneur.

Touō(r)nīrése, s. f. : flâneuse, rôdeuse.

Touorman, s. m. : tourment, importun. R. *tormentum.*

D. *Touormanté,* v. n. : tourmenter.

Touorné, v. a. : tourner. Cf. *touōné.* R. *tornare.*

D. *Touōr, touo,* s. m. : tour.

Touornée, s. f. : tournée.

Touornéte, s. f. : espèce de spatule en bois ou en fer qui sert à tourner la *galéte.*

Touorneū, touornoū; s. m. : tourneur, +rouet.

Touorn'rése, s. f. : tourneuse, qui tourne. Nom d'une des fosses du *Sousi.*

Touorte, s. f. : tourte, pain de 6 kilogrammes. R. *torta.*

D. *Touorté,* s. m. : tourteau, reste d'une tourte. Cf. *canté.*

Touortérèle, s. f. : tourterelle. R. **turturella.*

Touortiyé, v. n. : tortiller. R. **torticulare.*

*Tou(o)rto, s. m. : crabe. V. *grape franche.* R. *touorte.*

Toupin, s. m. : petite toupie; homme qui est toujours en l'air. R. a. s. *top.*

D. *Toupiné,* v, n. : tourner sur soi-même comme une toupie, rôder de tous côtés [1].

[1] Dans le Bessin on ne fouette pas les *toupies*, on les *fait dire* uniquement à l'aide d'une corde que l'on enroule dessus; cette corde, serrée fortement, par une de ses extrémités, qui est effilée, contre la pointe en fer ou *pignon* de la toupie, est retenue à la main par une espèce d'anneau fait au moyen d'un nœud à l'autre extrémité; quand la corde est enroulée, on passe cet anneau dans le doigt du milieu de la main droite et on *abat, apiéje* ou *apije* la toupie, le pignon contre terre. Il y a, d'ailleurs, trois espèces particulières de jeux de toupie : le *rōn*, le *jib* et la *bijūde.* Pour jouer au *rōn*, on trace deux cercles concentriques, dont l'un a un rayon quadruple ou quintuple de l'autre. Des bords du grand cercle, les joueurs *abattent* leur toupie dans le petit; toute toupie qui tombe en dehors de celui-ci ou ne sort pas du grand cercle est *prise* et placée au centre pour qu'on *apiéje* dessus; elle n'est *délivrée* qu'autant qu'un joueur, en la frappant de sa toupie, la fait sortir du grand *rōn.* On joue au *jib* de la manière suivante. On trace avec le

Touqu(i)é, v. a. : toucher. V. *touchié* et *toqu(i)é.*

Toutōn, s. m. : oncle (terme enfantin).

Tou(ō)zé, v. n. : tondre. p. p. *touzé :* qui a les cheveux coupés ras. R. *tu(n)sare.*

D. *Toūzeū, touōzeū,* s. m. : tondeur.

Trac, s. m. : 1° mauvaise allure du cheval; 2° peur. *Avé l'trac.* R. nl. *trek.* Cf. ang. *track.*

D. **Tracnasé,* v. n. : trotter de travers.

Trachié, v. a. : chercher. *I trache san pin :* il est à la mendicité. R. **tractiare.*

D. *Trachoū,* s. m. : qui cherche. *Trachoū d'pin :* mendiant.

*Trāda, s. m. : prorata. *O trāda.*

Tran, s. m. : pis de la vache. R. Pour *tiran*, v. *tiré.*

Tranbllé, v. n. : trembler. R. **tremulare.*

D. *Tranbllēman, tranbél'man,* s. m. : tremblement, grande quantité. *Y an a un tranbllēman.*

Tranbllērie, s. f. : poltronnerie.

Tranblleū, s. m. : trembleur.

*Tranchié, v. a. : trancher. R. (?) *truncare.*

D. *Tranchée, tranchie,* s. f. : colique.

Tranpé, v. a. : tremper. R. **trempare* pour *temperare.*

D. *Tranpe, tranpée,* s. f. : volée de coups.

Tranpée, tranpéte, s. f. : pain trempé dans du cidre. *Fēre eune tranpéte.*

Trape, s. f. : lignes réunies ensemble (Port). R. a. h. a. *trapo.*

Travāyé, v. n.-a. : travailler. R. **trabaculum.*

D. *Traval,* s. m. : travail.

Travāyan, a. : laborieux.

Travāyoū, s. m. : travailleur.

Travěqué, v. n. : chanceler. R. *trans* + *via.*

† Trédame, s. f. : ancre de salut (à Port d'après Pluquet).

pignon d'une toupie une ligne droite limitée à ses extrémités par deux traits perpendiculaires; on *espéque* en abattant sur cette ligne; la toupie qui est abattue le plus loin est considérée comme *prise* et placée au milieu de la ligne et chaque joueur *apiēje* dessus; celui qui la manque voit sa toupie prise à son tour si le premier vaincu parvient, en enroulant sa corde autour, à l'enlever de terre pendant qu'elle *dit* encore ou est *vivante* et à la recevoir dans sa main; s'il la reçoit vivante, c'est le *jib vivān;* si, au contraire, il la reçoit *morte* ou alors qu'elle ne *dit* plus, c'est le *jib mor.* Voici maintenant en quoi consiste le jeu de *bijude.* On creuse d'abord un *po* ou trou, contre lequel on met un gros caillou, puis d'un *pec* convenu les joueurs jettent leur toupie dans le *po,* comme on le fait au jeu de noix. La toupie qui est la plus éloignée du *po* est *prise,* et on la lance le plus loin possible de la *bijude* ou du *po;* chaque joueur vient alors *abattre* dessus; celui qui la manque doit prendre vivante sa toupie dans la main, puis la poser, toujours vivante, à côté de la *prise,* et, d'un coup de main, choquer celle-ci avec la sienne de manière à rapprocher la première du *po.* La toupie qui meurt avant que le choc ait été donné est mise à la place de la prise. On continue ainsi jusqu'à ce que la dernière prise ait été poussée dans le trou; on l'en retire alors, et chaque joueur, prenant successivement la pierre de la *bijude,* frappe trois fois dessus, afin de la casser.

TRÉE, a. : trois. R. *tres*[1].

TRẼFE, s. m. : trèfle, en particulier le trèfle des prés (*Trifolium pratense*). *P'ti trẽfe :* trèfle blanc (*Trifolium repens*). — *Trẽfe d'Espagne :* trèfle incarnat (*Trifolium incarnatum*). R. *trifolium*.

TRÉMAL, s. m. : tramail. R. *tremaculum*.

TRÉMẼNE (Bocage), s. f. : trèfle des prés (*Trifolium pratense*).

+ TRÉMEUR, s. f. : tremblement, effroi. R. *tremorem*.

TRÉMONE, s. f. : nom de la grosse cloche de la cathédrale de Bayeux. R. *tremere*.

TRẼNÉ, v. a. : traîner, lambiner. R. *train* de *trêre*.

D. *Trên'rie*, s. f. : traînage, lambinerie.

Trênoū, s. m. : traîneur.

Trênache, s. f. : renouée des oiseaux (*Polygonum aviculare*).

TRẼRE, v. a. : traire. R. **tragere*.

D. *Tréte*, s. f. : quantité de lait que donne une vache en une fois.

TRÉSI, v. n. : frémir, tressaillir.

TREUE, TRUE, s. f. : truie, femme sale. *Vieule true*. R. *troja*.

D. *Treūlé*, v. n. : pousser un rot prolongé.

+ *Treūlié*, s. m. : qui *treūle*.

TRẼZE, a. : treize. R. *tredecim*.

D. *Trézé, trêz'lé*, s. m. : tas composé de dix gerbes.

TRẼZON, 1° s. f. : trahison; 2° s. m. : câlin. R. *traditionem*.

D. *Trêzoné*, v. n. : chercher à séduire par de fausses caresses.

TRIĀ, s. m. : embarras.

TRIBOULÉ, a. : se dit des bas mal tirés ou qui retombent sur les talons. R. *tribulare*.

TRICHIÉ, v. a. : tricher. R. m. h. a. *trĕchen*.

D. *Tricheū, trichoū*, s. m. : tricheur.

TRIẼRE, s. m. : tarière. R. *taratrum*.

TRIGNAC, s. m. : ancienne pièce de monnaie de la valeur de douze centimes et demi ou six *blancs*, attribuée à un faux-monnayeur du nom de Trignac; c'était un *sou marqué* portant un C.

TRIPE, s. f. : panse, entrailles d'un animal, femme grosse et sale. *Vieule tripe*. R. ar. *therb* (membrane intestinale).

D. *Tripée*, s. f. : plein la panse, portée d'un animal.

Tripéte, s. f. : petite tripe. *N'pā valé tripéte :* être sans aucune espèce de valeur.

Tripié, s. m. : marchand de tripes.

TRIPIÉ, s. m. : 1° trépied; 2° étoile de mer (Arromanches). R. *tripedem*.

TRIPOQU(I)É, s. m. : brouillon, *tripotier*.

TRONPE, s.-v. f. : erreur. R. *tromper*.

TROTÉ, v. n. : trotter. *Fêre troté :* faire aller. R. **tolutare*.

D. *Trote*, s. f. : distance. *Ya eune bone trote d'ichin*.

Troteū, s. m. : (cheval) trotteur, qui trotte bien. *Eune bone troteūze*.

[1] Au lieu de *trée*, on dit *troie* dans le mot *troie pī* ou *piée :* trépied.

TROUPE, s. f. : troupeau, en particulier de moutons. *I yèe v'nu d'aveuc sa troupe.* R. **troppus* dérivé du got. *thaurp*, nor. *thorp* (village), norv. et suéd. *torp* (foule et troupeau). Cf. *Rom.* I, 490.

TROUS'LÉ, s. m. : bouquet de noix, de cerises, etc. R. c. *trus* (paquet). Cf. n.-ang. *truss*, pr. *trossa.*

TRŪBLLE, s. m. : bêche dont la partie supérieure est en bois. R. **tribulum.*

TRUTÉ, v. n. : se cailler, en parlant du lait. *Lé truté :* lait caillé. R. *tructa* (?).

T'TALEURE, loc. adv. : tout à l'heure.

TU : exclamation de surprise ou de mépris. *Tu! qu'èe qui fé ileu?* Cf. *quin* 3. R. *tu.*

TUÉ (s'), v. r. : perdre son piquant et noircir, en parlant du cidre éventé. R. **tutare.*

*TUILE, s. f. : poêle plate qui sert à faire la galette, etc. V. *tcheule.*

D. *Tuilée,* s. f. : plein la *tuile.*

TUNBÉ, v. n. : tomber. R. n. *tumba.*

D. *Tunbée,* s. f. : chute. *A la tunbée d' la gneu.*

TURLURE, s. f. : refrain habituel, répétition des mêmes choses. *Ch'èe torjoū la même turlure.* Cf. *lure.*

D. *Turluréte,* s. f. : *id. Turluréte é turluro :* espèce de refrain.

TURLUTU, 1° refrain. *Turlutu, capé d'fētu.* 2° s. m. : chose ou être bizarre. *Qué qu'chèe quë s'turlutu la?* R. Onomatopée.

TURNE, s. f. : masure. *Vieule turne :* vieille masure. R. n. *turn* (tour).

TUTÉYÉ, v. a. : tutoyer. *Tu l'tutèe biin.* R. *tu+te.*

U

Ū, s. m. : œil. *Il a ma o-z ū.* R. *oculus.*

*UJÉ̆NE, n. pr. : Eugène. De même on dit avec *u* pour *eu : Urope, Ufrasie,* etc.

*ŪRSÉLÉ̆NE, s. f. : Ursuline.

Ū(s) (Lison), s. m. : porte, *huis. Beurgué l'ū.* R. *ostium.*

USĀJE, s. m. : usage, bonnes manières. *Il a d'l'usāje.* R. **usaticum.*

D. *Usajé, usaji,* a. : usité, accoutumé, qui a du savoir-vivre.

V

VĀ, s. m. : val. R. *vallis.*

VACA, s. m. : jachère. *Tère an vaca :* champ inculte ou en friche. R. (?).

VACĀBON, s. m. : *vagabond*. R. *vagabundus*.

D. *Vacabondé*, v. n. : vagabonder.

VACHICO, s. m. : eau agitée, barbotage. R. Diminutif, formé à l'aide du suffixe *cot*, d'un verbe *vaché* (Cf. v. fr. *vaschier*), dér. de l'ag. s. *vascan* (laver).

D. *Vachicoté*, v. n. : agiter l'eau, barboter.

Vachicotāje, s. m. : action d'agiter l'eau.

VACHO, s. m. : filet à crevettes (Port-en-Bessin). Cf. *bacho*.

*VACHOTE, s. f. : 1° coccinelle ou bête au bon Dieu; 2° nom de l'*Arum vulgare*. V. *vaque*.

VÂLE, s. f. : gaule. R. got. *walus*, fris. *walu* (*id.*).

VALÉ, v. a. : valoir. *Fère valé :* cultiver une terre, faire le métier de laboureur. R. *valēre*.

VAN, s. m. : haleine. *Prande, pèrde van :* reprendre, perdre haleine. R. *ventus*.

VANDE, v. a. : vendre. R. *vendere*.

D. *Vandue*, s. f. : vente.

VANDĚRDI, s. m. : vendredi. R. *Veneris dies*.

VANÉ, s. m. : vanneau. R. **vannellus*.

VANJIÉ, v. a. : venger. R. *vindicare*.

VANT(R)E, s. m. : ventre. *Ête for su san vant(r)e :* être gourmand. R. *ventrum*.

D. *Vantriyōn* (*a*), loc. adv. : à plat ventre.

VANUPI, s. m. : va-nu-pieds, misérable. R. *vade nudos pedes*.

VAQUE, s. f. : vache. R. *vacca*.

D. *Vaquéte*, s. f. : 1° petite vache. 2° nom de l'*Arum vulgare*.

Vaqu'rie, s. f. : vacherie, vaches qui se trouvent dans une ferme.

VĀQUÉE, VĀQUIE, s. f. : soupe trop claire, mets trop cuit et qui s'en va en bouillie. V. *dévrāqu(i)é*.

VARÉ, s. m. : jachère, *guéret*. R. *ver(v)actum*.

D. *Varté*, v. n. : donner un premier labour à un champ.

VARIBO, s. m. : bourbe, boue claire, appelée *varpo*, d'après Decorde, dans le pays de Bray et *varvo* à Cherbourg. R. n. *varra* (eau) ou *varri* (lymphe) + suff. *bo*(*t*).

D. *Varvoté*, v. n. : barboter[1].

VARIVARĀ, loc. adv. : en désordre. *Tou-t ĕe varivarā*.

VAROU, s. m. : loup-garou, garnement. *Bāti come un varou*. R. b. a. *waarwulf*, suéd. *varulf*.

D. *Varouāje*, s. m. : désordre, dégât.

*VASO, s. m. : inférieur, valet. *Jë n'sieū pā san vaso por li obéi*. R. *vassallus*.

[1] Malgré la différence du suffixe, il est impossible de ne pas dériver *varvoté* de *varibo*, auquel il se rattache d'ailleurs par le doublet *varvo;* il me semble difficile également de ne pas identifier *varvoté* et *barboter*, ce qui doit faire, je crois, assigner à ce dernier mot une origine autre que l'étymologie proposée par Diez et Scheler.

VASPASIAN, s. m. : vagabond, garnement.

VATON, s. m. : garrot, levier.

D. *Vatoné*, v. a. : serrer, en la tordant avec un *vaton*, une corde fixée par les deux bouts.

VATRE, s. f. : boue liquide. R. b. a. *water*.

D. *Vatré (s')*, v. r. : se crotter, courir dans la *vatre*. *Com' lĕ v'la vatré :* comme il est couvert de boue[1] !

VAVITE, s. f. : diarrhée. R. *va*+*vite*.

VAYĀN, a. : fort, bien portant. R. *valientem*.

D. *Vayāntize*, s. f. : bravade, vanité. *I l'a fé par vayāntize.*

VÉ, s. m. : gué. *La bĕe dé vé* (Veys). R. *vadum*.

VÉCHE, s. f. : vesce (*Vicia sativa*). R. *vicia*.

D. *Véch'ron*, s. m. : vesce des moissons (*Vicia segetalis*).

VÉE, VIO, s. m. : veau. R. *vitellus*.

1. VĔE, s. f. : voie, chemin. *Tir' té d'ma vĕe.* R. *vĭa*.

2. VĔE, v. a. : voir, fréquenter, faire la cour, saillir. *I la vé :* il lui fait la cour. — *Fère vĕe :* faire saillir (une jument). — pr. subj. : *quë j'vĕche.* — p. p. *veu*. R. *vidēre*.

D. *Véchi, véchin*, adv. : voici.

V'la, adv. : voilà. *Lë v'la d'ja.*

Veue, s. f. : vue. *Il a bouone veue.*

Véyoū, s. m. : possesseur d'un étalon, homme qui fait *vĕe* les juments.

VĔGNE, VĔNE, s. f. : vigne, ajonc. Cf. *vigno*. R. *vinea*.

VÉLE, s. f. : voile. R. **vēla*.

V'LIN, s. m. : venin, crapaud. R. *venenum*.

D. *V'limeū*, a. : venimeux.

V'LŌDÉ, v. a. : battre.

D. *V'lōdée*, s. f. : volée de coups.

V'LOPÉ, v. a. : battre. R. **volutuare*. Cf. *Rom.* V, 187.

D. *V'lopée*, s. f. : volée de coups.

V'LOUSÉ, v. n. : forniquer, avoir des rapports sexuels avec une femme. R. **voluptiare*.

D. *V'louseū*, s. m. : débauché.

VĔNÉ, v. n. : vesser. R. **vissinare* (?).

D. *Vĕne*, s. f. : vesse. *Vĕne d'lou :* agaric du genre *Lycoperdon*.

Vĕneū, s. m. : qui vesse.

Vénéte, s. f. : peur, diarrhée.

V'nase, a. : mou.

V'NÉLE, s. f. : ruelle. *La v'néle du lié.* R. **venella*, dim. de *vena*.

V'NI, v. n. : venir, croître. *La s'mène qui viin :* la semaine prochaine. *Vi t'an :* viens t'en. R. *venīre*.

D. *V'nān*, a. : qui croît bien. *Il ée biin v'nān.*

Vĕnue, v'nue, s. f. : croissance, qualité. *D'eune béle vĕnue.*

VÉPE, VĔPRE, s. m. : guêpe. R. *vespa*.

[1] N'y a-t-il pas lieu de rattacher à ce mot, avec lequel il a la plus grande analogie de sens, le mot *vautrer*, dont l'étymologie est obscure ?

VÉPRÉE, s. f. : soirée. R. *vesper*.

1. VÉR, adv. : voire, vraiment! R. *vērus*.

2. VÉR, a. : vert. — s. m. : *vĕr d'po(u)mié* : gui. R. *viridis*.

D. *Vĕrdi*, v. n. : verdir.

Vĕrdri, s. f. : bruant (*Loxia chloris* ou *Emberiza citrinella*).

Vĕrgu(i)é, s. m. : *id.*

3. VÉR, s. m. : ver. R. *vermis*.

D. *Véro*, s. m. : ver, petit ver. *Nu come un véro.*

Vérin, s. m. : petite vive (*Trachinus vipera*). Asnelles.

Vĕrmée, s. f. : vers qui servent d'appât, chasse aux vers. *Alé à la vĕrmée.*

Vĕrmĕne, s. f. : vermine, rats et souris.

VÉRDĪ, adv. : patatras. R. Onom. ou a. *wer da*.

VÉRDÉ, v. a. : fustiger. R. (?) **virgidare* de *virga*.

D. *Vĕrdée*, s. f. : bastonnade, coups de verges.

Vĕrdāyé, v. a. : chasser avec un fouet.

Vĕrdoné, v. a. : battre, fouetter.

VÉRGANGU(I)É, s. m. : petit houx (*Ruscus aculeatus*). R. **virgandarius* de *virga*.

VÉRGONDÉ, v. a. : gronder. R. **verecundare*.

VÉRGUE, s. f. : verge. *Vergue a fllée :* manche de fléau. R. *virga*.

D. **Vĕrjée*, **vĕrjie*, s. f. : mesure de quarante perches carrées.

VÉRINE, VÉRĔNE, s. f. : verre de montre, vitrine. R. **vitrina*.

VÉRLOPE, s. f. : varlope, rabot. R. nl. *worloop*.

D. *Vĕrlopé*, v. a.-n. : varloper, raboter.

VÉROQUĔNE, s. m. : gué de l'Aure, près Bayeux. R. Pour *vé o quĕne* (*vadum apud *casnum*).

VÉRTO, s. m. : morceau de bois qui sert à boucher le trou où l'on met la chantepleure. R. *vertere*. Cf. *vertet* (Drôme) : cône en fer ou en laiton.

VÉRVÉTE, s. f. : enfant vif et espiègle. R. nl. *werf* (action). Cf. n. *verpa*, ag. s. *veorpan* (jeter).

VÉSE, s. f. : vent, peur. *Vése d'lou :* champignon du genre *Lycoperdon*. R. subst. verb. de *vesser* (*visire*). Cf. **visium*, a. *fiest*, nl. *veest*, ang. *fizz*.

D. *Vésar*, s. m. : peureux, poltron.

VÉSIĪ[1], s. m. pl. : vases, vaisseaux. R. *vascellum*.

D. *Vésélié*, s. m. : râtelier où l'on suspend la vaisselle.

VÉSIÉ, v. n. : former des cloches ou des pustules, se boursoufler. R. *vissica*.

VESTE, s. f. : veste, correction. *An avé su la veste :* être battu. R. *vestis*.

D. *Vestée*, s. f. : volée de coups.

Vestoné, v. a. : battre.

[1] Le singulier serait *vésé*, et il existe sans doute ou a existé; mais je ne l'ai pas entendu dans le Bessin.

Vestonée, s. f. : volée de coups.

VÉTI, v. a. : vêtir. p. p. *vêtu*. *Un p'ti vêtu, un vêtu d'sèe :* un (petit) cochon. R. *vestire*.

VÉTURE, s. f. : voiture. R. *vectura*.

VEULE, a. : grêle, étiolé. R. *vola*.

VÉYÉ, v. n. : veiller. R. *vigilare*.

D. *Véle*, s. f. : veille. *La survéle :* l'avant-veille.

Véyatif, a. : vigilant.

Véyeū, véyoū, s. m. : veilleur.

Véyie, s. f. : veillée.

Véyon, s. m. : pâte faite d'argile et de foin, dont on enveloppe les jeunes greffes.

Véyoné, v. a. : entourer les greffes d'un *véyon*.

Véyie, s. f. : liseron des champs et des haies (*Convolvulus arvensis* et *sepium*)[1].

VÉZIN, s. m. : voisin. R. *vīcīnus*.

D. *Vēzināje*, s. m. : voisinage.

Vēziné, v. n. : voisiner, avoir des rapports de voisinage.

VÉZÉE, s. f. : vif désir.

VÉZON, 1° s. f. : femme dissolue. *Vieule vézon*. 2° s. m.-f. : celui ou celle qui s'agite sans objet. R. **vesonem* (putois), dér. de l'ag. s. *vesle*, a. *wiesel*.

D. *Vézoné*, v. n. : s'agiter pour ne rien faire.

VI, s. m. : gui (*Viscum album*). R. *viscum*.

VIĀJE, s. m. : voyage, fois. *I l' j'ra an un viāje*. R. *viaticum*.

† VIAR, s. m. : harle huppé (*Mergus serrator*).

† VICO, s. m. : bécasse. R. ag. s. *vudcoc*, ang. *woodcock*. Cf. a. h. a. *vitu* (bois) et a. fr. *vitecoq*.

VIÉDĀZE, s. m. : nigaud. R. *vectis asini*.

VIĒR, s. m. : pétrel (*Procellaria puffinus*).

VIÉTE, s. f. : ruelle. R. **vietta*.

VIEŪ, VIEUL, a. : vieux, vieil. R. *vetulus*.

D. *Vieūyar*, s. m. : vieillard.

Vieūyése, s. f. : vieillesse.

Vieūyi, v. n. : vieillir.

Vieūyo, s. m.-a. : vieillot.

Vieūyote, s. f. : grosse meule de foin. L'*ondin*, après avoir été *épandu*, se ramasse en *cabo ;* après une seconde *étante*, on fait les *grō cabō* ou les *p'tī batar ;* quand le foin est presque sec, on le met en *grō batar*, puis en *vieūyote* ou *mulōn*, après quoi on le *botéle*.

1. VIGNO, s. m. : ajonc (*Ulex europæus*). R. Dim. de *vigne* (*vinea*).

[1] Bien que l'*e* de ce mot soit long, je ne crois pas qu'on doive le distinguer du vocable *véyie*. Son origine s'explique en ce que le liseron, s'enroulant autour des plantes, veille en quelque sorte sur elles. L'origine du mot *véyon* s'explique d'une manière analogue.

D. *Vigné*, s. m. : lande couverte d'ajonc.

2. VIGNO, VIGNEU, s. m. : nom du *calin* ou *gogin* (*Turbo littoralis*) à Isigny et à Caen.

VIGNON, s. m. : 1° canard siffleur (*Anas penelope*).

VIJE, s. f. : besace en toile d'écolier.

D. *Vijéte*, s. f. : petite *vije*.

VILANÉ, v. a. : maltraiter. R. *villanus*.

VINBÉRQUIN, s. m. : vilebrequin. R. b. a. *winboreken*.

VINBLLÉ, s. m. : tarière. R. **vimbrare* (*Rom.* III, 149). Cf. ang. *wimble*, a. nl. *wimpel*.

VIO, s. m. : veau. V. *vée*.

D. *Viōlé*, v. n. : faire un veau.

VIOLONEŪ, s. m. : joueur de violon.

VIONDÉ, v. n. : bourdonner, en parlant d'un sabot et en général de tout corps qui tourne rapidement sur lui-même. Cf. *vrondé*. R. Onomatopée.

VIO(R)NE, s. f. : clématite (*Clematis vitalba*). R. *viburnum*.

D. *Vioné*, 1° v. a. : donner une volée de coups. 2° v. n. : bourdonner, par suite de la confusion de ce mot avec *viondé* ou de la chute du *d* de *viondé*.

Vionée, s. f. : volée de coups.

VĪPÉ, v. n. : pousser un cri perçant. R. m. h. a. *wisp(el)n*.

D. *Vīpar*, s. m. : criard.

VIPIYON, s. m. : goupillon. R. nl. *kwispel*.

VIQUÉ, s. m. : guichet, partie mobile du fond d'un tonneau. R. n. *vik* (coin). Cf. ang. *wicket*.

VIRÉ, s. m. : petit corps demi-sphérique ou conique et garni de plumes sur le pourtour de sa circonférence, qu'on lance avec la *raquéte*, volant. R. *vipera*. Cf. Diez, *Etym. Wörterbuch*, s. v. *vira*.

VIRLI, s. m. : petite vive (*Trachinus vipera*). Cf. *vérin*. R. *id.* + *li*. Cf. *pirli*.

VIROUSÉ, 1° v. a. : lancer, faire jaillir; 2° v. n. : jaillir, avoir la diarrhée. R. *vibrare*. Cf. *Rom.* V, 187.

D. *Virouse*, s. f. : diarrhée.

VIS, s. m. : vis. R. *vitis*.

VITOUÉRE, s. m. : source qui coule seulement en hiver.

VIVÉ, s. m. : gui. Cf. *vi*. R. *vivus*.

VO, pr. : vous. *D'aveuc vo*. R. *vos*.

VŌBAR, + VŌBOUÉRE, s. f. : espèce de varech du genre *laminaire*.

VOLÉ, s. m. : ruban. R. *volare*.

D. *Voléte*, s. f. : coiffure de femme à ailes flottantes.

VOSTÉ, v. n. : aller, courir de côté et d'autre. *I l'a fé vosté*.

VOTE, pr. : votre. *L'vōte* : le vôtre. R. *vestrum*.

VOTÉ, VOUSÉYÉ, v. a. : ne pas tutoyer. R. *vos*.

VOULANTÉ, s. f. : volonté. R. *voluntatem*.

VOULÉ, v. a. : vouloir. R. **volēre*.

VRA (Port-en-Bessin), s. m. : labre tacheté (*Labrus maculatus*). Cf. *vrac*.

VRAC, VRA, s. m. : varech du genre *fucus*, choses en désordre. *J'té an vrac*. R. ag. s. *vrac*, a. *wrack*.

VRÂQUIE, s. f. : soupe trop claire. V. *vāquie*.

1. VRÉ, s. m. : petite espèce de varech du genre *chondrus*, etc. R. a. *wrack*.

2. VRÉ, a. : vrai. *Vré da* : oui-da. R. *veracus*.

† VRONDE, s. f. : fronde. R. *funda*.

D. *Vrondé*, v. n. : produire un bruit analogue à celui d'une pierre que l'on lance, bourdonner.

VROUSTE, int. : exclamation qui indique le départ, l'éloignement subit. *Vrouste! lë v'la parti*. R. (?) h. *voorts* (plus loin).

D. *Vrousté*, v. n. : courir çà et là.

Y

YÂN, adv. : dedans. *L'bllé ëe yān* : la récolte est en grange. R. *intus*.

YĚBE, s. m. : yèble (*Sambucus ebulus*). R. *ĕbulus*.

YÉLE, pr. : elle (employé comme attribut). *Ch'ëe yéle*. R. *illa*.

YĚRE, s. m. : lierre (*Hedera helix*). V. *liëru*. R. **hĕderus*.

YEŪ, pr. pl. : eux. R. *illos*.

YEUNE, pr. : une (employé comme pronom). *Yan a yeune, mëe eune seule*. R. *una*.

YO, s. f. : eau, pluie. R. *aqua*.

YOU, adv. : où? R. *ubi*.

YUN, pr. : un (non suivi d'un autre mot). *In' n'a veu yun, mëe un seul*. R. *unus*.

Z

ZIGUÉ, ZINGUÉ, v. a. : lancer de l'eau avec une seringue.

ZIG'ZONÉ, v. n. : faire des zigzags.

ZOZO, s. m. : niais, badaud. R. *sot* + *sot*.

C. JORET.

ADDENDA.

AJÉ, s. m. : ... 4° ce qu'on donne ou obtient pour « faire la bonne mesure ».

AN, prép. : a. *An même* : à même. R. *ad*, avec nasalisation de *a*.

AN'LÉ, v. a. : passer des anneaux ou de petits crochets dans le grouin d'un porc pour l'empêcher de fouir la terre. R. *annellus*.

ANTANTIF, a. : attentif. R. **attentivus*.

APIJIÉ, v. a. : abattre une toupie. V. *apiĕjé*, dont ce mot n'est qu'une modification.

ARJUÉ, v. n. : endêver. *Fĕre arjué*. Cf. *ĕrjué* et *r'jué*.

ATĔRJIÉ (s'), v. r. : s'attarder. R. *a*+*tĕrjié*.

AVĔNÉ, v. a. : engraisser avec de l'avoine. R. *avĕne*.

BAOUR, s. m. : lourdaud. R. (?) pour *balourd*.

BĀTEURE, s. f. : bas-fond, endroit marécageux. R. Corruption probable de *pâture*, sous l'influence de l'idée d'endroit *bas*.

BĔG'VĔCHIÉ, v. a. : mettre sens dessus dessous. V. *béqu' vĕchié*. R. *bis*+*caput*.

B'VĀYÉ, v. n. : passer son temps à boire. R. **bibaculare*.

BOUJU, a. : ventru. R. *bouje*.

BRŌTIYÉ, v. a. : broutiller. R. *brōté*.

CABOCHIÉ, v. a. : frapper sur la tête ou *caboche*. R. *caboche*.

D. *Cabochar*, s. m. : entêté.

CALVASE, s. f. : femme grande et maigre. *Grande calvase*.

CATUNÉ (s'), v. r. : ... 2° se couvrir, en parlant du temps.

CAMĀYÉ, v. a. : frapper, faire du bruit. R. *ca* (*caput*) + *ma*(*i*)*lle* (*macula*).

D. *Camāyée*, *camāyie*, s. f. : volée de coups.

+*CH'NĀYÉ, v. a. : frapper à coups de fouet. R. *canis*.

D. +**Ch'nāyée*, *ch'nāyie*, s. f. : volée de coups de fouet.

CHUQUIĔRE, CHUQU'TIĔRE, s. f. : pépinière, plant de choux, etc. R. *chuque*.

COLTAR, s. m. : goudron. R. ang. *tar*, nl. *tär* (goudron).

CŌV'SOUŌRI, s. f. : chauve-souris. R. *calva*(*m*) *soricem*. Cf. *cōque-souōri*.

DÉSÉLTÉ, v. a. : enlever les pennes de l'aile. pp. : dont l'aile a été brisée. R. *dis*+*ala*.

ÉCRÉVICHE, s. f. : écrevisse. R. *é*+*creviche* (a. h. a. *krepazo*).

ÉMOULEŪ, s. m. : rémouleur. R. *ex*+**molare*.

ESPÉQUÉ, v. n. : mesurer la distance du *pec* à la *galoche*, etc. ou réciproquement, pour savoir à qui jouera le premier. R. *es*+ *péqu*(*i*)*é*.

Fésié, s. m. : fesses. R. *fesse*.

Fil'rése, s. f. : jouet composé d'une petite baguette en bois fixée dans une pomme et qui traverse un noyau d'abricot évidé, que l'on fait tourner au moyen d'une ficelle. R. *filum*.

Frinée, s. f. : pain émietté dans du lait.

Gā, s. m. : . . . . . 2° oie mâle (Formigny). V. *gar*. R. nor. *gassi*[1].

Gālu, s. m. : louche, benêt, nigaud. *Qué gālu qu'ch'ée!* R. *gā+lu* (*luscus* : louche).

Gante, s. f. : jante. R. *camitem*.

Gardin . . . . . R. got. *gards*, nor. *gardhr*. Cf. ang. *yard*.

Gorju, a. : qui a une grosse gorge. R. *gurgitem*.

Gouāpé, ... R. ag. s. *vapul* (écume), it. *guappo*, com. *vap* (vain), esp. pg. *guapo* (hardi). Cf. Diez, *Etym. Wœrt.*, I, 228.

Gouse, s. : mot usité dans le juron *non dé gouse*.

Horfi, s. m. : orphie[2]. R. ag. s. *hornfisc*, nl. *horenvisc*, a. *hornfisch*.

Housiā, s. m. pl. : . . . . . espèce de longues guêtres ou de jambières en coutil.

+Jéb(l)e, s. m. : gale des chats.

Labi, s. m. : 1° embarras; 2° bavardage.

Lieuvre (Lison), s. m. : lièvre. R. *leporem*.

Lu, s. m. : nom à Arromanches de l'espèce de gade appelée *colin* à Port. R. *lucius*.

Mée, cj. : . . . . . *Mée quë :* lorsque.

Mérchin (Lison), s. m. : médecin. R. **medicinus*.

Mérchéne (*ibid.*), s. f. : médecine. R. *medicina*.

Métō, s. m. : barrette ou demi-hectolitre.

*Mijōdé, v. n. : dorloter.

D. **Mijōd'rie*, s. f. : caresses, petits soins.

Nachu, gnachu, a. : veau, etc., dont la lèvre supérieure ou inférieure est proéminente. Cf. *bécu*. R. *natica*.

Néyé, v. a. : noyer. Cf. *gné*. R. **necare*.

Panchéte, s. f. : tripes de mouton. V. *panche*.

Pescāle, s. m. : mauvais petit poisson. R. **piscacula*.

Rouézōn (Condé-sur-Seulles), s. f. pl. : l'Ascension. R. *Rogationes*.

Trézangue, s. f. : réunion de *tréziā*.

[1] L'identité de son est, je crois, un indice que *gā*, oie, et *gā*, gars, garçon, ont la même origine; cette manière de voir trouve sa confirmation dans ce fait que le nor. *gassi* signifie lui aussi à la fois oie mâle et «a noisy fellow». Cf. Vigf. *An icelandic english dictionary*, s. v.

[2] *L'horfi viin-t an avri.* Ce mot, aspiré dans le Bessin, ne l'est pas à Caen, où l'on dit *de l'orfi*, tandis qu'à Bayeux on crie *du horfi*. Il faut donc effacer la forme *orfi* du dictionnaire et la remplacer par celle-ci. Cf. *Rom.* IX, 125.

NOTES MYTHOLOGIQUES.

I. — PYGMÉE, PYGMALION.

Le dictionnaire de Pape donne du mot *Pygmalion* l'étymologie suivante : *Faust, d. i., Künstler mit seiner Hand.* Ce nom serait donc une allusion à l'histoire de la statue de Pygmalion. On sent tout d'abord combien cette explication, qui fait venir le nom de Pygmalion du grec *πυγμή* « poing », est artificielle. Ce n'est pas ainsi que se forment les noms propres.

En réalité, le nom de Pygmalion est un nom sémitique, composé à l'aide de la racine 𐤐𐤏𐤌 (*paʿam*) qui signifie le pas. M. Renan a étudié, conjointement avec M. Léon Renier, les noms de cette famille, qui sont assez fréquents sur les inscriptions latines d'Afrique[1]. C'est ainsi que Namphamo, en phénicien 𐤍𐤏𐤌𐤐𐤏𐤌 (*Naʿam Phaʿam*), est traduit, dans saint Augustin, par *Boni Pedis homo*[2]; c'est le nom latin *Calipodius*[3]. Pygmalion rentre dans la même catégorie; avec cette différence, que ce n'est pas un homme, mais un personnage mythologique. A cette différence, il faut peut-être en joindre une autre plus considérable encore et qui s'y rattache : la racine *Paʿam* ne joue pas ici le rôle de nom commun, c'est le nom propre du dieu Pygmée.

Le caractère mythologique de Pygmalion ressort avec évidence des différents traits de son histoire. L'antiquité nous a transmis le souvenir de deux personnages du nom de Pygmalion, dont les aventures se rattachent à deux localités différentes. Le premier est Pygmalion, roi de Tyr et frère de Didon. Son histoire est connue par le récit de Virgile[4], mais elle est rapportée avec plus de détails encore par Justin[5]. Cet auteur nous raconte que Mutgo, roi de Tyr, mourut, laissant comme héritiers Pygmalion et Elissa

[1] L. Renier, *Mélanges d'épigraphie*, XIII, p. 273 et suiv.

[2] S. August. *Ad Maxim. Madaur.*, epist. XVIII, t. II, p. 22.

[3] Peut-être faut-il joindre aux exemples qu'il a cités un nom que l'on trouve, non plus en Afrique, mais en Sardaigne, celui du beau-père du fameux chanteur Tigellus, Phamea, que M. Charles Nisard a récemment remis en lumière.

[4] *Enéide*, l. I, v. 347 et suiv.

[5] *Hist. Philippic.*, l. VIII, c. IV.

(Didon). Le peuple donna la couronne à Pygmalion, qui était encore enfant. Elissa, de son côté, ayant épousé son oncle Acerbas, prêtre d'Hercule, Pygmalion le mit à mort pour s'emparer des richesses d'Elissa. Celle-ci s'enfuit dans l'île de Chypre, où elle trouva un appui auprès du prêtre de Jupiter. Pygmalion voulait l'y poursuivre, lorsqu'un ordre des dieux vint lui interdire de faire la guerre à sa sœur.

Eustathe, dans son commentaire sur Dionysios Périégétès, au vers 195, fait le même récit, avec une variante qui n'est pas sans importance. D'après lui, Pygmalion et Didon étaient enfants de Belus; nous donnons ici le texte même d'Eustathe, qui est intéressant à plus d'un égard : *Διδὼ ἡ τοῦ Πυγμαλίωνος ἀδελφὴ, Ἀγήνορος θυγάτηρ ἢ Βήλου βασιλέως Τυρίων, ἡ καὶ Ἔλισσα καλουμένη καὶ Ἄνα, Συγχαίῳ γενομένη γυνὴ ἀνδρὶ Φοίνικι, Τύρον ᾤκει.*

La même légende est également reproduite par Silius Italicus, au commencement du livre I[er] du *de Bello punico :*

> Stant marmore mœstæ
> Effigies, Belusque parens, omnisque nepotum
> A Belo series : stat gloria gentis Agenor :
> Et qui longa dedit terris cognomina Phœnix.

Plusieurs choses sont à remarquer dans ces différents récits : D'abord, c'est que Pygmalion est étroitement associé au cycle mythologique dans lequel figurent Didon, Sichée, et plus tard Enée et Ascagne. Le caractère divin de Didon (Elissa ou Anna) est hors de doute ; nous renvoyons pour la démonstration de ce fait à Movers[1]; il implique donc aussi la divinité de Pygmalion. Pour Eustathe et Silius Italicus même, Pygmalion est fils de Belus.

On remarquera en outre que, d'après le récit de Justin, il est encore enfant lorsqu'il reçoit la couronne. Tous les auteurs, enfin, relèvent également les grandes richesses de Pygmalion et sa cupidité. Il faudrait encore noter ses rapports avec Sichée, *Συγχαῖος* d'après Eustathe, qui meurt, comme Adonis, tué à la chasse; mais le caractère de cet autre héros est lui-même trop obscur, pour que nous puissions en tirer dès à présent de conséquences relatives à Pygmalion. Nous le mentionnons seulement pour ne pas être accusé de l'avoir omis. Un dernier trait que nous signalerons en finissant, c'est la facilité avec laquelle le mythe de Pygmalion, de la côte de Phénicie, tend à passer à l'île de Chypre.

Le mythe cypriote est d'un tout autre ordre que celui de la côte

[1] *Die Phönizier*, t. I, p. 609 et suiv.

de Phénicie. Il nous est raconté par Ovide, dans ses *Métamorphoses*[1], dont on peut rapprocher le récit d'Asclepiade et de Neanthes[2], et celui d'Apollodore[3].

D'après Ovide, Pygmalion, fils de Cilix et petit-fils d'Agénor, roi de Chypre, fit une statue de jeune fille en ivoire, si belle, qu'il s'en éprit. Ovide nous fait assister à la naissance de cette passion :

Saepe manus operi tentantes admovet, an sit
Corpus an illud ebur, nec ebur tamen esse fatetur.
Oscula dat, reddique putat, loquiturque tenetque.

Enfin, vaincu par la passion, Pygmalion supplie Vénus de donner la vie à l'œuvre de ses mains, et la déesse, touchée de son amour, l'exauce; et, ajoute Ovide, c'est de leur union que naquit Paphos, de qui l'île a tiré son nom. Apollodore, il est vrai, ne connaît pas ce détail, et il fait fonder Paphos par Cinyras, un roi de Syrie qui vient s'établir à Chypre; mais celui-ci à son tour s'allie à la fille de Pygmalion, qu'Apollodore appelle Metharme, et c'est de leur union que naît Adonis. Ce récit diffère peu, quant au fond, du précédent; il nous montre le mythe d'Adonis, qui se rattache à Paphos, dans l'île de Chypre, intimement lié à celui de Pygmalion. D'ailleurs, Nonnus ajoute, pour compléter le caractère mythologique de ce dernier, qu'il eut une vie d'une longueur exceptionnelle[4].

En somme, nous avons à faire à des légendes différentes relatives au même personnage mythologique. Pygmalion est un personnage divin, dont le culte était également répandu sur la côte de Phénicie et dans l'île de Chypre, où il avait donné naissance à des mythes différents. Mais ces mythes eux-mêmes ne sont pas sans présenter des traces d'une certaine parenté. Nous avons eu l'occasion de faire remarquer avec quelle facilité le mythe de Pygmalion passait de la côte de Phénicie à l'île de Chypre. Ce fait se trouve confirmé par une tradition, rapportée par Eustathe, et qui fait du Pygmalion tyrien le fils d'Agénor, exactement comme l'était celui de Chypre. On a vu d'autre part quels liens intimes rattachaient le mythe de Pygmalion à celui d'Adonis, dans l'île de Chypre; peut-être ne serait-il pas hors de propos d'en rapprocher le récit de Justin, cité plus haut, qui nous représente le Pygmalion tyrien sous les traits d'un enfant; en mythologie, les détails sont rarement indifférents, et ce sont souvent eux qui nous donnent la clef d'un mythe.

[1] *Métamorph.*, l. X, v. 243 et suiv.
[2] In Porphyr. *de Abst.*, IV, 15.
[3] *Biblioth.*, III, XIV, 3.
[4] *Dionys.*, XXXII, 312.

Voyons si les inscriptions ou les auteurs anciens ne nous apportent rien qui puisse préciser le caractère divin de Pygmalion, et nous expliquer la formation de son nom.

Les inscriptions phéniciennes de Chypre nous font connaître différents princes d'une petite dynastie qui doit avoir régné sur une partie de l'île, au ive siècle avant J. C. Ces rois s'intitulent rois de Citium et d'Idalium, sauf dans une seule inscription, où l'un d'eux prend encore le titre de roi de Tamassus. Nous connaissons deux de ces princes, Melekjaton et Poumjaton. Le père de Melekjaton, Baalram, qui figure également sur ces textes, ne porte pas le titre de roi. Les noms de Melekjaton et de Poumjaton sont d'une formation parfaitement régulière; ce sont des noms théophores, c'est-à-dire des noms dans lesquels entre un nom de dieu. Ils sont composés du verbe *jatan*, qui correspond à l'hébreu *natan* « donner », et d'un nom de divinité. Melekjaton signifie « Melek a donné », Poumjaton « Poum a donné »; c'est le nom français Théodore, avec cette différence, que Théodore est de formation passive, Melekjaton, de formation active.

Le nom de Poumjaton nous révèle donc l'existence d'un dieu Poum, ou plutôt Poumai, car l'examen des textes démontre qu'il faut lire Poumijaton, ou Poumaijaton, par deux *iod*. La démonstration de ce point assez délicat de mythologie cypriote appartient tout entière à M. de Vogüé[1]. Elle a été confirmée depuis par la découverte d'un fragment d'inscription, également publiée par lui au *Journal asiatique*, et qui porte le nom 𐤐𐤌𐤉𐤉𐤕𐤍 écrit tout au long[2]. Nous le donnons en caractères phéniciens pour rendre la chose plus sensible. Ce nom n'est pas étranger à l'histoire. En effet, M. de Vogüé l'a reconnu de la façon la plus judicieuse dans le nom du roi Πύματος, qui régnait à Chypre lors du siège de Tyr par Alexandre. L'altération de la fin du mot ne doit point nous surprendre, elle est tout à fait conforme aux habitudes de transcription grecque.

Peut-être peut-on faire un pas de plus dans la voie si heureusement ouverte par M. de Vogüé. Diodore de Sicile[3] nous a conservé le nom du dernier roi de Citium et d'Idalium; il s'appelait Pygmalion. Diodore nous raconte qu'il conspira avec Antigone de Syrie, et fut déposé par Ptolémée Ier Soter, en 312 avant J. C. Ce roi aurait été, si l'on s'en tient aux textes, le successeur immédiat, ou peu s'en faut, de Poumjaton. Il résulte en effet de l'étude comparée des monnaies et des inscriptions phéniciennes de Chypre, que Poumjaton régna au moins quarante six ans, et que la prise

[1] *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 15, Paris, 1868, in-8°.
[2] *Journ. asiat.*, février-mars-avril 1875, p. 327.
[3] Diod. Sic., XIX, 79.

de Tyr par Alexandre, en l'an 432, tomba entre les années 21 et 37 de son règne. Il aurait donc régné au moins jusqu'en l'an 323, peut-être beaucoup plus longtemps encore.

L'existence d'un roi du nom de Pygmalion n'a rien d'invraisemblable, et n'attaque pas le caractère mythologique du premier Pygmalion. En règle générale, les hommes ne portent pas des noms de dieux ; jamais un homme ne s'appellera Eschmoun, ou Tanit, ou Melquart; c'est pour cette raison que nous hésitons toujours à admettre l'existence d'un roi du nom de Baal, qu'on croit retrouver sur les monnaies de Phénicie. Il en est autrement de ces dieux plus au moins secondaires qui avaient fini par devenir des personnages légendaires, et par s'introduire dans l'histoire; Pygmalion, à l'époque d'Alexandre, était certainement considéré comme un héros historique, et il n'y aurait pas lieu de s'étonner davantage de voir un roi appelé de son nom, que nous ne nous étonnons de voir un roi Persée, bien que le héros grec n'ait jamais rien eu d'historique. Mais on peut se demander si Pygmalion n'est pas une faute de copiste pour Pymjaton, et si nous n'aurions pas affaire à un seul et même personnage[1].

Voici donc, dans l'île de Chypre, un dieu Poumai, en grec Πυμαι (*Pymai*), dont l'existence est bien constatée. Ce dieu n'a-t-il rien à faire avec Pygmalion? Cela serait, à première vue, bien étonnant. Leur assimilation soulève toutefois des objections qu'il nous faut examiner à présent.

A côté de Poumai les inscriptions phéniciennes connaissent un dieu Paʿam. Il est mentionné sur les inscriptions phéniciennes d'Égypte. Parmi les mercenaires au service de Psammatik qui avaient écrit leur nom sur les jambes du colosse d'Ipsamboul, il en est un qui s'appelle 𐤏𐤁𐤃𐤐𐤏𐤌 *Abd-Paʿam*, c'est-à-dire «serviteur du dieu Paam». Ce nom mérite d'autant plus d'attirer notre attention que, tout récemment, M. Renan a retrouvé la forme parallèle *Abdpoumai*, sur la grande inscription de Nicosie (Chypre). Le nom propre qui commence la sixième ligne doit en effet se lire non pas *Abd-Samai*, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais *Abd-Poumai* 𐤏𐤁𐤃𐤐𐤌𐤉.

Personne n'hésitera à reconnaître dans *Paam* le thème qui a formé Pygmalion. Quand nous prononçons Paam, en effet, nous nous ne faisons que suivre l'analogie de la prononciation massorétique, or la vocalisation adoptée par les massorètes, c'est-à-dire par les savants juifs du ve ou du vi^e^ siècle après l'ère chrétienne, est assez artificielle, et représente une prononciation très récente.

[1] M. Cl. Ganneau est arrivé de son côté au même résultat. Voyez l'excellente démonstration qu'il vient de donner de ce point au journal *l'Instruction publique*, 6 mars 1880.

En somme, nous savons de quels éléments se composait le nom du dieu Pa'am, nous ne savons pas d'une façon certaine comment on le prononçait.

On pourrait nous objecter la transcription latine *Namphamo*, qui est assez d'accord avec la prononciation massorétique, et suppose une forme en *a* plutôt qu'en *u* ou en *i*. Sans vouloir nier absolument la valeur de cette objection, nous ferons pourtant remarquer que le grec suit, dans la transcription des noms orientaux, d'autres règles que le latin. Les Grecs rendent en général l'*aïn* par un *gamma*, et, d'autre part, l'*aïn* a une prédilection marquée pour les voyelles sourdes; il est le plus souvent accompagné d'un *o* ou d'un *u*, si bien que les Grecs, quand ils ont créé les voyelles, ont pris l'*aïn* phénicien pour en faire leur *o*. Le mot que nous écrivons Pa'am répondrait, en grec, à une forme Πυγμ (*Pygm*).

Nous restons donc en présence des deux formes *Pygm* et *Pymai*, qui correspondent aux deux noms phéniciens 𐤐𐤏𐤌 et 𐤐𐤌𐤉. On est frappé tout d'abord de la différence d'orthographe de ces deux noms en phénicien. Dans le second, l'*aïn* manque, tandis que le *mem* est suivi d'un *iod* qui ne se retrouve pas dans le premier. Si ces deux noms ne se rencontraient que dans des pays différents, on pourrait admettre qu'ils n'ont rien à faire ensemble. Mais ils figurent tous deux dans le panthéon de l'île de Chypre. Nous y trouvons à côté l'un de l'autre le dieu phénicien *Pymai* et notre héros *Pygmalion*.

C'est encore au grec qu'il faut demander l'explication de cette différence. On a vu plus haut de quelle manière les auteurs grecs ont rendu le nom de Poumjaton. Ils en ont fait *Pymatos*. Mais, à côté de cette forme il en est une autre plus rare, et qui est fort instructive. Si l'on ouvre le glossaire d'Hésychius, on y trouvera, à côté du mot Πύματος, la forme Πύγματος, qu'il traduit par ἔσχατος· ὕσλατος. Le *Thesaurus* d'Henri Estienne (éd. Hase) corrige cette leçon, et la fait suivre des mots : *vitiose pro* Πύματος. Je crois cette correction inutile. L'exemple cité par Hésychius nous prouve l'existence simultanée des deux formes. Il est même probable que le mot se prononçait de même, que le γ fût écrit ou qu'il fût sous-entendu; nous n'avons pas là une consonne absolument distincte, mais un de ces cas de transformation de la nasale très fréquents chez les Grecs, et que M. Louis Havet a étudiés ici même avec beaucoup de finesse.

La même hésitation a dû se produire chez les Grecs pour la transcription du nom de dieu Poumai. Nous en trouvons la preuve dans un autre passage d'Hésychius, déjà cité par M. Halévy (*Mélanges d'épigraphie*, p. 93). On y lit en effet ce qui suit : Πυγμαίων· ὁ Αδωνις παρὰ Κυπρίοις «Pygmaiôn, nom d'Adonis à Chypre».

Le mot *Pygmaiôn* répond très exactement au nom 𐤐𐤂𐤌𐤉 que les inscriptions nous font connaître; la diphtongue *ai* représente le *iod* final, et la présence du *gamma* nous prouve l'existence de la gutturale, que l'on continuait à prononcer, alors même qu'on ne l'écrivait pas. Poumai est donc bien un succédané du dieu Paam, dens lequel l'*aïn* a disparu, sans doute à cause de la terminaison qui, en allongeant le mot, a déplacé l'accent. Il devait se prononcer en réalité Pygmai[1].

Dans quel rappport le nom de Pygmalion est-il avec la forme Pygmaiôn? Il est possible que Pygmalion soit un nom composé. *Eliôn* est, en phénicien comme en hébreu, un des noms de la divinité, il signifie le Très-Haut. On le trouve employé dans ce sens, par exemple, au xive chapitre de la Genèse (v. 18), où Melchisédec est appelé «Prêtre du dieu très haut» כהן אל עליון. Le même nom se retrouve dans Sanchoniaton avec sa traduction grecque. En effet, en tête de la cosmogonie de Byblos, figure un dieu que le compilateur qui a traduit ces anciennes mythologies appelle «Elioun dit aussi le Très-Haut» Ἐλιοῦν (τις) καλούμενος Ὕψιστος (éd. Orelli, p. 24). Il faut se garder de confondre ce nom, qui s'écrit par un *aïn*, avec *El*, le nom servant à désigner Dieu en général, et qui commence par un *aleph*. Peut-être le nom de *Pygmalion* nous offre-t-il une fusion analogue à celle de *El Elioun?* Pourtant tout ce qui précède nous conduit plutôt à voir dans *aliôn* une simple terminaison, et à considérer Pygmaliôn comme une forme parallèle à Pygmaiôn.

Le rapprochement, fait par Hésychius, du dieu Pygmaiôn avec Adonis, jette une nouvelle lumière sur le caractère de Pygmalion. Il confirme la parenté que nous avons cru relever entre le mythe de Pygmalion et le culte d'Adonis, et nous amène à voir dans Pygmalion une des formes du dieu Pygmée ou de l'Adonis cypriote.

Les conclusions auxquelles nous sommes arrivé semblent confirmées par un curieux passage d'Hérodote, qui a souvent été invoqué. Hérodote nous dit, au livre III de ses Histoires, § 37, que Cambyse étant à Memphis entra dans le temple d'Héphaistos, et se moqua grandement de l'image du dieu. Cette image, ajoute l'historien, ressemble beaucoup aux Patèques que les Phéniciens mettent à la proue de leurs vaisseaux. Pour ceux qui n'en ont jamais vu, je vais leur montrer ce que c'est: ils ont l'air de pygmées, *πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησίς ἐστι*. Il ne faut pas tirer de conséquences exagérées d'un rapprochement qui n'est invoqué par

[1] Le nom de *Baal* nous offre l'exemple d'une transformation analogue. Nous le voyons devenir à Palmyre *Bôl*, en grec *βῶλος*, par la chute de l'*aïn*. Je n'aurais qu'à rappeler ici le dieu Ἀγλίβωλος, qui figure sur une des inscriptions palmyréniennes bilingues du Capitole, et le nom de *Matanbol*, assez fréquent sur les inscriptions découvertes par M. de Vogüé.

Hérodote qu'à titre de comparaison. Le seul fait qui en ressorte d'une façon certaine c'est que les images du dieu Phtah ressemblaient aux pygmées. Cette ressemblance est-elle purement fortuite? Je ne le pense pas. Phtah, l'Héphaistos égyptien, et les personnages qui nous ont occupés jusqu'à présent semblent appartenir à un même cycle mythologique, qui part de Phtah pour aboutir, d'un côté à l'Héphaistos grec, de l'autre, en passant par la Phénicie, au dieu Pygmée et au mythe de Pygmalion. Le dieu Phtah est une de ces divinités dont il a été question plus haut et qu'on retrouve également en Égypte et en Phénicie; il joue, dans les théories cosmogoniques sur la création et le débrouillement du chaos, un rôle prépondérant; les textes égyptiens l'appellent «le dieu qui accomplit toutes choses avec art et vérité»; c'est le démiurge. Nous possédons la forme phénicienne de son nom; il s'appelait Ptaḥ, 𐤐𐤕𐤇; sur un des graffiti du colosse d'Ipsamboul, on trouve en effet le nom propre 𐤏𐤁𐤃𐤐𐤕𐤇 *Abd Ptaḥ*, c'est-à-dire «serviteur de Ptaḥ».

On peut même se demander si ce n'est pas le nom de Phtaḥ qui est devenu en grec, par une transcription régulière, Παταίκος? Cette assimilation, qui est séduisante, nécessite, il est vrai, le changement du *het* en *kappa;* mais nous avons des exemples trop certains de la permutation de ces deux lettres pour qu'elle puisse nous arrêter. Sans parler d'un ou deux noms de peuples ou de pays : la Cilicie, en phénicien 𐤇𐤋𐤊𐤉, en grec Κιλικεία, et le nom même de Citium, pour lesquels le doute peut subsister, nous en citerons comme exemple le pronom אנך, *anoki*, dont le pluriel est אנחן, *anahnu.* Mais il en est un exemple plus probant encore, c'est le nom du dieu Harpocrate; ce nom, qui s'écrit en égyptien *Har-pe-hreti*, par deux *het*, est devenu en grec Ἁρποκράτης. Ici, d'ailleurs, le phénicien a suivi l'analogie du grec, et nous trouvons son nom écrit sur la petite statuette de bronze du Musée de Madrid, 𐤇𐤓𐤐𐤊𐤓𐤈𐤊.

Le nom d'Héphaistos se rattache-t-il à la même racine ? Nous ne voudrions pas le nier absolument. Il semble, en tout cas, que le mythe du dieu boîteux, époux de Vénus, se rattache à la conception sémitique du dieu nain que nous venons d'étudier. Les Grecs ont jeté leur poésie sur ses traits difformes, et ils l'ont pré-

[1] Sans doute le Phtah embryon des Égyptiens ne doit pas être confondu avec le dieu Bès, qui est une divinité sémitique. Les différences qui les séparent ont été très justement relevées par M. Heuzey. Phtah est aussi un dieu enfant, ce n'est pas un nain aux formes viriles. Mais il ne faudrait pas exagérer la portée de ces différences. L'histoire d'Adonis nous apprend avec quelle facilité les dieux enfants devenaient des êtres émasculés, ou bien, par une association d'idées naturelle, des hermaphrodites. On ne peut oublier que c'est le pygmée, ce nain aux formes viriles, qui a donné naissance, dans l'île de Chypre, au mythe d'Adonis.

cipité du ciel, pour expliquer sa laideur qu'ils ne pouvaient tolérer dans l'Olympe.

Le mythe de Phtah présente un dernier point de contact avec celui de Pygmalion. Le dieu Phtah n'est pas, comme Vulcain, un simple forgeron; c'est une sorte de démiurge, celui qui accomplit toutes choses avec art et vérité. Ne peut-on pas trouver l'expression poétique de cette idée dans l'histoire de la statue de Pygmalion? Pygmalion, lui aussi, est l'artiste, l'ouvrier divin, qui travaille de ses mains, et il donne à la statue qu'il a façonnée tant de vérité et de ressemblance, qu'on croirait qu'elle vit; lui-même s'y laisse prendre :

> Interea niveum mira feliciter arte
> Sculpit ebur, formamque dedit, qua femina nasci
> Nulla potest; operisque sui concepit amorem.
> Virginis est veræ facies, quam vivere credas,
> Et, si non obstet reverentia, velle moveri.
>
> (Ovid. *Métam.*, l. X, v. 247.)

Il ne faut qu'un *deus ex machina*, qu'un coup de baguette de Vénus, pour lui donner la vie.

Cette transformation récente d'un ancien mythe cosmogonique, sous l'influence de l'esprit grec, n'a rien qui doive nous surprendre. Les Grecs n'ont jamais eu de goût pour la philosophie obscure qui était la base de toutes les religions orientales. Ils ont réduit leurs dieux à des proportions humaines, et transformé les luttes des éléments en combats héroïques. Le génie de l'homme, voilà pour eux le véritable créateur. Il ne serait pas étonnant que, sous l'influence de cette préoccupation, le démiurge ne fût devenu l'artiste par excellence, et qu'au mythe de la naissance du monde ils n'eussent substitué celui de l'homme façonnant la matière à son image, et créant la sculpture, qui était à leurs yeux la plus haute expression de l'art.

Qui sait si le nom de Ptaḥ, qui se rattache à la racine 𐤐𐤕𐤇 «sculpter», a été entièrement étranger à la naissance du mythe de Pygmalion?

En somme, Pape avait bien compris le caractère de Pygmalion, lorsqu'il l'appelait «l'ouvrier de ses mains». Il en a donné une fausse étymologie, trompé, comme tous les Grecs l'ont été, par la ressemblance de son nom avec le grec πυγμή, cette mesure de longueur très usitée, mais d'origine assez obscure, qui était de six doigts plus courte que la coudée. De très bonne heure la confusion a dû se faire dans l'esprit des Grecs; il a dû s'établir des adhérences factices et multiples entre l'Adonis phénicien Pygmaiôn, le dieu nain, et les êtres hauts d'une coudée qu'on appe-

lait du même nom, les pygmées. La confusion était d'autant plus facile que le mot *Pa'am* signifiait, dans les langues sémitiques, à peu près la même chose que le mot Πυγμή en grec.

Quoi qu'il en soit, le nom, comme le mythe de Pygmalion, est d'origine sémitique. Pygmalion est un succédané du dieu *Paam.* Quel était le sens primitif de ce nom divin? Était-ce le dieu d'un pied de haut? Est-ce le pied, c'est-à-dire la trace de Dieu, comme *Schem* signifie le nom de Dieu, *Pene* la face de Dieu par excellence? Nous laissons la question en suspens. En mythologie, la recherche directe des étymologies est presque toujours incertaine; la saine méthode consiste à rapprocher les formes similaires, et à en établir, dans la mesure du possible, la filiation.

II. — SUR LE NOM PROPRE BAAL-MALEAC.

Dans un mémoire que j'ai eu l'honneur d'offrir à la Société de linguistique, j'ai étudié la parenté du personnage divin qui paraît à diverses reprises sur les inscriptions phéniciennes et qui porte le nom soit de *Malac-Baal*, soit de *Malac-Aštoret*, avec l'Ange de Jehovah, le *Maleac-Jehovah.*

Il y a entre ces deux personnages divins, le Malac-Baal et le Maleac-Jehovah, parenté d'idée; tous deux sont des manifestations de la divinité suprême, et leur apparition est intimement liée avec le culte des Bétyles. Ils revêtent le même caractère qu'Hermès chez les Grecs; les cippes sacrés qui en portent le nom, les *Necib-Malac-Baal*, sont de véritables Hermès.

Y a-t-il aussi parenté dans les noms? La ressemblance très grande des mots *Malac* et *Maleac* est très séduisante, et il est difficile d'admettre qu'elle soit purement extérieure.

On est amené à se demander si *Malac-Baal* ne serait pas une forme abrégée de *Maleac-Baal*, et s'il ne faudrait pas placer un *Ange de Baal* et un *Ange d'Astarté* à côté de l'*Ange de Jehovah?* Cette hypothèse serait d'autant plus satisfaisante, que l'Ange de Jehovah joue, chez les Hébreux, le même rôle qu'Hermès chez les Grecs. Comme Hermès, il est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, et, dans un sens plus large, le médiateur. Comme Hermès, il est le Dieu sauveur, le Ζεὺς σωτήρ, de même que Mercure est l'*Ange de Jupiter.*

Cette solution rencontre pourtant deux difficultés, l'une philologique, l'autre historique et philosophique.

Le mot *Malac* et le mot *Maleac* ne viennent pas de la même racine, de telle sorte qu'on est obligé d'admettre, ou que *Malac-Baal* est une façon défectueuse d'écrire *Maleac-Baal*, ce qui souffre quelque difficulté, ou bien qu'il y a eu là un de ces jeux de mots

si fréquents en mythologie, et que le Maleac-Baal, l'Ange de Baal, est devenu Malac-Baal, c'est-à-dire le Roi-Baal.

L'autre difficulté est de l'ordre historique. L'idée d'Ange, cette idée très subtile et spiritualiste, qui existait certainement chez les Hébreux, se retrouve-t-elle chez les Phéniciens? On a cru y répondre dans une certaine mesure en rapprochant du Malac-Baal une déesse qui joue un rôle capital dans l'Afrique carthaginoise, *Tanit-Penê-Baal* «Tanit face de Baal». Cette déesse, comme son nom l'indique, si du moins on admet l'explication qu'en a donnée le premier M. de Saulcy, est une manifestation de la divinité suprême; elle nous prouve donc l'existence, chez les Phéniciens, d'une idée qui se rapproche beaucoup de l'idée d'Ange. D'ailleurs, si, dans certains cas, Tanit était adorée sous la forme d'une pierre sacrée, sur d'autres représentations, elle a des ailes, et elle rentre ainsi dans la catégorie des Anges, parmi lesquels elle occupe le premier rang.

Il y a plus encore : sur l'inscription de Byblos, le roi Yehawmelek prie sa Dame, la Baalat-Gebeil, de lui accorder la grâce des Alonim; elle semble donc servir d'intermédiaire entre les dieux et les hommes.

Toutes ces raisons donnent quelque vraisemblance à l'hypothèse qui fait du Malac-Baal l'Ange de Baal, comme le Maleac-Jehovah est l'Ange de Jéhovah. Il est pourtant une autre explication qui se présente à l'esprit. Peut-être pourrait-on renverser les termes du problème, et se demander si le Maleac-Jehovah n'était pas dans l'origine un Malac-Jehovah, c'est-à-dire un *Moloc-Jehovah*, qui formerait ainsi pendant au *Jehovah-Elohim* que l'on rencontre dans divers passages de la Genèse? La forme Maleac-Jehovah ne serait dès lors qu'une forme dérivée, qui serait née, à une époque postérieure, au sein d'une religion où les idées spiritualistes occupaient une plus large place.

Je n'écarte pas absolument cette explication, tout en inclinant plutôt vers la première. La seule chose qui me semble pouvoir être établie, non pas avec certitude, mais avec quelque probabilité, c'est la parenté du *Malac-Baal* avec le *Maleac-Jehovah*, d'une part, et, de l'autre, avec le dieu auquel on donne communément le nom de *Moloch*. Quelle est celle de ces formes qui a donné naissance aux autres? L'avenir nous l'apprendra.

L'onomastique de Carthage, si riche aujourd'hui, nous fournit un nom qui n'est peut-être pas étranger à cet ordre d'idées. C'est le nom propre *Baal-Maleac*. On le rencontre sur les inscriptions n[os] 966, 1328, 1511, 1627 et 1992 de la collection Sainte-Marie, et sur celle qui porte le n° 30 dans la grammaire de Schröder.

Le nom *Baal-Maleac* est un nom théophore, c'est-à-dire un

nom composé à l'aide d'un nom de dieu. Un grand nombre de noms phéniciens rentrent dans le même cas. La première moitié du mot est très claire; c'est le nom de Baal. La seconde est moins facile à expliquer. La racine en est la même que celle du nom divin *Maleac-Jehovah;* c'est un participe, soit actif, soit passif, du verbe *laac*, qui signifie « envoyer ». La première pensée est d'y voir un participe actif et de traduire : « C'est Baal qui envoie ». Le sens serait assez satisfaisant; mais la formation de ce nom ne serait pas conforme à celle des autres noms phéniciens. On n'emploie pas, en général, dans ce cas, le participe, mais le parfait : *Baal-šillec* « Baal a envoyé », *Aštart-jaton* « Aštoret a donné ». Le participe passif, d'autre part, ne donne rien de satisfaisant.

Peut-être faut-il considérer *Maleac* comme un nom propre et traduire : « Baal est le Maleac », ou bien, en renversant les deux termes : « Le Maleac est Baal ».

Cette traduction est loin d'être certaine, et le nom *Baal-Maleac* reste obscur. Mais la lecture est indiscutable, et il en ressort deux choses : la première, c'est que le mot *Maleac* existait en phénicien; l'autre, c'est que nous l'y trouvons écrit, non pas *Malac*, mais *Maleac*, par un aleph; la première serait donc favorable à l'hypothèse qui a été proposée plus haut; la seconde y serait défavorable.

Faisons remarquer pourtant que, dans le nom composé Malac-Baal, l'accent se trouve reporté tout entier sur le mot Baal; on comprend donc que le mot Maleac, privé de son accent, se soit abrégé. Au contraire, dans Baal-Maleac, l'accent est sur Maleac; il n'y avait donc aucune raison pour l'abréger.

Quoi qu'il en soit, ce nom propre apporte un élément nouveau au problème qu'on a essayé de résoudre.

Ph. Berger.



VARIÉTÉS.

LE GÉNITIF ΤΛΑΣΙΑϜΟ.

Υἱοῦ Τλασίαϝο Μενεκράτεος τόδε σᾶμα.

Tel est le premier vers de l'inscription métrique gravée sur le tombeau du Corcyréen Ménécrate, inscription qui a été publiée, en 1846 par Franz (*Archæolog. Zeitung*, p. 381) et qui est reproduite dans le *Delectus* de Cauer, n° 24, p. 32.

Τλασίαϝο est un génitif dont la forme curieuse, sans autre exemple connu, est de nature à provoquer la controverse. Aufrecht (*Journal de Kuhn*, I, 121) voit dans cette finale ϝο un reste du pronom possessif ὅς pour *σϝός; il serait disposé à étendre son explication aux autres génitifs en ᾱο, rejetant ainsi celle de Bopp, qui leur attribue une formation identique aux génitifs en -οιο pour *-οσjο. L'hypothèse d'Aufrecht n'est guère admissible et n'a, en effet, pas rencontré de nombreux adhérents.

Le philologue Ross (*Jahn's Jahrbücher*, LXIX, 539) ne voit dans le ϝ que ce qu'il appelle un «*punctum diæreseos*, pour diriger la prononciation du lecteur et l'empêcher de contracter en une diphtongue deux voyelles qu'il fallait prononcer séparément.» Je crois que c'est méconnaître la valeur et la nature du digamma que de le réduire à n'être ainsi qu'un signe purement orthographique.

Savelsberg, dans son ouvrage sur le digamma (*De digammo ejusque immutationibus*. Pars I : *De digammo sive vau græco. Aquisgrani*, 1854), page 7, s'autorise de cette forme Τλασίαϝο pour rejeter toute la théorie de Bopp sur la formation du génitif dans les thèmes en α. Il va même plus loin et ne veut plus que l'on rapproche λύκοιο de *vṛkasya*. Ces idées de Savelsberg ont été combattues par Curtius, qui a critiqué son livre dans le *Jahrbücher* de Jahn, LXXI, p. 353 et suiv. Curtius adopte, en effet, l'explication de Bopp, et il cherche à établir contre Savelsberg que Τλασίαϝο ne saurait y porter atteinte. Le digamma, dit-il, n'est nullement primitif. C'est la représentation graphique d'un son indéterminé, d'une sorte d'aspiration, héritage d'un *jod* disparu, qui, lui, était bien primitif. Les Grecs, n'ayant point de signe

particulier pour exprimer ce *jod*, auraient imaginé de se servir pour cela du *Ϝ*, ce son n'ayant pas lui-même de valeur bien définie. On peut donc ramener Τλασίαϝο à Τλασίαjο et le faire ainsi cadrer avec la théorie générale de la formation du génitif.

Pour justifier cet emploi de *Ϝ*=*jod*, Curtius invoque le *ϝότι*, qu'on lit à la ligne 6 de l'inscription locrienne d'Oeanthea (Cauer, *Delectus*, n° 94 A, p. 114). Ὅτι étant pronom relatif, son esprit rude provient, cela est bien connu, d'un ancien *jod*. Ici donc le *Ϝ* tient réellement lieu de *jod*. Et cependant l'exemple de *ϝότι* peut-il vraiment venir à l'appui de l'explication du *Ϝ* comme équivalant à un *jod* dans Τλασίαϝο? Le cas ne me paraît pas tout à fait le même. On peut admettre avec vraisemblance que l'aspiration causée par la chute d'un *jod initial* a pu être indiquée graphiquement par le signe *Ϝ*, d'autant plus que les hésitations dans la transcription de l'esprit rude sont un fait bien connu en épigraphie grecque; mais il n'en saurait être de même dans la forme qui nous occupe. Comment admettre qu'en tombant, le *jod* ait laissé entre les deux voyelles *α* et *ο* dans Τλασία-ο une aspiration assez forte pour qu'on ait éprouvé le besoin de la rendre sensible par un signe quelconque, *Ϝ*, par exemple? Pourquoi, si cela était, le même fait ne se serait-il pas reproduit avec les génitifs en *-οιο*? En admettant qu'il y ait eu à l'origine un *jod* dans cette terminaison de génitif[1], la chute de cette lettre primitive a dû se produire à une époque assez ancienne. En effet, nous n'avons pas un seul exemple de l'intermédiaire *-αιο*, tandis qu'ils abondent pour *-οιο*. Il est donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver dans Τλασίαϝο, transformé par hypothèse en *Τλασίαjο, l'image fidèle d'un prototype indo-européen, lui-même hypothétique, qui se serait ainsi perpétué dans une forme dialectale, unique en son genre (si ce n'est pas une faute du lapicide) et de date relativement récente[2].

Il y a là une question de principe. On peut reprocher à Curtius sa préoccupation trop constante de rattacher toutes les formes dialectales grecques à un type indo-européen; il ne tient pas assez compte de la puissance de l'analogie dans la diversification des formes du langage. Cette critique a déjà été émise par M. Brugman à propos de la forme éolienne *ϝοίδημι* (=οἶδα), dans laquelle,

[1] Ces quelques lignes n'ont, en effet, nullement pour but de discuter la théorie de Bopp sur la formation du génitif dans les thèmes en *α*. Jusqu'à preuve du contraire, on peut la tenir pour tout au moins vraisemblable.

[2] Parmi les inscriptions grecques connues, celle que nous offre le monument de Ménécrate est certainement une des plus anciennes. Les caractères appartiennent au vieil alphabet corinthien et vont de droite à gauche. Mais cette antiquité n'est que relative, et l'on ne peut se refuser à admettre qu'un long espace de temps a dû s'écouler entre la disparition présumée de la forme hypothétique du génitif en *αjο* et l'époque des plus anciennes inscriptions grecques.

suivant son habitude, Curtius voit l'indo-européen *vaidāmi* (Verb. I, 37). M. Brugman a développé sa critique, en discutant la nature de l'analogie et son action sur le langage dans son étude sur la *nasalis sonans* en indo-européen (voy. Curtius, *Studien*, IX, 317, note 33). Il me semble qu'ici nous sommes en présence d'un cas semblable à celui de la forme éolienne qui vient d'être citée. Peut-être aussi, en interrogeant l'analogie, obtiendrons-nous, sinon la solution de la question, du moins une explication présentant une certaine vraisemblance.

Dans la création d'une forme nouvelle, l'analogie procède invariablement par ce qu'on appelle en mathématiques la *quatrième proportionnelle* (voir la Préface que M. L. Havet a mise en tête de sa traduction du *Précis* de Bücheler, p. XIV). Pour prendre un exemple bien connu, nos participes français en *-u* viennent de participes en *-utus*, créés par le latin vulgaire d'après le principe qui vient d'être indiqué. Le participe *valu* suppose un participe latin *valutus;* de même *rompu*, *mordu*, *vendu*, etc. Le point d'appui de cette nouvelle formation se trouve dans les participes latins légitimement terminés en *-utus*, comme, par exemple, *statutus*, et cependant le latin n'en a qu'un nombre très restreint. Il y a là un fait d'analogie qui peut se formuler par la proportion suivante : *statui : statutus = valui : valutus*, ou encore *statui : valui = statutus : valutus*. J'ai choisi, pour poser cette proportion, la forme du parfait, parce qu'elle offre dans ces deux verbes une ressemblance frappante. Or une telle ressemblance, sans être une condition *sine qua non* pour que l'action de l'analogie puisse s'exercer, a cependant une influence considérable comme *cause occasionnelle* de l'analogie.

La proportion telle qu'elle vient d'être posée se trouve dans l'ordre d'après lequel opère le langage dans la création des formes nouvelles; cette création, il ne faut pas l'oublier, est tout à fait inconsciente. Pour nous, lorsque nous cherchons l'origine, la valeur de tel ou tel mot qui nous paraît étrange et que nous croyons, à tort ou à raison, devoir expliquer par l'analogie, la proportion se pose différemment, tout comme en mathématiques on peut renverser les termes d'une proportion sans qu'elle cesse pour cela d'être juste. Lorsque la langue crée une forme par quatrième proportionnelle, la forme nouvelle représente l'x linguistique de la proportion, l'inconnue qui se dégage de la comparaison des autres termes. Dans l'exemple de tout à l'heure, l'x est représenté par *valutus*. Pour nous. le terme x n'est pas inconnu dans un sens : c'est un fait du langage qui nous est donné[1]. Ce que nous

[1] On dira que *valutus* n'est pas un mot latin; cependant nous pouvons dire *a priori* qu'il a existé, sans quoi l'on ne saurait expliquer les formes que nous

avons à faire, ce n'est pas d'en prouver l'existence, c'est de l'expliquer. C'est là que gît la difficulté, l'inconnue à dégager; ainsi, elle ne se trouve pas déplacée; il ne s'agit que de s'entendre sur sa véritable nature. Pour former le second terme du premier rapport, il nous faut reprendre le même mot avec une autre flexion, par exemple, *valui*, première personne du parfait du verbe auquel se rattache *valutus;* nous obtenons ainsi *valutus : valui.* Il ne s'agit plus alors que de trouver un autre rapport entre deux formes analogues à celles qui viennent d'être comparées et de nature à donner une proportion juste, comme, pour ne pas sortir de notre exemple, *statutus : statui.* Aucun des termes n'est à proprement parler inconnu; aussi cette proportion n'est-elle au fond qu'une simple comparaison; c'est une façon claire et commode de formuler un fait d'analogie.

Appliquons maintenant cette formule à l'explication du génitif Τλασίαϝο. Le premier rapport sera Τλασίαϝο : Τλασία. Je prends Τλασία comme forme possible de génitif. En effet, nous lisons au premier vers de l'inscription n° 23 du *Delectus :* Ἀρνιάδᾱ, qui est bien un génitif dorien (Ahrens, *Dial. dor.* p. 225). Pour constituer notre second rapport, je propose de prendre Ἀράθθοιο : Ἀράθθου. Ἀράθθοιο se trouve dans la même inscription n° 23, au second vers. Il n'y a pas d'exemple du génitif Ἀράθθου; mais, dans l'inscription de Ménécrate, nous lisons υἱοῦ au premier vers et δάμοῦ au troisième, ce qui nous autorise à employer la forme Ἀράθθου. Nous obtenons la proportion Τλασίαϝο : Τλασία = Ἀράθθοιο : Ἀράθθου. Maintenant, pour nous placer au point de vue du dialecte corcyréen, au moment de la création de ce génitif, il nous faut retourner la proportion et dire Ἀράθθου : Ἀράθθοιο = Τλασία : Τλασίαϝο. Ce qui, pour abandonner la langue abrégée des mathématiques, signifie ceci : Les Corcyréens (ou peut-être seulement l'auteur de l'inscription de Ménécrate), à la recherche d'une forme poétique ayant un caractère d'archaïsme épique et qui répondît au groupe de génitifs -οιο et -ου, ont formé instinctivement le génitif -ᾱϝο pour les thèmes en α. Pour nous, le génitif Τλασίαϝο sera donc une forme reconstruite après coup par voie d'analogie plutôt que le reste vénérable d'un ancien type indo-européen.

Reste à expliquer pourquoi, dans cette formation analogique, on a choisi de préférence un ϝ, au lieu de dire, par exemple, Τλασίαjο. Il y a en grec des génitifs en -ηϝος (= att. -εως), provenant de thèmes en -ευ-. D'autre part, le cypriote nous offre les formes curieuses du génitif Τιμοχάριϝος et du datif πτόλιϝι (qui

offrent les langues romanes. Donc, par rapport au raisonnement analogique que nous développons maintenant, *valutus* peut être considéré comme un fait acquis.

fait supposer un génitif πλόλιϝος). Ces deux formes ont tout l'air de provenir par analogie des génitifs en -ηϝος. On a détaché de βασιλῆϝος, par exemple, la finale -ϝος, croyant que c'était la caractéristique du génitif, tandis que le ϝ appartient au thème, et on l'a adaptée sans autre forme de procès à des thèmes en ι comme Τιμοχαρι- et πλολι-. Ne se serait-il point par hasard passé quelque chose d'analogue en corcyréen? Il n'y aurait rien d'impossible à ce que telle soit l'origine de notre -ϝο de ΤλασίαϝΟ. De -ϝος on aurait fait ϝο pour deux raisons : 1° parce que ϝος servait de génitif à des thèmes à consonnes, tandis que les thèmes vocaliques, auxquels appartient Τλασία-, n'ont pas au génitif la caractéristique σ; 2° pour obtenir une analogie plus complète avec les génitifs en -οιο.

Émile Baudat.

DT LATIN ET CELTIQUE.

1. — *Sponte.*

Le verbe σπένδω «faire des libations» a anciennement existé dans les langues de l'Italie. De là en ombrien l'expression *mefa spefa*, à laquelle équivaudrait une locution latine *mensa spensa* (sorte de gâteau sur lequel on faisait une libation). De même qu'à côté de σπένδω on a, en grec, σπονδή, nous avons l'*o* en latin dans *spondeo*, qui marquait d'abord la cérémonie sacrée accompagnant les promesses solennelles entre peuples ou particuliers. Un autre dérivé avec *o* c'est le substantif *spons*, dont il reste seulement les deux cas *spontis* et *sponte;* il indiquait une idée analogue à celle qu'exprime la locution française «agir sous les auspices de quelqu'un». Tacite emploie plusieurs fois *sponte* suivi d'un génitif. En parlant de Germanicus : «Acerrime increpuit (Tiberius) quod, contra instituta Augusti, non sponte principis Alexandriam introisset.» (*Ann.*, II, 59.) Virgile, qui aime à employer les mots dans leur sens étymologique, a savamment placé *sponte* dans ces vers (*Æn.*, IV, 340):

> Me si fata meis paterentur ducere vitam
> Auspiciis, et sponte mea componere curas...

Les dérivés français de *sponte* (faire quelque chose spontanément, la génération spontanée), de *sponsus* (époux, dans le sens où le prend notre Code civil) et de *respondeo* (répondre à un discours, à une lettre), nous montrent à leur manière comment la civilisation, née dans les temples, se dépouille peu à peu de son caractère sacré.

M. Bréal.

---

2. — *Sponte.*

Dans la séance de la Société de linguistique qui s'est tenue le 6 mars, M. Bréal a signalé l'identité de la racine du verbe grec *σπένδειν* «faire une libation en l'honneur des dieux» et de la racine du verbe latin *spondeo*. Tout contrat chez nos ancêtres était un acte religieux: c'est ainsi que le vieil irlandais *fiach* «dette», paraît identique au gothique *veih-s* «saint, sacré». D'autre part, il est probable que nos ancêtres, comme aujourd'hui les paysans de nos campagnes, ne pouvaient conclure un marché sans boire quelque liqueur fermentée; il était donc naturel qu'ils fissent aux dieux l'hommage d'un peu de cette liqueur, c'était ce qu'on appelait *σπένδειν*, de là le verbe dérivé *spendeo*, qui appartient à la langue du droit romain.

A la même racine le savant professeur rattache le latin *spontis* (génitif), *sponte* (ablatif), qui serait pour *spond-ti-s*, *spond-te*, au lieu de se rattacher à une racine SPAN comme on l'a supposé jusqu'ici. Cette doctrine m'a semblé d'abord se heurter à une loi de la phonétique italo-celtique, qui veut que *dt* se change en *ss* ou *s*. Le primitif *vid-tu-s* est devenu *visus* en latin, *fiss* en vieil irlandais. Quant à ce qui est de la racine SPOND, cette racine, suivie de suffixes commençant par *t*, a donné *sponsor*, *sponsus*.

M. Lot a objecté que de *file* «poète», génitif *filed*, substantif irlandais, venait le dérivé *fileta* qui se décompose ainsi, *filed-dia-*. L'adjectif *fileta* se trouve dans la préface de l'hymne de Broccan en l'honneur de sainte Brigitte, publié par M. Whitley Stokes, *Goidilica*, 2e édition, p. 137. Mais le thème du substantif *file* est *velet*, comme l'a fort bien établi M. Windisch; quant au suffixe *-dia-*, sa lettre initiale est un *t* et non un *d* comme le croyait Zeuss; ce suffixe n'est autre chose qu'un développement du suffixe indo-européen *ti-*. *Fileta* = *velet-tia-*[1]. De la contraction des deux *t* en un seul, il n'y a rien à conclure pour l'histoire du groupe *dt*. Ce qui est beaucoup plus topique est qu'en latin classique la racine TEND, combinée avec le suffixe *to-*, a donné *portentum*, *ostentum*, *intentus*, *contentus*, à côté d'*extensus*[2]. *Spontis*, pour *spond-ti-s*, peut donc avoir existé en latin à côté de *sponsus* pour *spond-to-s*, dont le sens propre serait: «versé en l'honneur des dieux», et le sens figuré «promis».

H. D'A. DE J.

[1] Les dérivés réunis chez Zeuss, 2e édition, p. 792, l. 15-28, s'expliquent de la même manière.

[2] Corssen, *Kritische Beiträge*, p. 418. On trouve aussi, en latin archaïque, *adgretus*, *egretus* à côté du classique *adgressus*, *egressus*.

3. — *Remarques sur le groupe* DT *en celtique.*

En supposant que dans l'adjectif *fileta* le *t* pouvait représenter *dt*, j'avais dans l'esprit une formation relativement récente : un thème *filed* plus un suffixe avec *t* initial. Zeuss (p. 792, 2ᵉ édit.) a supposé dans des formations analogues des thèmes en *d* qui, comme *filed*, avaient anciennement un *t* final. Il est vrai qu'il ramène le suffixe qui vient s'y ajouter à une forme *dia*.

Quoi qu'il en soit, il est inexact de dire qu'en ancien celtique le groupe *dt* soit toujours devenu *s*, et impossible d'établir une véritable analogie entre le latin et le celtique au point de vue de la transformation de ce groupe de consonnes.

On pourrait d'abord faire remarquer qu'en latin comme en irlandais les exemples sur lesquels on s'appuie pour établir la transformation du groupe *dt* en *s* ont le tort de supposer résolue une question encore discutée, à savoir que les suffixes *su* et *sŏ* doivent être ramenés à des suffixes *tu* et *tŏ*. De plus, en irlandais, dans ce genre de formation on est souvent en présence de formes en *te* qui supposent *tja* = *to*+*ja* (voir Schleicher, § 217, p. 324, 1ʳᵉ édit.).

Si les exemples latins de la transformation de *dt* en *t* sont tous discutables, il y a au moins un exemple évident de la même transformation en irlandais : c'est *rofetar*, 1ʳᵉ personne, et *rofitir*, 3ᵉ personne du prétérit en *t* d'un verbe dont la racine est *vid* (Zeuss, p. 458, 2ᵉ édit.). Il y a eu assimilation sans doute du *t* au *d*, puis remplacement des deux *d* par l'équivalent *t*.

La tendance des Irlandais à transformer *dt* en *t* est manifeste, particulièrement dans les composés de la préposition *ad*, ex. : *atrefea* (*habitabit*) à côté de *adra-threb*. Cette tendance serait même très ancienne, si l'on admet avec Zeuss que le gaulois *atrebates* est composé de *ad* plus la racine *treb*. Les Irlandais semblent donc disposés à traiter *dt* comme ils traitent les deux *dd*. Les deux *dd* sont remplacés par *t*, et cela de fort bonne heure, comme le prouve *cretim* à côté de *credo*.

Au lieu de chercher la solution de la question dans la comparaison du latin et du celte, il vaudrait peut-être mieux commencer par l'étudier chez les Bretons et les Gaëls, on s'exposerait à moins de mécomptes. Si l'on ne considérait que l'irlandais seul, on serait tenté de croire qu'en ancien celtique, non seulement *dt*, mais *tt* devenait *s*, comme en latin dans *passus usus*, par exemple dans *fersaid*, *fuseau*, que M. Stokes ramène à une forme *vert-tati*. Or, à côté de *fersaid*, on trouve une forme bretonne *guirtit*, qui semble prouver qu'à l'époque gadelo-bretonne *tt* ne devenait pas *s* (voir

Stokes, *Old-Breton Glosses*, Calcutta, 1879, p. 4, n° 7), à moins qu'on ne suppose un groupe *gadelo-latin.*

EXPLICATION D'UNE FORME DE LA CONJUGAISON BRITANNIQUE.

Les dialectes britanniques présentent tous une construction verbale fort étrange à première vue, et qu'on n'a pas encore expliquée, sans doute parce qu'on a négligé d'en chercher la solution dans la comparaison des différents dialectes celtiques. Les dialectes britanniques ont à presque tous les temps deux conjugaisons, l'une avec pronom préfixe, l'autre avec pronom suffixe. Lorsque le pronom précède, la particule *a* vient se placer entre lui et le verbe :

Ex. : *me a gar* (breton armoricain) à côté de *caran* «j'aime».

A est bien une particule verbale puisqu'elle accompagne le verbe, mais elle n'emporte avec elle aucune idée de mode et de temps. Elle est absolument inutile aujourd'hui pour le sens, et cependant aucun Breton ne saurait s'en passer. En réfléchissant à cette particularité que *a* a toujours une valeur relative, et ne s'emploie que si le pronom ou l'objet précède le verbe, j'ai été amené à rapprocher cette construction de la construction si commune en ancien irlandais avec double verbe substantif, l'un affirmatif, l'autre relatif.

Au lieu de dire : «Je suis l'apôtre *des nations*,» en ancien irlandais, on disait plutôt : *is me as apstal geinte* «c'est moi qui suis l'apôtre des nations» (Zeuss, p. 913). Zeuss établit par de très nombreux exemples que *is* est affirmatif et *as* relatif.

La construction bretonne a dû être exactement semblable autrefois. Au lieu de dire *me a gar*, on a dû dire *is me a gar* «c'est moi qui aime». *Is* a dû sembler de bonne heure inutile.

On trouve, en écossais des hautes terres, une construction analogue avec *is* et *a*. Le gallois du Livre noir de *Caermarthen* nous en offre d'ailleurs des exemples : *ysceluit a edehoglho* (p. 5) (*Four ancient books of Wales*, Edinburgh, 1868); remplacez *celuit* par un pronom personnel et vous avez la construction actuelle plus complète. *Mi a gwelais* (gallois actuel) est pour *is mi*, ou *i mi a gwelais*. Le pronom *mi* forme une proposition complète, aussi les Gallois, après *a*, emploient-ils le verbe avec pronom suffixe, ce qu'ils n'auraient pu faire sans cela, comme le prouvent les habitudes des autres dialectes celtiques, les Celtes ne suffixant pas le pronom lorsqu'il précède déjà.

Le breton armoricain ne se doutant plus de la valeur relative de l'*a*, ne suffixe jamais le pronom dans ces sortes de constructions. Ce rôle de *i* et de *a*, l'un affirmatif, l'autre relatif, est très cu-

rieux. On a le spectacle de formes à la fois verbales et affirmatives, verbales et relatives. De plus *i* et *a* ne se trouvent pas seulement dans ce qu'on appelle le verbe substantif, on les retrouve dans des particules verbales, *yd, yr, y* (gallois), et des formes négatives, *nys, nid, nad; i* apportant toujours la valeur affirmative, *a* la valeur relative.

Il y a lieu de croire que *i* et *a* sont les éléments stables, et on peut sans trop de témérité remonter à une racine *a* commune au verbe substantif *as* et au pronom relatif *an*.

J. Loth.

DEUX ÉTYMOLOGIES LATINES.

Splendeo.

Les mots latins commençant par *spl* sont très rares : ils se réduisent à *splen* «la rate», et à *splendeo* avec sa famille. Que *splen* soit d'origine grecque, *σπλήν*, c'est ce que personne ne conteste. Je crois en outre que *splendeo* est un dérivé de *splen*.

Les anciens distinguaient assez imparfaitement les fonctions de la rate de celles du foie. La jaunisse est expliquée comme une affection de la rate (Galien, éd. Kühn, t. II, p. 133). **Splenidus*, *splendus* (pour la suppression de la seconde voyelle, comparez *aridus* et *ardus*, d'où *ardeo*, *calidus* et *caldus*) désignait originairement celui qui souffre d'un ictère[1], et *splendeo* marquait l'état du *splendus*. On comprend sans peine comment *splendeo* a passé à la signification générale d'être jaune, resplendir. Horace (II *Sat.*, III, 140) quand il parle de la *splendida bilis*, ce qui est chez lui la traduction de l'expression grecque *χολὴ ξανθή*, a exactement appliqué l'adjectif à l'idée qui y a donné naissance.

Squaleo.

Squalere, c'est littéralement «se couvrir d'écailles». *Squamula* a donné l'inusité **squala*, sans redoublement de *l*, parce que la voyelle précédente est longue. De **squala* viennent *squaleo, squalesco*, *squalidus*, *squalor*, *squales*.

Michel Bréal.

[1] Nous avons une formation analogue dans *rabidus*.

LA VOYELLE PROTHÉTIQUE EN GREC[1].

L'insertion d'une voyelle brève au commencement de mots grecs, comprise par les grammairiens anciens sous le nom de *πρόσθεσις*, a été longtemps un objet d'intérêt et d'étude; elle a été traitée en dernier lieu par Pott (*Etymol. Forsch.* II, 1, p. 384 et suiv.) et par Curtius (*Grdz.* 714 et suiv.). Un certain nombre de cas se réduisent à des composés avec des préfixes comme *sa* (*ἀδελφός*) ou avec des prépositions comme *ἀπὸ* (*ἄδορος*). Pott cependant a donné une trop grande extension à ces cas; il est difficile de croire, par exemple, que le sanscrit *ava* peut parfois apparaître «sous une forme atténuée» dans le grec *ὁ-*. L'explication la plus simple de la voyelle prothétique brève est celle qu'on en donne habituellement : c'est une aspiration phonétique, qui se glisse devant un son consonnantique dont la prononciation exige un effort. De telles voyelles prothétiques se trouvent dans un grand nombre de langues du monde entier, devant des consonnes doubles ou devant les liquides *r*, *l*, *m* et *n*, prononcées *'r*, *'l*, *'m*, *'n* (comme dans la prononciation affectée de l'allemand *'nein* ou dans la particule interrogative *'m?*). Les mots romans *estar* et *épée* sont les successeurs de formes latines comme *istatuam* et *ispirito*, qui remontent au IVe siècle, d'après Corssen; le gallois fait nécessairement précéder de *y* une sifflante suivie d'une consonne ou de *w* (comme dans *ysgol* de *schola*); l'arabe ajoute *i* devant une double consonne, tandis qu'en basque et en hongrois *e* et *i* remplissent le même office (exemple : basque *errege* = *regem*). En ossète, *a* sert de préfixe, comme aussi dans le dialecte sicilien, d'après Wentrup; et le bengali moderne ne saurait prononcer des mots anglais comme *school* et *drop* sans introduire un son vocalique bref devant ces mots (*yschool*, *ydrop*). En zend, une voyelle prothétique brève fait son apparition devant un *r* initial; elle correspond à la voyelle du thème; ainsi *i-rith* pour *rith*, *u-rud* pour *rud*.

L'éloignement que témoignent les Grecs pour les finales consonnantiques nous fait attendre un sentiment semblable pour la combinaison de plusieurs consonnes au commencement d'un mot. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver la voyelle prothétique devant une consonne double ou triple. Tel est, je crois, le mot Ἀσκληπιός, dont l'accent s'accorde avec celui de *λαλιός*, *δεξιός*, *πελιός*, *σκολιός*, *ἀφνειός*, *φατειός*, etc., et dont l'*Etymol. Magn.* 154, 434[2] donne une étymologie absurde. Angermann,

[1] Traduction de M. Ém. Baudat.

[2] Pictet et Pott cependant semblent vouloir s'y ranger (*Journ. de Kuhn*, V, 42, et VI, 401).

suivant en cela Welcker, a récemment tenté d'expliquer le mot par la racine *skarp*, forme secondaire de *skar* «sauter» (Curtius, *Studien*, IX, II, p. 247). Il le rattache à *ἀσκάλαβος, ἀσκαρίς, σκώληξ* et *σκολόπενδρα*; ainsi Ἀσκληπιός dérive d'un primitif signifiant «serpent». Mais la façon dont Asclépios est introduit dans l'*Iliade* (II, 731; IV, 194; XI, 518) me semble s'opposer à cette vue, et j'aimerais mieux rattacher ce mot à la racine *skalp* ou *skulp* que nous avons dans *σκάλοψ, σπάλαξ, ἀσπάλαξ*, dans le latin *scalpere*, *scalp-ru-m* ou *scalp-er* (employé dans un sens médical par Celse, VIII, 3 et suiv.), v. h. allem. *scelva*, anglais *shell*, aussi bien que dans *sculpere*, *σκόλοψ* «un pieu», et *σκολύπτω* «amputer», *scalpere* étant à *sculpere* dans le même rapport que *glaber* à *glubere*. Curtius voudrait, peut-être avec raison, rattacher *σκάλλειν* «bêcher» à la racine *skalp*. Asklépios serait alors «le chirurgien», comme son fils Machaon. La forme latine *Aesculapius* est probablement due à une étymologie populaire (de *aesculus*). — Outre les consonnes doubles ou triples, les liquides grecques peuvent aussi être précédées de la voyelle prothétique. Mais il y a quelques mots dans lesquels d'autres consonnes simples paraissent avoir le même préfixe, et ces mots présentent un phénomène phonétique difficile à expliquer. Je crois cependant qu'en examinant bien ces mots exceptionnels, on finirait par voir qu'ils ont été mal interprétés, et, par conséquent, qu'ils ne présentent nullement une exception à la règle générale. Mettant de côté tous les mots dont une explication suffisante a été déjà donnée ailleurs, j'en trouve treize dans lesquels une voyelle prothétique semble apparaître devant une gutturale, une dentale ou une labiale.

1. *ἀγαυός* peut difficilement être séparé de *ἀγαυρός, ἀγαίομαι, ἄγαμαι* et *ἄγη*, peut-être aussi de *ἀγάλλω* et *ἀγανός*, la signification primitive de la racine étant «étonnement» ou «admiration». Tout ce groupe de mots n'a rien à faire avec la racine que nous trouvons dans *γαίω, γάνυμαι, γηθέω*, dans le latin *gaudeo* (*gav* + *dhā*), dont la signification radicale est «être brillant», et de là «réjouir» (sanscrit *gaura* «brillant», ancien slave *žeg-ŭ* «chaleur»); il n'a rien de commun non plus avec *γαῦρος* (sanscrit *garva*, *garvasa*) que Fick rattache au thème *garu*, *gwaru* (*βαρύς*)[1].

2. *ἀκινάγματα* s'emploie à côté de *τινάγματα* (Hérodien, *ap. Etym. Magn.* XLVIII, 39) tout comme *ἀκίναγμος* à côté de *τίναγμος* (Hesych.). Ces formes ne supposent pas une racine *ki*, comme Curtius l'avance, mais une racine *κϝι*, où apparaît une

[1] Peut-être le thème *ἀγα-*, dont *ἀγαυός* est formé avec le suffixe *va*, peut-il être regardé comme primitivement identique à celui de *yaj*, *ἁγνός*, *ἅζομαι*, etc.

double consonne. (Comp. latin *quatio*, sanscrit *cyu;* voir Fick, *Wörterb.* p. 209.)

3. ἀκούω doit être séparé de κοέω, *cavere*, goth. *us-skavas*, angl. *show*, quoique la racine du dernier groupe de mots ait jadis commencé par une consonne double (*sku*). Fick (Bezzenberger's *Beitr.* I, p. 334) fait d'ἀκούω et ἀκροάομαι des composés de ἀκα- «aigu» et οὖς «l'ouïe».

4. Ἀπόλλων doit être rapproché de la forme dorienne Ἀπέλλων, et celle-ci, à son tour, serait pour une forme plus ancienne Ἀπελjων, Ἀπελίων un patronymique comme Κρονίων ou Ὑπερίων. Savelsberg (*De digammo ejusque immutationibus*) compare ingénieusement le laconien ἄπελλα = ἀϜελjα, *i. e.* σα-Ϝελια (comme ἀ-ολλέες), et identifie ainsi Ἀπέλιος (Ἄπελος?) avec ἠέλιος (ἠσελιος), en crétois ἀϐέλιος (= ἀϜσελιος), racine *us*, *ush*[1]. Mais cette comparaison n'explique pas la labiale. Je préfère regarder le mot comme un composé de *sa* et de la racine κϜελ, que nous avons dans πέλω, parent du sanscrit *car*, comme l'a suggéré Curtius, bien que Kuhn propose une autre étymologie dans son article sur περιπλομένων ἐνιαυτῶν (*Journ. de Kuhn*, XXIII, 1).

5. Dans ἀχανής, la voyelle initiale peut représenter ἀνά-[2].

6. Ἐγείρω est expliqué par Curtius comme étant pour γεγείρω. Pott regarde la voyelle prothétique comme un reste de la préposition ἐκ; mais l'explication fournie par Curtius et adoptée par Fick est certainement la bonne.

7. Ἐθέλω est un mot obscur. Pott, suivi par Fick et par Curtius (non sans hésitation) voudrait le rattacher à la racine sanscrite *dhar*. Mais il faut se rappeler que seulement ἐθέλω, et non θέλω, apparaît dans Homère. Peut-il venir de la forme secondaire de la racine *sthā*, que nous avons dans στέλλω, *stellen*, comme σθένος, σθένειν? Ἐθέλειν est employé dans le sens de δύνασθαι, en particulier dans la phrase οὐκ ἐθέλει.

8. Ὀϐελός est un autre mot obscur. La forme dorienne ὀδελός indique une racine *gval*, que nous trouvons en v. h. allem. *quillu* «scaturio», m. h. all. *quell* (ainsi Curtius). Il est difficile de donner raison à Fick, qui compare le latin *agolum*[3].

[1] Voir cependant Fick, *Wörterb.*, p. 197.

[2] Voir Clemm. (Curtius, *Studien*, VIII, 53.)

[3] D'autre part, avec beaucoup de sagacité, Fick a rattaché ἀγαθίς «peloton» au sanscrit *ganda*, latin *nodus* (*gnodus*), v. h. allem. *chwadilla*, *quadilla* «pustule». Il est possible qu'ἀγαθός soit composé de ἀ privatif et du thème qui se retrouve dans le vieil anglais *quad,* hollandais *kwaat* «mauvais».

9. Ὀδούς est difficile à expliquer. L'éolien ἔδοντες cependant suggère l'idée que la voyelle prothétique était due à une fausse étymologie de ἔδω. Dans ce cas, ὀδάξ aurait suivi l'exemple du nom. L'analogie d'ὀδάξω, ὀδαξέω aurait plus tard influencé les formes ioniennes ἀδαξέω et ἀδαγμός de la racine δακ[1].

10. Ὀδύρομαι s'éclaire par la comparaison d'ὀδύσσομαι (11), qui est rapporté au sanscrit *dvish*, avec une double consonne initiale. Aussi pouvons-nous par conjecture assigner à ὀδύρομαι une racine commençant de même par une double consonne δϝ. Pott indique la possibilité de rattacher ὀδύρομαι à ὀδύνη, éolien ἐδύνη, qui, à son tour, peut être ramené à la racine *ad* « manger ».

12. Ὀκέλλω doit, je crois, être séparé de *kal*, *per-cellere*, lithuan. *kélti*, etc. et en même temps, avec κέλλω (= κέλjω), être ramené à la même racine κϝελ- ou κϝαλ- qu'Ἀπόλλων. Pour le sens, comparer le sanscrit *cārita* « poussé », *cāraka* « cocher ».

13. Ἀγείρω. Fick (Bezzenb. *Beitr.* III, 2) le compare à ἄγυρις et ἀγυρμός, sanscrit *grāma*, qui impliquent une racine γϝερ.

L'examen qui précède me conduit à la conclusion qu'il n'y a pas là de preuves suffisantes de l'existence d'une voyelle prothétique en grec devant une consonne simple qui ne soit pas une liquide. Il est inutile d'observer qu'il n'y a aucune espèce d'évidence pour l'existence d'une voyelle prothétique en latin. Le latin *unguis*, *ungula* et *umbilicus*, comme le grec ὄνυξ et ὀμφαλός, montre seulement que les racines de ces mots commençaient primitivement par une voyelle qui s'est perdue en sanscrit et dans les autres langues aryennes, comme J. Schmidt a montré que c'était le cas d'ὄνομα, à côté de *nomen* (v. irl. pluriel : *anmann*, *Journ. de Kuhn*, XXIII, 267). *Opimus* a la même racine qu'*ops*, ἄφνος.

Le même genre d'harmonie vocalique que l'on découvre en zend peut aussi se démontrer en grec, comme l'a fait remarquer Christ. La règle grecque, d'une façon générale, est la suivante : ᾰ devant α, η et οι dans la seconde syllabe; ῐ devant υ; ο devant υ, ο et ε; ε devant ε, ει, ευ, υ et ω. Cependant nous avons des exceptions à cette règle dans ἄσφι, ὀλισθάνω et ἐλαχύς.

L'existence et l'emploi de la voyelle prothétique sont un des points sur lesquels le grec et le zend se ressemblent; mais le développement de la voyelle doit s'être produit indépendamment dans les deux langues. C'est un fait digne de remarque que α est

[1] Brugman (Curtius, *Studien*, VII, 214) voit un exemple de redoublement brisé dans ὀδάξ, qu'il compare au zend *da-dâṇçi* et au sanscrit *dan-dáśas* « dent ».

la voyelle prothétique la plus usuelle, tandis que les cas où l'on a ᾰ et ο en regard l'un de l'autre (comme dans ἀτρύνω et ὀτρύνω, ἀσΊαφίs et ὀσΊαφίs) peuvent s'expliquer par des différences dialectales.

A.-H. Sayce.

ÉTYMOLOGIES.

Κατά, *contra*.

L'α de κατά vient probablement d'un ancien ṇ, comme l'α d'ἑκατόν (de là la nasale dans κάμϐαλε pour κατέϐαλε). L'élément radical est κατ pour *kṇt* (il est isolé dans κασ-σύω, κάϐ-ϐαλε, etc.); α est une désinence, comme α dans παρά, ἀνά, et comme ω dans κάτω. Le sens propre de κατά paraît être «contre» (λόγος κατὰ Μειδίου, κατὰ βορέαν, κατακρίνειν.....); le mot est donc parent de *contra*, *contro(versia)*. Il faut décomposer ces mots comme *sup--ra*, et il a existé à côté du radical *kṇt* un radical congénère *kont*.

L. Havet.

[Sur κατά = *canta* ne peut-on pas noter que la préposition gauloise écrite *cata* par les Romains apparaît sous la forme *cant* dans les monuments les plus anciens des dialectes bretons: *Grammatica celtica*, p. 685? L'*n* du breton *gant* serait plus ancien qu'on ne l'a supposé jusqu'ici. — H. d'A. de J.]

Culex.

Le latin connaît le changement sporadique de *r* en *d* (καρύκειον *caduceum*), de *l* en *d* (ἀλείφω *adeps*), de *d* en *l* (*odor olere*). Il connaît aussi l'alternance de *l* et *n* : *luscitio nuscitio*. Il n'est donc pas impossible que *culex* soit pour **cunex*. Le suffixe est le même que dans *cimex*, *pulex*, et que dans *senex*. Le radical se retrouve dans le zend *çūnō* «du moucheron» et dans le kurde *sinek* «mouche»: voir J. Darmesteter, *Mém. Soc. ling.*, IV, 216. Aux orientalistes d'examiner si le suffixe du mot kurde peut avoir quelque parenté avec celui de *culex*.

L. Havet.

TOME II.

1er fascicule. Table des matières du second volume.— *Maspero*, des pronoms personnels en égyptien et dans les langues sémitiques. — *Havet*, le renforcement dans la déclinaison en *a*.— *A. Bergaigne*, de la valeur phonétique de l'*anusvâra* sanscrit. — Id., du prétendu changement de *a* final en *o* sanscrit. — *D'Arbois de Jubainville*, du mot franc *chramnae* ou *hramne.* — *Bréal*, étymologies latines. — *Maspero*, sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo. — *D'Arbois de Jubainville*, J. Grimm et Marcellus de Bordeaux. — Id., *fagne*, *faigne*, *fange*. — Variétés. — *A. Bergaigne*, ἔαρ, *ushas*. — *L. Havet*, sur la physiologie des nasales et des *l*.

2e fascicule. *Storm*, remarques sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien.— *Ploix*, étude de mythologie grecque Hermès.— *Havet*, mots locriens contenant un α pour un ε. — *Bréal*, une tendance phonique de la langue grecque. — *Gaidoz*, *fagne*, *fange*; *hohe Venn*, *finnois*. — Liste des membres de la société au 1er janvier 1873.

3e fascicule. *Havet*, hiatus indo-européen. — *Bréal*, origine du suffixe participial *ant*. — *Whitney* et *Bergaigne*, la question de l'*anusvâra* sanscrit. — *Robiou*, nom et caractères du Mars des anciens Latins. — *Bergaigne*, du prétendu changement de *bh* en *m*, en paléo-slave, en lithuanien et en gothique. — *Havet*, observations phonétiques d'un professeur aveugle. — Id., sur la double valeur de quelques consonnes françaises. — *Thévenin*, *Chramnae*, note à propos du travail de M. d'Arbois de Jubainville. — *Mowat*, étymologie du nom propre *Littré*. — *Kern*, *feodum*, *fief*. — Variétés. *Bréal*, l'adverbe zend *çairi*. Le rhotacisme dans le dialecte d'Erétrie. Addition aux étymologies latines (1er fasc.). — *Havet: Isto-*, *eis eidem*, *ille iste qui hic*. — *Barth*, *Annus*, le gérondif sanscrit en *tvâ*.

4e fascicule. *Halévy*, la seconde inscription d'Oumm-el-Awâmid. — *Meunier*, sur le passage du sens interrogatif au sens affirmatif. — *Havet*, l'unité linguistique européenne. La question des deux *k* ario-européens. — *D'Arbois de Jubainville*, l'accent breton. — *Bréal*, la première personne du singulier en ombrien. — *J. Darmesteter*, notes sur quelques expressions zendes. — Variétés : *Havet*, Τρέ, ῥίγα, ἄτρεγκτος, δεδροικώς. — *Bréal*, *Vindex*. — Note supplémentaire sur *fagne*, *fance*, *hohe veen*.

5e fascicule. *Kern*, le suffixe *ya* du sanscrit classique, *ia* de l'arien.— *Havet*, note sur l'article précédent. — *D'Arbois de Jubainville*, les thèmes celtiques en *s*.— *Bréal*, umbrica. — *Havet*, sur les palatales sanskrites. — *Bergaigne*, du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne. — Variétés. *Bréal*, frères jumeaux dans le vocabulaire latin, *caro*, *carnis*. — *Vilis*. — *Masticare*. — Καλος. — latin, *sus*, *sur*. Ombrien *sururont*, *surur indulgere*. — Sanscrit *sva* pour *su* « bien ». — *Bauer*, de la double origine de l'article allemand. — *Havet*, sur la déclinaison des thèmes féminins en *a*. — Le locatif ombrien. — *Baudry*, note sur le suffixe participial *ant*. — *J. Darmesteter*, *Nomen*, *nâman*.

TOME III.

1er fascicule. *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (introduction et 1re partie). — *J. Darmesteter*, notes sur l'Avesta. — *L. Havet*, sur la transcription du sanscrit. — *D'Arbois de Jubainville*, le génitif singulier des thèmes féminins en *â* dans l'ancien irlandais.

2e fascicule. *Donner*, revue de la philologie ougro-finnoise dans les années 1873 à 1875. — *J. Darmesteter*, des désinences verbales en *us* et des désinences verbales qui contiennent un *r* en sanscrit. — *A. Bergaigne*, note sur l'article précédent. Des troisièmes personnes du pluriel en *ran*. — *V. Thomsen*, remarques sur la phonétique romane. J. parasite et les consonnes mouillées en français. — *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (suite). — *C. Joret*, changement de *r* en *s* (*z*) et en *dh* dans les dialectes français. —

Variétés : *Bréal, [illegible]* [illegible]. — *A. Bergaigne*, [illegible]. — *M. [illegible]*, variations phonétiques de la sifflante *s* dans le [illegible]-languedocien parlé en Quercy. — Id., étymologie des mots [illegible] *et* [illegible].

3e fascicule. *A. Bergaigne*, essai sur la construction grammaticale (suite). — *L. Havet*, mots de grammaire générale, pronominaux latins en [illegible]; confirmation de la théorie [illegible] sur un passage du grammairien Pompeius ; sur les divers sons du *γ* grec. — *F. de Saussure*, le suffixe *-t-*. — *C. Joret*, le patois normand du Bessin. — Variétés : *Bréal*, mots latins exprimant les dispositions morales [illegible]. — *L. Havet*, [illegible].

4e fascicule. *[illegible]*, notes pour servir à l'histoire des machines parlantes. — *Bréal*, sur un passage des tables eugubines. Le mot ombrien [illegible] désigne-t-il des Dieux ou des officiers? — *F. de Saussure*, remarque de grammaire et de phonétique : Sur une classe de verbes latins en *-eo*. [illegible]. Exceptions au [illegible] *S*, suivi d'une consonne. — *J. Darmesteter*, [illegible]. — *Bréal*, sur le nombre des cas de la déclinaison indo-européenne.

5e fascicule. *H. d'Arbois de Jubainville*, la mythologie grecque et l'histoire de l'Europe occidentale. — *F. de Saussure*, essai d'une distinction des différents *a* indo-européens. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin (suite). — Variétés : *Bréal*, [illegible], *o* pour *au* en latin, [illegible]. *[illegible]*. — *L. Havet*, [illegible], [illegible] en [illegible]. Les génitifs italiens des thèmes en *e* voyelle. [illegible] en latin. — *C. Joret*, [illegible]. — *[illegible]*, [illegible]. — Index du tome troisième.

TOME IV.

1er fascicule. *H. Sayce*, la position de l'article défini. — *A. Barth*, formes irrégulières dans le Bhagavata-purana. — *H. d'Arbois de Jubainville*, Hercule et la géographie de l'Europe occidentale. — *L. Havet*, notes de phonétique : Les syllabes [illegible]. L'ordre de l'alphabet devanagari. — *[illegible]*, une particularité de l'accentuation [illegible]. — *J. Loth*, études bretonnes. [illegible]. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin (suite). — Variétés : *Bréal* et *L. Havet*, étymologies.

2e fascicule. *J. Darmesteter*, [illegible] et [illegible]. — *A. Bergaigne*, quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Véda. — *M. Bréal*, contributions à la connaissance du dialecte osque. — *[illegible]*. — *L. Havet*, [illegible]. — *C. Joret*, essai sur le patois normand du Bessin. Dictionnaire étymologique (suite). — *L. Havet*, [illegible].

3e fascicule. *G. Maspero*, sur la formation de thèmes trilitères en égyptien. — *S. Guyard*, notes sur quelques termes assyriens. — *J. Darmesteter*, [illegible] (2e série). — *L. Havet*, études latines. — *H. d'Arbois de Jubainville*, origine des voyelles et des consonnes du breton moderne de France. — *M. Bréal*, [illegible]. — *C. Joret*, Normand [illegible]. — *L. Havet*, quelques détails de phonétique indo-européenne. — *Le même*, la désinence des pluriels neutres. — *Le même*, sur le son du groupe [illegible].

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

HAVET (L.). Le Querolus, comédie latine anonyme, texte en vers restitué d'après un principe nouveau et traduit pour la première fois en français, précédé d'un examen littéraire de la pièce. Un fort vol. gr. in-8°. [illegible]

HAVET (L.). De Saturnio Latinorum versu. [illegible]. Un fort vol. gr. in-8°. 12 fr.

Chartres. — Imp. DURAND [illegible]

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATRIÈME

5e FASCICULE



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1881

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME FASCICULE

ÉPIGRAPHIE ITALIQUE.

LE CHANT DES ARVALES.

ENOS LASES IVVATE
ENOS LASES IVVATE
ENOS LASES IVVATE
NEVE LVAERVE MARMA SINS INCVRRERE IN PLEORES
NEVE LVERVE MARMAR ..NS INCVRRERE IN PLEORIS
NEVE LVERVE MARMAR SERS INCVRRERE IN PLEORES
SATVR FVRERE MARS LIMEN ...I STA BERBER
SATVR FVFERE MARS LIMEN SALI STA BERBER
SATVR FVFERE MARS LIMEN SAIISIA BERBER
...VNIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS
SEMVNIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS
SIMVNIS ALTERNIE ADVOCAPIT ....OS
ENOS MARMOR IVVATO
ENOS MARMOR IVVATO
ENOS MARMOR IVVATO
TRIVMPE
TRIVMPE
TRIVMPE
TRIVM..
TRIVMPE [1]

Le philologue qui entreprend de donner une interprétation du chant des Arvales doit avoir présents à l'esprit les deux points

[1] Nous reproduisons le texte publié récemment par M. Jordan, dans ses *Kri-*

suivants : 1° que le texte à interpréter est très altéré; 2° que la traduction aura d'autant plus de chances de se rapprocher de la vérité qu'elle sera plus conforme au contenu ordinaire des rituels italiques.

Les causes de l'altération du texte sont multiples. En premier lieu, ce curieux spécimen de la vieille langue et de la vieille religion romaines n'est pas un document original. C'est dans une inscription de l'an 218 après Jésus-Christ, appartenant par conséquent au règne d'Héliogabale, qu'a été inséré le chant des Arvales. Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le collège des douze frères Arvales, souvent mentionné par les écrivains et qui remonte aux premiers temps de Rome, avait été réorganisé et remis en honneur sous Auguste. Il célébrait ses sacrifices dans un temple situé à 5 milles de Rome. Les plus hauts personnages de l'empire, l'empereur à leur tête, figurèrent parmi les membres de la corporation. Le culte était entouré d'un éclat extraordinaire et accompagné de festins, de jeux du cirque, de distributions faites au peuple. Les procès-verbaux de ces fêtes étaient chaque fois gravés sur le marbre et attachés aux parois du sanctuaire. Durant deux siècles et demi, d'Auguste à Alexandre Sévère, les frères Arvales s'assemblèrent au moins deux fois par an. Mais, au temps des Gordiens, le culte paraît être tombé; le temple fut abandonné; il tomba en ruine, et ses pierres furent employées à divers usages ou disparurent sous le sol.

Vers la fin du siècle dernier, l'emplacement du sanctuaire fut retrouvé. Des fouilles pratiquées dans une propriété connue sous le nom de «la vigne Ceccarelli» mirent au jour de nombreux fragments de marbre et beaucoup d'inscriptions. Le savant italien G. Marini en fit l'objet de sa célèbre publication : *Atti e Monumenti de' fratelli Arvali* (2 vol. in-4°, Rome, 1795). De nouvelles fouilles, entreprises il y a quinze ans au même endroit, furent très fructueuses et fournirent de quoi compléter l'ouvrage de Marini. M. Henzen, dans son livre *Acta fratrum Arvalium*, a pu tracer un tableau de la vie du collège durant deux siècles. Sans doute ce sont seulement des procès-verbaux officiels; ce que l'histoire aimerait le mieux connaître ne s'y trouve pas. Combien il serait intéressant de savoir ce qui, en dehors du sacrifice d'une brebis grasse et de la cuisson des *exta aulicocta*, le 22 mai de l'an 39 après Jésus-Christ, pouvait occuper une assemblée dont faisaient partie l'empereur Caligula et les principaux sénateurs de Rome, ou encore de quoi s'entretenaient dans l'intervalle des cérémonies les

tische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache, p. 192. Garrucci, *Sylloge inscriptionum latinarum* (Turin, 1877, n° 473) présente les variantes suivantes : ligne 4, LVAE RVAE MARMAR ; ligne 7, EV EERE MARS LIMEN ...E; ligne 9, SAII STA; ligne 12, ALTERNIO.

patriciens qui, dans la même année et à quelques mois de distance, faisaient des vœux identiques pour les empereurs Galba, Othon et Vitellius! Mais, si l'histoire proprement dite a peu de chose à tirer de ces marbres, l'histoire du culte y trouve des informations nombreuses et neuves, et l'histoire de la langue leur doit le précieux monument dont nous allons à présent nous occuper.

Quoique les mêmes cérémonies, décrites à peu près dans les mêmes termes, reviennent tous les ans, on remarque cependant une différence dans les procès-verbaux, qui, par une coïncidence curieuse, deviennent d'autant plus prolixes qu'on approche plus de la fin du culte. Entre tous, le plus circonstancié est celui du 27-30 mai 218, et c'est grâce au détail où il entre que nous avons le texte qui fait l'objet de ce travail. Voici les derniers mots qui l'annoncent : « Ibi sacerdotes clusi, succincti, libellis acceptis, carmen descindentes tripodaverunt in verba hæc... »

Remarquons d'abord, pour commencer par la cause d'altération la plus immédiate, que le graveur qui a inscrit sur le marbre ce procès-verbal s'est rendu coupable d'un assez grand nombre de fautes, même dans le texte latin. Il écrit, par exemple, CACERVNT pour CAVERVNT, CATHEDIVS pour CATHEDRIS, TOST pour POST, IVNIAP pour IVNIAS. A plus forte raison a-t-il dû commettre des erreurs dans le texte archaïque, dont assurément il ne comprenait pas une ligne. Les contemporains d'Héliogabale étaient bien loin de cette vieille littérature. Pour le dire ici en passant, quand on voit pour la première fois ce célèbre document, on est tout surpris de trouver, au lieu des caractères archaïques qu'involontairement on attend, l'écriture négligée, déjà à moitié cursive, du IIIe siècle après Jésus-Christ. Il faut ajouter que le marbre qui nous a conservé le chant des Arvales a souffert : un certain nombre de lettres sont effacées, d'autres ne se lisent plus qu'avec peine, en sorte que le texte donné par Marini diffère pour un assez grand nombre de lettres de celui qui a été édité par Henzen, lequel n'est lui-même pas toujours d'accord avec la lecture donnée par M. Garrucci et par M. Jordan.

Ce sont là des causes d'altération. Mais il en est une autre plus profonde. Le texte que le graveur avait sous les yeux et qui lui a servi de modèle n'était pas correct. La preuve, c'est qu'il renferme de nombreuses variantes. Il se compose de cinq versets dont chacun est répété trois fois; or, à la répétition de certains versets, il y a chaque fois des mots changés. Le second verset, par exemple, et le troisième sont donnés successivement sous trois formes. Les modifications sont trop graves pour pouvoir être mises au compte du graveur : elles devaient se trouver sur le modèle,

qui était probablement l'un des *libelli* remis entre les mains des frères Arvales au moment de la cérémonie.

Faisons maintenant un pas de plus et essayons de nous rendre compte de l'origine de ces *libelli*. Je suppose qu'ils avaient été copiés sur un document conservé dans les archives du temple. Parmi les fonctionnaires du collège on mentionne à plusieurs reprises le *publicus a commentariis* ou *commentariensis*, qui était probablement le préposé aux archives. C'est lui apparemment qui était chargé de la rédaction des livrets. Quant au modèle, c'était, je suppose, une table, soit de bronze, soit de pierre, assez semblable aux tables d'Iguvium ou à la tablette votive d'Agnone. Elle était d'une écriture difficile à lire; c'est ce qui explique les variantes contenues dans la triple version du second et du troisième verset. Nous constatons, en outre, que cette table était de style assez archaïque, puisqu'elle écrit *Lases* au lieu de *Lares*. Toutefois il y a des formes où l'on constate l'action du rhotacisme (*incurrere*, *in pleores*). Une autre preuve d'antiquité, c'est *advocapit*, où le *p* est employé au lieu de *b*, quoique notre inscription connaisse bien l'emploi du *b*, qu'on a dans *Berber;* c'est ainsi que, sur les *Tables Eugubines*, l'on trouve l'un à côté de l'autre : *Treplanes* et *Treblaneis*, *hapina* et *habina*, *Japusco* et *Jabuscer*. Cette incertitude de l'orthographe a sa cause première dans l'alphabet qui avait servi plus ou moins directement de source à l'alphabet latin et ombrien, savoir l'étrusque, lequel ne connaissait qu'une seule lettre pour le *b* et le *p*, le *c* et le *g*, le *d* et le *t*. On sait qu'une confusion analogue s'était introduite dans l'ancien alphabet latin pour les consonnes gutturales et que, pendant un temps, le C avait été employé à la fois pour marquer la douce et la forte.

Il y a, enfin, un mot qui renferme, selon nous, une faute de lecture pouvant nous renseigner sur l'écriture du modèle. C'est le premier mot du chant : ENOS. On l'a expliqué tantôt comme étant pour E NOS, c'est-à-dire comme renfermant une interjection, tantôt comme présentant une forme du pronom *nos*, semblable au grec *ἐμέ* pour *μέ*. Mais cette dernière explication est contraire à la phonétique latine, dans laquelle les voyelles prosthétiques sont aussi rares qu'elles sont fréquentes en grec. Quant à l'idée d'une interjection dans un rituel où chaque mot doit avoir un sens précis et où les simples exclamations interjectives ne sont pas de mise, elle est peu vraisemblable. J'ajouterai enfin que le mot *nos* ne me paraît pas possible dans ce texte, où l'on appelle la protection des dieux, non sur les frères Arvales, ni sur les hommes en général, mais uniquement sur les semailles. ENOS, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs, me semble une faute pour

ENOM. L'adverbe *enom*, de la même famille que *enim*, est fréquemment usité en ombrien, où il commence les phrases et où il a le sens d'une particule servant à renforcer le sens. Des emplois analogues de *enim* sont donnés par les dictionnaires latins. Je rappelle seulement ces vers de Virgile (VIII, 84):

...........in littore conspicitur sus
Quam pius Æneas tibi, enim tibi, maxima Juno,
Mactat.......

On sait que, dans l'ancienne écriture italique, la lettre *s* est représentée par le signe M et le *m* par M. Le rédacteur du temps d'Héliogabale a ici confondu les deux caractères; l'idée qu'il s'agissait du mot *nos* a dû, d'ailleurs, contribuer à son erreur. La première phrase pourrait donc se traduire : «Eja, Lares, juvate.» Le verbe *juvare* est employé sans régime, exactement comme dans la locution *dis juvantibus*.

La triple répétition de chaque verset est due au copiste; en effet, la phrase : *Semunis alternei advocapit conctos* ne pouvait se trouver trois fois dans le texte, puisqu'elle ne fait point partie du chant, mais du dispositif. Elle signifie : «Il implorera l'un après l'autre tous les Génies.» Si, pour les besoins de la *tripodatio*, sorte de danse qui était accompagnée d'un chant cadencé[1], le *commentariensis* a répété cette phrase trois fois, il est à présumer que les autres passages n'étaient eux-mêmes écrits qu'une fois sur la table originale. Un autre fait nous conduit à la même supposition. Nous voyons que c'est toujours aux mêmes endroits que le copiste a hésité, ce qui prouve qu'à ces places la lecture était particulièrement difficile.

Si nous voulons tenter l'interprétation du chant des Arvales, nous devons donc le traiter comme on ferait d'un texte qui est corrompu. Ce n'est pas ici un document primitif dont chaque lettre doive être prise en considération et dont les fautes mêmes peuvent être instructives, comme c'est le cas, par exemple, pour la *Lex repetundarum* ou pour le sénatus-consulte des Bacchanales. L'inscription, quoique gravée sur le marbre, a la valeur d'un manuscrit copié par un scribe d'après un modèle qu'il déchiffre imparfaitement[2].

Je viens à présent au second point énoncé au commencement de ce travail. Le contenu, pour paraître vraisemblable, doit ressembler à ce que nous savons des anciens rituels usités en Italie.

[1] C'est le sens de l'expression citée plus haut : *carmen descindentes* (de *scandere*).

[2] Des tentatives ont été faites récemment pour prouver que le chant des Arvales était en vers saturniens. Ce qu'on vient de lire sur l'incertitude du texte montre combien une telle démonstration devra toujours être accueillie avec précaution.

Quand, par exemple, un interprète moderne lit : *Satur furere, Mars : limen sali. Sta, berber,* et qu'il traduit : «C'est assez exercer tes fureurs, ô Mars : saute par-dessus le seuil. Arrête-toi, barbare,» il nous propose un sens si éloigné du style prosaïque et simple des invocations latines, que nous devons *a priori* nous mettre en défiance. Un autre traducteur suppose une exhortation que les Arvales s'adresseraient réciproquement : *Limen sali, sta, verbera :* «Saute par-dessus le seuil, arrête-toi, frappe!» Mais à quoi bon ces exhortations? Comment, ainsi que le fait justement remarquer M. Garrucci, franchiraient-ils le seuil, puisqu'ils sont enfermés?

La phrase que nous avons traduite plus haut détermine exactement le caractère du morceau. On invoque à tour de rôle les Semones, c'est-à-dire les dieux qui président aux semailles, et c'est là, en effet, ce que l'on doit attendre des prières d'une corporation qui porte le nom de *fratres Arvales* et dont l'office est ainsi défini par Varron : *qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arva*[1]. Si les noms des divinités changent, ce qu'on leur demande ne change guère. Nous avons ici un fragment de litanies, ou, pour employer l'expression latine, d'*indigitamenta* ou d'*axamenta.* Les dieux eux-mêmes sont assez semblables entre eux pour le caractère et même pour le nom. Après les Lares, nous trouvons Marmar et Marmor, qui sont bien certainement un seul et même dieu, et en outre nous avons le nom du dieu Mars, qui pourait bien être identique avec la divinité précédente. On sait, par Varron et Festus, que Mamers est le nom osque de Mars. Il est arrivé plus d'une fois aux Romains d'invoquer sous un nom étranger le même dieu qu'ils priaient déjà sous son nom latin et d'enrichir ainsi leur nomenclature céleste d'un doublet d'ancienne divinité indigène. Ni Mars, ni Marmar ne sont d'ailleurs présentés comme des dieux ennemis : ce sont des dieux secourables, protecteurs des champs; ils n'ont aucun rapport avec l'Ἄρης grec, et il n'y a pas lieu de conjurer leurs fureurs. Aussi, à l'imitation de *Enom, Lases, juvate*, avons-nous *Enom, Marmor, juvato.*

Peut-être le mot *Berber* est-il lui-même un nom de divinité. Entre Marmar et Berber il y a une analogie qu'il est impossible de méconnaître; je rappelle que nous sommes loin de connaître tous les dieux du panthéon italique, ainsi que l'ont maintes fois prouvé les découvertes d'inscriptions. Berber, à côté de Marmar, est peut-être dû au même fait de phonétique qui est cause que *glomus* alterne avec *globus*, que *proboscis* est devenu chez Isidore *promoscis*, que *membrana* est devenu en grec βεμβράνα, et que à côté de μύρμηξ, μαρνάμενον on trouve βόρμαξ, βαρνάμενον. La

[1] Varron, *De l. l.* V, 23; Festus, p. 131.

forme latine *Mavors*, ainsi que *Mamurius*, montrent combien les variantes sont nombreuses. Cette dernière forme est celle qui se trouvait à la fin du chant des Saliens :

> Tum sic Mamurius : Merces mihi gloria detur,
> Nominaque extremo carmine nostra sonent.
> Inde sacerdotes operi præmissa vetusto
> Præmia persolvunt, Mamuriumque vocant.
> (Ovide, *Fastes*, III, 389.)

L'ignorance du vieux rituel au temps d'Ovide était déjà si grande que ce nom de *Mamurius*, qui venait probablement après d'autres dénominations de Mars, était regardé comme le nom du forgeron qui avait fabriqué les boucliers des Saliens. L'invocation des Arvales nous paraît renfermer également un mélange de noms divins : sous l'inspiration d'un syncrétisme religieux à moitié savant, on s'était appliqué à réunir dans une même invocation les divers noms attribués à Mars par les Romains et par les peuples circonvoisins.

Dans le second verset, on distingue le mot LVE(M), qui désigne la contagion qui détruit les semailles. *Lues* est bien le mot propre pour contagion. Dans un célèbre passage de Virgile, il est parlé d'un fléau qui s'abat sur les arbres et les champs :

> Arboribusque satisque lues......
> (*Æn.* III, 138.)

Le mot qui vient après *luem* est *arve* (pour *arves*). Le *s* manque, comme il arrive si souvent en vieux latin.

Le mot suivant est écrit deux fois *sins* et une fois *sers*. Cette dernière leçon nous cache, comme l'a vu M. Bücheler, le mot SEIRIS pour *siveris*. Le sens de la phrase est donc : « Ne permets pas à la contagion, ô Marmar, de se répandre dans nos champs. »

Je viens au mot écrit *in pleores* ou *in pleoris*. Tous les interprètes les plus récents l'ont traduit par *in plures*. Mais le sens qu'on suppose : « ne nuis pas à *un plus grand nombre* », me paraît inadmissible. Je crois plutôt que nous avons ici un verbe séparé dans l'écriture de son préfixe, comme *placo* est séparé dans la formule *sub vos placo* pour *supplico vos*, et comme est séparé *dato* dans *transque dato* pour *tradito*[1]. Je traduis *in pleores* par *implores* « que tu implores ». Précisément pour ce verbe nous avons conservé le composé *endoplorare*, et Festus cite *endoque plorato*, qui montre le peu de cohésion du préfixe[2]. Quant à la forme *pleores* pour *plores*, elle a sa justification étymologique : *plorare* vient d'un inusité

[1] Festus, p. 309.
[2] *Ibid.* Le manuscrit de Festus porte *edendoque plorato*.

**plos*, comme *rorare* de *ros* ou *orare* de *os*. Le sens primitif est «pleurer». Le primitif **plos* est pour *pleos*, *plevos*, et il est, avec *pluo*, dans le même rapport que le grec *κλέος*, *κλέϝος* avec *κλύω*.

Je détache *in pleores* de ce qui précède. Il manque probablement quelque chose après ce mot. On peut objecter que *implores* est à la 2e personne, tandis que *advocapit* est à la 3e; mais la même incohérence se remarque dans le dispositif des *Tables Eugubines*, où l'on voit alterner également la 2e et la 3e personne dans un seul et même ensemble de prescriptions relatives au rituel.

Nous passons au troisième verset. Je suppose que le copiste a pris un ꟸ pour un ꓶ, de sorte que, au lieu de ϜVϜERE ou ϜVRERE, il faut lire TVTERE. La fausse lecture ϜVRERE a amené la leçon non moins fausse SATVR pour SATA. Nous lirons donc : *Sata tutere, Mars* (ou peut-être *Sata tu tutere, Mars*) «protège les semailles, ô Mars».

Dans les mots ꓡIMEN SAꓡI STA ou ꓡIMENSAIISIA, je détache d'abord l'impératif *sta*. En vieux latin, *stare* s'employait comme un synonyme de *esse*. Ainsi, Nonius Marcellus[1] cite un passage de Varron où *stat* équivaut à *est*. Tel est le sens que ce verbe a aussi en osque[2]. Dans ꓡIMENSAII, nous voyons une altération pour CꓡIMENS SATI(S), ce qui équivaut à *clemens satis*, en sorte qu'il faut traduire : *Clemens satis sta*, *Berber* «sois favorable aux semailles, ô Berber»[3].

Je n'ai rien à ajouter sur les deux versets suivants, dont il a déjà été question, ni sur le dernier, qui consiste dans le mot *triumpe* cinq fois répété. Il est probable qu'ici encore la répétition est le fait du copiste.

D'après les diverses particularités d'écriture et d'orthographe que nous avons été amené à conjecturer, il semble que la Table conservée dans les archives de la corporation des Arvales appartenait au IIIe siècle avant Jésus-Christ, et qu'elle était en caractères semi-étrusques, semi-latins, comme l'inscription falisque que nous étudierons ci-après.

Nous donnons, pour finir, le texte tel que nous le restituons :

ENOM LASES IVVATE
NEVE LVEM ARVES MARMAR SERS INCVRRERE

[1] P. 453, éd. Quicherat.

[2] *Mémoires de la Société de linguistique*, IV, p. 141 (*eestint*, *stait*).

[3] Sur le changement de l'ē en ī et sur la parenté de *clemens* avec *clivus*, *clinare*, v. *ibid.* III, p. 250.

INPLEORES...
SATA TVTERE MARS
CLEMENS SATIS STA BERBER
SEMVNIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS
ENOM MARMOR IVVATO
TRIVMPE

Ce qu'on peut traduire :

Eia, Lares, juvate.
Neve luem arvis, Marmar, siveris incurrere.
Implores...
Sata tutere, Mars.
Clemens satis esto, Berber.
Semones alterne invocabit cunctos.
Eia, Marmor, juvato.
Triumpe!

LA TABLE DE BANTIA.

M. Joh. Zvetaieff, professeur à l'Université de Moscou, s'est déjà fait connaître du public savant par un intéressant volume sur le dialecte osque, publié en 1877, où l'on trouve un résumé de la grammaire osque, le recueil des inscriptions et un vocabulaire. Ce livre, en langue russe, était plus spécialement destiné aux élèves du savant professeur. Aujourd'hui, il publie en latin un travail analogue [1], accompagné d'un volume de magnifiques fac-similés. C'est là un signalé service rendu aux études, pour lequel nous exprimons notre reconnaissance à M. Zvetaieff, ainsi qu'au ministère russe de l'instruction publique, qui a patronné cette publication. Ces fac-similés ont été pour nous une occasion de retourner à des inscriptions qui sont mises en quelque sorte sous nos yeux. Pour montrer l'intérêt de ces recherches et ce qu'elles peuvent gagner encore par un examen plus minutieux des textes, nous étudierons ici le plus important monument de l'épigraphie osque, savoir la Table de Bantia. Mais auparavant quelques notions préliminaires ne seront peut-être pas superflues.

Qu'est-ce d'abord que ce nom *osque* donné au dialecte en question, ou plutôt à tout un groupe de dialectes? La dénomination nous vient des anciens : ils appelaient ainsi la langue des Samnites et de quelques peuples avoisinants. Sur l'origine de ce terme,

[1] *Sylloge inscriptionum oscarum ad archetyporum et librorum fidem edidit Johannes Zvetaieff. Pars prior textum interpretationem glossarium continens*, Petropoli, in-8°. *Pars posterior tabulas continens*, in-f°, 1878. Lipsiæ, Brockhaus.

on a en premier lieu le témoignage de Verrius Flaccus, qui nous apprend que l'ancienne forme du mot est *opscus*[1]. Le même grammairien ajoute que d'anciens traités, au lieu de *oscus*, mettent *opicus*. Les deux formes rapprochées donnent l'explication du mot. *Opscus*, *oscus* est un adjectif tiré de *Opici* à l'aide de la même désinence *scus* que nous avons dans *Volsci*, *Tusci* (pour *Tursci*), *Falisci*[2]. On sait que Ὀπικοί était le plus ancien nom donné par les Grecs aux populations de l'Italie; ce mot paraît pour la première fois dans le Périple de Scylax, qui appelle *opique* l'une des cinq langues parlées chez les Samnites. Il est probable que ces *Opici*, à une certaine époque, avaient exercé l'hégémonie. Nous les voyons chez Thucydide (VI, 2) chasser de l'Italie les Sicules. Comme il arrive souvent, les Grecs, une fois qu'ils eurent adopté ce nom, le conservèrent, même alors qu'il ne fut plus qu'un souvenir historique. Il en fut de même chez les Romains : quoiqu'ils appelassent chaque peuple de son nom particulier, Samnii, Frentani, Hirpini, Campani, la langue parlée par ces populations resta toujours pour eux la langue opique.

Une centaine de pierres plus ou moins mutilées sont tout ce qui subsiste de la littérature osque. « Parmi les nombreux peuples, dit M. Mommsen, qui parlaient des dialectes italiques, deux ont lutté entre eux, dans les temps historiques, pour le principat : les Romains et les Samnites. Tandis que les Romains s'emparaient de l'Italie centrale, les Samnites se soumettaient les provinces du midi, et quand les deux rivaux en vinrent à se disputer la possession de la Campanie, ils avaient conscience que la domination de la presqu'île serait le prix de la lutte. Les Samnites succombèrent sous la puissance des Romains : la victoire du plus fort eut pour conséquence la destruction de la nation ennemie, avec son histoire et, disons-le tout de suite, avec sa littérature. »

Ces paroles du célèbre historien sont exactes. Il y a toutefois un point qui a besoin d'être mieux déterminé. Nous ne croyons pas que les Romains aient jamais fait la guerre à la langue des peuples vaincus : à Pompéi, peu d'années avant la destruction de la ville, nous trouvons des inscriptions osques émanant des magistrats de la ville. Même aux portes de Rome, sur le territoire des Sabins, des Marses, des Volsques, des Péligniens, les fouilles ont mis à découvert des textes épigraphiques en dialecte indigène qui sont certainement de beaucoup postérieurs à la conquête des Romains. Si ces frères du latin ont peu à peu succombé, ce n'est pas de mort violente : ils ont cédé à l'ascendant d'une ville et d'un

[1] Festus, éd. Otf. Müller, p. 198 : Oscos quos dicimus ait Verrius Opscos antea dictos, teste Ennio, quum dicat : De muris rem gerit Opscus. Cf. p. 189.

[2] Comparez encore *Mutuesca* et l'ombrien *Iuieskanes* (*Tables Eugubines*, p. 263).

empire à qui on se faisait honneur d'appartenir. Il faut ici écarter les idées des nations modernes : tandis qu'aujourd'hui nous voyons des peuples lutter pour la conservation de leur idiome, la permission d'employer le latin dans les actes publics était alors considérée comme un privilège et une récompense. Tite-Live nous dit à quelle date Cumes obtint cette autorisation, qui lui fut donnée assez tard (au temps de la guerre contre Persée)[1].

Vers quelle époque faut-il placer la disparition des dialectes italiques? Évidemment on ne saurait, à ce sujet, rien avancer de précis. Suivant le plus ou moins d'éloignement de Rome, suivant le degré de culture des populations, suivant la présence en plus ou moins grand nombre des colonies romaines, les choses ont dû beaucoup varier. L'idée même de l'extinction d'une langue comporte des degrés. Ce qui se modifie d'abord, c'est le vocabulaire : la grammaire change plus tard; même après que vocabulaire et grammaire ont été transformés, la prononciation conserve longtemps le souvenir de l'ancien idiome. Puisqu'aux environs de Naples, au Ier siècle après J.-C., on se servait encore de l'osque dans les actes officiels, combien de temps n'ont pas dû se maintenir les dialectes dans les campagnes reculées. Peut-être la victoire complète du latin est-elle postérieure à la chute de l'empire romain. Un de nos confrères a montré qu'il existe des vestiges de l'osque dans la prononciation actuelle de certaines provinces italiennes[2].

On a vu M. Mommsen parler d'une littérature osque. Les raisons qu'il donne pour affirmer l'existence de cette littérature sont très dignes d'attention. En premier lieu, la perfection de l'alphabet, qui marque les longues par la répétition de la voyelle (AA, EE), qui distingue entre l'V et l'V̇ (probablement un *o*), entre l'I et l'⊦ (l'*i pingue* des grammairiens romains); si nous ne savions de la langue grecque qu'une seule chose, qu'on y distinguait l'ε de l'η, l'ο de l'ω, cela suffirait déjà pour nous faire supposer chez le peuple grec une certaine culture littéraire. Secondement, le voisinage de Tarente et de Naples, d'où l'influence grecque arrivait directement aux Campaniens et aux Samnites. La supériorité d'éducation se décèle déjà par cette circonstance que les premiers auteurs qui aient écrit en langue latine, Ennius, Pacuvius, Lucilius, étaient originaires de l'Italie méridionale. On connaît le mot d'Ennius sur ses trois âmes[3]: il n'aurait pas mis l'osque sur la même ligne que le grec et le latin si l'osque eût été un

[1] Cumanis eo anno petentibus permissum ut publice latine loquerentur, et præconibus latine vendendi jus esset. (XL, 42.)

[2] Article de M. Storm dans les *Mémoires*, II, p. 81-144.

[3] Quintus Ennius tria corda habere sese dicebat, quod loqui græce et osce et latine sciret. (Aulu-Gelle, XVII, 17.)

simple patois. En troisième lieu, un air d'élégance et de bon goût particulier aux restes de la civilisation campanienne : la perfection des monnaies, la beauté des vases, les noms des dieux du panthéon hellénique inscrits sur des objets sacrés ou mêlés dans les énumérations aux noms de divinités italiotes. Assurément, s'il y avait avec les Romains une différence de culture, elle devait être en faveur du peuple le plus rapproché de la Grèce.

Malheureusement tout a péri. Quelques pierres seules nous sont parvenues. Encore n'avons-nous pas pour la langue osque un monument comparable à ce que sont pour l'ombrien les *Tables Eugubines*, c'est-à-dire un ensemble de documents émanant d'une origine commune et se rapportant à un seul et même ordre de faits et d'idées. Les inscriptions osques, la plupart mutilées, ont le contenu le plus divers et sont de toute provenance : enseignes de maisons, bornes milliaires, inscriptions votives, traités entre deux peuples, tablettes d'exécration, textes de loi, on a un peu de tout, mais sans suite et en morceaux. Ces monuments ont été trouvés sur une longue étendue de territoire dont les points extrêmes sont, d'un côté, Ancône, et de l'autre, Rhegium. Ils font passer sous nos yeux trois écritures : l'alphabet national (assez semblable à l'alphabet étrusque), l'alphabet grec et l'alphabet latin. Si quelques-uns de ces textes se lisent sans peine, il en est dont le sens est encore fort obscur. Chose curieuse à noter ! les moins intelligibles sont ceux qui ont été découverts depuis trois ou quatre ans, ce qui s'explique par le décousu de l'épigraphie osque, mais ce qui doit nous montrer que les linguistes sont encore au seuil du déchiffrement.

Les Italiens ont été les premiers à l'entreprendre. Nous ne pouvons songer à donner ici la liste des savants qui y ont travaillé depuis le milieu du XVIII[e] siècle ; mentionnons au moins l'abbé Louis Lanzi, qui s'est mis au premier rang de ses compatriotes par la prudence de ses vues et par le soin apporté à ses publications. Les Allemands entrèrent en lice avec G. F. Grotefend, Lepsius, Klenze, Peter, qui mirent au service de cette étude une érudition plus vaste, quoique souvent aussi conjecturale. Un progrès régulier n'a commencé qu'avec l'ouvrage de Mommsen : *Die unteritalischen Dialekte* (Leipzig, 1850). Ce livre, qui donne le texte de toutes les inscriptions alors connues, avec des essais d'interprétation, conserve un intérêt durable, même après que d'autres savants ont repris la matière, à cause des vues historiques dont l'auteur a semé son livre et à cause de sa grande expérience épigraphique, qui lui a souvent fait deviner juste là où d'autres après lui se sont égarés.

Après Mommsen, l'osque a été cultivé par de nombreux savants ; je me contenterai de nommer MM. Bugge, Ebel, Schweizer-Sidler, Corssen, Ascoli, Ariodante Fabretti, Bruppacher, Enderis,

et, en ces dernières années, M. Franz Bücheler. La linguistique s'est emparée des mots et des formes grammaticales de cette langue, si proche parente du latin : mais quelquefois, pour avoir expliqué les mots isolément et sans souci du contexte, elle a admis trop vite des hypothèses qui auraient dû être accueillies avec plus de défiance. On en aura la preuve par l'interprétation de la Table de Bantia, dans laquelle nous allons maintenant inviter le lecteur à nous suivre.

Cette table, qui présente le texte le plus précieux et le plus étendu de l'épigraphie osque, est une plaque de bronze mesurant 25 centimètres de haut sur 38 de large, et couverte d'écriture sur ses deux faces. Elle a été découverte en 1790 à Oppido, en Lucanie, non loin de l'ancienne Bantia, et elle a été transportée au Musée royal de Naples, où elle se trouve encore. Au moment de la découverte, le bronze, déjà incomplet, fut brisé en plusieurs morceaux, qui sont allés l'un après l'autre rejoindre au Musée Bourbon la partie principale, à l'exception d'un seul, dont nous aurons à parler dans la suite.

Un premier problème concerne le rapport qui existe entre le texte inscrit au recto et celui qui est au verso de la Table. Tandis que d'un côté nous avons de l'osque, sur la face opposée on a du latin. Des deux parts c'est une loi, et certaines formules (soit effet du hasard, soit connexion entre les deux textes) se retrouvent identiquement les mêmes, sauf la différence de la langue. La première supposition qui se présente à l'esprit est de penser que l'osque est la traduction du latin, ou *vice versa*. Mais des difficultés, sur lesquelles nous reviendrons, rendent cette hypothèse assez malaisée à admettre. Disons seulement, pour le moment, que la partie latine et la partie osque traitent de matières différentes, soit que la rupture de la Table, qui devait contenir un texte beaucoup plus étendu, nous ait privé des parties qui se correspondaient, soit qu'en dépit des formules identiques il faille considérer les deux lois comme distinctes[1]. Le latin n'a donc pu servir à l'éclaircissement de l'osque que sur un petit nombre de points où, à la vérité, il a apporté des lumières précieuses.

Le haut, le bas et la partie droite de l'inscription manquent. On lit sur la droite les premières lettres d'une seconde colonne de texte. Comme la loi romaine, la loi osque est en caractères latins; l'écriture est celle du second siècle avant l'ère chrétienne. Des blancs laissés au milieu des lignes indiquent la fin des différents articles.

Ce texte fut publié pour la première fois en 1795 par Marini, dans ses *Atti dei fratelli Arvali* (II, p. 570), mais sans aucun essai

[1] Voir le texte de la loi latine, *Corpus Inscr. lat.*, I, p. 45.

d'interprétation. Rosini (1797)[1], Guarini (1820)[2], le donnèrent de nouveau, en y ajoutant les fragments qui, dans l'intervalle, s'étaient retrouvés. Mais ils ne s'aventurèrent pas davantage à proposer une traduction. Guarini dit spirituellement : «In quam (oscam partem) nullam pro præsenti, non dicam coloniam ducere, sed ne excursionem quidem facere est animus; nec enim pudor est ingenue fateri (quod olim Vulpes astute) nondum maturam nobis esse.»

Grotefend et Klenze publièrent d'abord des essais d'explication, mais bornés à quelques passages seulement. Mommsen, le premier, tenta une interprétation de l'ensemble : il fit suivre le texte d'une traduction interlinéaire et d'un commentaire détaillé. Disons tout de suite que ce n'est point la meilleure partie de son grand ouvrage. Trompé par les chiffres qui se trouvent dans l'inscription, et par quelques expressions telles que *ziclom*, *carneis*, *pertemust*, *comono*, *posmom*, qu'il pensa pouvoir traduire par *jugerum*, *cardo*, *τέμνω*, *κώμη*, *pomum*, il crut voir dans ce texte une loi agraire : les Romains (tel est le sens général de son interprétation) accordaient aux habitants de Bantia la jouissance d'une partie de l'*ager publicus*. Cette vue inexacte de l'ensemble ne pouvait manquer d'entraîner de nombreuses erreurs de détail.

Le premier qui ait saisi le caractère général de la loi est A. Kirchhoff qui, au moyen d'une étude sévère de la construction grammaticale, et avec une singulière force de déduction, établit le sens d'un certain nombre de passages[3]. Il montra qu'il n'était point question de l'*ager publicus*, mais que la loi réglait le droit municipal de Bantia, notamment en ce qui concerne les assemblées du peuple, les tribunaux, le cens, le *cursus honorum*. Il crut devoir donner à son travail la forme d'une lettre à M. Mommsen, dans laquelle, de la manière la plus pressante, il le prend à témoin de la justesse de ses raisonnements. Nous devons dire que ce mémoire, qui est un modèle du genre, ne paraît pas avoir convaincu l'auteur du *Corpus*, lequel, dix ans plus tard, tout en faisant bon marché de ses propres explications, déclare en peu de mots que les hypothèses des autres interprètes lui paraissent ou fausses ou incertaines[4].

Aussitôt après Kirchhoff, L. Lange fit paraître un mémoire qui eut le mérite de fixer la valeur juridique d'un certain nombre de termes, et de montrer l'accord qui existe sur la plupart des points entre la loi de Bantia et la législation romaine. Mais il a le tort

[1] *Dissert. isagog. ad Herculanensium voluminum explanationem.*

[2] *Commentaria in veterum monumenta.*

[3] *Das Stadtrecht von Bantia,* ein Sendschreiben an Herrn Theodor Mommsen. Berlin, 1853.

[4] *Corpus latinarum Inscriptionum,* I, p. 46.

de faire violence quelquefois à la langue pour rendre l'identité des formules plus frappante[1]. Presque en même temps Huschke donna un commentaire remarquable par la science du droit et la connaissance de l'antiquité, mais rempli d'invraisemblances grammaticales[2].

Le dernier traducteur est M. F. Bücheler qui a donné, dans les *Fontes juris romani antiqui* de Bruns[3], une interprétation supérieure sur plusieurs points à tout ce qui a été donné avant lui. C'est celle que M. Zvetaieff a reproduite dans son livre.

Venons maintenant au texte lui-même. Il faut bien avouer que, malgré tant de travaux, il reste encore beaucoup à faire. Parmi les causes d'obscurité il faut d'abord mentionner une circonstance extérieure : l'état du monument, qui est fort mutilé. Nous avons déjà dit que le commencement et la fin manquent : dans les parties conservées, les premières et les dernières lignes sont très incomplètes; en outre, un fragment a été mal rapporté. D'autre part, la rédaction présente la marque manifeste de l'incorrection. Ainsi la formule bien connue *dolo malo* est écrite une fois (l. 20) *dolud mallud*, et une autre fois (l. 11) *docud malud*. Le nom de la ville de *Bantia* est écrit une fois (l. 19) SANSAE (au lieu de BANSAE). Des séparations fausses viennent couper en deux certains mots (POCAPI.T., l. 8), tandis que d'autres fois deux ou trois mots sont agglomérés en un seul (PANPIEISVMBRATEIS l. 6). L'incorrection va si loin que M. Mommsen suppose que la Table a été gravée à Rome par un lapicide qui ne connaissait pas l'idiome osque.

A ces difficultés viennent se joindre celles qui tiennent à notre propre ignorance : l'organisation des municipes avant la *lex Julia* est une matière peu connue, et sur laquelle nous attendrions précisément des renseignements de la loi Bantienne. Combien un texte de loi provincial complet et détaillé serait précieux! Mais, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, la Table de Bantia règle un certain nombre de points fort spéciaux et assez étrangers les uns aux autres. Il semble qu'elle soit plutôt la revision d'une constitution que la constitution elle-même.

Nous allons à notre tour nous engager dans l'interprétation. Mais, à la différence de quelques-uns de nos devanciers, nous n'hésiterons pas à laisser des blancs là où le sens nous paraît impossible à établir. Telle conjecture qui trouve légitimement sa place dans un commentaire, où elle est exposée avec les doutes qu'elle com-

[1] *Die oskische Inschrift der Tabula Bantina und die römischen Volksgerichte.* Eine sprachlich-antiquarische Abhandlung. Göttingue, 1853.

[2] Réédité dans *Die oskischen und sabellischen Sprachdenkmäler*, par Ph. Ed. Huschke. Elberfeld, 1856.

[3] 3e édition, Tubingue, 1876.

porte, ne peut qu'égarer les lecteurs si elle figure dans une traduction. En présence des recherches de grammaire comparée, ce genre de réserve est un devoir pour celui qui ne veut pas mettre en circulation, au lieu de l'or pur des dialectes italiques, des pièces douteuses ou fausses. La lecture du dictionnaire que M. Zvetaieff a joint à son volume doit provoquer à ce sujet de sérieuses réflexions. Nous passerons rapidement sur les endroits où nous n'avons rien à ajouter au travail de nos devanciers. Nous supposerons, dans tout ce qui va suivre, que le lecteur a entre les mains soit le livre de Zvetaieff, soit celui de Bruns.

L'inscription commence par trois lignes en trop mauvais état pour qu'on puisse tirer un sens des mots qui restent. Je commence donc à la ligne 4.

§ 1.

Svae pis pertemust, pruter pan [pertemest,] | deivatud sipus com[e]nei perum dolom mallom siom ioc comono mais egm[as touti-] | cas [a]mnud pan pieisum brateis auti cadeis amnud, inim idic siom dat sena[teis] | tanginud maimas carneis pertumum. Piei ex comono pertemest, izic eizeic zicel[ei] | comono ni hipid.

§ 1.

Si quis (comitia) peremerit, priusquam [peremet], jurato sciens in comitio sine dolo malo se ea comitia magis rei publicae | causa quam alicujus — aut — causa, et id se de senatus | sententia maximæ partis peremere. Cui sic comitia peremet, is illo die | comitia ne habeat.

§ 2.

L. 8. *Pis pocapit post*[1] *exac comono hafieist meddis dat castrid louf-it | en eituas, factud pous touto deivatuus*[2] *tanginom deicans, siom dat eizaisc*[3] *idic tangineis | deicum pod valaemom touticom tadait ezum, nep fefacid pod pis dat eizac egmad min[s] | deivaid dolud malud. Svae pis contrud exeic fefacust auti comono hipust, molto etan | to estud n.* CIↃ CIↃ. *In. svae pis ionc fortis meddis moltaum herest, ampert minstreis aeteis | eituas moltas moltaum licitud.*

§ 2.

Qui quandoque post hac comitia habebit magistratus de fundo vel | in pecunias, facito ut populus jurati sententiam dicant, se de illis (rebus) id sententiæ | dicere quod optimum publicum — esse, neve fecerit quo quis de illa re minus | juret dolo malo. Si quis contra hoc fecerit aut comitia habuerit, multa tanta esto n. CIↃ CIↃ. Et si quis eum forte magistratus multare volet, dumtaxat minoris partis | pecuniæ multæ multare liceto.

§ 3.

L. 14. *Svae pis pru meddixud altrei castrous auti eituas | zicolom*

§ 3.

Si quis pro magistratu alteri fundi aut pecuniæ | diem dixerit,

[1] *Post* est répété. Le *t* de *pocapit* est séparé par un point. Nous ne nous arrêterons pas dans la suite aux fautes évidentes commises par le graveur.

[2] C'est ainsi qu'il faut lire probablement au lieu de *deivatuns*.

[3] Le texte a *eizasc*.

dicust, izic comono ni hipid ne pon op toutad petirupert urust sipus perum dolom | mallom, in. trutum zicolom[1] *touto peremust petiropert, neip mais pomtis.*

is comitia ne habeat nisi cum apud populum quater oraverit sciens sine dolo | malo, et definitum diem populus acceperit quater, neve magis quinquies.

§ 4.

(L. 15.) *Com preivatud actud | pruter pam medicatinom didest, in. pon posmom con preivatud urust, eisucen ziculud | zicolom XXX nesimum comonom ni hipid. Svae pis contrud exeic fefacust, ionc svae pis herest meddis moltaum, licitud, ampert mistreis aeteis eituas licitud.*

§ 4.

Cum reo agito | prius quam judicationem dabit, et quum postremum cum reo oraverit, ab illo die | diem XXX proximum comitium ne habeat. Si quis contra hoc fecerit, eum si quis volet magistratus multare, liceto, dumtaxat minoris partis pecuniæ liceto.

§ 5.

(L. 18.) *Pon censtur | Bansae tautam censazet, pis cevs Bantins fust censamur esuf in. eituam, poizad ligud | iusc censtur censaum angetuzet. Aut svae pis censtomen nei cebnust dolud mallud | in. eizeic vincter, esuf comenei lamatir Pr. meddixud toutad praesentid perum dolum | mallom: in. amiricatud allo famelo in. ei sivom; poei eizeis fust pae ancensto fust, | toutico estud.*

§ 5.

Quum censores | Bantiae populum censebunt, qui civis Bantinus fuerit censetor ipse et pecuniam, qua lege | ii censores censere proposuerint. At si quis in censum non venerit dolo malo | et in eo convincitur, ipse in comitio vendatur prætoris magistratu populo præsente sine dolo | malo; et veneat cetera familia et is simul; quæ ejus fuerit quæ incensa fuerit, | publica esto.

§ 6.

(L. 23.) *Pr. svae praefucus pod post exac Bansae fust, svae pis op eizois com | atrud ligud acum herest, auti pru medicatud manim aserum eizazunc egmazum | pas exaiscen ligis scriftas set, ne pim pruhipid mais zicolois X nesimois. Svae pis contrud exeic pruhipust, molto etanto estud n.* CIↃ. *In. svaepis ionc meddis moltaum herest, licitud, | [ampert] minstreis aeteis eituas moltas moltaum licitud.*

§ 6.

Prætor sive præfectus qui post hac Bantiæ erit, si quis apud illos cum | altero lege agere volet, aut pro judicato manum asserere illarum rerum | quæ hisce in legibus scriptæ sunt, ne quem prohibeat magis diebus X proximis. Si quis contra | hoc prohibuerit, multa tanta esto : n. CIↃ. Et si quis eum magistratus multare volet, liceto, | dumtaxat minoris partis pecuniæ multæ multare liceto.

§ 7.

(L. 27.) *Pr. censtur Bansae | [ni pis fu]id nei svae Q. fust, nep censtur fuid nei svae Pr. fust. In. svae pis Pr. in. svae | .... im nerum*

§ 7.

Prætor censor Bantiæ | ne quis sit nisi quæstor fuerit, neve censor sit nisi prætor fuerit. Et si quis prætor et si | ...... magisterium

[1] Le texte porte *zico.*

fust, izic post eizuc Tr. pl. ni fuid.	— fuerit, is post illud Tr. pl. ne
Svae pis |	sit. Si quis | ....
...[*facus f*]*ust, izic amprufid facus*	.... [factus] erit, is improbe
estud. Idic medicim eizuc |	factus esto. Id magisterium illo | .
....	....
medicim.......*um VI nesimum* |	magisterium.....VI proximum |
....	....
....	....
..*um pod* |	..quod | ....
....	....
..................*medicim* |	.... magisterium |
...	...

Dans le premier paragraphe, il est question de l'*intercessio*, ou droit pour certains magistrats d'ajourner une assemblée. L'idée de l'*intercessio* est exprimée en osque par le verbe *pertumum*, qu'il faut décomposer en *pert-umum*. Festus nous apprend que, en ancien latin, le verbe *peremere* avait le même sens[1]. On sait que le latin *per* cache plusieurs mots différents, puisqu'il correspond tantôt à *περί*, tantôt à *παρά*, tantôt à *προτί*. C'est au grec *προτί* que répond l'osque *pert*. Nous trouverons plus loin (l. 15) le mot *peremust*, qui contient le même verbe, mais avec un autre préfixe. Il est donc décidé dans cet alinéa que le magistrat, voulant user de son droit d'*intercessio*, doit jurer dans l'assemblée du peuple qu'il agit d'accord avec la majorité du sénat. Celui qui avait convoqué l'assemblée et envers qui on a usé du droit d'*intercessio* ne pourra la réunir une seconde fois le même jour.

L'assemblée du peuple est désignée tantôt par le locatif singulier *comenei* « in comitio », tantôt par le pluriel neutre *comono* « comitia ». Nous avons ici un exemple de la déformation que l'osque a fait subir à certains mots : *comenei* est pour *combenei*, qui lui-même vient de *combonom*. Cela supposerait en latin un mot *convenum*, au lieu duquel on a *conventus* et *contio* (*coventio*). Le verbe *venio*, en osque et en ombrien, a la forme *beno :* on trouve en latin les subjonctifs *convenat*, *advenat* et le substantif *advena*. L'osque et l'ombrien, au lieu du *v*, ou plutôt du *gv* primitif, présentent dans ce mot un *b : kúmbened*, *kúmbennieís*, *benurent*. Le dialecte de la Table de Bantia a assimilé ici le *b* à l'*m* précédent. Une forme assez différente, quoique composée des mêmes éléments, se présentera plus loin (l. 20) : *cebnust* = *convenerit*.

On doit se demander quel est le mot qui se trouvait à la fin de la ligne 4, après *pruterpan* « priusquam ». D'après le formulaire un peu explicite et redondant de la loi, on doit supposer qu'il y

[1] P. 214, 216, éd. Müller : *Peremere* Cincius in libro de verbis priscis ait significare idem quod prohibere.

avait *pertemest* «peremet»; c'est ainsi que, plus bas (l. 18), *licitud* est mis deux fois sans grande nécessité dans la même ligne. Le serment exigé du magistrat doit être prêté, comme il est naturel, *avant* qu'il use de son droit d'*intercessio* [1].

Deivatud est un dérivé de *deivos* «dieu»; cf. en latin *sacramentum*. A *deivatud* il faut joindre immédiatement les mots *sipus..perum dolom mallom*, qui signifient «sciens..sine dolo malo». Dans la partie latine de la *Table de Bantia*, on a *sciens d(olo) m(alo)*. Ces expressions étaient de style. On trouve, par exemple, dans une loi attribuée à Numa (Paul Diacre, p. 221) : «Si qui hominem liberum dolo sciens morti duit, paricidas esto;» dans la *Lex repetundarum* (l. 21) : «scientem dolo malo.» L'orthographe *mallom*, qui revient trois fois (l. 5, 15, 22), prouve que la première syllabe de l'adjectif *malus* était originairement longue en latin : on peut comparer l'abréviation survenue dans *ĭdem*, *quĭdem*, *făr ina*, *Cĕres* (pour *id-dem*, *quid-dem*, *farrina*, *Cerres*).

Amnud «causa» mérite que nous nous y arrêtions un instant, parce qu'il montre comment deux langues étroitement apparentées peuvent user différemment de termes synonymes. En vieux latin, un cercle se disait *circus* ou *amnus*. Le latin classique a fait de *amnus*, devenu par assimilation *annus*, le nom du cercle que décrit l'année en revenant après douze mois à son point de départ; le diminutif *annulus* a conservé le sens propre [2]. Le composé *sollemnis* nous présente encore le groupe *mn*. Dans *Anna Perenna*, nous avons peut-être une personnification féminine du temps poursuivant éternellement sa course. Quant au mot *circus*, il a fourni les particules *circum* et *circa*, qui peuvent s'employer, comme on sait, avec des verbes exprimant une occupation ou un but idéal. C'est à peu près le sens que l'osque a donné à l'ablatif *amnud*, qui veut dire «autour de, à cause de, en vue de». On trouve, du reste, le même *amnúd* employé dans le sens propre «circuitu» sur le cippe d'Abella (l. 17).

Il reste les mots *pieisumbrateis* (le texte écrit ainsi) *auti cadeis*, qui sont évidemment des génitifs régis par le second *amnud*. M. Bücheler lit : *pieisum* (*pieis* + *um* = l'enclitique *hont* en ombrien) *brateis auti cadeis* et traduit : «cujuspiam commodi aut incommodi.» C'est une heureuse conjecture; mais les mots *brateis* et *cadeis* sont devinés. Pour ce dernier mot, on pourrait penser au vieux verbe latin *calvere*, qui signifiait «insidias struere» : la

[1] Lange (ouvrage cité, p. 31) propose de combler la lacune au moyen des mots *tr. pl.* et traduit *pruter pan* par «præter quam». Le tribun du peuple pourrait donc user de son droit d'*intercessio* sans prêter serment. Mais, outre que la construction serait fort dure, le sens «priusquam» est établi par la ligne 16.

[2] Voyez l'étymologie de ces mots donnée par M. A. Barth dans ces *Mémoires*, t. II.

permutation de *d* en *l* se retrouve, comme on sait, dans *odor olere*, *sedere solium*, etc.

Hipid, qu'on traduit généralement comme un futur antérieur (il faudrait alors *hipust*, cf. l. 11), est un optatif comme *sim, velim* en latin, et comme *fuid* «sit», que nous rencontrerons lignes 28 et 29. Il semble que *habeo* ait en osque deux formes : *hip* et *haf* (cf. l. 8), la première suivant la conjugaison des verbes primitifs, la seconde celle des verbes dérivés.

Tandis que le premier paragraphe traite de l'*intercessio*, le second, passant à un autre ordre d'idées, s'occupe d'un serment que doit prêter le peuple assemblé en comices.

Maimas. Ce superlatif demande un mot d'explication. Au lieu que le latin *mac-simus* est formé de la racine *mag* suivie du suffixe *-timus*, *-simus*, l'osque a fait suivre le comparatif adverbial *magis* (contracté en *mais*) du suffixe *mas : maimas* est donc pour *maismas*, comme en latin *primus* est pour *pris-mus*. Sont formés selon ce principe, en latin, les superlatifs *extremus*, *supremus*, qui présentent le suffixe *mus* ajouté à un comparatif. La formule latine pour désigner la majorité est ordinairement *major pars ;* par exemple, dans la *Lex Servilia :* «De consili majoris partis sententia.» Mais on trouve aussi quelquefois le superlatif. Ainsi Tite-Live, XXVI, 33 : «Plebes sic jussit : Quod senatus juratus maxima pars censeat, qui adsidetis, id volumus jubemusque.»

Carneis est le génitif du mot qui, en ombrien, nous est parvenu sous la forme du nominatif *karu*. C'est exactement le latin *caro*, *carnis*, qui voulait dire «portion» et qui, par une restriction de sens assez remarquable, ne signifie plus en latin que «portion de chair, chair». On peut comparer ce qui s'est passé en français pour le mot *viande* (*vivenda*), ou encore pour le participe latin *oblata*, qui a fait en français *oublie*.

L. 8. *Hafieist*. C'est ainsi qu'il semble qu'on doive lire, d'après le fac-similé de M. Zvetaieff. On aurait donc un futur. La diphtongue *ei* indique le même son qui est représenté par *e* ou par *i* dans les formes ombriennes *mujetom*, *vaçetom*, *carsitu*, *habituto*.

A la fin de la ligne 8, il y a après *louf* la place pour deux lettres. J'ai émis dans ces *Mémoires* (p. 145) la supposition qu'il fallait suppléer, au lieu de *loufrud* «libero», généralement admis, une conjonction *loufet* signifiant «ou». La vue du monument m'a prouvé depuis que ma conjecture était juste : le bronze porte distinctement *loufit*[1]. Il n'est, dès lors, pas nécessaire de remplacer, comme font les éditeurs précédents, *en* par *in*. L'expression *comitia habere in pecunias* rappelle la locution que nous avons dans

[1] Voir le *post-scriptum* à la fin de cet article (p. 404).

cette phrase de Tacite (*Ann.* IV, 15) : «Non se jus nisi in servitia et pecunias familiares dedisse.»

L'expression *factud pous... deicans* doit être rapprochée de *nep fefacid pod pis... mins deivaid* (l. 10). *Pous* est probablement une conjonction correspondant à l'ombrien *puse*, *pusei*, *pusi*, *puze*.

L. 10. *Valaemom* et *tadait* sont d'origine inconnue. Mais le sens ressort suffisamment du contexte. Le premier est peut-être une faute pour *valtemom*, qui serait un superlatif comme *optimum*, *ultimum*. Cf. *βέλτερον*, *βέλτατον*. *Tadait* a l'air de signifier «videatur». Il ne peut rien avoir de commun avec *ἐπίτηδες*, qui ne vient pas d'un verbe, mais qui est d'origine pronominale, comme *idoneus* en latin. — *Ampert* est une préposition composée de deux particules invariables, comme *in-de*, *ab-hinc*, *post-hac*, *ad-usque*. La première est la préposition *an*, que nous avons aussi dans *anter*, dans *a-miricatud;* la seconde est le même *pert* qu'on a dans *petiropert* et dans *pert-emum*. Outre l'amende que peut prononcer le magistrat, le délinquant est donc tenu de fournir une somme de 2,000 nummi. On doit se demander quelle est la raison de ces deux dispositions qui ont l'air de faire double emploi. Il y a lieu de rapprocher la *Lex Lucerina de luco sacro* (chez Bruns, 3e édition, p. 42). Elle débute par différentes défenses; puis elle ajoute : *Sei quis arvorsu hac faxit*, [*in*] *ium quis volet pro joudicatod n*(*umum*) CIↃ *manum injectio estod. Seive magisteratus volet moltare*, [*li*]*cetod.* Je suppose que la première *multa* est précisément la *manum injectio pro joudicatod.*

Dans le § 3, qui est intéressant pour l'histoire du droit, nous avons d'abord à modifier la construction. Kirchhoff, contrairement à la disposition de la Table, qui joint les trois mots *neip mais pontis* à ce qui précède et qui, après ces mots, laisse un blanc indiquant la fin d'un chapitre, met la fin de la phrase à *petiropert.* Cette coupure a été adoptée par tous les interprètes qui ont suivi, et le blanc lui-même, après *pomtis*, a disparu de la Table imprimée chez Zvetaieff (p. 75). Heureusement que le facsimilé dû au même savant remet les choses dans leur état vrai. Le sens du § 3 est que dans tout procès relatif à un bien-fonds ou à de l'argent, le magistrat ne doit tenir l'assemblée qui rendra le jugement qu'après avoir annoncé quatre fois l'affaire devant le peuple. Le texte dit expressément que le peuple prendra connaissance du jour quatre fois et non pas cinq fois, c'est-à-dire qu'à la cinquième fois le jugement sera prononcé. Comme l'a très bien montré M. Lang, la même disposition existait dans la loi romaine. C'est ce qu'on voit par ce passage d'Appien (*Bell. civ.* I, 74), où il parle de Merula et de Lutatius Catulus voués à la proscription par Cinna : *Οὗτοι μὲν δὴ, φυλασσόμενοί τε ἀφανῶς, καὶ τῆς κυρίας ἡμέρας ἐπελθούσης, ἐς τὴν δίκην ἀνακαλούμενοι*

(*τετράκι δὲ ἐχρῆν κηρυτlομένους ἐν ὡρισμένοις ὡρῶν διασlήμασιν ἁλῶναι*), *Μερόλας μὲν τὰς Φλέβας ἐνέτεμεν ἑαυτοῦ*... La *κυρία ἡμέρα* nous représente le *trutum zicolom*, et le *τετράκι κηρύτlειν* correspond au *petiropert urust* de notre texte. Il faut rapprocher aussi le passage suivant de Cicéron (*Pro domo*, XVII, 45) : «Quum tam moderata judicia populi sint a majoribus constituta, primum, ut ne pœna capitis cum pecunia conjungatur; *deinde, ne, nisi prodicta die, quis accusetur :* ut ter ante magistratus accuset intermissa die, quam multam irroget aut judicet : quarta sit accusatio trinum nundinum prodicta die, qua die judicium sit futurum.» Si l'on compte à partir du commencement, c'est-à-dire si l'on considère comme une citation régulière l'acte énoncé par les mots que nous avons imprimés en italiques, on arrive à un total de quatre citations, et la *quarta accusatio* est, en réalité, une *quinta*. Il y a donc accord entre la loi de Bantia et la loi romaine.

Dans le mot *trutum* on peut voir le participe passé du même verbe dont sont tirés en latin *terminus* et *termen*, en grec *τέρμα*. — *Peremust* doit signifier «acceperit» ou «perceperit»; il est formé du même verbe que *pertemust* au moyen d'un autre préfixe. C'est ainsi qu'en latin, à côté de *perimere*, *interimere*, le verbe *emere* a donné le composé *sumere*, qui veut dire quelquefois «adopter une opinion, reconnaître». Une analogie plus complète nous est fournie par le verbe *capere*, qui a donné, d'une part, *intercipere* «détruire» et, de l'autre, *percipere* «percevoir.» — Au sujet du mot *altrei* (l. 13), rapprochez le texte des douze tables (Aulu-Gelle, XX, 1) : «Si injuriam faxit alteri.»

Dans le § 4 nous avons traduit *preivatud*, qui signifie littéralement «privato», par le latin «reo», parce que ce mot indique mieux le sens général de l'alinéa. M. Lange a eu le mérite de montrer le premier que *privatus* signifiait «accusé» en osque, et que le latin *privatus* était employé quelquefois de la même manière. Comme les jugements étaient rendus soit par des personnages revêtus du caractère public, soit par le peuple lui-même, on comprend que dans la langue du droit il ait pu s'établir une opposition entre *magistratus* ou *populus* d'une part, et *privatus* de l'autre. Dans un vieux texte cité par Varron (*De l. l.* VI, 91) on trouve *privatus* employé pour *reus :* «Cornicinem ad privati januam et in arcem mittas ubi canat.» Et un peu plus loin : «Eo die quo die comitia erunt, in arce classicus canat tum circumque moeros, et ante privati hujusce T. Quinti Trogi scelerosi ostium canat, et ut in campo cum prima luce assit.» Tite-Live, qui travaillait sur d'anciens documents dont il n'est pas sûr qu'il se soit toujours donné le temps d'entendre la langue, a plusieurs fois gardé le mot *privatus* dans des passages où il se traduit mieux par «accusé» que par «homme privé». Ainsi livre XLIII, 16 :

« Multam pro contione privato dixerunt. » L'historien, pour justifier en cet endroit l'expression *privatus*, l'a placée quelques lignes plus haut dans un endroit où elle n'est pas nécessaire : « Appellati a privato tribuni. » Il y a aussi un reste de cette signification dans le propos attribué par Tacite (*Ann.* IV, 19) à Tibère : « Solitum quippe magistratibus diem privatis dicere. » Le délai de trente jours qui doit s'écouler entre l'instruction de l'affaire et le jugement est un délai qu'on retrouve à Rome pour les *comitia centuriata :* « Justi triginta dies. »

Dans le § 5 nous avons à proposer une modification importante au sujet de la pénalité portée contre celui qui aurait fraudé le cens. Je passe tout de suite à la fin du paragraphe. Depuis Mommsen, *amiricatud* est considéré comme un substantif à l'ablatif, renfermant le préfixe privatif *a* ou *an : a-miricatud* signifierait donc *non mercato* « sans achat ». Bücheler traduit : « absque venditione ». Je ne crois pas que le préfixe privatif *a* ou *an* puisse s'employer dans le sens de *absque* ou *sine;* par exemple, l'expression *perum dolom malom* ne pourrait pas être remplacée par *adolud.* D'un autre côté, on ne comprendrait pas que le mot régi par ce prétendu substantif *amiricatud* fût placé au nominatif, et cependant *allo famelo* sont manifestement des nominatifs. Je crois donc que la construction est autre. Dans *amiricatud* je vois un verbe à l'impératif (comme *estud*); le sujet du verbe est *allo famelo* « cetera familia ». L'*a* de *amiricatud* ne représente pas le préfixe privatif, mais une préposition[1], en sorte que l'ensemble du mot signifie « veneat ». Le sens est donc que, si quelqu'un a trompé les censeurs, son bien soit vendu. Le mot *allo* « cetera » doit être entendu à la manière grecque : Τηλέμαχος καὶ οἱ ἄλλοι μνηστῆρες. Nous devons donc nous attendre à avoir encore un autre sujet; ce sujet se trouve nécessairement parmi les mots *in. ei sivom.* Dans *ei*, qu'on a expliqué comme le commencement de *eituo*, il faut voir le nominatif *ei(s)* « celui-ci » : le *s* pouvait d'autant plus facilement être omis que le mot suivant commence par un *s*. *Sivom* signifie, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs[2], « simul. » La loi est donc que celui qui aura trompé le cens soit vendu, lui et ses biens; une pénalité plus forte encore existait dans l'ancienne Rome, puisque le délinquant était mis à mort. C'est ce que nous voyons par ce passage de Tite-Live, I, 44 : « Censu perfecto, quem maturaverat [Servius Tullius] metu legis de incensis latæ cum vinculorum minis mortisque..... » Au temps de Cicéron, l'*incensus* était encore assimilé à celui qui s'était soustrait au service militaire, et il était vendu comme esclave. Cicéron, *Pro*

[1] Cf. la préposition renfermée dans *aserum, aamanaffed, etc.*

[2] Voir ci-dessus, p. 144.

Cæcinæ, xxxiv : «Populus quum eum vendidit qui miles factus non est, non adimit ei libertatem, sed judicat non esse eum liberum qui, ut liber sit, adire periculum noluit. Quum autem incensum vendit, hoc judicat : quum is, qui in servitute justa fuerit, censu liberetur, eum qui, quum liber esset, censeri noluerit, ipsum sibi libertatem abjudicasse[1].» — Ici encore il y a donc concordance entre la loi de Bantia et la loi romaine.

Je reviens maintenant en arrière pour faire quelques remarques sur différents mots. L'orthographe *Bansae*, pour *Bantiae*, si elle se trouvait dans le modèle placé entre les mains du graveur, prouverait que l'assimilation du *t* en cette position est plus ancienne qu'on ne le suppose d'ordinaire : le nom moderne de la ville est S. Maria de Vanze. — *Poizad* ne signifie pas «quoja», mais «qua». C'est le thème relatif associé à un pronom qui prend les désinences. C'est ainsi qu'on a *pullad* (*po* + *ullad*) sur la Table d'Abella, et *pora* (*po* + *era*) en ombrien. — *Angetuzet* est un mot d'origine obscure : je serais tenté de croire qu'il y a eu métathèse pour *anteguzet*, comme dans *aikdafed* = ædificavit. Nous aurions alors le verbe *tag*, d'où vient *tanginom* «sententia», et qui, au témoignage d'Aelius Stilo, signifiait «noscere» chez les Prénestins[2]. On a depuis longtemps signalé la parenté de ce verbe avec le gothique *thagkjan*. Le même verbe existe en latin, car je crois que le latin *tangere* «toucher» est identique au prénestin *tangere* «comprendre, connaître.» Nous avons ici la même métaphore que dans le français «saisir, comprendre,» dans l'allemand *begreifen*, dans le latin *comprehendere, attendere*. — *Cebnust* nous offre une contraction (pour *combenust*) qui est autre, mais qui n'est pas moins forte que celle de *comono;* d'après ce dernier mot, on aurait plutôt attendu *comnust;* mais il est probable que l'orthographe, qui ne donne jamais que des à peu près, cache ici un mot comme *cobenust*. — *Lamatir* suppose un verbe de la troisième conjugaison au présent du subjonctif passif : le contexte indique le sens «vendatur». Ce même *lamatir* se lit aussi sur le rouleau de plomb trouvé récemment à Capoue (n° 50 chez Zvetaieff) : *svai neip dadid, lamatir*. . . «si nec det, vendatur. . . .» — Le mot écrit en abrégé PR. doit désigner le préteur, comme il le désigne aux lignes 27 et 28. On considère sans raison ces deux lettres PR. comme représentant la préposition *pru* «pro», quoiqu'il y ait un point et quoique la préposition soit toujours jointe à son régime sans aucune séparation (l. 13, 24).

Dans le § 6 il faut d'abord remarquer le mot *præfucus* (= latin *præfectus*) à cause de l'assimilation du *t* au *c* précédent. C'est le

[1] Cf. Denys d'Halicarnasse, IV, 15.
[2] Festus, p. 356.

contraire de l'ombrien, qui, dans le groupe *ct*, assimile le *c* en allongeant la voyelle précédente ou en y mêlant le son *i* : *subahtor* = *subacti*, *rehte* = *recte*, *uhtur* = *auctor*, *adveitu* = **advecto*, *feitu* = **facto* (formes d'impératif). En osque également l'assimilation se fait d'habitude de cette manière : *Uhtavis* = *Octavius*, *ehtrad* (**ectra*). D'autres fois le groupe *kt* est conservé : *fruktatiuf*, *factud*. Cependant nous avons plus loin le participe *facus* «factus», où a lieu le même phénomène que dans *præfucus*. Ces irrégularités tiennent à ce qu'on peut appeler l'âge différent de ces divers mots : le participe *fac-tu-s*, qui est formé à l'aide d'un suffixe resté vivant dans la langue, est, en un sens, plus moderne que *Uhtavis* ou *ehtrad*, qui sont deux mots transmis sous cette forme par les âges précédents; on s'explique dès lors que l'assimilation ait pu se faire selon un autre principe.

Le neutre *pod*, au lieu duquel on aurait attendu le masculin *poe*, nous montre que la langue ne sait plus se servir avec sûreté de son pronom relatif : c'est la même raison pour laquelle la forme composée *poizad* est substituée à la forme simple *pad*. — *Atrud*, pour *altrud*, est peut-être une faute du graveur, car nous avons plus haut (l. 14) *altrei*. — *Exaisc ligis*. Ce pluriel est important parce qu'il nous renseigne jusqu'à un certain point sur le caractère du monument : ce n'est pas une loi, mais une collection de lois. Comme l'ont supposé Kirchhoff et Lange, la Table de Bantia représente un corps de lois qui a été rédigé à l'occasion de quelque circonstance sur laquelle nous aurons à revenir plus loin. — Au lieu de PIM, la Table a PHIM. Je soupçonne que le H du mot suivant PRVHIPID est la cause de cette erreur.

Nous arrivons au § 7 et dernier, qui, malheureusement, est déjà très mutilé. Cela est d'autant plus fâcheux que l'objet dont il traite présente un plus vif intérêt : il s'agit des magistratures de Bantia et de l'ordre dans lequel elles doivent être parcourues. Kirchhoff est parvenu à saisir le sens général de ce paragraphe; mais on ne peut guère aller avec certitude au delà de la ligne 28. La loi déclare d'abord que les magistratures seront parcourues dans l'ordre suivant : questeur, préteur, censeur. Il y a donc une légère différence avec Rome. Ensuite il est dit que celui qui..... ne pourrait après cela être tribun du peuple. Puis il est encore question d'un magistrat qui ....., mais alors il serait nommé à tort (*izic amprufid facus estud*). Pour combler les lacunes du texte, les traducteurs, depuis Mommsen, ont eu recours au fragment connu sous le nom de fragment d'Avellino. Mais comme celui-ci a été mis à une fausse place, il n'a fait que multiplier les erreurs. Disons d'abord ce que c'est que le fragment d'Avellino.

Pendant une séance de l'Académie d'Herculanum, un étranger vint présenter, pour le vendre, un court fragment de bronze,

couvert d'un côté de mots osques, de l'autre de mots latins. Le savant italien Avellino, qui reconnut qu'il venait de la Table de Bantia, prit à la hâte une copie des deux faces : quand on voulut offrir un prix au vendeur, celui-ci avait disparu avec son bronze, et il ne s'est plus représenté. Tout le monde voit d'abord ce qu'a de défectueux une copie prise dans ces conditions : par les erreurs nombreuses de la partie latine, on est amené à penser que les fautes ne manquent point dans la partie osque. Il y faut joindre cette circonstance que Mommsen, qui a voulu réintégrer le fragment dans le texte, l'a placé une ligne trop haut. La première ligne de la copie d'Avellino est ainsi conçue :

......IS.TACVSI......

A l'endroit où le célèbre historien allemand l'a inséré, ce *tacusi* donne un mot impossible, *tacusiim*, qui cependant a été traduit et qui a même trouvé des interprétations variées. Mais il y a en outre une impossibilité matérielle : ainsi que le montre le facsimilé de M. Zvetaieff, le bronze est effacé à cet endroit, mais non absent, de sorte que le morceau d'Avellino ne peut y trouver place. La vérité est qu'il faut le mettre une ligne plus bas. Si on le descend d'une ligne, on s'aperçoit sans peine qu'il faut lire FACVS, et que l'I final est le commencement d'un F. Nous obtenons ainsi :

...FACVS.FVST.IZIC.AMPRVFID.FACVS.ESTVD.

C'est-à-dire « ... factus fuerit, is improbe factus esto. » Quant au mot ...IM qui, à la ligne 29, est privé de son commencement, il est probable qu'il faut suppléer MEDICIM; ce substantif, en ce passage, revient jusqu'à trois fois. Le mot *nerum*, tant de fois associé depuis Corssen au prétendu mot *tacusiim*[1], et qui, en réalité, en est séparé par une ligne entière, m'a l'air d'un adjectif ou d'un pronom se rapportant à *medicim*. Si ces corrections, à cause des lacunes du texte, n'ajoutent rien aux renseignements positifs que nous pourrions tirer de la Table de Bantia, ils ont du moins l'avantage de débarrasser le vocabulaire osque de mots imaginaires qui ont cours depuis trente ans.

Il nous reste à dire un mot sur l'âge probable et sur l'origine de la Table de Bantia. Qu'elle soit à peu près de l'époque des Gracques, c'est ce qui est généralement admis par tous les interprètes. Mommsen suppose, en outre, que la partie latine et la partie osque représentent une seule et même loi en deux langues

[1] Voir ces *Mémoires*, III, p. 275.

différentes : à cause des noms romains des magistratures, et surtout à cause de la mention des tribuns du peuple, il croit que c'est une loi romaine, dont une traduction aurait été expédiée aux habitants de Bantia. Ainsi les magistrats dont il est parlé exerceraient leurs fonctions à Rome. Mais ce système souffre de graves difficultés. En premier lieu, il est peu vraisemblable qu'on ait gravé au verso la traduction d'une loi destinée à être clouée contre un mur. Le fait est sans exemple : ce qui est très fréquent, au contraire, c'est qu'un bronze où un texte de loi a été inscrit soit retourné après un certain temps pour y graver une autre loi; quelquefois un court espace de temps a suffi pour rendre le premier texte superflu et pour permettre d'utiliser le verso. Dans le fait, la partie latine de la Table de Bantia paraît à peu près du même temps que la partie osque. Comme il ne reste du texte latin que les clauses tout à fait générales de la fin, prévoyant le cas où la loi n'aurait pas été appliquée, et fixant dans ce cas certaines pénalités, il est difficile de rien affirmer de plus. L'identité des deux ou trois formules qui se trouvent les mêmes dans les deux lois doit donc être attribuée à une coïncidence fortuite, explicable par la fixité de la langue juridique. Ce qui prouve clairement que la loi est faite pour Bantia, ce sont les mots de la ligne 27 : « Prætor censor Bantiae ne quis fuerit . . . . . » Évidemment la loi ne parle pas ici de magistrats romains; mais dès lors les tribuns du peuple sont eux-mêmes des magistrats de Bantia.

Qu'est-ce donc que ce texte de loi qui traite, comme on l'a vu, des objets les plus divers, comices, serment des magistrats, procès civil, recensement, charges publiques, et qui emploie des noms romains et des lettres latines pour régler les affaires d'une ville de Lucanie[1]. Ici encore M. Lange nous paraît avoir touché la vérité. Bantia est une république indépendante, un municipe; mais elle reçoit ses lois de Rome, peut-être sur sa propre demande. Les écrivains anciens rapportent en maint endroit que tel personnage éminent de Rome a donné des lois à telle ville d'Italie. C'est ainsi que le préteur L. Furius donne des lois à Capoue (Tite-Live, IX, 20), le préteur C. Claudius Pulcher à la ville d'Halæsa (Cic. *Verrines*, II, 49), Scipion à Agrigente (*ib.* 50). L'expression consacrée était *leges dare* ou *jura statuere;* nous avons fait remarquer plus haut, dans notre texte, un pluriel semblable : « illarum rerum quæ hisce in legibus scriptæ sunt (l. 23). » Cette hypothèse

[1] On a même fait la remarque que les trois nominatifs en *us* : *sipus*, *facus*, *praefucus* sont plutôt latins que osques (D'Ovidio, *Rivista di filologia ed istruzione classica*, 1880). Mais je ne crois pas que l'influence romaine ait pu s'étendre jusqu'aux formes grammaticales. La Table contient (l. 19) le nominatif *Bantins*, et des incertitudes analogues se remarquent sur d'autres inscriptions.

expliquerait les particularités que nous venons de signaler. Il ne s'agit pas d'une constitution formée de toutes pièces; les lois portent seulement sur un certain nombre de points controversés. Ainsi les lois données à Halæsa traitaient *de senatu cooptando;* en ce qui concerne Agrigente, nous citerons ici les propres mots de Cicéron : «Agrigentini de senatu cooptando Scipionis leges antiquas habent, in quibus et illa eadem sancta sunt de ætate hominum, ne qui minor XXX annis natu, de quæstu quem qui fecisset ne legeretur, de censu, de ceteris rebus.........» Ce mélange est caractéristique. La Table viendrait donc d'un *præfucus* romain chargé de reviser la constitution du municipe de Bantia. Si nous avions de Tite-Live quelques livres de plus, nous saurions peut-être le nom du personnage romain dont l'œuvre, traduite en osque, est venue jusqu'à nous, fournissant à sa manière un commentaire au vers de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

En prenant congé de M. Zvetaieff, nous le remercions de nouveau pour le service qu'il a rendu aux études italiques; nous finissons avec le vœu qu'il fasse bientôt pour les inscriptions du vieux Latium, du Picenum et de la Sabine, un travail pareil à celui qu'il a si bien exécuté pour les inscriptions samnites.

UNE INSCRIPTION FALISQUE.

Transcription.

MENERVA.SACRV
A.COTENA.LR.F.PRETOD·DE
ZENATVO·SENTENTIAD·VOOTUM
DEDET.CVANDO.DATV.RECTED
CUNCAPTUM.

Cette inscription sur bronze, découverte à Falérie en 1860, se trouve aujourd'hui sous le n° 188 au Musée Kircher, à Rome. Elle a été plusieurs fois publiée. Nous citerons seulement : Garrucci, *Ann. dell' Instituto*, 1860, p. 266; *Bull. dell' Inst.*, 1861, p. 199;

Fabretti, *Primo suppl.* p. 113; Garrucci, *Sylloge*, n° 559. Nous la publions de nouveau, parce qu'elle contient diverses particularités qui ne sont pas sans importance pour l'histoire de l'écriture, de la langue et du culte.

D'abord un mélange de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin : sont empruntées à ce dernier les lettres D et O, mais la lettre Q n'a pas été empruntée, quoiqu'il y eût une occasion de s'en servir. Ainsi qu'on le verra plus loin, il y a des raisons de croire que le modèle qui était sous les yeux du graveur était en une écriture quelque peu différente de celle qu'il a employée[1]. Le premier mot doit être corrigé en *Menervai*, à moins qu'il ne faille admettre une syntaxe plus relâchée : «Minerve. Objet consacré.» — Au sujet du prénom, Garrucci (*Sylloge*, p. 171) fait remarquer qu'avant la lettre A on aperçoit la partie inférieure d'un L. Le prénom serait dès lors *Lart* ou *Lartius*. Cf. le nom du père. Dans la copie que j'ai prise de l'inscription, je ne trouve pas ce L. Je lis donc *Aulus*. — Le nom de *Cotena* ne se retrouve nulle part ailleurs. — Le signe ↑, qui est fréquemment employé dans les inscriptions étrusques pour marquer le nombre 50, désigne en falisque un *f* (Cf. *Sylloge*, n° 808). — *Pretod*. Je crois qu'ici nous avons une faute pour *pretor*, occasionnée par le modèle, qui présentait le q ou *r* étrusque. — *Zenatuo* nous révèle une particularité de la prononciation falisque, laquelle, au commencement des mots, change quelquefois la sifflante forte en douce. Cf. le nom propre *Zertenea* (*Sylloge*, 802). On sait que le son *z* est fréquent dans cette position en étrusque : *Zertnai*, *Zirna*, *Zalvi*. — A la fin du mot *zenatuo* le *s* est tombé. — *Vootum* présente la longue marquée par deux *o*, comme dans l'ombrien *ooserclom*. — *Cuando* est pour *quando*. Cette orthographe est celle de l'étrusque, de l'osque et de l'ombrien : *Thancvilus*, *kvaistur*, *kvestretie*. — *Rected*, adverbe comme *facilumed*. — *Cuncaptum* est le participe *conceptum*, sans modification de la voyelle radicale, comme en vieux latin.

Venons maintenant au sens de cette inscription. Garrucci l'interprète ou plutôt la paraphrase de la manière suivante : «Lars Cotena, Lartis filius, prætor, votum, quod conceperat, dedit, ex senatus sententia, qui judicavit non vitio conceptum, sed recte ea de causa datum.» Mais je ne crois pas que ce soit là la vraie signification.

L'expression dont dépend le sens de l'ensemble c'est *votum dare*, qui ne veut pas dire «donner ce qui a été promis», mais «faire un vœu». *Dare* est ici employé comme synonyme de *facere*, ainsi que cela a lieu aussi dans *stragem dare*, *ruinam dare*. Si cet emploi

[1] Nous devons faire observer que le texte que nous donnons ci-dessus n'est pas un fac-similé, quoique les caractères se rapprochent assez de l'original.

est devenu rare, c'est que *dare* a *été* d'habitude remplacé par *facere*, avec lequel il est étroitement apparenté[1]. On dit de même en grec *ἀρὰς τίθεσθαι*. Il s'agit donc non de l'accomplissement d'un vœu (*votum solvere*), mais d'une promesse faite à la divinité. Quand le vœu était fait avec solennité, comme c'est le cas ici, où nous voyons un magistrat qui agit au nom du sénat, différentes précautions étaient prises pour assurer la régularité de l'acte. La teneur du vœu était arrêtée en une formule (*concepta verba*)[2]. Un prêtre était appelé pour la réciter (*præire verba*). On la notait par écrit sur des tablettes qui étaient scellées aux genoux de la divinité ou confiées à la garde de l'*æditĭuus*[3]. La fin de l'inscription falisque nous révèle un détail qui n'était pas connu jusqu'à présent : nous voyons qu'une sorte de récépissé est délivré par le dieu ou par son représentant terrestre pour attester que le vœu a été rédigé en bonne et due forme. Tel est le sens de la phrase : *cuando datu(m)*, *rected cuncaptum* «quand il a été fait, il a été correctement conçu».

L'inscription de Falérie est donc la constatation d'un vœu public prononcé par le préteur, peut-être au moment d'entrer en charge, comme cela avait lieu à Rome pour les consuls. Cette inscription devait sans doute céder la place à une autre si le souhait formé recevait son accomplissement.

D'après l'ensemble des vraisemblances, on doit rapporter cette tablette au second siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque où Falérie était depuis longtemps une colonie romaine. Nous voyons cependant qu'elle présente un alphabet à part. L'influence indigène se montre aussi dans le nom de Lartius. Quant à l'idiome, il se distingue du latin par un air plus prononcé d'archaïsme et par l'emploi du *z* dans *zenatus*. Écriture et langue sont bien telles qu'on peut les attendre d'une population autrefois étrusque, qui n'a pas encore été entièrement assimilée au vainqueur.

INSCRIPTION ARCHAÏQUE DE SPOLÈTE.

Le tome III des *Atti della R. Accademia dei Lincei* (1878-79) contient, p. 195, dans le compte rendu mensuel de M. Fiorelli,

[1] Sur les deux racines *dhā* et *dā*, qui se sont amalgamées dans le verbe latin *dare*, et sur la parenté avec *facio*, voir James Darmesteter, *De conjugatione latini verbi dare*. Paris, Vieweg, 1877.

[2] On peut prendre comme spécimen de ces formules de vœux celles qu'on trouve dans les *Actes des frères Arvales*. Voir Henzen, p. 109-113.

[3] Pauly, *Encyclopédie*, au mot *votum*. Marquardt, III, 254. Festus, p. 173 :

une inscription archaïque latine qui mérite d'être reproduite. Elle a été découverte non loin de Spolète, sur la route de Todi. Elle est gravée sur les quatre faces d'un cippe qui était encastré dans le mur d'une propriété, et qui aujourd'hui se trouve au palais municipal de Spolète.

HONCE · LOVCOM
NEQVS · VIOLATOD
NE QVE · EX VEHITO · NEQVE
EXFERTO · QVOD · LOVCI
SIET · NEQVE · CEDITO
NESEI · QVO · DIE · RES · DEINA
ANVA · FIET · EOD · DIE
QVOD · REI DINAI · CAVSA
IAT · SINE · DOLO · CEDRE
[illegible]ICETOD · SEI QVIS

VIOLASIT · IOVE · BOVID
PIA CLVM · DATOD
SEIQVIS · SCIES
VIOLASIT · DOLO · MALO
IOVEI · BOVID · PIACLVM
DATOD · ET · A · CCC
MOLTAI · SVNTOD
EIVS · PIACLI
MOLTAIQVE · DICATOR[illegible]
EXACTIO ESTod

Honce loucom ne quis violatod, neque exvehito neque exferto quod louci siet, neque cedito (cædito) nesei (nisi) quo die res deina (deivina) anua (annua) fiet. Eod die quod rei dinai (rei divinæ) causa fiat, sine dolo cedre (cædere) licetod. Sei quis violasit (violassit), Jovei (Jovi) bovid (bove) piaclum datod. Sei quis scies (sciens) violasit dolo malo, Jovei bovid piaclum datod et a(sses) CCC moltai (multæ) suntod. Ejus piacli moltaique dicator(is) exactio estod.

Le contenu rappelle avant tout l'inscription volsque de Velletri[1], qui était probablement attachée aussi à l'entrée d'un bois sacré. Voyez, en outre, Caton, *De re rustica*, cap. CXXXIX; Henzen, *Acta fratrum Arvalium*, p. 20 sq., 141 sq.

Vota nuncupata dicuntur quæ Consules Prætores, cum in provinciam proficiscuntur, faciunt. Ea in tabulas præsentibus multis referuntur.

[1] Mommsen, *Unteritalische Dialekte*, pl. XIV. Cf. Bréal, *Trois inscriptions italiques* (Revue archéologique, 1876).

L'absence de lettres doubles, le *d* à l'ablatif et à l'impératif (mais pas toujours), sont des signes qui permettent de placer cette inscription à une époque assez reculée. Je la crois du commencement du second siècle avant Jésus-Christ.

L. 2. V est une ligature pour VI. Cf. une autre ligature à la l. 14. — L. 5. L'orthographe *cedito*, dans une inscription aussi archaïque, confirme ce que Varron (*De l. l.* VII, 96) dit de l'orthographe *pretor*, *Cecilius* chez le poète Lucilius. — L. 6. *Deina*, et plus loin *dinai*, nous présentent une contraction qui n'est pas sans importance pour l'étymologie du mot *deus* : si *deivinus* a pu se resserrer en *deinus*, *deivus* a bien pu donner *deus*. — L. 9. *Cedre* (si c'est bien l'orthographe de l'original) présente la même suppression d'une voyelle brève dans la pénultième que *piaclum*; cf. les vieilles formes *poplus*, *oraclum*, etc. — L'expression *piaclum datod* (l. 12) doit être entendue de la même façon que *votum dare* dans l'inscription falisque étudiée plus haut : «Qu'il *fasse* un sacrifice expiatoire au moyen d'un bœuf.» — L. 17. *Moltai* est au génitif; c'est ce qui ressort de la comparaison d'une phrase absolument semblable en ombrien (*Tables Eugubines*, VII, b, 4) : *sve neip portust issoc pusei subra screhto est, fratreci motar sins A. CCC.* «nisi portaverit illud uti supra scriptum est, magistro multae sint asses CCC.» Comme *motar* ne saurait être un datif, mais seulement un génitif ou un nominatif pluriel, et comme d'un autre côté le texte latin s'oppose à cette dernière hypothèse, il en faut conclure que des deux parts nous avons un génitif singulier[1]. — L. 19. *Dicator* désigne celui qui impose l'amende : cf. *multam dicere*. Ainsi le même magistrat qui fixe l'amende est chargé aussi de la lever. Peut-être le monument, au lieu de *dicatoris*, portait-il *dicatorus*, comme *Castorus*, *honorus*, *nominus*, *patrus*.

Michel Bréal.

Post-scriptum. — Cet article était déjà écrit quand il m'a été donné, durant un voyage en Italie, de visiter le Musée de Naples et de voir, parmi d'autres monuments de l'épigraphie osque, la Table de Bantia. J'ai eu la satisfaction de vérifier l'exactitude d'une conjecture qui avait déjà trouvé place dans ces *Mémoires*. En regardant avec attention l'espace qui reste ligne 8 après LOVF.., j'ai lu distinctement les deux lettres IT. Non seulement je les ai fait apercevoir à d'autres personnes, mais j'ai eu la surprise, en me reportant à l'ouvrage de Mommsen (p. 144), de les voir inscrites dans sa copie (il met LOVFIꟼ). C'est donc un fait in-

[1] Il faut rectifier en ce sens ce que j'ai dit, *Tables Eugubines*, p. 223.

contestable, et la conjonction *loufit* «ou» (nous avions conjecturé *loufet*[1]) est acquise à la grammaire osque.

J'ai profité de la même occasion pour regarder de près et pour toucher de mes mains l'inscription 17 de Zvetaieff, à savoir la pierre commençant par les mots *urtam líís*. Je me suis assuré qu'elle est fruste sur ses deux côtés, ainsi que le montre à première vue sa forme irrégulière. Il manque certainement des lettres au commencement et à la fin de chaque ligne : ceux qui ont lu l'inscription comme s'il n'y manquait rien, en rejoignant la fin d'une ligne au commencement de la ligne suivante, et en unissant ainsi des syllabes qui n'appartiennent pas au même mot, ont enrichi le vocabulaire osque de termes imaginaires. Il faut, pour la même raison, rejeter l'hypothèse que ce texte serait en vers saturniens.

Cette observation faite, je donne la liste des mots admis dans le lexique de M. Zvetaieff, qui doivent leur existence à des jonctions ou à des coupures impossibles : *líísd*, *sakupam*, *úíním*, *úmbnaut*, *fíísním*, *samíí*, *lúvfríkúnúss*, *fíf*. Le mot *uunated*, mutilé au commencement, est sans doute pour *duunated* «donavit». — M. B.

HARENA, χάος.

Il existe un mot χάος qui désigne le rictus d'un animal : il vient de χαίνω.

Quand à χάος au sens mythologique, on l'a rapproché de χαίνω, de χέω, de χάζω. Ces hypothèses se valant, j'en hasarde une de plus.

Le latin *harēna* «sable», anciennement *hasena*, suppose un substantif perdu **hasŏs*, **hasĕsis*, qui, s'il eût survécu, fût devenu **harŭs*, **harĕris*. Conf. *uenēnum* «philtre» (puis poison), de *uenus*, *uenĕris*; *ahēnus* de *aes*, *aeris*; *uerbēna* du radical de *uerbĕra*. *Hasēna* est pour **hasĕsna*, comme *dīnumero* pour **dĭsnumero*.

Le primitif hypothétique **hasŏs* me paraît identique au grec χάος. Il a dû exprimer l'idée d'une matière disséminée; de là celle du Chaos, et, pour le dérivé *harena*, le sens de sable (conf. *săbulum*, formé de *sătus* comme *fābula* de *fātus*).

L. Havet.

[1] Voir ces *Mémoires*, p. 145.

LE MYTHE DE NIOBÉ.

(Pl. XXIX, 602-617.)

L'explication d'un fait historique est souvent impossible à donner à moins qu'on n'ait visité la localité dans laquelle il se passa; de même, on ne peut quelquefois comprendre le sens réel d'un mythe à moins de connaître l'endroit dans lequel il a été localisé. Une visite récente en Asie Mineure m'a convaincu fortement de la vérité de cette assertion. Pour le moment, je me bornerai à attirer l'attention du lecteur sur un seul mythe, celui de Niobé, tel qu'il est décrit dans les vers célèbres du XXIV[e] livre de l'*Iliade*. L'exploration de la partie du mont Sipyle où l'on trouve la soi-disant figure de Niobé m'a permis, je crois, de jeter quelque lumière nouvelle et sur le mythe lui-même et sur le passage du poète.

La figure appartient à l'âge préhistorique de la Lydie. Elle est taillée dans la roche calcaire, à une hauteur considérable au-dessus de la route qui court au pied de la montagne. Juste au-dessous, se trouve un petit lac, nommé «les Pleurs de Niobé», poissonneux, fréquenté par des tortues et alimenté par des sources chaudes d'eau minérale : c'est tout ce qui subsiste d'une large pièce d'eau, mise à sec il y a quelque trente ans, et qui recouvrait l'emplacement de la ville de Sipyle, détruite par un tremblement de terre, sous le règne de Tibère. Les colonnes d'un temple, découvert au moment où le lac fut vidé, servent aujourd'hui à consolider le mur d'un aqueduc.

La figure de Niobé, appelée *Buyuk-Surat* ou *Surat-Tash* par les Turcs, est placée dans une niche artificielle. Elle mesure 20 pieds 8 pouces, du sommet de la tête à la base; les épaules ont 8 pieds de large, la tête plus de 4 pieds de haut. On l'aperçoit donc fort nettement de la route qui passe plus bas. Les voyageurs antérieurs ont cru qu'elle n'était qu'un buste; un examen attentif m'a fait découvrir, ce qu'on n'avait pas remarqué jusqu'alors, la trace de deux pieds ou plutôt de deux souliers à pointe recourbée. Ils sont représentés grossièrement, posés à plat contre la partie infé-

rieure de la figure, et la surface extérieure en est tournée vers le spectateur. J'ai découvert aussi les restes d'un ornement circulaire, peut-être un symbole du soleil, sculpté dans la paroi de la niche, et posé sur le sommet de la coiffure ou *polos* de la figure. La coiffure présente le même contour que la couronne murale de la grande déesse asiatique. La chevelure, qui tombe de chaque côté de la face plus bas que la coiffure, plus haut que les épaules, a la forme de volutes. Les mains sont croisées sur la poitrine, la figure siège sur un trône élevé. Le côté droit de la face est seul visible; le côté gauche est recouvert d'un épais dépôt de calcaire durci. Les traits visibles du côté droit offrent une ressemblance remarquable à ceux du curieux buste découvert par M. Spiegelthal auprès de l'aqueduc de Boujak, au pied du mont Pagos, et envoyé par M. Dennis au British Museum. Cette dernière figure a, comme la Niobé, les bras croisés sur la poitrine.

Après la pluie, un dépôt de calcaire bleuâtre dégoutte du rebord supérieur de la niche sur la face et sur le corps de la statue; aussi est-elle recouverte d'incrustations et de taches sombres qui, vues à quelque distance, ressemblent à des larmes. M. Van Lennep, qui la visita après un orage, affirme que l'eau, ruisselant d'en haut sur la face de l'image, «laissant un dépôt bleuâtre partout où elle passe,» produit complètement l'illusion d'une statue qui pleure. C'est donc, à n'en pas douter, l'image de Niobé pleurant «sur des rocs, sur des collines désertes, sur le Sipyle» à laquelle font allusion Homère (*Iliade*, XXIV, 614-617) et Ovide (*Métam.*, VI, 310). Pausanias doit l'avoir visitée par un temps de sécheresse; car il raconte que «l'apparence des larmes disparaît quand on approche.» Les incrustations calcaires qui la défigurent rendaient déjà la détermination du sexe aussi difficile à l'époque des antiquaires grecs que de nos jours[1]. Elles doivent en avoir empâté la forme bien avant Pausanias et sont évidemment l'œuvre de siècles nombreux. Au temps où les vers d'Homère furent faits, l'écoulement naturel du calcaire décomposé avait déjà induit les colons nouveau venus en Lydie à voir dans la figure une image de Niobé en pleurs.

Il n'est que de visiter le lieu pour se convaincre que la figure est plus ancienne que l'établissement des Grecs en Asie Mineure ou la composition des poésies homériques. Le flanc de la montagne sur laquelle elle est taillée est recouvert de tombes préhis-

[1] Pausanias, I, 21. Le texte de Pausanias a été mal compris par des critiques qui n'avaient pas vu le monument lui-même. Il dit fort exactement que, pour le visiteur ordinaire et qui n'examine pas minutieusement la figure, elle ressemble même de près «à un simple roc» qui n'a rien de la femme en pleurs; mais il n'entend pas dire qu'elle n'a aucune analogie avec le contour effacé d'une tête et d'épaules humaines.

toriques creusées dans le roc. Beaucoup de ces tombes ont été déjà observées par d'autres voyageurs; le plus grand nombre ont été découvertes par moi. Parmi ces dernières, il faut mentionner deux chambres semblables à celle que l'on connaît depuis longtemps et qui s'ouvre non loin de la route. Elles sont au sommet de la colline, à l'est de la Niobé, sous deux pyramides naturelles de roche, en face d'une citerne creusée de main d'homme. Au-dessous et sur la paroi nue j'ai découvert un curieux monument de culte phallique, la représentation d'un phallus gigantesque et deux niches creusées de chaque côté dans le rocher. Dans le voisinage immédiat[1], on me parla d'une autre sculpture représentant un animal semblable à un mouton. En face du monument phallique sont deux puits funéraires remplis de petites pierres, et, devant la Niobé, se trouve un autre puits de même forme et de même caractère. J'ai rapporté avec moi quelques outils de pierre polie pris dans les tombes taillées dans le roc; mais je n'ai pas entendu dire qu'on ait jamais trouvé là des objets en bronze ou en fer.

Le caractère grossier de l'art nous reporte lui aussi à une époque plus ancienne que celle à laquelle ont été faits tous les monuments connus en Lydie, à l'exception du buste découvert par M. Spiegelthal à Boujak. L'art lydien n'avait pas encore subi l'influence de l'art oriental, que cet art ait été importé par les Hittites ou par les Phéniciens.

Je doute fort peu que la Niobé n'ait été, à l'origine, destinée à représenter une divinité. L'ornement circulaire que j'ai observé au-dessus de la tête peut indiquer que la divinité était solaire; mais la face est trop endommagée pour nous permettre de décider si la divinité était mâle ou femelle. M. Dennis imagine y avoir découvert une barbe, et bien certainement il y a, au bas de la figure, un dépôt épais d'incrustations qui pourrait avoir été formé sur le relief d'une barbe. La figure n'a pas de seins, comme quelques-uns l'ont affirmé. Cependant, si elle représentait à l'origine une divinité solaire, il est difficile de comprendre pourquoi on l'a placée la face au nord-ouest. Quand le mythe grec de Niobé y fut rattaché, tout souvenir du caractère primitif dut s'affaiblir et s'effacer dans l'esprit des indigènes. L'histoire de Niobé, mêlée comme elle l'est aux noms d'Apollon, d'Artémis et de Létô, est, à n'en point douter, d'origine hellénique; les vers de l'*Iliade* me paraissent indiquer d'une manière non moins indubitable la véritable nature de Niobé elle-même. Ses douze enfants, six garçons et six filles, sont les douze mois de l'année, tués l'un après l'autre par Apollon et Artémis, le soleil et la lune. Le sexe des enfants est assimilé au sexe de leurs meurtriers, et six d'entre eux sont livrés à cha-

[1] Serait-ce là par hasard l'origine du mythe relatif au chien de Pandareus?

cun des deux dieux. Neuf jours durant, les morts restèrent couchés dans leur sang sans que personne osât les enterrer : c'est, je pense, une indication de la division du mois en décades dont il est fait mention dans l'Odyssée (XIV, 161-164), et dont nous avons peut-être la trace dans les *nundinæ* latines. Le dixième jour seulement, les dieux enterrèrent les cadavres, et cependant Zeus changea leurs gens en pierres. Ce dernier incident s'explique aisément par l'analogie de λαός avec λᾶας, bien que l'*étymologie populaire* ait été suggérée sans aucun doute par l'aspect des formes humaines qu'affectent beaucoup de rochers sur le Sipyle. Si *Niobê* est un mot grec, nous en pouvons comparer la terminaison à celle d'Ἐκάϐη, Πόλυϐος, etc. et l'expliquer par une contraction de βίος. La première partie du composé pourrait alors être regardée comme étant une forme éolienne de νέος (voy. Ahrens, *De Dial. Æol. Asiat.*, p. 79-89). En ce cas, le nom signifierait *jeune de vie*, ce qui serait une dénomination assez exacte du printemps ou du cercle de l'année[1].

Homère ajoute que Niobé devint un roc sur le Sipyle, «où, dit-on, sont les couches des déesses nymphes qui s'épuisèrent à danser autour d'Achéloüs.» Achéloüs ou Achelès, nous l'apprenons de Pausanias, était le ruisseau qui coule encore sous la Niobé, et les εὖναὶ où les nymphes dormirent après leurs danses sont évidemment les tombes dont j'ai parlé, et qui sont creusées sur le devant de la montagne. Beaucoup d'entre elles ont la forme d'un demi-cercle et suggèrent naturellement l'idée d'un lit.

Pausanias assure que, non loin de la Niobé, le trône de Pélops se dressait sur le front de la montagne, dominant le lac Saloe dont les «Pleurs de Niobé» sont un dernier reste et le temple de (Cybèle) Plastênê (V, 13; cf. III, 22). Il est fort possible que les colonnes mentionnées plus haut, et qui furent découvertes quand le lac fut mis à sec, aient appartenu à ce temple. Au moment où je découvris les deux tombes creusées au sommet de la montagne, j'aperçus, à l'aide d'une lorgnette, à la distance d'environ un demi-mille dans la direction de la Niobé, un large bloc de marbre blanc, à moitié caché par des buissons et dans la position exacte où devait se trouver le trône de Pélops, au témoignage de Pausanias. Par malheur, il ne me fut pas possible d'examiner ce bloc de fort près; je n'en suis pas moins fortement persuadé que c'est le monument mentionné par l'écrivain grec.

L'auteur du XXIVe livre de l'*Iliade* était évidemment né à Smyrne ou à Lesbos. La description qu'il donne du mont Sipyle

[1] Niobé était la femme d'Amphion, forme patronymique d'Amphos. Je regarde Amphos comme étant ce que M. de Saussure appellerait «la forme forte» de νέφος, et j'explique la voyelle (ainsi que dans ἄνθος, ἄγχω) comme étant due à l'influence de la labiale sonnante.

est d'un témoin oculaire, et l'épithète *siège de Makar*, le phénicien Melkarth (*Iliade*, XXIV, 544), qu'il attribue à Lesbos prouve qu'il connaissait la tradition lesbienne d'une ancienne occupation de l'île par les Phéniciens. On peut ajouter que l'auteur du XXII[e] livre, qui fait couler le Scamandre de deux sources sur la plaine troyenne (v. 145-156), n'a jamais dû visiter la Troade.

A.-H. Sayce.

(Traduit par G. Maspero.)

HASTA, HARVNDO; — RVNA, RVDIS.

Hasta paraît signifier en général une baguette, une tige, avant de signifier en particulier un bois de lance. Peut-être est-ce à l'origine une tige de roseau (conf. *calamus*, employé pour dire une flèche); dans ce cas, *hasta* serait parent de *harundo*, et ce dernier serait pour **hasundo*. — *Runa*, sorte de javelot, est peut-être pour **rŭdna*, **rŭzna*, de *rŭdis*, baguette. La quantité de l'*u* est inconnue; si ce rapprochement est juste l'*u* doit être long.

PALARI.

Pālari, se disperser (non pas *errer*, le mot en effet semble n'être employé qu'avec un pluriel, ou un collectif comme *agmen*, ou un nom tel que *flumen*), est pour **păssulari*; il dérive de *păssus*, participe de *pando*. Comparer *prēlum* de *prĕssus*, *caelum* (ciseau) de *cae[s]sus*, *quālus* (d'où le dérivé *quăsillus* pour **quăssillus*) probablement de *quăssus* (*Mém. de la Soc. de ling.*, t. IV, p. 227).

OS, AVS; — CAVTES; — OBOEDIRE; — ADVLARI.

J'ai signalé dans les *Mémoires* de la Société (t. IV, p. 233) les dérivés de *os*, *oris* qui attestent une ancienne forme **aus*, à savoir *ausculari* et *austium*. Il faut y joindre le nom du mors, *orea* ou *aurea*, avec ses dérivés *aureax* et *auriga*. — Aux mots qui ont *au* pour *ō* par «*umgekehrte Schreibung*», joindre *cautes* «roches». C'est le pluriel de *cōs* «pierre à aiguiser». Ce mot est à *cătus* «aiguisé» comme *dōs* à *dătus* (conf. *κῶνος*); l'*ō* est pour *oa*. — *Oboedire* est une «*umgekehrte Schreibung*» pour **obūdire*, d'*audire*. Conf. *defrūdo*, *conclūdo*, *accūso*, de *fraudo*, *claudo*, *causa*, et peut-être *adūlari* «courtiser», qu'on peut rattacher à *aula* «cour».

L. Havet.

SUR

LE SENS DES MOTS QUI DÉSIGNENT LE CIEL

DANS LES LANGUES EUROPÉENNES.

Le mot français *ciel* se traduit en grec par *οὐρανός*, en latin par *cœlum*, en russe par *nebo*, en allemand par *himmel*, en anglais par *sky* ou *heaven*. Si nous exceptons la langue anglaise, les autres langues ont un mot unique pour désigner le ciel, et, chose singulière, ces langues, qui remontent toutes à une origine commune, emploient pour exprimer une même idée des termes dont les radicaux sont différents.

Mais si l'on ouvre un dictionnaire sanscrit, on trouve un assez grand nombre d'expressions traduites par le mot *ciel*. Ont-elles réellement le même sens ou faut-il y chercher des nuances différentes d'une même idée? Il est assez difficile de le dire.

On rencontre, dans les langues primitives, de nombreux exemples de plusieurs termes correspondant à un seul mot de nos idiomes. On a parfois cherché l'explication de ce fait dans la nature des idées propres aux populations non civilisées. On a prétendu que ces idées étaient souvent vagues et que les mots qui les exprimaient devaient comporter le même caractère. Rien n'est plus précis au contraire que les idées et le langage de l'homme primitif. Ses idées ne se composent que des perceptions qui lui sont fournies par le système nerveux sensitif. Il a autant de mots que de perceptions, car il ne sait pas encore les classer par genres et par espèces. Il les constate et ne les discute pas; s'il leur donne un nom, ce nom a pour lui un sens très déterminé. Ce n'est que lorsqu'on cherche la cause extérieure des sensations qu'il peut y avoir du doute et de l'incertitude. Mais pour l'homme des premiers âges, chaque perception est en elle-même une réalité objective, et il ne saurait en être autrement.

Le cas particulier dont il s'agit ici ferait-il exception à cette loi générale? Le sens de notre mot *ciel* peut aujourd'hui paraître vague et peu déterminé. Nous entendons par là tantôt l'atmo-

sphère qui nous entoure, tantôt la zone dans laquelle circulent les astres, tantôt l'espace qui s'étend entre la terre et les astres ou entre la terre et les profondeurs de l'espace, etc. Comme beaucoup d'autres mots, celui-ci est susceptible d'acceptions diverses; le nombre de ces acceptions a varié ou s'est accru avec le temps; mais, lorsque le mot a été créé, il s'appliquait certainement à une perception nette et parfaitement déterminée. L'idée qu'il exprima d'abord se modifia d'autant plus facilement que la nature de l'objet aperçu était susceptible d'appréciations diverses. Le ciel est si loin de nous que nos opinions sur ce qu'il est réellement ont changé à mesure que nos connaissances se sont développées et ont progressé. Nous en sommes venus à ce point que ce que les anciens appelaient ciel, en croyant désigner un objet matériel, a été reconnu ne pas exister; nous continuons à nous servir d'un mot et à parler d'une chose qui n'a aucune réalité objective, et qui n'est cependant pas une abstraction. Le ciel n'est plus aujourd'hui que l'espace indéfiniment étendu.

Nous n'avons plus qu'un mot pour exprimer les différents aspects qui frappent nos yeux quand nous regardons au-dessus de nos têtes: ceux qui parlaient le sanscrit et composaient les hymnes védiques en avaient plusieurs. Que ces mots aient paru aux traducteurs de ces hymnes s'appliquer à la représentation d'une même idée, que les nuances qui en différenciaient le sens soient difficiles à distinguer, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais on peut affirmer qu'à l'origine chaque terme avait une signification différente. Jamais une langue ne crée plus de mots qu'il n'est nécessaire; loin de là, elle emploie les mots déjà existants pour représenter les idées nouvelles. Il est donc permis de rechercher quel a pu être originairement le sens exact et précis de chaque terme; mais, pour y réussir, nous devons nous débarrasser de nos idées modernes et nous replacer, autant que possible, au point de vue des hommes des premiers temps. Ce sens primitif était-il encore subsistant au moment de la composition des Védas, ou quelqu'un des termes employés avait-il déjà revêtu un caractère plus abstrait et moins précis? Nous ne saurions rien affirmer à cet égard.

Nous n'avons pas d'ailleurs l'intention de nous occuper des mots sanscrits; nous avons voulu, en rappelant que le ciel a porté différents noms dans une même langue, établir que chacun de ces noms a dû correspondre à un aspect particulier; suivant le principe général du développement du langage, on a dû emprunter un de ces termes pour désigner le ciel conçu d'une manière abstraite; nous nous proposons de rechercher si, dans les expressions des langues européennes, il ne serait pas possible de reconnaître le sens plus spécial qu'elles ont eu originairement.

Quel que soit le vague que puisse laisser à notre esprit le mot *ciel*, les dictionnaires trouvent cependant le moyen de le définir, et d'une manière qui nous paraît fort correcte. «Le ciel, dit le Dictionnaire de Littré, est l'espace que nous apercevons étendu au-dessus de nos têtes en forme de voûte et circonscrit par l'horizon. On pourrait critiquer le mot *espace*, car l'espace ne s'aperçoit pas. Sans doute il n'y a rien au-dessus de nos têtes que l'espace indéfini, et M. Littré s'est accommodé aux connaissances de la physique moderne en identifiant le ciel et cet espace. Il eût peut-être mieux valu dire : «Le ciel est ce que nous apercevons au-dessus de nos têtes en forme de voûte, circonscrit par l'horizon.» On évitait ainsi de déterminer la nature de l'objet, qui, en réalité, n'est qu'une simple perception visuelle. Le ciel est la sensation qu'éprouve notre œil quand nous détachons nos regards des objets terrestres. Voilà ce que nous appelons le ciel et ce que nos ancêtres appelaient le ciel. Il leur semblait en effet, et il nous semble qu'une voûte matérielle s'étend et se développe au-dessus de nos têtes, enfermant et limitant un vaste espace. On a cru à la réalité objective de cette voûte et on lui a donné un nom.

Ainsi conçu, le ciel est un terme général. La perception visuelle que nous ressentons quand nous regardons au-dessus de nous n'est pas constamment la même. Tantôt nous apercevons une voûte bleue et lumineuse, tantôt une voûte grise et sombre, d'autres fois c'est une obscurité au milieu de laquelle se détachent d'innombrables points brillants. Il y a donc différentes espèces de ciel; nous les désignons par des expressions telles que : le ciel pur, le ciel bleu, le ciel nuageux, le ciel sombre, le ciel étoilé. Quand l'obscurité est complète, on dit qu'on ne voit ni ciel ni terre. Chacune de ces apparences ou de ces perceptions constituait pour les peuples primitifs autant d'objets distincts, qui n'ont entre eux d'autre caractère commun que de se montrer dans la même partie de l'espace. La langue de ces peuples a dû affecter à chacune d'elles un terme distinct. On sait combien leurs idées, et, par suite, leurs idiomes, sont naturellement concrets. Il nous serait très facile de citer bien des exemples d'objets beaucoup moins différents entre eux, et auxquels ils ne savaient pourtant pas assigner un terme commun, mais nous ne le jugeons pas nécessaire, et l'on admettra sans doute qu'il y avait autant de cieux que de sensations diverses. De là cette pluralité des cieux que l'on a reconnue dans les théories astronomiques des anciens.

Si donc nous trouvons, en sanscrit par exemple, plusieurs expressions que l'on a cru devoir traduire par le mot *ciel*, nous ne devons pas nous en étonner; mais nous devons penser qu'elles ne sont pas complètement synonymes, qu'elles ne l'étaient même en aucune façon à l'origine, et qu'une étude plus approfondie

nous permettrait peut-être de reconnaître, au moins pour quelques-unes d'entre elles, le sens particulier qu'elles comportaient et la nature du ciel auquel elles s'appliquaient. L'idée générale du ciel et l'expression générale qui y correspond n'ont surgi que plus tard; mais, comme dans tous les cas analogues, c'est une des expressions spéciales qui a dû voir son sens se modifier et servir de terme commun. On peut donc se demander si l'étude étymologique des mots qui ont désigné le ciel d'une manière générale ne nous fournirait pas quelques renseignements sur le sens plus restreint et plus précis qu'ils ont dû avoir antérieurement. C'est ce que nous allons essayer pour quelques-unes des langues européennes.

Les mots dont nous allons nous occuper principalement sont les suivants : pour les langues anciennes, le grec Οὐρανός et le latin *cœlum;* pour les langues modernes, le slave *nebo*, l'anglais *sky* et l'anglais *heaven*.

Les étymologistes ont donné à la plupart de ces mots le sens de couverture, le ciel étant considéré par eux comme ce qui couvre la terre. C'est ainsi qu'*οὐρανός* est considéré comme provenant d'une racine *var* signifiant *couvrir*, *étendre; sky* a été rangé parmi les dérivés d'une racine *sku*, qui a donné le sanscrit *sku*, *skunomi*, qui veut dire *couvrir;* l'allemand *himmel* (*himini*, *himinr* chez les Goths, *himel* dans les autres races germaniques) proviendrait d'un radical *hima*, qui avait le sens de *tegere*, *involvere*, *vestire;* Grimm croit pouvoir rapprocher *heaven* et ses analogues du latin *capio;* ce serait ce qui *comprend*, ce qui *embrasse* toute l'étendue au-dessus de la terre.

Quant à *cœlum*, on sait qu'on l'explique par la forme de la voûte céleste, et qu'on le rapproche du grec *κοῖλος*, « creux, » lui attribuant ainsi l'idée d'une chose creuse, hémisphérique.

Si l'idée de *couvrir* devait réellement prédominer dans le sens originaire des mots précités, nous pourrions affirmer déjà qu'il s'agit d'un état particulier du ciel, et il nous suffirait de recourir à la langue française pour en déterminer la nature. Nous disons en français : le ciel *couvert*. Cette expression n'a pas été faite par les savants, elle sort du langage populaire, et si nos ancêtres ont appliqué l'épithète de couvert à un certain aspect du ciel, il est permis de croire que c'est ce même aspect que d'autres peuples auront désigné au moyen d'une racine qui comporterait le sens de couvrir.

Est-ce bien là l'idée première contenue dans les radicaux qui ont servi à désigner le ciel? Nous ne le pensons pas. Si nous trouvons les noms du ciel détournés de leur sens primitif pour être appliqués à des objets qui forment couverture (*οὐρανός* « ciel de lit »; *cœlum* « couverture, plafond d'une chambre »; *himmel* « cou-

verture, plafond»; en français ciel de lit), l'explication peut simplement résulter de ce que les termes dont il s'agit représentaient primitivement le ciel couvert de nuages. Nous allons préciser cette explication par l'étude des mots eux-mêmes.

Pour le mot slave *nebo* il ne saurait y avoir de doute : *nebo* est le correspondant exact du sanscrit *nabhas*, du grec *νέφος*, du latin *nubes*, qui signifient tous le nuage. Le sanscrit *nabhas*, qui signifie nuage dans les Védas, prend à l'époque classique le sens de ciel.

La langue anglaise présente cette particularité qu'elle a deux mots pour exprimer le ciel, *sky* et *heaven*. *Sky* désigne plus particulièrement le ciel météorologique. Le sens de couvrir, que semble comporter sa racine, est un sens dérivé; le sens antérieur est celui d'assombrir, de cacher, d'obscurcir. Il faut rapporter à la même racine les mots grecs *σκιά* (ombre) et ses dérivés *σκιαρός*, *σκιάω*, *σκιάς*, *σκότος* (obscurité); les mots latins *obscurus*, obscur; *scutum*, bouclier, c'est-à-dire ce qui cache le soldat à l'ennemi, le rend invisible; l'anglo-saxon *scua*, *scuva*, ombre, obscurité; *sky* a donc dû désigner spécialement le ciel nuageux, le ciel assombri par les nuages. Le mot d'ailleurs se retrouve encore aujourd'hui dans la langue danoise avec le sens de nuage, tandis que cette langue a emprunté le mot *himmel*, ciel, aux langues germaniques. En suédois, au contraire, *sky* est resté avec les deux sens de ciel et de nuage. *Sky* a donc été partout le ciel couvert ou nuageux, qui est d'ailleurs identique avec le nuage lui-même.

Quelle objection pourrait-on élever contre cette identité? Voudrait-on faire remarquer que dans les dictionnaires anglais l'adjectif *skyish* est donné comme exprimant l'idée de la couleur bleue, et qu'en conséquence *sky* devait représenter le ciel bleu, c'est-à-dire le ciel serein. Si *skyish* signifie «bleu», c'est un sens qu'il a dû prendre postérieurement. *Sky* étant devenu le ciel en général, *skyish* a pu désigner la couleur du ciel, et le ciel tel que nous le concevons aujourd'hui étant bien au delà de la couche des nuages et de notre atmosphère, la couleur du ciel est pour nous la couleur du ciel bleu. Mais il ne faut pas oublier que les dictionnaires donnent aussi à *skyish* le sens de nuageux, ce qui ne correspond plus à la couleur dont il est question. Nous reviendrons plus loin sur cette question de couleur.

La langue anglaise possédant un second terme qui correspond à l'idée de ciel, on pourrait à priori croire que ce dernier représente un état différent de la voûte céleste. L'étude du mot *heaven* semble indiquer qu'il n'en est rien, et que l'idée originaire qu'il contient est la même que dans *sky*. Si les deux mots se trouvent à côté l'un de l'autre, bien qu'un seul fût suffisant pour la langue, il faut en chercher la cause dans la série d'invasions qui se sont succédé sur le sol anglais. Ils ont dû y être importés par deux

peuples différents. Le mot *sky*, que nous retrouvons encore aujourd'hui dans les langues scandinaves, a pu être introduit en Angleterre par les envahisseurs danois. Le mot *heaven* doit appartenir aux conquérants anglo-saxons. Grimm[1] nous apprend en effet qu'un terme particulier aux peuples saxons est *hebhan*, *hêvan*, qui a donné l'anglo-saxon *heofon* et l'anglais *heaven;* qu'encore de nos jours, dans la basse Saxe et en Westphalie, on emploie les mots *heben*, *heven*, *haven*, *hawen*, et il ajoute qu'en Westphalie *heben* signifie «nuage». *Heaven* serait donc, comme *sky*, le ciel nuageux.

Arrivons au mot grec *Οὐρανός*. Depuis longtemps on l'a identifié avec le Varuna sanscrit, mais Varuna est le dieu des eaux, des eaux célestes, c'est-à-dire des nuages qui déversent la pluie. Au lieu d'en chercher l'étymologie dans une racine *var* signifiant «couvrir», il est beaucoup plus naturel de le rapprocher des mots *var*, *vari*, qui signifient tout simplement de l'eau (zend *vâra*, pluie). C'est ce sens de liquide attaché à la racine *var* qui a permis d'en tirer les mots grecs *οὖρον*, *οὔρημα* (lat. *urina*), d'où *οὐρέω* (*mingere*). De même en sanscrit on trouve le mot *mêghas* «nuage», qu'on rapporte à la racine *mih* (*mingere*). La mythologie grecque nous fait encore connaître Ouranos à l'état anthropomorphique. Bien qu'on soit porté à admettre que les anciens aient divinisé et anthropomorphisé des idées abstraites, il semble difficile d'admettre qu'ils aient pu diviniser un terme qui aurait eu le sens de couverture. Ouranos est le ciel nuageux, et peut-être pluvieux, comme Varuna, comme Posidon, comme Neptunus, et on doit retrouver dans le radical qui l'a formé un sens qui s'y rapporte. C'est ainsi qu'on reconnaît dans Neptune le *nab* de *nabhas*, *nubes*, *νέφος*. Les rapports d'Ouranos avec l'eau n'étaient pas ignorés des anciens, car Hésiode fait d'Ouranos le père d'Okeanos, et Uranie est la fille d'Okeanos et de Tethys, deux personnifications de l'eau[2].

Une seule objection paraît pouvoir être opposée à cette conclusion. Elle serait tirée de l'épithète qu'Homère accole souvent au nom d'Ouranos, *ἀστερόεις*. Si l'on doit traduire par «le ciel étoilé», il est certain que cette épithète ne convient nullement au ciel nuageux. Mais il suffit, pour expliquer la réunion des deux mots, d'admettre qu'à l'époque d'Homère, Ouranos avait commencé à prendre un sens plus abstrait et plus général. Homère ne connaît plus Ouranos comme personnage mythique : Ouranos se rapproche de notre mot *ciel*, et si l'on veut désigner l'aspect d'une nuit sereine on devra dire naturellement le ciel étoilé. Cet emploi d'Ouranos pour désigner le ciel de la nuit nous confirme d'ailleurs encore dans l'idée qu'il signifiait d'abord un ciel sombre

[1] *Deutsche mythologie*, 2e éd., p. 661.
[2] Hésiode, *Theog.*, V, 133-350.

(couvert de nuages). La voûte étoilée est une voûte obscure, parsemée d'une quantité plus ou moins considérable de points brillants. C'est ainsi que, dans les Védas, le ciel de la nuit est comparé à un cheval *noir* auquel les étoiles font un ornement de perles (Bergaigne, *Religion védique*, p. 4). L'aspect du ciel pendant le jour serein se nommait en grec Zeus, en latin Diespiter (Dies pater). Il n'est jamais confondu avec Ouranos. Les dieux qui, pour la plupart, personnifient des phénomènes lumineux, habitaient bien le ciel; mais ils habitaient l'Olympe et non Ouranos, du moins à l'origine, car lorsque Ouranos sera devenu le ciel abstrait, on pourra en faire leur séjour, et il y aura les *θεοὶ οὐράνιοι*, comme il y a à Rome les *dii cœlestes*.

Nous terminerons ce que nous avons à dire d'Ouranos en citant les vers des Danaïdes d'Eschyle où le rôle de ce dieu est nettement caractérisé :

Ἐρᾷ μὲν ἀγνὸς Οὐρανὸς τρῶσαι χθόνα,
Ἔρως δὲ γαῖαν λαμϐάνει γάμου τυχεῖν.
Ὄμϐρος δ' ἀπ' εὐνάεντος Οὐρανοῦ πεσὼν
Ἔκυσε γαιᾶν· ἡ δὲ τίκτεται βροτοῖς
Μήλων τε βοσκὰς καὶ βίον Δημήτριον.
Δενδρῶτις ὥρα δ' ἐκ νοτίζοντος γάμου
Τελείος ἐστι.

«Le saint Ouranos brûle de pénétrer la terre; la terre amoureuse attend l'accomplissement de l'union conjugale. L'amant Ouranos féconde de sa pluie la terre. Alors elle engendre les prairies pour les bestiaux, les céréales pour les hommes. L'aspersion conjugale est le prélude de la saison verdoyante.»

Passons maintenant au mot latin *cœlum*. Est-il possible de trouver dans *cœlum* un sens analogue à celui que nous venons de reconnaître dans *nebo*, *sky*, *ouranos*?

Varron[1] rapporte qu'Ælius faisait venir *cœlum* de *celare*. Le rapprochement des deux mots serait favorable au sens que nous cherchons. *Celare* c'est cacher, dérober aux yeux un objet, faire l'obscurité sur lui. Cette idée conviendrait au ciel assombri par les nuées comparé au ciel clair et brillant. Mais, en raison de la différence des voyelles, nous n'insisterons pas. Quant à la dérivation qui fait de *cœlum* une chose creuse, concave (*κοῖλος*), elle doit certainement être écartée. Ce n'est pas là évidemment la propriété qui a dû frapper d'abord l'esprit de l'homme quand il a regardé le ciel, et l'on n'aurait pas anthropomorphisé une idée de cette nature. Or il ne faut pas oublier que la mythologie latine avait son dieu *Cœlus*, dont le genre masculin indique bien qu'il

[1] *De lingua latina*, V, 18.

s'agit d'un être animé, tandis que *cœlum* a pris le genre neutre pour exprimer l'objet matériel et inerte.

Ennius fait dériver du mot *cœlum* l'adjectif *cœruleus*, qui serait pour *cœluleus*, l'*l* s'étant changé en *r*. Cette dérivation est assez généralement admise. D'un autre côté Nigidius Figulus rapproche *cœlum* de *cæsius*. M. Louis Havet[1] soutient la parenté des trois mots. L'*s* de *cæsius* lui paraît démontrer que dans la forme primitive cette consonne était redoublée, vu qu'elle n'a point subi l'influence du rhotacisme, et il suppose un ancien adjectif *caissios*. Nous partageons son opinion quand il rapporte ces mots à un même radical, mais nous ne sommes pas de son avis sur le sens qu'il convient de leur attribuer, et nous ne pensons pas que *cœruleus* et *cæsius* aient eu originairement le sens de bleu, pas plus que *cœlum* n'a représenté le ciel bleu.

Examinons quel peut être le sens de *cœruleus*. Si l'on ouvre un dictionnaire on le voit traduit tantôt par bleu foncé, tantôt par vert foncé, le plus souvent simplement par couleur sombre, foncée. C'est seulement ce dernier sens dont on peut faire dériver tous les autres. On ne confond pas le bleu avec le vert, tandis qu'on peut se servir de l'épithète de foncé pour l'appliquer à chacune de ces couleurs lorsque les circonstances la justifient.

A quels objets s'applique le terme *cœruleus?* Le plus souvent aux eaux de la mer, quelquefois aux fleuves. On le joint à *mare*, *plaga*, *vada*, *æquora*, *aquæ*, *undæ*, et aussi à *amnis*. Les Latins, il est vrai, n'ont longtemps connu que la Méditerranée, dont les eaux sont d'un bleu foncé; on en a conclu que telle était la couleur indiquée par *cœruleus*. On a pensé en même temps au bleu du ciel. Pourtant la teinte ordinaire du ciel bleu fait sur notre œil une impression bien différente de celle qui est produite par la vue de la mer. Mais si on pousse plus loin l'investigation, on verra que l'épithète *cœruleus* est appliquée à toutes les divinités des eaux: Pontus, Proteus, Scylla, Triton, Nereus, Thetis, Neptunus sont tous qualifiés de *cœrulei*. Il est vrai qu'aux époques récentes ces divinités ont toutes été considérées comme des divinités marines, mais il est certain aussi (ce n'est pas ici le lieu d'en faire la démonstration) qu'antérieurement elles ont été des divinités des eaux douces, des eaux célestes, qu'elles ont personnifié ces eaux ou les nuages qui en sont la source. Elles ont donc pu recevoir la qualification dont il s'agit à l'époque où elles n'avaient pas encore changé de caractère. Sans doute le contraire serait également possible, mais il reste à citer d'autres exemples où il ne peut y avoir eu de modification, où les personnages et les objets ont un sens bien déterminé. On trouve dans les auteurs latins des expres-

[1] *Mém. de la Soc. de ling.*, t. IV, p. 85.

sions telles que : *cærulei equi Plutonis*, *cærulea puppis Charonis*, *cærulea nox*, *cærulea umbra noctis*, *cærulea mors*. Pluton, Charon, la Nuit sont des personnages essentiellement sombres et nullement bleus. On ne saurait traduire autrement que : les chevaux noirs de Pluton, la barque sombre de Charon, la nuit noire, l'obscurité de la nuit, la sombre mort. Ici le sens n'a pu varier. La couleur bleue ne convient pas davantage au pain bis, que Juvénal appelle *cæruleus panis*[1].

On a vu *cæruleus* qualifier l'eau terrestre; on peut trouver des exemples de *cæruleus* qualifiant l'eau du ciel, qualifiant le nuage lui-même. On trouve dans les auteurs *cærula nubes*. Virgile dit même *cærulus imber*[2], et, bien qu'il n'y ait pas de nuée bleue, il n'y a pas à se tromper sur le sens, car il ajoute : *noctem hiememque ferens*, *et inhorruit unda tenebris*. Enfin, et cette citation nous paraît décisive, le même poète, dans les Géorgiques[3], parlant des pronostics météorologiques que l'on peut tirer des apparences du ciel au coucher du soleil, dit : *cæruleus pluviam denuntiat*. Il ne saurait être question du ciel bleu.

Cæruleus a donc dû comporter le sens de sombre, foncé, et on peut supposer qu'en le traduisant ainsi on obtiendrait, dans la plupart des cas, un sens parfaitement raisonnable. Il a donc pu désigner du bleu foncé comme du vert foncé sans changer de signification, et les traducteurs se sont souvent trompés quand ils ont voulu l'expliquer par une couleur déterminée. Postérieurement cependant le mot a pu, comme tant d'autres, modifier son sens spécial et désigner plus particulièrement le bleu. Tacite s'en sert en effet pour désigner la couleur des yeux des Germains. On a supposé plus haut que le même sort était arrivé au mot anglais *skyish;* le rapprochement des deux mots est assez curieux, ils ont le même sens, ce qui tendrait à la fois à confirmer la dérivation de *cæruleus* de *cælum*, comme *skyish* dérive de *sky*, et la similitude de sens de *sky* et *cælum*.

Donc si *cæruleus* est la couleur du *cælum*, *cælum* ne peut être que le ciel assombri par les nuages.

Quant à *cæsius*, on peut douter également qu'il s'applique exactement à la couleur bleue. On l'emploie principalement pour qualifier la couleur des yeux de Minerve. Or rien n'indique que Minerve doive avoir les yeux bleus. Si les Latins ont voulu traduire par *cæruleus* le *glaukôpis Athênê* des Grecs, *glaukos* ne veut pas dire bleu et, s'il est le nom de la chouette, cet animal n'a pas les yeux de cette couleur. *Cæsaries*, qui vient probablement de *cæsius*, dénote une chevelure noir foncé.

[1] *Sat.*, XIV, 128.
[2] *Énéide*, III, 194.
[3] I, 453.

Pour expliquer l'incertitude d'interprétation qui paraît exister pour ces mots (comme pour d'autres termes qui expriment des couleurs), on s'est quelquefois appuyé sur cette opinion que les premiers hommes avaient sur ce sujet des idées assez confuses, et que leurs expressions étaient vagues comme les idées auxquelles elles correspondaient. Quelques auteurs ont même prétendu que nos premiers parents, en raison de la nature de leurs organes, n'avaient pas la perception de toutes les couleurs que nous savons distinguer, et que ces organes avaient dû subir un développement spécial pour nous permettre de voir comme nous le faisons actuellement. Cette évolution du sens de la vue n'est nullement démontrée, pas plus que l'incapacité pour nos ancêtres de distinguer les couleurs et leurs nuances. Il est possible que leur attention ne se soit pas portée sur ces nuances, et que les termes de leurs langues pour désigner les couleurs soient en petit nombre, mais ils n'ont jamais dû confondre le gris avec le jaune, ni avec le vert, etc. Qu'avec la suite des temps un mot ait varié de signification, c'est un fait dont il y a d'innombrables exemples, et peut-être avons-nous, dans le cas actuel, l'occasion de le constater, si *cœruleus* et *skyish* ont passé du sens de sombre ou foncé à celui de bleu. Mais on peut concevoir la marche que l'esprit aurait suivie. Voici un radical qui donnait l'idée d'une teinte obscure, sombre, que l'on appliquait au ciel nuageux et pluvieux. Il en désignait aussi la couleur. Mais quand le ciel pluvieux personnifié, le dieu des eaux célestes, devint le dieu des eaux douces terrestres, puis des ondes marines, cette expression qui représentait la teinte du ciel représenta alors la couleur de l'eau, puis la couleur de la mer (bleu s'il s'agit de la Méditerranée, vert s'il s'agit de l'Océan). D'un autre côté, si le terme qui représente le ciel nuageux vient à être employé comme terme abstrait pour désigner le ciel, l'épithète devient la couleur du ciel. Il arrive un moment où le nuage est considéré comme un phénomène terrestre, et où le ciel est pour l'homme surtout la voûte bleue d'une atmosphère sereine, l'épithète représente alors le bleu céleste.

Revenons à *cœlum*. Est-il possible de rapprocher quelques mots ayant un même radical et un sens qui se rapproche de celui que nous lui attribuons? On a pensé à le dériver de *καίω* (brûler), parce qu'on a voulu voir dans le ciel l'origine de la chaleur terrestre, mais on pouvait aussi supposer que *καίω* signifie brûler en faisant de la fumée, et que c'est l'idée de la teinte sombre de la fumée qui est commune aux deux mots. Le radical *και* se retrouve encore dans le latin *cæcus*, obscur, par conséquent aveugle, et dans le mot grec qui en a été rapproché, *καικίας*, le vent qui rassemble les nuées et obscurcit l'atmosphère.

En résumé, on se trouve conduit à reconnaître qu'on peut re-

trouver le sens originaire de quelques-uns des mots qui dénomment le ciel, et, dans les quelques termes qui viennent d'être étudiés, ce sens serait le même. Le ciel couvert de nuages, ce que nous appelons simplement le ciel couvert, a donné son nom au ciel conçu abstraitement, c'est-à-dire indépendamment des aspects particuliers sous lesquels nous l'apercevons. Ce fait témoigne de la constance de la marche de l'esprit humain, qui, partout le même, suit les mêmes voies et arrive au même résultat.

Si l'on objectait à ces considérations que la couche de nuages qui assombrit la terre est trop près de nous et n'a jamais pu être confondue avec ce que nous appelons le ciel, nous rappellerions qu'il faut se placer au point de vue des anciens. Pour eux tout ce qui se passait au-dessus de nos têtes était le ciel, et ils avaient fini par supposer une série de cieux superposés, ou si l'on veut de sphères concentriques; voici le ciel décrit par Cicéron :

Omne cœlum hoc in quo nubes et venti coguntur, quod et humidum et caliginosum est[1].

Il serait intéressant de rechercher dans d'autres langues si le nom du ciel peut avoir un sens originaire analogue à celui que présentent les mots *nebo*, *sky*, *ouranos*, etc. On pourrait probablement en joindre d'autres à ceux que nous citons ici. En lette, *debbes* signifie « ciel » et *debbess* « nuage ». En sanscrit, on trouverait certainement à faire des rapprochements analogues. Nous serions heureux d'avoir appelé l'attention de ce côté.

Ch. Ploix.

DAMNAS SUNTO.

Dans la langue latine, le nominatif pluriel des thèmes à consonne a dû être primitivement terminé en *ĕs*, comme il l'est en grec : *γέροντες*, Ἕλληνες. Un ancien pluriel de cette sorte s'est conservé dans la locution *damnas sunto* (pour *damnātĕs sunto*), où la brève a amené la syncope des deux dernières syllabes. Le nominatif singulier est *damnās* (pour *damnātis*), formé comme *optimās*, *primās*, *Penātes*, *Arpinās*. Le sens primitif est « celui qui est frappé d'une amende (*damnum*) ». On voit ici clairement l'inconvénient de cette ancienne forme de nominatif pluriel qui, en latin, se confondait avec le nominatif singulier. Aussi la langue a-t-elle de bonne heure emprunté aux thèmes en *i*, comme *ovis*, *collis*, le nominatif pluriel en *ēs*.

M. Bréal.

[1] *Tusculanes*, I, 19.

LES LETTRES *P* ET *QU*

DANS LES LANGUES CELTIQUES.

L'histoire des lettres *p* et *qu* dans les langues celtiques a fourni à M. Windisch le sujet d'un mémoire aussi savant que méthodique, publié dans le dernier volume des *Beiträge* de Kuhn. Ce mémoire est le fondement de celui-ci. Mais je ne suivrai pas exactement le même ordre, et, sans rappeler tous les faits intéressants qu'a réunis l'éminent linguiste allemand, j'exposerai certains points avec plus de développement que lui, surtout en ce qui touche à la chronologie.

Voici ce que j'entends prouver :

Le *p* indo-européen a disparu de la langue celtique avant que, par l'établissement d'une partie de la race celtique en Irlande, la langue celtique se divisât en deux rameaux, le rameau irlandais et le rameau gallo-breton, ce qui eut lieu antérieurement à l'année 300 avant notre ère. En règle générale, le *p* indo-européen est tombé en celtique d'une façon absolue. Il a disparu, et aucune autre consonne ne lui a été substituée. Se sont ainsi perdus : 1° le *p* initial, sans aucune exception; 2° le *p* médial, toutes les fois qu'il n'était pas suivi de la lettre *t*. Le *p* médial indo-européen suivi de *t* se trouve encore par exception dans un mot gaulois d'Espagne, au IIIe siècle avant notre ère; au *p* suivi de *t* un *c* fut substitué, en sorte que le groupe indo-européen *pt* fut remplacé en celtique par le groupe *ct*.

De ce que la chute du *p* indo-européen initial est en celtique une règle sans exception, il résulte l'impossibilité d'admettre que les Irlandais, qui disent *coic* « cinq » et *cucann* « boulangerie », aient changé en *c* le *p* du sanscrit *pantchan* « cinq » et *patch* « cuire ». Les formes irlandaises *coic* et *cucann* viennent de formes italo-celtiques antérieures : le *p* indo-européen a été changé en *qu* dans ces mots par les Italo-Celtes avant qu'il y eût une langue celtique, et quand les ancêtres des Latins et des Celtes, ne formant qu'un seul peuple, parlaient la même langue au nord des Alpes et à l'est du Rhin.

Après la chute du *p* indo-européen un nouveau *p* survient :

Le *p* gaulois et breton se substitue au *qu* italo-celtique dès le IIe siècle avant notre ère, mais il ne pénètre pas en Irlande.

Le *p* ne fut introduit en Irlande que par le christianisme. Dans les plus anciens mots latins contenant un *p* qui s'acclimatèrent en Irlande, on remplaça ce *p* par un *qu* ou un *c*. Mais enfin l'organe irlandais s'habitua à cette lettre étrangère qu'il avait d'abord repoussée. De saint Patrice et du Ve siècle de notre ère date l'importation de la lettre *p* en Irlande; cette lettre *p* c'est le *p* latin, c'est le *p* indo-européen, bien différent du *p* gallo-breton, qui est l'équivalent d'un *qu* plus ancien, soit primitif, soit seulement celtique.

Reprenons en détail les différents points de cet exposé.

Je dis d'abord que le *p* indo-européen, toutes les fois qu'il n'est pas suivi de *t*, n'existe pas dans les langues celtiques, et qu'il est tombé sans être remplacé par aucun équivalent.

Le *p* indo-européen subsistait chez les ancêtres des Celtes à l'époque reculée où, au centre de l'Europe, ils vivaient avec les ancêtres des Hellènes et des Italiotes, ne formant avec eux qu'une seule famille et parlant la même langue. Ils perdirent le *p* après leur séparation des Hellènes et des Italiotes. Alors il y eut une période pendant laquelle la race celtique abandonna peu à peu l'usage de prononcer le *p* indo-européen toutes les fois qu'il n'était pas suivi de *t*. Cette révolution phonétique était entièrement terminée au IVe siècle avant notre ère. C'est une date importante dans l'histoire d'Irlande. Les listes royales de cette île, la chronologie de ses foires s'accordent avec Nennius pour nous indiquer approximativement cette date comme celle où s'établit en Irlande le rameau celtique qui l'habite encore aujourd'hui. Les Celtes d'Irlande furent dès lors séparés des Celtes qui restèrent sur le continent et de ceux qui, sous le nom de Bretons, occupèrent l'île dite alors Albion. Or la chute du *p* indo-européen s'observe en Irlande comme en Grande-Bretagne, comme dans la Gaule transalpine, dans la Germanie celtique et dans la Gaule cisalpine; c'est donc un phénomène antérieur à la date où les Irlandais se séparèrent du reste de la famille celtique. Je vais donner quelques exemples de ce phénomène. Je commencerai par des cas où le *p* indo-européen était initial.

Les langues indo-européennes possèdent un thème *para*, qui leur a fourni notamment un certain nombre de prépositions et d'adverbes : je citerai le grec *παρά*, *πάρος*, *περί*, *πρό*; le latin *per*, *præ*, *primus*, *pro;* l'allemand *vor*. Les formes celtiques correspondantes sont : 1° le gaulois *ar*, *er*, qui a en vieil irlandais les mêmes formes, en gallois *er;* 2° le gaulois *are*, qui est devenu en

vieil irlandais *air;* 3° le gaulois *ro*, qui se retrouve en vieil irlandais et en gallois; 4° le vieil irlandais *riam*, qui est le même mot que le latin *primo*.

Un exemple du gaulois *ar*, pour *para*, nous est fourni par le nom de montagne Ἀρ-*κύνιος*, connu d'Aristote [1], au IVe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une époque contemporaine de l'immigration celtique en Irlande. Ce nom appartient à la Germanie celtique. L'*a* de la particule *ar* fléchit en *e* chez les auteurs du Ier siècle avant notre ère et du Ier siècle après : César, Strabon, Tite-Live, Mela, Pline, Tacite écrivent *Her-cynios* avec un *h* parasite. En substituant l'*e* à l'*a*, ils suivent déjà l'orthographe galloise. Au premier terme *ar*, *er*, de Ἀρ-*κύνιος* et de *Her-cynios*, on peut comparer le préfixe latin *per* dans *per-fectus*. Le second terme *-cunios* est dérivé de *cuno-s*, en gallois *cwn*, «sommet, hauteur». Ἀρ-*κύνιος*, *Her-cynios*, veut dire «très haut».

La forme gauloise *are* = *pari* se trouve, au Ier siècle avant notre ère, dans le *De bello Gallico* de César, où les copistes ont à tort écrit *Armorici* pour *Are-morici*. On constate l'existence de la particule *are* en Gaule transalpine dans les noms de peuples : *Are-morici*, *Are-comici;* dans le nom de ville *Arelate;* en Gaule cisalpine dans le nom de ville *Are-brigium* [2]; en Norique dans le nom de ville *Are-late* [3], identique à celui de Gaule et probablement plus ancien. *Are* veut dire «près de»; *Are-morici*, «ceux qui sont près de la mer» : *mori* signifie «mer» en gaulois.

La forme gauloise *ro* = *pro* nous est offerte par le nom de la déesse gallo-romaine *Ro-smerta*. *Ro-* en vieil irlandais est un préfixe augmentatif et a, comme particule verbale, le sens de passé, il s'oppose à *no;* cf. *nunc*, qui a le sens de présent.

Ainsi l'étude du thème indo-européen *para* nous donne la preuve de la chute du *p* en celtique dès le temps d'Aristote, et dans tout le domaine de la race celtique, sauf l'Espagne, la vallée du bas Danube et la Galatie.

Je passe à un autre mot presque aussi intéressant.

Le thème indo-européen *pratu*, en sanscrit *prtu*, en grec *πλατύς*, en lithuanien *platus*, a donné aux langues celtiques le dérivé *litano-s*, pour *plitanos* «large», en vieil irlandais *lethan*, en vieux gallois *litan;* et dès l'an 216 avant notre ère, les Gaulois avaient porté ce terme dans la Gaule cisalpine. Le consul romain Posthumius et son armée furent exterminés dans une forêt par les Boïes. *Silva erat vasta*, dit Tite-Live, *Litanam Galli vocabant* (l. XXIII, c. XXIV). *Vasta* est la traduction exacte de *Litana*. Tite-Live, qui porte un nom gaulois, qui était né à Padoue dans la Gaule cisal-

[1] *Meteorologica*, I, 13.
[2] Itinéraire d'Antonin.
[3] Ptolémée, II, XIII, 3.

pine, était en mesure de savoir le sens d'un mot gaulois. Tout le monde du reste à Rome, même au sénat, pouvait sans peine se faire traduire du gaulois depuis que, comme le dit Suétone, Jules César *quosdam e semibarbaris Gallorum recepit in curiam* (Suétone, *Divus Julius*, 76). Le mot *litana*, pour *plitana*, usité en Gaule cisalpine 216 ans avant notre ère, apporté probablement par les Boïes du nord des Alpes vers l'an 400 avant J. C., confirme ce que nous avons dit de l'époque reculée où les Celtes perdirent le *p* indo-européen[1].

Je passe à des exemples de chute du *p* initial, qui nous sont fournis par des mots dont la forme gauloise ne paraît pas nous avoir été conservée.

Je commence par des mots à la fois irlandais et gallois ou bretons :

Latin *precor :* vieil irlandais *arco*, même sens; vieux gallois *dierchim* (*ad poscendum*).

Latin *penna*, pour *petna :* vieil irlandais *én* «oiseau»; vieux gallois *etn*, breton *evn*, même sens.

Sanscrit *pibâmi* «je bois» : vieil irlandais *ibim*, breton *evann*, même sens.

Latin *plus :* vieil irlandais *lia;* vieux gallois *liaus*, breton *lies*, même sens.

Zend *pitu* «nourriture» : en vieil irlandais *ith*, thème *itu* «froment»; en vieux gallois *it*, breton *ed*, même sens.

Latin *palma :* vieil irlandais *lam* «main»; vieux gallois *lau*, même sens.

Latin *plenus :* vieil irlandais *lán;* vieux gallois *laun*, breton *leun*, même sens.

Voici d'autres exemples de chute du *p* initial qui n'appartiennent qu'à l'irlandais; les thèmes qui nous les fournissent manquent au gallois et au breton :

Latin *pater :* vieil irlandais *athir*.

Gothique *finthan* «trouver» : vieil irlandais *étar* (*invenitur*).

Latin *piscis :* vieil irlandais *aesc*, même sens.

Gothique *filu*, grec *ϖολυς* : vieil irlandais *il*.

Latin *porcus :* vieil irlandais *orc*.

Grec *ϖέρνημι* «je vends» : comparez le vieil irlandais *renim* «je vends» et «je donne».

J'arrive au *p* médial.

Un exemple plein d'intérêt de la chute de ce *p* en celtique nous est donné par la forme celtique des deux prépositions sanscrites *upari* et *upa*, en grec *ὑπέρ* et *ὑπό*, en latin *super* et *sub*. Ces deux

[1] L'hésitation de M. Windisch, *Beiträge*, VIII, 15, ne repose sur aucun motif sérieux. Cf. *Grundzuege der griechische Etymologie*, 5e édition, p. 278.

prépositions ont perdu leur *p* dans les langues celtiques. *Upari* est en vieil irlandais *for*, en vieux gallois *guor*; *upa* est en vieil irlandais *fo*, en vieux gallois *guo*. La forme gauloise de la première de ces prépositions est *ver* = ὑ[π]έρ, elle a dans les noms propres gaulois la valeur de particule augmentative. Ainsi chez César *Vercingetorix*, chef suprême des guerriers, nom donné par l'auteur romain à un célèbre généralissime gaulois, est l'augmentatif de *Cingeto-rix*, nom d'un grand personnage trévire; *Ver-cassi-vellaunus*, nom d'un général arverne, est l'augmentatif de *Cassi-vellaunus*, nom d'un général breton. Fortunat savait encore le sens de la particule *ver-* et l'a rendue par *ingens*.

Je passe à des mots dont la forme gauloise ne nous a pas été conservée :

Sanscrit *svapnas* «sommeil», grec ὕπνος : vieil irlandais *suan*; gallois *hun*.

Latin *nepos* : vieil irlandais *niae*; gallois *nei*.

Latin *tepens* : vieil irlandais *té*.

Grec σπλήν : vieil irlandais *selg*.

Dans ces exemples le *p* médial a disparu, il n'a été remplacé par aucune consonne. Les choses se sont passées autrement quand le *p* médial était suivi de *t*. Le *p* dans cette situation a offert plus de résistance, il a subsisté plus longtemps, puis un *c* est venu le remplacer, en sorte qu'au groupe *pt* le groupe *ct* a succédé. Nous avons trois exemples du changement de *pt* en *ct*. Les mots indo-européens que les Latins écrivent *septem*, *neptis*, *captus*, s'écrivent en vieil irlandais *secht*, *necht*, *cacht*. *Necht* = *neptis* est le féminin de *niae* = *nepos*, qui a complètement perdu son *p* parce que ce *p* n'était pas immédiatement suivi d'un *t*; *necht* nous offre un *c* à la place du *p* parce que ce *p* était immédiatement suivi de *t*. Si nous nous en rapportons à Tite-Live, le *p* dans cette situation aurait survécu longtemps à la ruine générale du *p* indo-européen dans les langues celtiques. *Cacht* = *captus* veut dire en irlandais «esclave», et la forme la plus ancienne de ce mot se trouve dans un nom composé gaulois qui appartient à l'histoire de l'Italie ancienne. Le grand historien romain nous parle d'un roi gaulois d'Espagne qui, en l'an 214, périt dans une bataille contre les Romains. Ce roi s'appelait *Moeni-captus* (XXIV, XLII). Le premier terme, *moenos* pour *mogenos*, paraît être un nom de dieu qui voudrait dire «grand»; le second terme, *captus*, identique à l'irlandais *cacht*, veut dire «esclave». *Moeni-captus* signifie «esclave du dieu *Moenus*». Comparez les noms francs *Ermen-theus* «esclave du dieu Irmin», *Anse-deus* «esclave des Anses ou Ases».

Si donc Tite-Live nous a rendu ce nom exactement, le groupe *pt* existait encore intact dans la langue des Gaulois d'Espagne au IIIe siècle avant notre ère, tandis qu'un siècle avant celui-là le *p*

initial et le *p* médial non suivi de *t* avaient certainement cessé d'exister dans toutes les langues celtiques.

J'arrive à deux mots à propos desquels on peut adresser à ma thèse, qui est celle de M. Windisch, une objection assez sérieuse:

1° le sanscrit *pantchan*, en lithuanien *penki*, en vieux slave *peki*, en vieil irlandais *coic* «cinq» avec *c* initial pour *p*;

2° le sanscrit *patchâmi* «je cuis», en vieux slave *peka*, racine PAK, d'où l'irlandais *cukann* «lieu où l'on fabrique le pain», encore avec *c* initial pour *p*.

De prime abord il semble qu'il y a là un exemple celtique de changement du *p* initial indo-européen en *gutturale*, ce que nous avons déclaré inadmissible. Mais il faut remarquer que ces mots sont en latin *quinque* et *quoquere*. Avant la période celtique, il y a eu une période italo-celtique où le *p* de *pantchan* et de *patchâmi* s'est changé en *qu*; ce *p* s'était transformé en *qu* quand la période celtique a commencé; il n'y avait donc pas lieu d'appliquer ici la loi qui, durant la période celtique, a fait tomber tout *p* initial, et la plupart du temps le *p* médial indo-européen, dans les langues celtiques. La difficulté de prononciation qui a amené la chute de ce *p* ne s'étendait pas au *qu* substitué à ce *p* antérieurement au début de la période celtique. Ainsi s'explique le *c* initial des mots irlandais *coic* «cinq», *cucann* «lieu où l'on fait le pain».

Aucune raison donc pour refuser d'admettre que, dès le IVe siècle avant notre ère, la langue celtique avait perdu le *p* initial, plus tout *p* médial non suivi de *t*, et que ce *p* n'avait été remplacé par aucune autre lettre.

Un phénomène postérieur fut la transformation du *qu* celtique, primitif ou non, en *p* dans le dialecte des Celtes établis en Gaule, en Grande-Bretagne et en Italie. Au temps de César, cette révolution phonétique n'était pas terminée. Le *qu* primitif a persisté en Gaule dans les noms propres *Sequana* et *Sequani*, que la conquête et l'invasion de la langue latine ont pour ainsi dire pétrifiés.

Les deux exemples les plus anciens que nous connaissions du changement du *qu* celtique, primitif ou non, en *p* nous sont offerts par les mots *Petor-ritum*, *Epo-redia*, *Epo-so-gnatus*, l'un du Ier siècle avant notre ère, les deux autres du siècle précédent.

Petor-ritum, suivant Varron, est gaulois[1]. Varron mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vingt-sept ans avant l'ère chrétienne. Le mot *petor-ritum* paraît donc avoir existé vers le milieu du Ier siècle avant Jésus-Christ. Festus nous apprend que le *petor-ritum* était une voiture gauloise, et que cette voiture était, disait-on, ainsi nommée parce qu'elle avait quatre roues. *Petor* est donc la forme

[1] Livre XIV, *Rerum divinarum*, cité par Aulu-Gelle, l. XV, c. XXX. Quintilien, I, v, répète la même assertion.

du nom de nombre *quatre* dans ce composé gaulois. En vieil irlandais, *quatre* en composition se dit *cethor* ou *cethar*[1]. Il n'y a pas à contester qu'ici ~~le *p*~~ gaulois ait été précédé par une gutturale. Nous trouvons cette gutturale en sanscrit, en zend, dans les langues slaves, et l'*f* du gothique *fidvor* s'explique par la loi qui a donné aux Francs les variantes *flod* et *frod* des thèmes *chlod* et *chrod*, employés si fréquemment comme premiers termes dans les noms propres.

Voici un autre exemple du *p* gaulois = *qu*.

Un siècle environ après Varron, Pline explique ainsi le nom, *Eporedia*, d'une ville de la Gaule cisalpine : «Eporedias Galli bonos equorum domitores vocant[2].» *Epo-redia* est un mot composé dont le premier terme est *epo-s* «cheval», le second est *redia-s* «cocher», dérivé de la même racine que le substantif *rêda* «char», dont Quintilien a connu l'origine gauloise et qu'emploient déjà Cicéron et César[3]. En vieil irlandais *riad* «char»[4] et *riadaim* «je voyage»[5] ont la même étymologie. Le nom d'*Epo-redia* est donc très clair. Le *p* d'*epos* «cheval» existait déjà dans ce mot en l'an 49 avant notre ère, où D. Brutus datait d'*Eporedia* deux lettres adressées à Cicéron[6]. On doit même croire que la lettre *p* avait déjà remplacé le *qu* dans ce mot quand, en l'an 100 avant notre ère, comme Velleius Paterculus nous l'apprend, une colonie romaine y fut conduite[7]. Cette colonie, composée de citoyens romains établis au milieu de populations ennemies, ne devait pas comprendre dans son sein des Gaulois d'origine. Si *Epo-redia* se fût appelé *Equo-redia* à la date de son érection en colonie, il est peu vraisemblable que ses nouveaux habitants eussent jamais changé son nom en celui d'*Epo-redia*. Le *p* = *qu* du gaulois remonte donc au IIe siècle avant notre ère. Cette date est confirmée par le nom *Epo-so-gnatos* d'un chef galate, mentionné par Polybe au milieu du IIe siècle avant notre ère dans le récit d'événements qui eurent lieu en l'an 189[8]. *Epo-so-gnatos* veut dire «bien habitué au cheval».

Le mot *epo-s* «cheval», qui a fourni à la Gaule cisalpine le premier terme du composé *Epo-redia* et à la Galatie le premier terme du composé *Epo-so-gnatos*, se retrouve dans un certain

[1] *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 303; conf. *cethorcha* «quarante», p. 306.
[2] *Histoire naturelle*, III, CXXIII.
[3] Quintilien, I, V; César, *De bello Gallico*, I, LI; Cicéron, *Pro Milone*, X.
[4] *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 18.
[5] Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 62.
[6] Cicéron, *Lettres*, X, 20, 23.
[7] Velleius Paterculus, I, XV, 5; conf. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e éd. t. II, p. 160; *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, p. 751.
[8] Polybe, l. XXII, c. XX, dans la seconde édition de Didot, p. 664. Tite-Live, dans son livre XXXVIII, c. XVIII, parle de ce chef galate d'après Polybe; cf. Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 177.

nombre d'autres noms qui appartiennent à la Gaule transalpine et à la Galatie, les noms de villes *Epoissa*, *Epo-manduo-durum*, le nom d'homme *Epo-redo-rix*, ou *Epo-redi-rix*, conservé par César et par une inscription de Bourbon-Lancy, le nom d'homme *At-epo-rix* d'un prince galate mentionné chez Strabon et dans une inscription grecque[1], etc.

Le dérivé *Epaticcus*, inscrit sur un des vases de Bernay conservés à la Bibliothèque nationale, appartient aussi à la Grande-Bretagne, où on le lit sur des monnaies, et, sauf sa désinence vocalique, il paraît identique au nom propre irlandais *Eochaid*, génitif *Echdach*. *Epaticcus* et *Eochaid* dérivent tous deux d'un thème *equat*, que nous reconnaissons en latin dans le substantif *eques*, *equitis* «cavalier». C'est d'*epos* «cheval» que vient le breton moderne *ebeul* «poulain».

Les mots irlandais qui contiennent une gutturale sourde, remplacée par un *p* dans le groupe gallo-breton, peuvent se diviser en deux catégories: les uns conservent l'*u* du *qu* celtique, ou au moins une trace de cet *u*; les autres en ont perdu toute trace.

Ont conservé en irlandais une trace de l'*u* du *qu* celtique les trois mots suivants, dont le *c* initial suivi de *o* = *qu* :

Coic «cinq» : en latin *quinque*, en vieux gallois *pimp*; comparez le gaulois *pempedula* «quintefeuille», et l'éolien *πέμπε*;

Coiced «cinquième» : en latin *quintus*, en vieux gallois *pimpet*, en grec *πέμπτος* = *πεμπετος*, comme l'a dit M. Louis Havet;

Coire «chaudron» : en gallois *pair*, en vieux scandinave *huer*.

L'*o* qui suit le *c* dans ces mots tient lieu d'un *u* plus ancien.

Trois autres mots ont conservé intact l'*u* de *qu* :

Cucann «lieu où l'on fait le pain» : en gallois *popei*, en grec *πέπων* «mûr», littéralement «cuit»;

Cuirim «je pose : en gallois *param* «je fais»; cf. *Parisii;*

Cruim, pour *quremis* «ver» : en vieux gallois *prem*.

Ont perdu en vieil irlandais toute trace de l'*u* du *qu* primitif les treize mots dont voici la liste:

1° *Cenn* «tête» : en gallois *penn*, en gaulois *penno-s*, mot qui a donné le premier terme du composé *Pennoo-vindos*, inscrit sur

[1] Strabon, l. XII, c. II, § 37, édition Didot, p. 479; le *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 4039, contient une inscription qui nous donne le génitif Ἀτεπόρειγος. Ajoutons que M. Perrot propose, et ce semble avec raison, de lire Ἐπορέδοριξ le nom tétrarque galate écrit Πορέδοραξ chez Plutarque (*De virtute mulierum*, édition Didot, p. 319, 320).

une monnaie gauloise, et le second terme du composé *Cunopennus* dans une inscription de Brescia;

2° *Macc* «fils» : en gallois *map;* comparez le nom divin *Maponos* dans deux inscriptions de la Grande-Bretagne;

3° *Cethir* «quatre» : en vieux gallois *petguar;* comparez le nom *Petuaria* d'une ville de la Grande-Bretagne;

4° *Cia* «qui», interrogatif: en gallois *pui;*

5° *Cach* «chacun» : en gallois *pep;*

6° *Crann* «arbre» : en gallois *prenn;*

7° *Ech* «cheval» : en gallois *ep*, en gaulois *epo-s;*

8° *Sech* «sans» : en gallois *hep;*

9° *En-ech* «visage» : en gallois *enep;*

10° *Crenim* «j'achète» : en gallois *prynu;*

11° *Ciall* «intelligence» : en gallois *pwyll;*

12° *Cland* «progéniture» : en gallois *plant;*

13° *In-sce* «discours» : en gallois *heb* «il dit».

L'*u* qui, dans ces treize mots, suivait originairement la gutturale sourde, était tombé avant le IXe siècle, puisqu'on ne le trouve pas dans les plus anciens manuscrits irlandais. Mais cet *u* existait encore dans deux de ces mots à une date qui n'est pas beaucoup plus ancienne. Ainsi, dans une inscription chrétienne de la Grande-Bretagne qui se place entre les années 500 et 700, on trouve le nom propre irlandais *Quen-vendan*[1]. Dans ce diminutif du gaulois *Pennos-vindos* conservé par une monnaie, l'irlandais *cenn* «tête» est écrit avec un *qu*. De même *macc*, génitif *maicc* «fils», est écrit *maquas, maqui*, dans plusieurs inscriptions ogamiques; quelques-unes de ces inscriptions étant bilingues, c'est-à-dire latines en même temps que celtiques, sont datées approximativement par la forme des caractères latins: la plus ancienne ne peut remonter au delà de l'an 450 de notre ère[2], deux autres paraissent n'être pas antérieures à l'année 500[3], une enfin date au plus tôt de l'année 600[4]. Ainsi *maquas* conservait encore en 600 l'*u* que vers l'an 800 il avait certainement perdu. Quand l'*u* des onze autres mots a-t-il disparu? On ne peut contester que cet *u* ait existé. Le *p* gallo-breton n'en est pas la seule preuve. Pour plusieurs mots, la comparaison avec le latin est décisive: *cethir* se dit en latin «quatuor»; *cia*, «quis;» *cach*, «quisque;» à *crann* «arbre» correspond le latin *quernus;* mais l'*u* était probablement tombé de très bonne heure dans une partie de ces onze mots irlandais. Pour le mot *cethir* «quatre», l'étude de la seconde série des vingt lettres de l'alphabet ogamique l'établit péremptoirement. Les lettres désignées par cha-

[1] Hübner, *Inscriptiones Britanniæ christianæ*, n° 91.
[2] *Ibid.*, n° 106.
[3] *Ibid.*, nos 24, 88.
[4] *Ibid.*, n° 108.

cun des cinq caractères dont se compose cette série de l'alphabet ogamique sont les initiales des cinq premiers noms de nombre. C'est ce qui résulte du tableau suivant :

═════	*qu*	**quic*, *coic*	«cinq»,
════	*c*	*cethir*	«quatre»,
═══	*t*	*tri*	«trois»,
══	*d*	*da*	«deux»,
─	*h*	*hoin*	«un».

Cethir «quatre» avait donc perdu son *u* quand fut inventé l'alphabet ogamique, c'est-à-dire vers la fin du Iᵉʳ siècle après J. C. Ainsi vers la fin du Iᵉʳ siècle de notre ère, époque où, par l'intermédiaire des Bretons, ont dû commencer les premières relations des Romains avec les Irlandais, le *qu* italo-celtique persistait intact dans un certain nombre de mots irlandais, il commençait à perdre cet *u* dans quelques autres. Or à cette date les Irlandais entendirent sonner à leurs oreilles pour la première fois le *p* indo-européen, ils le représentèrent par les lettres qui, dans leur langue, étaient l'équivalent du *p* breton, c'est-à-dire par le *qu* et par le *c*. D'abord par le *qu*, exemples : l'irlandais *cruimther* «presbyter» = *qurimther*; l'irlandais *fescor* (*vespera*) = *vesquera*. Puis par le *c*, exemple : *Casc* (*pascha*).

Dans les mots *corcur* (*purpura*), *clum* (*pluma*), l'*u* existe déjà en latin : nous ne pouvons donc dire si, en irlandais, la gutturale de ces mots a été ou non originairement suivie d'*u*.

Dans tous ces mots, le *p* indo-européen se fait représenter par un suppléant. Bientôt il paraît lui-même.

Le *p* indo-européen a fait son entrée en Irlande avec le nom de saint Patrice au vᵉ siècle de notre ère. A *Patricc*, en latin *Patricius*, comparez l'irlandais *athir* «père». A *primite*, en latin *primitiæ*, comparez l'irlandais *riam*=*prém*, adverbe, signifiant «avant», *prímo*, etc. C'est une innovation qui viole une des lois fondamentales des langues celtiques; et c'est à cette révolution phonétique, annonce de temps nouveaux, que se termine notre notice sur un des caractères principaux qui distingue ces langues à l'âge le plus ancien.

H. d'Arbois de Jubainville.

Ἀγαμέμνων.

Je doute que l'analyse qu'on donne ordinairement de ce nom propre ait jamais satisfait complètement ceux qui l'ont faite et répétée. On entrevoit assurément ce que le mot signifie, mais il n'en demeure pas moins, grammaticalement, une chose informe. Tel qu'il est devant nous, et en dépit du génitif en *-ονος*, le second élément du composé ne peut être qu'un participe présent; or il n'existe pas de verbe *μέμνω*, et le redoublement du présent prend rarement un ε à la place de l'ι. De plus il n'est pas commun de voir un participe actif former le second membre d'un composé *tatpurusha*. Il faut naturellement ranger avec Ἀγαμέμνων l'adjectif *θρασυμέμνων*, épithète d'Hercule, *Iliade*, V, 639, et *Odyss.*, XI, 267. Pour éclaircir l'un et l'autre mot, il suffit d'admettre que *-μέμνων* est une transposition de **-μένμων*. Ils entrent alors dans la classe des composés possessifs tels que *πολυκύμων* de *κῦμα*, *εὐείμων* de *εἷμα*. On aura ainsi restitué au grec l'ancien neutre **μένμα*, identique avec le sanscrit *man-ma* «esprit, pensée». L'irlandais *menme* ne doit pas se comparer directement à ces mots, car la conservation du groupe *-nm-* fait supposer une voyelle disparue entre la racine et le suffixe (Windisch).

Habituellement, il est vrai, le groupe hellénique *-νμ-* se change en *-μμ-*, exemples : *σύμμαχος*, *ἀμμίξας*, *ἐμ μέσῳ* (inscr.). Mais ces cas rentrent dans le chapitre du *sandhi* et datent d'ailleurs, selon toute apparence, d'une époque assez récente. On n'accordera pas non plus une haute antiquité à la formation *ᾐσχυμμένος*, quoiqu'elle apparaisse dans le texte homérique (*Iliade*, XVIII, 180). Mais alors même qu'on élèverait au rang de loi phonétique la mutation de *-νμ-* en *-μμ-*, il est impossible de ne pas tenir compte des conditions spéciales où se trouvait le mot qui nous occupe. Cette forme MεNMoN- obligeait d'articuler deux fois alternativement la nasale labiale et la nasale dentale. Dans cette position, l'*n* et l'*m* médiaux étaient sollicités l'un et l'autre d'échanger leurs places pour se rapprocher du son de même organe qui les attirait. Il serait facile de citer d'autres exemples connus de transpositions pareilles dans des cas qui y prêtaient cependant beaucoup moins.

Quant à la forme Μέμνων, dont l'origine hellénique est du reste douteuse, elle peut se ramener de même à *Μέν-μων et se mettre en parallèle avec les mots *γνώμων*, *ἐπιστήμων*, etc.

F. de Saussure.

INDEX.

LANGUES IRANIENNES.

ZEND.

LANGUES LETTO-SLAVES.

LANGUES GERMANIQUES.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS.

IRLANDAIS.

GALLOIS.

BRETON.

LANGUES ITALIQUES.

OMBRIEN.

OSQUE.

FRANÇAIS, ITALIEN, ESPAGNOL.

GREC.

TABLE.